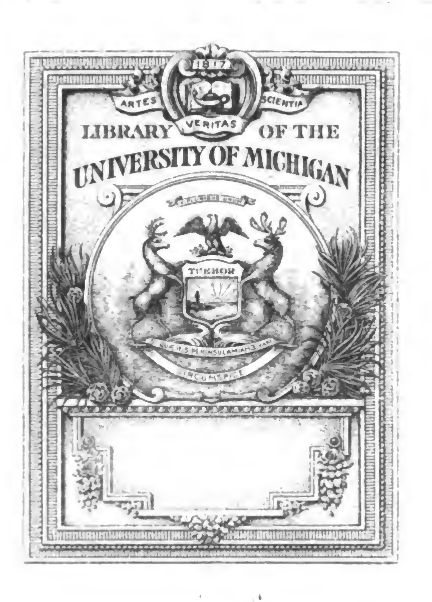



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


ANTIQUARIAAT
C.P.J. VAN DER PEET
N. SPIEGELSTRAAT 33-35
AMSTERDAM

NOUVEAU

DICTIONNAIRE

DES

SIÉGES ET BATAILLES.

TOME II.

C—D—E—FLE.

De l'Imprimerie de PATRIS, rue de la Colombe.

NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES SIÈGES ET BATAILLES MÉMORABLES, ET DES COMBATS MARITIMES LES PLUS FAMEUX,

De tous les Peuples du monde, anciens et modernes, jusqu'à nos jours.

Ouvrage dans lequel on a soigneusement recueilli les exploits des grands Capitaines, les actions héroïques des Officiers, des Marins et Soldats, les stratagèmes militaires les plus singuliers, et spécialement les traits de courage qui ont illustré les Militaires français, depuis la fin de la troisième dynastie.

Par F. M. M.....

TOME II.

A PARIS,

Chez Gilbert et Cie, Libraires, rue Serpente, n° 10.

1808.

NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES SIÉGES ET BATAILLES.

C

CADÉSIE (*bataille de*). A peine Omar eut-il monté sur le trône des Califes, qu'il envoya une armée de trente mille hommes en Perse, sous le commandement d'un des plus habiles généraux de l'Arabie. Les Perses firent des efforts inouis pour arrêter ces nouveaux ennemis. Ils ne se soumirent qu'au moment où il ne demeura plus d'hommes sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. La première bataille de cette sanglante guerre fut livrée près de Cadésie, ville de l'Irac, à vingt lieues à l'occident de Babylone. Cent vingt mille Persans y combattirent, pendant trois jours, contre les Sarrasins, qui y perdirent sept mille cinq cents hommes. Le roi de Perse Isdegerd s'enfuit au fond de ses États, après la perte de cette bataille, aussi fameuse chez les Arabes que celle d'Arbelles chez les Grecs. 636.

CADIBONA (*combat de*). Dans le dernier siége de Gênes, les généraux Masséna et Soult défendirent, avec une rare intrépidité, tous les postes environnant cette ville, demeurée seule aux Français de toutes leurs conquêtes en Italie. Leur habileté dans la guerre de montagnes leur fit déployer toutes les ressources de l'art dans cette défense

où ils opposaient un petit nombre de soldats nus et manquant de pain, à des armées Autrichiennes nombreuses et vivant dans l'abondance. Vingt mille Impériaux, aux ordres du général Mélas, s'avancèrent contre trois mille Français, qui occupaient les environs de Savone dans la province d'Acqui. Cette petite division, commandée par le général Gardanne, arrêta d'abord, par des prodiges de valeur, les Autrichiens depuis le point du jour jusqu'à dix heures du matin. Accablé par le nombre, Gardanne abandonna tous ses ouvrages de Torré, pour se réfugier à Cadibona. Les Autrichiens poursuivirent les Francais dans ce nouveau poste, où ils ne purent tenir davantage. Le général Soult vient à leur secours de Cornegliano; d'un coup d'œil il apperçoit l'imminence du danger, et le désordre qui règne dans ses troupes. Un courage héroïque pouvait seul les tirer de ce péril extrême. Pour ranimer leur valeur défaillante, Soult saisit un drapeau, le lance vers le point où les Autrichiens s'avançaient avec le plus d'audace. Des Français pouvaient-ils abandonner leurs étendards dans les mains de leurs ennemis? Ces troupes recouvrent en un moment leur intrépidité; elles se rallient, arrêtent d'abord, puis repoussent au loin leurs ennemis. Soult reprend la position de Montemoro; les Autrichiens s'éloignent; mais ils commencent par déborder les ouvrages des Français vers Savone, et leur coupent ensuite la retraite sur Albissola. La position du général Soult devenait très-critique; mais celle de Savone qu'il était venu secourir, l'était encore davantage. Cette place importante pour la conservation de Gênes, manquait de vivres et d'une garnison suffisante. La proximité de l'ennemi empêchait d'y introduire ces secours pendant le jour. Pour gagner la nuit, il fallait amuser les Autrichiens. Soult manœuvre pendant deux heures. Les Impériaux, qui ne comprenaient rien à ses mouvements, l'observent: néanmoins ils se décident enfin à s'avancer sur Montemoro. Soult est en un instant tourné et attaqué de front; il se replie sur Savone. Les Autrichiens le suivent de si près, qu'ils entrent avec lui dans la ville. Ils en sont cependant chassés. Soult jette dans la citadelle le général Bujet, et lui donne seulement pour l'approvisionnement d'une garnison de six cents hommes, les vivres qui devaient être distribués pendant deux jours à la division. Soult sort, à deux heures du matin, de Savone et se porte sur les hauteurs d'Albissola, dont il chasse les Autrichiens, et termine ainsi trois affaires

très-sanglantes, soutenues à coups de bayonnettes, de pierres et de crosses de fusils. Les Autrichiens y perdirent beaucoup plus de monde, parce que chaque décharge enlevait des files entières dans leurs bataillons serrés, tandis que leurs coups, portant sur des hommes épars, atteignaient bien plus rarement les Français disséminés sur un terrein assez étendu pour contenir leurs ennemis, malgré leur petit nombre. Le général Soult eut l'avantage dans cette journée ; car il repoussa les Autrichiens et ravitailla Savone. 5 *avril* 1800.

CADIX (*combat naval de*). Quatre frégates espagnoles revenaient, en 1804, de Monte-Video sur la rivière de la Plata, quand elles furent rencontrées à l'ouverture de la baïe de Cadix, par trois frégates et un vaisseau de guerre anglais. Aucune déclaration de guerre n'avait été faite par l'Angleterre à l'Espagne. Les Espagnols, comptant sur une paix profonde, étaient armés en guerre et en marchandises. A leurs bords se trouvaient vingt millions en or et argent monnayé, et un riche chargement des productions du Pérou. Quelle riche proie pour des Anglais ! Quelle heureuse fortune que d'attaquer un ennemi surpris, et que ses richesses elles-mêmes privaient des moyens d'une active défense! Les Anglais prirent le dessus du vent de la division espagnole, et chacun de leurs vaisseaux accosta une de leurs frégates. Bientôt le commandant anglais, en lâchant une bordée aux Espagnols, leur ordonna de baisser pavillon. Le commandant espagnol refuse de se rendre ; les Anglais continuent leur canonnade à laquelle les Espagnols répondent avec toute la vigueur que leur armement permettait. Le commandant anglais ordonna de se battre en ordre serré. En moins de dix minutes *la Mercedès* frégate espagnole, saute avec un horrible fracas. Sur deux cent trente hommes d'équipage, quarante seulement furent sauvés. Une demi-heure après, le vaisseau amiral espagnol, placé entre deux feux, amène son pavillon, ainsi qu'une troisième frégate ; il n'en restait plus qu'une de cette division : deux vaisseaux anglais, d'une marche supérieure, l'eurent bientôt atteinte, et contrainte de se rendre. Telle fut la manière dont l'Angleterre déclara la guerre à l'Espagne en 1804. De tels procédés surprendraient sans doute chez d'autres peuples ; mais ils n'ont rien d'étonnant chez cette

nation, qui depuis long tems n'observe aucune des coutumes avouées par le droit des gens, entre les peuples policés. 5 *octobre* 1804.

CAËN (*sièges de*). 1. Edouard III, roi d'Angleterre, marcha en 1346 contre la ville de Caën. Philippe de Valois avait envoyé pour la défendre le connétable de France, Raoul comte d'Eu, et Jean de Melun comte de Tancarville avec des gendarmes. Au moment où les Anglais s'approchèrent, les habitans voulurent aller à l'ennemi; mais leur courage ne répondit point à leur ardeur. Au commencement du combat ils prirent la fuite. Frappés de terreur, ils laissent ouvertes les portes de Caën. Les Anglais veulent pénétrer dans les rues; mais alors les habitants, retranchés dans leurs maisons, lancent de leurs toits des pierres et des cailloux sur les assaillants. Cinq cents Anglais périssent. Edouard, irrité de ce genre de combat, voulait réduire la ville en cendres; on l'arrêta; mais cette malheureuse cité fut livrée au pillage pendant trois jours. 1346.

2. Le comte de Dunois assiégea Caën en 1450. Le duc de Sommerset y était renfermé avec une garnison anglaise de quatre mille hommes. Au moment où l'on allait donner l'assaut, les Anglais capitulèrent et sortirent avec les honneurs de la guerre.

CAGLIARI (*attaque de*). Au mois de janvier 1793, tandis que la froidure de l'hiver retenait dans leurs cantonnements les armées dans le Nord, le conseil exécutif, qui dirigeait la France, ordonna à l'amiral Truguet de tenter de s'emparer de Cagliari, capitale de la Sardaigne. Quatre mille hommes furent seulement embarqués pour cette expédition. Le 23, vingt-deux vaisseaux de guerre français, frégates ou galiotes à bombes, parurent devant Cagliari. L'amiral Truguet somma la ville de se rendre, sous peine d'être foudroyée. Sur le refus du parlementaire français de se retirer, un Sarde le renversa mort; un coup de canon tiré à mitraille tua quatorze hommes dans la chaloupe. Le 27, les vaisseaux francais commencèrent à bombarder Cagliari avec beaucoup de violence. Les Sardes, dont les batteries étaient nombreuses et bien servies, ripostèrent vivement; leur feu violent embrasa un des vaisseaux français; un autre, s'étant trop approché de terre, échoua; quelques

autres furent endommagés, tandis que le feu des vaisseaux français fit éprouver peu de dégât dans Cagliari. Pendant cette canonnade, on voulut tenter une descente, mais l'insubordination et l'indiscipline des troupes composées de nouvelles levées, firent échouer cette entreprise. Une expédition aussi malheureuse ne rebuta point Truguet; il revint à Toulon, y prit une nouvelle armée et de nouveaux vaisseaux, et reparut, dès le 3 février, devant Cagliari avec sept mille hommes de plus sur sa flotte. On voulut d'abord tenter une descente de vive force; mais les Sardes, se portant en masse sur le point du débarquement, repoussèrent les Français avec une perte de quatre à cinq cents hommes. Cependant, le 14 à midi, quatre mille Français débarquèrent sur la plage Saint-André, à quatre lieues de Quarto. Ce corps se divisa en deux colonnes, dont l'une travailla à élever des retranchements au point même du débarquement, tandis que l'autre se dirigeait sur le fort Saint-Elie, dans l'intention de prendre sans doute la citadelle de Cagliari à revers. Cette colonne, attaquée à la chute du jour par un détachement nombreux de dragons et de milices sardes, rentra dans ses retranchements après avoir éprouvé une perte considérable en hommes tués, blessés ou prisonniers. Une horrible tempête vint, trois jours après, assaillir la flotte française: un vaisseau de quatre-vingts canons coula bas sous voiles; deux frégates coupèrent leurs mâts, craignant d'éprouver le même sort; plusieurs bâtiments de transport échouèrent sur la côte, et tombèrent au pouvoir des Sardes. Les Français, contrariés par les éléments, trouvant aussi une résistance inattendue dans les habitants de la Sardaigne, se déterminèrent enfin à abandonner une expédition où ils n'avaient éprouvé que des malheurs. L'amiral Truguet rentra dans Toulon avec quelques bâtiments de moins, des vaisseaux endommagés, et des troupes découragées. Tel fut le résultat d'une expédition entreprise avec légèreté, où l'on avait encore mal calculé les dispositions des Sardes. 1er *janvier au* 21 *février* 1793.

CAHORS (*prise de*). Henri IV, encore roi de Navarre, résolut, en 1680, de s'emparer de Cahors. Cette ville est environnée de toutes parts par la rivière du Lot, qui lu sert de fossé. Elle avait une garnison de deux mille hommes. Vesins, son gouverneur, était connu par sa valeur et so

expérience. Ses bourgeois, toujours armés, étaient continuellement sur leurs gardes. Henri assemble son conseil de guerre, composé de capitaines valeureux et expérimentés; ils trouvent tous l'entreprise hasardeuse. Leurs représentations sont inutiles. *Tout me sera possible*, leur répondit Henri, *avec des hommes aussi braves que ceux que je consulte.* Le 5 mai, il part de Montauban par une chaleur excessive; il arrive au milieu de la nuit à un quart de lieue de Cahors. Sa troupe s'y désaltère dans une fontaine qui coulait sous un plant de noyers. Douze soldats marchent en avant pour attacher un pétard aux portes de la ville. Cinquante hommes, commandés par le capitaine Saint-Martin, marchaient sur leurs pas. Roquelaure venait ensuite avec quarante gentilshommes et soixante soldats. Le roi de Navarre le suivait de près avec neuf cents hommes. Douze cents arquebusiers en six pelotons fermaient la marche. Il y avait trois portes à forcer. Le pétard attaché à la première fit une ouverture si petite, qu'il fallut l'élargir avec la hache. Les premiers y passèrent avec difficulté, mais les soldats, qui les suivaient, eurent le temps cependant d'y filer en assez grand nombre Un orage furieux qui était survenu ne permit pas aux habitants de distinguer le bruit du tonnerre de celui des pétards qui avaient renversé leurs portes. Les soldats de Henri, en entrant dans la ville, rencontrèrent d'abord quarante hommes et deux cents arquebusiers presque nus. Le baron de Salignac les tailla en pièces, et s'avança dans Cahors; mais il fut arrêté dans sa marche par les habitants; du haut de leurs maisons ils lançaient sur ses soldats, des pierres, des tuiles et des pièces de bois. En même temps le roi de Navarre pénétrait avec neuf cents hommes dans Cahors par une autre porte où le pétard avait mieux réussi. Le jour parut enfin, chacun se reconnut, chacun courut à l'attaque, ou se porta vers la défense. Dans toutes les rues il fallait forcer des barricades, et repousser une garnison plus nombreuse que les assiégeants. Henri commandait et combattait partout en même temps: sa valeur n'était effrayée d'aucun danger, lorsque tous les coups des ennemis semblaient dirigés contre lui. Il rompit deux pertuisanes, et ses armes étaient criblées de coups. Ce combat terrible dura cinq jours et cinq nuits. Les assiégés, attendant du secours, ne parlaient pas de se rendre. Les assaillants, accablés du poids de leurs armes et de la cha-

leur, épuisés de fatigues, gardaient leurs postes avec le courage intrépide que savait leur inspirer leur chef. Le quatrième jour on apprit que les secours promis à la ville s'approchaient. A cette nouvelle, ses capitaines s'assemblent autour de Henri, et le conjurent de se procurer une retraite avant que les ennemis eussent pénétré dans Cahors. Henri, trop courageux pour connaître la crainte, et bravant la douleur que lui causaient ses blessures, leur répondit avec cette tranquillité qui inspire la confiance : *Il est dit là-haut ce qui doit être fait de moi dans cette occasion. Souvenez-vous que ma retraite hors de cette ville, sans l'avoir assurée au parti, sera la retraite de ma vie hors de mon corps. Il y va trop de mon honneur pour en user autrement ; ainsi qu'on ne me parle plus que de combattre, de vaincre, ou de mourir.* Ranimés par ces paroles, ses soldats firent de nouveaux efforts. La fortune seconda le courage de Henri. Un renfort de cent chevaux et cinq cents arquebusiers lui arrive; il assure ses postes dans l'intérieur, et marche aux ennemis extérieurs ; il les repousse. Les habitants, ayant perdu tout espoir, mirent bas les armes. Il y eut peu de morts dans l'armée de Henri, mais beaucoup de blessés. Le brave et vertueux Vesins avait péri dès le commencement de l'attaque ; il s'était naguères illustré par un acte de générosité bien rare. Sa bravoure, dégénérant quelquefois en férocité, lui avait fait de nombreux ennemis. Parmi eux était un gentilhomme nommé *Régnier*, d'un caractère doux et poli. Jamais leurs voisins et leurs amis n'avaient pu parvenir à les réconcilier. Régnier était huguenot, et Vesins catholique. Pendant que les villes de France étaient teintes du sang des Hérétiques, Régnier se retira dans Cahors ; il s'attendait chaque jour à être sacrifié à la vengeance de son ennemi, que le roi avait fait commandant de cette ville, quand il voit briser la porte de sa chambre, et Vesins y entrer comme un furieux, l'épée à la main, suivi de deux soldats armés. Régnier, ne doutant plus de sa perte, se prosterne à terre et implore la miséricorde de Dieu. Vesins lui ordonne d'une voix menaçante de se relever, de le suivre, et de monter sur un cheval qui l'attendait à la porte. Régnier sort de la ville avec son ennemi, qui le conduit jusqu'en Guienne, sans s'arrêter en aucun endroit, et sans lui dire un seul mot pendant sa route. Ils arrivent ensemble au château de Régnier, où Vesins,

sans descendre de son cheval, lui dit : « J'étais le maître,
» comme tu le vois, de profiter de l'occasion que je cherche
» depuis si long-temps ; mais j'aurais honte de me venger
» ainsi d'un homme aussi brave que toi ; je veux que le péril
» soit égal en vengeant notre querelle : c'est pour cela que
» je t'ai sauvé la vie. Tu me trouveras toujours aussi dis-
» posé à terminer nos différents, comme il convient entre
» gentilshommes, que tu m'as vu prompt à te délivrer d'une
» mort inévitable. — Je n'ai plus, mon cher Vesins, répon-
» dit Régnier, ni résolution, ni force, ni courage contre
» vous : votre bienfait a éteint tout le feu de mon inimitié ;
» elle est détruite par votre générosité, qui ne sortira jamais
» de mon cœur. Je vous suivrai désormais partout où vous
» voudrez. Je serai toujours prêt à employer à votre ser-
» vice la vie que je vous dois, et le peu de bravoure que
» vous m'attribuez. » Régnier voulut embrasser son bienfaiteur ; mais Vesins, conservant toute l'âpreté de son caractère : « C'est à toi à voir, lui dit-il, si tu veux que je
» sois ton ami, ou ton ennemi ; je ne t'ai sauvé la vie que
» pour te mettre en état de faire ce choix. » Sans attendre de réponse, il donne un coup d'éperon à son cheval, laissant Régnier, stupéfait de cette étrange aventure, admirer la grandeur d'âme et la générosité de celui qu'il regardait comme son plus cruel ennemi. 1580.

CAIFFA (*prise de*). 1. Au pied du mont Carmel est le bourg de Caiffa, éloigné de cinq lieues d'Acre. Il est fermé de murailles flanquées de bonnes tours. Un château en défend la rade et le port. Une tour avec embrâsures et créneaux domine la ville ; elle-même est dominée par le mont Carmel. Il suffit à l'armée d'Orient de se présenter devant cette place, le 17 mars 1798, pour qu'elle ouvrît ses portes, quoiqu'une escadre anglaise fût sur sa rade. On trouva dans ses magasins vingt mille rations de biscuit et autant de riz. Ce port eût été d'une bien plus grande utilité, si les ennemis n'avaient pu emmener avec eux les munitions et l'artillerie de ce fort.

2. Cinq jours après, les Anglais vinrent attaquer Caiffa. Le commandement en avait été donné au chef d'escadron Lambert. Plusieurs chaloupes anglaises, armées de canons de trente-deux, arrivèrent jusqu'à terre, où il ne paraissait

aucun moyen de défense. Cependant le commandant français avait masqué un obusier, et embusqué les soixante hommes qui composaient sa garnison. Au moment où les Anglais touchent terre, il se jète sur eux à la tête de ses braves, aborde une de leurs chaloupes, s'en empare, leur enlève une pièce de trente-deux, et leur fait dix-sept prisonniers. Le feu de son obusier est dirigé sur les autres chaloupes avec tant de succès, que les Anglais prènent la la fuite, ayant plus de cent hommes tués ou blessés. 23 *mars* 1798.

CAIRE (*prises et combats du*). 1. Au moment où le général Bonaparte se fut rendu maître d'Alexandrie, il sentit que sa position ne serait assurée en Egypte que lorsqu'il aurait occupé sa capitale, vaincu les Mameloucks, et forcé les beys de fuir du siége de leur domination. Dès le lendemain de son entrée à Alexandrie, il marcha sur le Caire avec son artillerie de campagne et un petit corps de cavalerie, si l'on peut donner ce nom à trois cents hommes montés sur des chevaux épuisés par une traversée de deux mois. Le 8 juillet 1798, les divisions françaises arrivent à Demenhour. Pendant toute la course, elles avaient été harcelées par les Arabes qui avaient comblé les puits de Beda et de Bircket, de manière que les soldats brûlés par les ardeurs du soleil, en proie à une soif dévorante, ne pouvaient se désaltérer. On fouille dans des puits d'eau saumâtre, mais on n'en peut tirer qu'un peu d'eau bourbeuse: un verre d'eau se paie au poids de l'or. L'armée d'Alexandre, dans une pareille situation, poussa des cris séditieux contre le vainqueur du monde; les Français accélérèrent leur marche, et séjournèrent à Bircket le lendemain. Mais les Arabes s'y montrent plus nombreux que jamais; ils harcèlent les grandes gardes, engagent plusieurs escarmouches; le général de brigade Muireur est mortellement blessé. Le 10, l'armée se met en mouvement, au lever de soleil; elle s'avance sur Rhamanié. Le petit nombre des puits oblige les divisions de marcher à deux heures l'une de l'autre. A neuf heures et demie du matin, les divisions des généraux Menou, Régnier et Bon avaient pris position. Le soldat découvre le Nil, il s'y précipite tout habillé, et s'y abreuve d'une eau délicieuse : presqu'au même instant, le tambour le rappèle sous ses drapeaux. Un corps

d'environ huit cents Mameloucks s'avançait en ordre de bataille; on court aux armes. Les ennemis s'éloignent, se dirigent sur la route de Demenhour, sur la division Desaix, qui y est attaquée. Le feu de l'artillerie avertit Bonaparte du combat; il y vole; mais le canon de cette colonne avait suffi pour repousser les Arabes. Ils avaient pris la fuite, ayant perdu quarante hommes tués ou blessés. Le chef de brigade Parmentier est tué. Le soldat, épuisé par les marches et les privations, avait besoin de repos. Les chevaux, faibles et harassés par les fatigues de la mer, en avaient plus besoin encore. Bonaparte séjourne deux jours à Rhamanié, et y attend la flotille et la division Menou. Ce général, s'étant emparé sans obstacle de Rosette, annonça que la flotille était dans le Nil, mais qu'elle remontait avec peine dans les eaux encore basses de ce fleuve. Elle arrive dans la nuit du 12 juillet. L'armée part, cette même nuit, pour Miniet-Salamé; elle y couche, se met en marche, le lendemain, pour livrer bataille à l'ennemi où elle le pourra trouver. Ce jour est marqué par la bataille et la victoire de Chebreisse; l'armée bivouaque sur le champ de bataille; elle couche, le 13, à Chabour; le 14, à Quom-el-Cheriq : sans cesse elle est harcelée dans sa marche par les Arabes. On ne pouvait s'éloigner d'une portée de canon sans tomber dans une embuscade. Ces barbares pillaient, assassinaient, s'ils étaient plus nombreux; ils prenaient la fuite s'ils étaient en nombre égal ou s'il fallait combattre. L'adjoint Gallois est tué. L'adjudant-général Denano est massacré. Toute communication est interceptée à trois cents toises derrière l'armée. On ne peut faire parvenir aucune nouvelle à Alexandrie : on n'en reçoit aucune de cette ville. Tous les villages où l'armée arrive sont abandonnés; elle couche sur des tas de blé, et elle manque de pain; elle ne peut aussi trouver de viande. Elle ne subsiste qu'avec des lentilles ou de mauvaises galettes, que le soldat forme en broyant du blé sous des pierres. Elle continue sa marche sur Ommel-Dinar, où elle arrive le 19 juillet. Bonaparte, informé que Mourad bey, à la tête de six mille Mameloucks, d'une foule d'Arabes, d'une multitude de Fellahs, est retranché au village d'Embabé, à la hauteur du Caire, s'empresse d'aller lui livrer bataille. Il est vainqueur aux Pyramides. Dès le lendemain matin, les grands du Caire se présentent sur le Nil, offrant de remettre la ville au pouvoir des Français. Ils étaient

accompagnés du kiaya du pacha. Ibrahim bey, qui s'était enfui pendant la nuit, avait emmené le pacha. Bonaparte les reçoit à Giseh; ils demandent protection pour la ville, et protestent de sa soumission. Bonaparte leur répond que le desir des Français est de demeurer les amis du peuple égyptien et de la Porte ottomane; que les mœurs, les usages et la religion du pays seront scrupuleusement respectés. Ils retournent au Caire avec un détachement commandé par un officier français. Le peuple avait profité de la défaite et de la fuite des Mameloucks pour se porter à quelques excès. La maison de Mourad bey avait été pillée; mais les chefs font des proclamations, la force armée paraît, et l'ordre se rétablit. Le 24 juillet, Bonaparte porte son quartier-général au Caire; les divisions Régnier et Menou prènent position au Vieux-Caire; les divisions Bon et Kléber à Boulac; un corps d'observation est placé sur la route de Syrie, et la division Desaix se porte à Embabé, sur la Haute-Egypte. Cette ville, où l'on compte trois cent mille habitants, devint le centre du gouvernement et de l'administration française en Egypte. On vit des savants y former un Institut, des artistes y établir des manufactures, et l'œil vigilant de Bonaparte animer tous ces établissements nouveaux par son génie, faire sortir l'agriculture et les arts de leur tombeau, rechercher soigneusement toutes les traces des monuments qui avaient illustré autrefois l'antique monarchie dont Memphis avait été la capitale. *Du* 8 *au* 24 *juillet* 1798.

2. Les Français jouissaient de la plus grande tranquillité dans la ville du Caire; les notables de toutes les provinces y délibéraient avec calme sur l'administration, les lois et les impôts convenables à l'Egypte, quand il s'y manifesta tout à coup une sédition. Le 29 octobre, à la pointe du jour, des rassemblements se forment dans plusieurs quartiers, et surtout vers la grande mosquée. Le général Dupuy, commandant de la place, veut les appaiser; il s'avance avec une faible escorte, pour les dissiper; il est assassiné avec quelques officiers et plusieurs dragons. La sédition devient en un instant générale. Tous les Français que les révoltés rencontrent sont égorgés; les Arabes se montrent aux portes de la ville. La générale est battue, les Français s'arment tous, se forment en colonnes mobiles, et marchent contre

les rebelles avec quelques pièces de canon. Ceux-ci se retranchent dans leurs mosquées, d'où il sort un feu violent. Bientôt les mosquées sont en flammes; un combat terrible s'engage entre les assiégeants et les assiégés : l'indignation et la vengeance doublent les forces des Français. Des batteries tirent sur la ville, le quartier des rebelles et la grande mosquée sont incendiés. Les chérifs et les principaux du Caire implorent la générosité des vainqueurs et la clémence de Bonaparte; un pardon général est accordé à la ville; l'ordre est entièrement rétabli le 31 octobre. Pour prévenir, dans la suite, de pareils troubles, la place est mise dans un tel état de défense qu'un seul bataillon peut désormais suffire pour la mettre à l'abri des mouvements d'une population nombreuse, et la garantir, à l'extérieur, de toutes les entreprises des Arabes. *Du 29 au 31 octobre* 1798.

3. Pendant tout le séjour de Bonaparte en Egypte, la ville du Caire jouit d'un calme parfait. Le général Kléber, chargé de l'administration de cette conquête après Bonaparte, crut impossible de se défendre en même temps contre les Anglais, qui l'attaquait vers les côtes de la Méditerranée, et contre les Turcs sur les frontières de la Syrie. Il douta quelques instants de la possibilité de préserver l'Egypte contre cette double incursion avec des troupes affaiblies, des soldats couverts de blessures et souvent affectés de maladies. Séparé d'Europe par les croisières anglaises, ne recevant depuis long-temps de la patrie aucun secours, il crut céder à la nécessité en convenant avec la Porte ottomane et les Anglais de la reddition de l'Egypte, à des conditions honorables sans doute, mais qui marquaient peu de confiance dans ses moyens de se maintenir dans ce pays. L'amiral anglais refusa de ratifier ce traité, et voulut obliger les Français de se rendre prisonniers. Kléber ressaisit ses armes, vainquit le grand-visir aux champs d'Héliopolis, chassa les Anglais et les Turcs de l'Egypte. Tandis que l'armée française soumettait encore une fois l'Egypte par la puissance de ses armes, les beys, les Turcs et les Arabes s'agitaient dans l'intérieur pour secouer le joug des Chrétiens; Boulac levait l'étendard de la révolte; le peuple du Caire regardait, du haut de ses murailles, un combat entre les Français et les habitants révoltés de Boulac. Pendant ce combat, Nassif pacha se présenta au Caire à la porte des Victoires, accom-

pagné d'Osman bey, d'Ibrahim bey, et de tous les chefs de l'ancien gouvernement turc, annonçant qu'ils venaient prendre prossession de la ville au nom du sultan Sélim. Leur premier soin, en entrant dans le Caire, fut d'annoncer le succès des armes ottomanes et la défaite des Français. Pour persuader le peuple de cet événement, ils conduisaient une armée de dix mille cavaliers turcs, deux mille Mameloucks, et huit à dix mille paysans armés. Ces troupes, qui avaient échappé par les déserts à la vue des Français, entrèrent dans le Caire, le 19 mars 1800. Elles y furent reçues aux acclamations de tout le peuple; chacun s'efforçant de faire éclater sa joie, soit par zèle pour la religion, par respect pour le Grand-Seigneur, ou pour faire oublier ses liaisons avec les Français. Nassif pacha se rendit sur le champ à la contrée des Européens, où tout ce que ces négociants possédaient fut pillé en moins d'une heure. Tous les habitants de cette contrée furent égorgés sans distinction d'âge ni de sexe. Nassif pacha excita ensuite le peuple à le suivre sur la place d'Ezbékieh, pour y exterminer le reste des Français. Deux cents hommes s'y trouvaient seulement dans la maison de Mohamed bey-el-elfi, résidence du quartier-général. Les grenadiers et les guides sortirent et repoussèrent cette multitude. Le soulèvement du Caire devint alors général : plus de cinquante mille hommes furent armés de fusils, de piques et de bâtons. On arbora des drapeaux blancs sur les mosquées, en signes de réjouissance; on entendait, en même temps, des cris de joie des Musulmans, qui se croyaient vainqueurs, et des imprécations contre les Infidèles, qu'ils pensaient avoir exterminés. Les maisons des Cophtes, des Chrétiens de Syrie et des Grecs, furent attaquées; la plupart de leurs habitants furent tués. On se saisit de Mustapha aga, chef de la police sous le gouvernement français; il fut empalé. Le sergent Klane, qui se trouvait de garde auprès de lui, entreprit, avec huit hommes, de se faire jour au travers des Turcs; leur intrépidité leur sauva la vie. Les séditieux, voyant tomber plusieurs des leurs sous leurs coups, s'éloignèrent. Ces Français battirent ainsi en retraite pendant plus d'une lieue; trois d'entre eux furent blessés; leurs camarades s'arrêtèrent pour les défendre, et les portèrent dans la citadelle. Ils n'abandonnèrent une pièce de canon qu'ils emmenaient, que pour secourir leurs blessés. Les révoltés les poursuivirent jusqu'à la porte

du fort, étonnés et furieux de cette action digne d'admiration. Pendant deux jours, Nassif pacha attaqua deux cents Français, réfugiés dans leur quartier-général, avec toutes les forces réunies des Mameloucks, des Osmanlis et des séditieux, sans pouvoir l'emporter. Ils occupaient déjà quelques maisons voisines, quand on apperçut le général Lagrange, arrivant d'El-Hancka avec quatre bataillons. Aussitôt quatre mille cavaliers, Mameloucks et Osmanlis, se portent à leur rencontre. Le général Lagrange forme sa troupe en bataillon carré; une fusillade bien nourrie et quelques coups de canon repoussent les assaillants; le général Lagrange arrive au quartier-général, amenant un secours aussi inattendu que nécessaire, apportant aussi l'heureuse nouvelle de la victoire d'Héliopolis. En peu de jours, le poste du quartier-général devint inexpugnable; l'artillerie et le génie contribuèrent à cette belle entreprise, qui déconcerta les projets des Egyptiens. La citadelle et le fort Dupuis continuèrent de bombarder la ville. Les insurgés s'avançaient cependant sur la gauche des Français, dans les maisons du quartier cophte. De cette manière, ils parvenaient insensiblement à gêner leurs communications, et à conserver celles qu'ils avaient au dehors. Le général Friant arriva avec cinq bataillons; il repoussa les Egyptiens sur tous les points; mais ses succès même apprirent combien il était difficile de pénétrer dans la ville. De quelque côté qu'on se présentât, on trouvait, dans toutes les rues, des barricades de douze pieds d'élévation, construites en maçonnerie, et garnies de deux rangs de créneaux. Les appartements voisins et les terrasses des maisons prochaines formaient autant de plate-formes, d'où les Osmanlis lançaient de toutes parts des coups certains sur les Français. Les chefs de brigade Maugras et Conroux furent blessés dans l'attaque de ces retranchements; le dernier de ces officiers périt des suites de sa blessure. On mettait tout en œuvre pour entretenir le peuple du Caire dans l'ignorance des succès des Français à Héliopolis, et faire croire à leur défaite; ceux qui parurent en douter furent emprisonnés ou massacrés. Les insurgés déployaient, en même temps, dans leur défense une énergie que la religion peut seule produire sur des Egyptiens. Ils déterrèrent au delà de vingt pièces de canon enfouies depuis plus de vingt ans, établirent des fabriques de poudre, parvinrent à forger des boulets

avec le fer des mosquées et les marteaux des artisans, qui s'empressaient de les offrir. Ils formèrent des magasins de subsistances avec les provisions des particuliers, qui sont toujours très-fortes dans ce pays. Ceux qui portaient les armes ou qui travaillaient aux retranchements avaient seuls part aux distributions journalières; les besoins des autres étaient oubliés. Le peuple ramassait les boulets et les bombes, dans le dessein de les renvoyer aux Français. Comme ils ne se trouvaient point de calibre, ils entreprirent de fondre des mortiers, et y réussirent : industrie surprenante dans ce pays. Telle était la position du Caire, quand le général Kléber y arriva, le 26 mars. Le général Friant venait d'arrêter les progrès des insurgés, en faisant mettre le feu à une partie des maisons qui ferment la place de l'Ezbékieh; une portion du quartier des Cophtes avait aussi été incendiée. Kléber, ayant peu de munitions, peu de bombes et d'obus, se détermina à attendre le retour de son artillerie, pour former une entreprise sérieuse. Ce délai fut aussi employé à diviser entre eux les insurgés par des correspondances particulières, et à les décourager en les instruisant de la défaite du grand-visir. Les intérêts des Mamelouckss, du peuple du Caire et des Osmanlis étaient très-opposés; il ne fut pas difficile d'y parvenir. Nassif pacha, Osman kiaya, Ibrahim bey, jugèrent à propos de capituler à des conditions avantageuses; mais quelque favorables qu'elles leur fussent, ils ne les exécutèrent pas. Ceux des Egyptiens qui avaient excité la sédition, craignant une vengeance terrible des Français, soulevèrent la populace, firent distribuer de l'argent et des subsistances. On vit les femmes et les enfants arrêter les Mameloucks et les Janissaires sur les places publiques, et les conjurer de ne les point abandonner. A l'époque fixée par la capitulation, les janissaires refusèrent de livrer les portes. Le siége continua, et les hostilités furent renouvelées.

Voulant sacrifier l'éclat d'un succès à deux intérêts bien plus chers, la conservation de l'armée et celle d'une ville nécessaire à son établissement dans ce pays, Kléber fit alors éclater ses intelligences avec Mourad bey. Les premières négociations commencées avec ce bey continuèrent après le refus d'exécuter la capitulation du Caire : *Vous déclarerez aux Français*, dit-il à son envoyé, *que je m'unis à eux aujourd'hui, parce qu'ils m'ont mis dans l'impossibilité*

de continuer la guerre. Je demande à m'établir dans une partie de l'Egypte, afin que, s'ils la quittent, je m'empare, avec les secours qu'ils me fourniront, d'un pays qui m'appartient, et qu'eux seuls peuvent m'enlever. Je jure d'unir mon sort au leur jusqu'à cette époque, et je serai fidèle à mes conventions. Un traité d'alliance eut lieu. Aussitôt après sa ratification, Mourad bey fit parvenir aux Français des subsistances, livra les Osmanlis qui étaient dans son camp, et ne cessa d'entretenir des correspondances dans le Caire qui préparèrent sa capitulation définitive. Ses démarches n'ayant pas eu le succès desiré aussi promptement qu'il le voulait, il proposa d'incendier le Caire, et envoya peu après des barques chargées de roseaux pour l'effectuer. L'arrivée du général Régnier donna encore plus de moyens de resserrer le blocus de la ville. Ce général attaqua; le 20 avril, le santon d'Abousieh, crénelé et retranché par les Turcs. Cette position élevée dominait tous les environs. Dans la même nuit, un détachement du régiment des dromadaires attaqua la maison de la direction du génie, située sur la place de l'Ezbékieh ; il y pénétra par une brèche faite par le canon, et en chassa l'ennemi, qui ne put y rentrer. Le feu continuel de la citadelle et des forts, consumant beaucoup de munitions, la diminution des approvisionnements rendirent le feu moins vif. Les Osmanlis s'en apperçurent. Ayant encore reçu quelques promesses de secours de la part du grand-visir, ils profitèrent de ces circonstances pour ranimer, par des réjouissances, le courage abattu des habitants du Caire. Les minarets furent illuminés, et les *muezims* (1) célébrèrent, par des chants de réjouissance, l'affaiblissement des Français. En même temps, la ville fut sommée, pour la troisième fois, de se rendre. D'une part, on promettait un pardon absolu pour prix de la soumission; de l'autre, la plus terrible vengeance si l'on forçait les Français d'y pénétrer les armes à la main. Les Egyptiens prirent cet acte de clémence pour une marque de faiblesse, et continuèrent à rejeter toute proposition. Le général Béliard venait d'arriver avec une demi-brigade et un convoi de munitions. On commença par tenter

(1) Crieurs publics, qui appèlent à des heures fixes les Musulmans à la prière dans les mosquées.

de réduire Boulac; il ne put résister aux efforts de la valeur française. Cependant le Caire tenait toujours. Une attaque générale fut décidée pour le 28 avril. L'explosion d'une mine creusée depuis quelques jours sous la maison de Swiltié Fatdié en fut le signal; elle se fit à l'entrée de la nuit, avec un succès complet. Les nombreux Mameloucks et Osmanlis qui défendaient ce poste furent ensevelis sous ses ruines. Au même instant, l'attaque commença de toutes parts; le général Friant à la droite, le général Belliard au centre, le général Régnier à la gauche. Le général Régnier pénétra fort avant dans la ville, par la porte nommée Babel-Charich; il incendia une partie des maisons de ce quartier, et tua beaucoup d'ennemis. La troisième compagnie de carabiniers de la vingt-deuxième demi-brigade légère reçut ordre de s'emparer d'une pièce de canon, située sur une tour, d'où elle battait le santon. En traversant, pour y arriver, les maisons de terrasses en terrasses, elle rencontra sur sa route, au débouché d'une rue, Nassif pacha, et Assan bey Gedaogi, qui fuyaient avec un grand nombre de Mameloucks devant une compagnie de la neuvième demi-brigade. Elle se forme aussitôt pour recevoir la charge, et fait éprouver une perte considérable à l'ennemi. La rue était comblée de morts; quelques chefs se sauvent en abandonnant leurs chevaux, et se retirent dans les maisons voisines. Voulant, malgré cette résistance, exécuter l'ordre qu'elle avait reçu, cette troupe de braves Français alla enclouer la pièce de canon qu'elle ne put enlever. Dans cette journée, quatre cents maisons sont brûlées, huit cents Mameloucks périssent; mais la perte des Français est beaucoup moindre : parmi les blessés se trouvait le général Belliard. Quoique la lassitude succédât au fanatisme des assiégés, les chefs des Turcs refusèrent des propositions de capitulation faites en même temps par leurs cheicks et Mourad bey, pour engager Ibrahim bey et Nassif pacha à capituler. Ceux-ci firent de telles propositions, que Mourad bey ne voulut pas en parler lui-même au général Kléber; mais il lui fit conduire deux députés des beys, qui firent les offres de Mourad bey dans une audience publique, en présence des généraux. Kléber les rejeta avec dédain. Pour terminer cette conférence, il fit passer les parlementaires dans un appartement d'où l'on pouvait voir les débris fumants de Boulac; il leur fit ainsi comprendre, sans interprète, le sort qui

Tome II. 2

attendait la capitale si elle persistait dans sa rébellion. En même temps, il communiqua au bey d'Ibrahim le traité conclu entre les Français et Mourad bey, qu'il ne connaissait pas encore. L'impression que produisit la vue de cette alliance sur les parlementaires, fit croire qu'elle pourrait contribuer à rendre plus modérés les chefs des Turcs. Les envoyés rentrèrent sur-le-champ dans le Caire, et revinrent dès le lendemain avec des conditions beaucoup plus raisonnables. Kléber n'y souscrivit pas encore, mais y fit quelques modifications, et refusa d'accorder une suspension d'armes. Cependant, pour convaincre les Egyptiens que les Français occupaient encore la Basse-Egypte, il leur fit avoir une entrevue avec les officiers turcs faits prisonniers à Damiette. Dès le même jour, il envoya aux généraux musulmans les conditions de la capitulation qu'il accordait. Une dernière attaque eut lieu le même soir; plusieurs postes furent enlevés après une légère résistance. Enfin, le 20 avril, le général Kléber reçut la capitulation signée de Nassif pacha; l'échange des otages eut lieu, le 22 avril, sur la place Ezbékieh. Les Français placèrent des postes sur tout le canal, depuis la prise d'eau de l'aquéduc jusqu'à la porte voisine du fort Sulkouski. Les otages français coururent les plus grands dangers; ils furent assaillis par la populace du Caire, qui les eût assassinés sans la conduite ferme de Mohamed bey l'Elfi qui les renferma dans une mosquée, dont il défendit a[illegible]s Mameloucks l'entrée l'épée à la main. Les deux jours suivants furent employés aux préparatifs de l'évacuation de la ville; elle fut complètement exécutée le 4 avril. Les Turcs emmenèrent avec eux les principaux chefs de l'insurrection du Caire. Trois ou quatre mille Egyptiens les suivirent, fuyant la vengeance des Français qu'ils redoutaient beaucoup. Le général Kléber avait cependant promis de n'en exercer aucune, se réservant d'exiger des gens riches et des commerçants une satisfaction pécuniaire profitable à l'armée. Le général Régnier escorta les Turcs, avec sa division, jusqu'à Salêhié. Les Osmanlis avaient été très-effrayés, en sortant du Caire, de se voir suivis par l'infanterie française, qu'ils redoutaient extrêmement; mais ils prirent bientôt confiance en éprouvant que les soldats français étaient aussi généreux après la victoire que terribles dans le combat. Leurs chefs en témoignèrent bientôt leur reconnaissance au général français; ils ne pouvaient conce-

voir cette subordination qui fait la force des armées en préparant leur gloire, et qui est si étrangère aux troupes ottomanes. Le 27 avril, Kléber réunit ses troupes dans la plaine de la Coubé; il s'y rendit suivi des beys Osman-Bardissi et Osman-Ascar. Ceux-ci admirèrent les manœuvres qu'il fit exécuter aux soldats, après les avoir passés en revue en distribuant les éloges dus à leur courage. Les Français firent ensuite leur entrée triomphante dans le Caire au bruit de l'artillerie de l'armée et des forts. Les villes de Boulac et du Caire attendaient, dans la consternation, le châtiment du vainqueur : douze millions payables moitié en nature, moitié en argent, furent imposés sur les riches et sur le commerce. La situation politique et militaire de l'Egypte était entièrement changée par la valeur de l'armée française. Un de ses ennemis avait été totalement détruit; il restait à Mourad bey assez de forces pour les employer à l'avantage des Français, mais son intérêt lui dictait de resserrer soigneusement une alliance qui lui assurait la possession tranquille d'un pays où, depuis deux ans, il n'avait pas joui du moindre repos. Le peuple d'Egypte qui, peu de temps auparavant, regardait la perte des Français comme certaine, les considérait alors comme les maîtres absolus d'un pays dont aucune puissance n'avait pu les faire sortir. *Du 19 mars au 27 avril* 1800.

4. L'armée d'Egypte n'était plus un an après dans la situation brillante où l'avait placée la victoire d'Héliopolis. Les Anglais avaient empêché une flotte commandée par l'amiral Gantheaume d'y conduire cinq mille hommes de troupes fraîches; ce renfort était bien nécessaire pour une armée de braves luttant depuis trois ans contre des privations de tous genres, en proie à la peste, attaqués d'ophtalmies, affaiblie encore par les braves qu'elle avait vus périr au champ d'honneur ou succomber sous les maladies. Profitant de cette situation désespérante pour tenter d'accabler les Français, les Anglais débarquèrent des troupes formidables à Aboukir. Les Français, peu nombreux, ne purent s'opposer efficacement à cette descente. Le général Menou, qui avait succédé à Kléber, avait donné le commandement du Caire au général Belliard; la position de ce général n'était pas plus rassurante : Menou ne lui avait laissé que deux mille cinq cent cinquante-trois hommes pour défendre

la Haute-Egypte contre l'armée du grand-visir, qui s'avançait vers Belbeys. Les Anglais, qui avaient fait débarquer à Cosséïr des troupes de leurs colonies orientales de l'Inde, et le général Abercrombie, vainqueur près d'Alexandrie, faisaient marcher un corps d'armée considérable vers le Caire. Apprenant en même temps la prise de Rosette et l'évacuation de Damiette, le général Belliard crut avec raison n'avoir pas un moment à perdre pour rappeler à lui le général Donzelot, en lui ordonnant d'évacuer rapidement la Haute-Egypte. A cette époque, le Charckié envahi, l'une des branches du Nil ouverte, l'autre sur le point de l'être, la fidélité des Mameloucks, dont le caractère et l'intérêt de Mourad bey était la caution, ébranlée par sa mort et nos pertes, ne laissèrent au général Belliard d'autres ressources que de fortifier l'enceinte du Caire, et de prendre une attitude imposante qui pût faire craindre à l'ennemi de s'avancer sans avoir réuni de grands moyens. Belliard conçut quelque espérance en apprenant que le général Lagrange couvrait Rhamanié avec une division de trois mille neuf cents hommes. Le général Lagrange n'abandonna cette position qu'après avoir soutenu un combat contre les Anglais et le corps du capitan-pacha; il se replia, le 12 mai 1801, vers le Caire. Belliard était pressé par trois armées nombreuses, dont les forces augmentaient chaque jour par la défection des habitants de l'Egypte, des Arabes et des Mameloucks; il avait encore à se défendre contre la population du Caire, qui pouvait mettre sous les armes en un instant vingt-cinq à trente mille combattants. Au dehors des camps français, leur ligne offrait une circonvallation de douze mille six cents toises; Belliard était sans argent, avait peu de munitions et de vivres; il créa des retranchements, des magasins, de la poudre. Quelques contributions extraordinaires, la monnaie que l'on frappait, et surtout le zèle des officiers-généraux et particuliers qui disposèrent de leur patrimoine en faveur de l'armée, fournirent ces ressources. Pendant quelques moments, les généraux délibérèrent de se retirer dans la Haute-Egypte; nulle ville n'y offrait assez de moyens pour la création d'un arsenal; il n'y existait nulle position militaire réellement forte; on ne possédait aucuns moyens de transports suffisants, et cette contrée était ravagée par une peste affreuse. On aurait pu se retirer à Damiette; mais cette place était déjà au pouvoir des Anglais et

de l'armée ottomane; le général Belliard n'avait pas d'ailleurs assez de munitions pour gagner deux batailles. Dans cette circonstance, le parti auquel s'arrêta Belliard fut celui que Chevert prit à Prague. Chevert n'était pas, au centre de l'Afrique, pressé entre deux armées ottomanes; il n'avait pas au milieu de son camp une population nombreuse et barbare; mais, comme lui, Belliard avait une armée européenne devant lui; comme lui, il n'avait qu'un faible corps de troupes en état de combattre, et un développement immense à défendre. Pour s'assurer du dedans, Belliard fit arrêter les chefs de la religion mahométane, quelques membres du divan et les hommes les plus influents de la ville du Caire, et les fit conduire à la citadelle. On dirigea des batteries sur la ville; les plus grandes menaces furent faites contre les perturbateurs : officiers, généraux et soldats, se mirent à creuser des retranchements. On plaça dessus des canons; le mouvement continuel des troupes semblait les multiplier. Partout on présenta une attitude imposante et une apparence deforces telle, que les ennemis crurent que pour arriver au Caire il fallait marcher sur les cadavres des Français et sur les ruines de cette ville... « Nos exploits, dit Belliard dans son rapport, étaient récents; l'impression qu'ils avaient faite était grande, et l'on devait tout craindre d'hommes habitués depuis long-temps à toutes les chances de la guerre. On vit bien que nous voulions périr tous ou dicter les conditions de notre retraite; aussi l'ennemi mit beaucoup de lenteur dans ses mouvements, marcha avec beaucoup de circonspection, et ne voulut arriver devant nous qu'avec de grands moyens. » Le 18 juin, le général Belliard fut entièrement investi par les armées combinées; toute communication fut interceptée avec Alexandrie. Les lignes de circonvallation françaises ne pouvaient tenir, attendu leur immense développement; il restait à peine cent cinquante coups à tirer par pièces; il était à craindre que la population du Caire, ne recevant plus de vivres, ne se tournât contre les Français. Si elle se joignait aux ennemis, les lignes françaises étaient enlevées sur-le-champ, la retraite sur la citadelle était difficile; la résistance dans ce fort n'aurait même pu se prolonger au delà de vingt à vingt-cinq jours, attendu les approvisionnements de vivres. D'ailleurs, quelle capitulation espérer de deux armées turques? Il y eut une suspension d'armes le 22 juillet, le

lendemain une conférence entre trois officiers français et trois autres des armées combinées; le 24, les Français dictèrent les articles de leur retraite; le 27 ils furent acceptés, et le 28 ratifiés. Les conditions de cette évacuation furent honorables pour un faible corps de troupes miné par les maladies, mais portant dans son cœur un invincible courage. Les Français eurent douze jours pour évacuer le Caire et Boulac; leurs munitions, artillerie, caissons, bagages, furent transportés aux frais des puissances alliées des ports d'Egypte dans ceux appartenant à la France dans la Méditerranée, sans pouvoir relâcher ailleurs, ni être arrêtés dans leur traversée. Les savants furent assimilés aux officiers, et eurent la faculté d'emporter tous leurs papiers; les prisonniers furent rendus de part et d'autre sans rançon, et l'on stipula qu'aucun habitant de l'Egypte ne pourrait être inquiété dans sa personne ou dans ses biens relativement à sa conduite pendant l'occupation de l'Egypte par les Français, et qu'il leur serait libre de suivre l'armée française dans sa retraite. Ainsi la Haute-Egypte fut évacuée. 12 *mai au* 28 *juillet* 1801.

CAIRO (*combat de*). 1. Le général Dumerbion marcha, le 20 septembre 1794, contre dix à douze mille Autrichiens postés entre Final et Acqui. Les Impériaux, après avoir poussé leurs avant-postes sur le territoire de Gênes, menaçaient encore Savone, au moyen d'une grande route qu'ils venaient d'ouvrir. Dumerbion les chassa d'abord des villages de Mollare, de Pallare et de la plaine de Carcare, d'où ils filèrent pendant la nuit sur Dego et Cairo, où était leur camp. Dumerbion les suivit avec tant d'activité, qu'il les atteignit à Cairo au moment où ils étaient occupés de leur retraite et de faire filer leurs équipages. Le jour était très-avancé; cependant le général Dumerbion, profitant de l'ardeur de ses troupes, attaqua l'ennemi sur tous les points. En moins d'une heure et demie les Autrichiens furent chassés des positions avantageuses qu'ils avaient prises pour couvrir leur retraite. Ils perdirent dans cette action près de mille hommes tués, blessés ou prisonniers, et ne durent leur salut qu'à la nuit, dont ils se servirent sagement pour échapper aux Français. Leur déroute fut telle, qu'ils laissèrent une partie de leurs blessés, et abandonnèrent leurs magasins remplis de vivres et de fourrages. Les Français bivouaquèrent

sur le champ de bataille ; mais Dumerbion manqua de l'audace nécessaire pour compléter son avantage ; il perdit l'occasion de s'emparer d'Acqui sur la Bormida. Ce mouvement, qui aurait pu s'opérer en deux ou trois marches, aurait porté les quartiers d'hiver des Français dans le Montferrat ; cette faute retarda de plus d'un an leur entrée en Italie. Les Républicains comptèrent seulement quatre-vingts blessés, tous à la poitrine. On vit dans cette affaire un sergent de chasseur, nommé Brimont, blessé de deux coups de feu à la cuisse, et par deux coups de baïonnette, se battre à la fois contre quatre ennemis, qu'il tua : cet acte de bravoure lui mérita le grade d'officier. 20 *septembre* 1794.

2. Après la victoire de Montenotte, le général Bonaparte, bien différent de ses prédécesseurs dans le commandement de l'armée d'Italie, se hâta de s'emparer de Carcare et de Cairo. Cette occupation avait pour but de séparer l'armée des Piémontais de celle des Autrichiens, afin de leur enlever la supériorité qu'elles tiraient de leur réunion. La rapidité de la marche du général La Harpe sur Cairo lui procura une réussite complète. 12 *avril* 1796.

CALABRE (*affaire de la*). L'arrestation du général Championnet ayant altéré chez les Napolitains la confiance dans le gouvernement français, les espérances de la cour de Palerme se relevèrent. Elle n'employa plus, pour vaincre, des troupes régulières, mais des bandes de brigands dont un cardinal n'eut pas honte d'être le chef. Un corps législatif et un directoire avaient remplacé à Naples le gouvernement provisoire nommé par Championnet ; aux taxes régulières, établies par ce général, on avait substitué des contributions en nature ; des commissaires français dépouillaient et opprimaient les campagnes ; la terreur fermait la bouche des opprimés, mais le bruit de ces vexations retentissait au loin ; on attribuait à la nation les crimes de quelques particuliers. Pour la rendre plus odieuse encore, on exagéra la conduite atroce tenue par quelques individus envers les femmes, les filles et les ministres de la religion. En fallait-il davantage pour exciter contre eux un peuple ignorant, crédule et superstitieux ? Depuis long-temps la Calabre citérieure avait déclaré qu'elle ne souffrirait pas que les troupes françaises missent le pied sur son territoire. Cinq aventuriers, usurpant des noms et des titres qui leur étaient

étrangers se répandirent dans la province de Lecce, excitant le peuple à la compassion pour la cour de Palerme dont ils peignaient le dénuement, et opposaient la conduite aux exactions des agents français. Bientôt les criminels sortis des prisons et des galères se réunirent; la cour de Sicile leur adjoignit cinq cents malfaiteurs tirés de celles de Palerme et de Messine, auxquels elle promit l'impunité et des récompenses. Elle plaça d'abord à leur tête Fra-Diavolo, moine apostat. Des Anglais, placés à douze milles de Naples, dans la petite île de Procyta, entretenaient une correspondance suivie avec les partisans de la maison de Bourbon à Naples; ils excitaient les peuples voisins des côtes à se soulever contre les Français. Quand cette insurrection eut pris quelque consistance, le cardinal Ruffo, quittant la barette pour la cuirasse, offrit à la cour de Palerme de diriger ces bandes homicides. Cet homme, pourvu d'abord de la charge de trésorier apostolique, commit de telles vexations que Pie VI le nomma cardinal pour le priver, dit-on, d'une place dont il abusait. Le chagrin conduisit à Naples le nouveau cardinal où la cour lui confia l'intendance de Caserte. Le pape, humilié de voir un cardinal remplir une place subalterne, le rappela à Rome. Ruffo refusa d'obéir; s'attacha à la cour de Naples, et passa avec elle en Sicile, d'où il fut envoyé pour se mettre à la tête des bandes royales. Accueilli dans la ville de Scylla, il s'y déclara bientôt le vengeur du trône et de l'autel. Il prêcha, au nom d'un dieu de paix, le massacre et le pillage, offrit aux habitants de la Calabre, qui prendraient les armes contre les Français, les biens célestes pour l'autre vie, et les dépouilles de leurs partisans pour celle-ci. Il promit un pardon général aux criminels qui se réuniraient sous ses drapeaux. Une croix blanche, placée sur le chapeau, était la reconnaissance de cette nouvelle milice. Au nom sacré de la religion, les campagnes se soulèvent; toute la Calabre retentit des avantages de la sainte expédition; chacun prend la croix; les curés conduisent de toutes parts la jeunesse armée au cardinal. Bientôt les assassins et les voleurs se réunissent à ses bandes. Fra-Diavolo se présente le premier à son éminence; Pausanera, convaincu de quatorze assassinats, vint après lui, puis Sciarpa, sbire au tribunal de Falerne, arrêtant les criminels, puis les condamnant et les exécutant lui-même dans les prisons. Crotone était une ville très-

riche; afin de s'attacher ses nouveaux soldats et d'en augmenter le nombre, le cardinal en promit le pillage à ses troupes. Ses habitants, ouvrant leurs portes, implorèrent en vain la pitié du cardinal; pendant un jour entier elle fut abandonnée à la barbarie et au pillage des nouveaux croisés. Contazarro, capitale, de la Calabre, instruite du sort de Crotone, ferma ses portes, plaça du canon sur ses murailles. Le cardinal lui offrit une capitulation honorable qui fut acceptée et observée. La ville se soumit au roi de Naples, paya une contribution convenue, et joignit quelques-uns de ses citoyens pour marcher sur Cosenza. A la nouvelle de ses succès, la cour de Palerme créa le cardinal Ruffo vicaire-général de la couronne, et chargea le chevalier Micheroux, et le prince Leporano de le seconder avec un corps de volontaires, et un régiment. Tandis que les habitants de Cosenza étaient incertains sur le parti qu'ils devaient prendre, le cardinal pénétra dans la ville et saccagea la plupart des maisons des nobles. La nouvelle armée royale reçoit de Sicile des renforts; Ruffo promet au nom du roi dix années d'exemption d'impôts aux Calabrois, s'ils parviènent à replacer Ferdinand IV sur le trône. En un instant l'Apulie adopte son parti; les Abruzzes l'imitent; on se rend maître du pont de Campistron et de la ville de Muro. Le prince de Leporano s'occupe de mettre quelque discipline dans ces bandes qui comptaient déjà plus de soixante mille combattants. La république parthénopéenne se trouva bientôt circonscrite dans les murs de Naples. En vain le ministre de la guerre Manthone leva une armée et marcha contre celle des Bourbons. Environné par un ennemi six fois supérieur, Manthone fut obligé de fuir, abandonnant son artillerie, et de rentrer dans Naples. Le cardinal Ruffo, aidé de Turcs infidèles, d'Anglais hérétiques, et de Russes schismatiques, ne tarda pas d'en commencer le siége. Chaque jour les avant-postes napolitains en venaient aux mains avec le cardinal Ruffo; chaque jour on se battait avec un acharnement que la diversité de sentiments peut seule produire parmi des frères ennemis. Les Napolitains républicains avaient fortifié le petit château de Velliena; une brèche permit aux royalistes d'y donner l'assaut; ils accablent leurs ennemis. Couvert de blessures, Antoine Torcano, commandant ce poste, parvient au magasin à poudre, y met le feu, et ensevelit sous les ruines du château et les vainqueurs

et les vaincus. Le cardinal Ruffo attaquait, dans ce moment, Naples de trois côtés. Les assiégés, craignant la famine, se décidèrent à une sortie générale qu'ils exécutèrent le 25 juin après midi. Ecrasés par le nombre, les républicains sont contraints de se retirer dans les forts qui défendent la rade. Dès le lendemain le cardinal Ruffo entra dans Naples, et ses rues furent teintes du sang d'une grande partie de ses habitants. Il restait à soumettre le château Saint-Elme, le château Neuf, le château de l'Œuf, la forteresse de Castellamare. Le feu continuel des assiégés, leurs sorties fréquentes et vigoureuses tenaient en échec les royalistes impatients d'être maîtres de la rade de Naples. Craignant pour les otages demeurés au pouvoir des républicains, Ruffo fit proposer un armistice, fit cesser les massacres et les pillages, et consentit à une capitulation. En remettant les châteaux, les républicains obtinrent la conservation de leurs propriétés, la liberté de demeurer dans le royaume de Naples, ou la faculté d'en sortir sans être inquiétés. Ces conditions furent d'abord exécutées de bonne foi, mais Nelson, arrivant dans la baie, ordonna à tous ceux qui avaient occupé des places dans le gouvernement républicain, de se rendre au château Neuf pour donner leurs noms et leurs demeures, promettant qu'ils seraient désormais à l'abri de tout reproche. On se conforma à cette ordonnance, sans se douter que l'on s'inscrivait ainsi sur une liste de mort. Presque tous ceux qui firent cette déclaration furent emprisonnés, beaucoup périrent sur l'échafaud ; cinq cents furent seulement bannis, et virent leurs biens confisqués. On parvint enfin à cet excès de délire, de faire le procès à Saint-Janvier, protecteur du royaume, sous le prétexte d'avoir paru approuver la révolution napolitaine, en opérant la liquéfaction de son sang au moment de l'entrée des Français. Atteint et convaincu de ce délit, les juges napolitains déclarèrent Saint-Janvier déchu du titre honorable qu'il avait eu sur la terre ; défense à lui de faire de nouveaux miracles; ses biens furent confisqués au profit du roi; Saint-Antoine de Pade lui fut donné pour successeur dans la protection du royaume, attendu qu'on célébrait sa fête le jour de la rentrée des troupes royales dans Naples. *Mai et juin* 1799.

CALAGURIS (*bataille de*). Les Celtibériens, impatients du joug des Romains, combattirent long-temps contre

eux avec courage. Dans un combat donné près de Calaguris, (maintenant Calahorra) dans la vieille Castille, Manlius Acidinus reçut la charge des Celtibériens avec tant de valeur, qu'il leur tua douze mille hommes, fit deux mille prisonniers, et s'empara de leur camp. Il aurait entièrement exterminé les Celtibériens, et mis fin à cette guerre longue et désastreuse, si le temps de son commandement n'eût expiré. Cette mutation continuelle de généraux était souvent nuisible aux succès des entreprises militaires des Romains, lorsqu'elles demandaient de vastes plans toujours mal exécutés par ceux qui n'en avaient point conçu la première pensée. 186 *ans avant J. C.*

CALAIS (*siéges de*). 1. Après la bataille de Crécy, Edouard III, roi d'Angleterre, entreprit de faire le siége de Calais. Il s'agissait pour les Anglais de faire un établissement en France, d'acquérir une clef du royaume, et d'ouvrir une communication avec le comté de Ponthieu, appartenant à Edouard. On proportionna les préparatifs de la défense aux moyens employés pour cette attaque. Jean de Vienne, gouverneur de Calais, commandait à une garnison nombreuse et redoutable; tous les habitants étaient courageux et guerriers : la bravoure et la prudence de leur chef valaient elles seules une armée entière. Jean de Vienne repoussa si vigoureusement tous les assauts, qu'Edouard fut obligé de convertir ce siége en blocus. Son camp, placé entre la ville, la rivière de Maye et le pont, devint une seconde cité, environnée de redoutes, de fossés et de tours qui le mettaient à l'abri de toutes surprises. Ce prince prit des mesures certaines pour affamer Calais; sa position avantageuse lui en assurait tous les moyens. De Vienne, autorisé par les lois cruelles de la guerre et par la coutume, fit sortir de la ville dix-sept cents personnes, des femmes, des vieillards et des enfants. Edouard permit à ces infortunés de passer par son camp; il les accueillit avec humanité, et soulagea leur infortune par des présents. Lorsque la faim eut épuisé dans Calais la triste ressource des plus vils aliments, le gouverneur fit sortir encore de la ville cinq cents habitants; mais pour cette fois Edouard refusa de les laisser passer : ces malheureux moururent de faim, de froid et de misère entre la ville et le camp des assiégeants, à la honte éternelle du gouverneur et d'Edouard,

ou plutôt de la guerre et de ceux qui l'entreprènent : car il n'est que trop vrai que la nécessité d'une légitime défense exige quelquefois ces affreux sacrifices, qu'il ne faut imputer qu'à l'agresseur. Le courage des citoyens se soutenait au milieu de tant de maux. L'amour de la patrie triomphait de la nature. Ils aimaient mieux mourir que de reconnaître un souverain différent de Philippe de Valois. Ce prince n'oublia rien pour les secourir ; il vint avec une armée redoutable, présenta bataille à Edouard, le défia même au combat. Edouard se contenta de répondre : *Je suis venu ici pour prendre Calais, et non pour me battre. Si le roi de France veut combattre, c'est à lui de voir comment il pourra m'y contraindre.* En même temps il montra aux envoyés français les fortifications de son camp. Philippe, si outrageusement bravé, frémissant de honte et de colère, fut obligé de reculer, abandonnant de braves guerriers et des sujets fidèles, à la merci d'un implacable vainqueur. On ignorait encore l'art de forcer des lignes aussi formidables. La retraite du roi mit le comble à la douleur des généreux citoyens de Calais. Jean de Vienne fut enfin obligé de capituler. Mais Edouard avait déjà prononcé la plus barbare sentence : *Ils ont fait périr trop de nos gens*, avait-il dit; *ils mourront tous*. De Vienne paraît aux créneaux ; Mauny est envoyé pour l'entendre : *Brave chevqlier*, dit de Vienne, *nous avons fait notre devoir ; nous ne cédons qu'à la famine. Calais est la conquête d'Edouard : qu'il prène la ville et tous nos biens ; que seulement il nous laisse sortir d'ici, nous consentons à ne rien emporter*. Mauny, revenu dans le camp, plaida généreusement la cause des assiégés ; tous les généraux se joignirent à lui pour calmer le cruel Edouard. Il crut être clément et beaucoup accorder en demandant qu'on lui livrât six des principaux bourgeois, tête nue, la corde au cou pour être envoyés au supplice. Cet arrêt terrible fut porté dans Calais. Tous les citoyens, assemblés sur la place, attendaient la réponse d'Edouard dans cette perplexité qu'inspirent la crainte de la mort et un faible espoir de la vie. Un morne silence annonce l'anéantissement de tous les cœurs : on se regardait en frissonnant ; on cherchait avec empressement les six victimes du salut commun. Des cris lugubres, des sanglots et des pleurs interrompirent tout à coup ce silence. Mauny, témoin de cette scène touchante, ne peut retenir ses larmes.

Au milieu de ce peuple abattu, consterné, Eustache de Saint-Pierre se présente et s'écrie : *Je ne laisserai point périr mes concitoyens, quand je puis les sauver. J'ai si grande espérance d'avoir pardon de Notre-Seigneur si je meurs pour ce peuple, que je veux être le premier.* Jean d'Aire en dit autant, et vint se ranger à ses côtés. *Je ne me séparerai pas de mes deux cousins*, ajouta Wissant, dont Pierre Wissant, son frère, suit l'exemple. Deux autres bourgeois, dont on ignore le nom, se dévouèrent également. A peine eurent-ils fini de parler, dit le naïf Froissard, que chacun alla les adorer par pitié. Le gouverneur, courbé sous le poids des années, pouvant à peine se soutenir, monta à cheval, et les conduisit aux portes de la ville, dont il leur remit les clefs, en intercédant pour eux la clémence d'Edouard. Ils parurent devant le monarque anglais, et lui présentèrent humblement les clefs de Calais. Leur magnanimité inspirait de l'admiration et de la pitié aux seigneurs anglais. Edouard demeure seul inflexible : il ordonne de faire venir le coupe-tête. Vainement le prince de Galles se jeta plusieurs fois à ses pieds ; il demeurait inexorable. Ces illustres victimes allaient perdre la vie. Edouard flétrissait ses lauriers par une injuste vengeance, quand la reine parut, embrassa ses genoux, et le conjura, les larmes aux yeux, de ne pas souiller sa victoire par une barbarie. Le monarque baissa les yeux ; après un moment de silence : *Ah ? Madame*, s'écria-t-il, *vous me priez d'une manière si touchante, que je ne puis vous refuser ; ainsi je vous les donne.* Aussitôt la magnanime princesse les fit passer dans son appartement, leur fit apporter à dîner, et les renvoya sous bonne escorte. Le lendemain, Edouard entra triomphant dans Calais ; il en chassa les habitants, et la peupla d'anglais.

Peu après, Geoffroy de Charni fit une tentative pour reprendre Calais, sur Edouard III, à la tête d'une bande de chevaliers français, dans laquelle se trouvait Eustache de Ribaumont. Le prince, instruit de ce complot, tomba à l'improviste sur les Français. Le combat se soutint pendant quelque temps avec une égale vigueur, mais nul n'y acquit autant de gloire que Ribaumont. Il eut l'honneur de se mesurer avec le monarque anglais, et de l'abattre deux fois. Après l'action, Edouard donna à souper à tous les chevaliers français faits prisonniers ; complimenta Ribaumont sur

sa bravoure, sa courtoisie et son adresse, prit son *chapelet* (ornement de tête) couvert de perles, en forme de couronne, et le mit sur la tête de Ribaumont, en disant : *Je vous le donne pour le mieux combattant de la journée de ceux de dedans et de dehors, et vous prie que vous le portiez cette année pour l'amour de moi.* Puis il lui donna la liberté de s'en aller dès le lendemain. 3 *août* 1347.

2. Le duc de Bourgogne fit, en 1436, le siége de Calais; mais ses milices flamandes s'étant débandées, il abandonna cette entreprise.

3. Le duc de Guise fut plus heureux en 1558. Son premier soin fut de tromper les Anglais par une fausse attaque à la porte de l'Eau, où il avait conduit ses soldats à l'aide de claies enduites de poix qui lui servirent à traverser le marais qui environne la ville. Les Anglais se portaient en foule de ce côté. Quand ils eurent conduits sur ce point tous leurs moyens de défense, le duc foudroya le château, dont les murailles étaient délabrées : tant on comptait sur un large fossé où la mer entrait durant le flux. Le canon y fit bientôt une large brèche : le duc ordonna l'assaut pendant la basse mer. Les Français entrèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, escaladèrent la brèche, et s'établirent dans le château. Le gouverneur anglais capitula. Le vainqueur trouva dans cette place une grande quantité d'artillerie et de munitions. Ainsi Calais rentra sous la domination française, et les Anglais perdirent en huit jours une place qui avait coûté un an de siége à Edouard III. Sa prise fut si sensible à la reine Marie, qu'elle en tomba dangereusement malade.

4. Calais fut encore une fois pris par les Espagnols en 1596. Ils furent déterminés à ce siége d'une manière singulière. Le baron de Rosne, ancien ligueur, était dans l'armée espagnole; ses talents militaires firent desirer à Henri IV de l'acquérir. Il avait déjà consenti de quitter les Espagnols, moyennant vingt mille écus pour payer ses dettes. Cette négociation n'avait pas été tenue assez secrète. Les Espagnols, commençant à suspecter ses desseins, l'appelèrent à un conseil de guerre. Comme il se rendait chez l'archiduc Albert, on l'instruit que ses intelligences avec la France étaient connues. Le conseil était assemblé ; il se présente avec grande assurance : *Messieurs*, leur dit-il,

j'étais près de venir pour vous communiquer un plan très-avantageux pour le service du roi d'Espagne. Pour faire diversion au siége de la Fère, attaquée par le roi de France, il nous convient dans ce moment d'attaquer Calais, maintenant mal pourvue de munitions, et n'ayant qu'une très-faible garnison. Il assure la réussite de cette entreprise, s'il la dirige lui-même ; expose ses plans si clairement, que l'on douta peu de son succès. De Rosne commença par faire courir le bruit qu'il voulait secourir la Fère ; fit des marches et contre-marches pour donner le change, et se présenta devant Calais au moment où on l'attendait le moins. Bientôt ce général fut maître des dehors, et pressa vivement Calais. Henri IV tenta de la secourir par mer. Il se rendit à Boulogne avec beaucoup de noblesse et de soldats pour se jeter dans la place, mais deux fois il fut retenu par les vents contraires : il y apprit sa reddition, et s'en consola, en pensant que les Espagnols ne conserveraient pas cette place autant de jours que les Anglais l'avaient possédée d'années. Calais revint à la couronne, en 1598, par la paix de Vervins. 1596.

CALCÉDOINE (*siége de*). Dans la décadence de l'empire romain, plusieurs généraux, se révoltant contre leurs maîtres, osèrent ceindre la couronne impériale. De ce nombre fut Procope. Valens vint l'assiéger dans Calcédoine, dont les habitants accablèrent l'empereur d'injures. Irrité de leur insolence, Valens jura de raser les murs de Calcédoine. Un gros de barbares, qui ravageaient l'empire, tombèrent tout à coup sur les troupes impériales, et forcèrent Valens de fuir, abandonnant la Bithynie au trop heureux Procope, qui succomba cependant un an plus tard en Phrygie, sous les armes de l'empereur. *An* 365.

CALCINATO (*bataille de*). Le duc de Vendôme parut inopinément, le 19 avril 1706, devant quinze mille Autrichiens retranchés sur la Chiesa, entre Monte-Chiaro et Calcinato, dans le Bressan. Vendôme donna ordre à ses troupes d'essuyer, sans tirer, une décharge générale, et de marcher ensuite à la baïonnette à l'ennemi en tirant sur lui à brûle-pourpoint. Le comte de Reventlau, général des Autrichiens, avait ordonné de laisser avancer les Français à vingt pas, espérant détruire ainsi leur infanterie par le

feu de toute sa mousqueterie. « Ces troupes, dit le maréchal de Saxe, exécutèrent ponctuellement l'ordre qu'elles » avaient reçu. Les Français montèrent, par des chemins » assez rudes, la côte qui les séparait des Impériaux, et se » rangèrent sur le plateau vis-à-vis des ennemis. Ils avaient » ordre de ne point tirer du tout. Comme M. de Vendôme » jugea à propos de ne point faire attaquer, qu'on n'eût » pris une cassine qui était sur la droite, les troupes demeurèrent un long espace de temps à se regarder de très-près. » Elles reçurent enfin l'ordre d'attaquer. Les Impériaux » les laissèrent approcher à vingt ou vingt-cinq pas; tirèrent bien de sang froid et avec toutes les précautions » que l'on peut prendre; mais ils furent rompus avant que » la fumée fût dissipée. Il y eut beaucoup d'Impériaux tués » à grands coups de fusil et de baïonnettes; en un mot le » désordre fut général. » Trois mille hommes demeurèrent sur le champ de bataille, autant furent prisonniers. Six pièces de canon, mille chevaux et presque tout le bagage demeurèrent au pouvoir des vainqueurs, qui ne perdirent pas huit cents soldats. 19 *avril* 1706.

CALCUTTA (*prise de*). Les Anglais, pour se venger dans l'Inde de la perfidie d'un nabab qui avait tué un de leurs compatriotes, assiégèrent Calcutta. Cette ville, arrosée par le Gange, est une des plus riches de ces contrées. Sa situation la rendait, pour les Anglais, un des entrepôts les plus intéressants du commerce de l'Inde ; pour les Indiens, le magasin principal de leurs armées. Son importance animait également les deux partis. Les Anglais, attaquant avec ardeur, avaient l'avantage de la discipline et de la science militaire de l'Europe. Rien ne put leur résister. Après une demi-heure de combat, les Indiens prirent la fuite, et les Anglais se trouvèrent paisibles maîtres de cette opulente cité. Ils firent un butin de quinze cent mille roupies, et retrouvèrent presque toutes les marchandises qu'ils y avaient laissées lors de la révolution qui les en avait chassés. Le nabab Souragé-Doulah s'avança promptement pour enlever cette conquête et leur livrer bataille, mais le lord Clive reçut, avec une petite poignée d'Européens, le choc de vingt-cinq mille Indiens; il manœuvra si habilement, son artillerie fut si bien servie, que le monarque asiatique vit bientôt fuir ses troupes dans une déroute complète. Ce

nabab n'obtint la paix qu'à des conditions très-humiliantes; il restitua aux Anglais tout le territoire qu'ils avaient obtenu du Grand-Mogol; leur permit de fortifier Calcutta, d'y battre monnaie, et d'y exercer tous les droits régaliens. 1757.

CALDERO (*combat de*). Les Autrichiens profitèrent, vers la fin de 1796, de la longue résistance de Mantoue, pour former successivement des armées destinées à débloquer cette clef de l'Italie, et dégager le maréchal de Wurmser, qui s'y était renfermé. Les Impériaux firent de tels efforts, que le général d'Alvinzi posséda bientôt dans le Frioul une armée de cinquante mille hommes, tandis que son lieutenant en avait vingt mille dans le Tirol. Bonaparte, ne pouvant, avec les divisions disponibles de son armée, résister à des forces aussi considérables, chercha d'abord à arrêter les mouvements de l'ennemi sur la Brenta par différents corps d'observation. Alvinzi passe la Piave; Bonaparte évacue le pays entre la Brenta et l'Adige. Le 12 décembre, les armées française et autrichienne se trouvent en présence. Il fallait aux Français battre de suite leurs ennemis; ils les attaquèrent avec autant d'intelligence que de bravoure. A la droite était Augereau, à la gauche Masséna. Augereau fait deux cents prisonniers; Masséna tourne l'ennemi, prend cinq pièces de canon; mais une pluie froide, qui tombait abondamment, se change subitement en une petite grêle, qu'un vent violent portait au visage des soldats français; ce qui favorise singulièrement les Impériaux. Bientôt un corps de réserve, qui ne s'était pas encore battu, rétablit le combat en faveur des Autrichiens, et laisse l'affaire indécise. Les deux armées demeurent sur le champ de bataille, et Bonaparte se retire, méditant les moyens de vaincre à Arcole. 12 *décembre* 1796.

CALDIERO (*affaire de*). Tandis que l'empereur Napoléon s'avançait à grands pas en Allemagne, le maréchal Masséna combattait, sur les bords de l'Adige, contre le prince Charles. L'armée française avait pris position à Vago, à deux milles au dessus de Caldiero. Elle attaqua les Autrichiens le 30 octobre 1805, à deux heures après midi. La division Molitor, formant la gauche, commença l'action; la division Gardanne au centre, la division Duhesme à la

droite. Ces trois attaques furent bien conduites; le village de Caldiero emporté de vive force, et les Autrichiens repoussés jusque sur les hauteurs voisines. A quatre heures et demie, le prince Charles fit avancer une réserve, formée de vingt-quatre bataillons de grenadiers et quelques régiments. Le combat devint alors plus vif; les Français déployèrent leur intrépidité ordinaire; la cavalerie chargea plusieurs fois et toujours avec succès; des bataillons de réserve donnèrent en même temps, et la baïonnette décida du sort de la journée. Plus de trente piéces de canon autrichiennes vomissaient la mort sur les Français, attaquant leurs retranchements. Malgré toute l'opiniâtreté des troupes allemandes, partout elles furent culbutées et poursuivies jusqu'au pied des redoutes au delà de Caldiero. Les Français firent trois mille cinq cents prisonniers, et les Autrichiens demandèrent une trève pour enterrer leurs morts, dont le nombre était au moins égal à celui des prisonniers. En même temps, une colonne autrichienne, forte de cinq mille hommes, se trouva coupée par une suite des mouvements opérés par la division Seras; elle était séparée de son corps d'armée de manière à ne pouvoir remonter dans les vallées, ni rejoindre cette armée. Le maréchal Masséna, instruit qu'elle s'était portée, le 1er novembre, sur les hauteurs de Saint-Léonard, ordonna à un de ses aides de camp de l'aller sommer de mettre bas les armes. Le maréchal de camp allemand Hillinger, qui la commandait, parut vouloir se défendre; il ne voyait pas devant lui de troupes qui pussent empêcher son mouvement. D'après les ordres de Masséna le vingt-deuxième régiment d'infanterie se porta au delà de Véronnette. En faisant un mouvement en avant, les Autrichiens le forcèrent de prendre position sous le château de San-Felice; alors le maréchal Masséna arriva, et fit marcher quatre bataillons pour achever de cerner entièrement l'ennemi. Ces dispositions furent exécutées avec une telle précision, qu'il ne resta à cette colonne nulle issue. On lui fit dans ce moment une nouvelle sommation. Le général autrichien sentit toute résistance impossible; cerné, il consentit à mettre bas les armes, et cinq mille Autrichiens les déposèrent sur les glacis de Vérone. *Du 30 octobre au 2 novembre* 1805.

CALLINIQUE (*bataille de*). Dans la décadence de

l'empire d'Orient, les Perses étaient continuellement occupés d'envahir quelques-unes de ses provinces; les bords de l'Euphrate étaient le théâtre ordinaire des Persans et des Romains. Plusieurs fois vaincu par Bélisaire, Cavadès donna quinze mille de ses meilleurs soldats à Azaréthès, général vaillant et habile. Après plusieurs marches nécessaires pour attirer les Perses dans un lieu favorable, les Romains rencontrèrent leurs ennemis près de Callinique, ville de l'Osrhoëne; aussitôt ils demandèrent le combat par des cris séditieux. Bélisaire, qui ne risquait jamais une bataille quand il pouvait vaincre l'ennemi par une manœuvre, voulut d'abord appaiser leur ardeur inconsidérée en leur exposant les motifs de sa conduite; il est interrompu par des clameurs insolentes, et l'on taxe ensuite sa prudence de lâcheté. Dans l'impuissance de résister à cette fougue impétueuse, il voulut au moins sauver l'honneur du commandement. *Camarades*, leur dit-il, *je suis satisfait de votre zèle, et je voulais l'éprouver par mes refus; je vais contenter vos desirs; combattez avec autant d'ardeur que vous en avez mis à demander la bataille.* Il range son infanterie sur les bords de l'Euphrate, poste à l'aile droite Arethas et des Sarrasins qui lui servaient d'auxiliaires, et se place lui-même au centre; les deux tiers du jour se passent en escarmouches; enfin on se mêle, et le combat devient terrible. Les Perses mirent d'abord en fuite les Sarrasins, enfoncèrent les Isaures et les Lycaoniens. Toujours accompagnés de la victoire, ils enveloppèrent la cavalerie romaine, et la prirent à dos; elle fit peu de résistance; huit cents Romains des plus braves soutinrent seuls l'effort des ennemis en se formant en bataillon carré. Bélisaire mit pied à terre avec les restes de sa cavalerie; serrés les uns contre les autres, montrant de tous côtés un front hérissé de piques, couverts de leurs boucliers, ils résistèrent constamment aux charges de la cavalerie persanne; et jonchèrent la terre de morts : ils poursuivirent même les Perses deux mille pas; la nuit seule mit fin à ce combat acharné. *An* 531.

CALORE (*journée de*). Les fiers Romains eurent recours aux esclaves pour défendre leur cité menacée par Annibal dans la seconde guerre punique. Tiberius Gracchus commanda une de ces armées composées d'hommes auxquels le peuple romain avait promis la liberté pour récom-

pense, s'ils combattaient en gens de cœur. Hannon, lieutenant d'Annibal, vint camper non loin de Bénévent, sur les bords du Calore. Gracchus, ayant annoncé à ses soldats que le moment de devenir libres était venu s'ils se montraient courageux, les mena au combat; la mêlée fut terrible, et la victoire long-temps balancée; mais les efforts des Romains triomphèrent; les Carthaginois prirent la fuite, ayant à peine deux mille hommes de reste d'une nombreuse armée. La liberté fut le prix des vainqueurs; pour l'obtenir, ils apportèrent chacun à leur général la tête d'un ennemi. 215 *ans avant J. C.*

CALVI, en Corse (*siéges de*). 1. Tandis que les Français prodiguaient leur sang et leurs efforts pour repousser, en 1793, le joug que voulaient leur imposer les puissances étrangères, les Corses, fidèles à la patrie, ne montraient pas moins de constance, de dévouement et d'énergie, pour défendre leurs places du joug de l'Angleterre. Calvi est assiégé par les Anglais; les citoyens secondent puissamment la garnison dans sa défense. Les femmes oublient la faiblesse de leur sexe, et portent des munitions dans les postes extérieurs au moment même où le feu était le plus vif; elles apportent de la terre sur les bastions pendant un bombardement de quinze jours : la ville est presque entièrement renversée par trois mille bombes. Nulle maison ne résiste à cette terrible exécution militaire; habitants et soldats ne se nourrissent d'abord que de viande de cheval, d'âne, de mulet; la pénurie devient telle, qu'un œuf se paye trente sous en numéraire : on se nourrit de pain et de légumes sans aucun assaisonnement. Cependant personne ne murmure au milieu de ses propriétés dévastées; un jeune homme âgé de quinze ans, frappé de l'éclat d'une bombe, était prêt d'expirer; sa mère attendrie verse des larmes; il l'apperçoit : *Ma mère, ne pleure pas*, lui dit-il, *je meurs pour la patrie.* Au bout de deux mois, la ville, continuellement battue par trente-sept pièces de canon de gros calibre, était totalement rasée ou incendiée, la place démantelée du côté de terre, les pièces démontées, les canonniers pour la plupart morts, blessés ou malades; les soldats travaillés par des fièvres, attaqués par des dyssenteries, ne trouvaient plus ni remèdes pour les guérir, ni bouillons pour les soutenir. La garnison était réduite à deux cent soixante

hommes, insuffisants sans doute pour défendre trois brèches; deux magasins avaient sauté; la ville n'était plus qu'un amas de ruines et de décombres. La garnison est alors forcée de capituler; la plus grande partie des habitants suivent le sort de leurs défenseurs, et s'embarquent pour Toulon, abandonnant aux Anglais les débris de leur cité, et le sol où se trouvait auparavant leur patrie. 1er *août* 1794.

2. Calvi redevint libre du joug des Anglais, lorsque les conquêtes de Bonaparte en Italie secondant les Corses, on les vit secouer le joug de l'Angleterre en 1795.

CALVI (*combat et prise de*). Une colonne napolitaine battue le 6 décembre 1798, à Otricoli, se retira sur les hauteurs de Calvi, petite ville de la terre de Labour, à trois lieues de Capoue. Championnet fut instruit que le général Mack, ayant pris position à Cantalupo pour aller renforcer un de ses corps de Calvi, et tenter de couper les communications des divisions françaises. Pour arrêter cette entreprise, Championnet donna ordre au général Magdonald de faire porter la brigade du général Mathieu sur Calvi par Otricoli, celle du général polonais Kniazewitz par Magliano, tandis que le général Lemoine, débouchant de Rieti sur Calvi par Contiliano, s'emparerait de Civita-Ducale, et menacerait Aquila. Ce mouvement, bien combiné, fut exécuté avec une grande exactitude; toutes les colonnes se mirent en marche dans la nuit du 8 au 9 décembre, et s'avancèrent par des chemins fangeux au milieu d'une pluie horrible. A la pointe du jour, les troupes de Magdonald arrivèrent devant les hauteurs de Calvi. Après un combat très-vif, la onzième demi-brigade de bataille jeta l'ennemi dans la ville, où il fut suivi et cerné. On le somma de se rendre; il fit des propositions ridicules. Magdonald survint, et lui fit passer son *ultimatum*, ainsi conçu : *La colonne prisonnière à discrétion, ou passée au fil de l'épée.* Elle se rendit sur-le-champ; cinq milie hommes mirent bas les armes, abandonnant au vainqueur leurs fusils, leurs étendards, leurs drapeaux, et huit pièces de canon. 6 *décembre* 1798.

CAMBRAI (*attaque de*). Après la prise de Valenciennes par les Autrichiens, en 1793, l'ennemi joignit ses troupes

de siége à celles qui se trouvaient déjà dans le camp de Famars; elles s'avancèrent successivement à Hérin, Cisoing, Saint-Aubert et Manières. Les Français n'avaient que vingt-huit bataillons, et environ deux mille hommes de cavalerie à opposer aux alliés. Dans cette position, il était extrêmement dangereux de s'obstiner de garder Cambrai, et d'occuper les camps de César et de Paillancourt; les ennemis pouvaient facilement tourner et envelopper ces postes avec leur nombreuse cavalerie. L'impossibilité de couvrir Cambrai fit penser à faire refluer ses habitants vers l'intérieur; on fut confirmé dans cette idée en voyant l'ennemi pousser des partis entre Péronne et Saint-Quentin. Pour surcroît de malheurs, le 6 août les digues de Bouchain crevèrent, et firent perdre aux Français tous les avantages qu'ils tiraient de l'inondation de l'Escaut. Le lendemain, les Impériaux se présentèrent en même temps sur l'Escaut et sur le Censée, tandis qu'un de leurs corps, de vingt-deux mille hommes, s'avançait vers Crèvecœur pour envelopper les Français. Dans ce moment difficile, le général Kilmaine, commandant l'armée, ayant assuré la défense de Cambrai, sortit de cette place. Dès la pointe du jour du lendemain, il commença sa retraite, en repliant tous les petits camps qui se trouvaient sur l'Escaut et sur la Censée, et se portant avec les troupes de l'avant-garde vers le camp de Biache. L'infanterie marchait à la tête avec l'artillerie et les équipages, flanqués par un régiment de chasseurs; le général Kilmaine était demeuré à l'arrière-garde avec l'artillerie légère et deux mille cinq cents hommes de cavalerie. Le corps d'armée avait déjà fait une lieue, quand l'arrière-garde commença son mouvement rétrograde, et l'exécuta, continuellement harcelé par un ennemi quatre fois plus nombreux, qui ne put réussir à l'entamer. Déjà elle avait passé le village de Marquion, quand on fut averti que deux bataillons, restés sur les derrières, venaient d'être enveloppés par la cavalerie autrichienne; ces deux bataillons, au lieu de prendre la route du bac d'Aubancheuil, avaient suivi celle de Marquion, où ils auraient été forcés de mettre bas les armes, si le général Kilmaine ne fût venu à leur secours. Après avoir mis en bataille une partie de sa cavalerie avec l'artillerie légère, ce général charge et renverse avec le reste la cavalerie ennemie, et dégage ses bataillons : dans ce choc très-court, on tua ou prit cent hommes. Le caporal-fourrier

Termonier, faisant partie d'un corps forcé de battre en retraite par l'Escaut, dont on avait coupé le pont d'Hordain, apperçoit dans cette retraite trois chasseurs de son bataillon qui se présentaient pour le passer. Oubliant son propre danger, et voyant ses camarades succomber nécessairement sous les coups des ennemis, il se jète à la nage, les aide à franchir la rivière, et parvient par cet acte de dévouement à restituer à la patrie trois de ses défenseurs. Durant cette affaire, l'infanterie, le parc d'artillerie et les bagages, s'avançaient paisiblement vers Arras; ils étaient pour ainsi dire à l'abri de toute insulte, lorsque quelques malveillants firent entendre les cris de *sauve qui peut!* et jetèrent la terreur et le désordre parmi des bataillons d'avant-garde. Ceux-ci s'enfuirent débandés jusqu'à Arras, sans avoir vu un seul ennemi, tandis que le reste de l'armée, marchant au pas ordinaire et dans le plus grand ordre, présentait un front menaçant aux Autrichiens toutes les fois qu'ils la serraient de trop près. L'armée française se réunit dans les camps d'Arleux, près de Douai et de Biache, ou de Montauban vers Arras; c'était la dernière position à prendre en avant d'Arras; il n'y avait plus aucune place à défendre au delà jusqu'à Paris. La retraite de Kilmaine avait laissé à découvert la place de Cambrai; elle fut investie dès le même jour. Le général autrichien Boré, commandant les avant-postes de l'armée combinée de l'empereur et des alliés, envoya au général de Claye, commandant à Cambrai, la sommation suivante : « Vous avez été témoin de ce que » l'armée combinée vient d'entreprendre, et vous voyez » sa position actuelle; Bouchain est investi, nous sommes » maîtres de tous vos camps et de tous les postes occupés » par vos troupes : une colonne nombreuse est derrière » nous. Je viens vous offrir la capitulation la plus honorable; » c'est à vous, Monsieur, à calculer si vous voulez exposer » certainement à toutes les horreurs d'un siége et à une » destruction inévitable, dont la ville de Valenciennes vous » offre un triste exemple, la ville où vous commandez; ou » bien, si vous ne voulez pas accéder à une proposition qui » ne se renouvellera plus, et qui sauverait l'existence et les » propriétés d'un si grand nombre de personnes. » A cette sommation, le général de Claye répondit : *J'ai reçu, général, votre sommation de ce jour, et je n'ai qu'une réponse à vous faire : que je ne sais pas me rendre, mais que je*

sais bien me battre. Pour donner plus de poids à cette réponse, le général de Claye, manquant de vivres, fit dès le même jour une vive sortie, dans laquelle la garnison eut quelques avantages. Dès le lendemain, le général autrichien commença les travaux du siége; mais quelques coups de canon parvinrent à l'en éloigner; les coalisés le levèrent le 10 de ce mois. 6 *au* 10 *août* 1793.

2. Tandis que les Français remportaient dans la Flandre maritime la victoire d'Hondschoote, qui changeait la face des affaires, la garnison de Cambrai fit une sortie le 9 septembre de la même année; elle fut repoussée de Haspres et de Seulzoir sous Valenciennes, et se retira sous les murs de Bouchain avec une perte de trois mille hommes tués, blessés ou prisonniers.

CAMÈRE (*prise de*). Les peuples voisins de Rome supportaient impatiemment la domination de cette puissance naissante; les Camérins, peuple de l'Ombrie, déjà subjugués par Romulus, se révoltèrent pendant la peste qui désolait Rome. Rome ne se laissait pas vainement insulter; Romulus revint une seconde fois, prit Camère d'assaut, livra cette ville au pillage, et rentra triomphant dans sa capitale. 738 *ans avant J. C.*

CAMPÊCHE (*prise de*). Pendant la moitié du dix-septième siècle, l'Amérique espagnole fut ravagée, pillée, inondée de sang par un petit nombre de Français et d'Anglais, connus sous le nom de *Flibustiers.* Ces corsaires étaient pour la plupart des brigands courageux. Chassés de leurs patries pour les crimes dont ils étaient couverts, ils avaient trouvé un asile dans de petites îles dont ils ne sortaient que pour prendre des galions avec de mauvaises barques, et des villes importantes par leur commerce et leurs richesses avec une poignée de monde. Ils formèrent, en 1685, le dessein d'aller attaquer la ville de Campêche. Informé de leur résolution, M. de Cussi, commandant pour Louis XIV à Saint-Domingue, va les trouver à l'île à Vache, lieu de leur assemblée, pour leur dire que leur dessein est contraire à la volonté du monarque. Le capitaine Granmont, né gentilhomme, ayant des grâces, de l'esprit, du courage, et une sorte d'éloquence naturelle, lui répond:

Comment le roi saurait-il notre dessein, pendant que la plupart de nos camarades l'ignorent, et que la résolution n'en est prise que depuis quelques jours? Cet incident excite davantage l'ardeur des flibustiers; mille d'entre eux suivent Granmont, attaquent Campêche, battent huit cents Espagnols, s'emparent de la ville et de la citadelle, pillent toutes ses richesses. Deux flibustiers sont pris par le gouverneur de Mérida, venu au secours de cette place; Granmont les envoye redemander au gouverneur, promettant de lui rendre tous les prisonniers faits jusque là, sans en excepter le gouverneur de Campêche et son état-major; sa demande est refusée. Pour se venger, il réduisit toute la ville en cendres, fit sauter la forteresse, et brûla dans un feu de joie, le jour de la Saint-Louis, pour deux cents mille écus de bois de Campêche. 1685.

CAMPEN (*prise de*). Au moment où la prise de la province de Hollande par Pichegru ne laissait aucun espoir au stathouder, les Anglais se retirèrent derrière l'Yssel, et campèrent entre Doesbourg et Campen; c'était une excellente position, mais en existe-t-il de respectable pour une armée dénuée de confiance en elle-même? Les Français, qui n'avaient pas craint de franchir la Lys, l'Escaut, la Meuse, le Wahal et le Lech, pour poursuivre l'armée anglaise, devaient-ils regarder l'Yssel comme une barrière insurmontable? Frappés de terreur, ces insulaires évacuèrent Campen et Zwol dès qu'ils apperçurent l'avant-garde française; cette pusillanimité augmenta la confiance des troupes républicaines, et fit tenter aussitôt la conquête des provinces de Groningne, d'Over-Yssel et de Frise. 3 *février* 1794.

CAMPO-SANTO (*bataille de*). Le comte de Gages, général des armées d'Espagne en Italie, s'étant mis en mouvement au milieu des rigueurs de l'hiver, passa le Panaro le 5 de février 1743, s'empara de Buondéno, où les Autrichiens avaient déposé leurs provisions; et trois jours après attaqua dans la plaine de Campo-Santo le comte de Thaun, général de la reine de Hongrie. Le combat fut sanglant et opiniâtre, et la victoire resta indécise; s'il y eut de l'avantage, il fut du côté des Espagnols, qui enlevèrent huit étendards et un drapeau. Cependant, le

comte de Gages ayant, faute de résistance, repassé le Panaro, le lendemain de l'action, les Autrichiens regardèrent sa retraite comme un aveu de leur victoire. 1743.

CAMPREDON (*affaire et prise de*). 1. Dans les premiers instants de la guerre entre l'Espagne et la France, les succès furent souvent balancés dans les Pyrénées. Les troupes françaises manquèrent, dans leurs mouvements, de cette exactitude qui assure seule une réussite constante dans la guerre de montagnes. Le général Dagobert se présente le 4 octobre 1793 devant la ville de Campredon, en Catalogne; en un instant les avant-postes sont repliés; la ville est sommée de se rendre; l'alcade demande vingt-quatre heures de suspension d'armes; cependant il continue son feu. Le lendemain Dagobert forme sa troupe en quatre colonnes d'attaque; en un instant elles pénètrent de toutes parts dans Campredon. Regardant cette ville comme prise d'assaut, les Français s'y répandent pour la piller. Tous les habitants aisés avaient fui à leur approche; il fut impossible de lever aucune contribution dans une ville où les pauvres seuls étaient demeurés. Ce contre-temps fut d'autant plus pénible au général français, qu'une colonne qu'il attendait de Mont-Louis, ayant mal opéré son mouvement, il fut obligé d'évacuer momentanément sa conquête et la Catalogne où les Espagnols envoyèrent de nouvelles troupes pour en défendre les passages. 4 *octobre* 1793.

2. Le général Doppet, combattant le 7 juin 1794, sous les ordres du général Dugommier, s'empara de Campredon, et marcha le 21 sur la manufacture d'armes de Ripoll, où l'on trouva un grand nombre de fusils confectionnés.

CAMULODANUM (*prise de*). L'empereur Claude n'était qu'un illustre imbécille; il voulut cependant jouir des honneurs du triomphe. La Grande-Bretagne fut le théâtre de ses prétendus exploits. Dans une campagne de seize jours ses généraux battirent les Bretons et entrèrent presque sans résistance dans Camulodanum (maintenant Northampton). Claude, enflé de ces minces succès, se fit proclamer *Imperator*, prit le surnom de *Britannique*, et le lâche sénat de Rome lui décerna les honneurs du triomphe. *An* 43.

CANA (*combat de*). Tandis que Bonaparte pressait le siége d'Acre, une nuée d'Arabes, de Mamelouks et de janissaires de Damas, d'Alepins, se rassembla sur les rives du Jourdain pour fondre sur les Français. Bonaparte envoya d'abord le général Junot pour observer un ennemi dont il ne connaissait pas la force. Un premier combat eut lieu à Nazareth. Kléber partit d'Acre pour soutenir Junot Informé que l'ennemi n'avait point quitté la position de Loubi, il prend la résolution de marcher à lui et de l'attaquer le 10 juin 1798. Arrivé à la hauteur de Ledjarra, à un quart de lieue de Loubi, et à une lieue et demie de Cana, l'ennemi descendit d'une hauteur et se porta vers la plaine. Kléber forme de sa petite armée deux carrés; aussitôt il est enveloppé par quatre mille hommes de cavalerie et six cents d'infanterie qui commencent à le charger. Ses deux phalanges vomissent de toutes parts les balles et la mitraille; il attaqua à la fois le camp de Ledjarra qu'il emporta, et la cavalerie qu'il repoussa. Les Musulmans, surpris de cette manière de combattre, abandonnent le champ de bataille, et se retirent en désordre vers le Jourdain où ils auraient été poursuivis si la division n'eût manqué de cartouches. 10 *juin* 1798.

CANAC (*passage de*). Les troupes d'Amurat II, empereur des Musulmans, refusèrent à leur général Mustapha de passer la rivière de Canac. Mustapha s'y jète le premier; aussitôt ses troupes s'y précipitent à l'envi, ne voulant pas céder en intrépidité à leur général. Lorsqu'un commandant exécute le premier une entreprise difficile, le succès est certain; personne n'ose reculer; l'honneur l'emporte alors presque toujours sur la crainte du danger. 1575.

CANARIES (*attaque des îles*). Les riches habitants des îles Canaries, habitués à trafiquer continuellement avec les Anglais, virent avec peine la rupture entre l'Espagne et l'Angleterre. Les gens en place, sans partager leurs sentiments, vivaient dans une insouciance parfaite, et recevaient tranquillement les insultes multipliées des Anglais. Au mois de mai 1799 on vit enlever par ces insulaires, sous les murs de leurs châteaux, sous le feu des batteries des forts des Canaries, un riche galion venant des Philippines. Près d'un mois après, leurs navires de guerre enlevèrent, également

sous leurs batteries, la corvette française *la Mutine* qui se croyait en sûreté sous la protection des cinq châteaux. Enhardis par tant de succès, les Anglais ne crurent pas devoir borner là leurs exploits. Ils descendent à minuit vers Sainte-Croix, menacent de piller cette place et de la livrer aux flammes. Une poignée de Français, réunis à trois cents hommes du bataillon des Canaries, les attaquent, les vainquent, et leur coupent la retraite. L'humeur bénigne du gouvernement espagnol ne se démentit point; il leur permit d'emporter leurs armes, et leur accorda la capitulation la plus honorable, dans un moment où ils eussent été très-heureux d'obtenir la vie sauve. *Mai* 1797.

CANDAHAR (*siége de*). Les Afghans du Candahar, s'étant soulevés contre la Perse, en 1737, sous la conduite de Hussein, fils de Myrweis, Thamas-Kouli-Kan marcha contre eux, les attaqua, les défit, les poursuivit jusqu'aux portes de la ville de Candahar dont il forma le siége. Cette place soutint courageusement ses assauts, et ne se rendit qu'après un an de la plus vigoureuse résistance.

CANDEL (*affaire de*). Le gros bourg de Candel, entre Lauterbourg et Weissembourg, tomba le 24 août 1793 au pouvoir des Autrichiens. A leur approche les habitants s'enfuirent dans les bois; ils y furent poursuivis par leurs affreux ennemis qui ne respectèrent ni les femmes qu'ils poignardèrent, ni la faiblesse des enfants qu'ils massacrèrent impitoyablement, ni les vieillards dont ils souillèrent par leur sang les cheveux blancs. De telles horreurs animèrent les paysans des environs. Six mille villageois se levèrent tandis que ces barbares se gorgeaient de carnage, et parvinrent, après avoir perdu trois mille hommes, à chasser de Candel les Autrichiens, qui laissèrent beaucoup de morts et de blessés sur ce terrain.

CANDIE (*siége de*). Les Turcs, moins formidables, il est vrai, que sous Mahomet, Sélim et Soliman, mais dangereux encore, assiégèrent régulièrement Candie en 1667. Quelques galères de Malte et du Pape furent les seuls secours fournis aux Vénitiens contre une inondation de soixante mille Turcs dans une île réputée le boulevard de la chrétienté. Mais elle avait un digne rempart dans le

courage et la valeur du noble Morisini, généralissime des Vénitiens. Il y soutint cinquante assauts, plus de quarante combats souterrains, et éventa plus de cinq cents fois les mines des assiégeants. En vain le grand-visir Kiuperli tenta de corrompre ce grand homme, en lui proposant de le faire prince de Valachie et de Moldavie; il fut insensible à ces offres. Louis XIV donna inutilement aux autres princes l'exemple de secourir Candie. Ses galères et ses vaisseaux nouvellement construits dans le port de Toulon, y portèrent sept mille hommes commandés par le duc de Navaille : secours trop faible dans un si grand danger, parce que la générosité française ne fut imitée de personne! La Feuillade, simple gentilhomme français, fit une action qui n'avait eu d'exemple que dans les temps de la chevalerie; il mena, à ses dépens, près de trois cents gentilshommes à Candie, quoiqu'il ne fût pas riche. Si quelque autre nation avait fait pour les Vénitiens à peu près autant que la France, Candie aurait pu être délivrée; mais ces faibles secours ne servirent qu'à retarder sa prise. Le duc de Navaille, voulant signaler son entrée dans la ville par quelque action d'éclat, fait résoudre une sortie qu'il exécute avec ses troupes. Les commencements de cette entreprise sont très-brillants. On détruit les travaux des assiégeants; on encloue leurs canons; on force leurs lignes; les Turcs surpris vont se noyer dans la mer, ou se réfugier dans des montagnes peu éloignées. Les Français se regardent déjà comme les libérateurs de la ville. Malheureusement leur ardeur excessive leur ôta la victoire. Un soldat étant entré, avec sa mèche allumée, dans un magasin à poudre souterrain pratiqué au dessous des batteries, y met le feu par mégarde. Les munitions, embrasées par ce funeste accident, font sauter le bastion avec toutes les troupes qui sont dessus. L'imagination ardente des Français leur fait croire aussitôt que tout est miné sous leurs pieds; ils prènent l'épouvante, et fuient dans un désordre extrême. Ce découragement est remarqué des Turcs qui fondent aussitôt sur les Chrétiens et en font un horrible carnage. Désespérant de sauver Candie, le duc de Navaille se rembarqua avec huit mille Français envoyés par Louis XIV en différents temps. Abandonné de ses alliés, Morisini capitula en 1669. Le grand-visir, plein d'estime pour son courage, lui accorda tout ce qu'il voulut. Le 16 septembre les Turcs prirent possession d'une con-

quête qui leur coûtait plus de cent mille hommes. Tous les habitants en sortirent, et la garnison en enleva l'artillerie. Les Turcs, dans ce siége, se montrèrent supérieurs aux Chrétiens, même dans l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eût vus en Europe furent fondus dans leur camp. Ils firent, pour la première fois, des lignes parallèles dans leurs tranchées; usage que nous avons pris d'eux, mais qu'ils tenaient d'un ingénieur italien. 1667 *à* 1669.

CANDSTAT (*affaire de*). Le général Moreau ordonna au général Taponnier de s'emparer de la petite ville de Candstat, située au duché de Wirtemberg, sur le Necker. Cette attaque rapide et bien dirigée réussit parfaitement. Trois cents Autrichiens demeurèrent prisonniers de guerre. Culbutés de toutes parts, les Impériaux oublièrent de couper le pont sur le Necker, et donnèrent ainsi une libre entrée aux Français dans Candstat. 21 *juillet* 1796.

CANNES (*bataille de*). Rome, battue par les Carthaginois, commençait à se relever de ses continuelles défaites; la sage temporisation du grand Fabius lui avait appris à ne plus craindre Annibal, lorsqu'un choix indigne d'elle la mit à deux doigts de sa perte. Elle éleva au consulat C. Térentius Varron, homme riche, mais d'une basse naissance, sachant favoriser les intérêts d'une vile populace, mais ignorant dans l'art des combats. On lui donna pour collègue L. Emilius, personnage moins distingué par sa grande naissance que par une prudence consommée. Il voulait suivre l'exemple de Fabius : mais quel moyen de l'imiter avec un collègue aussi téméraire ? A peine les deux armées sont-elles en présence près de Cannes, petite ville de la Pouille, que Varron remporte un avantage assez considérable sur les Carthaginois. Ce succès enfle encore sa présomptueuse confiance. Méprisant les sages avis de son collègue, il fut assez imprudent pour engager une affaire générale et décisive dans une plaine aussi désavantageuse à son infanterie que favorable à la nombreuse cavalerie d'Annibal. Les Romains comptaient dans leur armée quatre-vingt mille fantassins et six mille cavaliers; les Carthaginois n'avaient que quarante mille hommes d'infanterie et dix mille chevaux; gens tous endurcis dans les fatigues, accoutumés dès long-temps aux combats. Annibal, habile à profiter de tous ses

avantages, rangea sa troupe de manière que le vent Vulturne, qui se levait chaque jour, soufflât directement dans les yeux des Romains, et les couvrît de poussière. On en vint bientôt aux mains : long-temps on se battit avec un égal avantage ; les légions étaient de part et d'autre rompues et enfoncées tour à tour ; cependant la cavalerie numide avait constamment l'avantage. Mais quand le vent Vulturne se fut levé, les Romains, aveuglés par le soleil et la poussière, ne savaient plus où porter leurs coups. Il fallut succomber au fer, au soleil, à une poussière aveuglante. Toutes les légions plièrent, furent rompues et taillées en pièces. Les Carthaginois furieux ne cessèrent le carnage que lorsque Annibal leur eût crié : *Arrête, soldat ! épargne le vaincu*. Le consul Emilius perdit la vie ; Varron se retira avec soixante-dix cavaliers ; quarante mille Romains demeurèrent sur la place, dix mille furent prisonniers. Annibal envoya pour trophée de sa victoire au sénat de Carthage deux boisseaux d'anneaux d'or que portaient les chevaliers romains. *L'an de Rome* 536 ; *avant J. C.* 216.

CANONSE (*bataille de*). Dans la seconde guerre Punique, Marcellus joignit Annibal près de Canonse. A l'approche des Romains, le général carthaginois abandonna la ville, et se retira dans la plaine ; Marcellus l'y suivit. Dans une première action, l'avantage fut égal et la victoire incertaine. Le romain présenta fièrement le combat dès le lendemain. Annibal accepta le défi, il rappela à ses soldats leurs anciens exploits de Trasymène et de Cannes, les invita d'être dignes de leur antique renommée ; ensuite il donna le signal. Animés par le discours de leur chef, les Carthaginois fondent sur les Romains, qui soutiènent d'abord leur choc avec vigueur ; mais, épuisés par deux heures de combat, ils plièrent : leur aile droite prit la fuite, et bientôt le reste de l'armée regagna le camp. A peine Marcellus fut-il rentré dans ses retranchements, qu'il rassembla ses troupes, et, les regardant d'un air indigné, leur dit : *Je vois bien devant moi des armes romaines, des corps d'hommes armés, mais je ne vois pas un romain*. Toute l'armée, pénétrée de douleur, lui demanda pardon. Il répondit qu'il ne leur pardonnerait que lorsqu'ils seraient vainqueurs ; qu'il était résolu de les remener dès le lendemain au combat, afin que leurs concitoyens apprissent plus tôt leur victoire

que leur déroute. Enfin il ordonna de donner de l'orge, au lieu de froment, aux cohortes qui avaient perdu leurs enseignes. Dès l'aube du jour, il les rangea en bataille, et plaça en première ligne, sur le front des deux ailes, les troupes qui avaient mal combattu la veille. Annibal accepta le combat avec sa fierté ordinaire, et fit avancer ses éléphants contre les premières lignes des Romains. Ils y causèrent d'abord quelque désordre; mais bientôt, accablés par une grêle de traits, ces animaux furieux se rejètent sur les phalanges carthaginoises, les rompent, et répandent partout la confusion et l'épouvante. Les carthaginois, vivement poursuivis, n'entendent plus ' voix d'Annibal, ils ne reconnaissent plus leurs enseignes. Voyant de tous côtés les Romains près de les frapper, ils se dispersent dans les champs, ou s'efforcent de rentrer précipitamment dans leurs retranchements. Par un insigne malheur, deux éléphants tombèrent morts à la porte du camp des Carthaginois; leur masse en obstrua l'entrée, et les soldats d'Annibal furent obligés, pour se sauver, de franchir les palissades, afin d'éviter le fer des Romains, qui firent un grand carnage des Carthaginois dans cette journée. Ainsi Marcellus répara avec gloire la honte du nom romain. 209 *ans avant J. C.*

CANTALUPO (*combat de*). Le général Mack s'étant avancé sur les bords du Teverone pour couper l'armée française, le général Magdonald reçut ordre, le 11 décembre, de se porter en avant de Cantalupo. Les généraux Rey et Dufresse marchèrent sur le même point par les routes de Rome; le général Lemoine, du côté de Montebellano et d'Aquila. Enveloppé par cette manœuvre, le général Mack se retira vers Frescati et Albano. Une colonne napolitaine passa sous Rome, dont les Français s'étaient rendus maîtres, et parut vouloir les attaquer. Un combat fut livré dans la plaine de Storta. La onzième demi-brigade de bataille et deux régiments de chasseurs à cheval attaquèrent et défirent un corps considérable de Napolitains; douze cents mirent bas les armes, abandonnant leurs canons et leurs drapeaux. Le chasseur Durich fut nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille pour avoir enlevé trois drapeaux aux ennemis. 11 *décembre* 1798.

CAP-DE-BONNE-ESPÉRANCE (*prise et combats du*).

1. L'importante position du Cap-de-Bonne-Espérance, la plus sud de l'Afrique, se trouvant dans le milieu de la grande traversée d'Europe dans l'Asie, fournissant une relâche commode aux navires, devait nécessairement tenter le gouvernement anglais au moment où la Hollande faisait cause commune avec la France. L'amiral Elphinstone se présenta, au mois de juin 1795, devant cette intéressante colonie avec une escadre considérable, sur laquelle étaient embarqués deux mille hommes de troupes de terre. Le gouverneur hollandais Sluipken refusa de se rendre sur une sommation faite au nom du prince d'Orange, mit ses canons en battèrie, rassembla toutes ses troupes de ligne, enrégimenta les colons. Il menaça même de faire mettre le feu à la ville de Simon, pour forcer les Anglais à la retraite; mais le général anglais Craig s'en empara le 14 juillet. Le poste de Muytemberg fut ensuite pris à l'aide du feu des vaisseaux de ligne. Peu de temps après, les Hollandais cherchèrent à attaquer les Anglais avec toutes les troupes du Cap et huit canons, mais ils ne purent réussir. Les Anglais reçurent quelques renforts de troupes et d'artillerie de Sainte-Hélène. Les Hollandais attaquèrent, le 3 septembre, avec quelque succès, les postes anglais, après avoir fait occuper les montagnes par des miliciens et des Hottentots, mais ils ne surent point profiter de leur avantage. Ils essayèrent une nouvelle attaque générale trois jours après. Ils faisaient marcher devant eux dix-huit canons, dans le moment où les vigies annoncèrent une nouvelle flotte de guerre anglaise : cette apparition les remplit de consternation et d'effroi. C'étaient quatorze gros bâtiments de la Compagnie des Indes Orientales, qui amenaient toutes les troupes qui se trouvaient à Sainte-Hélène, commandées par le général Clarcke, pour achever la conquête de la colonie. Encouragés par ces forces nouvelles, les Anglais marchèrent sur le Cap, et n'éprouvèrent presque plus aucune résistance. Le général hollandais demanda à capituler le 15 septembre : mille hommes de troupes réglées furent faits prisonniers, et l'on trouva dans le fort une grande quantité d'artillerie et de munitions. *Du 30 juin au 15 septembre* 1795.

2. La république Batave, vivement affectée de la perte d'un de ses principaux établissements commerciaux, se hâta d'expédier une flotte pour reconquérir une colonie

dont les habitants, vraiment attachés à la mère patrie, ne s'en étaient séparés qu'à regret. Le contre-amiral Lucas fut chargé de cette entreprise avec une escadre composée de trois vaisseaux de ligne et quatre frégates. Au lieu de profiter des premiers instants de son arrivée pour débarquer ses troupes, il demeura mouillé dans la baie de Saldanha, sous le prétexte de faire de l'eau; pendant ce temps, quatre à cinq mille Anglais parurent sur le rivage, tandis qu'une flotte de huit vaisseaux de ligne et six frégates vint mouiller à l'ouverture de la baie, et cerna entièrement la flotte hollandaise, qui se trouva, par la lenteur de ses officiers, prise entre deux feux. Quand les matelots hollandais virent les navires anglais, ils arborèrent la cocarde orange, menacèrent leurs officiers de les massacrer, forcèrent les écoutilles, pillèrent le genièvre et le vin; les canonniers abandonnèrent leurs pièces; les soldats refusèrent d'obéir. Dans l'impuissance de se défendre avec des troupes et des matelots mutinés, le contre-amiral Lucas rendit sa flotte aux Anglais. Le canon de la tour de Londres gronda pour annoncer ce succès, comme si c'eût été une victoire, oubliant cet adage d'un de nos poètes : *A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire*. Mais chez une nation marchande on estime le profit, et non la gloire. 15 *octobre* 1796.

CAP-FRANÇAIS (*prise du*). La colonie française de Saint-Domingue jouissait depuis sa fondation des douceurs de la paix intérieure; jamais elle n'était devenue le théâtre de la guerre avec les puissances étrangères. Chaque année voyait augmenter sa prospérité et ses richesses. Une immense population de Blancs, d'affranchis et d'esclaves, vivaient tranquilles sous la protection d'un gouvernement militaire. Au moment où l'autorité royale s'affaiblit en France, en 1789, la paix et le bonheur furent bannis de la colonie. Les Blancs se divisèrent, les affranchis réclamèrent l'entière jouissance de leurs droits politiques, les nègres soupirèrent après la liberté. Chaque faction appela à son aide les Noirs et les gens de couleur pour défendre sa querelle. Pour les attirer, chaque faction leur promit le redressement de leurs griefs. Saint-Domingue devint une grande arêne, ses habitations furent dévastées, ses manufactures et ses campagnes incendiées, ses villes languirent,

privées de tranquillité et de commerce. Pour remédier à tant de maux, on envoya, en 1792, des commissaires pacificateurs; on remit en leur main l'autorité toute entière; leurs instructions portaient que le général de Saint-Domingue ne devait plus être que l'instrument passif des volontés des commissaires civils. Le général Galbaud commandait au Cap-Français quand les commissaires Polverel et Sonthonax y déployèrent ces pouvoirs diamétralement opposés à l'ordre antique suivi dans la colonie où la puissance civile avait été toujours subordonnée à l'autorité militaire. Cette innovation produisit d'abord la méfiance, puis fit naître de la mésintelligence entre les militaires et les magistrats. Les commissaires, qui avaient pour eux la loi, se crurent insultés, ordonnèrent hâtivement la destitution de Galbaud, et le firent embarquer pour être reconduit en France. Sous un climat violent où toutes les imaginations étaient exaltées et toutes les passions brûlantes, un tel acte ne pouvait demeurer sans réaction. Avec Galbaud on avait embarqué sur la flotte plusieurs chefs séditieux par caractère, par principes ou par mission. Ces hommes travaillèrent les marins, et ne leur montrèrent dans Galbaud qu'un chef militaire sacrifié par des magistrats jaloux. Dès qu'il fut sûr de la flotte, il ordonna la descente pour se venger des commissaires, et l'on vit les forces de mer de la République attaquer ses établissements avec la même fureur que les Anglais ou les Espagnols. On fit les mêmes dispositions que dans une guerre ouverte. Trois colonnes, conduites par des chefs, se portèrent au même moment sur l'arsenal et le gouvernement. Quoique les commissaires civils eussent été surpris, cette première attaque fut repoussée. Une partie des troupes de ligne et des hommes de couleur se réunirent aux commissaires civils; ils eurent même la sagesse et la générosité de refuser d'armer les prisonniers, qui, s'étant échappés des prisons, vinrent leur offrir leurs bras. Le lendemain, 21 juin 1792, les hommes de mer, ralliés et renforcés du reste des équipages, réattaquèrent la ville. Galbaud marcha en personne contre le poste de l'arsenal, qui lui fut livré. Maître de cette position, dominant la ville et le gouvernement, il s'empara des forts environnants. Les commissaires civils furent alors obligés d'abandonner la maison du gouvernement, foudroyée de toutes parts par de l'artillerie, et de se retirer à un endroit appelé le *haut du Cap*, situé à une

lieue de la ville. Un camp y était établi, qui avait servi jusque-là pour contenir les irruptions des nègres de la campagne. Aux premiers mouvements de l'attaque, une partie des habitants s'était sauvée, emportant ses effets; les autres espéraient de pouvoir demeurer spectateurs tranquilles du combat, sans prendre de parti. Dès que les commissaires civils eurent quitté le Cap, les troupes de Galbaud, ne trouvant plus ni frein, ni résistance, forcèrent les maisons et les magasins, et commencèrent le pillage. En un instant, cette riche cité offrit le spectacle d'une ville prise d'assaut. Vingt mille esclaves, se déchaînant, se mêlèrent aux assaillants. Tous se méconnaissent dans ce moment de désordre; habitants, matelots, esclaves, se massacrent indistinctement. L'incendie vint augmenter et faciliter cette scène d'horreur. Les nègres révoltés descendent des montagnes. Tout ce que la vengeance, l'avidité, la brutale insolence peuvent inventer d'excès, détruisit cette malheureuse cité. L'asile où les jeunes filles étaient élevées est forcé; elles sont livrées à la violence, puis à la mort. Les femmes, les enfants, les vieillards, se traînant dans les rues à travers l'incendie devenu général et sous le feu des combattants, cherchent un asile, les uns sur la flotte, les autres au camp des commissaires. Au premier signal des excès qu'il n'avait pas prévus, Galbaud retourne à la flotte, n'ayant plus aucun pouvoir pour réprimer des fureurs que lui-même avait excitées. On prit seulement des précautions pour que l'artillerie de terre ne pût être employée contre les vaisseaux. On encloua les canons, on mouilla les poudres, et l'on acheva ainsi de mettre hors de défense la première ville de la colonie, au moment où la guerre venait d'être déclarée à l'Espagne; enfin on enleva au reste des habitants toute ressource en éloignant la flotte. Dès le lendemain elle fit voile pour France, et dut cependant auparavant toucher terre dans les Etats-Unis d'Amérique pour y déposer les malheureux colons que le fer et le feu forcèrent d'y demander un asile. Dans cette fâcheuse extrémité, les commissaires, loin de chercher leur sûreté dans les autres parties de la colonie, s'attachèrent aux décombres qui fumaient encore autour d'eux. Seuls dans leur camp, du haut du Cap, ils avaient conservé une force disponible, et leur position était telle, que le conseil de guerre assemblé à bord des vaisseaux ne vit d'autre ressource, en s'éloignant de cette côte, que de

les supplier d'interposer les restes de leur autorité en faveur des femmes et des enfants. Dès que la lassitude eut fait cesser le carnage, et que les flammes s'arrêtèrent faute d'aliments, Sonthonax et Polverel redescendirent dans la ville. Tout ce qui restait d'hommes fut organisé en corps civils et militaires. On recueillit les esclaves, qui, ne sachant que faire d'une telle liberté, vinrent se rendre. On établit les débris des familles dans les édifices publics que la flamme n'avait pu consumer : on fouilla les décombres pour en extraire des vivres qui furent déposés pour le besoin commun ; on en tira les métaux qui pouvaient servir aux reconstructions. Comme la famine était le danger le plus pressant, on expédia des navires vers les îles et le continent ; et les restes d'une population autrefois si opulente ressemblèrent à une horde jetée par un naufrage sur une plage déserte. Lorsque la justice publique vint rechercher les causes d'une si horrible calamité, les commissaires ne purent être excusés d'une précipitation inconsidérée dans l'exercice de leurs pouvoirs. Le général Galbaud fut d'une imprudence inexcusable dans les mesures qu'il prit pour satisfaire sa vengeance, mais le rapport le justifia de toutes intentions criminelles. Lui-même fut effrayé des calamités occasionnées par son entreprise ; on n'attribua les excès qu'aux émissaires envoyés par les différents partis, et surtout aux esclaves, qui, voyant les Blancs se combattre et se détruire, mirent le feu à plusieurs endroits de la ville pour commencer le pillage. Cette terrible catastrophe fut le premier signal de l'abolition partielle de l'esclavage des Noirs. Son exécution plongea depuis cette île malheureuse dans une incalculable série de calamités et de malheurs. 21 *juin* 1792.

2. L'ordre renaissant en France sous le gouvernement consulaire, invita le Premier Consul de profiter de la paix d'Amiens pour tenter de rétablir dans Saint-Domingue l'autorité de la mère patrie, et y faire cesser l'influence de l'Angleterre. Le général Leclerc fut chargé de cette expédition. L'amiral Villaret eut le commandement de la flotte de transport. Après une traversée de quarante-six jours, cette flotte arriva, le 30 janvier 1802, à la hauteur du cap Samana. Une escadre fut détachée pour aller prendre possession de San-Domingo. On continua de voguer jusqu'à la hauteur de la Grange, où l'armée fut encore partagée en

trois divisions : la première destinée pour le Port-au-Prince, la seconde pour le fort Dauphin, et la troisième pour le Cap-Français. Il était douteux si l'on trouverait dans l'homme de couleur qui gouvernait Saint-Domingue, un français fidèle, ou un africain révolté. Toussaint Louverture avait-il conservé la colonie pour la métropole ou pour ses ennemis? Prendra-t-il le parti de seconder les vues du Premier Consul, ou celui d'allumer la guerre civile pour satisfaire son ambition personnelle? La manière dont on allait être accueilli allait décider cette question; mais, dans cette incertitude, toutes les mesures devaient être également calculées pour la guerre ou pour la paix. Tandis que le général Rochambeau débarquait, le 4 février, dans la baie de Macenille, voisine du fort Dauphin, le général Leclerc se présentait devant la rade du Cap, dont l'entrée difficile n'est praticable que depuis onze heures du matin jusqu'au soir. Les balises en avaient été enlevées dans la nuit. Une frégate et un cutter se présentèrent dans la passe : arrivés devant le fort Picolet, ils furent accueillis par une décharge à boulets rouges. Peu après, un homme de couleur, nommé Sangos, faisant fonction de capitaine de port, vint à bord du vaisseau amiral; sa mission avait pour but de signifier au général Leclerc que le général noir Christophe, commandant au Cap pour Toussaint Louverture, avait pris l'invariable résolution de brûler cette malheureuse ville, et de massacrer les Blancs dès le moment où l'on ferait quelques dispositions pour la descente. Une députation des premiers habitants du Cap vint annoncer, le lendemain, la continuation de ces sentiments barbares dans les chefs des Noirs. En s'exposant à mille dangers, on pouvait sans doute forcer la passe, et parvenir peut-être à faire taire le feu des batteries; mais, en se présentant ainsi à découvert, le Cap ne devait offrir que des débris fumants au moment où l'on s'en rendrait maître. Le général Leclerc crut qu'il était plus convenable de dérober aux Noirs la vue du débarquement, et de se diriger vers l'embarcadaire du Limbé; il calcula qu'en s'avançant rapidement de ce point sur les mornes qui dominent le Cap, les Noirs pourraient ne pas avoir le temps d'exécuter leurs desseins. Le 3 février, à trois heures après midi, le débarquement s'exécuta au Limbé, malgré le feu d'une batterie que les grenadiers français eurent bientôt enlevée. Toutes les habitations environnantes étaient désertes; les Noirs cultivateurs avaient

fui à l'approche des troupes qu'on leur avait dites composées d'Anglais et d'Espagnols destinés à faire la conquête de l'île, et à passer tous les Noirs au fil de l'épée. En deux heures, le général Leclerc arriva à la rivière Salée, au fond de l'Accul. Ce général rencontra Christophe sur le morne aux Anglais, et le battit. Dès le moment où l'amiral Villaret crut s'appercevoir que la descente était opérée, il ordonna aux vaisseaux *Scipion* et le *Patriote* de s'avancer vers la rade pour attirer l'attention de l'ennemi. A peine le *Scipion* fut-il à portée du fort Picolet, qu'il tira sur lui plusieurs coups de canon; bientôt tous les forts dirigèrent sur ce vaisseau une grêle de bombes et de boulets; il y répondit par tout le feu de son artillerie. La brise de terre qui s'éleva avec la nuit ne permit pas de continuer cette entreprise. L'escadre s'éloignait en prenant la bordée du large, quand le morne de la ville réfléchit une lumière rougeâtre, signe trop certain de l'incendie du Cap. Il fallut que l'escadre demeura tranquille spectatrice de cette scène d'horreur pendant un calme plat et la brise de terre. Au premier souffle de la brise du large, l'amiral Villaret s'avança sur l'*Océan;* il donna dans la passe, ordonnant à tous les vaisseaux de le suivre. Les forts Picolet et St-Joseph étaient abandonnés, ainsi que la batterie de l'arsenal, mais les forts de Belair et de St-Michel tiraient encore. L'escadre gagna le mouillage sans tirer un seul coup. Les vaisseaux *le Patriote* et *le J. J. Rousseau* eurent ordre de faire feu sur les rebelles, et de balayer les misérables qui mettaient le feu à la petite *Anse*. En même temps toutes les garnisons des vaisseaux furent débarquées; le général Humbert en prit le commandement, et courut s'emparer du fort de Belair, pour faciliter l'arrivée du général en chef. On prit en même temps la petite anse, et l'on s'occupa d'éteindre l'incendie de la ville. Quelques instants après, le général Leclerc arriva au haut du Cap, et fit cesser la fusillade qui avait lieu entre ses tirailleurs et l'arrière-garde de Christophe. Tous ses soins se dirigèrent vers le rétablissement des cultures dans la colonie, mais les révoltes continuelles des nègres armés empêchèrent d'atteindre ce but aussi efficacement qu'on espérait. 2 *et* 3 *février* 1802.

CAPHIES (*bataille de*). Les Etoliens entrèrent à main armée dans le Péloponèse, et ravagèrent la Messénie; Aratus était alors général des Achéens. Irrité de l'insolence de

ses ennemis, il se mit en campagne et les joignit à Caphies; mais ce grand général y fut battu, et perdit la majeure partie de son armée. Cet échec fut le tombeau de sa réputation militaire. Pendant le reste de sa vie il se montra plutôt comme un sage citoyen que comme un habile guerrier. 221 *ans avant J. C.*

CAP-LÉZART (*combat du*). Le fameux Duguay-Trouin reçut en 1707, de Louis XIV, le commandement d'une escadre de cinq vaisseaux de ligne, sortit de Brest avec le comte de Corbin, chef d'escadre, qui avait sous ses ordres six vaisseaux: tous deux allèrent louvoyer à l'ouverture de la Manche, vers le Cap-Lézard, pour y attendre une flotte considérable que l'Angleterre envoyait en Portugal et en Catalogne. « Après être demeuré trois jours sans rien rencontrer, il me parut, dit Duguay-Trouin dans son rapport, que M. de Forbin faisait route du côté de Dunkerque, lieu de son désarmement. Il était déjà éloigné de moi d'environ quatre lieues, lorsque je remarquai qu'il changeait sa manœuvre et sa route. Je jugeai qu'il avait fait quelque découverte; et, courant de ce côté, j'apperçus effectivement une flotte qui me parut être de deux cents voiles. Le jour commençait à paraître. Je crus devoir m'approcher de M. de Forbin, pour concerter ensemble la manière d'attaquer cette flotte; et je me pressais de le joindre. Mais, ayant vu qu'il avait arboré le pavillon de chasse, je mis aussitôt toutes mes voiles au vent, et chassai sur la flotte. La légèreté de mon escadre carénée de frais, me fit devancer M. de Forbin d'environ une lieue; et je n'étais plus qu'à une bonne portée de canon de cette flotte, quand il s'avisa, au grand étonnement de tous, de venir en travers, et de prendre un ris dans ses huniers, par un tems où nous aurions pu porter perroquets sur perroquets. L'esprit de subordination, dont j'ai toujours été plus jaloux que qui que ce soit, me fit, contre mon gré, imiter cette manœuvre qui seule nous fit manquer l'entière destruction de cette importante flotte. Elle était rassemblée sous le vent de cinq gros vaisseaux anglais, qui nous attendaient rangés sur une ligne. Le vaisseau le *Cumberland*, de quatre-vingt-deux canons, qui était le commandant, s'était placé au milieu; le *Dévonshire*, de quatre-vingt-douze canons, à la tête; et le *Royal-Oak*, de soixante et seize canons,

à la queue. Le *Chester* et le *Ruby*, de cinquante-quatre à cinquante-six canons chacun, étaient matelots de l'avant et de l'arrière du *Cumberland*.

Impatient de voir que M. de Forbin ne se pressait pas d'arriver, et réfléchissant que la journée s'avançait beaucoup, puisqu'il était près de midi, et que nous étions à la fin d'octobre (le 21.), je fis le signal à tous les vaisseaux de mon escadre de venir me parler les uns après les autres. J'ordonnai à M. le chevalier de Beauharnais d'aborder le *Royal-Oak ;* à M. le chevalier de Courserac, d'aborder le *Chester ;* à M. de la Moinerie-Miniac, d'aborder le *Ruby ;* et comme je me réservais le commandant, je donnai ordre à M. de la Jaille de me suivre avec la *Gloire*, et de venir me jeter une partie de son équipage, aussitôt qu'il m'y verrait accroché, afin de me trouver, par ce renfort, plus en état de secourir les vaisseaux de mon escadre, que je verrais pressés, ou même ceux de l'escadre de M. de Forbin, qui pourraient être assez hardis pour se mesurer avec le *Dévonshire*. Mais aussi, comme il y avait de l'équité à songer un peu aux intérêts de mes armateurs ; et, prévoyant que nous trouverions assez de difficultés à surmonter les vaisseaux de guerre, pour n'être pas en état de prendre et d'amariner les vaisseaux de transport, je chargeai M. le chevalier de Nesmond, qui commandait la frégate l'*Amazone*, la meilleure de mon escadre, de donner au milieu de la flotte, pourvu cependant qu'aucun des vaisseaux du roi ne se trouvât dans le cas d'avoir un besoin pressant de son secours. Ces ordres donnés, j'arrivai sur les ennemis ; et, faisant coucher tout mon équipage sur le pont, je donnai mon attention à bien manœuvrer. J'essuyai d'abord, sans tirer, la bordée du *Chester*, matelot de l'arrière du *Cumberland*, ensuite celle du *Cumberland* même qui fut des plus vives. Je feignis, dans cet instant, de vouloir plier. Il donna dans le piége ; et, ayant voulu arriver, pour me tenir sous son feu, je revins tout-à-coup au vent ; par ce mouvement, son beaupré se trouva engagé dans mes grands haubans, avant que de lui avoir riposté d'un seul coup de canon : en sorte que toute mon artillerie, chargée à double charge, et ma mousqueterie l'enfilant de l'avant à l'arrière, ses ponts et ses gaillards furent, dans un instant, jonchés de morts. Aussitôt M. de la Jaille, mon fidèle compagnon d'armes, s'avança avec la *Gloire*, pour

exécuter ce que je lui avais ordonné ; mais ne pouvant m'approcher que très-difficilement, par rapport à la position où il me trouva, il eut l'audace d'aborder le *Cumberland* même, de long en long. Il est vrai qu'il rompit son beaupré sur la poupe de mon vaisseau, dans le même moment que l'ennemi achevait de rompre le sien dans mes grands haubans. Alors ceux de mes gens, que j'avais nommés pour sauter à l'abordage du *Cumberland*, s'efforcèrent de pénétrer à son bord ; mais très-peu y réussirent, à cause de son beaupré rompu, qui rendait l'approche de ce vaisseau aussi difficile que dangereuse. MM. de la Calandre, de Blois, et Du-Ménage, officiers sur la *Gloire*, furent les premiers qui s'élancèrent dedans, à la tête de quelques vaillants hommes. Ils taillèrent et mirent en fuite ce qui restait d'Anglais sur le pont et sur les gaillards, et se rendirent maîtres du vaisseau. Alors, voyant qu'ils me faisaient signe avec leurs mouchoirs, et que l'on baissait le pavillon anglais, je fis cesser le feu, et j'empêchai qu'il ne sautât un plus graud nombre de mes gens à bord. Au même instant, je fis pousser au large, pour me porter dans les lieux où je pourrais être de quelque utilité. M. le chevalier de Beauharnais, qui montait l'*Achille*, avait abordé, de son côté, avec toute l'audace possible, le *Royal-Oak ;* et, ses gens s'étant présentés pour sauter à l'abordage, il était près de s'en rendre maître, lorsque le feu prit dans son vaisseau à des gargousses pleines de poudre. Ses ponts et ses gaillards en furent enfoncés, et plus de cent hommes y perdirent la vie. Il fit pousser au large, et fut assez heureux pour éteindre cet embrasement, après bien du travail. Mais, pendant ce tems-là, le *Royal-Oak*, dont le beaupré se trouvait rompu, avait profité de l'occasion, et s'était servi de toutes ses voiles pour se sauver.

M. le chevalier de Courserac, qui commandait le *Jason*, aborda aussi le *Chester ;* et ses grappins s'étant rompus, les deux vaisseaux se séparèrent. M. le chevalier de Nesmond, qui le suivait sur l'*Amazone*, voulut en profiter, et aborder à son tour ce vaisseau anglais ; mais, n'ayant pas modéré sa course assez à tems, il le dépassa malgré lui. Alors M. de Courserac vint dessus, et l'enleva à ce dernier abordage ; ce qui fit prendre à M. de Nesmond le parti d'exécuter l'ordre que je lui avais donné de fondre au milieu de la flotte ; et il enleva un assez grand nombre de ces

bâtiments de transport. M. de la Moinerie-Miniac avait, suivant sa destination, abordé le *Ruby ;* et, dans le tems même qu'il y était accroché, M. le comte de Forbin vint à toutes voiles donner de son beaupré sur la poupe de cet Anglais qui se rendait. M. de Forbin prétendit que c'était à lui qu'il s'était rendu, quoiqu'il n'eût pas jeté un seul homme à son bord. Cette prétention lui fit d'autant moins d'honneur, que le témoignage des Anglais ne lui était pas favorable, et que ce brave général aurait pu trouver, s'il l'avait voulu, des occasions plus glorieuses d'exercer son courage.

Aussitôt que j'eus fait pousser mon vaisseau au large du *Cumberland*, j'examinai avec attention la face du combat ; et ma première pensée fut de courir sur le *Royal-Oak*, que je voyais fuir en très-mauvais état, et que j'aurais certainement enlevé d'emblée, sans beaucoup de danger et sans effusion de sang. Cette action m'aurait peut-être fait plus d'honneur que le combat sanglant que je rendis contre le *Dévonshire*. Je crois pouvoir avancer hardiment que, dans cette occasion, l'intérêt de ma gloire particulière céda à un motif plus généreux. Je vis que M. le chevalier de Tourouvre, qui commandait le *Blak-Owal*, vaisseau de cinquante-quatre canons de l'escadre de M. de Forbin, osait attaquer ce *Dévonshire* qui en portait quatre-vingt-douze, et que, suivi du *Salisbury*, monté par M. Bart, il s'avançait pour l'aborder avec une intrépidité héroïque. Je remarquai même qu'il avait déjà brisé son beaupré sur la poupe de ce gros vaisseau, dont le feu, infiniment supérieur, et l'artillerie formidable hâchaient en pièces ces deux pauvres vaisseaux. Touché de cet exemple de valeur, je volai au secours de ce brave chevalier, et je pris la résolution d'aborder de long en long le *Dévonshire*. J'avais déjà prolongé ma civadière; et j'étais sur le point de l'accrocher, quand je vis sortir de sa poupe une fumée si épaisse, qne la crainte de brûler avec lui me fit le battre à portée du pistolet, jusqu'à ce que j'eusse vu ce commencement d'incendie éteint. Il me serait difficile de tracer une peinture sensible du feu terrible de canon et de mousqueterie que j'en essuyai pendant trois quarts d'heure, attendant toujours que la fumée de sa poupe fût un peu ralentie, pour l'aborder. Il me mit, dans cette attente, plus de trois cents hommes hors de combat. Enfin, déses-

péré de voir périr tous mes gens l'un après l'autre, je me résolus, à tout événement, de l'accrocher, et fis pousser mon gouvernail à bord. Déjà nos vergues commençaient à se croiser, lorsque M. de Brugnon, l'un de mes lieutenants qui commandait la mousqueterie et la manœuvre, vint précipitamment me faire remarquer que le feu, qui s'était fomenté dans la poupe du *Dévonshire*, se communiquait à ses haubans et à ses voiles de l'arrière. Frappé d'un danger si pressant, je fis à l'instant changer la barre de mon gouvernail, et appareiller tout ce qui me restait de voiles, détachant des officiers pour aller sur le bout des vergues, couper avec des haches mes manœuvres qui étaient embarrassées avec celles de l'ennemi. A peine m'en étais-je éloigné de la portée du pistolet, que le feu se communiqua de l'arrière à l'avant de ce gros vaisseau avec tant de violence, qu'il fut consumé en moins d'un quart d'heure. Tout son équipage périt au milieu des flammes et des eaux, à l'exception de trois de ses matelots qui se trouvèrent, après l'affaire, à bord de mon vaisseau où ils étaient passés de vergues en vergues, lorsqu'ils s'apperçurent du motif qui me faisait abandonner mon abordage avec tant de précipitation. Ils m'assurèrent qu'il y avait plus de mille hommes dans ce vaisseau, lequel portait, outre son équipage, plus de trois cents officiers ou soldats passagers. Je n'eus pas de peine à le croire, vu la vivacité avec laquelle son canon et sa mousqueterie étaient servis. »

Tel fut le fameux combat du Cap-Lézart. Un des contre-maîtres de Duguay-Trouin s'y distingua par un acte d'intrépidité peu commune. Il sauta le premier à bord du *Cumberland*, par dessus son beaupré rompu, et pénétra jusqu'au pavillon de poupe, pour le baisser. Il en coupait la drisse, quand tout-à-coup il voit quatre soldats Anglais, qui s'étaient tenus ventre à terre, s'avancer sur lui le sabre élevé. Dans ce péril imprévu, il conserva assez de jugement pour jeter à la mer le pavillon anglais, et pour s'y lancer ensuite lui-même. Il ramassa le pavillon, gagna à la nage une chaloupe que le *Cumberland* avait à la remorque : il en coupa le cablot ; et, se servant d'une voile qu'il trouva dedans, il arriva, vent arrière et d'une air triomphant, à bord de l'*Achille*. Ce brave homme, qui s'appelait *Honnorat-Toscan*, fut fait maître d'équipage,

et récompensé d'une médaille d'or. Les vainqueurs prirent soixante bâtiments de transport, sans compter trois vaisseaux de guerre. Ce convoi dissipé fit presqu'autant de tort aux affaires de l'archiduc, que la bataille d'Almanza. 1707.

CAPOUE (*siéges de*). 1. Après la célèbre bataille de Cannes, les habitants de Capoue se livrèrent à Annibal. Non contents de cette lâcheté, ils égorgèrent inhumainement tous les Romains qui se trouvaient dans leurs murs. Les délices de Capoue amollirent les soldats de Carthage. Annibal fut vaincu. Rome victorieuse songea à se venger des meurtres de Capoue. Les légions romaines attaquèrent Capoue avec un acharnement incroyable. Les assiégés, soutenus d'une garnison carthaginoise, faisaient des prodiges de valeur. Plusieurs fois Annibal vint au secours de ses alliés, et donna des combats pour faire lever ce siége. Il tenta une diversion sur Rome et ne fut pas plus heureux. Il désespéra de pouvoir sauver Capoue. Cette ville, abandonnée à elle-même, ne tint pas long-temps. La place se rendit à discrétion, après que plusieurs de ses sénateurs qui avaient causé sa révolte se furent empoisonnés. Le succès de ce siége rendit aux Romains leur ancienne supériorité. On sentit alors combien leur puissance était formidable, et combien était frêle l'appui d'Annibal. 211 *ans avant J. C.*

2. Jean, lieutenant de Bélisaire, voulant reprendre Capoue en 547, entra d'un côté dans cette ville, tandis que quatre cents cavaliers goths y pénétraient par une porte opposée. Ces deux troupes n'avaient nulle connaissance de leur approche respective. Etonnées, en se rencontrant sur la place publique, elles se chargèrent; les Goths furent taillés en pièces.

3. Sous Louis XII les Français se présentèrent devant Capoue. Fabrice Colonne la défendait avec une nombreuse garnison. Elle résista long-temps, et les armées françaises auraient peut-être échoué sous ses murs si les habitants n'eussent forcé la garnison de se rendre. Les soldats français, ayant remarqué que les remparts étaient dégarnis de troupes, sortirent des tranchées, et donnèrent l'assaut.

Capoue fut emportée, pillée, saccagée, et la garnison se rendit prisonnière. 1501.

4. Le général Championnet venait, avec une armée de seize mille braves, de chasser soixante mille soldats napolitains du territoire romain. La faiblesse de ses troupes lui aurait peut-être dicté de s'y borner, et sa prudence à ne pas toujours compter sur des succès aussi faciles que ceux qu'il avait obtenus aux portes de Rome. Mais comment s'arrêter devant un ennemi vaincu et fuyant en désordre? Comment se résoudre à lui laisser des armes, des magasins, d'immenses trésors pour renouveler la guerre, quand les premiers succès avaient été si peu chèrement achetés? Il céda donc aux ordres du gouvernement français, et résolut de punir l'injuste agression du roi de Naples, par l'envahissement de ses états. Il commanda au général Duhesme de marcher sur les bords de la mer Adriatique; d'y chercher l'ennemi, de le combattre, et d'arriver à Pescara. En même temps le général Lemoine prend Aquila, se dirige ensuite par Novelli sur Popoli, pour y rejoindre le général Duhesme. L'aile droite de l'armée de Naples marchait en même temps sur Capoue. Le général Mathieu passe le Garigliano à Caprano, prend position sur la Melfa. Le général Magdonald s'empara d'Aquino et de Sora, et se dirigea par la grande route sur Arco. Les troupes napolitaines fuient de toutes parts, abandonnant sans combattre quatre-vingts pièces de canon à Castelluccio; enfin le quartier-général français vint s'établir à Santo-Germano. A peine Championnet y était-il établi que le prince Pignatelli, aide de camp du général Mack, arrive pour lui proposer un armistice. Championnet le refusa, mais fit porter en avant Magdonald, de Cajellano sur Calvi, dont il occupa la position. Magdonald, continuant de s'avancer, alla faire une reconnaissance jusque sous Capoue. Elle ne fut pas heureuse; les troupes françaises furent obligées de se retirer de dessous ses murs après avoir perdu plusieurs soldats, les généraux, leurs chevaux, et le général Mathieu y avoir eu le bras cassé. Le quartier-général français revint à Tora; on y apprit la soumission de Gaëte, le passage du Garigliano, et la marche du général Rey sur Capoue. On avait trouvé dans Gaëte des magasins immenses, des équipages de pont, des munitions de guerre en abondance, et une

artillerie formidable. C'étaient, dans la position où se trouvait l'armée française, des ressources d'un prix incalculable. La position de Gaëte était elle seule extrêmement avantageuse, en donnant aux Français un port dans la Méditerranée, et y appuyant la droite de l'armée. L'occupation de Pescara, par le général Duhesme, avait mis en même temps en sûreté l'aile gauche. Le général Lemoine avait fait savoir au général Championnet, qu'après s'être emparé de Sulmona, il ne tarderait pas d'arriver à Venafro. Dès ce moment la division Magdonald se porta à Ajazzo, et vint appuyer sa droite à la grande route de Capoue, en resserrant cette ville, éloignée seulement de six lieues de Naples. La division Rey avait longé le Volturno. Une réserve avait été placée à Calvi. Après ces dispositions le général Championnet attendit les divisions Lemoine et Duhesme à l'embranchement des routes de Capoue à Venafro et Santo-Germano, en continuant de laisser son quartier-général à Teano. On attendait avec impatience la division Duhesme. Tout-à-coup la scène change pour les Français. Tandis que les troupes de ligne napolitaines fuyaient devant eux comme de vils troupeaux, les paysans s'insurgent à la voix de leur roi les invitant de s'armer de poignards et de stylets pour frapper les Républicains; de se lever en masse, et d'écraser par leur nombre un ennemi que son activité et son courage rendaient seuls redoutable. Ferdinand n'est que trop fidèlement obéi; les Napolitains insurgés, réunis en grand nombre à Sessa, menaçaient déjà de couper les ponts sur le Garigliano, et de venir ensuite attaquer le quartier-général français. Toutes les communications étaient interceptées. Pour les rétablir on rassemble à la hâte de forts détachements; ils se présentent pour passer sous Sessa et courir aux rives du Garigliano, mais la levée en masse armée les repousse. Les Français, battus pour la première fois par les Napolitains, reviènent plus nombreux; les insurgés leur font éprouver de nouveaux échecs. Fiers de leurs premiers succès, les paysans napolitains, se portent alors en masse au pont du Garigliano, le coupent, pillent le parc de réserve de l'armée française, incendient les caissons, et se rendent maîtres des positions environnantes. Bientôt une foule innombrable couronne les hauteurs de Teano, et se dispose à l'attaque. Les troupes françaises évacuent la ville; on court à la réserve. Deux bataillons de la quatre-vingt-

dix-septième demi-brigade mettent en fuite les insurgés et couvrent le quartier-général. On apprend que toutes les communes napolitaines en armes marchaient sous des officiers instruits. La position du général Lemoine, assailli dans son quartier, devenait à chaque moment plus critique, et le général Duhesme était environné par une nuée de paysans armés. Santo-Germano et ses environs avaient arboré l'étendard de la révolte; les équipages de Championnet avaient été pillés; un de ses aides de camp blessé, fait prisonnier, et brûlé vif par les insurgés. Dans Fondi, les femmes, les enfants, les voyageurs, les malades y avaient été impitoyablement massacrés. Les troupes françaises étaient sans vivres ; leur nombre était singulièrement diminué par les combats et les assassinats des détachements et des hommes isolés. L'incendie du parc de réserve avait réduit chaque soldat à un seul paquet de cartouches. Les communications sur Rome étaient fermées de tous côtés; la jonction du général Duhesme était devenue impossible. De toutes parts on appercevait les apprêts d'une attaque générale; un seul pas rétrograde pouvait, dans une circonstance aussi critique, multiplier singulièrement les dangers. On se disposa à faire tête de tous côtés à l'orage. Le général Lemoine se fortifie dans sa position. La réserve est augmentée sur toute la ligne. On était décidé à vaincre ou à périr, quand un parlementaire se présente aux avant-postes, annonçant l'arrivée de nouveaux députés napolitains. Quel pouvait être l'objet de leur mission dans de telles circonstances ? Venaient-ils déclarer aux Français qu'ils n'auraient aucun quartier s'ils continuaient de s'avancer ? qu'une prompte retraite était le seul moyen d'éviter une extermination totale, et que l'on allait leur en faciliter les moyens ? Ils sont introduits devant Championnet; il les écoute, et ils déclarent qu'ils sont chargés de tout accorder aux Français pour obtenir un armistice, pourvu qu'on laissât au roi la ville de Naples. On n'eut pas de peine à consentir à des conditions qui sauvaient l'armée française du plus imminent danger. Mais après six années on se demande quels motifs purent engager la cour de Naples à une telle démarche ? Comment elle pouvait ignorer les succès de sa levée en masse à six lieues de Naples ? Championnet ne laissa pas échapper l'occasion. Les articles de la capitulation furent rédigés sous sa dictée. Ses conditions procurèrent des avantages supérieurs à ceux que

l'on aurait pu attendre de la victoire la plus brillante. On convient de la remise de Capoue aux Français, avec ses munitions et ses magasins; de l'établissement d'une ligne depuis la Méditerranée jusqu'à la mer Adriatique; du versement de dix millions, par le roi de Naples, dans la caisse de l'armée française, et de l'expulsion des ports de Naples de toutes les nations en guerre avec la France. L'armistice signé, le général Eblé entra dès la même nuit dans Capoue pour prendre possession de l'artillerie, des arsenaux, des magasins. Le lendemain cette ville reçut garnison française, et le reste de l'armée campa autour de ses murs. La légion polonaise fut chargée de poursuivre les rebelles. L'aile gauche de l'armée française, enveloppée pendant plusieurs jours par les insurgés, pénétra jusqu'à Venafro; Duhesme et sa division arrivent quelques jours après à Caserte. Pourrait-on jamais croire qu'un armistice qui procura autant d'avantages et sauva l'armée française, fut désapprouvé hautement par le directoire français? Ce fait est aussi étonnant que de voir le général Mack le proposer au moment où il devait connaître les progrès continuels des insurgés, et la situation critique des Français. 10 *janvier* 1799.

5. L'armée française, commandée en 1806 par le prince Joseph-Napoléon, se présenta le 6 février devant Capoue. Son gouverneur répondit à coups de canon à la sommation qui lui fut faite de remettre cette place; mais dès le lendemain le gouvernement de Naples lui ordonna de livrer cette place aux Français qui s'en rendirent maîtres. Elle est depuis ce moment sous la domination du prince Joseph qui maintenant règne en Espagne.

CAPPADOCE (*bataille en*). Après la mort d'Alexandre, ses généraux se divisèrent son vaste empire. Eumène s'empara de la Cappadoce et de la Paphlagonie. C'était un des meilleurs lieutenants du conquérant de l'Asie. Antipater et Antigone, jaloux de ce partage, voulurent lui enlever ces provinces. Antipater envoya, pour combattre Eumène, Cratère et Néoptolême, avec une grande partie des troupes qui étaient demeurées en Macédoine. La réputation militaire de Cratère était grande; il n'était aucun Macédonien qui n'eût desiré le voir succéder à Alexandre. Néop-

tolême l'avait flatté qu'il lui suffirait de paraître pour que les Macédoniens se rangeassent sous ses drapeaux. Eumène, aimé des troupes, le craignait extrêmement; il redoutait non seulement ses talents militaires, mais plus encore l'attachement des Macédoniens à sa personne. Pour dérober à ses troupes le nom du général qu'elles avaient à combattre, Eumène défendit sévèrement de communiquer avec l'ennemi, et fit courir dans son armée que Néoptolême s'avançait encore une fois pour être vaincu. Il eut soin, en rangeant ses troupes, de n'opposer à Cratère aucun Macédonien. Le choc fut rude dans cette journée. Cratère combattit en digne compagnon d'Alexandre. Après avoir renversé un grand nombre d'ennemis, il tomba percé par un Thrace. Toute la cavalerie d'Eumène passa sur le corps de Cratère, et ne connut sa présence à l'armée qu'en apprenant sa mort. Cependant Néoptolême et Eumène se rencontrent à l'autre aile. Une haine personnelle anime leur courage; ils courent l'un sur l'autre avec fureur; s'attaquent l'épée à la main, se heurtent, se saisissent, tâchent de s'enlever leur armure. Leurs chevaux se dérobent de dessous eux; ils tombent et luttent encore long-temps comme des athlètes acharnés. Enfin ils se renversent. Néoptolême le premier se relève, mais Eumène lui coupe le jarret. Se soutenant sur son genou, Néoptolême veut encore se défendre, mais son adversaire, lui enfonçant son épée dans la gorge, l'étend dans la poussière. Eumène se jète sur lui pour enlever sa dépouille. Néoptolême, encore armé, blesse son ennemi, légèrement sans doute, mais il expire content d'avoir satisfait sa vengeance. Eumène remonte à cheval, achève de vaincre, pleure sincèrement Cratère qui avait été son ami, honore sa cendre par des funérailles magnifiques, et jouit en paix de sa victoire. 321 *ans avant J. C.*

CAPSA (*prise de*). Les talents militaires de Marius venaient de lui faire obtenir le consulat et le commandement de Numidie, quand il joignit Jugurtha, le battit continuellement, et l'obligea de se retirer dans les déserts. Peu content pour sa gloire de ses premiers exploits, il résolut de prendre Capsa. C'était une ville importante, située dans l'intérieur des terres, également fortifiée par l'art et la nature, défendue par un peuple nombreux muni de provisions de toutes espèces. De tous côtés elle était environnée de

vastes déserts infestés de serpents venimeux qui semblaient en interdire l'abord à une armée. Marius crut précisément que tant de difficultés, capables d'intimider les plus grands courages, devaient ôter aux habitants toute prévoyance, en bannissant de leur âme toute crainte. Ses conjectures se vérifièrent. Après plusieurs jours d'une marche rapide et secrète, Marius arrive sur le soir à une demi-lieue de Capsa, dans un lieu coupé par de légers vallons et de petites hauteurs. Plusieurs Numides sortent de Capsa à la pointe du jour, ne soupçonnant aucun danger, et se répandent dans les campagnes. Les Romains, cachés dans les vallons, tombent sur eux, et courent s'emparer des portes de Capsa. Les habitants effrayés se rendent aussitôt; cette ville est brûlée; les Numides en état de porter les armes sont passés au fil de l'épée; on vend le reste; Marius en abandonne le butin à ses troupes. 107 *ans avant J. C.*

CARDÉ (*prise de*). Le maréchal de Brissac donne ordre à Birague, gentilhomme italien, de s'emparer de Cardé, petite, mais importante ville dans le Piémont. Comme cette place n'était défendue que par quatre cents bandits nécessairement destinés à un supplice infâme s'ils se laissaient prendre, on s'attendait à une opiniâtre résistance. Birague, pour les étonner, fait donner brusquement un assaut par ses meilleures troupes. Elles furent si chaudement reçues qu'elles demandèrent à faire retraite. *Quoi donc!* s'écrie cet intrépide général, *serait-il possible que le desir de la gloire vous inspirât moins de courage que le désespoir n'en donne à ces brigands ?* Prenant alors lui-même une pique, il arrête un officier par la main, et lui montrant la brèche : *C'est-là*, lui-dit-il, *qu'il faut aller mourir, plutôt que de nous sauver par une retraite honteuse !* Son courage ranime celui des soldats; ils retournent à l'assaut, et combattent avec tant d'opiniâtreté, qu'ils forcent la garnison. Comme elle n'attendait aucun quartier, elle se fit tuer sur la brèche. *L'an* 1552.

CARIGNAN (*siége de*). Les Français, victorieux à Cérisoles, en 1544, investirent peu après Carignan, ville forte et importante dans le Piémont, sur le Tanaro. Gaspard II de Coligni, depuis amiral de France, et d'Andelot, son frère, y faisaient l'apprentissage du métier de la guerre dans

lequel ils acquirent depuis, l'un et l'autre, tant de gloire. On donne le signal de l'attaque de la contrescarpe; la résistance de l'ennemi y est opiniâtre. Les Français commençaient à se lasser; Coligni conseille aux officiers d'y jeter les drapeaux de leurs troupes qui feront des prodiges pour les recouvrer, dès qu'ils verront leurs chefs marcher audacieusement à leur tête pour les reconquérir. On exécute le plan de Coligni; tout réussit comme il l'avait prévu. Les deux frères donnent l'exemple, en montant les premiers à l'assaut. Ils sont bientôt suivis de toutes les troupes; chacun montre un même courage; l'ouvrage est audacieusement emporté; deux jours après les assiégés se rendent; Carignan est démantelée; sa citadelle conserve seule ses fortifications. 1544.

CARLAT (*attaque de*). Le maréchal de Thémines marchait, en 1625, vers le pays de Foix pour y faire la guerre aux Calvinistes; il avait huit mille hommes d'infanterie et six cents chevaux. Sept soldats huguenots s'enfermèrent dans une méchante maison de terre près du Carlat, petite ville du Haut-Languedoc, sur la Besègue. Pendant deux jours, ils arrêtent l'armée royale. Après lui avoir tué plus de quarante hommes avec leurs mousquets, ils sont obligés de chercher à fuir, uniquement par le besoin de vivres. Un d'eux sort la nuit, et va reconnaître les environs; il revient plein de joie d'avoir trouvé une issue : mais son propre frère, qui le prend pour un ennemi, lui casse la cuisse d'un coup de fusil. Malgré ce malheur, il se traîne avec courage vers la bicoque qui leur servait de retraite, exhorte ses camarades à se sauver, et leur donne les indications nécessaires. *Pour moi*, lui dit son frère, *je ne vous quitterai pas, puisque je suis la cause de votre malheur; je veux vivre et mourir avec vous.* Un de leurs proches parents partage cet avis; leurs compagnons s'éloignent à regret. Ces trois hommes intrépides se défendent encore un peu dans leur méchant poste, tuent quelques Catholiques, et meurent libres. 1625.

CARPENEDOLO (*combat de*). L'infatigable activité de Bonaparte et de ses lieutenants ne laissait aucun relâche aux Autrichiens après les journées d'Arcole et de la Favorite. Les Impériaux étaient repoussés du Trentin; mais il n'était

pas moins important de chasser également ce qui restait de troupes autrichiennes sur les bords de la Brenta. La division Augereau avait en conséquence marché par Padoue et Citadella sur la rive gauche de la Brenta, d'où l'ennemi avait fui; la division de Masséna s'était portée, le 24 janvier 1797, par Vicence sur Bassano, que les Autrichiens semblaient avoir intention de défendre, tandis que la division du général Augereau s'avançait sur Citadella pour tourner cette place. Instruit, le 26 à la pointe du jour, que les Impériaux avaient évacué Bassano, et s'étaient portés pendant la nuit par les deux rives de la Brenta à Carpenedolo et Crespo, Masséna ordonna au général Ménard de marcher avec une demi-brigade d'infanterie, en suivant la rive droite de la Brenta pour arriver par Vastagna au pont de Carpenedolo. Masséna dirigeait en même temps sa marche sur ce dernier village par la rive gauche de la Brenta avec un bataillon de la trente-deuxième demi-brigade, cinquante dragons et deux canons. Ce corps atteignit les Autrichiens tout près de Carpenedolo; un combat très-vif s'engagea sur le pont. Les Impériaux, forcés par les baïonnettes françaises, se retirèrent laissant deux cents morts sur le champ de bataille, et neuf cents prisonniers. 26 *janvier* 1796.

CARPETANIE (*combat dans la*). Le peuple romain avait fait la paix avec Viriatus; mais une telle alliance ne pouvait être de longue durée: elle ne dura pas une année. Les Romains ne desiraient pas la paix, mais un temps nécessaire pour se refaire de leurs fatigues. Cépion fut envoyé pour terminer cette guerre; il attaqua Viriatus dans Arsa: celui-ci, plus faible, sort de la ville, marche à grandes journées, ravageant tous les lieux qui se trouvaient sur sa route pour rendre aux Romains sa poursuite impossible. Cépion ne put l'atteindre que sur les frontières de la Carpetanie, contrée des environs de Carthagène: le général espagnol a recours à ses ruses ordinaires. Ayant choisi ses meilleurs cavaliers, il les range sur une hauteur, comme s'il se préparait à livrer bataille; pendant ce temps, il faisait filer le reste de ses troupes dans un vallon obscur et ombragé. Quand il jugea que ses soldats avaient assez d'avance, il partit lui-même à toute bride, bien sûr que la vitesse de ses chevaux mettrait les Romains hors d'état de l'atteindre: ils ne purent en effet pas même découvrir la route qu'il

avait prise. Désespérant de le vaincre, Cépion le fit assassiner par deux de ses officiers, à qui il promit une récompense considérable. Quand ils vinrent lui demander le prix de leur trahison : *Ce n'est point à moi*, répondit le consul; *mais au sénat qu'il appartient de statuer si l'on doit récompenser des officiers qui ont tué leur général.* La mort de Viriatus porta le découragement parmi tous les Espagnols qui s'étaient rangés sous ses drapeaux, et termina une guerre qui durait depuis plus de dix ans. 140 *ans avant J. C.*

CARPI (*combat de*). La guerre s'alluma, en 1701, entre la France et l'empereur. La cour de Versailles, indécise sur le choix de ses généraux, balançait entre Catinat, Vendôme et Villeroi. On en parla dans le conseil de l'empereur. *Si c'est Villeroi qui commande*, dit le prince Eugène, nommé général des armées impériales en Italie, *je le battrai; si c'est Vendôme, nous nous battrons; si c'est Catinat, je serai battu.* Catinat fut nommé. Le mauvais état de l'armée, le dénuement d'argent, la mésintelligence qui régna entre lui et le duc de Savoie, la défense de la cour de Versailles de s'emparer des gorges du Trentin, en passant dans le Véronais sur le territoire de la sérénissime république vénitienne, l'empêchèrent d'accomplir cette prédiction du prince Eugène. Cette faute de la cour en fit commettre d'autres à Catinat; rarement on réussit quand on suit un plan qui n'est pas le sien. On sait d'ailleurs combien il est difficile dans ce pays, coupé de rivières et de ruisseaux, d'empêcher un ennemi habile de les passer. Le prince Eugène joignait à une grande profondeur de desseins une rare vivacité d'exécution. Catinat voulait marcher à l'ennemi; mais quelques lieutenants-généraux firent des difficultés, et formèrent des cabales contre lui; il eut la faiblesse de ne pas se faire obéir, et attendit son ennemi sur les bords de l'Adige, où l'armée d'Eugène était nécessairement plus ramassée et la sienne plus étendue. Plus hardi, et moins gêné par l'empereur, ce prince traversa le Véronais; la faible république ne se plaignit même pas de la violation d'un territoire qu'elle n'était pas assez puissante pour faire respecter. Eugène arriva sur les bords de l'Adige, dont l'autre rive était occupée par le maréchal. L'armée de Catinat était disséminée le long de cette rivière; elle gardait tous les passages, mais ne présentait nulle part des masses suffisantes

pour résister à l'armée autrichienne réunie, et prête à se porter sur tous les points menacés. Le corps le plus considérable de l'armée française était à Rivalta; un camp volant commandé par le comte de Tessé était entre San-Pietro et Porto Legnago. Carpi n'était défendu que par sept régiments de dragons et trois cents hommes d'infanterie; le colonel Saint-Frémont commandait ce corps. Informé de cette disposition, le prince Eugène fait passer le canal Blanc à Carpi à la moitié de son armée, attaque aussitôt avec quelques pièces de canon le village de Castagno, où se trouvait l'infanterie isolée. Accablé par le nombre, Saint-Frémont fait retraite. Au bruit du canon, le comte de Tessé, éloigné seulement de deux milles, accourt avec la cavalerie; le maréchal de Catinat arrive; les Français chargent plusieurs fois les Impériaux, malgré leur petit nombre. Le prince Eugène est blessé: mais ses troupes, grossissant à chaque moment, il fallut absolument que les Français se repliassent sur le gros de l'armée placée sur le Mincio. Après ce succès, l'armée allemande fut maîtresse du pays entre l'Adige et l'Adda; elle pénétra dans le Bressan, Catinat recula jusque derrière l'Oglio. Beaucoup de bons officiers approuvèrent une retraite qui leur parut sage, et que le défaut de munitions promises par le ministre de la guerre rendait nécessaire. Les courtisans firent regarder la conduite de Catinat comme l'opprobre de la nation française; le maréchal de Villeroi persuada à Louis XIV qu'il réparerait l'honneur national. La confiance avec laquelle il parla au monarque, et le goût que le roi avait pour lui, obtinrent à ce général le commandement de l'Italie, et le maréchal de Catinat, malgré ses victoires de Starffade et de la Marsaille, fut obligé de servir sous lui. 1701.

CARS (*bataille de*). Thamas-Kouli-Khan, ayant réuni à la Perse tous les pays qui en avaient été démembrés, s'en fit déclarer roi, et prit le nom de *Schah-Nadir*, qui signifie le roi victorieux. Le 17 de juin de l'an 1744, il justifia ce titre par un nouveau triomphe; il rencontra les Ottomans à quelque distance de la ville de Cars, en Georgie; leur livra bataille, les défit, et leur tua dix-huit mille hommes avec leur général. Par suite de cette victoire, toute la Géorgie se soumit au vainqueur.

CARTHAGE (*siége de*). L'existence de Carthage rappelait toujours aux Romains leurs défaites de Cannes et de Trasymène; Rome craignait de voir sa rivale se relever de l'état d'humiliation où ses armes l'avaient réduite. Pour se délivrer de toute inquiétude, le sénat résolut d'anéantir Carthage; une armée formidable fut envoyée en Afrique avec les deux consuls. A leur approche, les Carthaginois envoyent des députés pour se livrer avec tout ce qui leur appartenait au peuple romain; des otages et leurs armes furent demandés pour preuve de leur soumission. Cet ordre dur est encore exécuté. On voit arriver au camp romain une longue suite de charriots portant une immense quantité d'armes et de machines de guerre. Les plus respectables vieillards du sénat de Carthage et les prêtres les plus vénérables suivaient ce douloureux cortége, pour tâcher d'exciter la compassion. *Je loue votre promptitude*, leur dit Censorinus, l'un des consuls; *le sénat vous ordonne encore de sortir de Carthage, qu'il veut détruire, et de transporter votre demeure où il vous plaira, pourvu que ce soit à quatre lieues des bords de la mer.* Ce fut un coup de foudre pour les députés. En vain essayèrent-ils d'attendrir les Romains par leurs larmes; il fallut aller porter à Carthage cette terrible réponse. A cette nouvelle, le désespoir et la rage s'emparèrent de tous les citoyens; on se détermina à tout sacrifier pour la défense de la patrie. Asdrubal eut le commandement des troupes; on se hâta de fabriquer de nouvelles armes. Les temples, les palais, les places publiques, devinrent des ateliers; hommes, femmes, enfants, vieillards, y travaillèrent jour et nuit. On manquait de chanvre pour faire des cordes, les femmes se coupent les cheveux, et en fournissent en abondance. Pendant deux années, les Romains firent peu de progrès; ils éprouvèrent même quelquefois de grandes pertes. Le siége de Carthage n'avança que lorsque le jeune Scipion, proclamé consul, parut devant ses murs; Carthage renfermait alors sept cent mille habitants. Située au fond d'un golfe, la mer baignait ses murs; elle était placée sur une presqu'île de dix-huit lieues de circonférence; mais l'isthme qui la joignait au continent avait seulement cinq quarts de lieue de largeur Du côté de l'Afrique, la ville nommée Mégara, close d'une triple enceinte de murailles, était encore défendue par la citadelle appelée *Byrsa*. Elle possédait deux ports auxquels

une petite île avait fait donner le nom de *Cothon*. Vers le couchant était celui destiné pour les marchands; l'autre était consacré aux vaisseaux de guerre. Scipion, après avoir rétabli la discipline dans son armée, conduisit en silence ses soldats donner pendant la nuit un assaut à Mégara. Les ennemis, effrayés de cette attaque nocturne, se défendirent long-temps avec courage. Les Romains ne purent d'abord escalader les murailles; Scipion, ayant apperçu une tour abandonnée, y envoya des soldats intrépides qui, passant de la tour sur les murailles au moyen de pontons, se jetèrent dans Mégara, dont ils brisèrent les portes. Troublés par cette attaque imprévue, les Carthaginois abandonnèrent leur ville aux Romains, et se retirèrent dans la citadelle. Les troupes carthaginoises qui se trouvaient hors de la ville, saisies d'une terreur panique, quittèrent leur camp, et vinrent en même temps se réfugier dans ses murs. Irrité de cette défaite, Asdrubal fit avancer sur les murs de Carthage les prisonniers romains, et leur fit subir à la vue de leurs compatriotes les plus horribles supplices : ces exécutions inhumaines inspirèrent une égale horreur aux Carthaginois et aux Romains. Scipion, maître de l'isthme, fit construire en vingt jours une muraille qui mettait tout à la fois ses troupes à l'abri des entreprises des assiégés, et coupait à ceux-ci les vivres qu'ils auraient pu recevoir par terre, tandis que la flotte romaine, en louvoyant dans ces parages, enlevait tous les bâtiments chargés de provisions pour Carthage. Ce premier travail fut suivi d'un second non moins étonnant; ce fut de fermer l'entrée du pont par une levée; les assiégés commencèrent par rire de cette témérité; mais ils furent effrayés quand ils la virent près de s'achever. Ils songèrent à rendre ces travaux inutiles par une entreprise non moins hardie; femmes, enfants, vieillards, se mirent à travailler dans le port avec le plus grand secret. Jamais Scipion ne put apprendre des prisonniers quel était l'ouvrage dont le bruit se faisait entendre. Tout à coup les Carthaginois ouvrirent une nouvelle entrée à leur port; ils en firent sortir une flotte neuve construite avec les anciens matériaux qui se trouvaient dans leurs magasins. S'ils eussent attaqué sur-le-champ la flotte romaine, ils s'en seraient infailliblement rendus maîtres, puisqu'ils l'auraient trouvée sans soldats, sans rameurs, sans officiers; ils perdirent l'occasion, et se contentèrent de présenter la bataille

deux jours après. Elle fut longue et opiniâtre, et l'on vit dans cette action l'acharnement de deux peuples qui allaient décider de leur sort. Les brigantins carthaginois, se coulant dessous les hauts bords des grands vaisseaux romains, leur coupaient tantôt la poupe, tantôt la proue, tantôt les rames. S'ils se trouvaient pressés, ils se retiraient avec la vivacité des oiseaux pour revenir incontinent à la charge. Les deux flottes se battirent pendant tout le jour avec un égal avantage; au coucher du soleil, les Carthaginois se retirèrent. Une partie de leurs vaisseaux, ne pouvant entrer assez rapidement dans leur port, dont l'entrée était étroite, alla mouiller sous une terrasse fort spacieuse; les Romains les y poursuivirent. Le combat recommença avec une extrême vivacité; il se prolongea bien avant dans la nuit. Les Carthaginois y souffrirent beaucoup; ce qui leur resta de vaisseaux se réfugia dans leur port. Le lendemain, Scipion s'empara de la terrasse, s'y logea, s'y fortifia, et fit construire du côté de la ville une muraille de brique, où il plaça quatre mille archers. Ainsi finit la première campagne de Scipion. Au retour du printemps, le général romain attaqua tout à la fois le port et la citadelle; il se jeta dans la grande place voisine de Byrsa, d'où l'on montait à la citadelle par trois rues étroites et en pente. Elles étaient bordées d'un grand nombre de maisons, qui devinrent des forteresses d'où l'on lançait sur les Romains une grêle de dards. Il fallut, pour s'avancer, livrer à chacune un combat, forcer chaque maison, pour chasser de là ceux qui occupaient les maisons voisines. Ce choc sanglant et meurtrier dura six jours. Pendant ce temps, Scipion ne prit aucun repos; on le vit même prendre à peine quelque nourriture. Les assiégés étaient aux abois; le septième jour, des hommes parurent en habits de suppliants. C'étaient des Carthaginois demandant pour toute grâce qu'il plût aux Romains de donner la vie à ceux qui voudraient sortir de la citadelle; on leur accorda leur demande. Cinquante mille hommes, sortant de ses murailles, défilèrent dans le camp des Romains. Cependant Asdrubal se retrancha encore dans le temple d'Esculape avec huit cents transfuges, sa femme et ses enfants; il s'y défendit quelque temps, mais il fut vaincu par la faim et la fatigue. Un capitaine cruel et barbare possède rarement un grand caractère dans l'adversité; Asdrubal vint se rendre secrètement aux Romains.

Scipion le montra aussitôt aux transfuges. Ces malheureux, transportés de fureur, vomirent mille imprécations contre ce traître, et mirent le feu au temple d'Esculape. Pendant qu'on l'allumait, la femme d'Asdrubal se para de ses plus beaux habits, vint se placer à la vue de Scipion. Après avoir invoqué contre son perfide époux la vengeance des dieux et des Romains, elle égorgea ses deux enfants, les jeta dans les flammes, et s'y précipita elle-même : tous les transfuges l'imitèrent. Ainsi périt Carthage. Florissante pendant sept cents ans, cette république égala en puissance les empires les plus redoutables. Scipion ne put refuser des larmes à la destruction de la rivale de sa patrie; il l'abandonna au pillage pendant quelques jours. L'or, l'argent, les statues et les offrandes, qui se trouvaient dans les temples, servirent d'ornement au triomphe du vainqueur. 146 *ans av. J. C.*

CARTHAGÊNE (*prise de*). Le jeune Scipion, chargé de la guerre d'Espagne après la mort de son père et de son oncle, montra dès l'âge de vingt-quatre ans la sagesse et la prudence d'un capitaine consommé. Jaloux d'affaiblir Carthage, il entreprit le siége de Carthagène, une de ses plus intéressantes colonies. Cette ville forte servait tout à la fois aux Carthaginois de magasins, d'arsenal, d'entrepôt; ils gardaient dans ses murs les otages qui leur répondaient de la fidélité de l'Espagne. Scipion fit tous ses préparatifs pendant l'hiver; au printemps, il bloqua Carthagène avec sa flotte, en même temps qu'il l'investissait par terre. Dès le lendemain, les armées de terre et de mer commencent l'attaque. Scipion ordonne à ses soldats de monter à l'assaut; ils exécutent ses ordres avec ardeur et célérité. Magon, commandant la place, se crut perdu; il n'avait que mille soldats. Il arme les citoyens; parmi eux il choisit deux mille hommes d'élite, et fait une sortie. La victoire est long-temps disputée; mais les Carthaginois sont repoussés dans leurs murs. Cette première déroute eût jeté le découragement le plus complet dans Carthagène, si les Romains n'eussent été aussi forcés par la hauteur des murailles d'abandonner l'escalade et de sonner la retraite. Ce contre-temps rendit aux assiégés l'espérance d'être secourus; mais ils ne connaissaient pas toute l'activité de Scipion. Tandis que la mer se retirait au reflux, il dispose cinq cents hommes avec des échelles le long d'un lac où les murailles de Carthagène

étaient plus basses; il fait environner ces murs de troupes fraîches, et les exhorte à combattre en Romains. On applique les échelles; les soldats remplissent toute l'étendue des murailles. Les assiégés éperdus veulent faire face de toutes parts; ils se défendent avec courage. La mer se retire; l'écoulement de ses eaux rend partout l'étang guéable. Ce phénomène semble une merveille aux Romains; ils se hâtent de gravir jusqu'au haut des murailles de Carthagène, dépourvues sur ce point de défenseurs; ils pénètrent dans la ville sans rencontrer d'obstacles. Les Carthaginois accablés veulent se retirer dans la citadelle; les vainqueurs y entrent avec eux. Magon et ses troupes se rendent à Scipion, et la ville est livrée au pillage. Pendant cette scène d'horreur, on lui amena une jeune personne d'une rare beauté; ses grâces fixaient sur elle tous les regards. Scipion voulut connaître son origine et sa famille; il apprend qu'elle était fiancée à Allucius, prince des Celtibériens, qui l'aimait éperduement. Aussitôt il invite ce prince de venir le trouver avec les parents de la jeune personne. Au moment où Allucius parut, Scipion le prit en particulier, et lui parla ainsi: « Nous sommes jeunes l'un et l'autre; ce qui fait que je puis vous parler plus librement. Ceux des miens qui m'ont amené votre épouse future m'ont en même temps assuré que vous l'aimiez avec une extrême tendresse, et sa beauté ne m'a laissé aucun lieu d'en douter. Là dessus, faisant réflexion que si, comme vous, je songeais à prendre un engagement, et que je ne fusse pas uniquement occupé des affaires de ma patrie, je souhaiterais que l'on favorisât une passion si honnête et si légitime, je me trouve heureux de pouvoir, dans la conjoncture présente, vous rendre un pareil service. Celle que vous devez épouser a été parmi nous comme elle aurait été dans la maison de son père et de sa mère; je vous l'ai conservée pour vous en faire un présent digne de vous et de moi. La seule reconnaissance que j'exige de vous pour ce don, c'est que vous soyiez ami du peuple romain. Si vous me jugez homme de bien, si j'ai paru tel aux peuples de cette province, sachez qu'il y en a dans Rome beaucoup qui valent mieux que moi, et qu'il n'est point de peuple dans l'univers que vous deviez plus craindre d'avoir pour ennemi, ni souhaiter davantage d'avoir pour ami. » Allucius, pénétré de joie et de reconnaissance, baisait les mains de Scipion, et priait les Dieux de le récom-

penser pour un si grand bienfait. Scipion fit ensuite venir les parents de la jeune fille; ils avaient apporté une grande somme d'argent pour la racheter. Quand ils virent qu'il la leur rendait sans rançon, ils le conjurèrent de recevoir d'eux cette somme comme un présent, et témoignèrent que, par cette nouvelle grâce, il mettrait le comble à leur joie et à leur reconnaissance. Scipion ne put résister à des prières si vives et si pressantes; il leur dit qu'il acceptait ce don, et le fit mettre à ses pieds. Alors, s'adressant à Allucius : « J'ajoute, dit-il, à la dot que vous devez recevoir de votre beau-père, cette somme, que je vous prie d'accepter comme un présent de noces. » Ce jeune prince, charmé de la libéralité et de la politesse de Scipion, alla publier dans son pays les louanges d'un si généreux vainqueur. Il s'écriait qu'il était venu dans l'Espagne un jeune héros semblable aux Dieux, qui se soumettait tout, moins encore par la force de ses armes que par les charmes de ses vertus et la grandeur de ses bienfaits. Ayant fait des levées dans le pays qui lui était soumis, il revint quelques jours après trouver Scipion avec quatorze cents chevaliers. Allucius, pour rendre plus durables les marques de sa reconnaissance, fit graver dans la suite cette action sur un bouclier d'argent, dont il fit présent à Scipion, présent très-estimable, et plus glorieux que tous les triomphes. 216 *av. J.C.*

CARTHAGÈNE en Amérique (*siége de*). Les Espagnols donnèrent, en Amérique, le nom de Carthagène à une ville importante qu'ils fondèrent sur la côte septentrionale de la Terre-Ferme. Son commerce étendu et ses richesses en formèrent bientôt une des plus importantes cités du Nouveau-Monde. Tant d'avantages la rendirent toujours un des premiers objets de l'envie des nations en guerre avec l'Espagne. Francis Drake, amiral anglais, la surprit en 1585; il en enleva deux cent trente canons et une quantité prodigieuse d'or et d'argent. Trop faible pour s'y maintenir, il se contenta de ses dépouilles, et fit voile pour l'Angleterre, laissant Carthagène à l'Espagne. Dans le siècle suivant, elle fut prise et pillée, le 5 mai 1697, par le baron de Pointis et Ducasse, gouverneur de Saint-Domingue. Le baron revint en France, rapportant un butin de huit à neuf millions; il y avait joint l'argenterie des églises. Louis XIV, toujours religieux et toujours grand, fit restituer aux églises leurs

trésors. Le sort de cette ville, heureusement située, était de toujours renaître du sein de ses malheurs. Les Anglais s'en emparèrent encore, en 1706, le 13 juin. Dès le 13 novembre, ils en furent chassés par Mahoni, général espagnol.

2. Carthagène renfermait, en 1741, la charge de plusieurs galions; cette riche proie tenta les Anglais. Ils envoyèrent, pour prendre Carthagène, une flotte considérable, commandée par l'amiral Vernon. A son bord étaient huit à neuf mille soldats choisis. Carthagène avait dix-huit cents hommes de garnison. Les premières attaques des Anglais furent dirigées contre de petits forts qui défendaient l'entrée du canal; ils ne s'en emparèrent qu'après bien des fatigues, des assauts répétés, et beaucoup de résistance. On s'approcha ensuite du fort Saint-Lazare; mais on y fut si chaudement accueilli, on y perdit tant de monde, qu'il fallut bientôt y renoncer, ainsi qu'à la conquête de la place. La valeur des Espagnols ne fut pas la seule cause qui fit échouer cette expédition; une maladie épidémique, plus redoutable que l'ennemi, emportait aux Anglais jusqu'à cinq cents hommes par jour. Il fallut lever l'ancre, après avoir inutilement foudroyé Carthagène pendant deux mois, détruit, coulé à fond ou brûlé tous les vaisseaux qui se trouvaient dans son port. Cette flotte, diminuée de moitié, hors d'état pour longtemps de tenir la mer, regagna l'Angleterre, où l'amiral Vernon fut reçu avec une défaveur égale à l'ivresse prématurée produite par ses premiers succès, grossis, ce semble, par la renommée, pour rendre sa disgrâce plus humiliante et plus profonde. 1741.

CARYSTE (*bataille et prise de*). Après plusieurs années de victoires plus éclatantes que décisives, remportées sur les Liguriens, le consul M. Popilius leur livra une grande bataille, près de Caryste. Le combat dura trois heures, et fut très-sanglant. Les Barbares laissèrent sur la place plus de dix mille hommes : les Romains victorieux en perdirent trois mille; mais ils prirent Caryste, que le consul fit raser. Tous les habitants furent vendus à l'encan avec leurs effets. 173 *ans avant J. C.*

CASASOLA (*combat de*). Après que la division du

général Masséna se fût emparée du fort de la Chiusa, dans le Frioul, elle rencontra les Autrichiens qui cherchaient à lui disputer le passage du pont de Casasola. Les grenadiers de la trente-deuxième demi-brigade, marchant en colonnes serrées, forcent ce pont, culbutent l'ennemi, malgré ses retranchements et ses chevaux de frise, et lui font six cents prisonniers. Tous les magasins des Autrichiens tombent en son pouvoir. 19 *mars* 1797.

CASAL (*siéges de*). Il est peu d'hommes dont on ne puisse tirer parti dans la guerre. Les méchants y poussent quelque fois l'intrépidité au delà des bons. Il est rare de trouver des gens assez vils pour ne pas préférer mourir dans un combat même très-périlleux à être ignominieusement frappés par la main du bourreau. D'après ces vues, le maréchal de Brissac, durant sa savante campagne de 1554, eut toujours à ses gages, dans le Piémont, une soixantaine de braves, condamnés à mort pour crimes. Les murmures qu'il entend de toutes parts sur l'indécence et le danger d'employer des hommes aussi profondément corrompus, ne font aucune impression sur son âme. Au moment où il donne l'assaut à la citadelle de Casal, il fait monter ces brigands à la brèche; ils font des prodiges de valeur; presque tous s'y font tuer: *Voilà*, dit-il à ses censeurs, *l'usage que je fais de ces scélérats. Je donne leur vie pour épargner les gens de bien.* Lorsque la garnison sortit avec les honneurs de la guerre, un brave officier qui la commandait, s'approche, salue le maréchal avec respect, et, lui montrant six cents hommes qui le suivaient: *Si tous ces gens là*, dit-il, *avaient voulu imiter Sallines, vous nous assiégeriez encore.* — *Eh bien! rentrez*, répond le maréchal; *et dans deux jours je vous prendrai à discrétion.* 1554.

2. Louis XIII força les Espagnols de lever, en 1629, le siége de Casal. La garde en avait été confiée aux Français par le duc de Mantoue. Ce poste était périlleux; ses dangers inspirèrent au marquis de Montausier de se jeter dans la place, pour partager la gloire de ceux qui s'y trouvaient renfermés. Il part précipitamment de Paris. Arrêté en Suisse par la petite vérole, il se guérit, arrive devant Mantoue, endosse le froc d'un cordelier, prend pour guide un religieux de cet ordre, et entre dans la place sous ce déguise-

ment. Son audace et ses actions héroïques continuelles lui méritèrent l'estime universelle. Le gouverneur Beuvron meurt ; Montausier, âgé de vingt-un ans, simple volontaire, faisant ses premières armes, est élu unanimement gouverneur de Casal. Il s'y défendit un an entier, et donna le temps à Louis XIII de passer les Alpes pour le secourir.

3. Les Espagnols revinrent devant Casal l'année suivante. Le marquis de Thoiras la défendit alors contre André Spinola. Les approches de la ville sont long-temps disputées. Spinola ouvre la tranchée, creuse des mines pour renverser ses murailles. Dans une orgie, des officiers français se proposent d'aller danser sur une demi-lune, d'y boire à la santé de tous les princes chrétiens, et de finir par celle de Spinola, commandant des assiégeants. L'invitation est reçue avec acclamation : on part; une trompette et une vielle jouée par un aveugle, servent de violons. Pendant que ces débauchés s'amusent sur la batterie, les Espagnols mettent le feu à un fourneau préparé sous cette demi-lune. Douze danseurs sautent avec la tour, les autres sont enterrés sous les décombres; tous perdent la vie. Spinola s'avance aussitôt pour profiter de la brèche; mais Thoiras se défend avec tant d'habileté, il est si bien secondé par sa garnison, que les Espagnols sont repoussés. Spinola s'écrie avec admiration : *Qu'on me donne cinquante mille hommes aussi vaillants et aussi bien disciplinés, je me rendrai maître de l'Europe.* Chaque jour Thoiras fait des sorties, chaque jour il emploie, pour se défendre, des inventions nouvelles; l'Europe admire son génie; cependant ce brave ne put se réconcilier avec Richelieu, qui s'opposait toujours à son élévation. Le duc de Guise, connaissant les dispositions du cardinal, ne put s'empêcher de dire : *Saint-Roch est devenu saint à force de faire des miracles : Thoiras deviendra maréchal de France, malgré qu'on en ait, à force de belles actions.* Ses services furent cependant récompensés, le 13 décembre, par le bâton de maréchal de France. Spinola, opposé à Thoiras, était un des plus grands généraux de ce siècle. Heureux en Espagne, en Allemagne et en Flandres, il n'éprouva de revers devant Casal, que parce qu'il recevait régulièrement des ordres de Madrid dont il ne lui était pas permis de s'écarter. Il en mourut de désespoir, répétant, jusqu'au dernier soupir, ces

mots : *Ils m'ont ravi l'honneur!* Une trève suspendit d'abord ce siége. Dès que les hostilités eurent cessé, Thoiras s'empressa d'aller visiter Spinola, mourant dans un château voisin. *Je ne doute pas*, lui dit le général espagnol, *que tout le monde ne me blâme de n'avoir pas pris Casal; mais j'ai en moi-même la satisfaction d'en avoir été empêché par une brave résistance.* La réputation acquise à Thoiras par la défense de Casal était telle, qu'étant à Rome, quatre ans après, le peuple cria spontanément sur son passage : *Vive Thoiras, le libérateur de l'Italie!* 1630.

CASILIN (*journée de*). 1. Les Romains, vaincus sous des généraux malhabiles, trouvèrent enfin un capitaine digne d'être opposé à Annibal. Quintus Fabius fut nommé prodictateur. Il se forma, pour vaincre, un plan tout opposé à celui de ses prédécesseurs. Annibal avait toujours été heureux dans de grandes batailles, où sa cavalerie lui donnait un immense avantage sur les Romains. Fabius résolut de ne livrer aucun combat, de fatiguer son ennemi par des marches continuelles, et de se contenter de le harceler par des affaires de postes où il serait toujours sûr d'obtenir l'avantage. Il minait ainsi insensiblement le capitaine carthaginois; acquérait d'abord, il est vrai, peu de gloire, mais rendait la confiance à ses soldats et rétablissait les affaires publiques. Annibal sentit combien cette manière de faire la guerre lui était funeste. Mouvements rapides, attaques fréquentes, ravage des terres, incendie des villages, pillage des cités, retraites précipitées, apparitions subites, tout fut employé pour déranger le système du dictateur et engager une action générale; rien ne put l'ébranler. Le rusé carthaginois pensa lui-même périr dans ces manœuvres continuelles. Arrivé près de Casilin, petite ville sur le Vulturne, il n'avait qu'un seul chemin pour sortir d'un défilé assez semblable à celui de Trasymène. Le prudent Fabius croit l'instant venu de profiter de sa sagesse; il fait placer quatre mille hommes d'élite sur le passage de Casilin, et campe lui-même sur une colline qui commandait le défilé. Les Carthaginois étaient au bas des montagnes; derrière lui Annibal n'avait que des rochers ou des marais affreux. L'armée romaine était trop bien placée pour ne pas remporter la victoire. Fabius semblait être sûr de sa proie; il ne délibérait plus que sur les moyens de s'en saisir; mais il n'avait pas

compté sur toutes les ressources du génie d'Annibal. Durant la nuit, le général carthaginois fait rassembler deux mille bœufs, attache à leurs cornes de petits fagots de sarment et de bois sec, y met le feu, et chasse ces animaux sur les hauteurs et vers les défilés occupés par les Romains. Bientôt ces taureaux furieux font entendre d'horribles mugissements, et mettent le feu dans les forêts voisines. Les Romains effrayés croyent voir des monstres vomissant la flamme par la gueule; ceux qui gardaient les passages prènent la fuite, tandis que l'armée d'Annibal, marchant sur les traces de cette singulière avant-garde, traversait les défilés sous les yeux des Romains, et se trouvait, au point du jour, hors de danger. Ainsi furent trompées les douces espérances de Fabius, et Annibal sut tirer son armée du plus imminent danger. 217 *ans avant J. C.*

2. La petite ville de Casilin, défendue seulement par mille hommes, arrêta pendant long-temps les armes victorieuses d'Annibal. Honteux de s'épuiser devant une bicoque, il convertit ce siége en blocus et se retira dans Capoue. Au retour du printemps, il reparut devant Casilin. Ses habitants, pendant l'hiver, ayant consommé leurs provisions, étaient réduits à la plus affreuse misère. Les généraux romains auraient bien voulu secourir ces braves assiégés, mais Marcellus, gardant Nole, aurait exposé le salut de l'Etat en quittant son poste, et Sempronius, lieutenant du dictateur, ne pouvait combattre sans contrevenir à ses ordres. Les Romains purent faire seulement passer dans Casilin un peu de blé, en l'abandonnant au courant du fleuve Vulturne, qui baignait ses murailles. Ce faible secours fut bientôt épuisé, et les assiégés, réduits à manger les cuirs de leurs boucliers amollis dans l'eau bouillante, se nourrirent de rats et des animaux les plus immondes, et arrachèrent les herbes et les racines qui croissaient au bas de leurs murailles, pour prolonger leur existence : rien ne les rebuta. Annibal les ayant vus occupés à semer des raves : *Quoi!* s'écria-t-il étonné, *prétendent-ils que je vais attendre la maturité de ces racines!* Ce trait de courage le détermina à laisser traiter aux hommes libres de leurs rançons. Quand la capitulation fut conclue, ils se retirèrent à Cumes. 214 *ans avant J. C.*

3. L'an 554, une grande armée d'Allemands inonda l'Italie, et vint chercher Narsès sur la rivière de Casilin. Ces Allemands, nus jusqu'à la ceinture, n'avaient ni casques ni cuirasses. Des pantalons de cuir ou de toile descendaient sur leurs pieds. Leurs armes étaient l'épée qu'ils maniaient de la main gauche, une petite hache à deux tranchants et des angons, espèce de traits fort courts et recouverts de fer, dont le bout était garni de plusieurs pointes tranchantes et recourbées en manière d'hameçons. Narsès plaça son infanterie au centre, sa cavalerie sur ses deux ailes; deux petits bois appuyaient ses flancs. Derrière, il rangea quelques escadrons pour charger les flancs de l'ennemi, quand le combat serait engagé. Devant l'infanterie romaine était un corps considérable de fantassins qui formaient la tortue. Les troupes légères étaient à l'arrière-garde, attendant le signal pour se glisser dans les intervalles et venir faire leur décharge. Le centre des Barbares, se terminant en pointe, s'élargissait vers sa base, formant ce que l'on appelait alors la *tête de porc*. Leurs ailes s'écartaient l'une de l'autre à mesure qu'elles marchaient en arrière, en sorte qu'elles laissaient entre elles un grand vide. Dès la première attaque, les Allemands percèrent, à coups de haches, la troupe avancée de Narsès, traversèrent la première ligne, renversèrent la seconde et pénétrèrent jusqu'à la queue. Le général romain céda d'abord à l'impétuosité des Barbares. Par ses ordres, ses deux ailes s'ouvrirent; puis, par un quart de conversion, firent face aux Allemands. Pris sur les deux flancs, les Gaulois, accablés par ces Barbares, furent mis en déroute; Bucelin, leur général, frappé d'un coup mortel, abandonna aux Romains la victoire; vingt-cinq mille Allemands périrent dans cette journée.

CASSANDRIA (*prise de l'île de*). Après la prise de Nieuport, par l'armée du Nord, le siége de l'Ecluse fut résolu. Cette opération présentait de grands obstacles; le principal était de s'emparer de l'île de Cassandria. On ne pouvait y aborder que par une digue étroite, inondée de tous côtés, et défendue par une batterie de quatorze pièces de canon. Moreau n'avait point de pontons; l'audace des soldats français y suppléa. Tandis que sous le feu des batteries quelques militaires se jètent dans des batelets dont ils forment les cordages en liant les uns aux autres leurs cra-

vattes et leurs mouchoirs, d'autres se précipitent à la nage au milieu d'un courant rapide. A la vue d'une telle intrépidité, les lourds Hollandais fuient; les canonniers français retrouvent au delà des eaux de nouvelles batteries, et les tournent contre les Bataves fugitifs. Ceux-ci abandonnent soixante-dix pièces de canon la plupart en bronze; leurs tentes et leurs munitions sont au pouvoir des vainqueurs. La possession de cette île coupait toute retraite à la garnison de l'Ecluse, interceptait la navigation de l'Escaut, et menaçait la Zélande d'une prochaine invasion. Au moment de ce passage audacieux, le général Moreau apperçoit un petit bateau emporté par le courant, déjà presque submergé; il se jète à la nage, et sauve un habile capitaine de canonniers. Parmi tant de braves, l'histoire réclame le nom du caporal Bonnal, qui se jeta le premier dans le canal, le passa en nageant, et électrisa ses camarades par cette démarche audacieuse. 28 *juillet* 1794.

CASSANO (*batailles de*). 1. Le commandement des armées françaises en Italie passa au duc de Vendôme, après la surprise du maréchal de Villeroi dans Crémone. Ce prince, intrépide comme Henri IV, dont il était petit-fils, doux, bienfaisant et sans faste, ne connaissait ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'était fier qu'avec des princes, et se rendait l'égal des autres hommes. Il était devenu l'amour des soldats, qui ne lui obéissaient point seulement par devoir, mais ils combattaient pour le duc de Vendôme; ils auraient donné leur vie pour le tirer d'un mauvais pas où la précipitation de son génie l'entraînait quelquefois. Il ne méditait point ses desseins avec la même profondeur que le prince Eugène, il n'était peut-être pas habile comme lui à faire subsister une armée; il négligeait trop les détails, et laissait périr la discipline militaire : la table et le sommeil lui dérobaient trop de temps, ainsi qu'à son frère le grand-prieur. Plus d'une fois cette mollesse les mit en danger d'être enlevés; mais un jour d'action le duc de Vendôme réparait tout par une rare présence d'esprit et des lumières que le péril rendait plus vives, et ces jours d'action il les cherchait toujours; il était moins fait pour une guerre défensive, et aussi propre à une guerre offensive que le prince Eugène. Malgré un tel caractère, rien n'est plus étonnant que le mélange d'activité et d'indolence avec lequel Ven-

dôme fit contre Eugène une guerre d'artifices, de surprises, de marches, de passages de rivières, de petits combats fréquents, toujours meurtriers et souvent inutiles, et de batailles sanglantes où les deux partis s'attribuaient également la victoire. Vendôme était vainqueur toutes les fois qu'il n'avait pas en tête le prince Eugène en personne; mais l'avantage était balancé dès le moment qu'ils se trouvaient en présence. Le duc de Savoie, qui avait quitté l'alliance de ses gendres pour s'unir à leurs ennemis, avait perdu presque toutes les places du Piémont; Turin seul lui restait, et Turin était assiégée. L'empereur ordonne au prince Eugène de tout risquer pour soutenir le duc devenu son allié, et de pénétrer à tout prix dans le Piémont. La route du Mantouan et du Bas-Oglio était entièrement fermée aux Impériaux. Le prince Eugène résolut donc d'entrer dans le Milanais en suivant le cours de l'Adda; mais Vendôme devina ses projets, et suivit ses mouvements le long de cette rivière. Il alla d'abord camper à Crème, sur les frontières du Bergamasque, se porta vers Lodi, y laissa un détachement considérable, plaça le grand-prieur à Agnadel, et campa lui-même à Cassano, après avoir garni de troupes tous les postes en deçà de l'Adda depuis Lodi jusqu'à Trezzo. Ses dispositions furent telles, que ces différents corps peu éloignés se soutenaient facilement, pouvaient se secourir dans une action, et fermaient exactement tous les passages entre Lodi et Cassano. Des positions prises avec tant d'art et de sagesse ne découragèrent cependant pas le prince Eugène, qui comptait pour quelque chose la négligence d'exécution qui suivait souvent les plans les plus sages du duc de Vendôme, et sa mollesse qui lui faisait consacrer au sommeil des heures qu'Eugène employait à se disposer au combat. Le général autrichien fit construire un pont de bateaux vis-à-vis la cassine de Paradis, à trois milles au dessus de Trezzo. Le duc de Vendôme averti s'y porte avec un faible détachement. Il avait trop peu de troupes pour s'opposer à une entreprise déjà très-avancée. Ses efforts se bornèrent donc, avant l'entrée de la nuit, à empêcher les Impériaux d'en tirer le moindre avantage. Vendôme disposa d'abord habilement ses troupes dans un bois épais vers lequel aboutissait le pont des Autrichiens, et fit faire un tel feu, que les Allemands ne purent jamais déboucher pendant la nuit. Leurs efforts devinrent encore

plus inutiles quand Vendôme eut appelé, le jour suivant, des forces plus considérables à son secours. Leur réunion fit croire au prince Eugène qu'une diversion subite pourrait lui réussir. Le centre de l'armée française devait être très-affaibli par les détachements que l'on en avait tirés. Le grand-prieur y commandait : sa gauche était appuyée à Cassano, derrière la rivière de la Retorta, vers le pont de Cassano, et sa droite s'étendait jusqu'à Rivalta sur un front d'un peu plus de deux lieues. Le duc de Vendôme, voyant mollir l'attaque de la cassine, estime que le prince Eugène dirigeait ses efforts vers le quartier du grand-prieur : sur-le-champ il vole à son secours, laissant seulement à la cassine assez de troupes pour la défendre. Quand il arriva, les Impériaux avaient commencé leur attaque; elle avait été si vive et si brusque, qu'ils avaient chassé les troupes françaises des bords de la Retorta, et déjà ils s'étaient avancés au delà de l'Adda. Le désordre se mit dans l'armée française; il fut en partie causé par l'absence du grand-prieur, qui fut disgracié. Le prince Eugène se crut un moment vainqueur. Cependant le duc de Vendôme arrive avec quinze bataillons, rallie les fuyards, les ramène au combat, chasse les Impériaux du pont et d'une cassine dont ils s'étaient emparés, et les oblige de repasser en désordre l'Adda. Trompé dans son attente, le prince Eugène vole du centre sur la gauche de l'armée française et espagnole. Dans ce moment la mêlée devient terrible; le duc de Vendôme a un cheval tué sous lui. Démonté, il charge à la tête des grenadiers. Douze à quinze officiers-généraux succombent à ses côtés; il remonte à cheval, reçoit cinq coups de feu dans ses vêtements. Pendant deux heures, la mêlée est horrible et son succès balancé; enfin les Impériaux fléchissent. Le prince Eugène reçoit deux blessures à la gorge et à la jambe. Les troupes impériales abandonnent le champ de bataille et l'espoir de secourir Turin. Sept mille Autrichiens sont tués, quatre mille blessés, deux mille prisonniers. Les Français perdent seulement deux mille sept cents hommes. Lorsqu'on annonça à Versailles le succès de cette bataille, il se répandit en même temps que le prince Eugène avait été tué : *C'est dommage*, s'écrie Louis XIV, honorant le courage et les talents du général qui lui avait fait le plus de mal, et s'honorant lui-même par les regrets qu'il donnait à son ennemi. 1705.

2. Le général Schérer, battu continuellement par les Autrichiens et les Russes, fut obligé d'abandonner au général Moreau le commandement d'une armée dont il avait entiérement perdu la confiance. Dans un conseil de guerre, Moreau n'ayant plus que trente mille hommes, proposa d'évacuer sur-le-champ le Milanais, et de retirer l'armée française dans le Piémont. Il sauvait ainsi ce corps d'armée, mais il rendait extrêmement difficile la retraite des troupes qui défendaient Naples, Rome et la Toscane, et se privait de l'appui de la division du général Desolles, détachée de l'armée de Suisse dans le pays des Grisons. Ces motifs déterminèrent Moreau à se retrancher vers le haut Adda, dont il fit rompre tous les ponts, précaution utile sans doute, mais insuffisante pour arrêter une armée fraîche et beaucoup plus nombreuse que celle des Français. Elle était guidée aux combats par Suwarow, fameux par ses victoires sur les Turcs et les Polonais. Ce général possédait le rare talent d'électriser ses soldats au milieu d'une action, et de leur inspirer une confiance sans borne dans sa personne et sa fortune. Son génie particulier poursuivait chaudement ses avantages, sans laisser reposer un ennemi en retraite. Soixante-trois batailles déjà gagnées semblaient lui cautionner une suite non interrompue de succès; rien ne paraissait impossible à sa valeur; jamais il ne recula devant une difficulté, rien ne fut capable de l'effrayer dans les ordres qu'il recevait de sa cour, et ces ordres se trouvaient dans ce moment en harmonie parfaite avec ses sentiments personnels et la haine qu'il avait vouée aux Républicains français. Tel était le général auquel Paul Ier avait ordonné de vaincre les Français, et le nouvel adversaire contre lequel devait lutter Moreau. En arrivant, le 25 avril 1800, sur l'Adda, Suwarow disposa son armée sur trois colonnes correspondantes aux points de défense des Français. Celle de droite, commandée par le général Rosemberg, se porta sur la pointe du lac de Côme et sur Lecco; celle de gauche sous les ordres du général Mélas, campa à la vue de Cassano, tandis que les divisions de Zoph et de Ott, formant le centre, bivouaquaient sur les bords de l'Adda. Les Français avaient établi à Cassano même une tête de pont retranchée, indépendamment de plusieurs batteries élevées sur la droite. Moreau avait son quartier-général à Naviglio-Martesana; deux de ses divisions défendaient ce passage.

Sa gauche, composée de deux divisions aux ordres de Serrurier, présentait un front menaçant sur l'Adda supérieure, où elle occupait Trezzo et Imberzano. Le centre, posté derrière Lecco, avait jeté un pont dont la tête, placée sur la rive gauche, était fortement retranchée. Tous les autres ponts entre Lecco et Cassano avaient été rompus. Un fort détachement de la division du général Delmas se trouvait à Lodi vers l'Adda inférieure; cette colonne avec une autre division couverte par la forteresse de Pizzighitone, formait la droite de l'armée française. Les eaux profondes et encaissées de l'Adda présentaient une barrière naturelle en avant de ces positions. Suwarow fit attaquer, le 26 avril, le poste de Lecco, en deçà du lac de Côme. Dans la même journée il s'empara de Crème, poussa ses avant-postes jusqu'au pont de Lodi, tandis que le général Hohenllozern faisait marcher des piquets de cavalerie sur Pizzighitone. Le général Suwarow avait ordonné de surprendre Moreau en traversant à son insu l'Adda. Une telle entreprise pouvait paraître difficile; le général Wuskassowich parvint cependant à établir, sans être apperçu, un pont volant, sur lequel il passa l'Adda supérieure vers Brivio, et prit poste sur la rive opposée avec quatre bataillons, deux escadrons et quatre pièces de canon. D'un autre côté, les divisions des généraux Ott et Zoph arrivèrent dès neuf heures du soir en face de Trezzo, et demeurèrent masquées par le village Gervasio. Le marquis de Chateler fit aussi pendant la nuit jeter un pont à deux milles du château de Trezzo, dans la partie de l'Adda où l'escarpement de ses rives et la violence de son courant semblaient offrir le plus de difficultés. La hardiesse même de cette entreprise en assura le succès. Les premières troupes transportées au delà de la rivière coururent se cacher sous les rochers sur lesquels est bâti le château de Trezzo. Ce coup de main hardi épargna beaucoup de sang. Lorsque ce pont fut achevé, à six heures du matin, quelques bataillons russes et un régiment de Cosaques attaquèrent et surprirent les Français, les délogèrent de Trezzo, et les poursuivirent jusqu'à Pozzo. Tandis que le passage exécuté à Brivio avait attiré l'attention des Français, Moreau portait ses forces vers sa gauche, pour s'opposer aux progrès de la division du général Rosemberg. La division Grenier, marchant sur Brivio, rencontra une partie de la division Serrurier qui avait été dépostée de Trezzo, et la soutint. Alors il

s'engagea un combat furieux entre les troupes françaises ralliées et la division du général Ott, qui avait défilé toute entière sur le pont voisin de Trezzo. De part et d'autre on combattit chaudement; l'avantage fut long-temps disputé; bientôt les Français, soutenus par une partie de la division du général Victor, pressèrent les Impériaux, gagnèrent leurs flancs droits du côté de Brivio, et les firent plier. Ils allaient envelopper leur droite et la culbuter dans l'Adda, quand le général Chateler arriva par le pont de Trezzo avec la division du général Zoph; il chargea à la baïonnette avec les bataillons de grenadiers qui formaient la tête de cette colonne, et reprit l'avantage. Le village de Pozzo fut emporté, et les Français se retirèrent sur Vaprio, où ils furent encore forcés. Ce dernier mouvement ôta tout espoir au général Serrurier d'être secouru; il se trouva séparé des divisions qui avaient tenté vainement de venir jusqu'à lui. Les troupes impériales qui avaient passé à Lecco, celles du général Wuskassowich et le reste de la division Rosemberg qui avait passé l'Adda à Brivio, l'enveloppèrent entièrement. Dans cette situation désespérée, Serrurier tenta en vain de s'ouvrir un passage l'épée à la main, il lui fallut mettre bas les armes avec les débris de sa division; mais il ne les posa qu'après avoir obtenu que tous les officiers retourneraient en France sur leur parole, et que les soldats seraient échangés les premiers contre autant de soldats de l'armée alliée faits prisonniers dans cette sanglante journée, où l'on compta plus de dix mille morts. L'armée française acheva sa retraite sur Milan, le 27, tandis que les Russes et les Allemands investissaient Ferrare et Mantoue, s'emparaient des postes abandonnés ou forcés sur le Pô, coupaient les routes de la Haute-Toscane et du duché de Parme, et rendaient ainsi chaque jour plus périlleuse et plus difficile la retraite de l'armée française de Naples, commandée par le général Magdonald. Un moment prisonnier des Russes, le général Serrurier ne perdit rien de la fierté d'un militaire français. Invité à dîner par le général Suwarow, la conversation roula sur les événements militaires des campagnes précédentes. Sur la fin du repas, Suwarow lui demanda où il comptait se retirer. — *A Paris.* — *Tant mieux*, répond Suwarow, *j'espère vous y voir bientôt.* — *Je l'ai toujours espéré moi-même*, repartit le général Serrurier, qui comptait bien que les Français ne seraient pas toujours vaincus. 25 *avril* 1799.

CASSEL (*siége de*). Philippe de Valois, à peine monté sur le trône, porta ses armes vers la Flandre, pour en aider le comte à soumettre ses sujets rebelles. On comptait dans son armée trente mille hommes, parmi lesquels étaient quatorze mille gendarmes. Philippe marcha droit vers Cassel, et en forma le siége. L'armée des rebelles, moins nombreuse, n'avait que de l'infanterie. C'étaient des pêcheurs, des paysans, des artisans. Un petit marchand de poissons, nommé Colin Zannequin, était leur chef, homme hardi et courageux, en qui l'audace et la ruse suppléaient au défaut d'expérience militaire. Tel était le singulier champion opposé au roi de France ; telles étaient les troupes destinées à combattre la plus belle noblesse de l'Europe. Peu s'en fallut que ce ramas de gens ignobles ne parvînt à détruire ces fiers bataillons, qui les méprisaient un peu trop. Jamais on ne vit rien de plus déterminé et de plus insolent que ces nouveaux soldats campés et retranchés, à la vue de Cassel, sur une éminence d'un difficile accès. Ils osèrent arborer sur une des tours de la ville une espèce d'étendard sur lequel on avait fait peindre un coq avec ces mots :

Quand ce coq chanté aura,
Le roi Cassel conquérera.

Zannequin méditait cependant un projet, dont la réussite pouvait lui procurer un succès complet. Tous les jours il allait lui-même porter du poisson dans le camp français ; il le donnait à un prix modique pour inspirer la confiance de l'armée, et voir plus facilement ce qui s'y passait. On y tenait table long-temps, on y jouait beaucoup, on y dansait, on y dormait la méridienne ; la garde enfin s'y faisait avec tant de négligence, que l'audacieux Flamand conçut le dessein d'enlever le roi avec tout son quartier. Le 23 août 1328, sur les deux heures après midi, au temps où il savait que les Français prenaient quelque repos, il partage ses troupes en trois corps, ordonne à l'un de marcher paisiblement jusqu'au quartier du roi de Bohême, commande à l'autre de s'avancer en silence contre la bataille aux ordres du comte de Hainault, se met lui-même à la tête du troisième corps. Il entre dans le camp sans pousser le cri de guerre alors usité lorsqu'on allait au combat, et perce droit vers la tente du roi, où la garde ne se faisait pas avec

plus de soin. Quand ils parurent, on s'imagina que c'était un renfort qui venait joindre le monarque. Renaud Delor, noble chevalier, alla au devant d'eux, et commença par les quereller amicalement de venir troubler le sommeil de leurs amis. On lui répondit par un coup de javelot qui le renversa mort. Ce fut le signal du combat. Les Flamands tirent l'épée, et font main-basse sur tout ce qui se rencontre. L'alarme se répand dans le camp français, de grands cris annoncent le danger, on court aux armes. Le roi en est averti par un dominicain, son confesseur. Il plaisante le bon père, dont la peur troublait, dit-il, l'imagination; mais bientôt arrive Miles de Noyers, chevalier qui portait l'oriflamme; celui-ci lui confirme la nouvelle, et le conjure de se faire armer. Nul écuyer, nul chevalier ne se trouvaient auprès du monarque pour lui rendre ce service : les clercs de sa chapelle y suppléent. Il monte aussitôt à cheval, et fait marcher droit aux assaillants. Miles de Noyers l'arrête en lui conseillant d'attendre que sa troupe soit assez grossie pour tourner les Flamands et les prendre ensuite en flanc. Le brave chevalier lève en même temps l'étendard royal en un lieu où il pouvait être vu de fort loin. A ce signal, la cavalerie se range autour de son prince. Les Flamands sont enveloppés, enfoncés, taillés en pièces. De seize mille hommes qui composaient cette armée, aucun ne recula, mais aucun n'échappa. Les Français perdirent peu de monde dans cette action. Ce succès intimida les rebelles; leurs bataillons se dissipèrent en un moment; Cassel fut prise, rasée et réduite en cendres. Après avoir tout pacifié, Philippe se retira, en disant au comte de Flandres : *Soyez plus prudent et plus humain, et vous aurez moins de rebelles.* 1328.

CASSEL EN HESSE (*siége de*). Dans la guerre de sept ans, les Français prirent Cassel en Hesse. Le duc Ferdinand de Brunswick, qui déjà avait tenté de la reprendre sans y pouvoir réussir, résolut de s'en emparer en 1762. Pour y parvenir, et empêcher les Français d'y donner du secours, la position du prince lui indiquait d'entrer par la Haute-Hesse et le Waldec dans la partie basse de la Hesse. Il se mit donc en marche pour gagner les hauteurs qui s'élèvent derrière l'Olm et la Lahn. Les généraux français le harcelèrent dans sa marche pour donner au prince de



Condé le temps de passer la Lahn à Marbourg, et de gagner les hauteurs de Wetern. Le prince Ferdinand y parvint le premier. Le prince de Condé, se voyant prévenu, repassa la Lahn. Le maréchal de Soubise, voulant dégager Cassel, tenta de s'ouvrir le chemin qui mène à Zienghain. Il s'engagea un combat à la Bruckenmulhe, où il perdit beaucoup de monde. Les deux armées demeurèrent le reste de la campagne dans la même position. Pendant leur inaction, le prince de Brunswick ouvrit la tranchée devant Cassel le 15 octobre. Le baron de Diesbach, qui y commandait, n'ayant aucun espoir d'être secouru, capitula le 7 novembre. Toute la Hesse se soumit au vainqueur. Deux jours après, la paix fut signée entre la France, l'Espagne, le Portugal et l'Angleterre. La France se reposa quelque temps d'une guerre longue qui avait épuisé ses finances, fait périr beaucoup de braves, sans avoir agrandi sa puissance, ni augmenté son territoire. 15 *octobre* 1761.

CASSOVIE (*bataille et sièges de*). 1. La ville de Cassovie, dans la Basse-Hongrie, fut souvent le théâtre des exploits des Allemands et des Turcs, depuis l'entrée de ces derniers en Europe. En 1389, Amurat I vainquit, dans ces plaines, les Hongrois, les Valaques, les Dalmates et les Triballiens confédérés. Après une bataille longue et sanglante, le sultan alla reconnaître les morts, et se promener sur ce champ de carnage. Quand il eut considéré ces tristes trophées de ses succès : *Je m'étonne*, dit-il au grand-visir qui l'accompagnait, *de ne voir parmi ces morts que des jeunes gens sans barbe*, *et pas un vieillard. — C'est ce qui nous a donné la victoire*, reprend le visir. *Toute cette jeunesse n'écoute que le beau feu qui l'anime*, *et vient périr à nos pieds. La vieillesse est plus tranquille et plus sage. — Ce qui me surprend encore davantage*, reprit le Grand-Seigneur, *c'est que j'aye triomphé. Je songeais cette nuit qu'une main ennemie me perçait le flanc. Cependant*, *grâces à Dieu*, *grâces à son Prophète*, *je triomphe et je vis.* A peine eut-il prononcé ces mots, qu'un soldat triballien, caché parmi les morts, se lève plein de rage, et plonge son poignard dans le ventre du sultan. Ce malheureux est mis en pièces. Le superbe sultan voit son songe accompli; vainqueur dans trente batailles, il expire deux heures après, sous les coups d'un assassin. 1389.

2. En 1447, Amurat II et les Hongrois en vinrent encore une fois aux mains dans les plaines de Cassovie. Le combat fut terrible, et les Turcs furent vainqueurs.

3. Cassovie fut assiégée, en 1590, par Jean-Albert, roi de Pologne. Elle se défendit vaillamment, et Albert renonça à son entreprise.

4. Tékéli prit Cassovie en 1682, mais trois ans après elle se rendit à Jean Caprara, général de l'empereur, qui l'assiégea peu de jours.

CAST (*action de Saint-*). Le roi de Prusse, Frédéric-le-Grand, pressé par les armées françaises sur le Bas-Rhin, demanda à l'Angleterre de tenter une descente sur les côtes de Bretagne. Il espérait ainsi se débarrasser des troupes qui l'incommodaient dans le Palatinat. L'amiral Howe, et le général Bligh furent chargés de cette opération. La place de Saint-Malo tenta d'abord les Anglais, mais ses fortifications les dégoûtèrent de cette entreprise difficile. Ils descendirent dans la baie de Saint-Cast, non loin de Matignon. Tout ce pays était ouvert; nulle démonstration hostile n'avait fait présumer une descente des Anglais. Ils l'opérèrent sans résistance. A cette nouvelle, le duc d'Aiguillon, commandant de la province, marche à la tête de la noblesse bretonne, des milices, et des troupes qui sont sous sa main. L'infanterie est conduite sur des chariots de poste; la cavalerie s'avance à marches forcées; les routes sont couvertes d'artillerie et de munitions. Six jours après leur débarquement les Anglais sont enveloppés par des forces supérieures. Leurs généraux examinent l'orage prêt de fondre sur eux; ils tiènent conseil; le rembarquement est décidé. C'était au quartier-maître-général de l'armée à donner les ordres de détails de son exécution. M. Walton remplissait ce poste. Tandis qu'il aurait dû porter ses soins à cette importante opération, une brochure française, sur la situation de l'Angleterre, tombe entre ses mains; sa lecture l'intéresse; la curiosité l'emporte sur le devoir; il diffère de quelques heures de donner ses ordres; l'occasion lui échappe; le duc d'Aiguillon la saisit. A son arrivée, ce duc s'appercevant du désordre de l'armée anglaise prête à regagner ses vaisseaux, l'attaque en même temps sur le centre

et sur les ailes. Vainement les vaisseaux anglais firent un feu terrible pour arrêter les progrès des Français, une partie de leur arrière-garde fut tuée, et l'autre demeura prisonnière de guerre. La précipitation dans le rembarquement fit périr un grand nombre de soldats. La mer était couverte de malheureux foudroyés tout à la fois par leurs propres vaisseaux et par l'artillerie et la mousqueterie françaises. Si un bateau plat s'approchait de terre pour soustraire quelque infortuné à la mort, les matelots ne pouvaient agir, tant était grande la foule de ceux qui s'y précipitaient pour s'y sauver. S'ils voulaient quitter le rivage, les soldats entrés dans ces barques étaient forcés de couper, à coups de sabres, les mains de ceux qui, n'ayant pu y entrer les premiers, retardaient leur départ en s'accrochant à leurs bords. Ainsi la mort se présentait de toutes parts à ces malheureux. Ils ne pouvaient profiter des moyens de salut qui leur étaient offerts; souvent même ils périssaient en voulant en user. Un gros rocher, situé près de la terre, présentait bientôt un spectacle non moins déplorable que le rivage et la mer. Des Anglais, qui y avaient couru pour se soustraire aux baïonnettes françaises, étaient impitoyablement mitraillés par l'artillerie du rivage. Cela dura jusqu'à l'instant où la flotte anglaise cessa son feu. Aussitôt les Français ne voyant plus pour eux de danger d'être humains, prodiguèrent les secours les plus touchants aux Anglais blessés ou près de périr dans les flots. L'armée britannique eut à regretter quatre mille morts et huit cents prisonniers. Le succès des Français fut d'autant plus agréable qu'ils joignaient à la gloire de vaincre, la douce satisfaction de délivrer leur territoire d'un ennemi qui voulait y porter la désolation et la mort. *Du* 4 *au* 10 *septembre* 1758.

CASTEL-FRANCO (*combat de*). La marche rapide de la grande armée française, commandée par l'empereur Napoléon, avait coupé une colonne de l'armée autrichienne, qui était, en 1805, sous les ordres du général Mack. Instruit de sa marche pour se joindre au prince Charles dans le Tirol, le maréchal Masséna pensa que cette colonne, descendant des montagnes du Tirol, chercherait, soit à traverser les lignes de l'armée, pour arriver dans les lagunes de Venise, et se réunir aux troupes autrichiennes qui défendaient cette place, soit à opérer par Feltro et Belluno pour se joindre

aux débris de l'armée du prince Charles vers Leybach. Dans la première hypothèse, la position de l'aile droite que Masséna avait laissée, pour observer Venise, sous les ordres du lieutenant-général Gouvion Saint-Cyr, lui répondait que les ennemis ne tenteraient pas impunément ce passage. Dans la seconde, le maréchal Masséna avait fait occuper les deux Ponteba et la Chiusa di Pless, par plusieurs régiments aux ordres des généraux Lacour et Lenchantin. La situation de l'armée française sur l'Isonzo lui permettait de détacher à temps des forces suffisantes pour couper cette division autrichienne, pendant que l'avant-garde continuerait de se porter sur Leybach. Cependant cette colonne, dont tous les mouvements étaient observés, vint se jeter sur Bassano le 23 novembre. Forte de sept mille hommes d'infanterie, et de douze cents cavaliers commandés par le prince de Rohan, elle enleva facilement cent cinquante hommes qui formaient la garnison de Bassano, et marcha sur Castel-Franco. Aussitôt que le général Saint-Cyr connut que le but du prince de Rohan était de forcer la ligne française, dont sans doute il ne connaissait pas toute la force, il fit des dispositions pour le bien recevoir. Masséna, tranquille sur ce point, avait fait arriver, à marches forcées, deux divisions de grenadiers aux ordres du général Partonneaux, deux brigades des divisions Duhesme et Seras, une division de grenadiers et une brigade de dragons. Les grenadiers, remontant la Piave par il Bosco del Mantello, devaient ensuite tourner la position de Bassano; et la division Gardanne, dirigée sur Venzone, renforcer les détachements envoyés aux deux Ponteba pour couper toute retraite à l'ennemi, dans le cas où il prendrait la route de Belluno et de la Piave di Cadore, pour gagner Leybach, et rejoindre le prince Charles. Masséna, ayant laissé le commandement du corps d'armée au géneral Duhesme, se porta lui-même sur la Piave. Le lieutenant-général Saint-Cyr réunit trois divisions sous le commandement du général Regnier, tandis qu'il était lui-même à Campo-Pietro, avec un régiment polonais. Le général Regnier reçut ordre d'attaquer le lendemain à la pointe du jour. La colonne autrichienne, sentant sa position, marcha vers le général Regnier qui la reçut avec la plus grande vigueur. Elle fut cependant obligée quelques instants de se replier. Plusieurs fois l'ennemi revint à la charge, mais il se heurta inutile-

ment contre la masse française. Pendant cette action, le lieutenant-général Saint-Cyr faisait faire un mouvement à un régiment polonais qui se trouvait à Campo-Pietri, et tourna les Autrichiens. La déroute de ceux-ci fut alors complète jusqu'à Castel-Franco, où les troupes françaises arrivèrent en même temps que les Impériaux. Tout ce qui n'avait pas péri ou qui n'avait pas été pris sur le champ de bataille, demanda à capituler. Six mille hommes d'infanterie et mille chevaux demeurèrent au pouvoir des Français. Ce corps était bien plus nombreux que les troupes dont il était environné; mais les Français s'étaient multipliés par leurs heureuses dispositions, de manière que la perte des Allemands était devenue inévitable. Le général prince de Rohan fut pris avec beaucoup d'officiers. On enleva douze canons, douze drapeaux et un étendard aux Autrichiens, et l'on retrouva les Français faits prisonniers deux jours avant à Bassano. 23 *novembre* 1805.

CASTEL-GENEST (*combat de*). Tandis que le général Dugommier attaquait Toulon, Masséna défendait les montagnes des Alpes contre les entreprises des Autrichiens et des Piémontais. Instruit de l'évacuation du poste de la Torre par les Sardes, Masséna résolut de profiter de ce mouvement rétrograde pour attaquer le poste de Castel-Genest, d'où il semblait encore menacer Utel. Aussitôt ce général assemble environ cinq cents grenadiers et chasseurs; il se met à leur tête le 24 novembre 1793, et marche long-temps avant le jour, suivant le chemin de la Torre, pour tourner Castel-Genest par la droite, seul point attaquable de ce fort. Ce fut en s'accrochant à des degrés taillés naturellement dans le roc, que cette petite colonne française gravit, continuellement suspendue sur d'horribles précipices. L'audace de cette entreprise en imposa aux ennemis qui s'enfuirent à son approche. Après quatre heures d'une marche pénible et difficile, Masséna atteignit le corps de bataille des Piémontais sur les hauteurs de Castel-Genest où il était campé. L'action s'engagea par une fusillade des plus vives, et bientôt l'on fut à portée de pistolet de leurs retranchements. Forts de leur position et de la supériorité de leur nombre, car ils étaient huit cents, les Piémontais firent pleuvoir sur les assaillants une grêle de balles et de rochers. Si cette manière terrible et inusitée de combattre effraya

quelques instants les Français, elle ne put leur enlever la victoire. Après deux heures d'une rude mêlée, les Piémontais, forcés dans leurs retranchements, se replièrent sur la montagne de Brec, laissant sur le champ de bataille une foule de morts et de blessés. Leur retraite s'était faite dans le plus grand désordre. La terreur dont ils étaient frappés, engagea Masséna à tenter par surprise un succès qu'il ne pouvait arracher par la force. Le Brec est la montagne la plus difficile et la plus élevée de cette chaîne des Alpes. On n'y arrive que par un sentier étroit et sinueux, bordé de rochers et de précipices où, depuis la naissance de la guerre, on ne s'était pas avisé d'essayer de porter du canon. Ce que personne n'avait osé même croire possible, Masséna l'exécuta. Il fit descendre une pièce de quatre du haut de la madone d'Utelle; on la porta à bras pendant deux milles; général, officiers, soldats y mirent la main. Enfin, après sept heures de travaux, elle fut mise en batterie devant le poste avancé de Castel-Genest; elle tonna sur les Sardes. Épouvantés du bruit de cette artillerie, répété et grossi par les échos dans ces lieux montueux et solitaires, les Piémontais s'ébranlent; grenadiers, chasseurs, éclaireurs montent au pas de charge sur le sommet de cette montagne; les Français sont maîtres du Brec, et poursuivent les Sardes de poste en poste, de rocher en rocher. Une colonne, commandée par le général Despindy, tombe sur Figaretto. Après quelques fusillades, les Piémontais fuient de toutes parts, abandonnant trois camps tendus, des armes et des bagages. 24 *novembre* 1793.

CASTELLAMARE (*affaires de*). 1. Les Napolitains, las du joug des Espagnols, déclarent, en 1647, qu'ils veulent se mettre sous la protection de la France. Le duc de Guise qui se trouve à Rome va se mettre à leur tête. Il charge Cérisantes d'attaquer Castellamare avec un petit corps de troupes. Ses soldats se mutinent et demandent de l'argent, menaçant de tuer leur commandant s'il les pressait davantage de marcher et d'obéir. Le duc averti court pour y porter remède. A son abord les révoltés soufflaient leurs mèches, et les compassaient déjà, se préparant à tirer sur lui leurs mousquets. Le duc s'avance et demande fièrement quels étaient ceux qui ne se fiaient pas à sa parole, et refusaient de lui obéir. Un des plus mutins répond : *C'est moi, et généralement*

tous les autres. Le duc pousse sur lui son cheval, met l'épée à la main, la lui passe au travers du corps, et le tue roide. *Y en a-t-il encore quelqu'autre qui veuille mourir de ma main*, s'écrie le duc? — *C'est moi*, répond un autre! *Vous ne le méritez pas*, reprend le duc, *mais vous mourrez de la main du bourreau!* A l'instant il le fait désarmer, confesser, et pendre à un arbre. Les autres, étonnés de l'audace du duc de Guise, mettent bas les armes: ils lui demandent pardon. Il leur commande alors de marcher, leur montre l'argent qu'il avait apporté pour les payer, mais leur annonce que pour les punir ils n'en auront de trois jours. 1647.

2. Lors de la première occupation du royaume de Naples par les Français, en 1798, leurs plus dangereux ennemis furent les paysans qui se levèrent à la voix des Anglais et du cardinal Ruffo. Un nombre considérable de rebelles tomba, le 27 avril 1799, sur Castellamare, ville de la principauté citérieure, à six lieues de Naples. Trois officiers de la marine française se disposaient à en défendre le fort, quand les canonniers napolitains refusèrent de tirer. M. Garfano, l'un d'eux, s'approche des pièces, met le sabre à la main, et les force ainsi à faire feu. Les canonniers déchargent en l'air leurs canons; l'officier s'écrie: *La patrie est trahie!* et se lance du fort dans une petite barque qu'il cherche à faire manœuvrer lui-même. Il est bientôt frappé d'une grêle de coups de fusil, sous lesquels il expire. Les révoltés mettent en pièces son cadavre, puis brûlent les restes de ce brave et malheureux jeune homme. Cependant les Anglais s'approchent et débarquent un corps du régiment des Étrangers, et une troupe composée d'insurgés de Citara, et d'une vingtaine d'Anglais. L'énergie des habitants se ranime; le général sarrasin part de Naples avec un corps d'infanterie et de cavalerie. Le général Magdonald se transporte le lendemain à la tour de l'Annonciade pour ordonner les dispositions de l'attaque; il fait partir deux barques canonnières et deux galiotes à bombes. Les insurgés et les troupes de ligne, conduits par les Anglais, avaient garni de canons la grande route de Castellamare; mais la troupe française, traversant les jardins, tourna leurs batteries, les prit de flanc, et fit un grand carnage de ceux qui les défendaient. Un vaisseau anglais, qui s'était approché de la tour de

l'Annonciade, fut obligé par le feu des barques françaises de s'en écarter. Il s'éloigna bientôt de ce rivage, abandonnant au juste ressentiment des Français les malheureux habitants de Castellamare, dont ils avaient excité les fureurs. Le général Magdonald rentra dans Naples, portant les drapeaux pris aux vaincus. 27 *avril* 1799.

CASTELLARO (*combat de*). La division du général Masséna continua de poursuivre, le 12 septembre 1796, le comte de Wurmser, qui cherchait à se jeter dans Mantoue; elle espérait le rencontrer dans le moment où il serait arrêté sur le Tartaro et le Tayone : elle marcha vainement toute la journée, et s'avança jusqu'à Mogara, sans qu'elle eût encore trouvé l'arrière garde ennemie, ce qui lui fit présumer qu'il avait encore trouvé moyen de passer le Tartaro. En effet, une nouvelle méprise de quelques généraux français était venue tirer d'embarras le comte de Wurmser. Le pont de Castellaro avait été coupé et occupé, mais on avait oublié celui de Villa-Impenta. Wurmser s'y porta au moment où le général Charton y arrivait avec quelques centaines de chasseurs pour s'en emparer et le couper. Malgré des forces aussi disproportionnées, le général Charton attaqua les Autrichiens, mais il perdit la vie dans ce combat; ses troupes furent maltraitées, et se replièrent sur Castellaro. Poursuivi trop vivement pour penser à combattre, le maréchal Wurmser continua sa marche sur Mantoue, où il entra avec sa cavalerie et quatre mille hommes d'infanterie. Le général Bonaparte, sentant que la prise de Wurmser terminait la guerre, n'épargna ni soins, ni peines pour y parvenir; mais la lenteur apportée dans l'exécution de ses ordres firent avorter des mesures conçues avec génie, et retardèrent ses succès. 12 *septembre* 1796.

CASTELLONE (*bataille de*). Les armées de l'empereur Constant II, et de Grimoald, roi des Lombards, se rencontrèrent près de Castellone, à une lieue de Gaëte, en 663 de notre ère. Le succès fut long-temps incertain. Dans la chaleur du combat, un Lombard nommé Amelongh, qui portait la lance du roi, en perça avec tant de furie un cavalier grec, qu'il l'enleva, dit-on, de dessus son cheval, le jeta par dessus sa tête, et l'envoya tomber mort derrière

lui. Ce trait de force effraya tellement les Grecs, qu'ils prirent la fuite, abandonnant la victoire. 663.

CASTELNAUDARI (*siége et combat de*). 1. Le malheureux Raymond VI, comte de Toulouse, se voyant près d'être dépouillé de ses états par Simon, comte de Montfort, l'un des chefs des Croisés contre les Albigeois, vint assiéger Castelnaudari en 1211, où Simon se trouvait renfermé. Ce siège fut opiniâtre et meurtrier. Plusieurs combats furent livrés sous ses murs; mais Raymond, instruit de l'arrivée d'un nouvel essaim de Croisés, abandonna son entreprise.

2. Monsieur, frère de Louis XIII, révolté contre ce monarque, entraîna dans son parti Henri II, duc de Montmorency, amiral et maréchal de France, gouverneur du Languedoc. Cette province devint le théâtre de la guerre. Le roi envoya pour réduire les rebelles les maréchaux de la Force et Schomberg. Schomberg s'avança près de Castelnaudari avec deux mille hommes de pied et douze cents chevaux. Lorsque les deux armées furent en présence, Montmorency appercevant dans le chef de son parti une contenance mal assurée, lui dit : *Allons, Monsieur, voici le jour où vous serez victorieux de vos ennemis; mais*, ajouta-t-il en montrant son épée, *il faut la rougir jusqu'à la garde*. Ce discours ne produisant pas l'effet qu'il desirait, ce grand capitaine va reconnaître un poste à la tête de soixante à quatre-vingts maîtres. Les enfants perdus de Schomberg tirent quelques coups sur sa troupe. Montmorency se laisse entraîner à son impétuosité, franchit un large fossé, suivi seulement de cinq à six personnes, renverse tout ce qui se présente, et tombe enfin percé de coups. Fait prisonnier, on le conduisit dans une tente, où son chirurgien vint visiter dix-sept blessures qu'il avait reçues dans ce combat. *Aucune n'est dangereuse*, lui dit-il. — *Mon ami*, lui dit le duc, *vous avez oublié votre métier, car je puis vous assurer qu'il n'y en a pas une seule, jusqu'à la plus petite, qui ne soit mortelle.* Il avait raison; car, quelques jours après, l'implacable Richelieu le fit périr sur un échafaud dans l'hôtel-de-ville de Toulouse. Toute la France, pénétrée de ses services, de ses vertus, de ses triomphes, demandait qu'on adoucît la rigueur des lois en sa faveur. Riche-

lieu, pour épouvanter les grands, voulait faire un exemple; il ne pouvait trouver une plus illustre victime que Montmorency, l'homme de la France le mieux fait, le plus aimable, le plus brave, le plus noble et le plus magnifique. Le cardinal fait instruire son procès par le parlement de Toulouse, et le poursuit vivement. Les juges interrogent Guitaut pour savoir s'il a reconnu le duc dans la chaleur du combat. *Le feu et la fumée dont il était couvert*, répond cet officier les larmes aux yeux, *m'ont empêché d'abord de le distinguer; mais voyant un homme qui, après avoir rompu six de nos rangs, tuait encore des soldats au septième, j'ai jugé que ce ne pouvait être que M.* de Montmorency. *Je ne l'ai su certainement que lorsque je l'ai vu à terre sous son cheval mort.* Louis XIII fut inflexible envers un homme qui avait gagné pour lui tant de batailles. La politique lui faisait un devoir de la sévérité pour abaisser les grands du royaume : il écouta son intérêt, et oublia la clémence. 1632.

CASTEL-NOVO (*combat de*). L'aile droite de l'armée d'Alvinzi avait continuellement battu dans le Tirol la division du général Vaubois. Le général autrichien Davidovich, manœuvrant habilement, avait obtenu des avantages marqués, et repoussé Vaubois de positions en positions jusqu'à Castel-Novo. Après la victoire d'Arcole, les affaires changèrent de face. Davidovich, ignorant la position d'Alvinzi fuyant vers la Brenta avec les débris de son armée, fut lui-même attaqué, le 21 novembre 1796, par le général Bonaparte, commandant la division Vaubois, réunie à celle du général Masséna, qui avait passé l'Adige. Leur jonction s'était opérée à Villa-Franca. Ces divisions marchèrent ensemble sur Castel-Novo, tandis qu'Augereau se portait sur les hauteurs de Sainte-Anne pour couper la vallée de l'Adige à Dolce. Cette manœuvre fermait toute retraite au général autrichien. Joubert, commandant l'avant-garde de ces deux divisions, atteignit les Impériaux sur les hauteurs de Campana. Après un léger combat, un corps de l'arrière-garde autrichienne fut entouré, douze cents hommes furent prisonniers, trois à quatre cents se noyèrent dans l'Adige. Les Français reprirent les positions de Rivoli et de la Corona, en poursuivant l'ennemi jusqu'à Preabocco. En même temps Augereau rencontra les Autri-

chiens à Sainte-Anne, les dispersa, leur fit trois cents prisonniers, prit Dolce, et s'empara de quatre canons et six caissons. 21 *novembre* 1796.

CASTEL-NOVO (*combat de*). La ville de Castel-Novo en Dalmatie, souvent prise et reprise par les Espagnols, les Algériens et les Vénitiens, n'avait jamais vu approcher de ses murs les armées françaises avant la promesse faite à la France de la remise des Bouches du Cattaro. Pour obliger l'empereur d'Autriche d'être fidèle à ses traités, le général Marmont, commandant, en 1806, l'armée française en Dalmatie, s'approcha du vieux Raguse. Six mille Russes étaient réunis à huit à dix mille Monténégrins dans la vallée de Satorina et sur le Col de Debilibrich. Ils menaçaient de là la communication du colonel-général Marmont avec Raguse. Dans la nuit du 29 au 30 septembre, six mille Français sortirent de Raguse. Il suffit aux éclaireurs de paraître pour dissiper les avant-postes des Russes, et forcer le Col de Debilibrich. Les Russes et les Monténégrins abandonnèrent leurs positions sans combattre. Le lendemain, le colonel-général Marmont continua sa marche sur les hauteurs qui sont vis-à-vis de Castel-Novo. Les Français culbutèrent trois bataillons Russes, et dispersèrent, en marchant la baïonnette en avant, une nuée de Monténégrins qui les soutenaient. Ils laissèrent dans cet endroit quatre cents des leurs sur le champ de bataille. Cette position enlevée, une colonne française, qui agissait par la vallée, débouche et arrive sur quatre mille Russes rangés en bataille. Le soixante-dix-neuvième régiment de ligne se porte en avant, formé en colonnes d'attaque; l'ennemi ne peut résister à cette charge, conduite par le général Delzons: son centre est coupé, sa droite débordée; il se retire en désordre, sous le canon de la place et de la flotte russe qui envoie des chaloupes pour protéger sa fuite. Pour punir les Monténégrins de leurs hostilités, Marmont fait brûler leurs villages et le faubourg de Castel-Novo. Les Monténégrins au désespoir fondent comme une nuée sur les Français; mais leurs efforts sont repoussés, le champ de bataille est couvert de leurs morts; et ces peuples apprènent, par une leçon terrible, à craindre la baïonnette de soldats auxquels rien n'avait résisté en Europe. 30 *septembre et* 1er *octobre* 1806.

CASTIGLIONE (*bataille de*). Le général Wurmser venait de remplacer le comte de Beaulieu dans le commandement de l'armée autrichienne en Italie. De nombreux bataillons arrivent de l'intérieur des états héréditaires de l'Autriche, et des recrues considérables avaient augmenté son armée. Vingt mille soldats avaient été amenés en poste de l'armée autrichienne du Rhin pour grossir celle d'Italie. Wurmser campait sur les hautes montagnes du Tirol qui séparent l'Allemagne de l'Italie. L'armée française se trouvait encore affaiblie par les nombreux détachements nécessaires pour garder ses conquêtes ; une partie de ses braves était au siège de Mantoue, une autre avait péri dans les combats. La vue de cette faible armée et de ses positions persuada au comte de Wurmser qu'il lui suffirait de se présenter avec des forces supérieures pour vaincre les Français, débloquer Mantoue et reporter le théâtre de la guerre dans le Milanais. Le 29 juin 1796, son armée fond comme un torrent rapide sur toute la ligne occupée par Bonaparte vers le lac de Garda. Une colonne française, surprise à Salo, se retire à Dezenzanno, au lieu de défendre Brescia, conformément à ses instructions. Brescia tombe au pouvoir des Autrichiens avec ses magasins et ses hôpitaux. Masséna est forcé, après un combat opiniâtre, d'abandonner l'excellent poste de la Corona. Le général Guyeux, enfermé dans Salo, se défend dans un vieux château contre une colonne autrichienne. Cernés de toutes parts, manquant de pain, ces braves font pendant deux jours une vigoureuse défense.

Une attaque aussi vive, qui paraissait bien combinée, eût épouvanté une âme moins ferme que celle de Bonaparte. Sa première pensée fut de rassembler toutes ses troupes, et de livrer, à Roverbella, une bataille générale capable de décider encore une fois du sort de Mantoue. A chaque moment, les Autrichiens faisaient de plus rapides progrès; de Brescia, ils s'étaient portés, le 30 juin, sur Lonado, et de nouvelles colonnes, descendant tout à la fois du Tirol par Brescia et l'Adige, pouvaient envelopper Bonaparte, qui se trouvait dans ce moment au milieu d'elles. A un plan hardi, ce général opposa une conception plus audacieuse encore; la fortune lui sourit. Trop faible pour faire face aux deux divisions réunies des Autrichiens, l'armée française pouvait battre chacune d'elles isolément. En rétrogradant rapidement, Bonaparte pouvait envelopper la division venue de

Brescia, la battre ou la faire prisonnière, revenir ensuite attaquer Wurmser sur le Mincio, et l'obliger de regagner le Tirol. Pour exécuter ce dessein hardi, il fallait lever le siége de Mantoue sur le point d'être prise, et repasser sur-le-champ le Mincio. Toutes les divisions françaises se portèrent sur Brescia, le 30 juin, tandis que les Autrichiens occupaient Lonado. Le lendemain, les braves, enfermés à Salo dans un vieux château, sont délivrés par le général Soret. Les Impériaux battus perdent deux drapeaux, deux canons, deux cents hommes. Un combat opiniâtre et long-temps indécis s'engage à Lonado entre le général Dallemagne et les Autrichiens : ceux-ci étaient bien supérieurs en nombre; mais Bonaparte était tranquille, *la trente-deuxième était là.* Six cents ennemis demeurent sur le champ de bataille, six cents sont prisonniers. En même temps toute l'armée se replia sur Roverbella pour protéger la levée du siége de Mantoue : elle se fit dans la nuit, de manière qu'au jour toute l'armée française était au delà du Mincio, une division à Bozzolo, et l'autre à Monte-Chiaro. A chaque instant la position des Français devenait plus critique; les Autrichiens descendus sur Brescia venaient à leur rencontre. Le 2 juillet, toute l'armée de Bonaparte, à l'exception de la division de Bozzolo, se porta sur Brescia. Cette ville fut enlevée par le général Augereau. L'ennemi fuit dans les montagnes, abandonnant ses magasins et ses hôpitaux qu'il n'avait pu évacuer. Le 3, la division Augereau retourna à Monte-Chiaro. Masséna prit position à Lonado et Ponte-San-Marco. Le général Valette, chargé de défendre le poste de Castiglione avec dix-huit cents hommes, et de tenir ainsi Wurmser éloigné du corps de l'armée française, saisi d'une terreur panique, abandonne ce village avec la moitié de sa troupe, et vient porter l'alarme à Monte-Chiaro. Le reste de ce corps, dénué de chef, insuffisant d'ailleurs pour garder cette position, fait retraite en bon ordre sur San-Marco. Bonaparte, persuadé que des braves ne pouvaient supporter d'être commandés par un lâche, suspend ce général de ses fonctions à la tête de son armée. Le 4 les Autrichiens et les Français se trouvent en présence; le général Guieux, à la gauche, devait reprendre Salo; le général Masséna, au centre, attaquer Lonado; le général Augereau, à la droite, s'emparer de Castiglione. Au lieu d'être attaqué, Wurmser attaqua à Lonado l'avant-

garde de Masséna. Déjà elle était enveloppée ; le général Pigeon, qui la commandait, avait été fait prisonnier; les Autrichiens avaient enlevé trois pièces à l'artillerie légère, quand Bonaparte fit former les dix-huitième et trente-deuxième demi-brigades en colonnes serrées par bataillons Pendant le temps où les Français cherchaient au pas de charge à percer l'ennemi, celui-ci s'étendait pour les envelopper; cette manœuvre parut à Bonaparte un sûr garant de la victoire. Masséna envoya seulement quelques tirailleurs sur les ailes des Autrichiens pour retarder leur marche. La première colonne française arrivée à Lonado força les ennemis. Le quinzième régiment de dragons chargea les hullans, et reprit les pièces françaises. En un instant les Autrichiens éparpillés, disséminés, voulurent opérer leur retraite sur le Mincio. Ce point de retraite contrariait les vues ultérieures de Bonaparte ; il ordonna donc à son aide de camp Junot, de se mettre à la tête de la compagnie des guides, de poursuivre les Impériaux, de les gagner de vitesse à Dezenzanno, et de les obliger ainsi à se retirer sur Salo. Arrivé à Dezenzanno, Junot rencontra le colonel Bender avec son régiment de hullans; il le chargea. Mais Junot, ne voulant pas s'amuser à attaquer la queue, fit un détour par la droite, prit de front le régiment allemand, blessa le colonel qu'il voulait faire prisonnier. Après avoir tué six ennemis de sa propre main, il fut lui-même entouré, renversé dans un fossé, et blessé de six coups de sabre. Comme les Français occupaient Salo, cette division, errante dans les montagnes, fut presque entièrement prisonnière. Augereau pendant ce temps avait marché sur Castiglione, s'était emparé du village, et avait soutenu des combats contre des forces toujours doubles ou triples des siennes. Les Autrichiens perdirent à Castiglione vingt pièces de canon, deux à trois mille hommes tués ou blessés, trois à quatre mille prisonniers. Les Français eurent à regretter le général Bayrand, et les colonels Bougon, Marmet, Pourailler. Le 5, Bonaparte ordonna au général Despinoy de pénétrer dans le Tirol par le chemin de la Chiusa, en culbutant sur son passage cinq à six mille Autrichiens stationnés à Gavardo. L'adjudant-général Herbin eut des succès, culbuta deux bataillons autrichiens sur son passage, et arriva à S. Ozetto. Le général Dallemagne, à la tête d'un bataillon de la onzième demi-bri-

gade, marcha sur Gavardo, y fit beaucoup de prisonniers; mais, n'ayant pas été soutenu par le reste de la division, il fut entouré et ne put opérer sa retraite au travers des ennemis. Le général Saint-Hilaire, envoyé à Gavardo pour ouvrir le chemin du Tirol, défit les Autrichiens après une fusillade vive, et leur fit dix-huit cents prisonniers.

Wurmser s'occupait alors à rassembler les débris de son armée, à faire arriver de Mantoue toutes les forces qui étaient disponibles, et à les ranger en bataille entre le village de Sassello et la Chiusa. Le sort de l'Italie n'était pas encore décidé. Il restait à Wurmser vingt-cinq mille hommes d'infanterie et une cavalerie nombreuse. Avec de telles forces il sentait pouvoir tenter encore le sort des armes. Bonaparte, de son côté, réunit toutes les colonnes de son armée, se rendit lui-même à Lonado pour voir les troupes qu'il en pouvait tirer; mais quelle fut sa surprise en entrant dans cette place, d'y recevoir un parlementaire, qui sommait le commandant de Lonado de se rendre, parce que, disait-il, il était cerné de tous côtés. Effectivement les différentes vedettes de cavalerie annonçaient à Bonaparte que plusieurs colonnes autrichiennes touchaient ses grandes gardes; que déjà la route de San-Marco était interceptée. Bonaparte sentit alors que ce ne pouvaient être que les débris de la division coupée, qui, après avoir erré et s'être réunis, cherchaient à se faire un passage. La circonstance était pressante. Bonaparte n'avait à Lonado que douze cents hommes; il fait venir le parlementaire, et lui parle ainsi : *Allez dire à votre général, que, s'il a voulu insulter l'armée française, je suis ici; que c'est lui-même et son corps qui sont prisonniers; qu'il est une des colonnes coupées par nos troupes à Salo, et par le passage de Brescia à Trente; que si dans huit minutes il n'a pas mis bas les armes, s'il fait tirer un seul coup de fusil, je fais tout fusiller. Débandez les yeux de Monsieur. Voyez le général Bonaparte et son état major au milieu de sa brave armée. Dites à votre général qu'il peut faire une bonne prise. Allez.* On redemande à parlementer. Pendant ce temps les Français disposent tout pour l'attaque. Le chef de la colonne ennemie propose d'être entendu; il veut capituler. *Non*, répond le général, *vous êtes prisonniers de guerre.* Ils veulent demander à se consulter;

Bonaparte donne ordre au général Berthier de faire avancer les grenadiers et l'artillerie légère, et d'attaquer : il quitte le général ennemi qui aussitôt crie : *Nous sommes rendus !*

Trois bataillons autrichiens forts de quatre mille hommes, vingt hullans, quatre pièces de canon, trois drapeaux déposent les armes, et sont aussitôt mis en route pour les dépôts. Certain de la destruction des corps autrichiens de Gavardo et de Salo, Bonaparte ordonna un mouvement général sur Castiglione de Stivere; on marche pendant la nuit. Au point du jour on se trouve en présence du général Wurmser; son armée était encore forte de vingt-cinq mille hommes. La colonne de Serrurier avance sur Castiglione; sa position le dirigeait sur les derrières de la ligne ennemie. Tout est combiné pour qu'elle se trouve près de l'ennemi au moment où Bonaparte commencerait l'attaque. Wurmser paraît incertain s'il attaquera ou s'il recevra le combat; sa ligne était formidable et garnie de beaucoup d'artillerie. Bonaparte le prévint; son armée toute entière fit un mouvement rétrograde pour attirer à elle les Impériaux, tandis que la division Serrurier venait de Marcaria, et tournait dès-lors Wurmser. Ce mouvement produisit en partie l'effet que l'on attendait dans le moment où Wurmser se prolongeait sur sa droite pour observer les derrières de l'armée française. Quand Bonaparte apprit que la division Serrurier, commandée par le général Fiorella, attaquait la gauche de Wurmser, il ordonna à l'adjudant-général Verdière d'emporter une redoute construite par l'ennemi dans le milieu de la plaine. Le chef de bataillon Marmont fut chargé de diriger sur elle vingt pièces d'artillerie légère, et d'obliger Wurmser d'abandonner ce poste intéressant. Au même instant la gauche et le centre des Français marchent sur un déploiement de plus d'une lieue et demie; les avant-postes autrichiens sont culbutés. Wurmser ordonne la retraite quand il apperçoit le général Serrurier près de le prendre à revers. On le poursuivit jusqu'au Mincio; on lui fait huit cents prisonniers, on lui enlève vingt-cinq pièces de canon et cent vingt caissons. Le général autrichien perdit dans cinq jours soixante-dix pièces de canon de campagne, tous ses caissons, douze à quinze mille prisonniers, et six mille hommes de ses meilleures troupes tués ou blessés. L'armée française déploya dans ces

journées une grande bravoure, et se prépara à livrer de nouveaux combats à Peschiera.

CASTILLON (*siéges de*). 1. L'armée de Charles VII vint mettre le siége, le 13 juillet 1452, devant Castillon, petite ville du Périgord, sur la Dordogne, à dix lieues de Bordeaux, occupée par les Anglais. Les maréchaux de Lohéac et de Jalognes en eurent la conduite; Jean Bureau, grand-maître de l'artillerie, y commandait sept cents canonniers. Cette place, environnée de lignes de circonvallation et d'un camp retranché, était aux abois, quand le brave général anglais Talbot parut pour la secourir. Il mit d'abord en fuite un corps de francs-archers. Séduit par ce succès facile, il marche aux retranchements du camp français. Ses fortifications l'étonnent sans abattre son courage. Il donne l'assaut. Pendant deux heures il brave les efforts et le feu des Français; il combat, à quatre-vingts ans, avec toute l'ardeur de la jeunesse. Les Anglais reculent; deux fois il les ramène à la charge, deux fois il est repoussé. Un nouveau corps français vient joindre cette armée; il tombe sur l'arrière-garde anglaise, et l'accable. En vain Talbot, l'épée à la main, couvert de sang et de poussière, parcourait tous les rangs, animant les siens par ses discours et ses exemples. Sa haquenée, renversée d'un coup de coulevrine, l'entraîne dans sa chute. Il était près d'expirer, quand son fils accourut pour le dégager: *Retirez-vous,* lui crie le généreux vieillard, *conservez vos jours pour une occasion plus utile. Je meurs en combattant pour la patrie; vivez pour la servir.* Aussitôt il expire. Son fils, le jeune baron de Lisle, tombe quelques instants après, à ses côtés, en voulant venger sa mort. Les Anglais fuient; Castillon se rend le lendemain. Ainsi périt Talbot, que les Anglais de ce siècle appelaient leur *Achille;* il en avait, il est vrai, la valeur. Il n'était pas seulement brave, mais excellent négociateur, sujet fidèle, ami sincère, ennemi généreux. 1452.

2. Les faibles murs de Castillon arrêtèrent trois mois entiers, en 1586, le duc de Mayenne. Une forte artillerie, des munitions immenses, une grande armée et quatre cent mille écus, furent employés dans cette chétive entreprise. Les Huguenots accablés se rendirent. Quelque temps après, le vicomte de Turenne, l'un des chefs des Calvinistes, s'en

empara par surprise ; une seule échelle lui suffit pour escalader la muraille dans un endroit mal gardé, parce que l'accès en paraissait impraticable. Un tel succès, qui coûta aussi peu d'argent, donna lieu de rire des énormes dépenses du duc de Mayenne, et montrera toujours qu'il n'est aucune légère circonstance à négliger dans l'attaque et la défense des places exposées à l'ennemi. 1586.

CASTREL (*combat du mont*). Les Autrichiens, étonnés de l'invasion inopinée de Pichegru dans la Flandre maritime, réunirent à la hâte vingt-cinq mille hommes pour couvrir Tournai, reprendre Courtrai, et débloquer Menin. Connaissant le caractère national, Pichegru prévint Clairfait en l'attaquant le 29 avril 1794. Le premier choc fut vigoureux, et força les Autrichiens à se retirer sur les hauteurs de Castrel. Beaucoup d'audace était nécessaire pour les déposter de ces endroits d'un abord difficile. Cinq défilés étroits couverts de batteries étaient les seuls chemins pour y parvenir. Les généraux français se mirent à la tête des colonnes, composées en grande partie de jeunes réquisitionnaires. Sous leur conduite, ils égalèrent de vieux soldats. On emporta ces hauteurs à la baïonnette : les Hanovriens et les Autrichiens furent mis dans une déroute complète. Clairfait céda le champ de bataille, laissant douze cents prisonniers, trente-trois canons et quatre drapeaux pour trophées de cette première victoire ; elle obligea les Impériaux d'abandonner Menin, qui se rendit le 30 *avril 1794*.

CASTULON (*prise de*). Des soldats romains, en quartier d'hiver à Castulon, ville d'Espagne, sur le Guadalquivir (maintenant Caslona), passaient les jours et les nuits à s'enivrer, et se livraient à toutes sortes de débauches Cette conduite inspira aux Celtibériens tant de mépris, qu'ils envoyèrent demander du secours aux Gryséniens, leurs voisins, et firent pendant la nuit main basse sur les Romains. Sertorius, qui y commandait, s'échappe dans le tumulte avec quelques-uns de ses gens ; il fait le tour de la ville. Trouvant ouverte une porte par laquelle étaient entrés les Gryséniens, il y établit un corps-de-garde, se rend maître de tous les quartiers, passe les Celtibériens au fil de l'épée. Il avait encore à se venger des Gryséniens. Sertorius fit prendre les vêtements des morts par ses soldats, et marche aussitôt sur cette

ville pour la punir. Trompés par cet habillement, les Gryséniens viènent au devant de cette troupe, qu'ils prenaient pour leurs concitoyens victorieux. Les Romains en tuèrent un grand nombre près des portes de la ville. Sertorius vendit les autres, qui se rendirent à discrétion. 96 *ans avant J. C.*

CATEAU-CAMBRESIS (*combat de*). Depuis les affaires de Hondschoote et de Maubeuge, les troupes françaises de l'armée du Nord se trouvaient réparties dans de petits cantonnements depuis Givet et la Meuse jusqu'à la mer. Les Français assiégeaient le Quesnoi, tandis que les Autrichiens attaquaient Landrecies. De part et d'autre, la campagne paraissait décisive. L'empereur d'Allemagne était venu prendre le commandement de son armée; cette seule démarche prouvait qu'on regardait, parmi les Autrichiens, les succès comme assurés. Landrecies fut d'abord investie; toutes les actions de détail, dans ses environs, furent contraires aux Français. Le comité de salut public ordonna une attaque pour délivrer cette ville. Le duc d'Yorck était campé sur les hauteurs de Cateau-Cambresis. Le général Chapuis est chargé de rassembler les troupes du camp de César et des postes voisins; elles formaient environ trente mille hommes. Divisées en trois colonnes, elles se portèrent sur les hauteurs en avant de Cateau, entre les villages de Bettencourt et de Ligni. Deux de ces colonnes attaquèrent avec vigueur une redoute défendue par les Anglais. La résistance prolongeant le combat, ces colonnes furent tournées à leur gauche par un corps nombreux de troupes autrichiennes. Les Français prirent successivement trois positions en arrière avant de se retirer. Le corps des carabiniers ne put même, en chargeant, rétablir le combat. Le général Charbonnier fut pris. Les ordres impératifs du comité de salut public avaient déterminé Pichegru à agir sur le centre des Autrichiens, où se trouvaient leurs principales forces; il avait prévu ces malheurs, mais il comptait les réparer par l'invasion de la Flandre maritime. 7 *avril* 1794.

CAVITE (*prise de*). Les Anglais non contents d'avoir pris, en 1762, aux Espagnols la Havane, dans la mer du Mexique, coururent dans l'Inde les dépouiller des Philippines. Ces îles ne sont pas moins grandes que l'Angleterre, l'Ecosse

et l'Irlande. Elles seraient riches, si elles étaient bien administrées; une d'elles possède des mines d'or, et sur leurs côtes se trouvent des perles. Le grand vaisseau d'Acapulco, chargé de trois millions de piastres, venait d'arriver à Manille, quand les Anglais débarquèrent à Cavite. Un seul assaut leur suffit pour en enlever le fort, unique rempart des Philippines. L'amiral Cornish et le général Drapper remportèrent de cette expédition peu de gloire, mais beaucoup d'or; ils auraient eu plus d'honneur s'ils avaient eu affaire à des soldats moins amollis par les richesses et moins engourdis par les douceurs d'une paix rarement troublée par les querelles de l'Europe. 1762.

CAUCA (*prise de*). La soif de l'or et non le besoin de venger quelque injure, fit déclarer la guerre aux Vacéens par le consul Lucullus. Ces heureux peuples de l'Hespérie étaient très-riches; leurs richesses furent leur crime. Lucullus assiége Cauca, leur principale ville; elle se défend faiblement. Ils capitulèrent, convinrent de payer cent talents et de recevoir garnison romaine. L'insatiable avarice de Lucullus lui fait violer ses promesses. Au mépris des conventions religieusement exécutées par les Vacéens, deux mille Romains entrent dans la ville, font main basse sur la jeunesse, vendent les femmes, les enfants, les vieillards, se chargent de leur or, qui avait fait commettre au consul tant de crimes. 161 *ans avant J. C.*

CAUDIUM (*journée de*). Les Samnites, toujours vaincus, mais supportant toujours impatiemment le joug des Romains, écoutèrent facilement les conseils de Pontius, un de leurs chefs, qui leur proposa de recommencer la guerre. Les consuls Veturius et Posthumius joignirent leurs ennemis au village de Caudium, entre Capoue et Bénévent. Dix soldats habillés en bergers furent chargés de conduire des troupeaux vers le camp des Romains, et de dire uniformément, s'ils étaient pris, que Lucérie, alliée de Rome, assiégée par les Samnites, était aux abois. Les consuls crurent ces prétendus bergers. Leur courage leur fait un devoir de secourir promptement Lucérie. Deux chemins y conduisent : l'un est sûr, mais plus long; l'autre est plus court, mais très-dangereux. Il fallait traverser deux défilés bordés d'une double chaîne de montagnes, qui, les environnant,

laissaient au milieu d'elles une plaine assez étendue. Les consuls, pour arriver plus tôt, s'engagent dans ces montagnes. Ils ne trouvent personne à leur premier passage; mais, parvenus au second défilé, rien n'égala leur surprise en voyant cette gorge fermée par une redoutable palissade d'arbres abattus et d'immenses quartiers de rochers. Des Samnites armés couvraient toutes les collines dont ils étaient entourés. Dans ce péril, on s'assemble tumultuairement, on tient conseil, la peur fait prendre des mesures inutiles, le découragement et une morne tristesse s'emparent de tous les cœurs. On fait de vains efforts pour rompre les retranchements ennemis; les Samnites, fiers de leur nombre et de leurs positions, firent échouer toutes les entreprises. Hérennius, père de Pontius, proposa de renvoyer les Romains libres pour se les attacher toujours par ce bienfait, ou d'exterminer leur armée pour les empêcher de prendre les armes de long-temps. Ses sages avis furent méprisés. On dicta aux consuls de dures conditions; la nécessité les fit souscrire à leur honte. Il leur fallut abandonner leurs armes et leurs drapeaux; les fières légions de Rome passèrent sous le joug en frémissant, et l'on vit les soldats romains, les yeux attachés sur la terre, expier par leur déshonneur l'imprudence de leurs chefs. L'orgueil des Samnites fut un instant satisfait; mais ils apprirent bientôt, par de nouveaux malheurs, que cet affront n'avait fait qu'irriter le courage des Romains. 350 *ans avant J. C.*

CÉ (*combat du pont de*). Les chevaliers d'Autichamp et Duhoux, commandants de l'avant-garde de Bonchamp, général des Vendéens, surprirent les hauteurs de Meurs et d'Erigné, en avant du pont de Cé, le 26 juillet 1793. Quelques coups de canons suffirent pour faire fuir jusqu'à Angers les défenseurs de ces postes. Poursuivis jusqu'au pont de Cé, quatre cents hommes du huitième bataillon de Paris y furent coupés; la plupart périrent en essayant de passer la Loire. La garde nationale d'Angers prit les armes et fit rétrograder les Vendéens. La crainte d'une attaque pour le lendemain détermina le chevalier Duhoux à couper les ponts, et à prendre position de l'autre côté de la Loire. Le 28, le général Bonchamp rentra dans les ponts de Cé, repoussa les Républicains au delà de la Loire, et s'empara du château. La situation d'Angers devenait alors très-critique. On parlait

déjà de renouveler la honteuse évacuation du mois de juin précédent. Le général Duhoux, commandant les Républicains, en avait donné l'ordre, et faisait déjà filer l'artillerie. Philippeaux, commissaire de la Convention, inspira aux Angevins plus de confiance en eux-mêmes, et leur fit tenir une attitude plus ferme. Bonchamp, après une reconnaissance à une lieue au delà du pont de Cé, se replia sur ce pont, dont il coupa la première arche. Maître du château qui domine la totalité de la Loire, il y établit un poste pour surprendre tous les convois et même menacer Angers. Un coup d'audace éloigna le danger. Philippeaux, dans une reconnaissance, fait commencer à rétablir le pont de Cé. L'ardeur de quelques patriotes ne peut supporter les lenteurs de sa construction; ils se jètent à la nage et passent à la rive opposée. Ce trait de bravoure entraîne plusieurs compagnies; l'adjudant-général Talot se met à leur tête, reprend les ponts, en chasse les Royalistes, les poursuit jusqu'aux rochers d'Erigné, et les disperse au village de Meurs. Depuis ce moment, les patriotes furent maîtres du pont de Cé. 26 *et* 28 *avril* 1792.

CÉLÈNES (*prise de*). Alexandre, en entrant dans l'Asie Mineure, rencontra Célènes, petite ville de Phrygie, arrosée par le Marsyas. Dans un premier moment, ses habitants répondirent qu'ils ne quitteraient qu'avec la vie un poste qu'ils croyaient imprenable. Vivement pressés, ils demandèrent soixante jours pour se rendre, s'ils n'étaient secourus. Ils les obtinrent et furent fidèles à leurs engagements. 333 *ans avant J. C.*

CÉNINE (*prise de*). Rome naissante fit enlever les Sabines; parmi elles se trouvaient des filles de Cénine. Les habitants de cette ville se joignent aux Antemnates et aux Crustuminiens, pour tirer vengeance des ravisseurs de leurs filles. Acron, leur roi, entre sur le territoire romain. Romulus les attaque, défait Acron, le tue de sa propre main, prend Cénine, Antemne et Crustumine, en fait des colonies romaines, revient à Rome triomphant, portant comme *dépouilles opimes* les armes d'Acron. Tel était le nom donné aux dépouilles d'un roi vaincu, tué par un général romain. 750 *ans avant J. C.*

CENIS (*prise du Mont-*). Cette montagne, l'une des plus élevées de la chaîne des Alpes, est en même temps l'une des routes les plus fréquentées de la France vers l'Italie. Son sommet est toujours couvert de neiges; elles fondent seulement, en été, dans les vallées et vers les endroits les moins élevés. Des tourmentes, des nuages de givres et de neiges augmentent, en hiver, l'horreur de ces contrées toujours glaciales. Accoutumés à l'âpreté de ces lieux élevés, les Piémontais y avaient élevé des redoutes pour empêcher les Français de pénétrer par ces passages dans les plaines fertiles du Piémont. Le comité de salut public ordonna, au mois de février 1794, de s'emparer du Mont-Cenis. Les rigueurs de la saison s'opposèrent invinciblement à l'exécution de ses volontés. De nouvelles tentatives, ordonnées le mois suivant, réussirent aussi peu. Les difficultés produites par les glaces et les frimas ne purent être surmontées. La résistance du Piémontais, favorisée par la saison, ne put être vaincue. Le général Soret fut tué dans cette attaque, et ses troupes obligées à la retraite. On en commença donc une nouvelle lorsque les premiers beaux jours du printemps eurent rendu les communications praticables. Le général Bagdelone, commandant dans la Novalaise, en avait donné le plan; on lui en confia l'exécution. C'était une application heureuse de la grande tactique de la guerre de montagnes, devenue familière aux Français depuis qu'ils combattaient dans les Alpes. Par des dispositions habiles et exécutées avec valeur, les points, avant d'être attaqués de front, étaient dépassés par des colonnes dirigées de droite et de gauche sur les flancs de l'ennemi, qui, se voyant tourné avant l'attaque, était intimidé dans sa défense et n'opposait alors qu'une résistance molle et incertaine aux progrès des Français. Tandis qu'une partie de l'armée française marchait par la Maurienne, une division de trois mille hommes, sortis de Briançon, s'étant portée dans la vallée de Bardonnache et de Sezanne, avait pris Oulx en Fenestrelles, et s'était avancé sous le canon d'Exiles. Au même moment, les troupes chargées de l'attaque du front commencèrent à gravir le Mont-Cenis; et une autre colonne, sous les ordres du capitaine Cherbin, s'empara, à la droite de cette montagne, des redoutes des Rivetz et de la Ramasse dont elle tourna aussitôt l'artillerie contre les Piémontais. Une division, conduite par le général Bagdelone, franchissant des

précipices affreux, força aussi les Piémontais d'abandonner leur superbe et nombreuse artillerie, leurs équipages et leurs munitions de guerre et de bouche. Les Français poursuivirent leurs succès jusqu'au bourg de la Novalaise, où ils établirent leurs avant-postes, après avoir tué ou fait prisonniers huit à neuf cents soldats Piémontais, pris vingt pièces de canon, plusieurs obusiers et une grande quantité de vivres et de munitions. Ainsi le Mont-Cenis était enlevé sur le centre, tandis que les Français s'emparaient de la vallée de la Sture et des postes des Barricades, ce qui mit bientôt à porté d'établir la communication entre les armées des Alpes et d'Italie. 1794.

CÉRÉA (*combat de*). Le général Bonaparte, vainqueur du général Wurmser à Bassano, ordonna au général Masséna de sortir de Vicence avec sa division, de se porter sur l'Adige, et de le passer à Ronco. La division Augereau marchait en même temps sur Padoue, pour couper aux Autrichiens la retraite sur Trieste. Ces dispositions ne laissaient à Wurmser d'autre parti que de passer l'Adige à Porto-Legnago, pour se jeter dans Mantoue. Obligé d'abandonner Bassano, il se porta en personne, avec les débris de deux bataillons de grenadiers, à Montebello, entre Vicence et Vérone. Il rejoignit dans cette position tout ce qui avait pu échapper à Bassano, et recueillit, non sans peine, une colonne de dix mille hommes qui avait été envoyée par lui à Vérone, d'où elle avait été repoussée par le général Kilmaine. Isolé entre la Brenta et l'Adige, le maréchal Wurmser arriva par une marche forcée sur Porto-Legnago dont il s'empara. Instruit de ce mouvement, Bonaparte ordonna au général Augereau de marcher vers Porto-Legnago, pour cerner la place sur la rive gauche, et de porter en même temps un corps sur Castel-Baldo, dans le cas où l'ennemi voudrait filer le long de l'Adige, pour s'échapper du côté de Venise en tournant Padoue. Dans la nuit du 9 au 10 septembre, la division Masséna avait passé l'Adige; elle s'était avancée à marche forcée sur San-Guinetto, dans la journée du lendemain. Le but de ce mouvement était de couper encore à Wurmser la route de Porto-Legnago à Mantoue. Cinq mille hommes, envoyés de Mantoue par le général Sahuguet, devaient s'emparer de Governolo, par où l'ennemi aurait pu s'échapper, et occuper Castellaro; ils avaient

ordre de couper tous les ponts sur la rivière Tayone. Le général Wurmser, accoutumé à la manière lente de procéder des Allemands, ne pouvait croire que le corps qui l'avait battu à Trente et Bassano fût en état de lui couper la route à Porto-Legnago. Ayant passé l'Adige dans des bateaux, il se mit en marche, le 11 septembre, pour gagner Mantoue. Excédée de fatigue, la division Masséna exécuta cependant l'ordre de marcher sur San-Guinetto. Malheureusement elle ne prit pas la route la plus directe, qui l'y aurait fait arriver avant les Autrichiens. Son avant-garde était parvenue sur Céréa en même temps que celle de l'ennemi; ces deux troupes avancées se choquèrent. Les Français plus nombreux, mais éloignés de leur corps de bataille, s'emparèrent d'abord du village de Céréa et du pont sur lequel les Autrichiens devaient passer la Menago. Revenu de sa première surprise, le maréchal Wurmser repoussa l'avant-garde française, trop éloignée de son corps de bataille, reprit le pont et le village de Céréa, et fit cinq cents Français prisonniers. Wurmser profita de la nuit pour se porter en avant de San-Guinetto. Le courage du huitième bataillon de grenadiers et le sang-froid du général Victor sauvèrent en partie, ce jour-là, l'avant-garde des périls qu'elle avait courus dans un combat très-inégal, où elle offrit en vain une trop faible barrière à la valeur désespérée d'une armée de dix mille Autrichiens qui voulaient éviter le déshonneur d'être forcés de mettre bas les armes. 11 *septembre* 1798.

CÉRET (*combat et prise de*). 1. Le général espagnol La Union sentit l'importance de l'occupation de la ville de Céret, au moment de l'entrée des troupes espagnoles dans la Cerdagne Française. Il marcha le 20 avril 1795 avec quatre à cinq mille hommes sur Céret où se trouvaient seulement mille à douze cents Français. Malgré leur petit nombre, les Français se rangèrent en bataille, entre la ville et le pont, sur le prolongement du grand chemin. Le comte de La Union prit une position avantageuse sur les hauteurs, en face des Français. Bientôt le combat commença. Accablés par le grand nombre des assaillants, les Français qui n'avaient jamais vu le feu, se retirèrent en désordre et perdirent dans leur retraite un grand nombre de soldats qui se noyèrent dans le Teck. 20 *avril*.

2. Le général Dugommier, en introduisant une discipline sévère dans les armées françaises, ramena la victoire sous des enseignes qu'elle avait abandonnées quelques instants. Les généraux Français ne pouvaient se défendre avec des troupes rassemblées à la hâte et peu instruites, contre des armées formidables et bien disciplinées; mais quand Dugommier eut instruit et discipliné son armée et remporté la victoire des Albères, l'armée espagnole abandonna à Dugommier Céret et toutes les villes environnantes, pour secourir ses frontières menacées. 4 *mai* 1794.

CÉRIGNOLES (*bataille de*). Gonsalve de Cordoue, l'un des plus grands généraux que l'Espagne ait produits, assiégeait en 1503 Cérignoles, pour forcer les Français à lui présenter bataille. Sa position gênée lui en faisait un besoin. Le duc de Nemours, général des Français, démêle les pièges; ses lumières lui faisaient une loi de temporiser; mais Yves d'Alègre, dont le caractère vif et bouillant ne s'accommodait pas de cette circonspection, osa taxer cette conduite de lâcheté. Nemours, pour se justifier d'une accusation téméraire, eut la faiblesse de céder à l'opinion que d'Alègre avait su inspirer à son armée. Ne pouvant supporter que l'on soupçonnât son courage, il ordonne l'attaque, une heure seulement avant la nuit, le 28 d'avril 1503. Secondés par les Suisses, les Français tombèrent impétueusement sur leurs ennemis. Dès le commencement de l'action, le feu prend au magasin des poudres des Espagnols. Gonsalve leur général feint de prendre cet accident pour un heureux augure. *Enfants!* crie-t-il à ses soldats, *la victoire est à nous; le ciel nous annonce par ce signe que nous n'aurons plus besoin d'artillerie.* Les Espagnols se précipitent à l'arme blanche. Le duc de Nemours, voulant prendre en flanc l'ennemi, fait crier: *En arrière, soldats, en arrière!* Cet ordre mal interprété fut pris pour un signal de retraite. L'armée française tourna le dos. Nemours fit en vain des efforts pour la ramener au combat. Presque seul il resista bien long-temps; il fut tué d'un coup d'arquebuse; sa mort acheva la déroute. Trois mille Français demeurèrent sur le champ de bataille. Cette victoire fit passer le royaume de Naples sous la domination espagnole. 28 *avril* 1503.

CERISE (*affaire de la*). Quinze cents Piémontais parvinrent, le premier septembre 1794, au milieu d'une nuit obscure, de la neige et d'un brouillard épais, à emporter le poste de la Cerise. Il n'y avait qu'une faible avant-garde française. Vers minuit on apprend que l'ennemi s'avançait avec rapidité sur le poste de Saint-Martin de Lantoscoa; le général Serrurier y commandait; il fait battre la générale, réunit seulement trois cent quarante-huit hommes, et se porta, avec cette faible troupe, à l'entrée du village dont les Piémontais s'étaient déjà emparés. Dans un combat long et sanglant, Serrurier les repoussa de tous les postes qu'ils avaient occupés; les Piémontais reculèrent de toutes parts; on leur fit trois cents prisonniers; le poste de la Cerise fut repris. « C'est au sang-froid et au courage de cet excellent officier (le général Serrurier), qu'est dû le succès de cette brillante journée, dans laquelle il est parvenu, dit le général Kellermann dans son rapport, à battre un ennemi vainqueur qui avait déjà percé à son quartier général. » 1er *septembre* 1794.

CÉRISOLLES (*bataille de*). Les Français et les Impériaux se firent la guerre dans le Piémont, sous François premier. Leurs armées se rencontrèrent à Cérisolles, village peu éloigné de Carmagnole, le 14 avril 1544. Le duc d'Enghien y commandait pour les Français, et le marquis Duguast les troupes de Charles-Quint. Rien n'égala la jactance du général espagnol. Deux jours avant le combat, il promettait aux dames de Milan de tout renverser, tout battre et tout vaincre; il avait fait fabriquer deux charrettes de menottes qu'il trainait à sa suite pour enchaîner, disait-il, les prisonniers français. Avant l'action il rappèle aux Castillans leur antique valeur. Malgré son éloquence les Espagnols sont vaincus; Duguast n'est pas même des derniers à s'enfuir. Il se présente devant Asti; mais on y exécute ponctuellement les ordres qu'il avait lui-même donnés, de lui fermer les portes s'il ne revenait pas vainqueur. De tous côtés on méprise un général présomptueux et cruel, qui avait laissé dix mille hommes sur le champ de bataille, trois mille prisonniers, son artillerie, ses munitions, ses bagages. La bataille était gagnée quand le duc d'Enghien apperçut Saint-André et Lachateigneraye poursuivant, avec cent chevaux, huit à neuf cents cavaliers qui

fuyaient à toutes brides. Son courage s'irrite de leur témérité. Il veut partager leurs dangers. Le maréchal de la Meilleraye qui lui avait été donné pour mentor arrête le duc, en lui représentant le sort malheureux du duc de Nemours victime d'une imprudente témérité, et changeant sa victoire de Ravenne en un jour de deuil. D'Enghien insiste : *Vertu de Dieu*, s'écrie le maréchal*! estimez-vous à grande gloire de poursuivre des fuyards ? avez-vous oublié aujourd'hui votre qualité ? Et ses partisans acquerront-ils dans toute leur vie une gloire comparable à celle que Dieu vous a mise aujourd'hui sur le front ?* Dans l'instant on voit revenir Saint-André et Lachateigneraye avec autant de précipitation qu'ils avaient mis de vivacité dans leur attaque. Le prince de Salerne, commandant la cavalerie impériale, s'était apperçu de leur petit nombre, avait fait volte face et les chargeait vigoureusement. *C'est à cette heure*, dit alors Vieilleville, *qu'il convient au duc d'Enghien de marcher et de combattre, puisque l'on lui fait tête, et non pas quand on lui tourne le dos.* Il dit ; d'Enghien vole au secours des siens, dissipe cette poignée d'ennemis, ajoute ce léger avantage à son triomphe. Ainsi dans cette journée un arrogant espagnol fut humilié ; un jeune général, sut écouter les conseils de la sagesse et de la prudence, remporter et conserver la victoire. 15 *avril* 1544.

CÉSARÉE (*bataille et siége de*). Amrou, général des Sarrasins, s'approcha de Césarée, en 638, pour en faire la conquête. Constantin, fils de l'empereur Héraclius, alla au devant des Infidèles. Ayant desiré une entrevue avec Amrou, celui-ci s'y rendit : *De quel droit*. lui demanda Constantin, *les Sarrasins prétendent-ils à la possession de la Syrie? —Du droit que confère le Créateur,* reprit Amrou. *La terre appartient à Dieu; il la donne pour héritage à qui il lui plaît de ses serviteurs : le succès des armes manifeste sa volonté. Je vous offre un moyen de vous sauver : faites-vous Mahométans ou soumettez-vous à payer tribut.—Nous ne ferons ni l'un ni l'autre.—Eh bien! il ne nous reste plus qu'à vider notre différend par les armes.* On préluda à la bataille par un combat singulier : le champion des Romains était vainqueur, quand un cavalier sortit de leurs rangs, trancha la tête du Romain victorieux, et

alla se réfugier parmi les Sarrasins. On livre la bataille ; les nouvelles milices romaines sont enfoncées ; au premier choc elles fuient de toutes parts. Constantin s'enferme dans Césarée. Voyant Amrou près de l'investir, il ne se fie ni à ses remparts, ni à sa garnison, et s'embarque secrètement pour Constantinople. Césarée abandonnée ouvrit ses portes à Amrou, et lui paya trois millions de notre monnaie actuelle pour se racheter du pillage. 638.

CÉVA (*combat et prise de*). Trois jours après la bataille de Montenote, le général Augereau partit, le 26 avril 1796, de Montezemo pour attaquer les redoutes qui défendaient l'approche du camp retranché de Céva, où se trouvait huit mille Piémontais. Les colonnes des généraux Bayrand et Joubert s'y battirent toutle jour, et se rendirent maîtresses du plus grand nombre de ces redoutes. Les Piémontais, voyant leur camp tourné vers Castellino, sentirent le danger où ils se trouvaient ; pendant la nuit ils évacuèrent cette position. Le général Serrurier entra le lendemain matin dans Céva, et fit sur-le-champ l'investissement de la citadelle, qui conservait une garnison de sept à huit cents hommes. Dix jours après, elle fut remise aux Français comme garantie des dispositions pacifiques des Piémontais, qui demandaient au général Bonaparte un armistice.

CEUTA (*siége de*). Les Marocains, chagrins de l'occupation de Ceuta par les Espagnols, vinrent mettre le siége devant cette place, le 16 septembre 1790. Ils commencèrent leur attaque par quelques volées d'artillerie. Le gouverneur espagnol réclama aussitôt du secours de l'Espagne. La garnison fut augmentée, l'artillerie mise en état, les armes et les munitions y arrivèrent. Le 4 octobre, les Maures commencèrent leur feu ; ils étaient campés, au nombre de vingt mille, autour de Ceuta, accumulaient incessamment devant ses murs de l'artillerie, des munitions et des vivres. Cependant leur attaque n'avait rien de vigoureux, et leurs démarches rien de prononcé ; ils attaquaient mollement, tandis que la défense était très-sérieuse de la part des Espagnols. Cette manière de s'attaquer et de se défendre dura jusqu'au 4 d'octobre, où les Marocains annoncèrent qu'ils consentaient de traiter avec l'Espagne et de lever ce siége, qui n'eut rien de remarquable que l'indécision et la maladresse

des Marocains qui doutèrent continuellement de leurs forces, et tremblèrent de se mesurer sur terre avec des hommes plus habiles dans l'art d'attaquer et de défendre des places fortes.

CÉZIO (*combat de*). Depuis un an le lieutenant-général Suchet couvrait, avec une poignée de braves, les sommités des Alpes, protégeait les départements méridionaux de la France d'une invasion ennemie, et défendait pied à pied un terrain montagneux où le nombre est quelquefois obligé de céder à une tactique habile et à de savantes manœuvres. Dix-huit mille Autrichiens attaquèrent, le 7 mai 1800, le centre de l'armée du général Suchet, campé à San-Bartholomeo et Rezzo. Après un combat de cinq heures, la brigade Cravey est forcée sur les hauteurs de Césio ; elle avait cependant repoussé trois fois l'ennemi à la baïonnette. Trois fortes colonnes autrichiennes marchaient en même temps sur la brigade française de Jablonowski, qui opéra sa retraite sur Taggia. Le brave général Cravey succomba dans la mêlée, après avoir, à plusieurs reprises, conduit des charges à la baïonnette ; mais ce jour les armes françaises ne furent pas heureuses. Les forces nombreuses des Autrichiens obligèrent le général Suchet à évacuer Nice, et à repasser le Var, après avoir approvisionné pour deux mois le fort Montalban et la citadelle de Villefranche. Ces événements auraient dû affliger ; mais on touchait au moment où Bonaparte, s'élançant du haut du mont Saint-Bernard sur les plaines du Piémont, devait rappeler la victoire sous les drapeaux de la France, et délivrer ses frontières des insultes de ses ennemis.

CEYLAN (*prise de*). Les Anglais, toujours attentifs à s'emparer de toutes les sources du commerce des nations européennes en Asie et en Amérique, se présentèrent, le 26 du mois d'août 1795, devant l'île de Ceylan, appartenant aux Hollandais, dont leur cupidité convoitait les précieuses épiceriés. Dénuée de forces suffisantes, Trinquemale capitula aussitôt qu'elle fut sommée, et les Anglais devinrent possesseurs d'une colonie infiniment précieuse par la richesse de ses productions.

CHABOTIERE (*affaire de la*). Stofflet venait de suc-

comber sous les coups des Républicains; mais Charette existait encore. Aux destinées de ce chef semblaient s'attacher, en 1796, celles du parti royaliste dans la Vendée; Hoche ne croyait avoir dompté les rebelles que lorsqu'il aurait Charette en son pouvoir. Pour désorganiser entièrement le parti vendéen, Hoche avait fait publier que les chefs royalistes, et même les émigrés, seraient maîtres de sortir de France par Jersey. Charette n'était plus suivi que d'une troupe de cavaliers et de déserteurs; ses officiers se réunirent pour l'engager de passer en Angleterre. Hoche lui proposa particulièrement la conservation de son revenu et un vaisseau pour se rendre à Jersey; Charette refusa tout, regardant l'abandon de son parti comme une indigne lâcheté. Tant de fierté dans un chef de parti, qui n'avait plus même de soldats, étonna ses ennemis. Abandonné des siens, privé de tout repos, poursuivi jour et nuit par trois colonnes mobiles de cavalerie et de hussards déguisés en paysans, il était désormais impossible à Charette d'échapper. Le 20 mars 1796, l'adjudant-général Talot, chargé de suivre ses traces, et de le saisir, parvient à l'atteindre. Charette perd vingt cavaliers et un officier dans une première rencontre; un de ses divisionnaires nommé Lemoëlle est rencontré et tué. Charette est encore surpris deux jours après à Froidefond; il n'avait avec lui que cent cinquante cavaliers et cinquante fantassins. Sa résistance est terrible; mais, accablé par le nombre, enfoncé de toutes parts, son frère, le chevalier de la Jaille, Beaumelle et le divisionnaire Caillau, tombent à ses côtés. Charette se sauve, abandonnant sur le champ de bataille une quarantaine de morts, tous ses chevaux et un porte-manteau renfermant sa correspondance avec l'Angleterre et le comte d'Artois. Dabbayes, un de ses divisionnaires, est surpris le même jour, et fusillé. Tout est perdu pour Charette. Forcé d'errer à pied, il n'a plus à sa suite qu'une quarantaine de déserteurs encore fidèles; le reste l'avait abandonné. Ceux qui n'ont point rendu les armes courent les déposer, et font eux-mêmes prisonniers ceux qui veulent se défendre. Les divisionnaires Guérin le jeune et la Roberie se rendent en personne au cantonnement de Vieille-Vigne pour mettre bas les armes. Laroberie, conduit devant le général Hoche, eut la lâcheté de promettre de diriger lui-même les colonnes pour faire prendre Charette; sa trahison inspira du mépris

même aux vainqueurs. Le chef de la Vendée, errant de ferme en ferme, n'avait déjà plus d'asile. Traqué de bois en bois comme une bête fauve pendant plus de vingt jours, il est surpris le 23 mars à neuf heures du matin entre la Guyonnière et le Sablond. L'adjudant-général Valentin fond sur lui avec cent grenadiers. Charette, en fuyant, perd dix hommes. Blessé de deux coups de feu, il s'enfonce dans le taillis de la Chabotière, près de Saint-Sulpice. Cerné de toutes parts, il ne pouvait échapper; à midi, il est encore une fois découvert et atteint par la colonne du général Travot. Harassé de fatigues, blessé à la main et à la tête, il fuyait soutenu par deux soldats déterminés à partager son sort. Les grenadiers républicains font feu sur lui, malgré les officiers qui leur crient : *Blessez-le; mais ne le tuez pas.* Sa petite troupe se disperse; ses fidèles compagnons tombent à ses côtés. Il ne lui reste plus qu'un déserteur allemand, exécuteur de ses ordres sanguinaires. Cet homme, d'un caractère féroce, mais d'une rare fidélité, se dévoue, se laisse prendre, affirme qu'il est Charette lui-même, espérant que ce chef pourra se sauver dans l'épaisseur du bois. En effet Charette se glissait le long d'un fossé, et peut être aurait encore échappé, si un déserteur de Cassel, croyant obtenir sa grâce, ne l'eût fait reconnaître. Aussitôt plusieurs grenadiers fondent sur lui; mais Charette ne veut se rendre qu'à Travot. Fait prisonnier par ce général, il lui offre sa ceinture, remplie de pièces d'or. *Gardez votre or,* répond Travot, *je vous ai arrêté, je suis satisfait. — Brave homme*, réplique Charette, *je voudrais vous offrir le sabre monté en or que m'a envoyé l'Angleterre; mais je compromettrais la personne à qui je l'ai confié.* Travot dirige d'abord son prisonnier sur Angers pour le conduire ensuite à Paris. Le bruit de cette capture importante se répand aussitôt dans toutes les villes voisine de la Vendée; mais cette nouvelle, si souvent publiée et si souvent démentie, ne trouvant que des incrédules, Hoche juge qu'il faut en donner les preuves, et surtout convaincre la ville de Nantes, où Charette était connu. Exténué de fatigue, et couvert de blessures, Charette est entraîné dans Nantes. Au son d'une musique militaire, on le promène à pied au milieu d'une nombreuse escorte et d'une foule immense dans les rues d'une ville où l'année d'auparavant il était entré comme en triomphe.

Charette sentit toute l'humiliation de sa position actuelle, et reprocha ce long supplice au général chargé de le conduire. Traduit devant la commission militaire, toutes ses réponses furent fermes et nobles. Arrivé au lieu de l'exécution, il ne voulut pas souffrir qu'on lui banda les yeux; il apperçoit les soldats prêts à faire feu sur lui, découvre sa poitrine, leur donne lui-même le signal, et tombe en criant : *Vive le roi!* Charette était maigre, nerveux et d'une taille moyenne; il avait le teint jaune, les yeux noirs et vifs, la bouche cave, les lèvres grosses et le menton saillant. Son nom, qui retentit long-temps dans toute l'Europe, fut l'espoir des Royalistes : il avait émigré. Rentré en France pour s'associer à la conjuration de la Bretagne, il défendit au 10 août le séjour de ses rois au péril de sa vie. Echappé aux dangers de cette journée, il se réfugia dans la Vendée pour y venger la monarchie. Charette était sobre et endurci aux travaux; poli avec ses officiers, familier avec ses soldats, aimant la danse et les femmes, ennemi du luxe, mais recherché dans ses vêtements. S'il n'eut point tous les talents nécessaires à un chef de parti, s'il fut jaloux, haineux et souvent sanguinaire, sa constance, son activité, son désintéressement, et surtout son adresse pour suppléer aux forces qui manquaient à son parti, l'ont élevé au niveau de sa renommée. Sans conseils, sans boussole, livré à ses propres passions, à son orgueil, il abandonna Bonchamp à Clisson, et refusa de passer la Loire avec les chefs de l'Anjou, et d'agir de concert avec Stofflet. Mais il mérite une place honorable dans l'histoire, celui qui, perdu sans ressources, refusa de se sauver chez les Anglais, préférant une terre malheureuse à laquelle il avait voué son existence. Mais il eut un noble orgueil celui qui refusa des croix de Saint-Louis offertes au nom des princes, en disant que *ses officiers n'en voulaient recevoir que de la main du roi.* Mais il fut habile capitaine, celui qui, dans une campagne d'hiver, avec une poignée de paysans, vainquit et dispersa trente mille hommes aguerris. Doué de cette force d'âme qui fait appercevoir sans crainte tous les dangers, il sut aux événements fâcheux opposer une inébranlable patience et braver toutes les douleurs. Vaincu, blessé, malade, il supporta, sans donner le moindre signe de faiblesse, les longueurs d'un voyage, les angoisses de la prison, les formalités d'un jugement et l'appareil d'un supplice. Tel fut Charette,

suivant l'historien le plus vrai de la guerre de la Vendée. *23 mars* 1796.

CHALCIS (*prise de*). Deux factions partageaient Chalcis, en Etolie ; l'une était favorable aux Romains, et l'autre à Antiochus, roi de Syrie. Ce prince se présenta avec une armée devant ses murs; ses partisans lui ouvrirent leurs portes. Ce facile succès enfla Antiochus, et le précipita dans une guerre contre les Romains, qui le perdit. 192 *ans av. J. C.*

CHALONS-SUR-MARNE (*siége et bataille de*). 1. Un corps considérable d'Allemands s'avança, l'an 366 de J. C., vers Châlons, dans l'intention de la piller. Jovin, général de l'empereur Valentinien, les joignit dans ses plaines, et remporta la victoire sur ces bandes courageuses, mais non disciplinées.

2. Attila, vaincu à Orléans, voulut se venger de sa défaite. Les plaines de Châlons lui parurent propres à développer une nombreuse cavalerie; il s'y arrêta. Aétius et Théodoric l'y suivirent. Dans la nuit qui précéda la bataille, un corps de Huns rencontrant des Français, ils se heurtèrent si vivement, qu'il demeura quinze mille hommes sur la place. Dès la pointe du jour, Attila harangua ses soldats; plaça au centre la fleur de son armée, à sa gauche les Ostrogoths, à sa droite les Gépides. Aétius, avec les Romains, est opposé à ces derniers; Théodoric et Mérovée combattirent avec les Goths et les Français contre les Ostrogoths et les Huns. Ces deux grands corps, qui remplissaient cette immense plaine, restent en présence jusqu'à quatre heures après midi. On donne le signal; on se choque avec fureur. En un instant un ruisseau qui traverse la plaine est gonflé de sang, le champ de bataille est couvert de morts et de mourants. Théodoric, usé par les années, rappèle son antique vigueur; il court de rang en rang, anime ses soldats, immole de sa main un monceau d'ennemis, jusqu'à ce que, tombant percé d'un dard, il meurt écrasé par ses cavaliers, qui ne le reconnaissent pas. Furieux de la mort de leur prince, les Goths s'élancent comme des lions sur les bataillons des Huns, les dissipent; et bientôt Attila, effrayé pour la première fois, fit sonner la retraite, et se retira dans son

camp. La perte des deux armées se monta à plus de deux cent mille hommes. Attila, craignant d'être forcé dans son camp, faisait lancer continuellement des traits sur ses ennemis. La crainte d'augmenter la puissance des Goths en anéantissant leur plus cruel adversaire, retint Aétius, et sauva Attila. Aétius aurait reçu autrefois dans Rome les honneurs du triomphe; ses louanges étaient dans toutes les bouches; mais Rome ne conservait presqu'aucunes traces de ses vertus antiques. Jaloux de sa gloire, Valentinien III poignarda lui-même Aétius, qui avait été le rempart de l'empire contre les Barbares qui l'inondaient de toutes parts. 14 *juin* 456.

CHALUS (*siége de*). Un gentilhomme du Limosin avait trouvé dans sa terre un trésor d'un prix inestimable; Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, le réclama. Le gentilhomme offrit de le partager avec Richard; l'avide monarque voulut le posséder tout entier. Soupçonnant ce trésor caché à Chalus en Limosin, Richard vint lui-même investir ce château. Au moment où il reconnaissait la place, un archer nommé Gourdon lui décocha une flèche, dont il fut blessé dangereusement. Ce prince vécut encore onze jours; la place fut emportée pendant ce temps. Avant sa mort, Richard fait amener devant lui son meurtrier. *Que t'ai-je fait, misérable*, lui dit-il, *pour que tu aïes voulu me tuer? Ce que vous m'avez fait*, répondit froidement Gourdon? *Vous avez tué de vos propres mains mon père, ma mère et mes deux frères. Mon bonheur est complet, je les ai vengés. Tyran! fais-moi mourir, je brave ta colère.* Un discours si fier étonna le monarque mourant. *Mon ami*, dit-il, *je te pardonne ; sois libre.* Sur-le-champ il lui fait ôter ses fers, et donner de l'argent. Quelques instants après il expira; Gourdon est repris, écorché vif, et puis pendu. Ainsi périt un prince valeureux, mais féroce; entreprenant, mais inquiet; sacrifiant tout pour satisfaire ses passions, avide d'argent, et peu délicat sur les moyens de l'acquérir; passionné pour la gloire des armes mais jaloux de tous ceux qui pouvaient la lui disputer. 1199.

CHAMBÉRY (*prise de*). Depuis long-têmps le général Montesquiou observait les mouvements des troupes piémontaises sur les frontières du Dauphiné. L'armée du roi de

Sardaigne était de quinze mille hommes ; les Français n'avaient à leur opposer que deux bataillons d'infanterie, peu de cavalerie et une faible artillerie. Les défilés à traverser, pour passer de France en Savoie, étaient peu nombreux ; un petit nombre de troupes devait suffire pour les défendre. Confiants dans l'escarpement de leurs montagnes, les généraux sardes dirigèrent toute leur attention vers leurs gorges. On les vit élever trois redoutes à une portée de fusil des limites de France dans un lieu appelé *les abîmes de Mians*, vis-à-vis du seul débouché conduisant en Savoie. Montesquiou les laissa tranquillement avancer leurs travaux ; mais au moment où il apprit qu'on voulait y conduire du canon, une colonne de grenadiers et de chasseurs, commandés par le maréchal de camp Laroque, eut ordre de les tourner. Ce mouvement fut effectué, le 19 septembre 1792, à sept heures du matin. Les Piémontais, voyant cette manœuvre, se mirent à fuir, sans même tirer un coup de fusil ; il paraît qu'ils comptaient opposer seulement aux Français cette faible barrière. Vaincus sans combat, ils évacuèrent dans la journée les châteaux des Marches, de Bellegarde, d'Aspremont et de Notre-Dame de Mians. Dès le même jour, on fit porter en avant quelques troupes, et vingt pièces de canon. Une brigade de cavalerie et deux d'infanterie coupèrent en deux le lendemain l'armée piémontaise, dont une partie se porta sur Anneci, et l'autre sur Montmélian, qui ouvrit ses portes le 23. Les Piémontais, dispersés dans une multitude de cantonnements, se trouvèrent surpris par la brusque invasion des Français ; ils ne purent se rassembler, et furent réduits à une impossibilité absolue d'opposer aucune résistance. Les habitants de la Savoie reçurent les Français comme de véritables libérateurs. La fuite des troupes piémontaises, qui se portèrent rapidement des bords du lac de Genève aux rives de l'Isère, laissa aux Savoisiens la facilité d'envoyer des députations pour implorer l'assistance du général Montesquiou. Les magistrats de Chambéry lui en apportèrent les clefs le 22 au château des Marches. Il s'y rendit le lendemain avec cent chevaux, et huit compagnies de grenadiers ; les officiers et les soldats français furent invités à un grand repas. Une conduite aussi amicale détermina le général Montesquiou à laisser aux habitants de Chambéry leurs magistrats et la garde de leur hôtel-de-ville. La fuite des Piémontais fut si rapide, qu'il fut impos-

sible de leur faire des prisonniers. Dès le 25, Montesquiou avait réuni sept mille hommes à Chambéry; de simples détachements prirent possession de Thonon, Carouge et Anneci. Le général Casabianca trouva des magasins bien approvisionnés dans Châtelar, se rendit maître des Bauges, et arriva à Conflans, en Tarentaise, dont les Piémontais avaient coupé les ponts, de peur d'être harcelés par les Français dans leur retraite. Les Savoisiens demandèrent leur réunion à la France; ils y furent incorporés, et la Savoie reçut le nom de *département du Mont-Blanc*. 19 *au 25 septembre* 1792.

CHAMPAGNE (*campagne de*). Lorsque les puissances étrangères conçurent en 1792 le projet d'envahir les frontières de la France, elles choisirent, vers le nord, le seul point abandonné à ses moyens naturels de défense. C'était un espace d'environ quinze lieues d'ouverture, entre Sedan et Verdun. L'antique et sombre forêt Hercynie y formait autrefois une impénétrable barrière pour les armées, mais l'établissement d'usines dans ces bois, et les besoins des manufactures et du commerce avaient fait, depuis un siècle, changer la face des Ardennes. Des routes faciles en ouvraient de tous côtés l'accès, et le ruisseau de la Semois était partout guéable. On n'avait plus besoin de guides pour explorer ses passages et diriger les colonnes des armées au travers de ces futaies, dont l'ombre ne permettait pas alors au soleil d'y faire pénétrer ses rayons. Au centre de cette ouverture, l'Autriche possédait Luxembourg, place forte et respectable. Elle fut tout à la fois destinée à servir de point de réunion et de départ aux alliés, de magasin et d'arsenal à leurs troupes. Quand tout parut suffisamment préparé à l'Autriche et à la Prusse pour assurer leurs succès, l'invasion projetée s'exécuta sans obstacle vers le 20 du mois d'août. Vingt-trois mille Autrichiens se dirigèrent sur Stenay, et le prince de Hohenlohe investit Thionville avec un corps d'armée d'une égale force, tandis que le duc de Brunswick, généralissime de cette expédition, pénétrait par les Ardennes, à la tête de quatre-vingt-dix mille Prussiens, Hessois, émigrés. Fiers de leur nombre, traînant à leur suite un parc d'artillerie formidable, comptant trouver peu de vieux soldats à vaincre dans les armées françaises, et des officiers nouveaux et peu instruits, commandés par des

généraux dénués d'une réputation militaire, et peut-être de talents. Les puissances coalisées regardaient comme facile la conquête du territoire français. On les vit laisser en arrière les places de Metz et de Thionville, dont les siéges eussent entraîné des longueurs, entrer dans Verdun, s'emparer de Longwi, et calculer, seulement par journées d'étape, la distance qui les séparait de Paris; mais ils n'avaient pas compté sur l'énergie française, et le terrible élan que produiraient; sur un peuple fier, sa liberté menacée, son territoire envahi. Dumourier venait de remplacer Lafayette dans le commandement de l'armée du Nord. Arrivé à Sedan, il assemble un conseil de guerre, consulte ses généraux, et leur peint ainsi notre situation et nos ressources: « La petite » armée que nous possédons est chargée du salut de la patrie; » cinq mille cavaliers et dix-huit mille fantassins la com- » posent. Elle ne forme pas le quart des forces ennemies, » mais nous sommes dans notre patrie; il nous faut donc » espérer. Du bon emploi de ces faibles moyens dépendent » peut-être les destinées de la France !..... Les Prussiens » seront bientôt embarrassés de leur nombre et de leurs sub- » sistances dans une terre étrangère; ils ne pourront traîner » une trop nombreuse artillerie au travers d'un terrain fan- » geux; les brillants équipages de leurs princes augmente- » ront leurs embarras. Si nous parvenons à les arrêter quel- » que temps, la patrie est sauvée. Tout dépend dans ce mo- » ment de l'occupation rapide de positions respectables. » Rester plus long-temps devant Sedan serait funeste; il faut » prendre sur-le-champ un parti décisif et agir. » On disserte longuement sur les dangers de la patrie sans en indiquer le remède. Arthur Dillon propose de se retirer derrière la Marne, tandis que l'on tenterait une diversion sur les bords de la Flandre maritime. On devait ainsi attendre les gardes nationales qui se précipitaient de toutes parts vers les frontières envahies, et qui ne manqueraient pas d'écraser l'ennemi par leurs masses. Ce système de défense laissait à découvert les contrées les plus fertiles de la Meurthe et de la Moselle. L'ennemi devait y trouver des places fortes et des vivres en abondance. Les bords de la Marne, presque partout guéable, ne pouvaient d'ailleurs arrêter dans sa marche un ennemi vainqueur. Tout était perdu si l'on suivait un tel avis. Le général Dumourier se retire, et garde seulement auprès de lui le colonel Thouvenot, un de ses aides de camp.

Cet officier avait un coup-d'œil rapide et juste; sa pensée entrevoyait facilement les conséquences d'une grande manœuvre. Dumourier déroule devant lui les cartes de la Champagne, et, lui montrant les défilés de l'Argonne, s'écrie : *Voici les Thermopyles de la France; et si j'ai le bonheur d'y arriver avant les Prussiens, tout est sauvé!* La forêt d'Argonne est une lisière de bois de treize lieues d'étendue, quelquefois de trois à quatre lieues d'épaisseur, mais au moins d'une demi-lieue. Elle s'étend depuis environ une lieue de Sedan jusquà Sainte-Menehould, et sépare la Champagne Pouilleuse des Trois-Evêchés. Sur son sol glaiseux, sans arbres et sans pâturages, sont quelques villages pauvres. Les montagnes, les rivières, les étangs et les ruisseaux dont elle est coupée, rendent ce terrain impraticable pour une armée, excepté dans cinq trouées où se trouvent des communications faciles entre la Champagne et les Trois-Evêchés. Le premier de ces débouchés est à Chêne-le-Populeux. Il y passe un chemin qui conduit de Réthel à Sedan, dans le point le plus nord de la forêt. Le défaut de troupes suffisantes fit laisser ce passage sans défense. Un chemin de charrette est à la Croix-aux-Bois ; il conduit de Briquenay à Vouziers. Le général Chazot fut chargé de ce poste. La troisième trouée est à Grandpré, sur le chemin de Reims à Stenai. Dumourier se réserva cette position. Le quatrième défilé est à la Chalade, sur la route de Varennes à Sainte Menehould, et le cinquième aux Islettes, sur la grande route de Verdun à Paris, à un peu plus d'une lieue à l'ouest de la Chalade. Arthur Dillon devait défendre ces deux positions avec moins de cinq mille hommes. Il suffisait d'arrêter quelque temps l'ennemi dans ces lieux, pour le forcer de rétrograder aux approches de l'hiver, et lui faire manquer sa campagne. Mais il fallait gagner ces positions par des marches dont le but ne pouvait être pénétré par l'ennemi, et manœuvrer sur un terrain déjà occupé par ses avant-postes. Stenai était au pouvoir de Clairfait, et les autres positions dans les défilés étaient plus rapprochées des coalisés que de l'armée française. Le 30 août commença une campagne mémorable qui fait époque dans les annales militaires de l'Europe, par la savante hardiesse de ses manœuvres, et par la grandeur de ses résultats qui décidèrent en vingt jours des destinées de la France. Deux routes conduisent de Sedan à Grandpré et aux Islettes;

l'une plus longue, mais plus sûre, longe la forêt par la lisière de l'est. Celle-ci avait le désavantage de dévoiler aux ennemis les projets du général français, et de leur donner le temps de devancer l'armée dans tous les postes qu'elle allait occuper. L'autre, plus courte, laissait encore le temps au corps commandé par Clairfait, en avant de Stenai, de prévenir Dumourier dans la position de Grandpré.

Au dessus de Stenai, sur la rive droite de la Meuse, à Brouenne, est un camp fameux dans les guerres anciennes, dont la position est dès long-temps reconnue Dumourier pensa que Clairfait se hâterait de l'occuper s'il était sérieusement attaqué. Une avant-garde détachée ne pouvait jamais laisser une rivière entre elle et son armée. Dumourier, séparé des Autrichiens par la Meuse, avait alors ses passages libres, et pouvait en une marche prendre des positions dans l'Argonne. L'événement justifia ces calculs. L'avant-garde autrichienne, vivement attaquée, le 31 août, par Dillon, commandant six mille hommes, repassa la Meuse, et se replia sur son corps d'armée. Clairfait occupa aussitôt le camp de Brouenne, laissant ainsi aux Français un terrain suffisant pour exécuter leur mouvement. Dillon, qui avait obtenu tout ce qu'il demandait, ne poursuivit pas son avantage, et vint le même jour à Mouzon. Le lendemain, Dumourier fit partir de Sedan le géneral Chazot, commandant cinq mille hommes, et le fit marcher par Taunai, et les grandes Armoises, vers Chêne-le-Populeux. Lui-même suivit le jour d'après, avec un corps d'armée de douze mille hommes, la route qu'avait tenue la veille le général Dillon. Pour exécuter les intentions de Dumourier, et occuper les gorges du Clermontois, Dillon se détermina à passer, par une marche hardie, à la vue des vedettes prussiennes du camp d'Avocourt. Obligé, après avoir traversé Varennes, de se jeter dans les bois pour gagner par la Pierre-Croisée le village de la Chalade, Dillon se fit précéder d'une colonne de pionniers, pour débarrer et aplanir les chemins, tandis qu'une seconde le suivait pour les dégrader et les barrer de nouveau, en cas que l'ennemi attaquât son arrière-garde. De cette manière Dillon parvint le 4 septembre à la Chalade, petit village situé dans les gorges du Clermontois, après avoir passé avec dix pièces de canon par des chemins à peine praticables pour les voitures du pays. Le même jour Dumourier occupait le

camp de Grandpré. Le 5 Dillon occupa la position de la côte de Biesme. Ainsi, dès ce moment, la face des affaires changea, et les Français, par des manœuvres habiles, se rendirent maîtres de tous les passages qui fermaient l'entrée de leur territoire, et que les Allemands et les Prussiens regardaient comme les seules portes ouvertes à l'invasion qu'ils préparaient. Dumourier, sentant que les défilés de l'Argonne allaient devenir le théâtre de la guerre, avait en même temps appelé vers lui toutes les troupes devenues inutiles dans les campsde la Flandre. Le général Beurnonville amena neuf mille hommes du camp de Maulde. Les généraux Lanoue et Duval reçurent ordre de le venir joindre d'Avesnes et de Pont-sur-Sambre, avec leurs divisions formant environ six mille hommes. De nombreux renforts accouraient de toutes les parties de la France vers le camp de Grandpré, et des approvisionnements s'amoncelaient à Reims, Châlons, Réthel et Sainte-Menehould. Tandis que le roi de Prusse était accueilli à Verdun, qu'il consumait son temps dans des réjouissances, la position de la côte de Biesme était renforcée d'artillerie et de troupes, et les sinuosités de cette gorge étroite étaient barrées par des retranchements. On avait profité avec intelligence des angles saillants de la côte pour établir des feux croisés, et des batteries de revers, sur le prolongement de toutes les avenues par lesquelles l'ennemi pouvait diriger des attaques. La petite guerre entre les Impériaux et la cavalerie française postée à Passavant, était presque toujours à l'avantage des Français. L'esprit des soldats s'était raffermi par la nature de leur position. Brunswick étant venu la reconnaître avec le roi de Prusse, du sommet d'une montagne appelée le *Pas de Vache* près Clermont en Argonne, ils frémirent de colère d'y avoir été prévenus; désespérant de pouvoir la forcer, ils renoncèrent à pénétrer en France par ce chemin. Cette détermination compléta le premier succès des mesures offensives prises par Dumourier. En abandonnant ce passage, il fallait faire un circuit de quinze lieues pour trouver la trouée de Grandpré que Dumourier tenait avec plus de vingt mille hommes, puis courir les mêmes hasards qu'à l'attaque de la côte de Biesme et des Islettes; on mettait contre soi les deux chances les plus décisives à la guerre, le temps et les distances; cependant les généraux prussiens et autrichiens le préférèrent. Soixante mille hommes des-

meilleures troupes de l'Europe, commandées par un général renommé, n'osèrent ou ne voulurent pas attaquer cinq mille hommes couverts par des retranchements élevés en quatre jours, et ne tentèrent même aucun mouvement pour les déposter; sans essais, sans efforts ils passèrent outre. Cependant la nouvelle de la prise de Verdun était arrivée à l'armée de Dumourier. Ce général apprit ainsi cette nouvelle au ministre de la guerre : *Verdun est pris. J'attends les Prussiens. Le camp de Grandpré et celui des Islettes sont les Thermopyles ; mais je serai plus heureux que Léonidas!* Ce camp, situé entre l'Aisne et l'Aire, appuyait sa droite à Grandpré, sa gauche à Pont-à-Marque ; il s'élevait en amphithéâtre au dessus des prairies terminées par la rivière d'Aire ; sa retraite était, en cas d'échec, sur les hauteurs d'Autri. Là, Dumourier attendait et hâtait les renforts qui se rassemblaient de toutes parts. Kellermann partait du camp de Frescati, près de Metz ; s'approchait de Dumourier avec vingt mille hommes pour se mettre à portée de combattre à armes égales les coalisés. Brunswick, ayant laissé un corps d'Hessois devant le poste des Islettes, y fit quelques tentatives sans succès. L'armée prussienne établit le 10 septembre son quartier-général à Raucourt. Elle attaqua inutilement sur plusieurs points la ligne de défense qui couvrait le camp de Grandpré; elle fut toujours repoussée. Miranda, Péruvien, soutint à Mortame, et Stengel à Saint-Juvin, de vives attaques des ennemis, et les repoussèrent. Les bataillons campés à Grandpré pouvaient, sans être vus, descendre des hauteurs, et porter des forces sur les points menacés. L'ennemi trouvait ainsi, partout où il se présentait, des forces supérieures aux siennes, et ne pouvait croire qu'il n'y eût que vingt mille hommes dans cette position. Cependant Dumourier eut souvent à souffrir des contradictions cruelles de la part des officiers qui se lassaient de la disette, du malaise et des maladies qui venaient les assiéger dans ces lieux couverts et arides. Accusé par les uns, en butte aux rivalités des autres, il n'hésitait pas dans ce moment de se comparer à Phocion disant aux Athéniens : *Vous êtes heureux d'avoir un capitaine qui vous connaît.* Dumourier fut dans ce moment supérieur à lui-même; il eut trois mois de la vie d'un grand homme ; il eut même assez de courage pour s'accuser : « Une faute du général Dumourier, dit-il dans ses mé-

» moires, mit la France à deux doigts de sa perte, et » changea la belle position dans laquelle il se trouvait, en » une position très-critique. » Il avait placé à la Croix-aux-Bois un régiment de dragons avec son colonel, deux bataillons et deux pièces de canon. Ces forces lui avaient paru suffisantes pour défendre un passage d'un accès difficile, d'autant plus que deux bataillons de volontaires étaient venus se joindre à lui et que des retranchements, des abattis et des puits défendaient ses approches. Par une inconcevable légèreté Dumourier fit venir presque toutes ces troupes au camp de Grandpré; on laissa seulement cent hommes dans le poste important de la Croix-des-Bouquets, pour y simuler une défense. Dès le 13, Clairfait le fit occuper par le prince de Ligne. Ainsi l'imprévoyance et la légèreté livrèrent aux ennemis un débouché que l'art défendait ailleurs avec toutes ses ressources. Dumourier envoya dès le lendemain deux brigades et six escadrons pour le reprendre; le général Chazot y réussit; mais attaqué sur-le-champ par des forces supérieures il ne put s'y maintenir; les Prussiens en demeurèrent maîtres; les Français furent repoussés. Le prince de Condé avait attaqué le poste de Chêne-le-Populeux, d'où il avait été repoussé par le général Dubouquet. Ce général, ayant appris que le poste de la Croix-aux-Bois était forcé, profita de la nuit pour faire sa retraite par Attigni et Somes, sur Châlons. Le camp de Grandpré se trouvait dans la position la plus critique. Son armée était réduite à quinze mille hommes, par la séparation des corps des généraux Chazot et Dubouquet qui se trouvaient coupés. Devant lui l'armée prussienne de quarante-cinq mille hommes, et derrière lui Clairfait qui l'avait déjà dépassé avec vingt mille Autrichiens, et qui de sa position de la Croix-aux-Bois, dominant le camp de Grandpré, pouvait s'emparer des passages de l'Aire et de l'Aisne, et couper la retraite des Français sur la position de Senuques. Beurnonville, arrivant à Réthel avec neuf mille hommes, se trouvait sans communication avec le corps d'armée de Dumourier, par la nouvelle position de Clairfait. Kellermann était encore à Vitry. La réunion de ces trois corps devait former une armée de soixante mille hommes capables d'agir offensivement. Le plan de Dumourier était de se laisser dépasser plutôt que d'abandonner ses défilés de la forêt de l'Argonne. Il n'était pas probable que les Prus-

siens osassent pénétrer en France, laissant derrière eux des forces aussi considérables, sans avoir gagné une bataille décisive. Aussitôt que Dumourier se vit tourné par sa gauche, et forcé d'exécuter sa retraite sur le camp de Grandpré, il envoya par des officiers sûrs ses instructions et ses ordres. Il commanda à Beurnonville de se diriger sur Sainte-Menehould par la rive gauche de l'Aisne, à Dillon de se maintenir, à quelque prix que ce fût, dans la position des Islettes et de Biesme. Cette position était, dans les circonstances, d'une importance décisive. Vingt mille Prussiens et Hessois attaquèrent Dillon le 16 septembre. D'une hauteur, Dillon vit les ennemis se montrer timidement et avec incertitude le long des bois, s'avancer vers le poste des Islettes, et se déployer hors la portée du canon. Une canonnade s'établit. Ennuyés de sa longueur, les Francais sautèrent hors des retranchements en défiant les Hessois de s'approcher de plus près. Le cinquante-huitième régiment chargea à la baïonnette, mais l'ennemi n'attendit pas; il perdit quelques hommes à cette attaque où les Français n'eurent pas un homme blessé.

Dumourier achevait, le même jour, ses préparatifs secrets de retraite; il mandait au général Sparre, commandant à Châlons, de rassembler tout ce qui se trouvait de bataillons déjà formés, et de les placer dans un camp à Notre-Dame-de-l'Epine, sur une hauteur en avant de cette ville; au général d'Harville, de réunir tout ce qu'il y avait de troupes à Reims, Epernay et Soissons, d'en former un corps, et de se porter à Pont-Favergé, sur la Suippe. Le poste de Dumourier n'était plus tenable à Grandpré; il lui fallait arriver à Sainte-Menehould avant Brunswick, faire une retraite dans un pays coupé, sous les yeux des Prussiens, avec un corps d'armée très-inférieur. Dumourier était encore maître des hauteurs qui avoisinaient le plus son camp. Il plaça dans les villages d'Olizi, de Beauregard et de Termes, un corps d'infanterie avec six escadrons et quelques pièces de position faisant face à la Croix-aux-Bois pour arrêter l'ennemi et l'empêcher de descendre à Senne. Il fit en même temps passer l'Aisne à l'artillerie du parc, pour se porter de l'autre côté sur les hauteurs d'Autry. Soit que les Autrichiens se fussent attendus à être attaqués, soit lenteur dans leurs mouvements, ils ne poussèrent point leurs avantages. Ce retard laissait Dumourier maître de tout le cours de l'Aisne.

S'il parvenait à tirer son armée de son camp, il risquait une affaire d'arrière garde, et pouvait encore arrêter assez longtemps l'ennemi pour lui en disputer le passage, et prendre une position avantageuse. L'obscurité de la nuit du 14 au 15 septembre favorisa ses dispositions de retraite; aucun mouvement, aucun préparatif ne l'annoncèrent, surtout à l'avant-garde, tant qu'il fut jour. Le prince de Hohenlohe demanda une entrevue le soir au général Dumourier. Le général Duval fut chargé de le recevoir. Le prince s'étonna du bon ordre et de la tenue de l'armée, ainsi que d'y voir beaucoup d'officiers décorés de la croix de Saint-Louis. On avait persuadé aux Autrichiens que cette armée n'était commandée que par des artisans et des hommes de commerce. Le prince ne s'apperçut d'aucun mouvement. A l'entrée de la nuit, on retira les avant-postes. L'avant-garde, sous les ordres de Stengel et Duval, fit ensuite un mouvement rétrograde sur trois colonnes; celle de droite passa par la Marque, celle du centre par Chénevières, et celle de gauche par Grandpré. Tous les ponts furent rompus, et l'avant-garde s'arrêta un peu pour attendre et laisser passer l'armée dont elle devait former l'arrière-garde. A minuit, l'ordre passa de bouche en bouche; le camp fut détendu, les troupes ne sachant pas même qu'elles allaient faire un mouvement rétrograde; elles ne se mirent en marche qu'à trois heures du matin. La retraite se fit par Senuques et Autry, où les Français se mirent en bataille sur les hauteurs. L'armée était alors sauvée; elle avait devant elle une anse dont elle tenait les débouchés; un incident faillit cependant encore faire de cette retraite une déroute complète. L'arrière-garde, harcelée par un corps de quinze cents Prussiens et quelques pièces d'artillerie légère, avait passé les défilés; l'avant-garde se formait en bataille sur les hauteurs voisines, et le corps d'armée se prolongeait en colonnes pour gagner Cernai. La division, qui avait reçu ordre de partir de Vouziers à minuit, et de se porter à Vaux, ne s'était mise en marche qu'à la pointe du jour. Cette division, voyant subitement paraître les hussards, se précipita à travers les colonnes de l'armée, et y porta le désordre. En même temps les hussards prussiens s'y jetèrent brusquement, tout se débanda et prit la fuite; quinze cents hussards firent fuir dix mille hommes. Cette terreur panique fut telle, que plus de deux mille fuyards de toutes armes, et même des corps entiers, s'écartèrent jus-

qu'à plus de trente lieues dans l'intérieur, publiant à Réthel, Châlons et Vitry, que l'armée avait été trahie; que Dumourier et tous les généraux avaient passé à l'ennemi. Cette commotion s'étendit jusqu'à Paris; cette terreur doit paraître moins étonnante sans doute, que de voir six jours après, les armées françaises ayant gagné une bataille, l'ennemi demander à négocier sa retraite. L'arrière-garde ne partagea ni cette terreur, ni ce désordre. Duval fit reculer les hussards prussiens, qui se retirèrent emmenant deux pièces d'artillerie. Le général Miranda rallia ces troupes; elles campèrent à Dammartin, à quatre lieues de Grandpré. Dumourier écrivit à l'assemblée nationale : « J'ai été obligé » d'abandonner le camp de Grandpré; la retraite était faite, » lorsqu'une terreur panique se saisit de l'armée. Dix mille » hommes ont été poursuivi par quinze cents hussards prus- » siens; la perte ne monte pas à plus de cinquante hommes et » quelques bagages. Tout est réparé; je réponds de tout. » Celui qui, dans de telles circonstances, ne désespérait pas du salut public, et rassurait même le sénat, méritait bien de la patrie. Le camp occupé par Dumourier était situé une lieue en avant de Sainte-Menehould, à droite du chemin qui mène à Châlons, sur un plateau un peu élevé au dessus des prairies qui bordaient son front. La droite de sa position était appuyée à la rivière d'Aisne, qui descend de Sainte-Menehould; et sa gauche, couverte par des prairies marécageuses et un étang. Une vallée étroite séparait ce camp des hauteurs de l'Iron et de la Lune. Dans l'espace compris entre ces hauteurs est un bassin de prairies d'où sortaient épars quelques tertres isolés; le plus élevé est celui du moulin de Valmy. Deux rivières, qui tombent dans l'Aisne au dessus et au dessous de Sainte-Menehould, ceignaient cet espace. Le quartier-général de Dumourier, établi à Sainte-Menehould, se trouvait à une égale distance de l'armée et des Islettes. Les deux armées françaises, dans cette position extraordinaire, se trouvant adossées, faisaient front à l'ennemi, qui lui-même avait derrière lui le pays qu'il voulait envahir, tandis qu'il voyait l'armée de Dumourier dépassée faire face à la France. Cette disposition de Dumourier forçait Brunswick à une action; car il ne pouvait hasarder de pénétrer en Champagne, laissant derrière lui une armée de soixante mille hommes. L'unique soin du général français fut de mettre en état de défense

son camp, qui devait naturellement devenir son champ de bataille. Il plaça à la rive droite de l'Aisne un bataillon de troupes de ligne dans le château de Saint-Thomas, qui terminait sa droite, puis d'autres troupes à Vienne-le-Château, à Morimont et à la Neuville : ces corps communiquaient avec les troupes qui gardaient le défilé de la Chalade. Le front de son camp fut couvert de batteries qui découvraient le vallon sur tous ses prolongements. Son avant-garde fut portée à plus de trois lieues en avant de son front le long du ruisseau de la *Tourbe*, avec ordre de se retirer lentement, de couper les ponts, de fourrager tous les villages, en s'étendant sur sa gauche; de se placer ensuite derrière la Bionne, et d'y faire la même manœuvre en se retirant sur l'armée. La gauche de ce camp se terminait au grand chemin de Châlons; le terrain de la droite de l'Auve fut laissé à l'armée de renfort conduite par Kellermann. Retardée dans sa marche par les nouvelles désastreuses publiées par les fuyards, elle s'était arrêtée à Vitry Des avis plus certains lui firent reprendre sa route, ainsi qu'à Beurnonville. Ils opérèrent leur jonction le 17 et le 19 septembre. Dès le 20 le duc de Brunswick, appercevant Kellermann campé dans une mauvaise position à Valmy, lui présenta bataille. Cet habile capitaine sut choisir un champ de bataille plus avantageux en marchant à l'ennemi. L'audace et la fermeté de ses troupes étonnent les Prussiens; l'habileté des manœuvres de son artillerie et la précision de son tir leur apprènent que les troupes françaises n'ont rien perdu de leur courage, et que leur artillerie était toujours la première de l'Europe. Les Prussiens vaincus rentrent dans le camp de la Lune, méditant d'écraser le lendemain Kellermann par un développement de force très-supérieur; sa position paraissait leur garantir des succès certains. Au point du jour, ils sortent de leur camp, commencent à se développer, et cherchent Kellermann : il n'était plus sur le plateau de Valmy; il avait abandonné le terrain bas et marécageux des bords de l'Auve. Pendant la nuit, il avait levé son camp, et s'était porté par une marche hardie sur les hauteurs de Voilmont. Quelques volées de coups de canon, prenant les Prussiens en écharpe, leur apprènent cette belle manœuvre; ils considérent les Français dans une position qui leur paraît inexpugnable; délibèrent, puis rentrent dans leurs retranchements. Bientôt les maladies et la disette

viènent les y assaillir. Devant leur front se trouvent soixante mille combattants dont les succès de la veille leur ont montré la valeur; derrière, une armée de vingt-cinq mille hommes : de tous les points de la France accourent de nombreuses phalanges. Les habitants des campagnes quittent leurs charrues. Les citadins abandonnent les arts, les manufactures, leur commerce ; la France entière devient un camp. Ce n'est plus une armée qu'il faut combattre; c'est une grande nation qui se lève toute entière, ne pouvant supporter l'idée d'une asservissement étranger. A cet aspect la prudence de Brunswick s'étonne. Engagé dans un pays ennemi, sans soutien, ses soldats n'ont derrière eux qu'un terrain aride où ils ne peuvent trouver de subsistances; tout démontre à ce vieux général que son armée est mal enfournée, tout lui annonce des désastres. S'il risquait un combat, il fallait attaquer soixante mille hommes dans une position avantageuse, défendue par une nombreuse artillerie. S'il était vainqueur une première fois, il avait encore à soutenir les efforts d'un peuple généreux réduit au désespoir. Si les Français étaient battus, il leur restait une retraite facile sur Vitry. Si les Prussiens échouaient dans leur attaque, la position du camp de la Lune n'était plus soutenable; il leur fallait se retirer sur un pays ennemi par les défilés de l'Argonne, où les paysans seuls pouvaient détruire une armée en déroute. Dans une telle position, la fierté du duc de Brunswick fit place à sa prudence; ce n'est plus un prince téméraire qui menace d'anéantir tous ceux qui refuseront de se soumettre à ses dures lois, et de renverser Paris. Vaincu par la famine et les maladies, resserré par d'habiles manœuvres sur un terrain désavantageux, il négocie lui-même sa retraite. Le cartel pour l'échange des prisonniers sert de prétexte pour des négociations plus importantes; on arrête d'abord une suspension d'armes sur le front des deux camps. Dumourier profite de ce traité pour détacher des troupes, dont les unes prenant à revers la pointe méridionale de l'Argonne, et les autres suivant la rive gauche de l'Aisne jusqu'au camp de Grandpré, se portèrent par tous les chemins où les convois arrivaient de Luxembourg au camp de la Lune. Cette manœuvre, augmentant la disette dans le camp prussien, accroît le besoin de se retirer d'un pas difficile. C'était cependant encore une armée prussienne de quatre-vingt mille hommes, comman-

dée par des généraux célèbres; la nécessité de vaincre pouvait la rendre invincible. Avant de consentir à voir son roi passer sous les fourches *Caudines*, elle pouvait disputer long-temps la victoire. Le territoire de la république était envahi; elle était très-puissante sans doute, mais ses forces n'étaient point encore réunies : le courage seul ne pouvait suppléer à l'instruction dans une foule de braves accourus sous ses drapeaux. De part et d'autre on fut sage, modéré, prévoyant; on fit même un pont d'or à un ennemi qui se retirait. Dumourier fit passer au roi de Prusse un mémoire dans lequel il démontrait à cette puissance combien son alliance avec l'Autriche était contraire à ses véritables intérêts; Brunswick y répondit par un manifeste aussi insolent que le premier. Dumourier s'écria en le lisant : *Apparemment le duc de Brunswick me prend pour un bourgmestre d'Anvers;* et il rompit sur-le-champ la trève. Bientôt la famine se fit sentir davantage dans le camp prussien, dont plusieurs convois avaient été interceptés, et d'autres détruits derrière l'Argonne à Buzanci, où les hussards pénétrèrent. Dillon, attaqué aux Islettes, avait repoussé les Hessois jusqu'à Clermont. Les négociations secrètes recommencèrent, et furent bientôt conclues. Le 30 septembre l'armée prussienne leva son camp de la Lune, et commença une retraite dont les mouvements militaires furent une suite des conventions arrêtées dans les conférences secrètes. Elle ne fit dans la première journée qu'une lieue; son camp fut aussitôt occupé par les Français. Sur l'ordre de Dumourier, l'armée de Kellermann se porta à Suippe, position à égale distance de Rheims et de Châlons. Placée trois lieues en avant sur la gauche des Alliés, cette armée gênait leur retraite; en se portant plus loin d'une marche à Fontaine, ils étaient prévenus au passage de l'Aisne à Autry : ce poste fut occupé par l'avant-garde du général Valence. Kellermann reçut ordre des commissaires négociateurs de ne point sortir de son camp jusqu'à nouvel ordre; puis de rappeler à lui son avant-garde. Kellermann porta une seconde fois son armée en avant; mais il reçut un second ordre, qu'il ne put alors comprendre : c'était de retourner sur ses pas reprendre son camp de Suippe, dont il ne sortit que deux jours après. Pendant cet intervalle, l'armée prussienne avait dépassé Autry, et mit l'Aisne entre elle et les Français; ce mouvement seul explique le traité

secret dont un des articles était que les Prussiens ne seraient point inquiétés dans une retraite qu'ils s'étaient engagés d'effectuer. Kellermann reçut ordre de marcher aussitôt qu'ils eurent passé les défilés de Grandpré; des routes de marche furent en même temps expédiées aux autres corps détachés de l'armée. Le général d'Harville, marchant vers le défilé de Chêne-le-Populeux, atteignit l'arrière-garde du corps des émigrés; le général Chazot le joignit à Sedan avec quatre bataillons, et ferma ainsi aux Prussiens leur retraite sur Longwi et le passage de Carignan. La division de Dubouquet marcha de Fresne à Virginie. Beurnonville suivait, sur la rive droite de l'Aisne, les colonnes en retraite; et Stengel, avec la cavalerie légère, serrait de près l'arrière garde prussienne, et ne la perdait pas de vue. Ainsi la retraite était doublement assurée; les Prussiens devait la faire, et on était sûr qu'ils la feraient. Pour être encore plus certain de ce résultat, Dumourier ne laissa à Kellermann des forces suffisantes que pour forcer de l'opérer, et partit pour la Belgique, dont il méditait depuis long-temps la conquête. Dillon fut chargé de suivre les Hessois en descendant des Islettes, et marchant sur Clermont, en Argonne. Ainsi le chemin resta ouvert à l'ennemi dans sa retraite; mais il était tellement entouré, qu'il ne pouvait s'en écarter. Arrivés à Verdun, les différents corps qui suivaient les Prussiens se réunirent à Domballe sous les ordres de Kellermann. Dillon, commandant une avant-garde de seize mille hommes, se porta à Sivry-la-Perche, à une lieue du camp ennemi; une conférence eut lieu le 18 octobre entre le général Labarolière et le duc de Brunswick. Etonné des expressions du général français, le prince ne put s'empêcher de dire : *Etrange nation! républicains d'hier, ils en ont déjà le langage.* Deux jours après, l'armée prussienne traversa Verdun; dès le 14, cette place capitula. Dans de nouvelles conférences, on remarqua de formelles dispositions de la Prusse pour quitter la coalition, et renoncer à faire cause commune avec l'Autriche. En se retirant de Verdun, l'armée coalisée campa sur les hauteurs de Saint-Michel. Dès le lendemain, cette armée se divisa en deux colonnes; celle de gauche, composée de Hessois et d'Autrichiens, se dirigea par la forêt de Mangienne sur les Pays-Bas. Les Prussiens formant la colonne de droite se portèrent sur Longwi; Kellermann occupa Etain le 11 octobre.

Valence, en suivant les Autrichiens et les Hessois au travers de la forêt de Mangienne, eut plusieurs combats avantageux, fit des prisonniers, s'empara de beaucoup d'artillerie et d'équipage, et chassa les ennemis du poste de Pillon. Clairfait prit ensuite position à Virton, puis à Arlon; il pouvait communiquer avec l'armée du duc de Brunswick, campée à Longuyon dans une excellente position: elle y tint l'armée républicaine en échec jusqu'à la nuit du 19 au 20 octobre, pendant laquelle on se rapprocha de Longwi. Cette place fut rendue aux mêmes conditions que Verdun. Le général républicain exigea de plus la restitution de soixante pièces de canon qui avaient été transportées à Luxembourg, et de cent mille francs enlevés dans les caisses publiques. Au moment où les Français rentrèrent dans Longwi, ils apperçurent les Prussiens à deux lieues sur la route de Luxembourg. Là le prince de Brunswick proposa au général Kellermann une quatrième conférence; le duc y annonça que son objet était d'y traiter de la paix, et invita Kellermann à en donner les bases. *Elles sont simples*, répondit-il; *reconnaissez le plus authentiquement possible la République, et ne vous mêlez en rien, ni directement, ni indirectement, du roi, ni des émigrés*. On en convint sans objections. *Eh bien!* dit le duc, *nous nous en retournerons chacun chez nous comme gens de noces*. Kellermann proposa que les Pays-Bas en payassent les frais; Brunswick termina en invitant Kellermann à demander à la Convention de nommer des plénipotentiaires: ces propositions ne furent point communiquées au comité de salut public. L'armée française fut mise en cantonnements entre Longwi et la Moselle avec des lieux de rassemblements, dans le cas où l'ennemi tenterait quelques mouvements offensifs; mais déjà il était obligé de défendre les états héréditaires de l'Autriche, envahis par Dumourier. Ainsi se termina cette invasion célèbre dans les annales militaires de la France; elle n'avait pas vu son territoire envahi depuis Charles-Quint, qui y avait pénétré par la même frontière. Ici l'événement déjoua tous les calculs politiques; Dumourier commença la campagne avec vingt-huit mille hommes, et la termina avec cent mille. Les Alliés perdirent sans combat près du quart de leur armée; et comme disait Dumourier, le roi de Prusse n'ira point à Paris, à moins que *je ne l'y mène*. La journée de Valmy avait prouvé que, pour soumettre la

France, il fallait vaincre, et pour la vaincre, combattre. Pour subjuguer vingt millions d'hommes armés dont la jeunesse, formant l'avant-garde, volait aux frontières, il fallait être plus d'une fois victorieux d'hommes dont l'audace et le courage annonçaient qu'il les fallait tous anéantir. Cent mille Prussiens devaient donc reculer devant un peuple entier levé pour défendre son indépendance; cette réflexion arrêta seule la marche des Alliés, qui voyaient augmenter leurs dangers à chaque pas nouveau dans un pays où chaque homme était devenu soldat. 22 *août au 25 octobre* 1792.

CHANDERNAGOR (*prise de*). Les Français, maîtres de Chandernagor, dans la presqu'île de l'Inde, causaient de la jalousie aux Anglais. Cette place était trop à la bienséance de ces ennemis avides, pour qu'ils ne tentassent pas de s'en emparer. Le vice-amiral Watson, trop faible pour en risquer la conquête en 1757, consentit d'abord, le 24 mars, à renouveler la neutralité qui subsistait dans l'Inde. Le traité en avait été conclu, rédigé et près d'être signé. Le vice-amiral en avait même donné sa parole, lorsqu'il apprit que le vaisseau *le Cumberland*, de quatre-vingts canons, et monté de mille hommes de débarquement, était arrivé à l'embouchure du Gange. Dans le moment il rompt la négociation, et, foulant aux pieds la religion des serments, il forme le siége de Chandernagor par terre, tandis que dix-huit vaisseaux la foudroyaient du côté de la mer. Les Français surpris ne perdirent point courage. Ils résistèrent huit jours, et capitulèrent à la dernière extrémité.

CHANTONNAY (*combat de*). Pour réparer, dans le Haut-Poitou, l'échec éprouvé à Luçon par l'armée vendéenne, dans les premiers jours de septembre 1793, le comte d'Elbée se concerta avec Royrand, lui ordonna de réunir ses forces, et d'attaquer Chantonnay. Lecomte, chef du bataillon le Vengeur, récemment nommé général de brigade, commandait dans ce camp en l'absence du général Tuncq. Ses forces ne s'élevaient pas au delà de six mille hommes. Royrand, divisant les siennes, se chargea de l'attaque du front, tandis qu'un de ses officiers devait tourner le camp républicain. A quatre heures du soir les

Vendéens commencent leur feu ; l'infanterie républicaine riposte, mais la cavalerie refuse de donner. Une vive fusillade succède aux coups de canon et dure fort avant dans la nuit. Le général Lecomte résistait avec courage à des forces supérieures, mais, blessé mortellement, le désordre se mit dans son camp, ses corps se débandèrent, à l'exception de deux bataillons qui protégèrent la retraite. Accablés, ils furent aussi forcés de se débander. Il resta seulement quinze cents hommes de la brave armée de Luçon. Ce succès coûta, il est vrai, trois mille hommes aux Vendéens, qui périrent presque tous par l'arme blanche, en voulant forcer les retranchements. Le brave et malheureux Lecomte, couvert de blessures, échappé miraculeusement des mains de l'ennemi, éleva de son lit de mort des plaintes douloureuses contre son prédécesseur. « Le général Tuncq, dit-il, a quitté » son poste l'avant-veille de la bataille, sans avoir fait aucunes » dispositions pour assurer les derrières de sa troupe » avancée à huit lieues de Luçon, sans postes intermé- » diaires ; il est parti de Luçon sans laisser aucun renseigne- » ment, et emportant avec lui les cartes et le livre d'ordre, » les notes secrètes, de manière que le défaut de pièces me » met hors d'état de préciser nos pertes. » Tuncq répondit qu'ayant été destitué, il ne pouvait plus commander l'armée. *Septembre* 1793.

CHARLEROI (*sièges de*). 1. Les Espagnols bâtirent Charleroi en 1669, et cédèrent presque aussitôt à la France une ville qui se trouvait à la convenance de cette puissance. Le prince d'Orange, nouvellement nommé Stathouder, forma presque aussitôt un plan de guerre offensive contre la France. Ses premières vues se portent sur Charleroi. Il était en marche pour exécuter cette entreprise ; personne ne soupçonnait son dessein, quand un colonel indiscret s'approche et lui demande quel est le but de ses manœuvres. *Mais*, lui dit le prince, *si vous connaissiez mes desseins, ne les communiqueriez-vous à personne ? — Non, assurément*, répond le colonel. — *Le ciel*, réplique Guillaume, *m'a aussi accordé le don de savoir garder un secret.* Malgré cette précaution, le prince d'Orange ne sut pas prendre Charleroi. 1672.

2. Cinq ans après, le prince d'Orange vint une seconde

fois mettre le siége devant Charleroi. Il est encore une fois forcé de le lever, ce qui fait dire à un seigneur anglais : *Le prince d'Orange peut se vanter qu'il n'y a point de général qui, à son âge, ait levé plus de siéges, et perdu plus de batailles que lui.* Ce prince faisait supérieurement la petite guerre avec de grandes armées, tandis que Turenne faisait supérieurement la grande avec de petites armées. Maurice n'était cependant pas sans talents militaires, mais il était malheureux à la guerre, et le bonheur influe pour quelque chose dans le succès des armes, comme dans les autres entreprises humaines. 1677.

3. Le sort de Charleroi est d'être une des premières attaquées dans les guerres de Flandre. Louis XIV la fit bombarder en 1692; ses généraux la prirent l'année suivante. Elle tomba en 1736 au pouvoir du prince de Conti, après seulement deux jours de tranchée ouverte.

4. Charleroi fut occupée le 12 novembre 1792 par les troupes françaises commandées par le général Valence; la garnison autrichienne ayant fui à l'approche des Français, il n'y eut pour cette fois nul combat, mais Charleroi retomba au printemps suivant sous la domination de l'Autriche, quand le général Dumourier évacua la Belgique.

5. Depuis les affaires de Maubeuge et de Hondschoote, les différents corps de l'armée du Nord étaient disséminés dans des cantonnements, depuis Givet et la Meuse jusqu'à la mer. Le premier soin du général Pichegru fut de les réunir en grands corps autour de Guise et de Cambrai, dans les premiers jours du printemps de 1794. De part et d'autre on regardait la campagne comme décisive. Les ordres absolus du comité de salut public enjoignaient à Pichegru d'attaquer les ennemis vers Charleroi, au centre de leurs positions, où ils avaient réuni la majorité de leurs forces; mais la raison de guerre lui indiquait d'agir vers la Flandre maritime pour les obliger disséminer à toutes leurs troupes. Il était encore possible, en agissant ainsi, d'obtenir des succès marquants en contrariant leurs vues, et peut-être de tourner leurs positions par un mouvement de grande tactique. L'armée des Ardennes fut chargée de seconder les opérations

de Pichegru, et de forcer son aile droite. En conséquence le général Charbonnier fut obligé d'opérer sur la Sambre, vers Charleroi, position la plus difficile à emporter, tant l'ennemi y avait accumulé de forces. Pichegru préféra de se mettre à la tête de son aile gauche où ses plans lui promettaient des succès. Le 20 mai Charbonnier passa donc la Sambre, s'empara de Binch, Fontaine, et investit partiellement Charleroi. Quelques jours elle se soutint dans cette position, mais le 23 le général Kaunitz, dont les forces étaient très-augmentées, attaqua les Français avec vigueur, fit treize cents prisonniers, leur enleva vingt-cinq canons, et les obligea de repasser la Sambre. Le général Charbonnier fit, le 25 mai, et les jours suivants, de nouveaux efforts pour repasser la Sambre, mais ses tentatives furent vaines, malgré la terreur et les menaces employées par le barbare Saint-Just contre les vaincus. Dès le 29, l'aile droite reprit encore ses positions au delà de la Sambre, forma le blocus de Charleroi, et commença à y jeter des bombes. Les Autrichiens avaient, dans cet intervalle, fait venir des troupes fraîches de Tournai. Aussitôt leur arrivée leurs généraux ordonnèrent une sortie de Charleroi. Au moyen d'une attaque simultanée, et de la supériorité de leurs forces ils obligèrent, encore une fois, les Français de repasser la Sambre et de lever le siége de Charleroi, dont une partie était en feu. Si Saint-Just et Lebas avaient eu la moindre notion de l'art militaire, ils auraient senti qu'ayant toujours passé la Sambre en nombre supérieur à l'ennemi, les Français devaient d'abord forcer les Autrichiens à recevoir le combat, et seulement alors entreprendre le siége de Charleroi, qui, demeurée sans défense, n'aurait pas manqué de se rendre. Cette conduite vraiment militaire aurait assuré des succès, et conservé la vie d'une foule de braves qui périrent dans ces tentatives toujours répétées et long-temps infructueuses. Au moment où l'aile gauche de l'armée du Nord investissait Ypres, et s'efforçait d'attirer les Autrichiens au combat, le général Jourdan, à la tête de trente mille hommes détachés de l'armée de Rhin et Moselle, traversait les Ardennes, s'emparait de Dinant le 5 juin, et opérait sa jonction avec la droite de l'armée du Nord et de l'armée es-Ardennes qui venaient d'être forcées de lever encore une fois le siége de Charleroi. Toutes ces troupes réunies prirent alors le nom d'armée de Sambre et Meuse, sous les ordres du

général Jourdan subordonné à Pichegru. A la tête de forces aussi respectables, Jourdan crut devoir repasser encore une fois la Sambre et recommencer le siége de Charleroi. Il fit occuper à son armée une position demi-circulaire, ses deux ailes à la Sambre, son centre à La Ransart. Dans la nuit du 14 au 15 juin la tranchée fut ouverte, après plusieurs combats livrés sur le front de l'armée, dont les succès furent balancés. Les Français s'emparèrent d'une redoute à la gauche de la chaussée de Bruxelles. Cependant le prince d'Orange partit le 15 juin de Nivelle pour se reporter sur Charleroi, et en faire lever le siége; ses avant-postes furent repoussés dans la soirée du même jour, mais il ne se décida pas moins à livrer bataille le 16 juin, et à attaquer le général Jourdan sur quatre colonnes; la première aux ordres du général Beaulieu; la seconde à ceux du général Alvinzi; la troisième commandée par le prince de Reuss, et la quatrième par le général Wartensleben. La troisième colonne marchait contre la droite de l'armée française, où se trouvait le général Marceau; la seconde contre les divisions des généraux Championnet, le Lefebvre et Morlot, qui formaient le centre, et occupaient La Ransart, Gosselies et Courcelles. La quatrième devait attaquer la gauche postée à Trazegnies, Forchies et Piéton. Les divisions des généraux Kléber et Montaigu, entre la rive gauche de la Sambre et Fontaine-l'Évêque, se joignaient par la droite avec la division du général Morlot. Le général Beaulieu, parti de Sombref, marcha sur Mellet, d'où il porta un corps de troupes pour gagner la plaine vers Herpignies. Le général Championnet avait envoyé lui-même dans ce village des troupes qui se portèrent dans les blés et firent, à l'approche des Autrichiens, une décharge à bout portant qui leur tua beaucoup de monde et les força de se retirer. Mais en même temps la division du général Marceau, forcée de repasser la Sambre à Pont-le-Loup, par le prince de Reuss, avait laissé à découvert la droite de la division de Championnet. Le général Beaulieu revint à la charge avec de nombreux renforts et vingt pièces d'artillerie, attaqua de front le village de La Ransart, le tourna par sa droite, l'enleva, et obligea le général Championnet de se retirer sur le plateau du moulin de Jumet où il trouva la division Léfebvre, qui avait été forcée à un mouvement rétrograde. Lorsque la droite des Français eut été repoussée, que leur centre

se fut réuni sur le plateau de Jumet, le général Alvinzi se joignit au général Beaulieu; ils emportèrent ensemble le village de Gosselies qui fut ensuite repris par le général Morlot, mais ce dernier ne tarda pas lui-même à être obligé de l'évacuer. Morlot, accablé par des forces infiniment supérieures, fit aussi sa retraite sur le plateau de Jumet; elle s'y trouva protégée par les divisions de Championnet et de Lefebvre. Alors une terreur panique s'empare de quelques bataillons français; ils répandent le désordre et nécessitent la retraite des trois divisions au delà de la Sambre, par Marchienne au Pont. Ainsi les Autrichiens se trouvaient vainqueurs à leur gauche et au centre. Ils n'avaient cependant pas eu le même succès à leur droite où le général Kléber avait obligé le général Wartensleben à se replier avec perte sur Haine, Saint-Paul et Nivelles, et était demeuré maître du champ de bataille. Dès l'instant où la droite et le centre eurent repassé la Sambre, il se trouve forcé à la même manœuvre dans la nuit du 16 au 17 juin. Les Autrichiens détruisirent tous les travaux du siége de Charleroi, et se retirèrent aussi dans la nuit sur Nivelles, par le chemin de Namur. Dès le lendemain le général Jourdan tenta de nouveau le passage de la Sambre, et l'opéra malgré de grandes difficultés. L'armée française reprit ses positions sur la rive gauche de la Sambre, et recommença le siége aux ordres du général Hatri. Le 20 juin se passa en escarmouches entre les Autrichiens et la division Kléber. Le 23 ce général repoussa les Impériaux dans leur camp, à la Chapelle-Herlaimont; Championnet et Dubois les poursuivirent jusqu'au delà de Genappes. Instruit de l'acharnement des Français à se maintenir sur la rive gauche de la Sambre, et de leur desir de s'emparer de Charleroi, le prince de Cobourg, qui, pour garder l'Escaut, était demeuré jusqu'à ce moment à Tournai, avec l'armée anglaise et la réserve de l'armée autrichienne forte de quinze à seize mille hommes, s'approcha de la Sambre, et arriva à Nivelles le 23 juin. Pendant ce temps le général du génie Marescot poussait avec rapidité les opérations du siége. Quoique le nombre des troupes assiégeantes ne se montât qu'à sept mille cinq cents hommes, les attaques terminées en dix jours se succédèrent avec beaucoup plus de rapidité qu'en 1748 où les Français avaient assailli cette même place avec de bien plus grands moyens. Cependant, malgré

les talents distingués de cet officier-général, et une promptitude d'exécution peu commune, le commissaire du comité de salut public, Saint-Just, s'indisposa contre Marescot. Le motif de cette haine fut de s'être opposé dans un conseil de guerre à l'opinion de cet homme inexpérimenté, qui voulait qu'on prît Charleroi par escalade. Il lui avait représenté que, d'après une reconnaissance exacte de la place, il regardait un assaut comme impossible, et estimait que cette entreprise ferait verser inutilement du sang. Le barbare Saint-Just, piqué de ces justes observations, donna ordre par écrit au général Jourdan de faire arrêter et fusiller Marescot, ainsi que le général Hatri qui commandait le siége, et le général Bollemont commandant l'artillerie, sous prétexte que ce siége marchait trop lentement. Le général Jourdan eut le courage de se refuser à l'exécution de cet ordre atroce, dans un temps où toute résistance aux volontés des barbares proconsuls était punie de mort, et conserva ainsi à la France, Hatri, Bollemont et Marescot, dont les talents, les services et le courage devinrent si utiles pour emporter les places fortes avec une rapidité et une audace inconnues jusqu'à nos jours. Le 25 juin le gouverneur de Charleroi demande à capituler. Saint-Just répond : *Je suis arrivé en hâte ; j'ai oublié ma plume ; je n'ai pris qu'une épée.* Le commandant, craignant un assaut, se rendit à discrétion le 25 juin. Charleroi n'était plus qu'un monceau de ruines, et, pour se servir de l'expression du rapport, *un poste militaire.* L'armée du prince de Cobourg marchait déjà pour dégager cette place dont les généraux autrichiens ignoraient la reddition, quand ils se disposèrent à livrer la bataille de Fleurus ; heureuse journée qui assura la supériorité des armes françaises, et la conquête de la Belgique ! 23 *mai au* 25 *juin* 1794.

CHARTRES (*siéges et prises de*). 1. Rollon, chef des Normands, vint mettre le siége devant Chartres. La place était près de se rendre, lorsque Charles-le-Simple vint à son secours. Ce prince attaqua dans ce moment le camp des Barbares, pendant que les assiégés faisaient une sortie, ayant leur évêque à leur tête. Rollon, forcé de lever le siége, se retrancha sur une éminence où il fut assiégé à son tour. Un stratagême le tira de ce mauvais pas. Pour se venger de cet échec, il fit de si horribles ravages dans

les provinces voisines, que le faible Charles, lui offrant la paix, lui proposa de lui faire épouser sa fille, et de lui donner, à titre de fief, la Neustrie. Ainsi commença l'établissement légal des ducs de Normandie, dont le sang donna dans la suite des souverains à l'Angleterre et à la Sicile. 911.

2. Louis-le-Gros, voulant punir les révoltes continuelles du comte de Champagne, marcha vers Chartres qui leur appartenait. Il était résolu de la réduire en cendres. Quand il parut devant cette ville, le clergé vint au devant de lui en procession, portant une relique de la Vierge, et criant: *Miséricorde!* Ce bon prince sacrifia son ressentiment à sa clémence, et pardonna aux habitants. 1118.

3. Depuis 1417 le duc de Bourgogne s'était emparé de Chartres; cette ville avait été occupée par les Bourguignons et les Anglais. Le bâtard d'Orléans forma le projet de la surprendre. Deux habitants et un prédicateur promirent de l'y introduire. Le jour de Pâques, 20 avril 1432, fut choisi pour l'exécution de cette entreprise. Le dominicain annonça pour ce jour là un sermon dont les auditeurs seraient très-édifiés. Il donna pour l'entendre une église très-éloignée de la porte où les Français devaient se présenter. Cependant le bâtard d'Orléans, d'Estouteville, Lahire, et d'autres gentilshommes s'étaient avancés, à la faveur des ténèbres, à un quart de lieue de Chartres, avec quatre mille hommes. Les deux habitants qui conduisaient l'entreprise se présentèrent, dès la pointe du jour, à la porte de Blois. Ils accompagnaient plusieurs charrettes chargées de vin, conduites par des soldats dont les armes étaient cachées sous leurs casaques. Tandis qu'ils amusent les gardes par des plaisanteries et le présent de quelques aloses, les soldats déguisés fondent sur eux, massacrent les portiers, s'emparent des portes et des barrières. Dans le moment, d'Hilliers entre dans la ville avec un détachement de cent vingt hommes; il est suivi d'un second corps de troupes; ils marchent tambours battants, enseignes déployées, vers la cathédrale, en criant: *La Paix, la Paix!* et *Vive le Roi!* L'alarme se répand; l'auditoire du frère Jean est désert. Les uns courent à leurs maisons; les autres environnent leur évêque, partisan des Anglais. Celui-ci marche à leur tête, attaque les Français, et meurt percé de coups. On fait six

cents prisonniers; le commandant anglais est de ce nombre : le reste de sa garnison fuit, la ville est livrée au pillage. 20 *avril* 1432.

4. Le prince Casimir assiégea Chartres, en 1568, à la tête des Huguenots, venus au secours du prince de Condé. Le brave de Lignières rendit leurs efforts inutiles sur la porte de Dreux; mais tout son courage ne l'aurait pas sauvé, si les Calvinistes eussent commencé leurs opérations par détourner le cours de l'Eure. Ils l'entreprirent, mais trop tard; la cour alarmée fit sa paix, et Chartres resta fidèle à son prince. 1568.

5. Henri IV, dont le sort était de reconquérir la France par sa valeur et ses vertus, se présenta devant Chartres en 1591. Il n'y avait dans cette ville qu'un petit nombre de Ligueurs; cependant le roi fut repoussé dans deux assauts. Rebuté de cette perte, Henri était prêt de lever le siége, quand il fut sollicité par le chancelier de Chiverny d'en faire donner un troisième. *Allez-y donc vous-même*, reprit le monarque en colère; *je n'ai pas accoutumé de faire si bon marché du sang de ma noblesse.* Cependant le comte de Châtillon arrive; le talent éminent de ce seigneur était l'attaque des places. Il examine l'état des fortifications, et promet à Henri d'entrer dans Chartres dans six jours. Il inventa, dit l'historien de Henri IV, un pont pour descendre à couvert dans le fossé, et monter à l'assaut. Aussitôt que cette machine fut placée, les assiégeants capitulèrent. En entrant dans la ville, le roi fut arrêté par une députation des habitants; leur magistrat lui fit une longue et ennuyeuse harangue, où il établissait que la ville appartenait au roi par le droit divin et par le droit humain. Impatienté des longueurs du harangueur, ce prince lui dit : *Ajoutez-y : et par le droit canon.* Puis, poussant son cheval, entra dans Chartres. 1591.

CHATEAU-DAUPHIN (*prise de*). Les Français, maîtres des Barricades, pénétrèrent, en 1744, dans la vallée du Château-Dauphin. Le comte de Campo-Santo, qui portait ce nom depuis la bataille où il avait fait des actions héroïques, commandait dans cette ville. Le bailli de Givri escalade en plein jour un roc sur lequel deux mille Piémontais sont re-

tranchés. Le brave Chevert est des premiers sur ces roches. Cette entreprise était plus meurtrière que celle de Prague; on n'avait point de canons; les Piémontais foudroyaient les assaillants avec leur artillerie; le roi de Sardaigne, placé lui-même derrière ces retranchements, animait ses troupes. Le bailli de Givri avait été blessé dès le commencement de l'action. Le marquis de Villemur, instruit qu'un passage non moins important venait d'être forcé, fait battre la retraite; mais les officiers et les soldats, trop animés au combat, ne l'entendent point. Le lieutenant-colonel de Poitou saute dans les premiers retranchements; les grenadiers s'élancent les uns sur les autres; et ce qui est à peine croyable, ils se jètent dans les embrasures des canons ennemis, pendant que les pièces ayant tiré reculent par leur mouvement ordinaire. On perdit deux mille hommes; mais il n'échappa aucun Piémontais. Le roi de Sardaigne, au désespoir, voulait se jeter parmi les assaillants. Il en coûta la vie au marquis de la Carte, au bailli de Givri, au colonel Salis; le duc d'Agénois et beaucoup d'autres furent blessés; mais l'action fut beaucoup moins sanglante que l'on ne devait s'y attendre. Le comte de Campo-Santo, qui n'avait pu arriver au défilé étroit et escarpé où ce fameux combat s'était donné, écrivit au marquis de Las Minas, général des armées espagnoles sous Don Philippe : *Il se présentera quelqu'occasion où nous pourrons faire aussi bien que les Français, car il n'est pas possible de faire mieux.—La bravoure et la présence d'esprit de M. de Chevert ont principalement décidé l'affaire*, mandait au roi le prince de Conti; *c'est une des actions les plus vives qui se soient jamais passées : les troupes y ont montré une valeur au dessus de l'humanité. La brigade de Poitou s'est couverte de gloire.* 1744.

CHATEAU-GAILLARD (*sièges du*). 1. Philippe-Auguste entra en Normandie en 1203; toutes les villes se soumirent à son approche. Une seule place osa lui résister. C'était une citadelle bâtie sur un rocher escarpé, qui servait de boulevard à la province. Richard, en construisant cette forteresse, l'avait nommée *Château-Gaillard.* Durant six mois Philippe-Auguste y éprouva la plus vive résistance. Le commandant anglais, Robert de Laci, fit sortir de ses murs quatre cents habitants avec leurs femmes et leurs

enfants. Pendant trois mois Philippe refusa de les recevoir dans ses retranchements. Enfermés entre le camp français et la ville, ils endurèrent pendant ce tems toutes les horreurs de la misère et de la famine la plus extrême. Touché enfin de leurs souffrances, le roi y consentit; mais il était trop tard : presque tous moururent incontinent après avoir mangé. Cependant, Pierre de Bogis ou Le Camus, jeune gentilhomme, avait remarqué une fenêtre par laquelle il n'était pas impossible d'entrer dans la seconde enceinte du château. Il communique son dessein à quelques-uns de ses camarades. On convient d'en tenter l'exécution. Il se glisse le long d'un fossé, s'élève sur les épaules du plus grand de sa troupe, entre par la fenêtre dans un magasin, en abat la porte. Au premier bruit, l'alarme se répand, on rassemble contre cette marche un grand nombre de fascines, on y met le feu. Bogis, le sabre à la main, à la tête de ses compagnons, passe au milieu des flammes, écarte tout ce qui se présente, abat le pont-levis, offre une entrée libre aux troupes françaises que le bruit de cette attaque avait fait avancer. Le roi traita avec beaucoup de générosité le commandant et la garnison, qui s'étaient illustrés par une longue et honorable résistance. 1203.

2. Château-Gaillard fut assiégé, pendant seize mois, par Henri V, roi d'Angleterre. Le brave Mauni, son commandant, ne se rendit, à la dernière extrémité, qu'au moment où les cordes avec lesquelles ils puisaient de l'eau manquant absolument, les assiégés furent réduits, par la soif, à se soumettre à l'Angleterre. 1418.

CHATEAU-RENAUD (*attaque de*). La petite ville de Château-Renaud, dans la Touraine, n'ayant que de mauvaises murailles, sembla au duc de Mayenne une proie facile à enlever par les Ligueurs. Mais son commandant Sarrouet, gentilhomme breton, homme intrépide, valait seul une armée. Pour augmenter la sûreté de sa place, il avait fait creuser à l'entour de profonds retranchements. Mayenne avait cru qu'il suffirait d'une simple sommation pour emporter une telle bicoque. Une première tentative ne réussit point. Curieux de connaître les intentions du gouverneur, il lui fait demander ce qu'il espère de ses retranchements : *Y enterrer le duc de Mayenne avec son armée s'il ne se*

retire promptement. Tant de résolution étonne le duc; qui se trouve trop heureux d'un léger prétexte pour abandonner une entreprise dont le succès lui paraît incertain avec un tel homme à combattre. 1589.

CHATEIGNERAYE (*combat de la*). L'armée vendéenne ayant vaincu, en 1793, le général Quetineau, se dirigea sur Parthenay. Le comte d'Elbée, maître de cette ville, marcha sur le poste de la Châteigneraye. Trois mille Républicains le défendaient, sous les ordres du général Chalbos; ils y furent écrasés par des forces supérieures avec perte d'un grand nombre de prisonniers; ce combat coûta la vie à plusieurs Royalistes. Les paysans pillèrent cette petite ville; ceux qui eurent les plus grosses parts de butin rentrèrent dans le Bocage pour s'y mettre en sûreté.

CHATILLON, en Savoie (*combat de*). L'armée de réserve, conduite par Bonaparte, venait par une marche hardie de franchir le mont Saint-Bernard, quand le général Lannes, commandant une de ses colonnes, arriva le 18 mai 1800 devant Châtillon, petite ville du Piémont. Les Autrichiens occupaient toutes les hauteurs environnantes. Pendant quelques moments il chercha à amuser l'ennemi, croyant que le général Muller arriverait assez à temps pour le tourner. Voyant qu'il tardait d'arriver, Lannes se décide à une vive attaque; les Autrichiens étaient postés sur un pont bâti sur un précipice, où l'infanterie ne pouvait aborder. Sans balancer un moment, le douzième de hussards charge l'ennemi, le culbute; renverse, sabre, écrase tout ce qui se présente sur son passage, prend quarante hussards du régiment de Ferdinand, et poursuit les Autrichiens jusqu'au fort de Bard, dont ils n'ont que le temps de lever le pont-levis. Pour récompenser la valeur déployée par le douzième de hussards dans cette journée, le premier consul, le passant quelques jours après en revue, chargea son chef de brigade de lui témoigner sa satisfaction, et de lui dire que la cavalerie allait être réunie; qu'il espérait qu'elle chargerait les Autrichiens à la première bataille, de manière à lui ôter sa morgue et la prétention d'être bien supérieure aux Français en manœuvre et en courage. 18 *mai* 1800.

CHATILLON (*combats et prise de*). 1. Le général

Westermann commandait, en 1793, une légion qui avait fait continuellement la guerre à l'avant-garde de l'armée du Nord. Elle était devenue également célèbre par l'excès de son courage et par l'excès de son brigandage. Toute mutilée par les coups des Autrichiens, cette légion reçut l'ordre d'aller combattre dans la Vendée. Elle y fit continuellement des prodiges de valeur, et déshonora quelquefois sa victoire par des actes de cruauté. Le 3 juillet, Westermann rencontra Laroche-Jacquelin et Lescure, ayant leurs canons en position sur le Moulin-aux-Chèvres. Sans consulter le nombre, Westermann ordonne l'attaque. Après deux heures d'une lutte sanglante, il s'empare de ces hauteurs et des canons; quinze mille hommes sont égorgés. Arrivé le 5 juillet à une lieue de Châtillon, quartier-général des Vendéens, il y est arrêté par une colline garnie de dix mille hommes et de canons. A cette vue, il hésite; mais la bravoure de sa légion lui inspire l'audace d'attaquer. Enveloppé, il perce les plus épais bataillons, tombe sur les derrières des Vendéens, en tue deux mille, tourne les autres et les met en fuite par l'habileté de ses manœuvres. Il écrivit à la Convention qu'il n'avait perdu que cent cinquante hommes de sa fameuse légion; on sait maintenant qu'elle fut à moitié détruite. Soudain il marche aux portes de Châtillon, avec des soldats animés par l'espoir du butin. Les Vendéens voulaient défendre un pont de pierre placé sur un large fossé. Westermann fait combler ce fossé. Toute sa troupe le passe. Il chasse une autre colonne du haut des sommités couronnées d'artillerie, les poursuit au pas de charge pendant une lieue, entre dans Châtillon, où il délivre six cents prisonniers Républicains; c'étaient les femmes et les enfants des administrateurs de Parthenay, que les Royalistes avaient emmenés comme ôtages. Sa cavalerie fit un horrible carnage des vaincus dans leur fuite. Il apprend que Laroche-Jacquelin avait promis de promener le même jour sa tête dans Châtillon; pour se venger, il brûle son château comme celui de Lescure qu'il avait détruit jusque dans ses fondements. Nuls secours n'arrivaient pour sa petite armée; le bruit se répand que tous les généraux vendéens marchent ensemble pour l'exterminer; des révoltes éclatent dans ses bataillons. Quelques soldats disaient qu'ils savaient se battre contre des étrangers, mais qu'ils avaient horreur de se baigner dans le sang français. Westermann avait défendu

sous peine de mort, ce cri : *Sauvons-nous, nous sommes trahis.* Tout un bataillon osa le faire entendre : le général fit arrêter les coupables. Son infanterie ne voulut pas les laisser conduire en prison. Westermann risqua tout pour le maintien de son autorité. Voulant donner au bataillon mutiné ce qu'il appelait le spectacle de la terreur, il fait ranger en bataille sa cavalerie qui doit fondre, le sabre à la main, sur le bataillon dont la retraite est protégée par toute l'infanterie. Au moment où il donne l'ordre de le charger, tous ses soldats se prosternent éperdus et demandent la grâce du bataillon ; le général voulut bien alors se laisser fléchir : il accorda même la vie aux plus mutins.

Après avoir incendié le château de Lescure, Westermann prit position sur les mêmes hauteurs qu'il avait si glorieusement enlevées deux jours auparavant. Il espérait y recevoir des renforts de troupes de ligne; mais il ne fut joint, le 7 juillet, que par deux mille gardes nationales de Saint-Maixent et de Parthenay. *Il est essentiel,* écrivait-il au général Biron, *que vous marchiez aussi vers les rebelles pour que vous empêchiez que toute leur masse ne tombe sur moi.* Pressé vivement par un ennemi infatigable, Lescure avait expédié courier sur courier à d'Elbée, pour réclamer des secours. Bonchamp arrive le premier avec sa division, et propose d'attaquer sur-le-champ. Laroche-Jacquelin et Lescure n'hésitent point ; ils avaient à se venger de la dévastation de leurs châteaux. Westermann, croyant les Vendéens plus éloignés, méprisa le rapport de ses espions. Surpris au milieu des ténèbres, son bataillon d'avant-garde prit la fuite, abandonnant ses fusils aux faisceaux. Cette lâcheté favorise l'approche de l'ennemi. Soixante mille Vendéens attaquent Châtillon où quelques bataillons de volontaires se sauvent en criant : *Vive le roi!* A peine Westermann entendit-il le premier coup de canon tiré sur la hauteur où son artillerie était placée, qu'il s'avance avec son infanterie. Les fuyards se précipitent au travers de ses rangs. Pour les retenir, il donne ordre de tirer dessus et de les sabrer; ils se jètent alors dans les fossés en criant à l'ennemi : *Voilà Westermann, courez vite.* Transporté de rage, Westermann rentre dans Châtillon, fait braquer des canons contre les lâches qui abandonnent ses drapeaux, tire à mitraille sur les Vendéens, revient vers ses canonniers, crie à l'infanterie de le suivre; personne n'obéit. Une balle le blesse et

lui fait tomber le sabre des mains. Un de ses canonniers, indigné de se voir abandonné par son infanterie, se fait sauter à la bouche de son canon. Cependant deux décharges à mitrailles ayant fait reculer les soldats de Laroche-Jacquelin, Bonchamp ordonna aux siens de se glisser ventre à terre à portée de fusil, et de tuer les canonniers républicains à leurs pièces. Cet ordre fut exécuté avec courage. Vainement Westermann conserva son audace; abandonné de ses soldats, n'ayant plus d'artillerie, ses efforts furent inutiles. Furieux, il tourne la bride de son cheval, et se sauve fugitif du terrain où, peu de jours avant, il était victorieux. Canons, armes, munitions, bagages, devinrent la proie des Royalistes; les deux tiers de l'armée vaincue demeurèrent sur-le-champ de bataille, ou mirent bas les armes; le reste se rallia péniblement à Parthenay. Accusé de trahison, Westermann fut mandé à la barre de la Convention; il repoussa ce chef d'accusation, et revint bientôt à son poste s'exposer à de nouveaux dangers. *Juillet* 1793.

2. S'il était réservé à la France de donner au monde l'exemple de la révolution la plus extrême dans ses effets, il devait nécessairement résulter aussi de cette mémorable révolution toutes les horreurs de la guerre civile la plus désastreuse. Le général Chalbos ayant fait sa jonction avec l'armée de Saumur, dans les premiers jours d'octobre 1793, marcha droit sur trois colonnes à Châtillon. Lescure et Beaurepaire couvraient cette ville avec leurs divisions sur les hauteurs du bois des Chèvres; leur aile gauche s'étendait vers les Aubiers. Chalbos fit halte pour un moment, et plaça son artillerie sur la hauteur. Les deux armées s'avancèrent pour combattre, et bientôt la mousqueterie remplaça le feu du canon. Westermann était à la queue du centre des Républicains; il connaissait et le théâtre de la guerre, et les ennemis qui lui étaient opposés. Chalbos lui ordonna de s'avancer avec toute sa brigade. Westermann forma l'attaque; mais elle ne put soutenir une charge extrêmement vive d'un corps d'élite commandé par Lescure en personne; les colonnes qui formaient sa droite et sa gauche ployèrent aussi sous le feu des tirailleurs vendéens, qui cherchèrent à tourner les canons. Atteint d'un coup mortel, le général Chambon s'écria encore : *Vive la république !* Au moment où les Royalistes virent la droite des Patriotes

enfoncée, leur gauche entièrement tournée, ils crurent tenir la victoire. Les grenadiers de la Convention avançaient pour soutenir Westermann; ce général fait un mouvement sur sa droite, culbute l'aile gauche des Vendéens, et la met en déroute. En même temps Chalbos rétablit le combat sur sa gauche, et bat l'aile droite des Vendéens. Blessé grièvement, Beaurepaire dut à quelques braves qui se dévouèrent, de ne pas demeurer au nombre des morts. Le général Westermann poursuivit les ennemis avec deux mille hommes, et entra le même soir triomphant à Châtillon.

3. Les soldats de Chalbos, au lieu de veiller soigneusement à la garde de Châtillon, qu'ils venaient prendre, s'occupèrent à piller, s'enivrèrent et négligèrent leurs postes. Bonchamp, arrivé pendant la nuit au secours de Lescure, calcula toute l'étendue du découragement que l'occupation de Châtillon jèterait parmi les Royalistes, et résolut de tenter un coup de main pour le reprendre. Dès le matin, il fond avec une aveugle fureur sur les avant-postes républicains; tout cède à la violence de son choc. En un instant l'armée de Chalbos est en pleine déroute; canons, caissons, vivres, bagages, tout lui est abandonné. Ses soldats, mais surtout les Allemands, jaloux de célébrer une victoire aussi brillante, burent avec excès de l'eau-de-vie, dont plusieurs chariots tombés en leur pouvoir étaient chargés. Plongés dans une excessive ivresse, ils n'écoutèrent bientôt plus la voix de leurs chefs. Pendant ce temps, les Républicains fuyaient en désordre sur Bressuire; Westermann sortit le dernier de Châtillon, et abattit d'un coup de sabre un Vendéen qui s'attachait à la queue de son cheval. A quelques pas hors de la ville, il rencontre les grenadiers de la Convention rangés en bataille; ces braves gens, voulant mourir à leur poste, refusaient d'abord d'obéir à un ordre de départ, qu'ils regardaient comme une fuite. Westermann, sentant qu'il n'y avait pas un instant à perdre, réitéra ce commandement; l'air menaçant et terrible dont il accompagna cet ordre le fit sur-le-champ obéir. Pour favoriser leur retraite, il en fit monter plusieurs en croupe des cavaliers de sa légion.

4. La nuit couvrait déjà l'horizon de ses ombres, lorsque Westermann rencontre Chalbos avec huit à neuf cents hommes non loin de Bressuire; sa fureur éclate, il court à

ce général, et lui dit, en lui présentant son sabre : *Tout le monde m'a abandonné, je ne veux plus servir avec des lâches*. Il accuse les soldats de ne plus aimer la république ; quelques-uns lui répondent qu'il doit bien savoir le contraire. *Eh bien! si vous aimez encore la république, retournez avec moi à Châtillon reprendre ce que nous avons laissé, ou mourir avec moi*. Tous jurent de le suivre.

Aucun général ne l'égalait dans l'art de concevoir et d'exécuter rapidement une surprise, et de se venger d'une défaite en accablant son ennemi par un retour imprévu. Jamais la perte d'une bataille n'avait excité en lui une telle fureur; il choisit quinze cents hommes de cavalerie, fait monter en croupe quinze cents fantassins, et se dirige sur Châtillon. Arrivé à minuit aux premiers avant-postes, il répond : *Armée catholique et royale revenant de la poursuite des brigands*. C'était le nom que les Républicains et les Vendéens se donnaient et se rendaient tour à tour. Westermann égorge les avant-postes, entre sans bruit dans Châtillon, disperse sa cavalerie autour des murs pour atteindre ceux que ses fantassins auraient épargnés. On trouve dans la ville les Vendéens épars, étendus ivres morts. Ils sont égorgés sans faire presqu'aucune résistance. Plus de dix mille sont passés au fil de l'épée ; à peine leurs chefs ont-ils le temps de monter à cheval. Westermann les poursuit avec sa cavalerie, brûle en leur présence le village de Temple. En rentrant à Châtillon, il n'y trouve plus ni son infanterie, ni le général Chalbos, ni le trésor de l'armée. Irrité de voir Châtillon ainsi abandonné, Westermann résolut de détruire une ville aussi souvent funeste aux Républicains. Sa cavalerie met pied à terre, pille, incendie les maisons, et retourne à Bressuire à la lueur de cet horrible embrasement. La reprise de Châtillon avait plutôt arrêté que consterné les Vendéens; il revinrent en force le lendemain pour y livrer de nouveaux combats; mais, au lieu d'ennemis à vaincre, ils ne trouvèrent qu'une ville en feu et des milliers de cadavres à demi-brûlés, ou écrasés sous les décombres. Pleins de fureur à la vue de cette scène d'horreur, ils se donnèrent rendez-vous à Mortagne pour s'en venger. La destruction fut telle, que les chefs des Vendéens, désespérant d'éteindre l'incendie dans Châtillon, et repoussés par l'horreur du spectacle que présentaient ses décombres fumants, abandonnèrent cette ville. Un trait conservé par un

témoin oculaire peindra toute l'horreur de cette guerre. Les chiens d'alentour et ceux de la ville, n'ayant plus de maîtres, s'en emparèrent; ils y vécurent de la chair des cadavres entassés. Devenus féroces par cette nourriture, ils se jetèrent sur les premiers hommes qui se présentèrent lorsqu'on voulut rentrer dans la ville. Il fallut faire marcher un bataillon armé pour exterminer ces ennemis d'un genre nouveau. Cet affreux système d'incendie, inventé par Roberspierre, était d'autant plus absurde, qu'en portant à la France des coups mortels, il ne remplissait nullement le but qu'on s'était proposé. Au contraire, les malheureux dont les maisons étaient incendiées, dont les femmes et les enfants étaient égorgés, n'étant retenus par aucuns liens, ne possédant plus rien en propre que leurs fusils, s'abandonnaient à tous les excès de la rage et du désespoir. S'attachant aux armes qui seules pouvaient leur donner une existence, ils devenaient alors des soldats d'autant plus terribles, qu'ils ne leur restait plus qu'à se venger et mourir les armes à la main. 8 *juillet au* 6 *octobre* 1793.

CHEBREISSE (*bataille de*). Le général Bonaparte, maître d'Alexandrie, marcha aussitôt pour s'emparer du Caire; son armée, son artillerie de campagne, et un petit corps de cavalerie, commencèrent à se mettre en mouvement le 7 juillet 1798. Pendant la route, elle est harcelée par les Arabes; le 9 elle arrive à Rhamanié. Bonaparte y séjourne, et y attend deux jours la flotille et la division Menou. Le 13, l'armée se met en marche pour livrer bataille à l'ennemi partout où elle pourra le rencontrer; les Mameloucks étaient à une lieue plus loin, leur droite appuyée au village de Chebreisse, dans lequel ils avaient une flotille composée de chaloupes canonnières et de djermes armées. Bonaparte avait donné ordre à la flotille française de continuer sa marche en se dirigeant de manière à pouvoir appuyer la gauche de l'armée, et attaquer la flotte ennemie au moment où l'on attaquerait les Mameloucks et le village de Chebreisse. Malheureusement la violence des vents ne permit pas de suivre ces dispositions; la flotille dépassa la gauche de l'armée, gagna une lieue sur elle, se trouva en présence, et se vit obligée d'engager un combat d'autant plus inégal, qu'elle avait à la fois à soutenir le feu des Mameloucks, des Fellahs, des Arabes, et à se défendre

contre la flotille égyptienne. Les Fellalhs, conduits par les Mameloucks, se jètent les uns à l'eau, les autres dans les chaloupes canonnières, et parviènent à s'en emparer d'une. Le chef de division Pérée dispose aussitôt ce qui lui reste de monde, fait attaquer à son tour, et parvient à reprendre cette même chaloupe et une demi-galère. Son chebeck, qui vomit de tous côtés le feu et la mort, protége la reprise de ces bâtiments, et brûle les chaloupes canonnières de l'ennemi : il est puissamment secondé, dans ce combat inégal et glorieux, par le général Andréossy et MM. Monge, Berthollet, Junot et Payeur, qui se trouvent à bord de ce chebeck. Cependant le bruit du canon avait fait connaître à Bonaparte l'engagement de la flotille; il fait marcher l'armée au pas de charge. Elle s'approche de Chebreisse, et apperçoit les Mameloucks rangés en bataille en avant de ce village. Il n'avait que trois cents cavaliers : les Mameloucks avaient un magnifique corps de cavalerie couvert d'or et d'argent, armé des meilleurs carabines et pistolets de Londres, des sabres les plus beaux de l'Orient, et montés sur les meilleurs chevaux du monde. Bonaparte en reconnaît la position, et forme l'armée; elle était composée de cinq divisions. Chaque division forme un carré qui présente à chaque face six hommes de hauteur; l'artillerie est aux angles; au centre sont les équipages et la cavalerie. Les grenadiers de chaque carré forment des pelotons qui flanquent les divisions, et sont destinés à les renforcer. Les sapeurs, les dépôts d'artillerie, prènent position et se barricadent dans deux villages en arrière, afin de servir de point de retraite en cas d'événement; l'armée n'était plus qu'à une lieue des Mameloucks. Tout à coup ils s'ébranlent par masses sans aucun ordre de formation, et caracolent sur les flancs et les derrières; d'autres masses fondent avec impétuosité sur la droite et le front de l'armée. On les laisse approcher jusqu'à la portée de la mitraille; aussitôt l'artillerie se démasque, et son feu les met en fuite. Quelques pelotons des plus braves fondent avec intrépidité sur les flanqueurs; on les attend de pied ferme, et presque tous sont tués ou par le feu de la mousqueterie, ou par le fer de la baïonnette. Animée par ce premier succès, l'armée s'ébranle au pas de charge, et marche sur Chebreisse; ce village est emporté après une faible résistance. La déroute des Mameloucks est complète; ils fuyent en désordre vers

le Caire. Leur flotille prend également la fuite en remontant le Nil, et termine ainsi un combat qui durait depuis deux heures avec acharnement. Ce fut surtout à la valeur des troupes à cheval embarquées sur la flotille que l'on dut la gloire de cette journée. La perte de l'ennemi fut de plus de six cents hommes. 13 *juillet* 1798.

CHEMILLÉ (*affaire de*). Lorsque le gouvernement français eut vaincu l'Espagne, repoussé les Allemands au delà du Rhin, qu'une constitution républicaine eut remplacé l'anarchie, on s'occupa avec une volonté ferme de détruire la Vendée. Ce ne fut plus le fer et la flamme à la main qu'on tenta de la subjuguer, mais en y rétablissant l'ordre, en inspirant la confiance aux habitants des campagnes, en leur laissant la liberté de leur culte, en obligeant leurs anciens chefs à observer les traités de pacification. Le régime militaire replaça dans ces départements le gouvernement républicain; une armée bien disciplinée fut substituée aux levées en masses mal organisées. Le général Hoche, y réunissant tous les pouvoirs civils et militaires, mit les anciens chefs des Vendéens dans l'impossibilité de réunir des troupes dans un pays que des colonnes républicaines parcouraient journellement en observant la plus exacte discipline, et protégeant les hommes paisibles et leurs propriétés. Depuis long-temps on savait que Stofflet, oubliant ses serments, faisait en secret des dispositions d'attaque, et préparait des rassemblements, sous prétexte d'organiser une garde territoriale. Au moindre mouvement, les Républicains étaient décidés à se saisir de la personne de Stofflet. Il hésitait encore; son conseil le ranime, et lui dicte une proclamation dans laquelle il invitait les habitants de la Vendée à se réunir à lui. « Braves amis! Dieu, le roi, le cri de la conscience, » celui de l'honneur, la voix de vos chefs, vous rappèlent » aux combats. Plus de paix ni de trève avec la Répu» blique..... Ressaisissez donc vos armes autrefois si ter» ribles, et revolez aux combats. » Hoche oppose l'adresse suivante à la proclamation de ce chef. « Que signifient ces » cris de mort, de rage et de vengeance? Le ciel ne » punit-il donc plus les parjures? Au nom de quel roi » parle-t-on? A quel Dieu appartiènent ces prêtres qui » rugissent comme des tigres, prêchant le carnage, le vol » et l'assassinat? Je punirai une aussi noire trahison; je

» saurai arracher les habitants des campagnes à la plus
» odieuse tyrannie. J'avance à la tête de trente mille hommes
» pour occuper le pays d'Anjou et du Haut-Poitou, jusqu'à
» ce qu'il soit entièrement désarmé et soumis aux lois. »
Stofflet avait repris les armes vers la fin de janvier 1796; l'armée républicaine se met en mouvement. Après une marche de douze heures par des chemins affreux, Hoche arrive avec sept bataillons à Chemillé. Sa marche, souvent interrompue par des débordements, n'est pas troublée par les colonnes vendéennes; ses soldats traversent les rivières presqu'à la nage. Les campagnes, couvertes de troupes républicaines, refusaient de s'insurger à la voix de Stofflet; jamais il ne put réunir plus de trois à quatre cents hommes, qui n'osèrent même se montrer au delà des bois dans lesquels ils se cachaient errants et fugitifs. L'activité de Stofflet échoua contre le génie de Hoche et le système de ses colonnes mobiles, qui, parcourant le pays en tous sens, poursuivaient sans relâche Stofflet et ses principaux officiers: Stofflet fut trahi et livré le 25 février. Sa position critique l'ayant forcé de demander un accommodement, il avait eu la veille une entrevue avec le général Caffin. Rassuré sur son sort, il ne put rien obtenir pour son commissaire général. Le général Hoche attachait la plus grande importance à la prise du curé de Saint-Laud, qu'un paysan avait promis de livrer. En effet le général Ménage, instruit que cet ecclésiastique devait conférer pendant la nuit avec quelques chefs vendéens au château de Soucheran, fait partir deux cents hommes d'infanterie et vingt-cinq cavaliers pour le surprendre; cette troupe fouille le château sans succès. Le guide assure que le curé de Saint-Laud s'est réfugié dans une métairie voisine; on y court, on la cerne; douze grenadiers s'y présentent. Le chef de bataillon Loutil, qui demande à s'y introduire, répond : *Royaliste!* à la première question, et dit se nommer *Forestier.* L'aide de camp Liégeard s'emparait en même temps d'une autre issue, s'annonçant sous le nom de *Schetou*, autre chef vendéen. Les portes s'ouvrent; les Républicains étonnés trouvent Stofflet au lieu de son commissaire général : il était accompagné de deux aides de camp et de trois domestiques; huit soldats les tiènent en joue. Sommés de se rendre, le chef de bataillon Loutil, un sergent et deux grenadiers s'avancent pour saisir Stofflet. Seul il résiste, et s'élance sur Audious, grenadier au troi-

sième régiment, cherche à le tuer, et veut périr sur la place : on lui arrache Audious. A l'instant il est désarmé, garotté avec ses deux aides de camp Devaraines et Charles-Lichtenheim. Ce dernier était un jeune officier allemand fait prisonnier aux frontières, et qui, ayant joint les Royalistes, s'était réuni à Stofflet. Traduits à Angers devant une commission militaire, et condamnés l'un et l'autre à mort, ces deux amis se bandèrent mutuellement les yeux, s'embrassèrent, et subirent leur jugement avec courage. Cet homme extraordinaire, dit l'historien de la guerre de la Vendée et des Chouans, avait obtenu par sa témérité un pouvoir sans bornes sur des milliers de paysans, dont il avait fait des soldats. Né dans un état obscur, soldat lui-même, puis domestique et garde-chasse, il possédait un extérieur commun, une âme forte et quelquefois élevée. L'un des premiers moteurs de la guerre vendéenne, on ne livra point de combat dans la grande armée catholique auquel il n'attacha son nom. Au milieu des honneurs qu'on lui rendait à son quartier général, il sut conserver la simplicité et la modestie d'un soldat. Doué d'un coup-d'œil, d'une tactique naturelle plus qu'aucun autre chef des insurgés, il sut maintenir la discipline et empêcher le pillage; son nom vivra dans la Vendée autant que celui de Bonchamp, de d'Elbée et de Charette, dont il prépara la chute. 24 *février* 1796.

CHERASCO (*prise de*). Après la victoire de Mondovi, Bonaparte, qui ne savait laisser aucun relâche aux Piémontais et aux Autrichiens, qu'il avait à combattre, envoya le général Masséna investir la place de Cherasco, également importante par sa population et sa position; il ordonna en même temps au chef de brigade Marmont de reconnaître ses fortifications, et de faire renverser ses palissades. Les Piémontais tirèrent quelques coups de canon, évacuèrent la ville le 25 avril 1796, et repassèrent la Stura; on y trouva vingt-cinq pièces de canon et des magasins considérables.

CHERBOURG (*siéges de*). 1. Les Anglais ne possédaient plus en Normandie, en 1450, que la ville de Cherbourg; le bonheur constant de Charles VII ne leur avait laissé que ce dernier asile, quand il ordonna à son connétable d'en faire le siége. Les flots de la mer, qui battent les remparts de la ville

dans le temps des hautes marées, empêchaient d'établir de ce côté des batteries, et c'était l'endroit le plus faible de la place. Jean Bureau, grand maître de l'artillerie, le choisit pour y placer ses batteries; pendant le temps où le reflux laissait la grève à sec, les Français enveloppèrent si exactement leurs canons, leurs bombardes et leurs barils de poudre, que l'eau ne les put endommager. Les assiégés, du haut de leurs murailles, riaient de leurs peines; mais ils furent bien surpris de voir les flots de la mer respecter une artillerie prête à les foudroyer. Epouvantés des succès de cette entreprise, ils ouvrirent leurs portes aux Français; les Anglais furent ainsi chassés de la Normandie trois cent cinquante ans après en avoir pris possession. 12 *août* 1450.

2. Le 6 août 1758, quinze mille Anglais débarquèrent, près de Cherbourg, deux régiments défendaient seulement cette ville. Trop faibles pour résister à l'ennemi, ils le laissèrent entrer sans remuer. Les Anglais profitèrent d'un séjour de trois jours pour combler le bassin de ce port, emportèrent les cloches et les canons, et se rembarquèrent précipitamment le 15 août, au moment même où des forces respectables s'approchaient pour réprimer leur piraterie. 6 *août* 1758.

CHÉRONÉE (*bataille de*). Les Thébains, réunis aux Athéniens pour combattre Philippe, père d'Alexandre, le rencontrèrent près de Chéronée, ville de Béotie. Philippe confia le commandement de son aile gauche à son fils Alexandre, et se chargea lui-même de la droite. On comptait à peu près dans chaque armée trente mille hommes d'infanterie; mais les Athéniens ayant exclu du commandement Phocion, leur meilleur général, avaient mis à leur tête Charès, homme entièrement dépourvu de talents, et Lysiclès, connu seulement par sa présomption et une téméraire audace. Le combat commença avec le jour; la mêlée fut chaude, la résistance opiniâtre : la victoire balança longtemps. Alexandre, jaloux de signaler ses premières armes contre les Grecs, enfonça avec beaucoup de peine le bataillon sacré des Thébains, l'élite de leur armée. Philippe, pendant ce succès, chargeait vivement les Athéniens, était près à les ébranler, et leur faisait perdre du terrain, quand Lysiclès reprit d'abord ses premiers postes, enfonça

quelques troupes macédoniennes vers le centre, et, se croyant déjà victorieux, s'écria plein d'une téméraire confiance : *Allons, camarades, poursuivons-les jusque dans la Macédoine.* Philippe, appercevant cette fausse manœuvre, voyant que les Athéniens ne profitaient pas de leurs avantages pour rompre sa phalange en la prenant en flanc, dit froidement : *Les Athéniens ne savent pas vaincre.* Aussitôt il fait replier sa phalange sur une hauteur, et fond bientôt sur les Athéniens, poursuivant en désordre les fuyards. En un instant la déroute est complète; mille Athéniens et autant de Thébains y perdent la vie. Démosthène, plus grand orateur que vaillant homme de guerre, jète ses armes dans cette fuite, sentant même sa robe accrochée par un chardon; et, se croyant atteint par l'ennemi, il cria : *Donnez-moi la vie.* Le courage qui sait affronter à la tribune les cris d'une multitude irritée, et calmer son emportement par un calme inaltérable, n'est pas la valeur qui sait combattre et remporter la victoire. 338 *ans avant J. C.*

CHESAPEAK (*combat de*). 1. Une escadre française, commandée par M. Destouches, capitaine de vaisseau, appareilla de New-Port dans les Etats-Unis d'Amérique, le 8 mars 1781. Elle était composée de sept vaisseaux de ligne, du *Romulus* de 44 canons, pris aux Anglais, et d'une frégate. A son bord se trouvaient environ mille hommes de troupes de terre, commandées par M. de Vioménil. Le 26 mars on découvrit une frégate à deux portées de canon au vent. Il lui fit donner chasse; mais quelque temps après plusieurs gros vaisseaux paraissant dans la brume, M. Destouches ne douta point que ce ne fût une escadre anglaise croisant dans ces parages; il donna ordre de se former aussitôt en ligne de bataille. Les Anglais avaient un vaisseau de plus. Deux autres frégates s'approchèrent. M. Destouches, craignant alors qu'en différant davantage de combattre, les Anglais ne se fissent gloire de l'avoir fait fuir, se détermina à les attaquer, en arrivant par la contre-marche sur la tête de leur ligne et les prolongeant à bord opposé. Le feu commença de part et d'autre avec vivacité. La tête de la ligne anglaise arriva, et l'avant-garde de l'escadre française fit le même mouvement pour la prolonger. L'amiral français, voyant que la manœuvre des Anglais ne lui permettait plus de

prolonger leur ligne, se détermina à la faire défiler en entier par une manœuvre hardie sur la tête de la ligne ennemie. Ce mouvement eut un succès complet, et leur chef de file eut à peine essuyé le feu du cinquième vaisseau qu'il arriva et se mit sous la protection d'une frégate. Un combat d'arrière-garde eut lieu ensuite. A deux heures trois quarts, le feu ayant cessé de part et d'autre, les Français se trouvant en avant et sous le vent des Anglais, le chevalier Destouches ordonna de rétablir l'ordre de bataille; mais les Anglais ne crurent point devoir courir les risques d'un second engagement, et se retirèrent. Ce combat ne présenta aucun autre fait de guerre remarquable que la force d'âme plus que stoïque d'un grenadier du régiment de Soissons. Un boulet lui coupa la jambe; elle tenait encore à quelques nerfs; il s'assied, prend un couteau, achève de la séparer de la cuisse et la jète à la mer, reprend son fusil, et le charge en disant: *Grâces à Dieu, il me reste encore deux bras et une jambe pour le service de mon roi.* 16 *mars* 1781.

2. Lorsque le comte de Grasse se fut emparé de Tabago, il recueillit un convoi de près de deux cents voiles aux îles de la Grenade, la Martinique et la Guadeloupe, et le conduisit, le 16 juillet, au Cap-Français où il mouilla. Dès le 5 aout il en sortit, et vint le 30 dans la baie de la Chesapeak. Il comptait sous ses ordres vingt-quatre vaisseaux de ligne et cinq frégates. Le 5 septembre, la frégate de découverte signala vingt-sept voiles dirigeant leur route dans la baie de la Chesapeak. On reconnut bientôt que c'était une flotte ennemie; on la vit forcer de voiles et se ranger sur la ligne du plus près stribord, en faisant passer les vaisseaux de force à son avant-garde. Le comte de Grasse ordonna de se tenir prêts à combattre et à appareiller. La marée lui permit de former à midi une ligne de vitesse. Les capitaines obéirent avec tant de célérité, que, malgré l'absence de quatre-vingt-dix officiers et de dix-huit cents hommes employés au débarquement des troupes, l'armée fut en moins de trois quarts d'heure sous voiles et la ligne formée. Le combat s'engagea à quatre heures à l'avant-garde, commandée par M. de Bougainville, chef d'escadre; elle dura jusqu'au coucher du soleil. Plusieurs vaisseaux furent très-endommagés; mais ni l'un ni l'autre amiral ne put réclamer la victoire. Pendant cinq jours de suite les deux flottes demeurèrent en pré-

sence. M. de Grasse, craignant d'être devancé dans la baie de Chesapeak, prit le parti de s'y rendre, et rencontra, en retournant à son ancien mouillage, l'escadre de New-Port qui convoyait quatorze gros bâtiments portant tous les objets nécessaires pour faire le siége de New-Yorck. 5 *septembre* 1782.

CHIARI (*combat de*). Le maréchal de Villeroi avait, en 1701, remplacé Catinat dans le commandement en Italie. Ce favori de Louis XIV était un homme d'une figure agréable et imposante, très-brave, très-honnête homme, bon ami, vrai dans la société, magnifique en tout; mais ses ennemis disaient qu'il était plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur et du plaisir de commander que des devoirs d'un grand capitaine. Le duc de Savoie avait le vain titre de généralissime; mais le maréchal de Villeroi l'était réellement. Il ordonna d'abord que l'on attaquât le prince Eugène au poste de Chiari, près de l'Oglio. Les officiers-généraux jugeaient cette attaque contre toutes les règles de la guerre, par des raisons décisives. Ce point n'était d'abord d'aucune conséquence, ses retranchements étaient inabordables; on ne gagnait rien si on le prenait; si on le manquait on perdait la réputation de la campagne. Villeroi dit au duc de Savoie qu'il fallait marcher, et envoya un aide de camp ordonner de sa part au maréchal de Catinat d'attaquer. Catinat se fit répéter l'ordre trois fois; puis, se retournant vers les officiers qu'il commandait: *Allons*, dit-il, *Messieurs, il faut obéir.* On marche aux retranchements. Le duc de Savoie, à la tête de ses troupes, combattit comme un homme qui aurait été content de la France. Catinat, après une charge infructueuse, ralliait encore ses troupes. Un officier lui dit : *Où voulez-vous que nous allions! à la mort?—Il est vrai*, répond le maréchal : *La mort est devant nous et la honte est derrière.* Plein de cette pensée, Catinat cherche, pendant tout ce jour, à se faire tuer; il est gravement blessé. Il perdait beaucoup de sang; mais voyant les troupes françaises rebutées et le maréchal de Villeroi ne donner point d'ordre, il fit sa retraite, après laquelle il quitta l'armée, et vint à Versailles rendre compte au roi de sa conduite sans se plaindre de personne. 1801.

CHIO (*siége de*). Simon Vignosa fut chargé, en 1346,

par les Génois d'une expédition contre l'île de Chio. C'était un homme doué d'un rare esprit d'humanité et de justice, haïssant le brigandage, et pensant que les malheurs de la guerre ne doivent jamais peser que sur les hommes armés pour se défendre, et non sur de paisibles cultivateurs. Fidèle à ces principes, il avait interdit à ses soldats d'aller marauder sur les terres des habitants de Chio. Au mépris de ses ordres, le plus jeune de ses fils était entré dans une vigne et avait volé quelques grappes de raisins. Il ordonne aussitôt qu'on l'amène devant lui : *Tu as pensé*, lui dit-il, *qu'en qualité de mon fils tu serais à l'abri des châtiments que ta désobéissance mérite; apprends que la justice est plus puissante sur moi que la nature Dès que la première parle, l'autre ne doit plus être écoutée. Je cesse d'être ton père; tu parais dans ce moment devant ton juge; défends-toi, il est prêt à t'entendre avant de prononcer ton arrêt.* Le jeune homme demeure interdit et garde le silence. Son père lui fait attacher au cou les grappes de raisins qu'il a volées, et le fait fouetter par toute la ville. Quelques-uns de ses amis l'accusent d'une excessive sévérité, d'autres pensent que Vignosa desirait lui-même faire grâce au coupable, et serait charmé qu'on la lui demandât; ils s'y hasardèrent : *Non*, leur dit-il, en les interrompant dès les premières paroles; *la discipline militaire doit être observée; elle exige un exemple. Je suis fâché que, voulant le donner, le sort soit tombé sur mon fils; mais cet exemple en sera plus puissant. Qui osera me désobéir, quand il verra que le titre même de mon fils ne le garantit pas de la punition?* Sa sentence fut exécutée. Toujours humain, le vainqueur de Chio, persuadé que toute sa vigilance n'avait pu empêcher quelques malheureux d'être injustement dépouillés pendant cette conquête, il laisse en mourant cinq cents écus pour doter les filles pauvres de cette île. *An* 1379.

CHIVASSO (*prise de*). Aussitôt après le combat de la Chiusella, le général Lannes s'avança sur le Pô, et occupa, le 28 avril 1800, le bourg de Chivasso. Un grand nombre de barques chargées de riz et de blé vinrent porter l'abondance dans le camp français. Le premier consul Bonaparte y passa la revue de l'avant-garde de son armée, et distribua aux braves les récompenses et les éloges que méritaient

leur valeur. Parvenu à la vingt-huitième demi-brigade de ligne qui, depuis deux ans, gardait avec une pénible constance les sommités glacées des Alpes, il lui adressa ces mots : *Voilà deux ans que vous avez passé sur les montagnes, souvent privés de tout, et vous êtes toujours à votre devoir sans jamais murmurer. C'est là la première qualité d'un bon soldat. Je sais qu'il vous était dû, il y a huit jours, huit mois de prêt, et cependant il n'y a pas une seule plainte.* Le premier consul ordonna en même temps qu'à la première affaire cette demi-brigade marcherait à la tête de l'avant-garde. C'est ainsi qu'un héros savait honorer la patience du soldat et la récompenser en lui ouvrant une nouvelle carrière de gloire. 28 *avril* 1800.

CHIUSA (*affaires de la*). 1. Le général Guyeux, commandant ume division de l'armée de Bonaparte, repoussa, dans les gorges du Tirol, une colonne de l'armée autrichienne. Marchant de Civitade à Caporetto, il rencontra les ennemis retranchés à Pusero, leur prit deux pièces de canon, les poursuivit dans les gorges de Caporetto, à la Chiusa autrichienne, en laissant le champ de bataille couvert de morts. Arrivés à la Chiusa, de nouveaux obstacles se présentèrent à surmonter, de nouveaux retranchements à emporter, de nouveaux ennemis à combattre. On attaque; malgré cinq cents grenadiers qui les défendent, ces positions formidables sont emportées. On fait grâce de la vie aux troupes. Les lois de la guerre permettaient de les passer au fil de l'épée; mais les Français n'usèrent jamais envers des braves de ce droit barbare. Cependant la colonne autrichienne chassée de Pusero avait espéré se retirer sur la Chiusa; elle la trouve prise; elle presse alors sa marche, et tombe dans la division du général Masséna, qui s'empare de trente pièces de canon, de quatre cents chariots portant les bagages de l'armée autrichienne et de cinq mille hommes, parmi lesquels quatre généraux. L'imprudente conduite des Autrichiens, en engageant leurs bagages dans les Alpes-Noriques, donne la preuve qu'ils regardaient comme impossible que l'armée française eût déjà dépassé les Alpes-Italiques, et se trouvât dans celles que l'on appèle Noriques. 5 *août* 1796.

2. Le général Moncey se présenta, le 1er janvier 1801, devant la Chiusa autrichienne, déjà illustrée par la valeur

des Français, en 1796. Arrivé à Volangue, le douzième régiment de hussards surprit et enleva une grande garde; le général Boudet tenta d'emporter d'emblée le château; mais les Autrichiens firent un feu si vif que ce général se contenta de resserrer cette place avant la nuit qui s'approchait. Le lendemain, le lieutenant-général Moncey fit tourner la Chiusa par sa réserve; elle parvint avec beaucoup de peine à gravir les rochers les plus difficiles et les plus escarpés. Le général Boudet fit en même temps avancer une pièce de huit devant la principale porte du château; il donne le signal de l'attaque; bientôt cette porte cède sous les efforts du canon, et offre une entrée praticable. Les Autrichiens, ébranlés par la vigueur des assaillants, étonnés de se voir foudroyés par le feu des Français en position sur des cimes qu'ils avaient crues inaccessibles, ne balancèrent pas à se retirer, abandonnant une centaine de prisonniers et un grand nombre de blessés. Deux larges fossés ouverts sur la grande route favorisèrent leur retraite en empêchant la cavalerie de les poursuivre. 2 *janvier* 1801.

CHIUSELLA (*combat de la*). Quatre à cinq mille hommes, tirés à la hâte des garnisons de Turin et des places environnantes, se réunirent à quatre mille hommes que les Français avaient chassés d'Ivrée, et prirent poste à Romano, où ils se retranchèrent. La Chiusella, rivière profonde, couvrait leur front; le pont n'en était point coupé; tant inspirait de mépris aux Autrichiens l'armée de réserve, qu'ils regardaient comme un ramassis d'Italiens réfugiés, sans artillerie, sans cavalerie, et que le gouvernement français n'abandonnait que pour détourner les Impériaux des opérations importantes du siége de Gênes! Quatre mille cavaliers autrichiens pouvaient-ils craindre de telles bandes, lorsqu'ils étaient encore soutenus par cinq mille hommes d'infanterie? Ce ne pouvait être d'ailleurs Bonaparte en personne qui commandait une telle armée, mais un aventurier, ayant sa ressemblance. Tant d'ignorance et de présomption devaient être punies par des revers! Le général Lannes arrive bientôt sur les bords de la Chiusella. La sixième brigade d'infanterie légère commence l'attaque sur trois points: le centre s'élance au pas de charge sur le pont; deux bataillons se jètent dans la rivière à droite et à gauche, au milieu d'une grêle de balles et de mitraille, et passent deux gués où il y avait

plus de quatre pieds d'eau. L'ennemi ne put résister à une attaque impétueuse et aussi hardie. La première ligne est mise dans une déroute complète; la seconde, composée des hussards de Kinski et de Bannat, tente de charger la sixième légère; quelques instants elle l'arrête; mais la vingt-deuxième de bataille se jète en colonnes serrées sur les Autrichiens, les culbute et les force de chercher leur salut dans la fuite. La cavalerie autrichienne veut alors rétablir le combat par une charge vigoureuse; elle se précipite sur les quarantième et vingt-deuxième demi-brigades françaises : celles-ci, mettant leurs baïonnettes en avant, présentent à leurs ennemis un mur d'acier qu'ils ne sauraient franchir. Jamais infanterie ne montra plus de courage : trois charges successives sont ainsi repoussées. Le général autrichien Palfi est tué avec six autres officiers. Les Impériaux perdent plus de cinq cents hommes dans cette affaire; les morts et les blessés, qu'ils abandonnent, leur donnèrent de terribles preuves du pouvoir de la valeur française. Au premier obus lancé dans le combat de Chiusella, les conscrits baissent la tête; aussitôt les vieux soldats les animent : nulle différence ne se remarque depuis entre ces jeunes gens et les vétérans qu'ils avaient à leurs côtés; dans tous on voit même ardeur, même courage, même intrépidité. Le lendemain du combat, ils disaient au général Watrin : *Général, on ne doit plus nous appeler conscrits; nous savons maintenant ce que c'est; nous en valons trois fois davantage.* 25 *avril* 1800.

CHLOMARE (*siége de*). Maurice, général de l'empereur Justin II, forma, en 578, le siége de Chlomare, place forte de l'Arsamène, occupée par les Perses. Bigane, un de leurs capitaines les plus braves, y commandait. Le général romain lui fit les offres les plus avantageuses, s'il voulait livrer Chlomare : *Vous me donneriez une couronne*, dit Bigane, *pour manquer de fidélité au roi mon maître, que je ne l'accepterais pas.* Sa fermeté répondit à sa vertu; Maurice fut obligé d'abandonner son entreprise, après avoir été repoussé dans de sanglants assauts.

CHOCZIM (*bataille de*). Jean Sobieski, grand-maréchal de Pologne, attaqua les Turcs retranchés devant Choczim en Moldavie, le 11 de novembre 1673. Au commencement du combat, les Valaques et les Moldaves aban-

donnèrent les Turcs. Ceux-ci, malgré la défection de leurs sujets, se défendirent avec un courage héroïque. Vingt-huit mille Ottomans succombèrent dans ce combat ; leur armée fut presque entièrement détruite. La conquête de Choczim fut cependant le fruit unique de cette victoire.

CHOLLET (*combats et prise de*). 1. Dans les premiers moments de l'insurrection des Vendéens, Cathelineau, simple fileur de laine, s'était mis à leur tête. Le 15 mars 1793, il marcha sur Chollet, et fut joint par un corps d'insurgés, commandé par Stofflet. Cet homme intrépide, après avoir servi seize ans, s'était retiré à Maulevrier; il y était devenu garde-chasse du marquis de ce nom, grand propriétaire, alors émigré. Dévoué au comte d'Elbée, instigateur secret des troubles du Bas-Poitou, Stofflet avait rallié, dès le 11 mars, une cinquantaine de forgerons de Maulevrier. Sa troupe, successivement grossie, forma, dès le 15, une division redoutable qui mit Cathelineau en état d'attaquer Chollet. Cette ville n'avait qu'une mince garnison, qui en défendit faiblement les approches. Enfoncés dès le premier choc, les vainqueurs entrèrent dans Chollet pêle-mêle avec les vaincus, la saccagèrent, et y trouvèrent d'immenses richesses. Le marquis de Beauveau, procureur-syndic du district, fut tué dans la mêlée. La prise de Chollet entraîna la Vendée entière. Cette guerre prit alors un grand caractère. Le comte d'Elbée, qui s'était tenu caché, parut enfin comme chef d'un parti qu'il avait excité, et dont la consistance lui promettait de la renommée et des succès. 15 *mars* 1793.

2. Depuis cette première occupation, Chollet devint un des principaux boulevards de la Vendée, et le but vers lequel se dirigèrent les principales attaques des généraux républicains. Vaincus à Châtillon dans les premiers jours d'octobre 1794, les Royalistes avaient vu cette ville incendiée sous leurs yeux. Le 14, Mortagne fut également livrée aux flammes. Postés au delà de cette ville, sur les hauteurs de Saint-Christophe-du-Bois, d'Elbée et Lescure couvraient cette ville, bien décidés à défendre opiniâtrement ce poste important pour leur parti. De tous côtés il leur arrivait des renforts, qui ne purent cependant empêcher leur déroute à Mortagne. Atterrés par les pertes qu'ils y avaient

éprouvées, les chefs vendéens commencèrent à craindre de ne pouvoir résister à la fureur des Républicains acharnés à les poursuivre ; ils conçurent alors l'idée d'une diversion au delà de la Loire ; on résolut auparavant de tenter un dernier effort pour sauver Chollet, dont la perte pouvait entraîner la ruine totale de la Vendée. Cependant les Républicains victorieux n'osèrent pas entrer pendant la nuit dans Chollet, et bivouaquèrent au milieu des cadavres : le lendemain leurs éclaireurs n'y pénétrèrent qu'avec beaucoup de précaution. Au même instant, les divisions de Saumur et de Fontenay paraissent à la vue de Chollet ; celle de Mayence forme l'arrière-garde, et l'armée toute entière est postée sur les hauteurs de l'est qui dominent la ville. Le général Léchelle ordonne de mettre bas les havresacs, et signifie à chacun de demeurer à son poste. Cet acte de prudence fut peut-être le salut de l'armée. A peine les généraux assemblés à la hâte eurent-ils résolu de marcher à une attaque nouvelle, que les Vendéens, arrivant à l'improviste, se précipitèrent sur les avant-gardes avec toute la rage du désespoir. La générale fut battue ; en un instant, l'armée républicaine est rangée en bataille. Dépourvus d'artillerie, les Royalistes commencèrent leur fusillade au pas de course, à demi-portée de carabine. Bonchamp et d'Elbée dirigent leurs principaux efforts vers le centre, commandé par le général Chalbos : malgré tous les efforts des Républicains, leur ligne est enfoncée : le général Bard eut un cheval tué sous lui. Dès-lors ce ne fut plus une bataille, mais une horrible mêlée d'hommes furieux, ne respirant que le sang et le carnage. Laroche-Jacquelin et Stofflet attaquèrent en même temps si vigoureusement l'aile droite des Républicains, que les Vendéens pénétrèrent de ce côté jusqu'au faubourg de Chollet. Tous les efforts des Républicains furent d'abord inutiles pour repousser un ennemi acharné. Quelques demi-brigades s'élancèrent sur les phalanges de Stofflet, mais rien ne put leur rendre l'avantage du combat. Déjà la moitié de l'armée républicaine avait pris la fuite, lorsque le général Bard, couvert de blessures, rassembla les grenadiers, et leur dit en leur montrant la division de Mayence qui arrivait par Chollet au secours de l'armée : *Camarades, souffrirez-vous que les Mayençais viennent vous arracher le fruit de cette journée ? Voulez-vous passer pour des lâches ! A moi, grenadiers républicains ! Marchons, chargeons*

encore une fois les rebelles, *et je vous promets la victoire*. Aussitôt les grenadiers font volte-face, et, comme un mur d'airain, arrêtent l'ennemi.. Quelques demi-brigades lâchent encore pied. Bonneval à coups de crosse ramène les fuyards ; il atteint et renverse parmi eux un officier. Cependant une compagnie, encore incertaine, bat la charge, et la division entière marche au feu. Bientôt les grenadiers républicains attaquent à la baïonnette cette masse énorme qui venait de percer la ligne; partout on se mêle, on se terrasse, on se saisit; le champ de bataille devient une arène de gladiateurs forcenés, qui, fatigués d'une longue lutte, semblent ne chercher que la mort. Tandis que le centre présentait cet affreux tableau, que la fortune se déclarait à l'aile droite pour les Vendéens, les Mayençais, ayant traversé Chollet, les chargent avec vigueur sur leur flanc. Ce choc est soutenu et même repoussé. Aussitôt le brave Beaupuy commande une seconde charge, et, s'élançant dans les rangs ennemis, abat à coups de sabre tout ce qui se présente. A la droite, l'intrépidité de Beaupuy et des Mayençais, au centre l'opiniâtreté des grenadiers, triomphaient de l'acharnement aveugle des Royalistes. En vain leurs chefs cherchent à ranimer leur courage ; quelques lâches avaient déjà regardé en arrière et parlé hautement de fuir au delà de la Loire. L'artillerie filait à Saint-Florent par ordre de Talmont, non par lâcheté, mais pour attirer les Vendéens sur les bords de la Loire, et les déterminer à une entreprise hasardeuse qui devait entraîner sa perte et celle de la Vendée, mais qui, selon Talmont, devait être leur salut en les réunissant aux Chouans, et les mettant à portée d'être secourus par l'Angleterre. Bientôt un sentiment de trouble et de vertige s'empare des Vendéens découragés ; tous ceux qui craignent la mort fuient, se débandent, et courent vers Beaupreau. Dans l'abattement universel, les efforts de d'Elbée, de Bonchamp et de Laroche-Jacquelin ne peuvent rien ; en vain ces illustres chefs, voulant se sauver par un prodige de valeur, ou s'ensevelir glorieusement sous les ruines de leur parti, parcourant leurs rangs éclaircis, rallient trois cents cavaliers et une poignée de fantassins, sans presque nul espoir de vaincre; ces braves attendent le signal de la charge; leurs chefs le donnent, marchent à leur tête aux cris de *mort aux Républicains*. Tous se précipitent sur les vainqueurs comme des animaux furieux et déchaînés, laissant

partout des traces de sang et de carnage. Le bouillant Beaupuy, emporté par sa valeur, se trouve bientôt entouré d'ennemis; un cavalier vendéen l'attaque, Beaupuy lutte en combat singulier, et le terrasse. Les grenadiers mayençais chargent au milieu de la cavalerie les soldats de Bonchamp et de d'Elbée; tout est confondu, rangs, drapeaux, chefs, soldats; amis et ennemis s'entrechoquent, se mêlent, et ne se reconnaissent que pour se fusiller à bout portant, s'égorger à coups de sabre, se percer de leurs baïonnettes. Beaupuy pare miraculeusement un grand nombre de coups; trois chevaux sont tués sous lui: entouré, pressé de tous côtés, de nombreux bataillons arrivent et le dégagent. Bonchamp et d'Elbée, pressés à leur tour, voient la mort cerner tout ce qui les environne; leurs meilleurs officiers ne sont déjà plus; eux-mêmes sont atteints. Couverts tous les deux de mortelles blessures; ils combattent encore; renversés enfin, leurs corps seraient demeurés parmi les morts, si Piron n'eût bravé tous les périls pour les retirer des mains de l'ennemi. Le généralissime des Vendéens, épuisé par la perte de son sang, est emporté par ses soldats à Beaupreau, puis à Noirmoutiers. Bonchamp, encore plus grièvement blessé, est transporté à Saint-Florent. Quelques soldats, pleins d'admiration, le suivent en versant des larmes de rage. Ceux qui ont échappé au fer des Républicains, voyant tout perdu, trouvent moins de danger à tenter le passage du fleuve, qu'à résister plus long-temps à leurs coups dans la Vendée. Ces tristes débris courent en désordre vers Beaupreau, laissant six mille morts étendus en deux jours sur les hauteurs de Mortagne et de Chollet. L'armée républicaine, marchant dans le sang, pénètre dans Chollet la torche à la main. Cette ville est incendiée, ses manufactures sont au pillage; les ballots de mouchoirs, les chevaux et le bétail, rassemblés en grand nombre dans la ville et aux environs, sont partagés entre les soldats, qui ne s'occupaient que de s'enrichir par le butin, plutôt que de profiter de la victoire. C'en était fait de la Vendée, si les soldats de Westermann, épuisés de tant de marches et de contre-marches, n'eussent éprouvé à Beaupreau le besoin le plus impérieux du repos qu'ils semblèrent ne trouver que dans les excès du pillage, et se fussent portés jusqu'à Saint-Florent. Les généraux républicains ne surent point profiter de cet instant décisif, en poursuivant jusqu'aux bords de la Loire un ennemi saisi

de terreur, on l'y aurait alors précipité sans peine ; car, malgré tous les efforts de Laroche-Jacquelin, la retraite des Royalistes n'était plus qu'une honteuse fuite. Toute la population de la Haute-Vendée s'était réfugiée dans les murs de Saint-Florent. De tous côtés se font entendre les cris des morts et des mourants ; les larmes des vieillards, des femmes et des enfants, arrachés de leur patrie, augmentent la désolation. Quelques-uns, la rage dans le cœur, troublés par l'idée de ne pouvoir échapper aux Républicains, demandaient à grands cris l'égorgement de cinq mille prisonniers patriotes renfermés dans l'église de Saint-Florent : *Vengeons-nous*, s'écriaient ces forcenés. *Voyez les flammes désoler nos villes ; usons de représailles contre des ennemis qui ne font point de quartier. Serions-nous assez imprudents pour laisser derrière nous cinq mille ennemis de plus ? Tuons, massacrons les Républicains !* A cette clameur universelle, les canons s'avancent pour mitrailler les captifs. Bonchamp mourant demande le sujet de ces cris de rage ; il ranime ses forces défaillantes, appèle ses officiers, réunit ses soldats, sollicite et obtient la vie de ces malheureuses victimes. Tous lui font serment de les sauver. Mais comment en imposer à une tourbe furieuse ? Un roulement annonce une proclamation ; les plus mutins accourent. Une proclamation de Bonchamp aux portes du tombeau ordonne de respecter la vie des prisonniers, et menace de la mort quiconque oserait attenter à leurs jours. Au nom de Bonchamp le calme renaît, il est obéi ; cinq mille prisonniers doivent la vie à sa dernière action. Parmi ceux-ci était un républicain digne de figurer à côté de Régulus par sa rare vertu. Haudandine, négociant de Nantes, avait marché dès l'origine contre les insurgés du Bas-Poitou ; fait prisonnier à Légé en secourant un de ses camarades, il est conduit devant le comité royal, qui le charge de se rendre à Nantes pour proposer l'échange des prisonniers républicains. Ce comité fait dépendre leur sort de son retour dans la Vendée. Sa mission est mal accueillie. Les Républicains enjoignent à Haudandine de rester. On ne saurait, disaient-ils, être parjure envers des brigands. Haudandine n'écoute que sa conscience ; il ne voit que le péril auquel son parjure exposerait les prisonniers. Nouveau Régulus, il rentre dans la Vendée reprendre ses fers, et se

remettre lui-même à la disposition de ses ennemis étonnés d'un si rare dévouement. 15 *octobre* 1794.

3. Laroche-Jacquelin, l'un des chefs les plus distingués des Vendéens, venait de périr dans un combat près de Trémentine, lorsque Stofflet, qui cachait dans son âme toute l'ambition d'un soldat heureux, s'empara de son commandement, que personne n'osa lui disputer. Stofflet, brûlant de se signaler, se disposa pour attaquer Chollet dans le moment où l'on comptait les Vendéens consternés par la mort de leur chef. Cent cinquante combats lui avaient donné une grande habitude de la guerre; il voyait dans la possession de cette ville un avantage majeur pour son parti. Chollet était défendu par le général Moulin le jeune, commandant cinq mille hommes, et ayant pour toute artillerie cinq pièces de canon. Prévenu des projets de Stofflet, la force de sa garnison le rassura. Stofflet venait de rassembler, près de Nouaillé, cinq mille Vendéens aguerris. Le 10 février 1794, les avant-postes républicains sont surpris; les Vendéens fondent sur les retranchements en poussant d'affreux hurlements, et y pénètrent de toutes parts. Au premier coup de fusil, une partie de la garnison prend lâchement la fuite, le reste fait d'inutiles efforts pour résister à une telle attaque. En vain le général Moulin veut rallier les soldats; le général de brigade Caffin, qui le seconde, est blessé à ses côtés; Moulin est atteint lui-même de deux coups de feu; il cherche encore à arrêter le désordre : mais les tirailleurs de Stofflet, déjà maîtres de la ville, le poursuivent avec acharnement. Il perd son sang, ses forces l'abandonnent, son cheval s'abat dans une rue embarrassée d'un fourgon chargé de blessés. Craignant de tomber vivant dans les mains des Royalistes, il saisit ses pistolets et se brûle la cervelle. Sa mort héroïque couvrit de honte les lâches qui l'avaient abandonné, et lui valut les regrets et l'estime de l'armée entière. Stofflet entra triomphant dans Chollet, si souvent baigné du sang des deux partis. Au milieu de la victoire, on vit des femmes massacrer des prisonniers : tant la haine altère tous les sentiments dans les âmes naturellement les plus douces, et transforme en tigres avides de sang et de carnage des hommes divisés de sentiments et d'opinion. Le général Cordellier vint bientôt faire cesser ces déplorables scènes. Accourant de Genesté au

deux cents bâtiments chargés de munitions de toute espèce, furent les fruits de la victoire des Français. 1756.

CHRISTIANSTADT (*prise de*). Les Suédois désiraient d'occuper, en 1611, Christianstadt, place importante où les Danois avaient accumulé leurs magasins de munitions et de vivres. Ils tentèrent d'en venir à bout par une surprise. Cinq cents Suédois, habillés à la danoise, s'approchent à petit bruit de ses murs, et font entendre qu'ils sont vivement poursuivis par un parti de mille chevaux suédois. Les trop crédules Danois ouvrirent leurs portes; en un instant les Suédois se rendirent maîtres de Christianstadt, et passèrent au fil de l'épée sa garnison.

CHRISTOPHE (*combat et prise de Saint-*). Lorsque l'amiral comte de Grasse quitta la baie de Chésapeack, après la reddition d'Yorck-Town, son projet était de se porter sur la Barbade pour y trouver l'amiral Hood; mais les mauvais temps le forcerent de mouiller, le 26 novembre 1781, au Fort-Royal de la Martinique. Il en sortit le 17 décembre, dans le dessein d'attaquer la Barbade. Ayant éprouvé de gros temps dans le canal de Sainte-Lucie, il fut obligé de relâcher, puis de rentrer au Fort-Royal le 7 de janvier. Forcés de renoncer à leurs premiers projets, MM. de Bouillé et de Grasse tournèrent leurs vues sur Saint-Christophe. Près de six mille hommes de troupes s'embarquèrent à bord de l'escadre. L'armée mouilla devant Saint-Christophe le 11 janvier. Les notables de l'île vinrent promettre aux généraux français de ne point prendre les armes. Les troupes et les milices anglaises se renfermèrent dans le fort de Bridgestone; le même jour elles y furent investies. Le 24, une flotte anglaise de vingt-deux vaisseaux de ligne parut. Le comte de Grasse mit sur-le-champ à la voile pour aller au devant, et les empêcher de mouiller à Sandy-Point, d'où ils auraient été à portée de jeter du secours dans la place assiégée. M. de Grasse offrit, le lendemain, combat aux Anglais, qui le refusèrent en venant mouiller à la Basse-Terre, qu'ils gagnèrent sous le feu de l'avant-garde française. Le comte de Grasse résolut d'attaquer les Anglais au mouillage : quelques-uns de leurs vaisseaux furent obligés, par son feu, de couper leurs câbles, et de prendre une nouvelle position. Les Français eurent moins d'avantages dans

une attaque qu'ils renouvelèrent l'après-midi. L'amiral de Grasse, voyant l'impossibilité de les y entamer, se détermina à ne les plus combattre, mais à les bloquer jusqu'à la fin du siége. Au moment où la flotte anglaise avait mouillé à la Basse-Terre, elle débarqua un corps de troupes de treize cents hommes. Il attaqua le comte de Fléchier, commandant français ; le combat dura une heure et demie ; les grenadiers français enfoncèrent la colonne anglaise : mais le comte de Fléchier, se voyant près d'être tourné par un ennemi supérieur, ordonna la retraite. Les Français y perdirent quatre-vingts hommes tués ou blessés. Instruit de cette action, le marquis de Bouillé réunit deux mille hommes, et alla chercher l'ennemi à la Basse-Terre; mais, au lieu de trouver les Anglais prêts à se défendre, il les apperçut sur un rocher où ils se préparaient à se rembarquer ; il n'eut garde de les en empêcher. Quelques chaloupes tentèrent d'introduire des vivres dans la place, mais elles furent découvertes et forcées de prendre le large. On somma le commandant anglais de se rendre le 30 janvier ; sur son refus, le siége recommença avec plus de vigueur, On manquait de grosse artillerie, le vaisseau *le Caton* mit à terre douze pièces de vingt-quatre et de dix-huit. Elles furent placées aussitôt en batterie. En quelques jours le revêtement du front d'attaque s'écroula, et donna partout un accès peu difficile. A la vue d'une nouvelle batterie prête à les foudroyer, les Anglais demandèrent à capituler le 12 février ; ils sortirent le lendemain par la brèche, et obtinrent les honneurs de la guerre. *Du* 11 *janvier au* 12 *février* 1781.

CHRYSOPOLIS (*bataille de*). Licinius, déjà plusieurs fois vaincu par Constantin, ne pouvait se déterminer à abandonner le sceptre et la couronne à son heureux rival. Les plaines de Cibales attestaient récemment sa faiblesse. Cependant il rassemble le reste de ses forces, et présente encore la bataille à Constantin dans les plaines de Chrysopolis (maintenant Scutari). La fureur l'anime ; mais ses soldats, plusieurs fois vaincus, ne secondent point son ardeur. Dès le premier choc, ils prènent la fuite, abandonnant à Constantin le sceptre et la victoire. Licinius est enfin obligé de reconnaître pour maître celui qu'il n'avait pu souffrir pour collègue. Il survécut peu à cette soumission



forcée. Sa mort délivra Constantin d'un rival plus incommode que terrible. *An de J. C.* 314.

CHYPRE (*combat de*). Mégabyse était à la tête d'une nombreuse armée de Perses dans l'île de Chypre, tandis qu'Artabaze tenait cette mer. Cimon, amiral des Athéniens, vint y attaquer l'amiral des Perses, leur prit cent navires, coula une grande partie des autres à fond, et les poursuivit jusque sur les côtes de Phénicie. Peu content d'un tel succès, tandis qu'il lui était possible d'en obtenir de nouveaux, il débarque en Chypre ses soldats, défait Mégabyse, tue la moitié de ses troupes qui se montaient à trois cent mille hommes, se rembarque, laissant les Perses étonnés de son activité, admirant sa valeur, et consternés de leurs déroutes multipliées. 450 *ans avant J. C.*

CIBALES (*bataille de*). Licinius, supportant impatiemment l'élévation de Constantin à l'empire, lui déclara la guerre. Leurs armées se rencontrèrent à Cibales en Pannonie. On en vint aux mains. Jamais victoire ne fut mieux disputée. Après avoir épuisé les traits de part et d'autre, on se battit long-temps corps à corps, à coups de piques et d'épées. Le combat, commencé au point du jour, dura jusqu'à la nuit. Vers le soir, l'aile droite, commandée par Constantin, enfonça la gauche de Licinius, qui prit la fuite. Son armée se débanda aussitôt, après avoir perdu vingt mille hommes. *L'an* 323.

CIRCÉO (*combat de*). Au moment où Rome reprit, pour quelques instants, une forme républicaine de gouvernement, en 1798, des séditions fréquentes furent excitées dans ses provinces. Le général Magdonald montra par sa conduite dans ces circonstances difficiles ce qu'on pouvait attendre de son courage, de son sang-froid et de ses talents militaires. Au premier bruit de la révolte du Circéo, il mit en marche une petite colonne de Français et de Polonais, commandée par le général de brigade Girardon. Les premiers chocs eurent lieu à Ferentino. Il fallut combattre plusieurs heures pour culbuter les rebelles; on en fit un grand carnage. Cependant, guidés par des chefs habiles et expérimentés, leurs débris ne tardèrent pas à se rallier vers le fleuve la Cosa, leur droite appuyée à Veroli, leur gauche

à Frosinone. Ils osèrent dans cette position proposer au général Français un traité conditionnel; mais les Français ne surent jamais composer avec des brigands; on marcha sur eux avec l'audace ordinaire. On eut beaucoup de peine à forcer le passage de la Cosa. On éprouva encore une plus grande résistance au pied du rocher sur lequel s'élève Frosinone. Cependant son escarpement ne fut point un obstacle insurmontable pour les Français; ils gravirent, au milieu d'un feu très-vif de mousqueterie, jusqu'aux portes de Frosinone; il fallut monter à force de bras une pièce de canon pour en renverser une; on y réussit; la porte fut enfoncée. Un prêtre, qui commandait les assiégés vers cette porte, fut percé de coups de baïonnettes. Cependant des détachements Français veulent pénétrer dans les rues; ils trouvent toutes les maisons crénelées; de toutes parts elles vomissent la mort contre les assaillants; beaucoup de Français succombent. On est obligé d'employer les flammes contre un ennemi aussi acharné; toutes les maisons d'où partent des coups de fusil sont incendiées. Ainsi périssent tous les révoltés armés qui ne tombent point sous le fer du soldat; si le sang français a coulé, la vengeance est terrible.

En même temps, une rébellion plus violente s'élève à Terracine; le commandant français est massacré. Aussitôt le général Magdonald envoya, à marches forcées, un détachement sous la conduite de l'adjudant-général Maurice Mathieu. Il arrive à Terracine. Une infinité de paysans embusqués dans les marais et les jardins environnant la ville, portent la mort dans les rangs français en fusillant les soldats presqu'à bout portant. Dès ce moment, l'affaire s'engagea avec une fureur extrême. Les Français n'avaient pour tout débouché que l'antique voie Appienne et la vieille route de Naples; quinze pièces de canon balayaient incessamment ces passages. Six heures de combat n'avaient presque rien décidé. Il fallait terminer cette boucherie, courir sur les pièces ou faire une retraite dont les conséquences eussent été désastreuses. Placés dans la nécessité de vaincre, les Français affrontent les dangers les plus imminents; ils se précipitent sur les canons des rebelles; les Polonais rivalisent avec eux d'ardeur; la baïonnette décide la victoire. Terracine est emportée d'assaut; tout ce qui a pris les armes est passé au fil de l'épée. Quelques hommes seulement parviènent à fuir en gagnant le territoire napolitain. Ce terrible

exemple appaise la sédition. Les habitants des autres provinces, redoutant la dévastation de leurs propriétés et le sac de leurs villes, demeurèrent calmes, et supportèrent tranquillement le joug des Français. 29 *juillet,* 2 *et* 9 *août* 1798.

CIRTHE (*siéges de*). 1. Micipsa, roi de Numidie, adopta en mourant son neveu Jugurtha, prince courageux sans être téméraire, et déjà victorieux des Romains. Près de mourir, Micipsa exhorta ses enfants à l'union et la paix, et leur répéta plusieurs fois cette maxime : *La discorde renverse les grands empires, et la concorde fait fleurir les plus petits états.* Jugurtha partagea la Numidie avec les enfants de Micipsa, Adherbal et Hiempsal. Oubliant bientôt les sages préceptes de son oncle, dévoré d'ambition, l'ingrat Jugurtha fit assassiner Hiempsal, et força Adherbal de prendre les armes pour défendre son trône et sa vie. Ce prince eut recours aux Romains. Au lieu de troupes, Rome envoya des ambassadeurs. Jugurtha sut s'en débarrasser par l'or, en même temps qu'il pressait vivement son frère renfermé dans Cirthe. Adherbal se défendit courageusement tant qu'il eut quelque espérance de secours. Forcé par la nécessité, Adherbal se rendit à son frère sous la seule condition qu'il aurait la vie sauve; mais Jugurtha, oubliant ses serments, la reconnaissance qu'il devait à Micipsa, foulant aux pieds les droits sacrés de la nature, fit mourir son frère dans les plus cruels tourments. Quand on apprit à Rome cette triste nouvelle, on déclara la guerre au fratricide. Jugurtha vint à Rome pour rendre compte des violences qu'il avait commises; il gagna à force d'argent une grande partie des sénateurs, et fut absous. Indigné de leur cupidité, il s'écria, en s'éloignant de Rome : *O ville vénale! il ne te manque plus qu'un acheteur; tu périrais bientôt s'il s'en trouvait un!* Metellus ne put seul être corrompu par les promesses et les présents du prince Numide. Il fit déclarer la guerre à Jugurtha, le vainquit, le dépouilla de ses états, et le força d'aller demander du secours chez Bocchus, son beau-père, roi de Mauritanie. 112 *ans avant J. C.*

2. Les Romains se trouvaient près de Cirthe, quand Jugurtha et Bocchus vinrent fondre sur quatre points de

leurs quartiers; mais Marius était en garde contre toute surprise. Les Africains furent entièrement défaits. Sylla, jeune encore, se distingua dans le combat. Jugurtha se surpassa lui-même. Ayant tué un Romain, il alla montrer aux légions son épée teinte de sang, en leur criant qu'il venait de tuer leur général. Peu s'en fallut que ce mensonge ne jetât la terreur et le désordre parmi les Romains. Il fallut que Marius parcourût les rangs et se montrât aux soldats effrayés. Jugurtha, ayant épuisé toutes les ressources de son courage et de son adresse, eut beaucoup de peine à se sauver presque seul. L'année suivante, il fut livré par Bocchus aux Romains. Jugurtha, conduit à Rome, fut traîné à la suite du char de triomphe de Marius, puis jeté dans un cachot où il expira six jours après, donnant un grand exemple de la justice divine attentive à punir les crimes dont il s'était couvert en immolant ses deux frères à son aveugle cupidité.

CISTELLA (*combat de*). Dans la dernière année de la guerre contre l'Espagne, les troupes françaises de l'armée des Pyrénées orientales étaient campées autour de Figuières, dont elles formaient le siége sous la direction du général Pérignon. Une brigade de quinze cents hommes, commandée par le général Guillaume, couvrait le flanc droit de leurs lignes vers Cistella. Les ennemis cherchèrent à cerner cette brigade, le 5 mai 1795. Huit mille Espagnols divisés en quatre colonnes formèrent cette entreprise. Au lieu de marcher en masse, ils isolèrent leurs forces dans des ravins où leurs colonnes ne pouvaient se prêter aucun appui, avant d'avoir débouché dans une plaine qui se trouvait sur le front des Français. Le corps du général Guillaume était plus fort que chacune des colonnes isolées, mais il était trop faible pour résister à leurs masses réunies. Guillaume ordonne à sa brigade de marcher rapidement au pas de charge à l'ennemi. On doit, pour vaincre, le renverser, le culbuter, ne pas lui laisser un instant. A côté de ce général est un tambour trop jeune pour suivre la course du soldat avec la célérité nécessaire; Guillaume saisit sa caisse, et précède ses troupes en battant lui-même la charge avec le pommeau de son épée. En un instant, les Espagnols sont coupés sur leur centre; la terrible baïonnette atteint, frappe tout ce qui se présente devant elle; les Miquelets fuient

pour éviter ses coups, grimpent même, dit-on, sur les arbres pour s'y soustraire. Huit cents Espagnols demeurent sur le champ de bataille. La colonne qui devait tourner le camp français est elle-même coupée et obligée de faire un circuit de deux jours de marche pour revenir à son point de départ. Les Français ne cessent de les poursuivre qu'à plus de deux lieues de l'endroit où s'est faite l'attaque. Le lendemain, le général Pérignon fait une reconnaissance sur la ligne espagnole. Les ennemis se replièrent avec une telle célérité, qu'on ne leur tua, dans cette journée, que trois cents hommes. Cette retraite précipitée contraria le général Pérignon, qui avait fait des dispositions capables d'obtenir les plus grands succès, si l'ennemi avait tenu même faiblement. 5 *et* 6 *mai* 1795.

CITIUM (*siége de*). Après un double triomphe remporté sur les troupes du roi des Perses, commandées par Mégabyse, Cimon, général athénien, vint attaquer Citium. Le dessein de ce grand homme était d'aller porter la guerre dans le sein de la Perse, et de faire trembler le grand roi au fond de son palais. Artaxercès Longue-main régnait alors. Etonné d'un projet si hardi, épuisé d'ailleurs par de grandes et de longues pertes, il songea à faire la paix. Pendant qu'on travaillait au traité, Cimon fut enlevé à la république d'Athènes. Près de mourir, il commande à ses officiers de reconduire promptement sa flotte à Athènes, en cachant soigneusement sa mort. Cet ordre est exécuté avec soin; les ennemis ni les alliés n'en eurent aucune connaissance. Les Athéniens retournèrent chez eux comme sous la conduite et encore sous les auspices de Cimon, mort cependant depuis plus de trente jours. La perte de cet excellent citoyen fut généralement regrettée. La patrie pleurait un fils plein de tendresse, et uniquement occupé de sa gloire; les pauvres, un ami généreux, qui semblait n'avoir de richesses que pour soulager leur indigence; tous les guerriers, un général accompli. Les larmes du peuple, qui coulèrent en abondance, furent le plus bel ornement des obsèques de ce héros. *Avant J. C.* 449.

CITTA DI CASTELLO (*prise de*). Tandis que la France était en paix avec toutes les puissances de l'Italie, des insurrections se manifestèrent dans les pays qu'ils y

occupaient. Les insurgents de Trasimène s'emparèrent de la ville de Citta di Castello, située entre Urbin et Pérouse; ils y commirent toutes sortes d'horreurs, massacrèrent les partisans des Français, et soutinrent un premier combat où ils abandonnèrent plusieurs morts sur le champ de bataille. Quinze cents hommes marchèrent sur Citta di Castello, et passèrent au fil de l'épée tous les insurgés. Le général Vallet atteignit, près d'Urbin, cinq à six mille rebelles, et les mit en déroute complète. 1798.

CIVITADE (*bataille de*). Le pape Léon IX, oubliant les sages leçons de son maître, dont le royaume n'était pas de ce monde, se mit, en 1053, à la tête d'une armée, pour arrêter les progrès des Normands en Italie. Des Allemands, des Italiens, des prêtres et des moines vinrent se ranger sous les drapeaux du Saint-Père. Avant d'en venir aux mains, les Normands voulurent en vain calmer son courroux; il fut inflexible. Le pape donne le signal du combat dans une grande plaine voisine de Civitade, non loin de Bénévent. Le ciel vengea la dureté du pontife romain; ses troupes furent battues et prirent la fuite. Léon abandonné se réfugie dans Civitade. Cette petite ville, peu fortifiée, tomba dès le jour même au pouvoir des Normands. Le pape fut pris et reconduit à Rome, après une prison qui dura une année.

CIVITA-CASTELLANA (*bataille de*). Le général Mack, commandant soixante-dix mille Napolitains, tomba inopinément sur seize mille Français occupant Rome, et s'empara de cette capitale du monde chrétien, le 25 novembre 1798. Depuis huit jours seulement Championnet avait pris le commandement des troupes françaises. L'armée républicaine, ayant laissé une garnison au château Saint-Ange, vint s'adosser aux montagnes. Son avant-garde, placée à Népi et Rigniano, tenait les Napolitains en échec, et observait les routes de Rome à Civita-Castellana et à Florence. Son corps de bataille campait en arrière de Civita-Castellana, dont elle avait occupé le fortin. Le pont de Borghetto sur le Tibre avait été mis en état de défense; le général Lemoine occupait Rieti sur le centre; le général Rusca avait ordre de se fortifier sur le Tronto avec la gauche. L'activité des premiers mouvements du général Mack faisait

croire qu'il allait marcher à de nouveaux succès; mais, arrivé à Rome, il parut indécis. On crut pendant quelques instants que son projet était d'attaquer à la fois toute la ligne française; on se trompait. Toutes ses manœuvres se bornèrent à faire marcher quarante mille Napolitains en cinq colonnes sur six mille Français occupant Civita-Castellana (l'ancienne Veïes), à sept lieues de Rome. Magdonald reçut cette attaque avec le courage qui distingue l'homme à caractère; il fit ses dispositions avec une habileté qui déconcerta tous les projets de Mack. Le général Kellermann commandant son avant-garde, placée en avant de Népi, fut attaquée par la première colonne napolitaine venant de Monterosi. Kellermann n'avait avec lui que trois escadrons de chasseurs, deux bataillons et deux pièces d'artillerie légère. Cette poignée de braves lui suffit pour mettre en déroute la colonne de huit mille hommes du roi de Naples, en tuer trois cents, prendre quinze canons et trente caissons, faire deux mille prisonniers, enlever les drapeaux et les étendards, la caisse militaire et trois mille fusils, les bagages et effets de campement de cette colonne et la poursuivre jusqu'à Monterosi, où les soldats français firent un immense butin. La seconde colonne napolitaine fut arrêtée dans sa marche, par la quinzième demi-brigade légère, au moment où elle voulait pénétrer par Rigniano. La troisième colonne fut culbutée en se portant de Fabrica sur Sainte-Marie di Falari; les Napolitains laissèrent encore sur ce point huit canons, quinze caissons et cinquante prisonniers. La nuit mit fin à ces combats. La légion romaine, qui voyait le feu pour la première fois, se battit avec courage; les Français se surpassèrent. Mack s'étonna de sa déroute, s'établit à Catalupa, fit passer le Tibre à une partie de ses troupes, et forma des dispositions pour attaquer le centre des positions françaises, où il croyait mieux réussir. 4 *décembre* 1798.

CLAGENFURTH (*prise de*). Après les combats de Tarvis et de la Chiuse, trois divisions de l'armée du général Bonaparte, ayant traversé les gorges qui conduisent de l'Etat Vénitien dans le Tirol, campèrent à Villach, sur les bords de la Drave. Le général Masséna se mit en marche, le 27 mars 1797, pour continuer de vaincre. A une lieue de Clagenfurth, il rencontra l'armée autrichienne; un

combat s'engagea, où les ennemis perdirent deux pièces de canon, et deux cents prisonniers. Dès le soir, Masséna entra dans Clagenfurth, capitale de la Carinthie, et vit fuir devant lui les débris de l'armée du prince Charles, extrêmement découragée. 27 *mars* 1797.

CLASTIDIUM (*journée de*). Les Gaulois, vaincus sur l'Adda par les Romains, levèrent une nouvelle armée, et vinrent assiéger Clastidium en Ligurie. Marcellus marcha au secours de cette petite ville. Défié par Viridomare, leur roi, à un combat singulier, il accepte le combat; le consul fond sur lui, l'attaque, le renverse et le tue. Les Gaulois prènent aussitôt la fuite, et sont taillés en pièces. Marcellus revient triomphant à Rome offrir à Jupiter Férétrien les troisième et dernières dépouilles opimes. 222 *ans av. J. C.*

CLAUDIOPOLIS (*siége de*). Cette ville, située dans une plaine entre le Taurus et l'Anti-Taurus, était occupée par les Isaures, révoltés contre l'empereur Anastase. L'an 494, Diogène, général de l'armée romaine, en forma le siége, et s'en rendit maître. Aussitôt les Isaures, étant descendus de leurs montagnes, fermèrent tous les passages, assiégèrent à leur tour Diogène, et le tinrent si long-temps bloqué, qu'il courait risque de mourir de faim avec ses troupes. Enfin, Jean Lebossu, autre capitaine romain, ayant forcé une des gorges du Taurus, tomba sur les assiégeants avec tant de fureur, et fut si bien secondé par Diogène, qu'il enveloppa les Isaures, et en fit un horrible carnage. L'évêque Conon reçut dans ce combat une blessure dont il mourut peu de jours après. Il eût fini sans doute plus heureusement ses jours, si, comme les apôtres, il se fût contenté de paître son troupeau. *An* 494.

CLAUSEN (*combat de*). Maître de la ville de Botzen en Tirol, après le combat du Tramin, le général Joubert ne s'y arrêta point; il y laissa seulement une force suffisante pour suivre le général autrichien Laudon, errant dans les montagnes avec ses troupes, puis marcha droit sur Clausen. Les Impériaux, profitant des moyens de défense que leur offrait le pays, firent les meilleures dispositions. L'attaque fut vive et bien concertée, le succès long-temps

balancé. L'infanterie légère grimpa des rochers inaccessibles. Le général Joubert, marchant à la tête de deux demi-brigades d'infanterie formées en colonnes serrées, surmonta tous les obstacles qui se présentèrent à son passage. Les Autrichiens, percés dans leur centre, furent obligés de céder; leur déroute devint générale : on leur fit quinze cents prisonniers. Joubert comptait chaque jour par des combats et des victoires dans le Tirol. *An* 1797.

CLOSTERCAMP (*combat de*). Le prince héréditaire de Brunswick assiégeait Wesel en 1760. La prise de cette place eût porté la guerre sur le Bas-Rhin et dans le Brabant. Cet événement aurait engagé les Hollandais à se déclarer contre les Français. Wesel allait succomber aux attaques du prince héréditaire de Brunswick. Le marquis de Castries, commandant une armée française formée à la hâte, s'avança avec rapidité, emporta Rhinsberg l'épée à la main, et jeta des secours dans Wesel. Méditant une action plus décisive encore, il vint camper, le 15 octobre, à un quart-de-lieue de l'abbaye de Clostercamp. Le prince de Brunswick ne crut pas devoir l'attendre devant Wesel; il se décida à l'attaquer, et se porta au devant de lui par une marche forcée dans la nuit du 15 au 16. Le général français, se doutant de ce dessein, fait coucher son armée sous les armes, et envoie à la découverte pendant la nuit M. Dassas, capitaine au régiment d'Auvergne. A peine cet officier a-t-il fait quelques pas dans un bois, que des grenadiers ennemis l'environnent, le saisissent à peu de distance de son régiment, lui présentent la baïonnette en lui disant que, s'il fait du bruit, il est mort. Dassas se recueille un moment pour mieux renforcer sa voix; il crie : *A moi, Auvergne, voilà les ennemis!* il tombe percé de coups. Ce dévouement héroïque aurait été immortalisé chez les anciens Romains; on dressait alors des statues à de semblables hommes; de nos jours ils étaient presque oubliés. Cependant cette action était si belle, qu'on l'admira : une pension de mille livres fut accordée par Louis XVI aux aînés de cette famille, et sous Napoléon une colonne a été élevée sur le lieu où Dassas succomba. Les dernières paroles du héros en forment l'inscription. Une action commencée sous de tels auspices ne pouvait manquer d'être glorieuse. Les Prussiens furent repoussés de toutes parts, mis en déroute; le prince hérédi-

taire se retira à Burick, ayant perdu douze cents hommes. 16 *octobre* 1760.

CLUSIUM (*combat de*). Les Gaulois firent une irruption en Italie l'an de Rome 527. Les Romains coururent aux armes; leurs troupes se rencontrèrent à Clusium (maintenant Chiusi en Toscane. Pendant la nuit l'infanterie gauloise se retira, laissant sa cavalerie seule à la vue de l'ennemi. Les Romains, appercevant cette cavalerie isolée, s'imaginèrent que les Barbares avaient pris la fuite, et se mirent à les poursuivre. Cette cavalerie attaquée se replia vers les lieux où les Barbares attendaient les Romains. Tout-à-coup les Gaulois se montrent plus audacieux, plus adroits, et plus nombreux; ils remportent la victoire. Six mille légionnaires demeurent sur la place. Le reste prend la fuite, et va camper sur une montagne, où les vainqueurs n'osèrent les attaquer. 225 *ans av. J. C.*

CLYPEA (*combat naval près de*). La défaite de Régulus ne découragea pas tout à fait les Romains. Les Carthaginois assiégeaient Clypéa, près du promontoire d'Hermée. Leurs flottes protégeaient ce siége. Les consuls cinglèrent de ce côté. Aussitôt qu'on se rencontra, le combat commença. Il fut long et opiniâtre. Un secours arrivé à propos de Clypéa le décida en faveur des Romains. Cent galères carthaginoises furent coulées à fond; il y en eut trente de prises. Carthage perdit quinze mille hommes dans cette journée. 255 *ans avant J. C.*

CNIDOS (*journée de*). Les Athéniens et les Perses vainquirent sur mer les Lacédémoniens non loin de Cnide. Cinquante galères des Spartiates tombèrent au pouvoir de Conon, général des Athéniens. La suite la plus considérable de cette victoire fut la défection des alliés de Lacédémone, qui se déclarèrent aussitôt pour les Athéniens vainqueurs. 394 *ans avant J. C.*

COBLENTZ (*prise de*). La victoire accompagnait continuellement les drapeaux français vers le Nord, dans l'automne de 1794, lorsque le général Moreau marcha sur Coblentz le 22 octobre. Les Autrichiens étaient retranchés dans une position avantageuse en avant de cette ville.

Marceau les attaqua vigoureusement, fit enlever de vive force le front de leurs redoutes par de l'infanterie, tandis qu'il les faisait tourner par de la cavalerie. Forcés dans leurs retranchements, les Autrichiens repassèrent le Rhin, et laissèrent Coblentz au pouvoir des Français.

COCHEREL (*combat de*). Au moment où Charles V monta sur le trône, il donna à Duguesclin le commandement de son armée contre le roi de Navarre Charles-le-Mauvais. En peu de temps le connétable ramena sous les lois de la France la majeure partie des villes de Normandie. Les troupes françaises rencontrèrent les Navarrois à Cocherel, village à trois lieues d'Evreux. La position de Duguesclin était si avantageuse, et son armée si vaillante, qu'il souhaitait ardemment d'en venir aux mains. Les Navarrois le desiraient. Cependant, pour exciter leur ardeur, Duguesclin feignit de décamper. Les troupes de Navarre coururent alors demander au captal de Buch, leur général, de les mener au combat : *Jamais Duguesclin n'a fui l'ennemi*, répond le captal, *c'est une ruse*. On n'écouta point ses conseils, on marcha vers les Français. Duguesclin, en disposant son armée, fit cette courte harangue : *Pour Dieu, souvenez-vous que nous avons un nouveau roi de France; que sa couronne soit aujourd'hui étrennée par vous; pour moi, j'espère donner au roi le captal de Buch pour étrennes de sa noble royauté*. Ses vœux furent accomplis, la victoire fut décisive; il détruisit dans cette journée les restes du parti navarrois, et fit prisonnier le captal. 1364.

COEVORDEN (*prise de*). 1. L'évêque de Munster s'était emparé, en 1672, de la ville de Coevorden dans l'Over-Yssel. De cette place d'armes, il dominait sur la Frise et Groningue. Rabenhaupt, général des Provinces-Unies, est instruit de la profonde sécurité de cette garnison. Comptant sur des fortifications construites par Cohorn, et sur une position avantageuse, elle négligeait les précautions les plus indispensables pour sa sûreté. Le Hollandais se dispose d'en profiter : un brouillard épais favorise son projet; il arrive jusqu'à la contrescarpe sans être apperçu. Tandis qu'il attaque avec fierté de ce côté, un de ses tambours, qui est parvenu à grimper sur le rempart opposé, commence à battre la marche hollandaise. On croit alors la ville em-

tée de toutes parts. Les assiégés ne se battent plus qu'avec inquiétude. Les assiégeants redoublent d'audace, pour que leurs camarades n'ayent pas toute la gloire et le butin. Après bien du sang répandu, la place est enlevée. Ce succès cause une joie universelle dans les Provinces-Unies, découragées par une longue suite de malheurs. 1672.

2. La rigueur du froid de 1794, la crainte d'affaiblir son armée en l'étendant sur un terrain trop considérable, déterminèrent, dit-on, Pichegru à cantonner d'abord l'armée du Nord derrière les lignes de la Grèbe, puis à ne pas inquiéter les Anglais, qui s'étaient retirés en arrière de l'Yssel. Leur position était bonne sans doute ; mais en est-il une où l'on se croie en sûreté lorsqu'on a perdu la confiance dans son courage ? L'apparition d'un seul bataillon français et d'un escadron de hussards devant Hardewick, suffirent pour faire évacuer aux Anglais Campen et Zwol. Tant de pusillanimité accrut l'audace française, et détermina à chasser entièrement les Anglais de la Hollande. Après le passage de l'Yssel, un seul bataillon de grenadiers et deux escadrons de hussards, envoyés pour faire reconnaissance sur Goo, Ressen, Almelo et Hardemberg, chassèrent bien vite les Anglais du Twente. Une faible patrouille parut à Hardemberg; dès que les Anglais l'apperçurent marchant pendant deux lieues avec de l'eau jusqu'aux genoux, au milieu des marais formés par le dégel, ils évacuèrent Coevorden, en fuyant dans un épouvantable désordre. Il leur parut impossible de se défendre contre des soldats qu'aucunes fatigues ne pouvaient arrêter. Ces hommes n'étaient pas cependant des militaires endurcis dans les travaux guerriers ; c'étaient pour la plupart des jeunes gens que la réquisition avait enlevés à leurs toits paternels, cultivateurs paisibles ou citadins aisés, quelquefois même élevés dans la mollesse ; mais leur ardeur doublait les forces physiques de ceux dont toutes les facultés étaient exaltées par le desir de la gloire : de manière qu'on ne vit jamais mieux la vérité de cet adage militaire : *A la guerre, c'est le courage qui porte les sacs.* 15 *février* 1794.

COIRE (*prise de*). Les Autrichiens, voyant les Français dominer sur la Suisse, occupèrent Coire, capitale du pays des Grisons, le 17 août 1796. Cette invasion annon-



çait une rupture; elle ne tarda pas d'éclater entre les deux puissances. Le territoire des Grisons fut le premier théâtre de leurs hostilités; Masséna franchit le Rhin à Azmoos, vainquit les Autrichiens à Luciensteig, et les poursuivit le 7 mars devant la ville de Coire, où ils avaient pris position sur les hauteurs en avant de cette cité. Masséna, fatigué d'une trop longue résistance, voulut frapper un coup décisif; il ordonne aux bataillons de la trente-septième et de la cent-troisième de ligne de marcher à l'ennemi au pas de charge et en colonnes serrées : le général Chabran s'avance à leur tête. En un instant les rangs des Autrichiens sont enfoncés; ils sont en pleine déroute, et se trouvent cernés par les éclaireurs et les grenadiers français, qui avaient longé leur front, et s'étaient portés rapidement sur le chemin du Tirol, de manière à leur couper toute retraite. Le général Auffemberg et un major hongrois sont pris dans cette journée par le chef de brigade Lacroix, vieillard âgé de plus de soixante ans. Trois mille prisonniers, seize pièces de canon et une artillerie immense, furent les trophées de cette victoire, dont les résultats les plus utiles furent l'occupation de Coire et de tout le pays des Grisons. Au moment où l'on conduisit au général Masséna le général Auffemberg, devenu son prisonnier, il se rappela qu'il l'avait sommé par écrit, deux jours auparavant, d'évacuer le territoire des Grisons. *Monsieur*, lui dit-il, *je vous ai écrit avant hier au soir; hier matin j'ai reçu votre réponse*, *et aujourd'hui je vous donne à dîner*. 17 *août* 1797.

2. Le 16 mai suivant, Coire retourna au pouvoir des Russes, devenus les auxiliaires des Autrichiens, qui étaient parvenus après des combats sanglants à chasser Masséna de la position formidable de Luciensteig; mais ils n'en demeurèrent pas long-temps paisibles possesseurs. Les armes françaises reprirent leur supériorité au retour de Bonaparte en France; son génie anima ses soldats. L'armée du Danube et du Rhin ne voulut pas céder en courage aux troupes de l'Italie; Moreau ordonna au général Molitor de chasser les Autrichiens du pays des Grisons. Cette expédition réussit parfaitement; une colonne commandée par le général Dornemans reprit Coire le 14 *juillet* 1800.

COLBERG (*siéges de*) 1. Les Russes vinrent en 1760

mettre le siége devant Colberg, belle et forte ville appartenant aux Prussiens dans la Haute-Saxe, située à l'embouchure de la Persante dans la Baltique. Une escadre suédoise s'était jointe à une flotte de vingt-six vaisseaux de guerre russes commandés par l'amiral Zacharie Danielowitz; ils ouvrirent conjointement la tranchée le 26 août, et continuèrent leurs opérations jusqu'au 18 septembre. Le commandant de Colberg et la garnison firent des merveilles pour leur défense, et se distinguèrent encore dans des sorties souvent heureuses. Comme s'il eût fallu que tout fût marqué à un cachet de singularité dans cette défense, M. de Werner accourut du fond de la Silésie au secours de Colberg avec neuf escadrons et quatre bataillons; il surprit l'ennemi, força ses lignes, entra dans la place. Les Suédois et les Russes, croyant qu'une armée entière de Prussiens était près de les écraser, lèvent le siége dans la même nuit, et s'embarquent, abandonnant leurs munitions, quinze canons et sept mortiers. Werner se présente le lendemain matin sur les bords de la Baltique; à son aspect les flottes russes et suédoises lèvent l'ancre, mettent à la voile, et cinglent en haute mer, comme si quelques escadrons de hussards avaient pu être atteints par une flotte dans la Baltique. 26 *août au* 18 *septembre* 1760.

2. Le roi de Prusse fut moins heureux l'année suivante; Colberg et Breslaw furent en même temps menacées par les mêmes puissances. Instruit de leurs desseins, Frédéric fit couvrir Colberg par un camp dont les positions enveloppaient cette ville, de manière que les deux extrémités des retranchements aboutissaient à la Baltique. La rivière de Persante couvrait la droite de ce camp, et son centre était défendu par des ouvrages respectables. M. de Werner, détaché à Cœsselin, se retira à l'approche du maréchal Romanzow, commandant douze mille Russes, qui se plaça au Collenberg. Tout demeura tranquille jusqu'au 20 août, où les flottes combinées de Suède et de Russie parurent devant Colberg; elles s'approchèrent, et canonnèrent vivement les batteries des Prussiens qui défendaient le port et le rivage. M. de Romanzow vint camper à un quart de lieue des Prussiens. Le prince de Wurtemberg n'avait jusque là rien à craindre; mais, au lieu de remplir ses magasins comme on le lui avait recommandé, il manqua de subsistances après



avoir ménagé jusqu'aux environs de son camp. La première suite de cette faute fut de forcer de détacher M. de Werner pour ménager ses vivres; ce général alla à Treptow, où il eut l'imprudence de faire cantonner son monde. Les Russes le surprirent; il fut fait prisonnier : cinq cents hommes qui l'accompagnaient eurent le même malheur. Les Russes enlevèrent un corps de deux cents Prussiens placé dans une redoute si éloignée, qu'on ne pouvait même les atteindre à coups de canon; mais ils échouèrent ensuite sur une autre redoute avec une perte considérable. Bientôt de nouvelles troupes prussiennes arrivèrent auprès de Colberg; mais la mésintelligence régna entre leurs chefs et le prince de Wurtemberg : les Russes reçurent aussi de puissants renforts. Pour se procurer des vivres, le prince de Wurtemberg détacha un corps considérable à Gollecow; M. de Platen, commandant cette colonne, fit traverser un défilé à deux régiments de hussards et deux bataillons : ces troupes tombèrent dans une division russe, et furent prises. Ignorant ce qui venait de se passer à Gollecow, le prince de Wurtemberg détacha encore trois bataillons et cinq cents chevaux pour couvrir le convoi qui devait lui arriver, et dont il ignorait la capture. A peine parvenu à Treptow, ce détachement fut enveloppé par neuf mille Russes, qui le cernèrent, et le prirent au bout de trois jours, faute de munitions de guerre et de bouche. L'ennemi profita des fautes et des malheurs des Prussiens, et bloqua à son tour le prince de Wurtemberg : alors on détacha un corps considérable de la grande armée prussienne pour dégager celui du prince de Wurtemberg. Favorisé par ce secours, ce prince quitta son camp dans la nuit du 14 au 15 octobre, en longeant la mer Baltique. Les généraux prussiens tentèrent vainement de déloger les Russes des environs de Colberg; mais ils ne purent les y forcer : ils furent obligés de se retirer. La garnison de Colberg, consumée par la plus extrême famine, fut contrainte de se rendre. 1761.

3. Après la bataille d'Eylau, Colberg fut investie, en 1805, par une division de l'armée française commandée par le général Tenlié. Serrée de près, elle était sur le point de se rendre, quand le roi de Prusse, ayant perdu tous ses états, obtint la paix de la générosité de son vainqueur.

COLCHESTER (*siége de*). Fairfax, à la tête des armées parlementaires, attaque Colchester, qui tenait encore pour Charles Ier. Ennuyé des longueurs du siége, Fairfax fait proposer une entrevue au baron de Capel, gouverneur de Colchester. Pour tirer parti de cette conférence, il fait amener au camp le fils de Capel, et l'exhorte, s'il veut conserver ses jours, de conjurer son père de se rendre. *Mon père est trop sage*, répond le généreux enfant, *pour prendre conseil de moi. — Eh bien! puisque vous ne voulez pas vivre, vous mourrez*, réplique Fairfax en fureur. Quelques instants après Capel arrive; il apperçoit en entrant son fils nu jusqu'à la ceinture, les mains liées derrière le dos. Quatre soldats l'environnent; deux d'entre eux lui appuyent le poignard sur le sein, deux autres des pistolets sur l'estomac. Au moment où il fixe les yeux sur ce triste objet, un officier lui dit : *Préparez-vous à vous rendre à des conditions honorables, ou à voir le sang de votre fils sacrifié à votre obstination.* Le gouverneur soutient avec fermeté cette terrible épreuve; ses entrailles sont déchirées, mais le devoir l'emporte sur la tendresse d'un père. *Mon fils*, répète-t-il trois fois, *souvenez-vous de ce que vous devez à Dieu et au roi.* Sur-le-champ il rentre dans Colchester, qu'il défend de la manière la plus vive et la plus savante; il ne la rend que parce qu'il manque absolument de vivres, et qu'un convoi qui lui arrive est battu par Cromwel. 1645.

COL DU MONT (*combat de*). Pendant que le général Kellermann organisait les services de l'armée d'Italie, et reconnaissait les points de défense nécessaires à occuper pour repousser les Piémontais, il fut frappé de l'importance du Col du Mont, ou de Grisanches. Ce poste, dans le cas de l'offensive, ouvrait un débouché intéressant dans la vallée d'Aoste par la vallée de Grisanches; dans la défensive, il couvrait le bourg Saint-Maurice, et assurait la communication avec le Mont-Cenis. Dès le 17 avril 1795, le général Moulin tenta l'attaque du Col du Mont; la neige tombant en abondance opposa à ses troupes des difficultés qui rendirent inutile cette entreprise. Le général Moulin reprit au printemps son projet d'attaque, le 12 mai, deux mille deux cents hommes furent divisés en trois colonnes; celle de gauche, forte de huit cents hommes, devait, en suivant

le Col de la Salière, descendre au poste de la Chapelle, y laisser deux cent cinquante hommes en observation pour empêcher l'ennemi d'arriver au village de Fournel; mais, arrêtée dans sa marche par une tourmente affreuse, elle fut obligée de rétrograder. A droite, quatre cents hommes devaient tourner la gauche des retranchements du Col du Mont, et tâcher d'y pénétrer au travers des glaces. Cette colonne ne put exécuter ce mouvement; mais elle traversa les crêtes des montagnes, et arriva à sa destination au moment où sur le centre on emportait les dernières redoutes piémontaises. La colonne du centre, destinée à faire les principaux efforts, fut favorisée dans sa marche par un vent impétueux, portant dans les yeux des ennemis la neige, qui, tombant à gros flocons, les aveuglait et les tenait dans une parfaite sécurité. Après avoir traversé dans le plus grand silence les premiers retranchements, les Français arrivent jusqu'à demi-portée de pistolet d'une redoute, sans répondre au feu de l'ennemi. En moins d'une demi-heure tous les retranchements sont enlevés à la baïonnette; on fait à l'ennemi deux cent dix prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers : le reste des troupes piémontaises s'échappa, ainsi que celles cantonnées au Baracon. Les troupes françaises montrèrent dans cette attaque une patience et une constance incroyables; elles marchèrent pendant dix heures au milieu des neiges, et luttant contre une tourmente affreuse. Le froid était si excessif, que l'eau-de vie et le vin étaient gelés dans les bidons des soldats français. Plusieurs d'entre eux s'y distinguèrent particulièrement par des actes de courage et des actions d'humanité. Le capitaine Brune, voyant un officier ennemi qui avait eu l'épaule cassée, et près de se noyer, traverse la rivière, le charge sur ses épaules, et le porte dans une maison voisine. Presque en même temps l'adjoint aux adjudants généraux, Siaud, entend les cris d'un volontaire français blessé qui se trouvait près de tomber entre les mains de l'ennemi; il traverse la rivière sous le feu le plus vif, et remporte le volontaire blessé. Quel étonnant spectacle offraient alors les armées! On y voyait briller toutes les vertus, et la plus grande intrépidité s'y trouvait la compagne fidèle de la plus tendre humanité. La prise du Col du Mont fut d'autant plus avantageuse, qu'elle procura l'incalculable avantage à l'armée des Alpes de tenir en échec pendant toute la campagne, avec trois

cent cinquante hommes, trois mille Piémontais qui pouvaient se trouver par une simple marche au centre de la vallée d'Aoste, derrière les retranchements appelés du Prince Thomas. 17 *avril et* 12 *mai* 1795.

COL DE TERME (*prise de*). Les Piémontais, continuellement battus par les Français, en 1795, cherchaient quelquefois à les débusquer de leurs meilleures positions; ils se présentèrent le 5 juillet devant le camp français du Col de Terme. Les avant-postes surpris furent obligés de se replier; le chef de bataillon d'Allons, commandant la gauche du camp, eut à combattre quinze cents Piémontais au moins, dont la fusillade s'engagea à demi-portée de fusil. Il y eut de part et d'autre beaucoup d'opiniâtreté; mais la valeur française l'emporta sur le nombre. Les Piémontais furent repoussés; cependant ils avaient fait filer deux mille hommes sur des rochers situés à gauche du Col de Terme. Déjà douze cents étaient descendus en arrière de Terme sur un vieux camp d'où ils fusillaient tous les Français qui se présentaient sur ce passage; cette position ôtait toute retraite aux Républicains. Le général Pelletier, commandant au camp de Terme, voit froidement ce danger; il fait avancer contre cette colonne deux pièces de canon, soutenues seulement de deux cents hommes. Cette petite troupe marche avec audace, parvient à repousser les deux mille Piémontais, et les oblige à repasser le Col de l'Inferno; partout les Piémontais sont repoussés. Le général Pelletier avait prévu tous leurs desseins. Tournés de tous côtés, des forces peu considérables lui suffirent pour faire face à ses ennemis : rien ne l'inquiète; il met dans sa défense le sang froid qui constitue le vrai général, et ses soldats dans leurs manœuvres la précision et l'intrépidité de bons militaires. 5 *juillet* 1795.

COLLA-BASSA (*affaire de*). Le général Biron ayant projeté de chasser les Piémontais de tous leurs postes depuis Entrevaux jusqu'à Sospello, et de leur faire évacuer le comté de Nice, les troupes aux ordres des généraux Brunet et Dagobert se réunirent, le 28 février 1793, à Colla-Bassa. Favorisés par l'artillerie française, les chasseurs corses et les grenadiers gravirent la montagne, et s'emparèrent des sommités de Colla-Bassa qui la couronnaient. L'armée fran-

çaise, après cette expédition, poursuivit les Piémontais de poste en poste jusqu'à la Vésubia. 28 *février* 1793.

COLLIOURE (*siéges de*). 1. Louis XIII entreprit, en 1643, de reprendre aux Espagnols Collioure, dans le Roussillon. Le maréchal de la Meilleraie, renommé par ses talents dans les siéges, fut chargé de le conduire. Sous ses ordres était Fabert, plébeïen, devenu officier général par sa valeur héroïque, son sens droit et étendu, son coup-d'œil sûr et sa probité antique : il commandait alors le premier bataillon des gardes françaises. Trois mille hommes défendaient une colline d'où il fallait les chasser pour faire les approches de la place : l'entreprise était hasardeuse et difficile. Fabert, sous les armes, reçut l'ordre d'aller trouver le maréchal, qui desirait le consulter. Fabert, qui avait entendu appeler sa compagnie par le maréchal *les chanoines de Fabert*, parce qu'elle avait demeuré deux ans à la Cour, avait senti vivement cette raillerie amère; il refuse de quitter son poste, et demande à un second aide de camp : *Avez-vous des ordres pour le bataillon, je les exécuterai? Je ne marche pas autrement.* La Meilleraie vint lui-même. *M. de Fabert,* lui dit-il, *oublions le passé; donnez-moi votre avis. Que ferons-nous? — Voilà le premier bataillon des gardes prêt à exécuter vos ordres*, répondit Fabert; *nous ne savons qu'obéir. — Point de rancune*, lui dit le maréchal; *je viens vous demander votre sentiment. — C'est d'attaquer*, répliqua Fabert. *Marche!* crie le maréchal. A ces mots le premier bataillon des gardes s'avance, et les autres le suivirent. Fabert joignit les Espagnols, les attaqua, les poursuivit l'épée dans les reins jusque dans Collioure. 1643.

2. Les derniers mois de 1793 furent marqués par des revers à l'armée des Pyrénées orientales. Les Espagnols, repoussés le premier décembre à Villelongue, parvinrent à s'en emparer six jours après; le 12, le général Courten se rendit maître du Col de Bagnols et des passages qui pouvaient donner aux Espagnols la faculté de marcher sur Port-Vendre et Collioure. Dix mille Portugais, qui étaient venus augmenter l'armée espagnole, attaquèrent dès cinq heures du matin, le 25 décembre, le centre des Français; la cavalerie espagnole se porta par Ortaffa à la rive gauche du Tec, sur les hauteurs de la petite rivière de Réart, où elle fut

repoussée. Mais en même temps la droite de l'armée française, ayant été forcée, se jeta sur le centre, et la gauche fut obligée de céder au grand nombre. La déroute devint alors complète; quelque effort que pût faire le commissaire de la Convention Fabre, pour ramener les troupes au combat, il n'y put parvenir, et trouva en combattant une mort glorieuse dans les rangs de l'ennemi. Bientôt Collioure, Port-Vendre et Saint-Elme, se rendirent aux Espagnols, livrées par l'ignorance ou la trahison. 6 *au* 24 *décembre* 1793.

3. Après la victoire des Albères, le général Dugommier resserra de plus en plus la place de Collioure. Dans la nuit du 25 au 26 mai, le fort Saint-Elme, livré à ses propres forces, fut abandonné par les Espagnols; sa garnison se retira dans Collioure, dont les travaux étaient poussés avec ardeur. Les soldats français avaient à triompher de l'art et de la nature; il avait fallu ouvrir un chemin d'une lieue et demie dans des rochers impraticables : dans quelques endroits on avait porté à bras des canons dans des sentiers étroits où deux hommes de front ne pouvaient passer sans danger. Enfin, le 5 juin, Collioure capitula. La garnison espagnole, forte de six mille hommes, avait vainement attendu des secours; l'amiral Gravina parut en effet le lendemain de la capitulation avec huit vaisseaux de ligne. Cette convention n'était pas seulement relative à l'évacuation de Collioure, mais le général espagnol Navarro consentit encore à rendre toutes les places environnantes livrées l'année précédente par trahison; à la réintégration dans leurs foyers de tous les Français cultivateurs enlevés contre le droit des gens, et l'échange de la garnison contre un pareil nombre de prisonniers français désignés par le général vainqueur. 5 *juin* 1794.

COLOGNE (*prise de*). L'armée de Sambre et Meuse, commandée par le général Jourdan, s'empara, le 6 octobre 1794, de la ville de Cologne; elle y trouva de nombreux magasins, un arsenal bien fourni, et une nombreuse artillerie. Les habitants reçurent les Français avec la plus grande joie.

COLOMBIN (*combat de Saint-*). Chaque jour était

marqué, en janvier 1794, par des combats et des surprises dans la malheureuse Vendée. Furieux de la guerre d'extermination qu'on leur avait déclarée, de l'incendie de leurs habitations, du massacre de leurs femmes et de leurs enfants, les Vendéens secondaient Charette dans toutes les expéditions qu'il commandait. Etonné de ses succès, le général en chef Thureau ordonna au général Duquesnoi de marcher contre ce malheureux pays avec une colonne infernale : on avait ainsi nommé des troupes chargées d'y porter le fer et le feu. Duquesnoi rencontre Charette à une demi-lieue du pont des Noyers, près Saint-Colombin. Une petite rivière séparait les deux armées. Les avant-gardes engagèrent d'abord une fusillade très-vive; elles n'attendirent point leurs corps de bataille pour attaquer. Le général Duquesnoi mettait en bataille les troupes républicaines à mesure qu'elles arrivaient. Le feu devint bientôt très-meurtrier. Charette résistait et gagnait du terrain sur ses flancs. Au moment où Charette vit le général Duquesnoi réunir sept bataillons, il fit sortir des vignes quatre mille hommes de réserve qui se déployèrent sur trois de hauteur sans être très-alignés. L'armée royale fut repoussée trois fois; mais le général Duquesnoi l'ayant tournée et chargée, la victoire se déclara pour lui. Les soldats de Charette se dispersèrent, laissant quatre à cinq cents morts sur le champ de bataille. *Je ne puis dire de quel côté ont fui les Royalistes*, écrivit le général Duquesnoi; *ils se sont dispersés de toutes parts; et la nuit est venue arrêter notre poursuite.* Charette sauva plusieurs Vendéens que des Républicains allaient fusiller, au moment où il traversa le bourg de Saint-Colombin avec sa cavalerie. *Janvier* 1794.

COLORNO (*siége du château de*). Le marquis de Maillebois, général dans les armées françaises en Italie, se porta, au mois de juin 1734, devant le château de Colorno : c'était une place extrêmement fortifiée, sur le Pô. Le marquis l'attaqua avec vingt compagnies d'artillerie, autant de piquets de cavalerie, et cinq pièces de canon. Une action longue et meurtrière s'engagea entre les Français et le général autrichien de Wurtemberg, dont l'armée était rangée en bataille derrière le château. Ce général fit en vain les plus grands efforts pour y résister; il fut obligé à la retraite, après un combat de neuf heures, abandonnant

la garnison et deux mille cinq cents morts sur le champ de bataille. Les Français perdirent seulement dix-huit cents hommes, et demeurèrent maîtres du champ de bataille. 1734.

COME (*batailles et siége de*). 1. Les Gaulois Insubriens, toujours vaincus par les Romains, ne pouvaient supporter patiemment le joug; chaque jour ils se révoltaient contre leurs vainqueurs. C. Marcellus est envoyé pour les châtier, 196 ans avant J. C. Dans une première action, il perd trois mille hommes; mais il est loin de s'épouvanter d'un tel échec; il marche sur Come, surprend ses ennemis, en tue quarante mille, fait un butin immense, assiège Come, y entre au bout de quelques jours, et se rend maître de quatre-vingt-huit châteaux appartenants aux Gaulois.

2. Alachis, duc de Trente et de Brescia, se révolta contre le roi des Lombards, Cunibert. Leurs armées se rencontrent dans la plaine de Come. Cunibert propose à Alachis de vider leur différend par un combat singulier. Alachis le refuse. Tandis que les deux rivaux rangent leurs troupes en bataille, Zénon, diacre de l'église de Pavie, se présente à Cunibert. « Prince, lui dit-il, le destin de l'état » dépend de vos jours : daignez les ménager, et souffrez » que je combatte en votre place et sous votre nom. La vie » d'un prêtre obscur comme moi est un sacrifice bien léger » pour la patrie. » Tant de générosité et de dévouement surprirent le monarque. Il refuse d'abord; mais, cédant enfin à ses vives instances, il le revêt de ses armes. Zénon s'élance, l'épée à la main, sur les ennemis étonnés. Il les atteint, les accable : en un instant, il est environné d'un monceau de morts et de mourants. Cependant les rebelles attaquent en foule le prétendu monarque. Bientôt, accablé par le nombre, il expire au milieu des victimes de sa valeur. Alachis, plein de joie, accourt pour couper la tête de son ennemi. Il trouve, au lieu du roi, un simple clerc. « Nous » n'avons rien fait encore, s'écrie-t-il avec fureur; mais, » si je suis victorieux, je fais vœu de remplir un puits de » nez et d'oreilles de clercs. » Ce vœu fut inutile. Cunibert remporta une victoire complète. Alachis fut tué dans le combat. *An* 690.

COMINIUM (*prise de*). Le consul Carvilius emporta par escalade Cominium, petite ville des Samnites, 293 *ans avant J. C.*

COMMINES (*bataille de*). Les troupes françaises furent envoyées en Flandre, en 1382, pour soumettre les Flamands révoltés. Arrivés au pont de Commines, elles furent arrêtées par un corps de dix mille hommes qui le gardait. Le connétable Olivier de Clisson, voulant traverser la Lys, attaqua les Flamands sans balancer, tandis qu'il les faisait tourner par quelques officiers qui passèrent cette rivière. Les Flamands, chargés de toutes parts, abandonnèrent leur poste et la victoire aux Français.

COMPIEGNE (*siége de*). Depuis la levée du siége d'Orléans, la fortune de Charles VII prenait une face plus riante. La puissance des Anglais, élevée au sein de la France par la vengeance et la perfidie, déclinait chaque jour. Seul parmi les grands vassaux, le duc de Bourgogne tenait encore pour l'Angleterre, et secondait le duc de Bedfort, régent des Anglais. Ils entreprirent, en 1430, le siége de Compiègne. Jeanne d'Arc se jeta dans cette place aussitôt qu'elle fut menacée. Pendant que les ennemis choisissaient leurs postes, la Pucelle fait une sortie à la tête de six cents hommes, fond sur les Anglais, les surprend, les attaque, les met en désordre. Un détachement vient au secours des vaincus; ils reprènent courage, recommencent le combat, et ramènent la victoire sous leurs enseignes. Les Français plient à leur tour; les Anglais veulent les environner, ils font retraite en bon ordre, toujours en combattant. Jeanne, toujours à l'arrière-garde, s'arrêtait de temps en temps et faisait volte-face. Son aspect, qui tant de fois avait inspiré aux Anglais la terreur, ralentissait leur poursuite, et donna aux Français le temps de rentrer dans la ville. Déjà les derniers rangs avaient passé les barrières, quand un archer anglais, plus vaillant que les autres, s'approcha de la valeureuse Pucelle, la saisit d'une main intrépide, et la renversa de son cheval. Lyonel, bâtard de Vendôme, survint en ce moment. Jeanne, hors d'état de se défendre, se rendit, et lui donna sa foi. Cet officier la céda au comte de Ligny, Jean de Luxembourg, son général; elle fut vendue par lui aux Anglais dix mille livres comptant et cinq cents livres de

pension. Furieux d'avoir été vaincus par une pauvre fille, les Anglais transformèrent cette héroïne en sorcière : ne pouvant lui trouver de crime, d'iniques inquisiteurs l'accusent d'être magicienne, et la font brûler vive pour la punir d'avoir sauvé la France des fureurs des Anglais, fait sacrer Charles VII, et repris Orléans. Ce monarque demeura tranquille spectateur du procès d'une fille dont tout le crime était de l'avoir servi. S'il fut ingrat envers elle, et ne la réclama point comme prisonnière de guerre, la postérité révéra sa mémoire, et couvrit d'une infamie méritée les bourreaux qui l'avaient envoyée à la mort. La ville d'Orléans lui a élevé une statue, et chaque année, dans un éloge, entend relever les actions guerrières d'une simple bergère, dont le courage délivra leur cité du joug des Anglais. Les attaques de la ville furent poussées avec ardeur. On dressa des batteries, on creusa des mines qui plusieurs fois furent éventées. La tête du pont de l'Oise, du côté de la Picardie, se défendit plus de deux mois. Cette glorieuse résistance était l'effet du courage et du zèle de Flavi, son gouverneur. Quelques auteurs l'ont cependant accusé faussement d'avoir trahi la Pucelle, en faisant fermer trop tôt la barrière. Compiègne, investie depuis six mois, se trouvait réduite aux dernières extrémités. La famine, plus pressante encore que les attaques des ennemis, ne laissait entrevoir qu'un avenir affreux : les Anglais se croyaient bientôt maîtres de la ville. Tout-à-coup Vendôme et Xaintrailles paraissent pour secourir Compiègne à la tête de quatre mille combattants. De part et d'autre on se range en bataille. Ce mouvement fait lever le blocus. Un détachement français entre dans Compiègne, se joint à la garnison. Sous la conduite de Flavi, ils attaquent une redoute défendue par le maréchal de Brimeu et le seigneur de Créqui : deux fois ils sont repoussés; mais, aidés de Xaintrailles et des habitants qui s'empressent de venir partager leurs dangers, ils attaquent pour la troisième fois et enlèvent ce poste. Ce succès enflamme leur courage : ils construisent un pont de bateaux sur l'Oise, et se rendent maîtres d'un second fort sur les bords de cette rivière. Les Anglais effrayés abandonnent une troisième bastille; il ne leur en restait plus qu'une. Leur général effrayé, désespérant de pouvoir la défendre, y mit le feu, et leva le siége avec tant de précipitation, qu'il abandonna la moitié de son bagage, ses vivres, son artillerie, ses

munitions. Les Anglais, au reste, se crurent amplement dédommagés de cet échec par la prise de la Pucelle. 1430.

COMPSA (*prise de*). Sept mille Goths se jetèrent, en 554, dans Compsa, maintenant Conza dans la Principauté ultérieure. Cette place était forte, et située sur une montagne escarpée. Narsès se contenta de la bloquer. Les Goths firent pendant tout l'hiver de continuelles mais inutiles sorties. Leur commandant, nommé Regnaris, fait demander à Narsès une entrevue ; il y consent. On se sépare sans rien conclure. Regnaris, rentrant dans Compsa, se retourne, tend son arc, et lance sur Narsès une flèche, dont il n'est pas atteint. Les Romains indignés font pleuvoir sur le traître une grêle de traits. Regnaris est blessé à mort. Manquant de chef, les Goths se rendent, à condition d'avoir la vie sauve. Cette action acheva la conquête de l'Italie, que Narsès gouverna trente ans.

CONDÉ (*combats et siége de*). 1. Louis XIV forma le siége de Condé, l'une des plus fortes places du Hainault. Le prince d'Orange se mit aussitôt en marche pour la secourir. La communication entre les quartiers de l'armée française était difficile, à cause de l'inondation : ses lignes embrassaient une si grande étendue de terrain, qu'il n'était pas possible de les défendre, même contre des troupes bien inférieures. Il fallait donc ou marcher au devant de l'ennemi et le combattre, ou presser le siége par une attaque si vive, que la place fût obligée de se rendre avant l'arrivée du secours. Les deux compagnies des mousquetaires, à la tête de plusieurs détachements d'infanterie, furent commandées pour cet assaut. « Un jour de plus ou de moins, dit » Pélisson, était de la plus grande conséquence dans la con- » joncture des choses : ainsi les nôtres avaient ordre de ne » se point arrêter que tout ne fût emporté. » Tout le fut, les palissades, le fossé, la contrescarpe, l'ouvrage avancé ; la seconde contrescarpe, avec des redoutes sur ses angles saillants, et des fourneaux au dessous ; les deux bastions et leur courtine. Dans aucun de ces ouvrages, l'ennemi ne put soutenir l'impétuosité des assaillants. Les mousquetaires, suivis des grenadiers d'Artois et du Maine, pénétrèrent jusque dans la basse ville. Le gouverneur consterné fit battre la chamade ; envoya promptement des ôtages, et se

rendit à discrétion. Louis y fit son entrée triomphale, accompagné des maréchaux d'Humières, de Schomberg, de la Feuillade et de Lorges, qui commandaient sous lui. 11 *avril* 1676.

2. Placée sur l'extrême frontière qui séparait, en 1792, la France des Pays-Bas autrichiens, la place de Condé, par sa position géographique, devait devenir le théâtre nécessaire de continuels combats; ses campagnes devaient être souvent arrosées du sang des braves; et ses habitants partager les fatigues, les dangers et le sort des batailles, jusqu'à ce qu'un ennemi acharné eût été repoussé victorieusement des anciennes limites de la France. Le 9 mai 1792, un détachement composé de plus de cent hullans se présente ae poste de Marcou, l'un des ouvrages extérieurs de la place de Condé. Une escouade de huit jeunes recrues, commandée par le sergent Rousselot, gardait cet ouvrage. Peu effrayé du nombre des ennemis, Rousselot s'adresse à sa petite troupe; pour les encourager à combattre, il se contente de leur dire : *Si je recule, tuez-moi : si quelqu'un de vous recule, je le tue.* Il se bat quelques instants dans son poste, puis commence sa retraite sur Condé, en faisant un feu continuel, qui tua beaucoup de monde à l'ennemi. Rousselot seul brûla plus de quarante cartouches, et reçut plus de vingt balles dans son chapeau et ses habits. Un de ses soldats, se sentant blessé, lui dit : *Mon sergent, j'ai, je crois, la cuisse cassée. — Marches-tu encore? — Oui. — Vîte, vîte, recharge ton arme.* Ainsi ce détachement rentra dans Condé en combattant continuellement. Il n'y eut que trois de ces braves de blessés. 9 *mai* 1792.

3. Le 29 mai, deux mille cinq cents Autrichiens se présentèrent, à quatre heures du matin, aux avant-postes de la Chaussette, de Marcou et du Coq. Le capitaine Gastine s'y défendit vigoureusement, mais le nombre de ses ennemis le contraignit de faire retraite sur Condé, dont l'artillerie fit essuyer une grande perte à une des colonnes autrichiennes qui s'approcha trop de cette place. Au premier avis, le maréchal de Luckner s'approcha de Condé, mais les Autrichiens ne l'ayant pas attendu, ces troupes rentrèrent dans le camp de Famars. Un paysan des environs de Condé, fait prisonnier par des hullans, est conduit à leur

colonel; celui-ci lui demande ce qu'il pense de la guerre; s'il a bonne opinion des Français. Le fier campagnard desire d'abord savoir s'il peut parler sans crainte, et s'il a quelque chose à redouter en exprimant franchement sa pensée.. *Oui*, lui répond le colonel, *tu peux tout dire.* — *Eh bien, vous voulez aller à Paris?* — *Nous l'espérons bien*, reprend le colonel. — *En ce cas, avez-vous deux cent mille hommes de recrue tous les mois, et pouvez-vous soutenir pendant long-temps une guerre sanglante? vous aurez d'ailleurs d'ici à Paris sept montagnes à franchir.* Le colonel étonné lui demande où sont ces sept montagnes. *Ce sont*, reprend le paysan, *les cadavres amoncelés de trois millions de Français qui ont juré de périr plutôt que de subir l'esclavage des étrangers.* Le colonel outré tire son sabre pour lui fendre la tête. — *Colonel, vous m'avez promis de tout entendre; frappez moi, j'ai dit la vérité.* Désarmé par ce dernier trait de grandeur d'âme, le colonel ordonne de lui rendre sa liberté, et le renvoie dans ses foyers. 29 *mai* 1792.

4. Après la défection de Dumourier, l'armée des coalisés entra sur le territoire français, menaçant tout à la fois Lille, Condé et Maubeuge. Tous les avant-postes de Condé furent repoussés le 9 avril. Cette ville fut exactement investie. Quatre mille soldats, commandés par le général Chancel, s'y défendent vaillamment; ils font de vigoureuses sorties, mais leurs efforts sont continuellement repoussés. Le général Dampierre n'est pas plus heureux dans les nombreux combats qu'il livre aux environs de l'abbaye de Vicoigne et dans les bois de Raismes; il succombe en tentant de secourir Condé. Le dévouement de cette garnison n'est pas moins admirable; elle supporte pendant près de trois mois les privations les plus dures, les fatigues les plus continuelles, les maladies les plus graves. Réduite depuis six semaines à une ration journalière de onze onces de pain, deux onces de cheval, une once de riz et un tiers d'once de suif par homme, ne recevant aucune solde, les soldats recueillaient toutes leurs forces pour tirer continuellement sur l'ennemi, repousser ses entreprises, et soutenir les fatigues de fréquentes sorties. Le 6 juillet, les généraux s'assemblent; il n'existait plus de vivres que pour quatre jours, dont trois jours se passent encore à méditer de nouveaux moyens

d'écarter les Autrichiens; il n'y avait pas de quoi se nourrir deux jours. On cède enfin à la nécessité, on rend la place; on pose les armes pour ne pas mourir de faim dans les remparts de Condé, que l'on abandonne le 12 *juillet* 1794.

5. Après les victoires d'Hondtschoote et de Fleurus, les places de Valenciennes et de Condé, qui avaient été envahies par les Autrichiens et les Anglais, se trouvèrent séparées, par d'immenses espaces, des armées destinées à les soutenir; la faim devait seule les forcer de succomber devant des troupes qui en auraient formé le blocus. Aussi l'armée du Nord marchant de victoire en victoire, d'abord dans la Flandre, puis dans la Hollande, ne fit aucun mouvement pour s'emparer de ces villes. La Convention nationale déclara par une loi que les garnisons de Valenciennes et de Condé, qui ne se rendraient pas vingt-quatre heures après la sommation qui leur serait faite, seraient passées au fil de l'épée. Le commandant autrichien de Condé, privé de toute espérance de secours, isolé au milieu de plusieurs millions d'ennemis, environné d'une armée nombreuse, crut qu'il n'était pas dans les règles d'une exacte prudence de s'obstiner à conserver une place dont l'on entrevoyait déjà la nécessité de la reddition, et de compromettre la vie de braves, pour tenter la conservation d'une forteresse que l'empereur ne pouvait ni garder, ni secourir. Il se rendit à discrétion, abandonnant cent soixante-une bouches à feu, six mille fusils, cent mille boulets, quinze mille cartouches, trois cents milliers de poudre, six cents milliers de plomb, et des vivres pour six mois; on trouva de plus dans les canaux environnants, cent soixante-une barques, la plupart richement chargées. 30 *août* 1794.

CONI (*siéges et bataille de*) Sous Louis XIV, le lieutenant général de Bulonde fut chargé d'assiéger et de prendre Coni. Dix jours après son investissement, le prince Eugène s'avance; il écrit au gouverneur qu'il comptait sous peu de jours attaquer les lignes françaises : c'était une ruse. Le paysan chargé de cette dépêche se laisse prendre; son interrogatoire confirme les desseins des Impériaux. Le général de Bulonde, saisi d'une terreur panique, croyant voir le prince Eugène tomber à chaque instant sur ses quartiers,

lève le siége sans attendre un renfort que lui envoyait Catinat. Ce revers touche tellement le marquis de Louvois, qu'il alla l'apprendre au roi les yeux baignés de larmes. *Eh quoi!* lui dit le monarque, *vous vous désespérez pour si peu de chose? Ah! je vois bien que le bonheur vous a gâté; pour moi, je me souviens d'avoir vu les Espagnols dans Paris, je ne m'abats pas si facilement.* 19 *juin* 1691.

2. La première opération d'une armée française au revers des Alpes est le siége de Coni; elle s'ouvre ainsi une entrée dans le Milanais. L'infant d'Espagne don Philippe assiégeait cette place, en 1744, conjointement avec le prince de Conti, quand le roi de Sardaigne les attaqua dans leurs lignes avec une armée plus nombreuse. Une bonne tactique lui dictait de livrer bataille dans cette journée. Si les Français étaient vainqueurs, la saison avancée pouvait permettre à cette ville une longue résistance; vaincus, il leur restait peu de ressources pour leur retraite. La disposition du roi sarde fut savante; mais les Français et les Espagnols combattirent avec la valeur d'alliés qui se secourent, et l'intrépidité de rivaux émules de gloire. Le roi de Sardaigne perdit cinq mille hommes; les Espagnols et les Français deux mille: le prince de Conti eut deux chevaux tués sous lui dans cette affaire. Cette victoire brillante sans doute ne procura cependant aucun avantage réel aux vainqueurs; le débordement de la Stura, la fonte des neiges, la rigueur de la saison, délivrèrent le roi de Sardaigne des Français et des Espagnols, qui ne purent résister aux éléments conjurés pour leur destruction. Leur armée, affaiblie par les maladies, se hâta de repasser les Alpes. 1744.

3. Depuis trois ans les Français combattaient sur les sommités des Alpes les Sardes et les Allemands sans avoir pu franchir tout à fait ces montagnes, où leurs troupes éparses ne présentaient nulle part des masses assez considérables à l'ennemi pour le vaincre, et remporter des avantages décisifs. Mais, quand Bonaparte arriva, en 1796, à l'armée d'Italie, il réunit une armée imposante sur les Alpes maritimes. A son aspect, la fortune sourit aux colonnes françaises; victorieux à Montenotte, à Millesimo, à Mon-

dovi, le roi de Sardaigne lui demanda la paix. Pour assurance de sa fidélité, Bonaparte exigea la remise de Coni. 1796.

4. Après la déroute de Schérer, les Français eurent à combattre dans la Haute-Italie les Impériaux et les Russes réunis sous le commandement de Suwarow. Les malheurs des Français furent constants jusqu'au moment où Bonaparte prit les rênes de l'Empire; cependant leurs troupes, coupées par les phalanges trop nombreuses des Russes, ne cédèrent le terrain que pied à pied. Le général Championnet défendit, par des manœuvres savantes et des évolutions habiles, contre le général autrichien Mélas, les approches de Coni; mais, ayant perdu la bataille de Genola, l'armée française coupée n'offrit plus de résistance; elle battit en retraite, et laissa Mélas former le siége de Coni, et le pousser avec vigueur. Jamais on ne mit plus d'activité dans des travaux; sept mille hommes furent employés à ouvrir les tranchées, à élever des batteries. Les eaux furent détournées de leurs cours pour rendre inutiles les moulins de la forteresse, et les tranchées ouvertes tout à la fois dans la nuit du 4 au 5 décembre 1799, à quatre cents pas du chemin couvert devant Saint-Angelo, entre la Stura et la Gesse, et vers la Madona d'Olmo. La garnison française tenta le lendemain une sortie pour détruire ces ouvrages; mais ses efforts furent infructueux. Dès le 7, la première parallèle et les boyaux de communication furent entièrement achevés. Dans la nuit du 11 au 12, on établit deux cents pièces d'artillerie sur dix-neuf batteries. Le lendemain elles commencèrent un feu si terrible sur la place, que les troupes qui défendaient les ouvrages extérieurs furent obligées de les abandonner précipitamment : une bombe tombée dans un magasin à poudre fit sauter une redoute. Les Autrichiens l'occupèrent dans la nuit du 2 au 3 janvier 1800; ils ouvrirent aussitôt la seconde parallèle. Le bombardement continua, et le feu prit à plusieurs endroits de la ville. Vers le soir, la redoute du milieu sauta, et la chute continuelle des bombes et des obus, ôtant la possibilité de l'éteindre, les habitants firent prier le général prince de Lichtenstein d'épargner la ville : ce prince s'y refusa. Le gouverneur français, dénué de toute espérance de secours, se détermina à capituler après

neuf jours de tranchée ouverte; deux mille cinq cents hommes formant sa garnison furent prisonniers de guerre. Ainsi cette clef du Piémont, du côté de la France, fut remise entre les mains des Autrichiens; ils l'occupèrent peu. Bonaparte, vainqueur à Marengo, exigea la remise de cette place cinq mois après, lorsqu'il permit aux Impériaux vaincus de se retirer sur le Mincio. 5 *décembre* 1799 *au* 4 *janvier* 1800.

CONSARBRUCK (*combat de*). Le général Beurnonville, commandant l'armée de la Moselle, venait d'y remplacer Kellermann, quand il reçut ordre du gouvernement français de s'avancer dans l'intervalle qui se trouvait vers Trèves et Coblentz entre les armées de Dumourier, en 1792. Sa valeur dans les attaques du camp de Maulde, sa taille majestueuse, la franchise de son caractère, sa justice et son humanité, lui avaient fait déférer par ses compagnons d'armes le nom d'Ajax français. L'extrême simplicité avec laquelle il vivait au milieu de ses troupes, n'ayant souvent qu'un chariot couvert pour quartier général, lui avait attiré en même temps l'attachement du soldat, tandis que ses exploits récents en Belgique lui inspirait une entière confiance dans ses plans. Dès le 9 novembre, le général Labarolière, marchant par Frendenbourg et Saarbourg, s'avança avec trois mille hommes jusqu'au pont de Consarbruck; il aurait pu même dès ce jour s'emparer de Trèves, où les ennemis n'étaient pas encore établis; mais l'armée n'étant pas en mesure pour soutenir leurs efforts; Beurnonville les fit rentrer dans leurs cantonnements. Un mois après les Français campèrent à Mettnich, Nonweiller et Cherff; les Autrichiens étaient postés en avant sur les hauteurs de Pelingen, occupant aussi les positions de la Chartreuse et de la Montagne-Verte. La Montagne-Verte est une haute élévation qui descend par deux étages rapides vers le confluent de la Moselle et de la Roër. Cette montagne, dépouillée des bois qui la couvraient jadis, ne présente plus qu'un tapis de mousse et de verdure où l'assaillant devait gravir sur sa sommité à découvert et sans nul abri. Il ne s'agissait de rien moins que d'attaquer à la fois Consarbruck, Pelingen et la Montagne-Verte; les dispositions d'attaque en furent faites, mais la gelée arrêta cette entreprise durant un froid tel, que des sentinelles furent trouvées mortes. Cependant elle s'effectua dans la nuit du 4



au 5 décembre; le corps entre la Sarre et la Moselle s'empara de Sarrebourg : l'attaque du centre de Pelingen manqua, l'artillerie n'ayant pu y arriver à temps. La Montagne-Verte fut attaquée par l'avant-garde aux ordres des généraux Labarolière et Delaage; toutes les batteries ennemies se trouvaient démontées vers le soir. Les Tyroliens qui couvraient la côte avaient été repoussés; le château situé au pied de la montagne était pris, et les colonnes d'attaque se formaient, lorsqu'on vit paraître des renforts envoyés par la garnison de Luxembourg. Peu de jours après on tenta, le 12 décembre, une double attaque, l'une sur Consarbruck, l'autre sur Pelingen. La première fut prévenue; les Autrichiens se portèrent de bonne heure au village de Bibelshausen. Pontcarré, officier supérieur septuagénaire, commandant un bataillon national de trois cents hommes, arrêta là par un feu roulant douze cents fantassins ennemis et quatre cents cavaliers, et donna au général Pully le temps de venir le secourir; la partie devint alors plus égale. Le lendemain, pendant que Beurnonville rattaquait Pelingen, qu'il emporta, mais qu'il ne put garder; on fit une dernière tentative pour s'emparer de Consarbruck. Le corps du général Delaage fut divisé en trois colonnes; la première, composée de grenadiers sans artillerie, à cause de la difficulté des chemins, emporta à l'arme blanche les hauteurs de Wawren, couvertes de trois pieds de neige: dans sa retraite précipitée, l'ennemi abandonna un canon. La seconde colonne repoussa la cavalerie autrichienne jusque sous ses batteries, qui furent démontées par quelques pièces que les soldats conduisirent sur les hauteurs d'alentour. Quand la nuit survint, les Français avaient dépassé les abattis et doublé cette montagne; cependant il fallut remettre au lendemain l'attaque de Consarbruck. Pendant ce temps, la troisième colonne formant la gauche, incertaine dans ses mouvements, mal dirigée par des chefs peu d'accord, fut mise en déroute; les fuyards criaient à la trahison, tandis que la cavalerie légère faisait sa retraite en bon ordre sur les colonnes victorieuses. Durant la nuit du 15 décembre, Beurnonville renforça ce point d'attaque; le général Pully attaqua la montagne de Ham. Au moment où il allait donner le signal du pas de charge, un soldat français déserteur de la montagne de Ham, qu'il allait escalader, arrive, se jète au cou de ce général, et pour grâce lui demande sa liberté, et de ne pas attaquer une montagne

hérissée de canons et défendue par trois mille hommes. Le général Pully n'en avait que douze cents; il donne la liberté au soldat déserteur. *Suis-moi*, lui dit le général, *si tu veux la mériter.* En même temps Pully donne le signal du pas de charge, gravit la montagne, suivi du soldat déserteur, et remporte la victoire; les autres colonnes françaises, toujours marchant dans la neige, gravissent aussi au pas de charge ces hauteurs effrayantes couvertes d'hommes retranchés. Cependant arrivés près de Consarbruck, les généraux jugent impossible de forcer les Allemands dans leurs positions, et la retraite est résolue; le quartier général prend poste à Mertzig. Labarolière, chargé du mouvement de retraite, fit rattaquer pour la couvrir. On établit une vive canonnade sur Consarbruck et sur les postes ennemis le long de la Moselle vers Grevemnackeren. A la faveur de ces attaques, les mouvements rétrogrades s'exécutèrent sans obstacles, et presque sans échec; on retira sans perte les équipages d'artillerie et les bagages. L'armée de la Moselle fut mise en quartier d'hiver dans le territoire français, sur les rives de la Sarre, après une campagne d'hiver de moins de deux mois, brillante sans doute, mais où les troupes luttèrent encore sans utilité contre les neiges, les glaces et les frimas, qui causèrent autant de difficultés à vaincre, que l'ennemi, déjà plus nombreux, sut en opposer par des positions respectables et munies de tous les ouvrages que l'art peut opposer au courage. 9 *novembre au* 30 *décembre* 1792.

CONSTANCE (*bataille et prise de*). 1. L'armée du Danube ayant vaincu les Russes dans la longue bataille de Zurich, qui dura quinze jours entiers, la division Gazan, renforcée de deux régiments de cavalerie, reçut ordre d'attaquer, le 7 octobre 1799, un corps considérable de Russes et d'émigrés campés en avant de Constance. Le prince de Condé le commandait en personne; l'affaire fut très-chaude. L'aile gauche, aux ordres du duc d'Enghien, eut d'abord quelque avantage; mais elle fut repoussée dans la ville par des forces supérieures. Le général Bauer, commandant la droite, se trouva coupé avec une partie de sa cavalerie; il se fit jour, rentra dans la ville, s'empara du pont du Rhin, et couvrit ainsi la retraite. Trois fois dans cette même journée la ville de Constance fut prise et re-

prise; les Français, de part et d'autre, combattirent avec une égale valeur. Cependant à la dernière attaque les troupes du général Gazan poussèrent leurs ennemis avec tant de vigueur, qu'ils entrèrent dans la ville pêle-mêle avec les vaincus. Il était dix heures du soir lorsque cette dernière mêlée eut lieu; on se battit avec acharnement dans les rues, et les Républicains arrivèrent au pont du Rhin avant leurs ennemis : tous les émigrés qui se trouvèrent alors dans la ville furent prisonniers. Le prince de Condé et le duc d'Enghien ne se sauvèrent qu'à la faveur des ténèbres; le général français Vauborel, émigré, fut tué. 7 *octobre* 1799.

2. Les Autrichiens, vaincus au printemps de 1800 à Moeskirk et Engen par le général Moreau, avaient encore sur le lac de Constance une flotille de chaloupes canonnières commandée par le capitaine anglais Williams. Le 9 avril, une division de chaloupes canonnières françaises se porta sur Langen-Argen, où le capitaine Williams, ayant un moment quitté ses chaloupes, combattit pendant quelque temps avec avantage contre un très-faible détachement français. Le surlendemain la flotille française se dirigea sur Bregentz, y prit dix-sept chaloupes canonnières désarmées; le capitaine Williams quitta bientôt le lac de Constance tout aussi glorieusement qu'il avait fait de celui de Zurich, en coulant bas ses chaloupes sans coup férir, et se sauvant par terre. 9 *et* 11 *avril* 1800.

CONSTANTINE (*siège et bataille de*). 1. Cavadez, roi des Perses, s'approcha de Constantine (maintenant Kirkisia, dans le Diarbeckir), espérant la prendre au moyen d'intelligences qu'il entretenait avec les Juifs : ces traîtres furent découverts. Le monarque persan n'avait désormais rien à attendre que de la force; les habitants étaient également encouragés à se défendre par leur commandant et par leur évêque. Ce prélat compatissant et intrépide secourait les blessés sur les murailles, et faisait la ronde des sentinelles. Ne pouvant supporter la vue des souffrances de son troupeau, il lui parle ainsi : *Je vais*, dit-il, *trouver l'ennemi pour l'engager de s'éloigner de la ville. Le Tout-Puissant fera triompher mes paroles ; mais si je meurs, ayez confiance; mes derniers soupirs imploreront pour vous le secours du ciel : défendez-vous avec courage*. L'éloquence

du prélat toucha Cavadez; il leva le siége pour aller essayer ailleurs de plus faciles conquêtes. *An* 503.

2. Maurice, général de l'empereur Tibère, en Orient, remporta près de Constantine une victoire signalée sur Tamchosroës, le plus grand capitaine des Perses; ce général y périt. Maurice, vainqueur, reçut à Constantinople les honneurs du triomphe; peu après il fut associé au gouvernement de l'empire, dont sa valeur avait été le boulevard. *An* 581.

CONSTANTINOPLE (*prises de*) 1. La majesté du peuple Romain ne commandait plus le respect à l'univers; la valeur de ses légions n'imprimait plus la terreur aux nations barbares dont il était environné au temps de Justinien. Un roi des Huns, nommé Zabergan, osa s'avancer, en 559, jusque sous les murs de Constantinople, et la menacer du pillage. Il existait dans ses remparts une faible garnison, mais dans ce moment on se ressouvint qu'elle possédait Bélisaire. Ce grand homme fut à l'instant tiré de l'obscurité où il languissait. Appelé à éloigner des murailles de la capitale les dangers dont elle était environnée, il retrouva son génie, son activité et sa valeur; on ne s'apperçut pas que les années eussent affaibli son ardeur. Son premier soin fut de faire environner son camp d'un large fossé pour le défendre des insultes des Huns, et de les tromper sur le nombre de ses troupes en faisant allumer des feux dans toute la plaine. Les Huns n'avaient qu'un seul passage pour arriver à Constantinople, c'était un chemin creux, bordé de chaque côté d'une épaisse forêt. Bélisaire commença par faire garder les deux côtés de ce défilé par deux cents archers, puis s'avança lui-même par cette route à la tête de trois cents soldats qui avaient appris à vaincre sous ses ordres. Il se fit suivre par le reste de ses troupes, avec ordre de pousser de grands cris et de traîner sur la terre des branches d'arbres pour faire élever autour d'elles des flots de poussière. Tout réussit; les Barbares, chargés en flanc, aveuglés par la poussière que le vent portait dans leurs yeux, effrayés par les cris des Romains et le bruit de leurs armes, attaqués de front avec vigueur par les troupes d'élite de Bélisaire, prirent la fuite sans combattre. Cette horde alla porter ailleurs le ravage, l'incendie et la mort. 559.

2. Tandis qu'Héraclius était allé combattre les Perses, le khan des Abares parut devant Constantinople. La bravoure de ses habitants rendit ses efforts inutiles; il regagna ses déserts, après avoir vu périr la majeure partie de ses troupes. 670.

3. Yézid, fils du calife Moavias, ne fut pas plus heureux devant Constantinople en 672. Son armée navale fut entièrement détruite, et cette perte l'obligea d'en lever le siége. Parmi les Musulmans qui signalèrent leur courage dans cette expédition, on remarqua le capitaine Abou-Aioub, l'un des compagnons de Mahomet dans les combats de Bèdre et d'Ohod. Il fut inhumé au pied des murs de la ville. Son tombeau est le lieu où les empereurs Ottomans se font ceindre l'épée.

4. L'Europe avait pris la croix pour la quatrième fois: les forces destinées contre les Infidèles allaient s'embarquer pour la Terre-Sainte, lorsque le jeune Alexis, fils d'Isaac-l'Ange, empereur de Constantinople, vint implorer le secours des princes chrétiens en faveur de son père. Un frère ambitieux l'avait détrôné, aveuglé, puis confiné dans une affreuse prison. Touchés de ses prières, et plus encore des avantages qu'il promettait, les Croisés firent voile vers Constantinople, qu'ils emportèrent en six jours. L'usurpateur prit la fuite, et le jeune Alexis fut couronné; mais il oublia bientôt ses serments, et paya de la plus noire ingratitude les services des Croisés. Irrités de cette perfidie, ces braves guerriers lui déclarèrent la guerre. Ils attaquèrent de nouveau la capitale, et s'en rendirent maîtres, après soixante jours de siége. Les vainqueurs s'abandonnèrent à tous les excès de la fureur et de l'avarice. On fait monter le butin des seuls Français à quatre cent mille marcs d'argent. Les églises furent pillées, les saintes images foulées aux pieds, les saintes reliques jetées en des lieux immondes, les vases destinés au service de l'autel employés à des usages profanes, et les hosties consacrées répandues par terre. On eût dit que Constantinople avait été prise par le Musulman le plus barbare. On mit en pièces la table de Sainte-Sophie, ouvrage composé des matières les plus précieuses; et, pour enlever les portes et les balustrades d'argent, on fit entrer

des mulets jusque dans le sanctuaire. Une femme insolente vint y danser, et s'asseoir indécemment sur les siéges des prêtres. « Voilà ce que vous avez fait, s'écrie avec raison l'historien Nicétas ! Voilà vos exploits, vous qui traitez les Grecs » de méchants : vous qui nommez les Sarrasins barbares ! » Les Barbares toutefois n'en ont point usé de la sorte envers vos compatriotes. Ils n'ont ni violé les femmes des » Latins, ni dévoré leurs richesses, ni souillé le saint-sépulcre d'horreur et de carnage. Vains discoureurs, vous » arborez la croix sur l'épaule, et vous la foulez aux pieds » pour un peu d'or et d'argent ! » Lassés plutôt que rassasiés du butin, les vainqueurs procédèrent à l'élection d'un empereur; Baudouin I fut couronné l'an 1204. Cette nouvelle domination ne dura que cinquante-sept ans, sous le nom d'empire des Latins. Sous Baudouin II, frère de Robert de Courtenai, les Grecs se révoltèrent, chassèrent les Français en 1261, et se donnèrent à Michel Paléologue, dont la postérité régna jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453.

5. Constantinople ne conservait plus que l'orgueil de son ancienne splendeur. Dans cette capitale, jadis si florissante, si respectée, respirait encore un peuple immense. Mais cette multitude, sans force comme sans courage, n'attendait, pour fléchir sous le joug, que la main qui devait l'enchaîner. Les connaissances frivoles, les arts agréables, préférés, par l'indolence et la mollesse, à l'exercice des devoirs essentiels, aux travaux utiles, avaient anéanti la patrie, et desséché le germe de la vie de ce malheureux empire. On écrivait, on disputait. Des questions de philosophie, des querelles théologiques agitaient des citoyens oisifs, qui n'avaient jamais eu un besoin si pressant de songer à leur conservation. Leurs murailles étaient devenues frontières. L'ennemi paraissait à leurs portes, et faisait construire sur le Bosphore le château des Dardanelles. Constantin Paléologue, qui régnait alors, voulut en vain s'y opposer. Il en fut détourné par ses propres sujets. Leur présomption égalait leur aveuglement. Ils se vantaient de détruire cette forteresse dès qu'ils s'en trouveraient incommodés. Cinq à six mille hommes, ramassés dans la lie du peuple, composaient les forces nationales, que Justiniani, génois, augmenta de quelques troupes d'Europe. C'était-là l'unique ressource

d'une ville habitée par des hommes incapables de se défendre eux-mêmes, et livrés à la discrétion des étrangers mercénaires qui daignaient encore les protéger. Tous les Grecs en particulier prétendaient jouir du bénéfice de la patrie : aucun d'eux ne lui aurait fait le sacrifice de ses plaisirs, de son luxe, de ses commodités, de ses opinions. Menacés du plus affreux des malheurs, ils attendaient le coup fatal avec une insensibilité stupide, semblables à ces animaux qui se nourrissent encore aux pieds de l'autel qu'ils vont arroser de leur sang. L'empereur voulut les engager à contribuer du moins de leurs richesses à la défense de l'Etat ; il ne put rien obtenir d'eux. Dans les temps de prospérité, les princes avaient levé des tributs destinés uniquement à grossir leurs trésors, ou à des emplois superflus. Les peuples, foulés sans nécessité, avaient malheureusement appris à confondre l'abus de l'autorité avec les abus réels du gouvernement. Tant que le pouvoir suprême put se faire respecter, il osa tout exiger. On ne le craignait plus : on lui refusa tout. Paléologue et ses courtisans favorisaient, du moins en apparence, la réunion des deux églises d'Orient et d'Occident. Le Saint-Père devait envoyer des galères et des troupes. Le Grecs se flattaient de plus que les exhortations du pontife engageraient les princes chrétiens à se croiser : c'était leur dernière espérance. Le cardinal Isidore, légat du saint-siége, vint à Constantinople. Il célébra dans l'église de Sainte-Sophie le service divin selon la liturgie de Rome. Cette nouvelle mit toute la ville en alarmes. Le peuple courut en foule assiéger la retraite du moine Gennadius, pour le consulter. Le solitaire afficha sa réponse à la porte de sa cellule. Il déclarait, dans cet écrit, l'accord dressé à Florence contraire à l'orthodoxie. Il annonçait en même temps les plus grands malheurs à ceux qui adopteraient l'*impie* réconciliation des Grecs avec les Latins. Alors les dévotes, les religieuses qui étaient sous la direction des Gennadius, les abbés, les prêtres, les bourgeois, les soldats (car la contagion avait gagné tous les ordres), crièrent unanimement à l'anathème. L'église de Sainte-Sophie fut considérée comme un lieu profané. Plus de communication avec les Latins. On aimait mieux, disait-on, voir arborer dans la ville le turban de Mahomet, que la pourpre romaine ou le chapeau de cardinal.

Cependant le sultan, après avoir employé deux années



aux préparatifs de son entreprise, marchait vers Constantinople, à la tête d'une armée de quatre cent mille hommes. Cette multitude effroyable était composée, pour la plus grande partie, des nations nouvellement conquises, qu'il traînait à suite. On y comptait au plus trente mille chevaux, et soixante mille fantassins de troupes disciplinées. Le reste n'était qu'un ramas d'esclaves arrachés de force des lieux de leur naissance, sans armes, presque nus, qu'on obligeait d'aller au combat à coups de fouet ou de cimeterre. Dans les batailles, on les présentait à l'ennemi, afin que, fatigué de verser ce sang inutile, les troupes réglées pussent profiter de cet épuisement : dans les siéges, ils servaient de fascines pour combler les fossés. Telle était la manière de combattre des Turcs : aussi doit-on remarquer que, toutes les fois qu'ils en venaient aux mains avec les Chrétiens, ils avaient toujours du désavantage au commencement de l'action.

Tandis que Mahomet investissait Constantinople par terre, sa flotte, composée de deux cent cinquante voiles, s'était avancée jusqu'à la hauteur des Dardanelles. Ce nombre prodigieux de vaisseaux ne put toutefois empêcher que quatre navires partis de l'île de Chio, après avoir combattu, pendant une journée entière, contre les forces navales des Ottomans, et leur avoir tué douze mille hommes, n'entrassent dans le port de Constantinople, et n'y jetassent un petit nombre de soldats et quelques vivres. D'énormes chaînes de fer en fermaient l'entrée aux bâtiments turcs. On assure que Mahomet, pour surmonter cet obstacle, eut recours à un expédient inouï jusqu'alors, et qu'on n'a point depuis tenté de renouveler : ce fut de faire transporter par terre quatre-vingts galères dans l'espace d'une seule nuit, et de les lancer, dès la pointe du jour, dans l'intérieur du bassin du port, à la vue des assiégés épouvantés de cet étrange spectacle. La manière dont se fit ce transport, qui tient du prodige, prouve jusqu'à quel excès le conquérant turc portait le despotisme, et savait faire exécuter les ordres les plus difficiles. On tira les vaisseaux, à force de machines et de bras, sur des planches enduites de graisse, qui couvraient un espace de chemin de la longueur de deux lieues. Le sultan avait à ses ordres les plus habiles ingénieurs de l'Europe et de l'Asie. Un Hongrois, qui n'avait pu faire accepter ses services aux Grecs, lui fondit des pièces d'artillerie de deux

cents livres de balles. Un auteur moderne observe judicieusement qu'il eût fallu près de cent livres de poudre, dont à peine la quinzième partie aurait pris feu au moment de l'explosion. Ces pièces énormes paraissaient plus redoutables qu'elles ne l'étaient en effet. Les historiens de ce siècle ont peut-être exagéré, lorsqu'ils parlent d'une bombarde de métal, qui lançait des quartiers de rocher du poids de huit mille huit cent livres. Deux mille hommes et soixante-dix paires de bœufs étaient employés à traîner cette machine. Lorsqu'on la mit en œuvre, elle creva, et fit périr son inventeur.

Les Turcs, maîtres du port, établirent des batteries du côté de la mer, tandis que l'armée pressait la ville du côté de la terre. On mit en usage les tranchées, les mines, les contre-mines. Les assiégés, qui se défendirent avec vigueur dans les commencements, réparaient les brèches avec une diligence incroyable. Ils firent même quelques sorties heureuses. L'espoir d'être secourus par Huniade les soutint pendant quelque temps. Mahomet commencait à se rebuter. Il parut, dit-on, incertain s'il lèverait le siége. Enfin il résolut de tenter un dernier effort. Avant que d'en venir à l'assaut général, il fit proposer à Constantin de lui laisser la jouissance du Péloponèse, à condition qu'il lui remettrait la ville impériale. Il voulait prévenir la destruction de cette ville. L'empereur préféra le parti de s'ensevelir sous les ruines de sa capitale. Les Chrétiens et les Mahométans se préparèrent par le jeûne et la prière à l'action du lendemain qui devait décider du sort des deux empires. Ce fut le 29 mai. Mahomet avait annoncé la veille qu'il abandonnait à ses troupes le pillage de la ville, leur défendant seulement de mettre le feu aux édifices.

Les assiégés, rangés sur les murailles, contemplaient avec effroi la multitude d'ennemis prêts à les assaillir. La disproportion était si évidente, que chaque chrétien pensa qu'il aurait à combattre cinquante à soixante turcs. Le sultan commença l'attaque vers les trois heures du matin en envoyant à l'assaut trente mille hommes de ses plus mauvaises troupes pour fatiguer les assiégés, et afin que les corps entassés de cette multitude, encombrant les fossés, permissent d'atteindre les parapets. On faisait marcher ces malheureux à coups de bâton et de cimeterre. Ils périrent tous. Au lever du soleil, Mahomet fait donner un nouveau

signal par les trompettes ; l'artillerie résonne de toutes parts, elle écarte tout ce qui paraît sur les murailles. Les janissaires s'élancent à la brèche en poussant d'horribles cris. Mahomet marchait sur un superbe coursier en arrière de ses combattants pour faire avancer ses soldats avec plus de célérité. Jamais on ne vit un courage plus intrépide ; aussi le premier janissaire qui pourrait atteindre les murs de Constantinople devait-il être nommé pacha, et comblé de richesses. Les uns grimpaient sur les ruines des murailles au travers d'une grêle de flèches, de dards, de pierres, de boulets et de feu, lancée du haut des murailles. Parvenus au haut des échelles, les autres combattaient contre les assiégés, qui les repoussaient à grands coups de pique, tandis que d'autres s'élevaient sur les épaules de leurs camarades pour atteindre la brèche. Toute la ville était occupée à secourir ses braves défenseurs ; les femmes, les enfants, les vieillards, leur apportaient des pierres, des solives, des barres de fer rougies pour lancer sur les Turcs. Les canons, pointés dans les endroits où les Turcs marchaient le plus serrés, éclaircissaient tout à coup leurs rangs ; les Ottomans, qui déjà touchaient le sommet des murs de Constantinople, étaient soudain précipités dans les fossés. Pendant deux heures on se battit ainsi avec un acharnement égal au danger des assiégés et au mérite de la cité qu'il s'agissait de conquérir ; un nuage de poussière, de flèches et de fumée environnait les combattants. Cependant trente janissaires parviènent au haut des murs, tuent, renversent tout ce qui se présente à leur passage ; ils sont bientôt suivis d'une foule de braves, animés par leur exemple. Dans un instant on entend de toutes parts des cris de victoire : les Turcs pénètrent jusqu'au port. Zagan pacha, qui y commande l'attaque, reproche aux marins d'être moins braves que les troupes de terre. Encouragés par le succès des janissaires, ils s'élancent encore une fois avec fureur sur les Grecs. Ceux-ci résistent moins ; ils s'emparent d'une tour, et y arborent le croissant, tandis que d'autres Turcs enfoncent à coups de hache plusieurs portes de la ville, où le reste de leur armée se précipite en foule. Constantin-Dracosès, accompagné de quelques-uns de ses gardes et de quelques serviteurs fidèles, se jète, l'épée à la main, dans les bataillons ottomans. Moins affligé de la perte de sa couronne que de la crainte d'être chargé de fers et mené en triomphe

dans toute l'Asie, il continuait de combattre, quand un turc lui coupa la moitié du visage d'un coup de cimeterre, et lui donna le trépas qu'il cherchait. A sa mort succomba l'empire d'Orient, qui avait duré onze cent quarante-trois ans. Un Constantin l'avait fondé; un prince du même nom, tout aussi brave, mais moins heureux, le vit périr. Mahomet fit chercher son corps parmi la foule des morts, et rendre à ses restes les honneurs dus au souverain d'un grand empire. Plus de quarante mille hommes furent tués dans cette journée, plus de soixante mille chargés de fers. Rien ne fut respecté pendant trois jours dans cette ville malheureuse, ni l'âge, ni le sexe; les palais et les cloîtres, les édifices sacrés et les maisons particulières furent teints du sang de leurs habitants infortunés, et souillés par tous les crimes que peuvent inventer la barbarie, la cruauté et la luxure. Au bout de trois jours, l'ordre et la discipline succédèrent au carnage. Mahomet rendit la liberté à beaucoup de captifs, les renvoya dans leurs maisons, leur promit protection, et les engagea à continuer de cultiver les arts et le commerce dans une ville qu'il avait choisie pour la capitale de son empire. Cet événement arriva l'an 768 de l'hégire, sous le règne de Charles VII, roi de France, *l'an de J. C.* 1453.

6. La Porte Ottomane desirait la paix. Pour plaire à l'Angleterre, et éviter la guerre, elle avait, en 1807, consenti à rétablir deux hospodars rebelles, mais elle n'avait pas cru devoir rompre ses liaisons amicales avec la France. Tout à coup l'ambassadeur anglais Arbuthnot s'embarque sur une frégate de sa nation, coupe les câbles, et rejoint une flotte anglaise stationnée à Ténédos. Après quelque temps de séjour, l'amiral anglais paraît devant les Dardanelles avec deux vaisseaux à trois ponts, trois vaisseaux de 80 canons, deux de soixante-quatorze et quelques bombardes. Favorisée par un vent de sud, l'escadre anglaise arriva devant les batteries des deux premiers châteaux. Ceux-ci commencèrent un feu vif et opiniâtre, auquel les Anglais ne répondirent point. Parvenus à la hauteur des deux autres forts, les vaisseaux anglais commencèrent à faire jouer leur artillerie; le vent les poussait, et les batteries du fort étaient fort mal armées. A la hauteur de Gallipoli, l'escadre anglaise rencontre un vaisseau turc de soixante-quatorze et cinq



frégates; les équipages étaient à la mosquée. Qu'aurait pu d'ailleurs une aussi faible division contre les forces anglaises? Sans déclaration de guerre, ils les attaquent, y mettent le feu. De Constantinople on apperçoit l'incendie; ce spectacle indigne ses habitants et enflamme leur courage. Le 20 février, à cinq heures du soir, l'escadre anglaise paraît devant le sérail. Rien n'était prévu dans un moment où l'on comptait sur la foi des traités; aucun point n'était en état de défense; mais on court aux armes. Le Grand-Seigneur se porte lui-même aux positions reconnues les plus favorables pour y placer des batteries: hommes, femmes, enfants, prènent la pioche et la brouette; on voit réunis dans ces travaux, Turcs, Arméniens, Grecs, Derviches, Ulémas, marchant sous la direction de dix officiers français du génie et de l'artillerie, venus pendant la nuit de Dalmatie. En cinq jours, cinq cents pièces de canon et cent mortiers sont mis en batterie. Le premier jour de son arrivée, l'amiral anglais demanda à parlementer. Rien n'était prêt; on consent d'écouter ses propositions: elles étaient aussi hautaines que si déjà il eût vaincu Constantinople; il demandait la remise aux Anglais des châteaux des Dardanelles, de quinze vaisseaux de guerre chargés de munitions, qui seraient conduits à Malte; la déclaration de guerre à la France, le renvoi de son ambassadeur; la cession aux Russes de la Moldavie, de la Valachie et de la place d'Ismaïlow. On ne fit aucune réponse, et l'on redoubla d'activité. Le drogman de la Porte retourne le lendemain; on lui répond que, si l'on se refuse, les Anglais vont bombarder Constantinople. Les imprudents ne voyaient pas s'élever des mortiers pour répondre de tous côtés à leurs bombes, et que, dans peu de jours, il leur faudrait regagner les Dardanelles au milieu d'un défilé de feu. Ils insistent le lendemain pour avoir une nouvelle conférence, se relâchent sur presque toutes leurs propositions, et demandent à se rendre à terre. On répond qu'il n'est pas un seul pouce de terre dans tout l'empire Ottoman, où un Anglais puisse descendre sans être exposé à la fureur d'un peuple irrité de leurs outrages; qu'au reste le Grand-Seigneur ne traiterait pas, tant que la flotte anglaise ne serait pas au delà des Dardanelles. Les Anglais, surpris d'un langage inusité dans le sérail, regardent autour d'eux, et se voyent environnés de batteries prêtes à les foudroyer, tandis que les côtes des Dardanelles

se hérissent de canons. Ils lèvent l'ancre le 3 mars, mais pour cette fois ils sont vigoureusement reçus par les châteaux d'Europe et d'Asie : deux corvettes sont coulées bas ; on voyait à chaque moment des mâts ou des manœuvres coupés dans les vaisseaux anglais, et leurs bords criblés par des boulets. La flotte anglaise alla se réparer à Malte, étonnée de l'énergie que la Porte Ottomane avait mise dans ses préparatifs de défense, et humiliée d'avoir donné un nouvel ennemi à sa patrie. 1807.

CONTREBIE (*siége de*). Cinq cohortes romaines prirent la fuite au siége de Contrebie, ville importante d'Espagne; Metellus leur commande, sous peine de mort, de retourner sur-le-champ au combat, et ordonne en même temps de tuer impitoyablement ceux qui fuiraient désormais. Placés entre le fer de leurs ennemis et le glaive de Metellus, ces soldats surent vaincre et revenir triomphants d'un combat où ils regardaient le trépas comme certain. 143 *ans avant J. C.*

COPENHAGUE (*siéges de*). 1. L'ambition des rois de Pologne et de Danemarck, et la jalousie du czar de Russie, allumèrent une guerre terrible dans le nord de l'Europe, en 1700. La jeunesse de Charles XII, roi de Suède, leur parut un instant favorable pour envahir ses états. Le roi de Danemarck porta ses armes dans le Holstein, duché appartenant au beau-frère de Charles. Aussitôt le roi de Suède conçoit le projet d'une diversion capable de sauver le Holstein. Il arme une flotte, s'embarque, cingle vers Copenhague, mouille à Humblebeck, à trois lieues de la capitale du Danemarck. Les Danois avaient réuni sur ce point leur cavalerie, leurs canons, leurs milices, pour s'opposer à cette descente. Impatient de ne pas aborder assez près, Charles se jète de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main. On s'empresse de le suivre; on vole sur le rivage, malgré le feu des troupes danoises. Le roi, qui n'avait jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balles, demanda au major Stuard ce que c'était que le petit sifflement qu'il entendait à ses oreilles. *C'est le bruit des balles qu'on vous tire*, dit le major. *Bon*, dit le roi, *ce sera là dorénavant ma musique.* Dans le même moment le major, qui expliquait le bruit des mousquetades, en reçut une dans l'épaule.

A peine les Suédois furent-ils à portée du mousquet, qu'ils enfoncèrent les Danois, et se rendirent maîtres des retranchements. Le premier soin du monarque suédois fut de remercier le Dieu des batailles. Ayant reçu douze mille hommes de renfort, il fit élever des redoutes vers la ville, et marqua lui-même un campement. Copenhague intimidée envoya des députés au roi de Suède pour le prier de ne point la bombarder. Ce monarque leur ordonna de lui payer quatre cents mille rixdalers, et de fournir à son armée toutes sortes de provisions. On obéit. Mais, quelle fut la surprise des Danois quand jusqu'au moindre soldat suédois paya généreusement ses vivres? On se félicita d'avoir à ses portes un vainqueur aussi humain. Le roi de Danemarck, effrayé pour sa capitale, abandonna le Holstein et s'empressa de conclure la paix. Ainsi Charles XII, à dix-huit ans, commença et finit cette guerre en moins de six semaines. 1700.

2. Jalouses de conserver la liberté des mers contre les prétentions de l'Angleterre, les puissances du Nord s'unirent, en 1801, pour faire respecter leur pavillon par une neutralité armée. Le Danemarck avait provoqué cette juste mesure. L'Angleterre, pour le punir, résolut de l'attaquer à l'improviste. Une marine peu considérable, une faible population, des ressources pécuniaires bornées, des officiers et des soldats amollis par une longue paix, peu exercés aux grandes manœuvres et à la tactique navale, semblaient aux Anglais être une proie facile à saisir avant que les vaisseaux de la Suède et de la Russie, réunis à ses forces, eussent composé une flotte réellement respectable. Le 20 mars 1801, une flotte anglaise entra dans le Catégat. Les amiraux Parker et Nelson la commandaient. A son bord était un ambassadeur anglais apportant aux Danois la paix ou la guerre : la paix, en renonçant à la confédération du Nord, en ouvrant le passage du Sund à l'Angleterre, en renonçant à faire convoyer ses vaisseaux pour les soustraire aux visites inquisitoriales des commandants anglais; la guerre, si le Danemarck voulait conserver son indépendance maritime. Ce gouvernement, préférant son honneur à une honteuse paix, refusa à l'envoyé anglais toutes ses demandes. Aussitôt la flotte anglaise entra dans le Sund, malgré le feu des batteries; les cinq premiers vaisseaux

essuyèrent quelques dommages; le reste de la flotte, rangeant de plus près la côte de Suède, effectua heureusement son passage. En apprenant l'approche de la flotte anglaise, le roi de Danemarck se hâta de mettre en défense sa capitale. Dix à douze vaisseaux de ligne nouvellement armés, construits ou réparés, se trouvaient dans son port; on avait précipitamment armé un grand nombre d'anciens navires dont on avait fait une ligne extérieure de défense. Le prince royal prend le commandement de la ville, se met à la tête des troupes; des batteries de mortiers et de canons sont dressées sur les points les plus propres à sa défense, et sur ceux d'où les vaisseaux ennemis pouvaient être atteints. On fit échouer, sur la même ligne, sept vaisseaux de ligne, deux frégates et six bâtiments plus petits. Ce cordon était flanqué au nord par la batterie des Trois-Couronnes, protégée elle-même par deux vaisseaux de 70; une frégate mouillée dans l'intérieur du port, et deux vaisseaux de 64 embossés devant l'arsenal. L'amiral Parker, ayant reconnu la position des Danois, sépara en deux escadres sa flotte, donna le commandement de la seconde division à Nelson. Le 1er avril, la division du lord Nelson traversa le canal, et mouilla à portée des bombes des Danois. Dès six heures du matin du lendemain, Nelson donne le signal de l'attaque; autant le vent était favorable à sa division, autant il était contraire à l'escadre de l'amiral Parker, qui se dirigeait sur la batterie des Trois-Couronnes. Dès que le premier vaisseau de l'escadre de Nelson eut dépassé ceux des ennemis situés dans le Sund, l'amiral danois Fischer, commandant la ligne extérieure de défense, donna le signal du combat. Les vaisseaux anglais se resserrèrent en s'avançant. Plusieurs d'entre eux, tirant trop d'eau, touchèrent et ne purent occuper la position qui leur avait été assignée. L'action devint générale entre dix et onze heures du matin; comme les bas-fonds et les sinuosités ne permettaient pas aux Anglais de se retirer facilement, il n'y avait pour eux aucune alternative entre une victoire complète ou une défaite totale. Dès que toute la ligne fut formée, que les bombardes se furent rangées vers les vaisseaux qui occupaient le centre, les deux flottes furent enveloppées par un tourbillon de flammes et de fumée qui dura pendant cinq heures. Jamais combat ne fut plus acharné, jamais tous les moyens de destruction ne furent employés avec plus de

vigueur. Rien n'était encore décidé quand, à quatre heures du soir, les équipages des vaisseaux danois placés au sud de la batterie des Trois-Couronnes, épouvantés par le terrible feu des vaisseaux anglais, abandonnèrent leurs navires et le combat. Aussitôt les Anglais s'en emparèrent, les coulèrent bas ou les brûlèrent. Lord Nelson fit monter à dix-sept le nombre de ces mauvais bâtiments dont il s'empara; celui des morts et des blessés, parmi les Danois, fut de dix-huit cents hommes, et la perte des Anglais seulement de mille. Si l'amiral anglais avait pu serrer de plus près, comme il le comptait, la partie gauche de la ligne de défense, si les bas-fonds n'avaient arrêté dans leur marche une partie de ses vaisseaux, le succès eût été encore plus complet. Les Danois déployèrent la plus grande bravoure dans ce combat; ils auraient pu cependant diminuer leurs pertes et maltraiter leurs ennemis, en employant à se défendre les batteries de mortiers qui bordaient leur rivage. Vers la fin du combat, Nelson fit proposer au prince royal de renoncer à la coalition du Nord, de permettre aux Anglais de radouber leurs vaisseaux dans les chantiers danois, et de recevoir les blessés de sa flotte dans ses hôpitaux. Le prince refusa les deux premiers articles, en répondant que le Danemarck se sentait encore assez d'énergie et de courage pour défendre son indépendance, mais le prince danois offrit pour le troisième de remplir tous les devoirs de l'humanité. L'amiral Nelson vint lui-même proposer un armistice au prince royal. En entrant à Copenhague, une foule prodigieuse l'entoure en criant : *Point de paix ! Nous périrons tous comme nos frères du 2 avril, si l'on ne nous propose des conditions convenables.* Des hommes embrasés d'un tel amour de la patrie devaient paraître bien redoutables, en considérant la vigoureuse résistance qu'avaient opposée leurs compatriotes. Aussi Nelson dit à l'adjudant-général Lindholm : *Les Français se battent bien; mais ils ne soutiènent pas au delà d'une heure ce que les Danois viènent de soutenir pendant quatre. Je me suis trouvé à cent cinq combats : celui de ce jour est le plus terrible.* On conclut d'abord un armistice de huit jours, puis de quatorze semaines. L'amiral anglais alla mouiller à Carlscrone, en demandant au gouvernement suédois de vouloir bien lui faire connaître ses intentions. Il attendait sa réponse quand, informé des dispositions de Paul Ier pour ve-



son allié, l'amiral Parker retourna à l'entrée de la Baltique, et abandonna ces mers dès l'instant où il présuma avoir à lutter contre des forces moins inégales. *Du 20 mars au 2 avril* 1801.

3. Le Danemarck vivait en paix, gardant une exacte neutralité avec les puissances belligérantes; la Prusse avait été vaincue; la Russie avait enfin consenti à la paix avec la France, quand on vit une flotte anglaise, accompagnée de nombreux vaisseaux de transport, franchir, dans les premiers jours d'août 1807, le grand Belt, et s'avancer dans le Sund. Fidèle à ses traités, le Danemarck était loin de penser que cette expédition pût être dirigée contre sa marine et ses ports; mais il possédait une flotte nombreuse, des arsenaux bien garnis : en fallait-il davantage pour exciter la cupidité d'une nation perfide, dont toute l'ambition est de dominer en souveraine sur les mers? L'envoyé anglais Jackson descend à terre, et propose au prince royal une alliance offensive et défensive avec l'Angleterre, dont les conditions étaient de remettre en même temps, pour garantie de sa fidélité au gouvernement anglais, la flotte danoise, la forteresse de Cronenbourg et celle de Copenhague. Indigné d'une telle demande, appuyée cependant d'une flotte menaçant d'attaquer sans motif une nation neutre, le prince royal refusa de souscrire aux propositions de l'envoyé d'Angleterre : *Jamais, dans l'histoire*, répondit le prince, *on ne trouvera d'exemple d'une attaque aussi odieuse que celle dont le Danemarck est menacé : il y a maintenant plus de loyauté à espérer des pirates de Barbarie que du gouvernement anglais. D'ailleurs, vous proposez une alliance; eh! ne savons-nous pas ce que c'est que votre alliance? Vos alliés, en attendant vainement du secours pendant une année entière, nous ont appris ce qu'elle vaut.* L'envoyé anglais ajouta au prince danois que l'Angleterre compenserait en argent toutes les pertes que le Danemarck pourrait éprouver. *Et avec quoi*, répondit le prince, *compenserez-vous l'honneur? S'il faut d'ailleurs que, par suite de la trahison des Anglais, la capitale soit prise, je saurai faire, cet hiver, ce qu'a fait Gustave, et les glaces du Belt m'offriront un passage assuré!* L'envoyé anglais déclara que les hostilités allaient aussitôt commencer. Le moment était favorable aux Anglais; les vais-

seaux danois étaient désarmés, et l'armée du Danemarck campée sur le continent, leur promettait une facile conquête. La garnison de Copenhague était de huit mille hommes de troupes réglées. En s'éloignant de leur capitale, le roi et le prince royal appèlent aux armes les braves Danois, et confient le soin de sa défense au général Peyman. Toute correspondance est interdite avec les Anglais; les bourgeois s'enrôlent, les écoliers prènent les armes, on élève de toutes parts des retranchements et des batteries. Les Anglais débarquent, le 16 août, douze mille hommes à Webeck, s'emparent du château de Friderichsberg et de tous les environs de la ville. Soudain on forme de petits camps le long de la côte; les faubourgs de Copenhague sont brûlés. Ces faubourgs étaient magnifiques; mais les Danois étaient tellement animés du desir de défendre leur patrie, que les pauvres étaient les plus acharnés à détruire eux-mêmes leurs demeures. A peine débarqués, les Anglais envoyent un parlementaire déclarant qu'ils ne veulent point faire la guerre, mais prendre seulement en dépôt la flotte danoise. Le parlementaire n'est pas reçu : *Vous n'êtes pas des ennemis*, lui répond le général Peyman, *vous êtes des brigands. Sans déclaration de guerre, sans motifs , vous venez nous attaquer; vous pouvez nous tuer si vous êtes les plus forts, la vie nous serait odieuse s'il fallait la tenir de vous.* Aussitôt après le débarquement des Anglais, le général danois Kastenkiold rassembla, dans l'île de Séelande, un petit corps de troupes régulières, avec lequel il prit position entre Roshild et Ruystedt, afin de pouvoir réunir et organiser la bourgeoisie armée qui accourait de toutes les parties de l'île à la défense de la patrie. Les Anglais, dans les premiers moments, inquiétèrent peu ces troupes. Ils laissèrent au général danois le temps d'organiser ces milices en bataillons et de les former à combattre. Il ne possédait point assez d'armes pour en pourvoir tous ces hommes; beaucoup d'entre eux demeurèrent armés de faux et de piques. Cependant les Anglais continuaient de resserrer chaque jour Copenhague, rejetaient dans la ville les postes avancés, coupaient de plus en plus les communications. Lorsque le général Kastenkiold fut en mesure de former quelque entreprise, les Anglais firent marcher contre lui le marquis de Wellesley, avec une partie de leur réserve. Informé de son approche, Kastenkiold se retire à

Kioge, dans l'intention de se réunir aux milices que le général Oxholm organisait dans les îles de Laland, Falster et Moen. Cette jonction eut lieu; les Danois attendaient de pied ferme les Anglais dans une bonne position. Les troupes régulières furent placées en ligne avec la cavalerie sur les deux ailes, au nord de Kioge; les milices sur le côté de la ville et derrière la petite rivière qui la traverse. Après avoir essuyé quelques décharges des Anglais, ces troupes, peu accoutumées au feu, se retirèrent derrière un retranchement élevé en avant de la ville pour la couvrir. Trois régiments anglais emportèrent ce retranchement à la suite d'un engagement fort vif. Les milices danoises effectuaient alors leur retraite en traversant la ville. Au même temps, l'aile gauche de l'armée anglaise passa la rivière; mais les Danois, voyant que leur aile droite avait fléchi, ne tirèrent pas davantage. Le général Oxholm tenta vainement de rallier ses troupes dans le village d'Herfolge; il n'y put parvenir. Une charge générale de la cavalerie anglaise déconcerta toutes ses mesures. Il fut fait prisonnier avec un grand nombre d'officiers et de soldats. Le général Kastenkiold parvint à se retirer avec une grande partie des troupes régulières, mais il perdit toute son artillerie et fut témoin de la dispersion totale des milices : ce qui le mit hors d'état de rien entreprendre. Cette action, qui eut lieu le 29 d'août, facilita aux Anglais de resserrer de plus en plus Copenhague. Les Danois assiégés firent de fréquentes sorties; mais leur énergie ne put empêcher un ennemi nombreux d'établir des retranchements si voisins de la ville, que le feu de ses batteries pouvait à son gré en réduire en cendres toutes les maisons, sans qu'il demeurât aucun moyen de s'opposer à ses entreprises. Le 2 septembre, les Anglais commencèrent à bombarder Copenhague avec une telle fureur que trois cents maisons furent entièrement réduites en cendres, et qu'il ne restait aucune habitation qui ne fût presque entièrement ruinée ou notablement endommagée. Dans une telle situation, n'ayant pas dix mille hommes à opposer à trente mille Anglais, qui menaçaient d'un assaut des murailles ouvertes par plusieurs brèches, desirant préserver Copenhague d'une ruine totale, et ses habitants d'une effusion de sang désormais inutile pour conserver une flotte bien en sûreté du côté de la mer, mais renfermée dans une ville impossible à défendre, et qui, dans vingt-quatre heures,

pouvait être entièrement détruite, le général Peyman proposa de capituler d'après les bases de la première sommation. Les Anglais le refusèrent, et menacèrent de recommencer le bombardement sur-le-champ. On reconnut alors qu'une impérieuse nécessité forçait de souscrire aux volontés anglaises. Pour épargner les restes de Copenhague, ces insulaires exigèrent la remise de la flotte danoise, des chantiers de la marine royale, et de la citadelle pendant six semaines, nécessaires pour conduire en Angleterre tous les vaisseaux et les effets de marine. Un frémissement de rage s'excita parmi le peuple de Copenhague à la vue de la capitulation affreuse que leur avaient dictée leurs cruels ennemis; leurs maisons étaient renversées, mais les Anglais leur avaient porté un coup plus funeste encore par la destruction de leur marine de commerce, la ruine totale de leurs manufactures. Pendant deux mois, les Danois furent témoins de la spoliation complète de leurs magasins, où la rapacité des Anglais enleva même jusqu'aux instruments appartenants aux ouvriers; ils virent seize vaisseaux de ligne et douze frégates conduits dans les ports d'Angleterre, les Anglais danser à la lueur de l'incendie des navires en construction qu'ils ne pouvaient pas enlever, ou de vieilles carcasses hors d'état de supporter la mer. Le prince royal, toujours ferme au milieu de l'adversité, refusa de ratifier cette désastreuse capitulation. Le gouvernement anglais fit à ce prince magnanime de nouvelles propositions; il lui offrit de lui restituer sa flotte trois ans après la paix générale, s'il voulait rétablir sa neutralité et une puissante coopération sur terre et sur mer, s'il consentait à une alliance offensive et défensive avec l'Angleterre. Le cabinet danois répondit à ces ouvertures, qu'il avait reçu les offres et les menaces de l'Angleterre avec la même indignation; qu'après ce qui s'était passé, il ne saurait être question d'un arrangement séparé entre le Danemarck et la Grande-Bretagne. Quelques semaines après, voyant s'approcher des troupes réglées, les Anglais évacuèrent Copenhague à l'approche des glaces, lorsqu'ils surent que le prince royal venait de conclure un traité d'alliance offensive et défensive avec la France, et qu'ils ne trouveraient plus seulement des hommes surpris et désarmés à combattre, mais à vaincre des militaires exercés. *Du* 19 *août au* 8 *septembre* 1807.

COPTOS (*combat de*). Le général Belliard, après avoir passé le Nil à Elkamonté, arriva près de l'ancienne Coptos, située près de ce fleuve au dessous de Thèbes. A l'instant il apperçoit déboucher, tambour battant, enseignes déployées, trois colonnes nombreuses d'infanterie turque, et plus de quatre cents Mameloucks dont le nombre venait d'augmenter par l'arrivée d'Hassen Ben Jeddaoui. Belliard fait former son carré (il n'avait qu'un canon de trois). La plus considérable des colonnes ennemies s'approche : l'audace est peinte dans sa marche. A la vue des tirailleurs français, le fanatique Hassen entre dans une sainte fureur; il ordonne à cent de ses plus braves de se jeter sur les infidèles et de les égorger. Les tirailleurs, loin d'être épouvantés, se réunissent et les attendent de pied-ferme. Un combat corps à corps s'engage; le succès en était incertain, quand une quinzaine de dragons s'élancent, chargent à bride abattue, séparent les combattants, et sabrent les Arabes d'Yambo, tandis que les chasseurs, reprenant leurs armes, taillent en pièces tous les autres. Plus de cinquante Arabes sont tués, deux drapeaux de la Mecque sont pris. Pendant cette action, des coups de canon bien dirigés empêchaient le chérif Hassen de donner du secours à ses éclaireurs, et faisaient rebrousser chemin à ses autres colonnes. Les Mameloucks ayant tourné le carré feignaient de le vouloir charger en queue, mais vingt-cinq tirailleurs suffirent pour les contenir. Après avoir passé plusieurs fossés et canaux défendus et pris de suite, le général Belliard arrive près de Bénout. Le canon tirait déjà sur nos éclaireurs, lorsque le général reconnaît la position des ennemis qui avaient placé quatre pièces de canon de l'autre côté d'un fossé large et profond, il fait former les carabiniers en colonne d'attaque, leur ordonne d'enlever ces pièces au moment où le carré passerait le canal et menacerait de tourner l'ennemi. On bat la charge; les carabiniers allaient enlever les pièces, lorsque les Mameloucks, qui avaient fait un mouvement rapide en arrière, se précipitent sur eux à toute bride. Les carabiniers ne sont point étonnés, font halte, obligent, par une vive décharge d'artillerie, les Mameloucks à se retirer. Les carabiniers se retournent, se jètent à corps perdu sur les pièces, y massacrent une trentaine d'Arabes d'Yambo, les enlèvent et les dirigent sur les ennemis qui se jetaient tout à la fois

dans une mosquée, dans une grande barque, dans plusieurs maisons du village, et surtout dans celle d'un Mamelouck, dont ils avaient crénelé les murailles où ils avaient réuni tous leurs effets et leurs munitions de guerre et de bouche. Alors le général Belliard forme deux colonnes, l'une destinée à cerner de très-près la grande maison, l'autre à entrer dans le village et à emporter la mosquée. Quel combat et quel spectacle ! Des Arabes d'Yambo font feu de toutes parts; les Français entrent dans la barque, et mettent à mort tout ce qui s'y trouve; le chef de brigade Eppler, excellent officier, et d'une valeur distinguée, commandait dans le village; il veut entrer dans la mosquée, il en sort un feu si vif qu'il est obligé de se retirer. Alors on embrase cette mosquée; les Arabes qui la défendent périssent dans les flammes. Vingt autres maisons subissent le même sort. En un instant les rues sont comblées de morts; on ne voit partout que des ruines. Jamais on n'a vu un pareil carnage. La grande maison restait à prendre; Eppler se charge de cette expédition. Par toutes les issues on arrive à la grande porte; les sapeurs de la demi-brigade la brisent à coups de hache, tandis que les sapeurs de la ligne faisaient crouler la muraille du flanc gauche, et que les chasseurs mettaient le feu à une petite mosquée attenante à la maison où les ennemis avaient renfermé leurs munitions de guerre. Les poudres prènent feu; vingt-cinq Arabes sautent; le mur s'écroule de toutes parts. Eppler réunit ses forces; malgré les prodiges de valeur des Arabes, qui, le fusil dans la main droite, le sabre dans les dents, et nus comme des vers, veulent en défendre l'entrée, il parvient à se rendre maître de la grande cour; alors la plupart des Arabes vont se cacher dans des réduits où ils sont tués quelques heures après. Les Arabes ont dans cette sanglante journée douze cents hommes tués, un grand nombre de blessés. Les Français reprènent toutes leurs barques, à l'exception de *l'Italie*; s'emparent de deux pièces de canon, et trouvent parmi les morts le corps du chérif Hassen. 8 *mars* 1798.

CORACESIUM (*bataille de*). Le peuple romain ne crut pas inférieur aux talents du grand Pompée de le charger de purger la Méditerranée des pirates qui l'infestaient. Les plus vaillants se rassemblèrent auprès de Coracesium.



ville maritime de la Cilicie. Pompée vainquit facilement ces corsaires avec une flotte de soixante vaisseaux bien équipés et bien armés. Ils se réfugièrent à Coracesium, soutinrent pendant quelques instants un siége, mais ils furent obligés de se soumettre. Ils remirent au vainqueur leurs villes, leurs arsenaux, leurs magasins, les îles qu'ils avaient fortifiées, leurs armes et leurs personnes. 67 *ans avant J. C.*

CORAIM (*combat de*). L'armée ottomane, vaincue près d'Héliopolis, se retirait devant les Français en essayant toujours de les arrêter dans leur marche victorieuse par des combats continuels. La division Régnier fut assaillie, le 23 mars 1800, à Coraïm par trois à quatre mille Turcs. Son artillerie put seule arrêter quelque temps leur audace. Au bruit de cette canonnade le général Kléber accourut avec ses guides et le septième régiment de hussards. A peine ce général eut-il pris position, que l'ennemi fit un mouvement subit et se jeta précipitamment sur les Français. Il fallut franchir l'espace qui les séparait du carré du général Régnier, et recevoir la charge; elle fut tellement impétueuse que l'artillerie des guides ne put se mettre en batterie. Les conducteurs sont aussitôt taillés en pièces. La mêlée devenant complète, chacun s'occupa de la défense. Les habitants de Coraïm, croyant les Français perdus, parce qu'ils les voyaient environnés de toutes parts, s'arment de lances et de fourches, et les assaillent sur leur gauche. Le danger était extrême lorsque le quatorzième régiment accourut pour les soutenir. On reprend aussitôt l'offensive; on repousse les Turcs qui laissent environ trois cents morts sur le champ de bataille. 23 *mars* 1800.

CORBEIL (*siége de*). Le prince de Parme, ayant fait lever à Henri IV le siége de Paris en 1590, se présenta devant Corbeil qui tenait pour ce prince. Cette place n'était intéressante que parce qu'elle gênait l'approvisionnement de la capitale. Il comptait, avec le duc de Mayenne, employer quatre à cinq jours à réduire cette bicoque, mais il manqua d'abord de munitions, puis le mestre de camp Rigaud fit si bien son devoir qu'il arrêta l'armée espagnole pendant trois semaines. Il fut tué d'un coup de canon. Corbeil fut emporté le 24 septembre; sa garnison fut taillée en pièces, et les habitants, quoique ligueurs, inhumaine-

ment traités pour les punir de la mort des braves qui avaient péri sous leurs murs. Ce fut la dernière conquête du prince de Parme, qui reprit le chemin des Pays-Bas. Corbeil ne demeura pas deux mois au pouvoir des ligueurs. Quatre jours suffirent au baron de Givri pour s'en rendre maître; il fit main-basse sur tous les Espagnols, et sur deux cents lansquenets qui y étaient en garnison. 1590.

CORBION (*bataille de*). Les consuls Titus Quintus Capitolinus et Agrippa Furius reçurent ordre du sénat d'aller punir les Volsques qui osaient faire des courses jusqu'aux portes de Rome. Ils les rencontrèrent près de Corbion, et leur livrèrent bataille. L'acharnement était extrême de part et d'autre. Pour forcer la victoire à se déclarer pour les Romains, Agrippa arrache à un centurion l'aigle d'une légion, la lance au milieu des Volsques, dans l'endroit où la mêlée est la plus serrée. Animée par la crainte de perdre leur étendard, les Romains font des prodiges de valeur; mettent les Volsques en fuite, prènent leur camp, y font un riche butin, y retrouvent toutes les dépouilles enlevées sur leur territoire. 446 *ans avant J. C.*

CORDOUE (*siéges de*). 1. Mougéïs, général des Arabes, s'approchant de Cordoue, fut instruit qu'il existait dans ses murs une brèche vers la porte d'Alcantara. Elle était seulement défendue par quatre cents hommes. Pendant une nuit obscure et orageuse le capitaine musulman s'y glissa. Le gouverneur espagnol, surpris par cette attaque imprévue, se cantonna dehors des murs de Cordoue, dans une église. Il y soutint un siége de trois mois, et les Sarrasins n'y entrèrent qu'après la mort du dernier de ceux qui s'y étaient renfermés. *An* 714.

2. Cinq cent vingt ans après Ferdinand III reprit Cordoue, et réunit pour jamais au trône de Castille cette immense et superbe cité. 1236.

CORFINIUM (*siége de*). Le parti de César prenait chaque jour de nouvelles forces depuis la prise de Rimini; le génie de Pompée semblait s'abaisser devant celui de son rival toujours actif et toujours audacieux. Une clémence sans bornes rehaussait alors tous ses talents. Dans ce temps Domitius,



ami de Pompée, entreprit d'arrêter le vainqueur des Gaules en s'enfermant, avec une bonne garnison, dans Corfinium, petite ville de l'Abruzze. César vint aussitôt l'y assiéger; peu de jours lui suffirent pour l'y resserrer tellement que Domitius crut devoir demander à Pompée d'accourir pour le délivrer. Ce grand homme, amolli par les délices, n'osant pas se mesurer avec César, se contenta d'inviter Domitius à se bien défendre, ou, s'il ne pouvait tenir dans Confinium, de tâcher de venir promptement le joindre. Il n'en était plus temps, Corfinium était bloquée. Dans cette extrêmité, Domitius voulut feindre du courage pour contenir la garnison, mais il ne put lui communiquer une audace dont il manquait lui-même. Ses troupes ouvrirent les portes à César, et arrêtèrent Domitius. Gardé par ses propres soldats, et craignant la vengeance de celui dont il avait toujours été l'ennemi, il voulut s'empoisonner, avale avec constance un breuvage qu'il croyait mortel, et se jète sur un lit. Il y attendait tranquillement la mort, quand un de ses amis vint lui apprendre la clémence du vainqueur. On le vit alors maudire son téméraire désespoir. Son médecin écoutait d'abord en riant tous ses regrets d'abandonner la vie, puis il lui dit : *Rassurez-vous, c'est un soporatif et non un poison que je vous ai donné.* A ces paroles consolatrices, Domitius crut sortir du tombeau, remercia son médecin, et attendit avec impatience César, qui, en lui pardonnant, se fit un nouvel ami. 49 *ans avant J. C.*

CORFOU (*siége de*). Les Turcs, après avoir conquis la Morée sur les Vénitiens, en 1715, attaquèrent l'île de Corfou. Une nombreuse armée d'Ottomans investit cette place, tandis qu'une flotte considérable, bloquant son port, enlevait aux assiégés toute espérance de secours. Le général Schulembourg commandait dans cette ville pour les Vénitiens. Ayant perdu tous ses dehors, il paraissait prêt à succomber quand son génie ardent lui inspira un coup hardi, seul capable de le sauver de cette situation critique. Avant que l'ennemi se soit solidement établi dans ces ouvrages extérieurs, il fait préparer sur-le-champ des échelles, marche à la tête de ses soldats les plus déterminés, escalade ces remparts, s'en rend le maître, et taille en pièces tous les Musulmans qui s'y trouvent. Malgré tant de har-

diesse le comte de Schulembourg, manquant d'eau et de vivres, était sur le point de se rendre, lorsque dom Baltazar Guevara, sorti des ports d'Espagne avec cinq galères et six vaisseaux de guerre, parut suivi d'une escadre de cent voiles. L'amiral espagnol avait forcé de le suivre tous les vaisseaux marchands qu'il avait rencontrés sur sa route. A leur aspect, les Turcs saisis d'une terreur panique abandonnèrent le terrain sans combattre, et ne se crurent en sûreté contre un tel armement, qu'au moment où ils eurent regagné les Dardanelles. 1715.

CORINTHE (*siége et prise de*). 1. Antigone Doson, roi de Macédoine, s'était emparé de l'isthme et de la citadelle de Corinthe, qu'on appelait les *Entraves de la Grèce*, parce que celui qui en était le maître dominait sur tout ce pays. Aratus, chef des Achéens, forma le projet de lui enlever cette importante place; et voici comment il eut le bonheur de réussir. Ergine, habitant de Corinthe, étant venu à Sicyone, s'était lié avec un banquier fort connu, et ami d'Aratus. Dans la conversation, on vint à parler de la citadelle de Corinthe. Ergine dit qu'en allant voir Dioclès, son frère, qui y était en garnison, il avait remarqué dans le côté le plus escarpé un petit sentier taillé en travers dans le roc, qui conduisait à un endroit où la muraille de la citadelle était très-basse. Le banquier lui demanda en riant si lui et son frère voulaient faire fortune. Ergine comprit bien le mot, et promit de sonder sur cela Dioclès. Peu de jours après il revint, et se chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avait pas plus de quinze pieds de hauteur, et de lui aider, avec son frère, à exécuter le reste de l'entreprise. Aratus promit de leur donner soixante mille écus si l'affaire réussissait; mais, comme il fallait que l'argent fût déposé chez le banquier pour la sûreté des deux frères, et qu'Aratus ne les avait pas, et ne voulait pas les emprunter de peur d'éventer son secret, ce généreux Achéen prit la plus grande partie de sa vaisselle d'or et d'argent, avec les joyaux de sa femme, et les mit en gage chez le banquier, pour toute la somme. Plusieurs contre-temps fâcheux traversèrent cette noble entreprise; mais rien ne rebuta les intrépides défenseurs de la liberté. Quand tout fut prêt, Aratus ordonna à toutes ses troupes de passer la nuit sous les armes; et, prenant avec

lui quatre cents soldats choisis, dont la plupart ignoraient ce qu'on allait exécuter, et qui portaient avec eux des échelles, il les mena droit aux portes de la ville, le long des murs du temple de Junon. Il faisait un beau clair de lune qui leur fit craindre avec raison d'être découverts. Heureusement il s'éleva du côté de la mer un brouillard épais qui couvrit tous les environs de la ville, et y répandit une grande obscurité. Là, toutes les troupes s'assirent pour ôter leurs souliers, afin de faire moins de bruit en marchant, et de mieux monter sur les échelles. Cependant Ergine, et avec lui sept jeunes braves déterminés, tous équipés en voyageurs, se glissèrent dans la porte sans être apperçus, et tuèrent d'abord la sentinelle et les gardes qui faisaient le guet. En même temps, on applique les échelles aux murailles, et Aratus fait monter promptement avec lui cent des plus résolus, ordonnant aux autres de suivre comme ils pourraient. Il fait aussitôt retirer les échelles, descend dans la ville, et, à la tête de ses troupes, il marche plein de joie, et déjà sûr du succès, vers la citadelle sans être apperçu. En avançant ils rencontrèrent une garde de quatre hommes, qui portaient de la lumière. L'ombre les déroba à leurs regards; et, s'étant tapis contre quelques murailles, ils attendirent ces soldats, qui, venant à passer devant les Achéens, furent attaqués tout-à-coup; trois perdirent la vie. Le quatrième, blessé d'un grand coup d'épée à la tête, s'enfuit en criant que les ennemis étaient dans la ville. Un moment après toutes les trompettes sonnèrent l'alarme, et toute la ville accourut au bruit. Déjà toutes les rues étaient pleines de gens qui couraient çà et là, et éclairées d'une multitude de flambeaux qu'on allumait partout, en bas dans la ville, et en haut sur les remparts de la citadelle. Aratus, sans s'effrayer, continuait son chemin, et s'efforçait de gravir contre des rochers escarpés, parce qu'il avait perdu le sentier qui n'aboutissait à la muraille que par une multitude de circuits très-difficiles. Mais bientôt, comme par une espèce de miracle, la lune dissipant les nuages, et venant à éclairer tout à coup, lui dévoila tout le labyrinthe, jusqu'à ce qu'il fût au pied des fortifications. Alors, par un effet du même bonheur, les nuages se rassemblèrent, et la lune s'étant cachée replongea de nouveau dans une obscurité profonde les assiégeants et les assiégés. Les trois cents

soldats qu'Aratus avait laissés au dehors, près du temple de Junon, étant entrés dans la ville qu'ils trouvèrent pleine de tumulte et de confusion, et ne pouvant rencontrer le sentier qu'avait pris leur chef, se serrèrent tous ensemble au bas du précipice, à l'ombre d'une grande roche qui les cachait, et attendirent dans cet endroit isolé ce que la fortune allait décider de leur sort. Le général des Achéens, pendant ce temps là, se battait vaillamment sur les remparts de la citadelle. On entendait bien le bruit de ce combat, mais on ne pouvait discerner d'où il venait, parce que les cris des guerriers étaient répétés mille fois par les échos d'alentour. Les ennemis se défendaient avec vigueur. Archélaüs, qui commandait pour le roi Antigone, crut pouvoir accabler les Achéens en les chargeant en queue. Il se met à la tête d'un bon corps de troupes, et, au bruit des trompettes il marche contre Aratus, et passe devant les trois cents soldats de ce dernier, sans les appercevoir. Les Achéens le laissent défiler; puis, se levant tout à coup, comme d'une embuscade où ils auraient été placés exprès, ils tombent sur l'ennemi, tuent tout ce qu'ils rencontrent, le mettent en fuite, et viènent au secours de leur général, en poussant des cris de victoire. La lune avait encore une fois dissipé les nuages qui couvraient ses rayons, et luisait dans tout son éclat. A la faveur de sa lumière, les soldats d'Aratus se joignirent bientôt, et firent une charge si vive et si violente, qu'ils chassèrent les ennemis, prirent poste sur la muraille, et se virent entièrement maîtres de la citadelle au lever du soleil, dont les premiers rayons vinrent éclairer leur triomphe. Les Corinthiens se rangèrent alors sous les étendards d'Aratus, qui ne cessa de combattre qu'après avoir arrêté tous les gens du roi de Macédoine, pour assurer sa conquête et la liberté de Corinthe. 244 *ans avant J. C.*

2. Le consul Mummius, ayant succédé à Metellus dans le commandement des troupes romaines, poursuivit avec beaucoup de vivacité la guerre contre les Achéens; et, pour les atterrer tout à coup, il vint mettre le siége devant Corinthe. La ville, outre sa situation avantageuse et sa force naturelle, était défendue par une nombreuse garnison composée de soldats déterminés. Ces troupes s'étant apperçues qu'un corps-de-garde se tenait négligemment

dans son poste, firent une sortie subite, l'attaquèrent vivement, en tuèrent un grand nombre, et poursuivirent le reste jusque près du camp. Ce petit succès enfla singulièrement le courage de ces guerriers; mais il leur devint funeste; car Diæus, leur chef, ayant livré témérairement la bataille aux Romains, qui feignaient de redouter ses forces, tomba dans une embuscade dressée par le consul, fut battu, prit la fuite, et perdit la plus grande partie de ses soldats. Après cette déroute, les habitants perdirent l'espérance de se défendre. Sans conseil, sans chef, sans courage, sans concert, aucun citoyen ne songea à rallier les débris de la défaite pour faire encore quelque résistance, et obliger le vainqueur, qui voulait terminer promptement la guerre, à leur accorder quelque condition supportable. Tous les Achéens, et la plupart des Corinthiens abandonnèrent pendant la nuit leur patrie infortunée, et se sauvèrent où ils purent. Mummius entre dans la ville sans trouver de résistance, et la livre au pillage. Le soldat furieux et avide immole tout ce qui se présente à ses coups, enlève tout ce qui s'offre à son avarice. Les femmes et les enfants sont vendus à l'encan, comme un vil troupeau. Les statues, les tableaux, les meubles les plus précieux, tous les superbes ornements de cette opulente cité sont envoyés à Rome pour décorer cette capitale de l'univers. On renverse les tours et les murailles; on met le feu à toutes les maisons, et pendant plusieurs jours la ville entière n'est plus qu'un incendie. On prétend, sans fondement peut-être, que l'or, l'argent et l'airain fondus ensemble dans cet embrasement, formèrent un métal nouveau et précieux. C'était pour obéir à ses maîtres, et non pas pour son intérêt particulier, que le vainqueur agissait de la sorte. Mummius était aussi désintéressé que grand capitaine. A ses vertus il joignait cette simplicité guerrière, si ordinaire aux Romains dans ces temps là, qui se faisaient gloire d'ignorer les arts d'agrément, et tout ce qui n'a point de rapport avec le grand art de défendre la patrie, et de combattre pour sa grandeur. Il chargea quelques entrepreneurs de faire transporter à Rome plusieurs tableaux et plusieurs statues des plus excellents maîtres. Jamais perte n'aurait été moins réparable. Cependant le consul, en recommandant le soin de ce convoi précieux à ceux à qui il le confiait, les menaça très-sérieusement, si les choses

dont il les chargeait venaient à se perdre ou à se gâter dans la route, de les obliger à en fournir d'autres à leurs frais et dépens.

La ligue Achéenne fut ensevelie sous les ruines de Corinthe; et Rome, toujours inexorable envers les courages obstinés, qui préfèrent une dangereuse liberté à une tranquille servitude, réduisit l'Achaïe entière en province. 145 *ans avant J. C.*

CORIOLES (*siége de*). Les Volsques tourmentaient les Romains par de continuelles attaques. Pour les punir, le siége de Corioles fut résolu. C'était une de leurs plus fortes places. Dans une sortie, les assiégés repoussèrent les Romains jusque dans leur camp. Furieux d'une telle déroute, Marcius, jeune patricien, fait face aux Volsques avec une poignée de braves. Les Volsques plient à leur tour, et regagnent leurs murs. Marcius pénètre avec eux dans Corioles, et la livre au pillage. Il reçut pour récompense le surnom de Coriolan, et le rendit célèbre par sa valeur, son inflexible fermeté et ses malheurs. 493 *ans avant J. C.*

CORNUS (*bataille et prise de*) Les Carthaginois disputaient aux Romains la possession de la Sardaigne. De part et d'autre on y avait conduit des troupes nombreuses. Asdrubal, Magon et Hannon commandaient les Carthaginois; T. Manlius les Romains. Leurs armées se rencontrèrent près de Cornus; le choc fut terrible, le combat long et sanglant. Les Carthaginois prirent la fuite après avoir perdu douze mille hommes, deux mille prisonniers, et tous leurs généraux. Mais le vainqueur mit le siége devant Cornus qui se rendit trois jours après Toute la Sardaigne l'imita et retourna sous la domination romaine. 215 *ans avant J. C.*

CORON (*combat de*). Tandis que les militaires instruits commandaient les armées françaises opposées aux ennemis extérieurs, le sort des armes républicaines était remis, en 1793, dans la Vendée, aux Rossignol et aux Santerre, hommes dont l'ignorance égalait la présomption, qui se croyaient capables de commander, sans avoir la moindre notion de la science militaire. Des revers multipliés furent la suite de leurs opérations mal combinées; de leurs fausses vues résultèrent des défaites continuelles. Au moment où

Rossignol ordonnait, dans les huit premiers jours de septembre 1793, aux divisions des généraux Santerre et Duhoux de marcher en avant sur Chollet, il expédiait en même temps l'ordre, aussi extraordinaire qu'inconcevable, aux colonnes de Luçon et de Fontenay de reprendre leurs premières positions. Chalbos obéit; l'alarme se répandit dans son armée, on y cria à la trahison; la levée en masse déserta. Rossignol désavoua et révoqua son ordre, dont on lui fit appercevoir les funestes conséquences; mais on crut bientôt lui voir l'intention de retomber dans le funeste système des attaques partielles, qui avait jusque là perpétué cette guerre. Suivant ses ordres, Santerre parut, le 17 septembre, à Vihiers, avec huit mille hommes de troupes réglées et dix mille hommes de la levée en masse. Il fit bivouaquer son armée en avant de cette ville, près du château de Coudray-Montbault, ayant ses avant-postes à une demi-lieue de Coron. L'avant-garde prit position le lendemain au matin pout attaquer le village. D'Elbée, à la tête de vingt-quatre mille hommes de l'armée catholique, occupait Coron. A la vue des Républicains, les avant-postes des Vendéens se replièrent pour les attirer et les faire descendre des hauteurs. Santerre, donnant dans le piége, ordonna au général Thurreau, qui commandait son avant-garde, d'entrer dans Coron. Son corps d'armée se mit aussitôt en bataille sur la hauteur de la Grille, à une demi-lieue du village, tandis que les forces vendéennes se déployaient à l'opposite sur les hauteurs du bois de la Roche, ayant Coron et la route du bois de Vezin en face. Les tirailleurs républicains s'éparpillèrent et fouillèrent le village. D'Elbée forma aussitôt le croissant, et balança, avec trois pièces de huit, le feu de l'artillerie des patriotes mise en batterie sur la grande route. Santerre fit avancer de nouvelles troupes et quelques pièces d'artillerie légère pour soutenir ses tirailleurs; mais cette disposition fut si mal exécutée, que l'on y traîna tout le parc d'artillerie. Le village de Coron, enfoncé entre deux hauteurs, en fut engorgé; le mouvement des troupes se ralentit. On voulut dégager le terrain et retirer le canon. Les volontaires, aux prises avec l'ennemi, ne se voyant pas soutenus, se replièrent. Ce mouvement rompit la ligne; et le désordre, se manifestant de toutes parts, devint le signal d'une déroute générale; chacun chercha son salut dans la fuite; les Vendéens fondirent sur les

fuyards. La levée en masse, frappée de plus de terreur, fut plus maltraitée. Tous ceux qui périrent ne succombèrent pas sous le fer des Royalistes, un grand nombre mourut de frayeur et de fatigues. L'épouvante fut telle parmi les Républicains, que plusieurs, se croyant poursuivis et se serrant de près, s'entretuèrent eux-mêmes. Tout fuyait, lorsque, sous les hauteurs de Coucourson, en avant de Doué, deux bataillons se mirent sous les armes et arrêtèrent les débris de l'armée qui courait à Saumur. Santerre prit la position de Doué. D'Elbée s'empara de presque toute l'artillerie de cette division et d'une grande quantité de fusils. Telle fut la fameuse défaite de Coron, plus connue sous le nom de *déroute de Santerre*. On s'indigna contre lui d'avoir rangé processionnellement son armée à Coron, placé son artillerie dans un enfoncement, d'en avoir encombré le village, et d'avoir négligé les hauteurs du bois de la Roche, malgré l'avis de ses guides. Cependant d'aussi graves reproches n'eurent aucunes suites: Santerre parvint à se faire oublier. 17 *septembre* 1793.

CORONA (*affaire de la*). Le général Wurmser, battu par Bonaparte à Castiglione, paraissait vouloir se soutenir à la Corona et Montebaldo. Une telle position inquiétait encore Bonaparte. Masséna marcha sur la Corona, Montebaldo, Preabolo, y prit six pièces de canon et quatre cents Autrichiens *le* 11 *août* 1796.

CORONÉE (*bataille de*). La défaite de la flotte lacédémonienne devant Cnidos ne put abattre le courage du roi de Sparte Agésilas. Campé devant Coronée, en présence des Thébains et des Argiens, il osa leur présenter bataille. Les Grecs se battirent en frères ennemis. Le vaillant roi de Sparte reçut plusieurs blessures; il aurait succombé, sans ses soldats qui se dévouèrent : il ne put jamais rompre le bataillon sacré des Thébains, mais il l'obligea de lui abandonner le champ de bataille et la victoire. 394 *ans avant J. C.*

CORONGOLOY (*prise de*). Les Français disputaient avec courage aux Anglais leurs comptoirs dans les grandes Indes en 1760, quand le colonel anglais Coots attaqua la ville de Corongoloy. Le commandant français Ocknelly

soutint une haute réputation militaire ; ses soldats furent dignes de leur nation, mais il leur fallut céder à un ennemi nombreux, qui possédait une artillerie formidable. Les Français obtinrent seulement une capitulation honorable.

CORSE (*combats de l'île de*). 1. Depuis le douzième siècle, les Génois se disaient les souverains de l'île de Corse, sans avoir pu y faire reconnaître leur puissance. Des dissensions continuelles agitaient ce malheureux pays ; ses habitants étaient trop fiers et trop jaloux de leur liberté pour supporter le joug d'une petite république. Las d'une vaine et fatale souveraineté, les Génois vendirent leurs droits sur la Corse à Louis XV en 1769. On commença par négocier avec le général Paoli. Il avait affaire au ministre de la politique, M. de Choiseul, l'homme le plus généreux de l'Europe ; il était sûr qu'il agirait avec une grandeur héroïque dans les intérêts du roi son maître. Paoli pouvait s'attendre à des honneurs, à des récompenses, mais il était chargé du dépôt de la liberté de sa patrie ; il avait devant les yeux le jugement des nations et de la postérité : quelle que fût son opinion, il ne voulait pas vendre sa patrie ; quand il l'aurait voulu, il ne l'aurait pas pu, les Corses étaient saisis d'un trop violent amour pour la liberté ; lui-même avait redoublé en eux cette passion si naturelle, devenue à la fois un devoir sacré et une espèce de fureur. S'il avait tenté seulement de la modérer, il aurait risqué sa vie et sa gloire. Il eut l'honneur de résister à un roi de France plus d'une année. Aucune puissance étrangère ne le secourut. Quelques Anglais seulement, amoureux de cette liberté dont il était le défenseur, et dont il allait être la victime, lui envoyèrent de l'argent et des armes : car les Corses étaient mal armés, ils n'avaient point de fusils à baïonnette. Quand on leur en envoya de Londres, ils ne purent s'en servir; ils leur préférèrent leurs mousquetons ordinaires; mais leur arme principale était le courage. Ce courage fut si grand, que, dans un des combats livrés près d'une rivière nommée le Golo, ils se firent un rempart de leurs morts, pour avoir le temps de charger derrière eux avant de faire une retraite nécessaire, et leurs blessés se mêlèrent parmi les morts pour affermir cette étonnante barrière. Malgré tant de valeur, ils furent vaincus par le comte de Vaux et M. de Marbœuf. La Corse devint une province de

France, intéressante par sa nombreuse population, les richesses que pouvaient lui procurer l'agriculture et le commerce, et l'influence de sa position dans les guerres avec les puissances de l'Italie. 1769.

2. L'Assemblée constituante avait imprudemment permis à Paoli de retourner en Corse. On lui avait même donné la direction des forces militaires dans un pays peuplé de ses partisans dont les fiers habitants se sentaient disposés à n'obéir qu'à un de leurs concitoyens. Au moment où la Convention prit les rênes de l'empire, la Corse nomma des députés; mais bientôt Paoli, oubliant ce qu'il devait a sa patrie adoptive, entreprit de la séparer de la France, et de soumettre la Corse d'abord à la protection, puis à la domination de l'Angleterre. Les villes de Corte et d'Ajaccio rappelèrent leurs députés à la Convention nationale, proclamèrent Paoli généralissime de leur armée, et attaquèrent sous ses ordres les troupes de la République. Nommé président de la Consulta, on le vit punir de mort les partisans de la France, proscrire Casabianca et Salicetti. Pour arrêter cette rébellion, la Convention envoya en Corse le représentant Lacombe-Saint-Michel. Sa première opération fut de réunir une petite armée, composée de gardes nationales, d'infanterie légère, de gendarmerie, de matelots et des garnisons qui étaient en Corse. Enhardi par les Anglais, maîtres de la Méditerranée, le général Paoli s'était emparé de Murato. A cette nouvelle, le général Saint-Michel quitte Calvi, se rend à Saint-Florent, menace Bigulia, Murato, et vient fondre, à la pointe du jour, sur le poste de Farinole, défendu par des pièces de campagne et par un chef décidé à vendre chèrement sa vie. Le combat fut opiniâtre et sanglant. Le général Saint-Michel y fut blessé. Malgré l'effort des révoltés, il se rendit maître de tous les postes qui fermaient la vallée entre le cap Corse et les villes restées fidèles à la France. Cette victoire intimida les ennemis; mais Toulon ayant été reprise, toutes les forces anglaises qui en sortirent, tournèrent vers la Corse. Douze mille Anglais débarquèrent vers le golfe Saint-Florent. Le général Saint-Michel, qui n'avait que douze cents hommes, disputa le terrain pied à pied; mais enfin, accablé par le nombre, il se retira à Saint-Florent et y resserra ses lignes. Les Anglais prirent ce mouvement pour un signe de faiblesse. Ils

ne se trompaient pas, mais ils ne furent pas assez hardis pour profiter de la position critique où il se trouvait. Une ruse tira le général français de ce péril. Il fait venir le capitaine d'un vaisseau ragusain, mouillé à Bastia, lui remet mystérieusement une lettre pour le consul de France à Gênes, lui compte une somme, lui en promet une beaucoup plus considérable s'il parvient à soustraire cette lettre à la vigilance des croiseurs anglais. Il instruisait le consul de l'échec qu'il avait éprouvé à Saint-Florent, mais il lui marquait en même temps qu'il avait pris une nouvelle position, où il avait tendu aux Anglais un piège tel, que, s'ils y tombaient, il n'en échapperait pas un seul. A peine sorti de Bastia, l'avide Ragusain ne manqua pas de vendre sa dépêche à l'amiral anglais. La ruse réussit, les Anglais n'osèrent de six semaines attaquer Bastia. Pendant ce temps, le général Lacombe eut le temps de se fortifier, mais les Anglais de leur côté avaient fait venir des Napolitains pour les aider. Vingt vaisseaux de ligne de S. M. britannique croisaient en outre dans ces parages pour y empêcher l'entrée d'aucun secours. Fiers de leur nombre, les Anglais sommèrent Bastia de se rendre. Le général français répondit qu'il était prêt à les recevoir avec des boulets rouges. Dès le soir, une de leur frégate parut dans la rade, et s'embossa devant la ville. Placé à la batterie la plus avancée, le général lui laissa jeter ses ancres, mais en même temps donna l'ordre à toutes les batteries de tirer dessus. Dès le cinquième boulet, le feu prit à la frégate. Malgré les secours de vingt vaisseaux, elle brûla pendant douze heures, puis s'engloutit dans les flots. Le général Lacombe semblait avoir fait passer son courage dans le cœur de tous les soldats; on voyait les habitants rivaliser de valeur avec les grenadiers, et des femmes délicates apporter à l'envi des sacs de terre pour former des batteries. Tant de dévouement et d'intrépidité auraient mérité plus de succès; mais les assiégés, ne recevant aucun secours, furent obligés de se rendre aux Anglais. Bientôt Calvi éprouva le même sort; elle ne se soumit qu'après avoir été réduite en cendres. Les partisans de la France furent obligés de fuir en 1793, et cet état dura jusqu'au moment où le général Bonaparte fit la conquête de l'Italie.

3. Pendant que Bonaparte soumettait l'Italie, ses regards

se portèrent sur sa patrie, supportant impatiemment le joug de l'Angleterre, qui l'avait asservie. Paoli, chassé de cette île, n'avait pas recueilli les fruits de sa trahison. Au lieu d'un gouvernement libre et représentatif, promis par le monarque anglais, un vice-roi dominait despotiquement sur la Corse; on y regrettait les Français. Au moment où le monde fut rempli de la renommée du vainqueur de l'Italie, Ajaccio s'enorgueillit de lui avoir donné le jour. Tous les cœurs se tournèrent vers ce héros, la gloire de sa patrie et le bouclier de la France. On n'envisagea plus les Anglais qu'avec horreur. Leurs garnisons n'osèrent sortir de leurs quartiers, le vice-roi fut insulté au moment où il visitait l'intérieur de l'île, et renvoyé honteusement à Bastia; on refusa de payer les tributs à l'Angleterre et de reconnaître l'autorité britannique. Tout annonçait en Corse une révolution en faveur de la France et la prochaine expulsion des Anglais, quand le général Gentili parut. Instruit des dispositions du peuple et de son mécontentement contre l'Angleterre, Bonaparte l'avait envoyé à Livourne avec une simple division de gendarmerie. Réuni avec les réfugiés corses, le général de brigade Casalta s'embarqua à Livourne, trompa la vigilance des croiseurs anglais, et vint aborder non loin de Bastia, le 20 octobre 1796. Au moment de son débarquement, un nombre considérable de patriotes se joignirent à lui, et l'on marcha aussitôt sur Bastia. Maître des hauteurs, fortement appuyé par les citoyens, le général Casalta somma les Anglais, qui tenaient encore dans le fort, de se rendre dans une heure. Cette garnison était de trois mille hommes; quelques vaisseaux anglais mouillés dans la rade menaçaient de foudroyer cette place; tout faisait croire à une résistance : on s'attendait de combattre. Tout à coup les Anglais abandonnent la citadelle, fuient vers le port, et se jètent en désordre sur leurs vaisseaux. Leur précipitation est telle, que si les Français eussent fondu sur eux au moment de leur embarquement, ils eussent exterminé les Anglais. On parvint à leur faire huit à neuf cents prisonniers, et à saisir une grande partie de leurs magasins, dont ils ne purent assez tôt charger leurs vaisseaux. Casalta, maître de Bastia, marche sur Saint-Florent avec deux pièces de canon. Une journée lui suffit pour forcer les gorges de San-Germano. Deux vaisseaux, embossés sur le chemin qui conduit à Saint-Florent, ne purent retarder sa marche; il entra dans cette ville,

fit prisonnière une partie de la garnison anglaise, prit quelques mortiers et des canons qui défendaient la place. Craignant dès ce moment le feu des batteries de terre, l'escadre anglaise se retira hors de la portée du canon. Le vice-roi suivi des troupes, fuyant de Bastia, se réfugia à Porto-Ferraïo. Peu de jours après, la garnison de Bonifacio se rendit, et le chef de bataillon Bonnelli parut devant Ajaccio. Bientôt il fut joint par le général Gentili, qui avait mis à la voile de Livourne avec le reste des réfugiés. Les Anglais, manquant de vivres, ayant des vaisseaux mal équipés, une armée dans le plus complet dénuement, devenus odieux aux Corses par leurs exactions et leur tyrannie, n'osèrent tenir nulle part devant les Français. En trois semaines ils furent chassés de tous leurs postes. La gloire de Bonaparte fut le principal mobile de cette révolution, qui attacha la Corse par des liens indissolubles à l'empire français. *Octobre* 1796.

CORYQUE (*bataille de*). Toujours malheureux contre les Romains, Antiochus épuisait ses états d'hommes et d'argent, pour soutenir une guerre désastreuse, mais son orgueil ne pouvait supporter de demander la paix à des conditions déshonorantes. Il avait été vaincu sur mer l'année précédente, en attendant les Romains. Son conseil résolut de tenter si l'on serait plus heureux en les attaquant. Polyxenidas reçut ordre d'aller assaillir la flotte romaine. Il la trouva sous le mont Coryque en Ionie, et donna sur-le-champ le signal du combat. Les Romains déployèrent leur valeur ordinaire, et obtinrent de semblables succès Vingt-trois galères syriennes tombèrent en leur pouvoir. Polyxenidas prit encore la fuite. 190 *ans avant J. C.*

CORYCE (*bataille navale de*). Les Romains n'étaient pas moins redoutables sur mer que sur terre à Antiochus-le-Grand, roi de Syrie. L'amiral romain Livius, commandant cent gros vaisseaux, rencontre quatre-vingts galères de Syrie près du port de Coryce en Cilicie. Soutenu des vaisseaux d'Eumène, roi de Pont, il cingle droit aux ennemis, et ordonne l'abordage. En un instant les galères de Syrie sont remplies de Romains, portant partout la mort et la terreur. Le général syrien Polyxenidas ne put soutenir long-

temps une aussi rude attaque ; il se dérobe par la fuite à la fureur du vainqueur, ayant perdu vingt-trois galères. 191 *ans avant J. C.*

COSSARIA (*combat de*). Au moment où le général Augereau forçait, le 13 avril 1796, les gorges de Millesimo, les généraux Mesnard et Joubert, après avoir chassé les Autrichiens et les Sardes de toutes les positions environnantes, enveloppaient par une manœuvre rapide et hardie un corps de quinze cents Autrichiens, à la tête duquel se trouvait le général Provera. Loin de poser les armes et de se rendre prisonnier, Provera se retira sur le sommet de la montagne de Cossaria, et se retrancha dans les ruines d'un vieux château extrêmement fort par sa position. Cette manœuvre courageuse et une résistance opiniâtre pouvaient déconcerter les plans du général Bonaparte. Augereau fit avancer sur-le-champ son artillerie ; on se canonna plusieurs heures. Ennuyé de voir sa marche arrêtée par une poignée de monde, Bonaparte fit sommer Provera de se rendre. Cherchant à gagner du temps, Provera demanda à parlementer, et persistait toujours dans des conditions peu raisonnables : la nuit s'avançait. Fatigué de ces lenteurs, Augereau fait former ses troupes sur quatre colonnes, et marche sur le château de Cossaria. Déjà Joubert, grenadier pour la taille et le courage, bon général par ses connaissances et ses talents militaires, avait passé avec sept hommes dans les retranchements ennemis, lorsqu'il fut frappé d'une balle à la tête, et renversé ; ses soldats le croient mort, ralentissent leur marche, puis rétrogradent. La seconde colonne s'avançait dans un profond silence vers l'endroit qu'elle voulait attaquer ; les soldats avaient encore l'arme au bras, quand le général Banel, leur commandant, est frappé mortellement au pied des retranchements ennemis. L'adjudant-général Guénin, commandant la troisième colonne, éprouve le même sort : la nuit, qui survint, suspendit seule les efforts des combattants. Bonaparte, craignant néanmoins de voir Provera profiter de son obscurité pour se faire jour l'épée à la main, fit réunir tous ses bataillons, et les plaça derrière des épaulements formés par des tonneaux, et garnis de batteries d'obusiers à demi-portée de fusil. Augereau continua de bloquer Provera le lendemain, tandis que Bonaparte achevait de vaincre à Millesimo. Voyant l'impossibilité d'être

secouru, manquant de vivres, Provera se rendit prisonnier de guerre avec ses troupes. 13 *avril* 1796.

COSSÉENS (*défaite des*). Alexandre, à son retour des Indes, venait de perdre Ephestion, le plus fidèle de ses amis. Après avoir honoré sa mémoire par de magnifiques funérailles, il voulut rendre cette époque célèbre par un exploit guerrier. Dans les montagnes de la Médie existaient les Cosséens; c'était une nation belliqueuse qu'aucun roi de Perse n'avait jamais pu dompter. Quarante jours suffirent à Alexandre pour les exterminer tous; il appela cette expédition le sacrifice des funérailles d'Ephestion : ce fut sa dernière. *L'an* 323 *avant J. C.*

COSSÉIR (*prise et affaire de*). 1. Le général Belliard prit possession, le 29 mai 1798, de Cosséir, port le plus méridional de l'Egypte sur la Mer-Rouge; il y trouva un fort muni de quelques pièces de canon. Ce poste aurait pu devenir d'autant plus important pour les Français, s'ils s'y fussent maintenus, qu'il leur ouvrait un passage dans les mers de l'Inde. La violence n'eut aucune part dans cette occupation; les marchands de ce port étaient venus demander au général Desaix de les prendre sous sa protection; il avait accédé à leur demande. 29 *mai* 1798.

2. Le général Belliard se hâta de mettre le fort de Cosséir en état de défense, et d'y laisser pour y commander le général Donzelot; on ne tarda pas à sentir combien étaient prudentes ces mesures. L'occupation de Cosséir portait trop d'ombrage aux possessions anglaises dans les Indes; elle présentait trop d'avantage pour la communication entre les Français d'Egypte et ceux des îles de France et de la Réunion pour que le gouvernement britannique ne se hâtât pas de tenter de leur enlever ce poste intéressant. Le 14 août, deux frégates anglaises s'embossèrent devant le fort le Cosséir, et le canonnèrent aussitôt. Quatre heures après, douze chaloupes furent mises à la mer, portant des hommes de débarquement; mais elles virèrent de bord en appercevant les soldats français : les frégates continuèrent leur feu toute la nuit. Le lendemain, ces deux bâtiments changèrent de position pour battre le fort en brèche, en même temps qu'un débarquement de trois cents hommes s'exécutait au village où la veille l'ennemi n'avait osé aborder. Les chasseurs de la

vingt-unième, qui étaient embusqués, les laissèrent s'y engager, puis les accueillirent d'un feu tellement vif, que les Anglais dans leur fuite abandonnèrent leurs morts et leurs blessés. Les frégates continuèrent de battre en brèche, et tentèrent vers le soir un nouveau débarquement au sud du port. Le général Donzelot, devinant leur dessein, embusqua encore quelques troupes, de manière que les ennemis, ayant à essuyer un feu de front et de flanc, furent obligés de rembarquer avec autant de précipitation que le matin. Tant d'échecs successifs ne dégoûtèrent point les Anglais; leur canonnade continua, ils mirent à terre, le 16, quatre cents hommes, une pièce de six et les munitions nécessaires. On attaque les débarqués, on court sur leur canon; tout fuit devant les baïonnettes françaises : la pièce et ses agrès sont abandonnés sur la plage. Enfin, après un feu non interrompu de soixante-quatre heures, les frégates anglaises mirent à la voile, et disparurent. On trouva sur le rivage plus de six mille boulets, témoins irrécusables de la vivacité du feu des frégates ennemies et du courage français, qui sut repousser une attaque aussi violente. 14 *août* 1798.

COSTHEIM (*affaire de*). Championnet, après s'être rendu maître de Dusseldorff, s'avança vers la Nidda, et attaqua le village de Costheim, près de Cassel, si malheureusement célèbre par la mort de six mille français ou Prussiens dont les ossements blanchis couvraient encore la plaine; ce poste fut perdu et pris six fois. Le canon de Cassel, les batteries flottantes du capitaine Williams sur le Mein, rompaient les rangs des Français, qui se reformaient toujours. L'ennemi, acharné pour se défendre, n'en sortit qu'à la nuit à travers des ruines et des cendres enflammées. » Dans ce combat terrible, l'un des plus meurtriers où je me sois trouvé, dit Championnet dans ses mémoires, un officier de la cinquante-neuvième demi-brigade fait prisonnier, s'apperçoit que nos tirailleurs cessent leur feu, dans la crainte de le blesser; il s'écrie d'une voix forte, au milieu des soldats autrichiens qui l'entraînaient : *Camarades! tirez toujours*. » On se battit corps à corps; les soldats désarmés employaient les dents, dans leur fureur, comme des armes offensives. Tout l'état-major de Championnet a vu à l'hôpital d'Hocheim un soldat français qui avait un doigt coupé par les dents d'un Autrichien. *septembre* 1795.

COTYÉE (*bataille de*). Les Isaures, peuples barbares de la Syrie, desirant se venger de l'empereur Anastase, qui les avait chassés de Constantinople, se révoltèrent. Cinquante mille hommes prirent les armes, et déférèrent le commandement à Lilinge, autrefois nommé par Zenon, gouverneur de l'Isaurie. Ils rencontrèrent l'armée romaine près de Cotyée dans les plaines de la Phrygie. Les talents de leur capitaine et la valeur des Isaures leur promettaient des succès; mais Lilinge fut tué dès le commencement du combat. La consternation et le désordre se mirent parmi ses troupes, dont on fit un grand carnage. Cette victoire aurait terminé la guerre, si les Romains eussent aussitôt poursuivi leurs succès, au lieu de laisser à leurs ennemis le temps de se retrancher dans de bons postes. *An* 492.

COURCELLES (*journée de*). Philippe-Auguste marchait au secours de Gisors avec environ trois cents fantassins et quelques gendarmes, quand il fut attaqué à l'improviste à Courcelles par l'armée de Richard, roi d'Angleterre. La partie n'était point égale. *Fuyons, Sire!* dit Mauvoisin, *et rentrons dans Mantes. — Moi?* dit Philippe, *que je rentre et que je fuie devant mon vassal! Non, on ne me reprochera jamais une telle lâcheté! Qui veut vivre ou mourir avec moi me suive.* Il dit, et se jète au milieu des bataillons anglais, les enfonce, les renverse, et s'échappe. Le pont de Gisors se rompt sous les pieds des chevaux de sa troupe; il tombe dans l'Epte, rivière peu large, mais profonde, et la traverse à la nage à la vue de ses ennemis. Cette journée coûta la vie à vingt seigneurs de sa cour; plus de cent français demeurèrent prisonniers. 1195.

COURTRAI (*siéges et batailles de*). 1. Les Flamands, supportant impatiemment la domination de Philippe-le-Bel, se révoltèrent contre ce prince en 1302. Sous la conduite d'un artisan nommé Leroi, soixante mille paysans mal équipés, ignorant le métier des armes, vinrent assiéger Courtrai. A cette nouvelle, Philippe envoya le comte d'Artois pour réduire ces rebelles; il lui donna une armée de quarante mille fantassins et de sept mille chevaux. Le comte, bon général, mais trop impétueux, résolut d'attaquer les Flamands dans leurs retranchements. Le comte de Nesle, connétable de France, habile capitaine, trouvant cette

entreprise trop hasardeuse, y montra quelque opposition; le comte d'Artois lui reprocha publiquement de vouloir épargner une populace séditieuse, parce qu'il avait marié sa fille au comte de Flandre. *Vous verrez*, lui répondit le comte, *que je ne suis pas un traître. Vous n'avez qu'à me suivre; je vous mènerai si loin, que vous n'en reviendrez jamais*. On donne le signal; le comte et le connétable fondent sur les Flamands. Toute l'armée se précipita en aveugle et sans ordres sur ces paysans, que l'amour de la liberté avait transformés en héros; ils tinrent ferme, et la folle confiance des Français les fit donner dans des marais profonds, où près de vingt mille hommes périrent sans pouvoir mettre l'épée à la main. Le comte d'Artois, le connétable, et l'élite de l'armée française, expirèrent sur le champ de bataille, couverts de blessures; quatre mille paires d'éperons dorés, dépouilles d'autant de gentilshommes, ornèrent le triomphe des vainqueurs, qui entrèrent aussitôt dans Courtrai. 1302.

2. Louis X vint treize ans après bloquer les Flamands rebelles dans Courtrai. Pour cette fois, ils n'eurent pas besoin de combattre. Des pluies continuelles empêchèrent le roi de France de pousser ses travaux; toute son armée était dans l'eau jusqu'aux genoux. La famine devint bientôt extrême dans son camp; nuls vivres ne pouvaient aborder d'un camp où trente chevaux pouvaient à peine traîner un tonneau de vin : il fallut se retirer honteusement, laissant dans la fange, équipages, armures et tentes. Furieux de ce revers, Louis jura que, s'il vivait l'été suivant, il n'accorderait aucun quartier aux Flamands, s'ils ne se rendaient à discrétion; la mort du monarque français délivra ces peuples du fléau de la continuation de la guerre. 1315.

3. Les ducs d'Orléans et d'Enghien se présentèrent, en 1646, devant Courtrai; cette ville n'avait qu'un endroit bien fortifié; on attaqua précisément de ce côté : cette faute fit durer le siége quinze jours. A peine les Français eurent-ils formé leurs lignes, que le duc de Lorraine et le général Caracène se montrèrent à la tête de leur armée. Chaque jour ils renouvelaient de si vives attaques sur les retranchements français, qu'ils effrayèrent tellement l'abbé de la Rivière, favori de Monsieur, qu'il proposa de lever

le siége. Le maréchal de Gassion s'opposa à une telle honte, mais ne put empêcher le favori de faire accorder une capitulation très-favorable au gouverneur de Courtrai. On garda peu cette ville; l'archiduc Léopold la reprit en 1648.

4. Louis XV prit aussi Courtrai, en 1744, puis l'abandonna par la paix de 1748. Tel est le sort de cette cité, située sur l'ancienne extrémité de la Flandre et de la France, qu'elle supporte toujours les premiers coups de la guerre, de manière qu'elle a été prise et reprise vingt fois depuis 1302 jusqu'en 1800.

5. Au moment où la France déclara la guerre à l'Autriche, en 1792, leurs armées demeurèrent en Flandre quelque temps stationnaires. Dumourier, alors ministre des affaires étrangères, se plaignait de cette inaction, lorsque le maréchal Luckner, commandant l'armée du Nord, sollicita du conseil de Louis XVI la permission de faire une incursion sur les états autrichiens. Courtrai, Ypres et Menin devaient être d'abord attaqués. Au moment où le maréchal demandait une permission d'attaquer, on lui envoya un ordre formel avec l'assurance de faire suivre son mouvement par Lafayette, commandant l'armée des Ardennes. Le 17 juin, les Français se présentèrent presque en même temps devant Ypres, Menin et Courtrai. Les deux premières villes se rendirent sans combat. Le colonel Mylius entreprit de défendre les dehors de Courtrai avec douze cents hommes contre une armée de vingt mille hommes. Cette faible garnison, répartie avec talent, arrêta pendant une heure et demie les troupes françaises par une vive fusillade. Pendant cette action, Luckner, se montrant avec audace aux premiers rangs, semblait se croire encore à la tête des partisans qu'il avait conduits avec tant de gloire dans ses premières années. Son état-major, effrayé de ses continuels dangers, osa lui représenter qu'il devait sa conservation à l'armée dont il était général : *Bon, mes amis!* répond le vieillard, *les balles respectent les braves*. L'infanterie autrichienne céda, et Luckner s'établit dans Courtrai. Les généraux autrichiens effrayés portèrent aussitôt des forces vers ce point. Le mouvement de Luckner n'avait pas été soutenu. Les Belges n'avaient pas fait le moindre mouvement en faveur des Français. Luckner

n'avait rien perdu de son courage dans une action, mais l'âge lui avait enlevé l'audace qui fait concevoir de vastes plans et l'ardeur qui les exécute; il craignait d'ailleurs de se compromettre dans ces temps difficiles. Inquiet sur sa position, ses démarches furent timides; il se contenta d'envoyer à la découverte l'adjudant-général Jarry vers Harlebecke et Deynse, sur les rives de la Lys. Pendant son inaction, les troupes autrichiennes se grossirent, surprirent le poste d'Harlebecke, et vinrent ensuite attaquer les avant-postes de Courtrai. Une action très-vive eut même lieu dans un de ses faubourgs, qui fut incendié par les Français en retraite. Luckner, craignant de perdre ses équipages, ou de sacrifier ses troupes, ordonna d'évacuer Courtrai, le 30 juin, et les Autrichiens y entrèrent le lendemain. *Du 17 au 30 juin* 1792.

6. Lors de l'invasion de Dumourier, Courtrai tomba encore, sans coup férir, en novembre 1792, au pouvoir des Français, après la bataille de Jemmappes. La défaite de Nerwinde la rendit de même aux Autrichiens, au printemps suivant.

7. Le comité de salut public, qui régissait la France en 1794, envoya au commencement de la campagne, pour toute instruction à ses généraux, l'ordre de vaincre. Condé, Valenciennes et le Quesnoi étaient au pouvoir des Autrichiens, quand Pichegru prit le commandement et la terrible responsabilité qui pesait alors sur des généraux malheureux. Son génie devait, dans cette circonstance difficile, lui inspirer des plans heureux, dont la valeur française et les talents de ses lieutenants lui garantissaient suffisamment l'exécution. Turenne, consulté par le grand Condé sur la conduite à tenir dans une guerre de Flandre, répondit : *Faire peu de siéges et livrer beaucoup de combats. Quand vous aurez rendu votre armée supérieure à l'ennemi par le nombre et par la bonté des troupes, quand vous serez maîtres de la campagne, les villages vous vaudront des places; mais on met son honneur à prendre une ville forte bien plus qu'aux moyens de conquérir aisément une province.* Cette sentence d'un grand maître fut la véritable instruction de Pichegru. Ce que Turenne, gêné par l'impérieux Louvois, n'osa faire, Pichegru l'exécuta et réussit. Il lui eût fallu

perdre plus de cent mille hommes, dépenser cent millions, risquer dix batailles, pour reprendre aux Autrichiens les places de la Flandre française; les soldats républicains ne tenaient plus dans ces plaines sans cesse arrosées de leur sang, dans des combats malheureux. Pichegru laissa seulement des forces considérables devant Guise et Cambrai, et tenta en même temps une puissante diversion en ordonnant l'invasion de la Flandre maritime. Trente mille hommes, rassemblés sous Lille, aux ordres du général Souham, et vingt mille, commandés par Moreau, s'avancèrent. Souham marcha sur Courtrai par tous les chemins qui sont à la droite de Menin, força tous les postes, et entra dans Courtrai. *Le* 26 *avril* 1794.

8. Étonnés d'une marche aussi audacieuse qu'inattendue, les Impériaux rassemblèrent leurs troupes, cantonnées aux environs de Tournai; ils voulurent secourir Menin, et furent battus au mont Castrel. Cherchant à couvrir la Flandre, le général Clairfait entreprit de chasser les Français de Courtrai, et vint les y attaquer, le 10 mai, par la gauche de la Lys. Leurs troupes firent une forte résistance et forcèrent l'ennemi à la retraite. Le lendemain, l'ordre fut donné d'attaquer Clairfait à trois heures après midi. On devait faire une sortie au moment où les généraux Magdonald et Malbranck, ayant passé la Lys à Menin, devaient prendre à dos l'ennemi. Le général Clairfait avait établi sept batteries depuis la chaussée de Bruges jusqu'à celle de Menin; deux d'entre elles vomissaient la mitraille sur les seuls défilés par où les Français pussent passer pour se mettre en bataille. Les maisons des faubourgs, les bleds, et les colzats étaient remplis de tirailleurs autrichiens; leurs bataillons et leurs escadrons formaient un arc dans la plaine. Tant d'obstacles réunis n'effrayèrent pas nos jeunes soldats; ils firent leur sortie au milieu des boulets et des décharges de mitraille qui emportaient des rangs entiers; ils parvinrent à se développer, et se battirent avec tant d'acharnement jusqu'à dix heures du soir, que le général Clairfait vaincu profita de l'obscurité de la nuit et d'un brouillard épais pour faire sa retraite sur Thielt, laissant sur le champ de bataille ses morts et ses blessés. Le général autrichien Waneckeim y perdit la vie. Cette victoire eût été décisive, si Magdonald eût pu faire arriver à temps ses troupes fatiguées par des marches con-

tinuelles. Les nouveaux soldats français montrèrent, dans cette bataille, de quelle émulation ils étaient animés; c'était le second combat qu'ils livraient aux Autrichiens: ils virent les morts et les blessés portés à travers leurs rangs; ce spectacle déchirant fit couler leurs larmes sans ébranler leur courage. Deux fois repoussés, ce fut avec la terrible baïonnette qu'à la troisième charge ils enfoncèrent les rangs ennemis et décidèrent la victoire. 10 *mai* 1794.

9. L'empereur, trompé par les succès de sa dernière campagne, s'était rendu en personne sur la frontière de Flandre. Il vint à Tournai avec un corps de vingt mille hommes, commandé par le prince de Cobourg. Réuni avec le duc d'Yorck, commandant l'armée anglaise et hanovrienne, ils formèrent le téméraire projet de bloquer la portion de l'armée française établie à Courtrai. Leurs mouvements furent concertés avec ceux du général Clairfait. Le 17 mai 1794, le duc d'Yorck partant de Tournai avec quarante-cinq mille hommes, attaqua le camp de Sainghin; et se rendit maître de tous les postes sur la droite de la grande route de Lille à Courtrai. Clairfait sortit en même temps de Thielt avec vingt-cinq mille hommes, passa la Lys à Warwick et Commines, et vint prendre position sur les hauteurs de Lincelles et Blaton. Encore trois quarts d'heure de marche, il opérait sa réunion avec le duc d'Yorck, et coupait toute communication entre Lille et Courtrai. Heureusement, soit impossibilité, soit lenteur, soit négligence, il n'opéra pas cette jonction. Pichegru, s'appercevant du danger, ordonna, dès la pointe du jour, d'attaquer le duc d'Yorck. La résistance fut vigoureuse, et le combat le plus opiniâtre dura toute la journée; enfin l'audace et la constante bravoure des soldats français firent pencher la victoire de leur côté. L'armée anglaise, hanovrienne et autrichienne fut enfoncée, mise en déroute, et s'enfuit à Tournai, laissant sur le champ de bataille une quantité prodigieuse de morts et de blessés, quinze cents prisonniers, beaucoup de chevaux de selle et de trait, soixante pièces de canon, une grande quantité de bagages et de caissons, deux étendards et deux drapeaux.

Le même jour, le corps du général Clairfait fut attaqué par le général Moreau. Supérieurs en nombre, ayant l'avantage des positions, les Autrichiens eurent un moment de

succès; l'avant-garde française plia, et les charrois qui étaient à Allein avec le parc se mirent en déroute, et se replièrent sur Lille. Ce mouvement dura peu; l'avantage remporté sur le duc d'Yorck anima ces troupes d'une nouvelle ardeur. On poursuivit vivement Clairfait sur la Lys, et l'on ne parlait de rien moins que de le forcer de se rendre, ou de traverser la rivière à la nage s'il y passait la nuit. Le général Clairfait profita de ses ténèbres pour échapper à ce danger en repassant la Lys. 17 *mai* 1794.

COUTRAS (*bataille de*). Henri de Bourbon, roi de Navarre, voulait joindre une armée d'Allemands et de Suisses qui venaient à son secours; mais il fut arrêté près de Coutras par le duc de Joyeuse, qui depuis long-temps cherchait à lui livrer bataille. « L'armée de M. de Joyeuse, dit Péréfixe, était toute brillante d'or, de clinquant, d'armes damasquinées, de plumes à gros bouillons, d'écharpes en broderie, de casaques de velours, dont chaque seigneur, suivant la mode de ce temps-là, avait paré sa compagnie. Celle du roi de Navarre était toute couverte de fer, n'ayant que des armes grises et sans aucun ornement, de grands collets de buffle et des habits de fatigue. La première avait l'avantage du nombre, six cents chevaux et mille hommes de pied plus que l'autre, mais elle était la moitié de nouvelles troupes, elle manquait d'ordre et de discipline; elle avait un général sans autorité, cent chefs au lieu d'un, tous jeunes gens élevés dans les délices de la cour de Henri III, avec beaucoup de cœur, mais sans beaucoup d'expérience. L'autre était composée de soldats d'élite, des vieux débris de Jarnac et de Montcontour, de gens nourris dans le métier, endurcis par le choc continuel de l'adversité et des combats. Elle avait à sa tête trois princes du sang, le roi de Navarre, le prince de Condé, et le comte de Soissons; le premier d'entre eux bien obéi et révéré comme présomptif héritier de la couronne, l'amour des soldats et l'espoir des bons Français. Elle était outre cela armée de la nécessité de vaincre ou de mourir, qui est plus forte que ni l'acier, ni le bronze. »

Comme on est sur le point de se battre, bientôt le ministre qui, selon l'usage des Protestants, doit faire la prière, annonce publiquement à Henri que le ciel ne bénira point ses armes qu'il n'efface le scandale qu'il a donné à la

Rochelle en débauchant une fille de condition, et s'il ne rend à cette famille distinguée l'honneur qu'il lui a ravi. Le roi de Navarre eût pu trouver le moment de cette remontrance déplacé ; il se met à genoux, demande pardon à Dieu de sa faute ; jure que, s'il échappe aux dangers qu'il va courir, il fera aux offensés toutes les réparations qu'ils pourront souhaiter. Cette soumission, également politique et chrétienne, est suivie de la prière générale. Le duc de Joyeuse voyant les Huguenots à genoux, s'écrie en se moquant d'eux : *Ils sont à nous ; ils tremblent, les poltrons.* — *Non, non, Monsieur, n'en croyez rien*, lui dit de Vaux ; *ils font maintenant les dévots, mais tantôt ils combattront comme des lions.* Au commencement de l'action, le roi de Navarre se tourne vers les princes de Condé et de Soissons, et leur dit avec cette confiance qui précède la victoire : *Souvenez-vous que vous êtes du sang des Bourbons : et, vive Dieu ! je vous ferai voir que je suis votre aîné.* — *Et nous*, répondent les princes, *nous vous montrerons que nous sommes de bons cadets.* L'action commença sur les neuf heures du matin. Les Catholiques eurent d'abord l'avantage. Le marquis de Lavardin et le capitaine Mercure donnèrent avec tant d'impétuosité sur la troupe de la Trimouille et de Harambures, commandants des soldats Gascons, qu'elle est enfoncée. Les autres troupes, que Henri ne louait pas ordinairement autant, se mettent alors à crier avec Montausier : *Au moins on ne dira pas que ce soient là des Saintongeois, ni des Poitevins.* Les Gascons frémissent de rage, mais toute la vengeance qu'ils en tirent en ce moment est de surpasser en courage ces vaillants hommes. La Trimouille, abandonné de ses gens, se retira à l'escadron du vicomte de Turenne, qui dans le moment est enfoncé par le capitaine catholique Montigny. Les Catholiques, voyant la cavalerie des Protestants en déroute, crient victoire ; mais l'artillerie du roi de Navarre était bien placée ; elle fit un feu si terrible, qu'elle arrêta bientôt leurs succès. Pour se garantir de ces décharges, les Catholiques firent un mouvement qui dérangea leur ordre de bataille. Le duc de Joyeuse avait si mal placé ses canons, qu'ils ne causèrent aucun dommage aux Protestants. Les capitaines Montgommery et Belsunce, commandant l'aile gauche de l'armée des Huguenots, ayant vu ce désordre, crient à leurs soldats : *Enfants, il faut périr,*

mais il faut que ce soit au milieu des ennemis : allons, l'épée à la main, il n'est plus question d'arquebuses. A la tête d'un bataillon de trois cents hommes, ils marchent sur l'infanterie catholique, et l'enfoncent. Leur exemple est suivi. L'infanterie de l'aîle droite de l'armée du roi de Navarre ne se comporta pas avec moins de valeur ; les régiments de Picardie et de Tiercelin sont mis en déroute par le capitaine Charbonnières. Ainsi l'infanterie des Huguenots réparait de tous côtés la déroute de leur cavalerie. Pour en profiter, le duc de Joyeuse s'avança pour attaquer les escadrons du prince de Condé et du roi de Navarre, qui n'avaient pas encore donné. Le duc sépara sa cavalerie en trois corps pour assaillir en même temps les escadrons des trois princes, mais elle le fit avec si peu d'ordre, qu'elle fut bientôt mise en déroute par de vieux soldats accoutumés à recevoir avec intrépidité les plus rudes charges de leurs ennemis, à les repousser avec audace. Comment n'auraient-ils pas fait des prodiges de valeur pour défendre Henri qui les surpassait encore en intrépidité dans cette journée? S'appercevant dans la chaleur de l'action que quelques-uns des siens se mettent devant lui à dessein de couvrir et de défendre sa personne, Henri leur crie : *A quartier, je vous prie, ne m'offusquez pas ; je veux paraître.* En effet, il enfonce les premiers rangs des Catholiques, fait des prisonniers de sa main, et va jusqu'à colleter le brave Château-Regnard, cornette de gendarmes, en disant d'un ton qui n'est qu'à lui : *Rends-toi, Philistin.* Dans ce moment, le roi de Navarre courut le plus grand danger. Un gendarme donna sur son casque plusieurs coups du tronçon de sa lame ; mais un des siens accourut, et tua le gendarme. Dès l'instant où la troupe de Joyeuse est enfoncée, la déroute des Catholiques est complète. Saint-Luc, un des principaux officiers de l'armée Catholique, rencontrant Condé qui poursuit la victoire avec beaucoup d'ardeur, sent qu'il n'a aucun quartier à espérer d'un prince qui le haïssait mortellement. Il pique à lui la lance en arrêt, le renverse de cheval du coup qu'il lui porte dans la cuirasse ; mettant en même temps pied à terre, il lui présente la main pour le relever, en lui disant : *Monseigneur, je me rends votre prisonnier.* Condé, né généreux, admire la présence d'esprit de Saint-Luc, et lui répond en l'embrassant. Sa haine se change en amitié ; il le fait mettre en sûreté. Le duc de

Joyeuse n'est pas aussi heureux : voyant la bataille perdue, il se retirait seul vers son artillerie, quand il fut rencontré par plusieurs capitaines huguenots, auxquels il se rend, leur promettant cent mille écus de rançon. Dans le moment où il marchandait ainsi pour obtenir la vie, le capitaine Lamotte-S.-Héraye survint, et l'étendit à ses pieds d'un coup de pistolet dans la tête. Les fuyards ayant fait halte, quelqu'un imagine que c'est le maréchal de Matignon, commandant une autre armée catholique : *Allons, mes amis*, dit Henri avec une gaîté extraordinaire; *c'est ce qu'on n'aura jamais vu, deux batailles dans un jour.* Celle-ci n'avait duré qu'une heure. Quatre mille fantassins huguenots, et douze cents cavaliers mal montés, avaient tellement battu l'armée catholique, forte de cinq mille hommes d'infanterie et de deux mille cinq cents de cavalerie, que cette dernière perdit trois mille hommes de pied et une grande partie de sa cavalerie. La valeur des Huguenots, les talents militaires et le courage héroïque de Henri, furent sans doute les principales causes de la victoire; mais on remarqua l'avantage singulier qu'il tira, à Coutras, d'arquebusiers placés sur les flancs des divers corps d'infanterie; leur emploi était d'attendre de pied ferme la cavalerie ennemie, et de ne tirer sur elle qu'à vingt pas pour le faire plus sûrement. Ces pelotons n'étaient formés que de cinq hommes de front sur quatre de hauteur. Le premier rang, dit d'Aubigné, était ventre à terre, le second à genoux, les hommes du troisième étaient penchés, ceux du quatrième étaient debout, pour que tous pussent faire en même temps leur décharge. Cette infanterie ainsi rangée fit des miracles à Coutras; elle abattit beaucoup de gendarmes de l'armée catholique avant qu'ils fussent arrivés à la portée des lances. La perte du roi de Navarre fut peu considérable. Cette victoire fut d'autant plus agréable à Henri, qu'il eut dans ce moment la gloire de gagner le premier une bataille rangée en faveur d'un parti qui avait été battu sous les meilleurs capitaines. La manière généreuse dont il usa de la victoire lui fit autant d'honneur. On le vit faire panser les blessés avec grand soin, renvoyer sans rançon la plupart des prisonniers, combler de présents quelques-uns, rendre à d'autres leurs drapeaux, et ordonner des funérailles honorables pour le duc de Joyeuse. Tandis que Henri soupait après la victoire, on s'avisa de lui présenter les bijoux et autres magnifiques

bagatelles du voluptueux mignon ; il dédaigna d'en faire usage : *Il ne convient*, dit-il, *qu'à des comédiens de tirer vanité des riches habits qu'ils portent. Le véritable ornement d'un général est le courage et la présence d'esprit dans une bataille, et la clémence après la victoire.* 20 *octobre* 1587.

CRACOVIE (*bataille et siége de*). 1. Charles XII avait résolu de détrôner Auguste, roi de Pologne : ce prince était déterminé à défendre sa couronne jusqu'au dernier soupir. Les deux monarques se mirent en campagne, et furent en présence, le 19 de juillet de l'année 1702, dans une vaste plaine auprès de Clissau, entre Varsovie et Cracovie. « Auguste, dit M. de Voltaire, avait près de vingt-quatre » mille hommes : Charles n'en avait que douze mille. Le » combat commença par des décharges d'artillerie. A la » première volée qui fut tirée par les Saxons, le duc de » Holstein, qui commandait la cavalerie suédoise, jeune » prince plein de courage et de vertus, reçut un coup de » canon dans les reins. Le roi demanda s'il était mort. » On lui dit qu'oui. Il ne répondit rien ; quelques larmes » tombèrent de ses yeux : il se cacha un moment le visage » avec ses mains ; puis, tout à coup poussant son cheval à » toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête » de ses gardes. Le roi de Pologne fit tout ce qu'on pouvait » attendre d'un prince qui combattait pour sa couronne. Il » ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge ; mais » l'ascendant des Suédois l'emporta. Charles gagna une » victoire complète. Le camp ennemi, les drapeaux, l'ar- » tillerie, la caisse militaire d'Auguste lui demeurèrent. » Le combat dura depuis une heure après midi jusqu'à cinq heures, avec beaucoup d'opiniâtreté et de valeur de part et d'autre. Les Saxons y perdirent deux mille hommes, et quinze cents prisonniers, du nombre desquels était le régiment entier de Steinau, attestèrent le triomphe du roi de Suède. Ce prince, qui n'eut dans cette journée mémorable que cinq cents morts et six cents blessés, ayant trouvé sur le champ de bataille un officier saxon entièrement dépouillé, lui donna sur-le champ son habit et son épée, et le renvoya en Saxe, après lui avoir fait promettre qu'il ne porterait jamais les armes contre lui. Pénétré de cette belle action, l'officier saxon ne cessait de la publier. Auguste l'apprit, et

demanda à l'officier l'épée du roi de Suède, qu'il plaça dans son trésor. Peu de jours après, Charles s'avança sur Cracovie, qui lui ouvrit ses portes. Son château fut emporté d'assaut. 1702.

2. Les Polonais supportaient impatiemment l'asservissement où venaient de les réduire les Russes, les Allemands et les Prussiens, quand une occasion favorable se présenta aux confédérés Polonais pour recouvrer la possession de la forteresse de Cracovie, dont les Russes s'étaient emparés. Ce château était gardé par une grande partie du régiment de Suzdal, sous les ordres de son colonel Stakelleberg, qui venait de se distinguer par une belle défense sous les murs de Colberg. On eut à lui reprocher dans ce moment une trop grande complaisance pour une femme de qualité, qui se trouvait incommodée par les cris nocturnes d'une sentinelle postée devant l'égout du château; il la retira, et se contenta de placer dans le château un piquet de trente hommes avec un officier. Les confédérés furent bientôt instruits de la négligence apportée dans la garde de ce fort, et de la suppression d'une sentinelle qui les aurait pu voir de loin. Pendant une nuit d'hiver, où l'on donnait un bal masqué, deux bataillons polonais s'avancèrent en silence, couverts de chemises blanches pour être moins apperçus au milieu de la neige. L'infanterie se glissa à genoux, en s'appuyant sur les mains par l'égout conduisant dans l'intérieur du château. Environ cinq cents hommes de cavalerie les suivaient, tandis que le capitaine Vioménil marchait à leur tête. Le petit piquet qui gardait le château voulut résister; il fut massacré. Le bruit de la mousqueterie dérangea seul le bal; le colonel Stakelleberg voulut réparer la faute causée par la négligence qu'il avait apportée dans le service militaire, en rassemblant à la hâte quelques compagnies pour reprendre le château, mais il n'était plus temps, les confédérés en demeurèrent maîtres. La nuit suivante, le général Suwarow, qui avait été instruit du projet des confédérés, arrive; le feu de la canonnade lui apprend qu'il était venu trop tard pour sauver cette importante forteresse, mais il repoussa d'abord une sortie vigoureuse des confédérés. Suwarow fit, dès le même jour, le tour de la ville, et en reconnut les approches. Situé sur une éminence, le château de Cracovie n'est défendu que par des murs élevés et un fossé très-pro-



fond ; il n'a nul rempart , nulle fortification. Suwarow saisit d'un seul coup d'œil le genre d'attaque convenable à cette place, et la manière d'en faire le blocus. On éleva des parapets, des redoutes et des retranchements sur les places qui n'étaient point bâties ; on plaça du canon dans les étages supérieurs des maisons voisines, qui devinrent des places d'armes. A chaque moment du jour ou de la nuit, les assiégés faisaient des sorties continuelles , et souvent ils surprenaient les assiégeants et leur tuaient beaucoup de monde. On tenta un assaut de nuit, précédé d'un feu violent à mitraille. Les confédérés y répondirent chaudement ; on voulut attacher un pétard à la grande porte , il manqua son effet. On tira long-temps des deux côtés au travers de cette porte, et les officiers français qui la défendaient firent une belle résistance. Bientôt on vit paraître derrière Tinez, en deçà de la Vistule, beaucoup de hussards et de cavalerie confédérée, qui accouraient pour faire lever le siége du château de Cracovie. Dans un premier moment les confédérés eurent l'avantage ; les Russes, battant en retraite, se repliaient vivement sur Cracovie, quand Suwarow survint avec quatre nouveaux escadrons. Pour les éloigner du château, où ils cherchaient à pénétrer, Suwarow fit charger de nouveau les Polonais par les Cosaques ; les confédérés furent enfoncés avant que leur réserve pût venir à leur secours, ils perdirent beaucoup de monde. Dans cet engagement Suwarow courut le plus grand danger ; un officier des confédérés, après lui avoir tiré deux coups de pistolet, s'élance sur lui le sabre levé ; c'en était fait du comte , s'il n'avait paré le coup. Heureusement un cuirassier survint, qui frappa d'une balle à la tempe le polonais, et le renversa mort. Dans les premiers jours d'avril, Suwarow parvint à établir une nouvelle batterie en face de la principale porte du château. Aussitôt qu'elle commença à jouer, elle fit un prodigieux dégât, deux brèches furent ouvertes; deux galeries de mines étaient alors achevées. On apprit par une lettre interceptée que depuis long-temps la garnison, se nourrissant de viande de cheval, avait beaucoup de malades et peu de munitions : dans cette position, elle ne pouvait tarder de se rendre. Pour achever de déterminer les officiers polonais à capituler, Suwarow envoya leur déclarer que tout était prêt pour l'assaut ; que si la garnison ne se rendait pas , elle serait passée au fil de l'épée. La nuit

était déjà fort avancée, quand le brigadier Galibert, né français, se présenta aux avant-postes de Suwarow pour arrêter les conditions de la capitulation; Suwarow en dicta les articles. La garnison fut obligée de mettre les armes bas dans le château, et de sortir par pelotons de cent hommes, en leur conservant seulement la vie sauve. Les brigadiers de Choisi et de Galibert présentèrent leurs épées au comte Suwarow : *Je ne saurais*, leur dit-il, *accepter l'arme de braves gens, au service d'un roi allié de ma Souveraine.* Et ils s'embrassèrent. 15 *avril* 1772.

CRAKOU (*prise de*). Ce petit château, bâti sur la rive gauche du Rhin, était occupé, en 1605, par une garnison hollandaise, lorsque le comte de Buquoi, général des Espagnols, en entreprit le siége. Irrité de ce que la garnison de cette bicoque eût exigé de voir des canons en batterie pour se rendre, Buquoi ne voulut les recevoir qu'à discrétion, et leur accorda cependant la vie quand ils furent sortis de la place.

CRÉCY (*bataille de*). Edouard III s'était retiré dans le comté de Ponthieu, et campait au village de Crécy, à trois lieues au dessus d'Abbeville. Une épaisse forêt, qui couvrait sa gauche et la queue de son camp, formait, avec les retranchements qu'il fit faire sur sa droite, une espèce de croissant. Sa gendarmerie en occupait le centre. Son infanterie et ses arbalêtriers étaient en avant sur les ailes. L'armée française, bien supérieure en nombre à la sienne, était forte de plus de cent mille combattants. Plusieurs chevaliers, que le monarque français avait chargés de reconnaître la disposition des ennemis, étant revenus, n'osèrent d'abord lui faire le récit de leur belle ordonnance. Enfin l'un d'eux, appelé *le Moine de Bascle*, pressé par le prince, lui tint ce langage : « Je parlerai, Sire, puisqu'il » vous plaît, sous correction de mes compagnons. Nous » avons chevauché, et avons vu le maintien de vos enne- » mis : sçachez qu'ils sont arrêtés en trois batailles, et vous » attendent. Si conseille de ma patrie, sauf tous dits le » meilleur conseil, que vous fassiez tous vos gens arrêter » ici sur les champs, et loger pour cette journée : car » ainçois que les derniers soient venus jusqu'ici, et vos » batailles soient ordonnées; il sera tard, si seront vos

» gens lassés et sans arroy, et trouverez vos ennemis frais » et pourvus. Si pouvez lendemain au matin ordonner vos » batailles, et par plus grand loisir aviser vos ennemis, » par quel côté on les pourra combattre; car soyez sûr » qu'ils vous attendront. » Le roi goûte ce sage conseil, et fait crier à l'avant-garde : *Arrêtez, bannières, au nom de Dieu et de Saint-Denis !* Quelques corps obéissent; mais ceux qui marchaient sous les ordres du duc d'Alençon ne veulent rien entendre. Ils s'avancent, ils se précipitent en aveugles. Bientôt les autres les suivent : on méprise les ordres réitérés du prince. En un instant, toute l'armée se trouve en présence des Anglais. Philippe lui-même imite ses soldats, et partage leur témérité. La première ligne des Français était composée de douze mille archers Génois. Pendant une grosse pluie, qui était survenue avant le combat, ils avaient négligé de couvrir les cordes de leurs arbalètes, qui, étant mouillées, leur devinrent inutiles. « Meurdris et déconfits » par les flèches que les archers anglais leur tiroient si » vivement, que ce sembloit neige, ils lâcherent le pied, » et se renversèrent sur la seconde ligne. Il fallait s'ouvrir » pour les laisser passer; mais il n'était pas aisé de faire » les mouvemens nécessaires sur un terrein très-étroit, et » où tous ces seigneurs, comtes, ducs et barons François » ne venoient mie ensemble, mais en confusion, l'un devant » et l'autre derrière. L'impétueux comte d'Alençon voulut » leur passer sur le ventre; mais il dérangea sa ligne, et » fut tué pendant qu'il s'efforçoit de la rétablir. Philippe, » croyant qu'il y avait de la trahison de la part des Génois, » s'écria : Or tôt tuez cette ribaudaille qui nous empêche » la voie sans raison..... Six pièces de canons, qu'Edouard » avoit fait placer sur une colline, commencèrent alors à » tirer. Ces foudres, qui servoient pour la premiere fois, et » dont on ignoroit encore l'usage en France, inspirèrent tant » d'épouvante aux troupes françoises, qu'elles furent la prin- » cipale cause de la victoire que les Anglois remportèrent. » Philippe se battait en soldat. Il fut blessé à la cuisse et à la tête : son cheval fut tué sous lui. On ne l'arracha qu'avec peine du champ de bataille. Jean, roi de Bohême, âgé de quatre-vingts ans, et aveugle, ayant fait attacher la bride de son cheval à celles des chevaux de deux de ses chevaliers, se fit conduire dans la mêlée, « où combattant moult » vigoureusement, il fut tué, et aussi ses chevaliers. » On

trouva le lendemain leurs corps auprès de celui de leur roi, et leurs chevaux attachés ensemble. Pendant la chaleur de l'action, le comte de Warwick et Geoffroi d'Harcourt envoyèrent un chevalier à Edouard, qui se trouvait sur le haut d'une colline, éloigné du danger, pour lui apprendre que les Français pressaient vivement le prince de Galles, et qu'il avait besoin de secours. « Mon fils, dit le monarque, est-il mort, ou à terre, ou blessé qu'il ne se » puisse aider ? » Le chevalier ayant répondu que non : « Or ça, retournez, répliqua le roi, devers lui et devers » ceux qui vous ont envoyé, et leur dites, de par moi, » qu'ils ne m'envoient querir d'aujourd'hui par aventure » qui leur advienne, tant que mon fils sera en vie, et leur » dites que je leur mande qu'ils laissent gagner à l'enfant » ses éperons. Je veux, si Dieu l'a ordonné, que la journée » soit sienne, et que l'honneur lui en demeure et à ceux » à qui je l'ai baillé en garde. » Les deux généraux rougirent de leur frayeur, redoublèrent d'efforts, et achevèrent leurs triomphes. Cette sanglante journée coûta trente mille hommes à la France, plusieurs princes, douze cents chevaliers, et quatre-vingts bannières. Philippe, suivi d'un petit nombre de braves, se retira vers le château de Broye. Il arriva au milieu de la nuit, et frappa rudement à la porte : *Qui va là*, dit le châtelain ? *Ouvrez*, répondit le monarque, *c'est la fortune de la France*. 26 *août* 1346.

CRÉMÈRE (*journée de*). Trois cent six patriciens, de la famille des Fabius, se chargèrent de protéger à eux seuls le territoire de Rome naissante des incursions des Véïens. Ils bâtirent, pour les contenir, un fort à Crémère, dont ils se constituèrent les seuls gardiens. Pendant long-temps les Fabiens firent des courses jusqu'au centre du pays ennemi. Leur hardiesse fit penser aux Véïens de les faire tomber dans une embuscade. Pendant la nuit, ils garnissent de soldats toutes les hauteurs environnant le fort de Crémère, et conduisent au jour de nombreux troupeaux dans la plaine. Une si belle proie tente les Fabiens : qu'avaient-ils à craindre de bergers ? Au moment où ils veulent s'emparer de ces troupeaux, les Véïens sortent de leur retraite, environnent les Fabiens, qui vendent chèrement leurs vies, et périssent tous les armes à la main : leur château fut détruit. 375 *ans avant. J. C.*

CREMNA (*siége de*). L'empereur Probus attaqua Cremna, défendue par une troupe d'Isaures, nation belliqueuse, habitant le pied du mont Taurus. Le chef de ces Barbares était intelligent et brave. On le vit, pour prévenir la disette dans Cremna, faire abattre un grand nombre de maisons dans son enceinte, en cultiver le sol, faire sortir de la place toutes les bouches inutiles, puis creuser une mine qui, passant sous les retranchements des Romains, aboutissait au loin dans la campagne. Il prolongea les vivres et la défense de Cremna, en enlevant dans les champs des bestiaux et des grains qu'il introduisait ainsi dans la ville. Les Romains lui ayant enlevé cette ressource, il ne garda dans Cremna que des hommes déterminés à vaincre ou périr. Cependant le désespoir s'empara de quelques Isaures qu'il avait outragés; un d'eux le tua. Vaincue par la mort de son chef, la garnison de Cremna ouvrit ses portes à l'empereur. *An* 279.

CRÉMONE (*bataille et siéges de*). 1. Une nombreuse armée de Gaulois formait le siége de Crémone. Le préteur Lucius-Furius marcha au secours des alliés du peuple romain en l'absence du consul. Il engagea le combat presqu'aussitôt son arrivée. Les Gaulois résistèrent fortement, mais enfin ils prirent la fuite, et se retirèrent en désordre dans leur camp. Les Romains les y suivirent, l'attaquèrent et le prirent. De trente-cinq mille combattants il se sauva à peine six mille hommes. Quatre-vingts drapeaux et deux cents chariots de butin furent les trophées et les ornements de ce triomphe. Amilcar, général carthaginois qui s'était réuni aux Barbares, y trouva la mort avec trois des chefs les plus distingués des Gaulois. 200 *ans avant J. C.*

2. Vespasien venait d'être élevé à l'empire; mais pour ceindre le diadême, il fallait l'arracher au barbare Vitellius, et soutenir les armes à la main le choix des légions. Le nouvel empereur envoya contre le tyran de Rome un de ses lieutenants, nommé Primus, général habile. Après plusieurs avantages considérables, Primus vint attaquer deux légions ennemies postées devant Crémone. Les légions romaines combattirent en ennemis acharnés. Primus était près de perdre la bataille, mais son courage soutenant le soldat qui commençait à fuir, il remporta une victoire complète.

Son armée voulait soudain entrer dans Crémone; mais elle en fut empêchée par l'arrivée de six légions du parti contraire. Un nouveau combat nocturne commença entre les soldats victorieux et ces nouveaux ennemis. Les succès furent divers dans cette obscurité profonde. Le courage et l'adresse devenaient inutiles. On s'égorgeait sans se connaître, les coups étaient portés indistinctement sur les amis et sur les ennemis. Cependant la lune, dégagée des nuages qui obscurcissaient son pâle flambeau, dirigea bientôt la fureur des guerriers : les troupes de Primus l'avaient à dos. Dans cette situation, les légions qui lui étaient opposées, trompées par l'ombre, dirigeaient mal leurs traits, et leur donnaient une portée trop faible pour atteindre leurs ennemis. Primus profite de cet avantage, encourage ses soldats, redouble d'activité, et réunit à la bravoure la prudence d'un capitaine consommé. Rien ne résiste à ses efforts, ses ennemis prènent la fuite, Primus est vainqueur pour la seconde fois. Ce carnage fut signalé par un de ces événements tragiques qui ne se voyent que dans les guerres civiles : un fils tua son père sans le connaître; il le reconnut expirant. Transporté de douleur, il se livra au plus violent désespoir, et maudit les fureurs d'une guerre qui le rendait innocemment parricide. Les troupes victorieuses étaient infatigables, croyant n'avoir rien fait tant qu'il resterait devant elles quelques hommes à combattre; elles attaquèrent sur-le-champ et emportèrent le camp qui environnait Crémone. Cette place était près de tomber sous leurs coups, quand elle ouvrit ses portes, croyant mériter quelque clémence par une soumission prompte et volontaire : elle se trompa. ; il fallait du butin à ces légions avides. Crémone fut pillée, ses murs renversés, ses citoyens égorgés, ses édifices brûlés, et cette cité fut presque entièrement ruinée par des troupes qui auraient dû respecter d'anciens alliés du peuple romain, des citoyens d'un même empire. *An* 69.

3. Crémone fut assiégée, en 1702, par le prince Eugène. Le maréchal de Villeroi y était enfermé. Fils du gouverneur de Louis XIV, il avait eu continuellement sa faveur. C'était un homme d'une figure très-imposante et très-agréable, très-brave, très-honnête homme, magnifique en tout. Le prince Eugène, qui l'avait battu à Chiari, conserva toujours sur lui sa supériorité. Enfin, au cœur de l'hiver, un jour

que ce maréchal dormait avec sécurité dans Crémone, ville assez forte, munie d'une bonne garnison, il fut réveillé au bruit d'une décharge de mousqueterie; il se lève en hâte, monte à cheval. La première chose qu'il rencontre est un escadron ennemi; il est renversé par terre. Un officier allemand, jugeant par son uniforme que c'est un général, le fait prisonnier. S'étant relevé, il lui dit à l'oreille : *Je suis le maréchal de Villeroi; je vous donnerai dix mille pistoles et vous ferai avoir un régiment si vous voulez me conduire à la citadelle.* — *Il y a long-temps que je sers l'empereur, mon maître*, répond l'officier; *je ne commencerai pas aujourd'hui à le trahir.* Il l'emmena au corps-de-garde le plus éloigné. Le marquis de Crenan, lieutenant-général, est blessé mortellement aux côtés du maréchal. Villeroi prisonnier lui fait témoigner tout le regret de n'être plus libre, et le fait assurer par une ordonnance qu'il lui porte grande envie; il est aussitôt conduit hors de la ville sans savoir ce qui s'y passait. Le prince Eugène était déjà dans Crémone. Un prêtre nommé Cassoli, prévôt de Sainte-Marie-la-Neuve, y avait introduit les Allemands par un égout. Quatre cents soldats, entrés par cet égout dans la maison du prêtre, avaient sur-le-champ égorgé la garde de deux portes. Le prince Eugène y entra avec quatre mille hommes. Tout cela s'était fait avant que le gouverneur espagnol s'en fût douté, avant que le maréchal de Villeroi se fût réveillé. Le secret, l'ordre, la diligence et toutes les précautions possibles avaient préparé l'entreprise. Le gouverneur espagnol se montre dans les rues avec quelques soldats; il est tué d'un coup de fusil. Tous les officiers généraux sont tués ou pris, à la réserve du comte de Revel et du marquis de Praslin. Cependant, la prudence du prince Eugène fut confondue. Le chevalier d'Entragues devait faire ce jour-là, dans la ville, une revue du régiment royal des vaisseaux, dont il était colonel. Déjà les soldats s'assemblaient à une extrémité de la ville précisément dans le moment où le prince Eugène entrait par l'autre. D'Entragues commence à courir par les rues avec ses soldats, résiste aux Allemands qu'il rencontre, donne le temps au reste de la garnison d'accourir. Les officiers et les soldats pêle-mêle, les uns mal armés, les autres presque nus, sans commandement, sans ordre, remplissent les rues, les places publiques; on combat en confusion, on se retranche de rue en rue, de

place en place. Deux régiments irlandais, qui faisaient partie de la garnison, arrêtent les efforts des Impériaux. Jamais ville n'avait été surprise avec tant de sagesse, ni défendue avec tant de valeur. La garnison était de cinq mille hommes. Le prince Eugène n'en avait pas introduit plus de quatre mille. Un gros détachement de son armée devait arriver par le pont du Pô : les mesures étaient bien prises ; un autre événement les dérangea toutes. Le pont du Pô, mal gardé par cent soldats français, devait être saisi par les cuirassiers allemands. Dans l'instant où le prince Eugène entra dans la ville, il fallait qu'étant entrés par la porte du midi, voisine de l'égout, ils sortissent sur-le-champ de Crémone du côté du nord par la porte du Pô, et qu'ils courussent au pont. Ils y allaient ; le guide qui les conduisait est tué d'un coup de fusil tiré par une fenêtre ; les cuirassiers prènent une rue pour une autre ; ils allongent leur chemin. Dans ce petit intervalle, les Irlandais se jètent à la porte du Pô, combattent et repoussent les cuirassiers. Cette résistance embarrasse d'abord le prince Eugène. Il leur envoie Magdonald, un de leurs compatriotes qui était le premier entré dans la ville. « Monsieur, le prince Eugène, dit-il en s'adressant » au commandant, m'envoie ici pour vous dire que, si vous » voulez changer de parti et passer dans celui de l'empe- » reur, il vous promet une paie plus forte et des pensions » plus considérables que vous n'en avez en France. L'affec- » tion que j'ai pour toutes les personnes de ma nation en » général, et pour vous, Monsieur, en particulier, m'oblige » à vous exhorter à accepter les offres que vous fait ce » général : si vous les refusez, je ne vois pas comment vous » échapperez à une perte certaine. Nous sommes maîtres » de la ville à l'exception de votre poste ; c'est pourquoi » son altesse n'attend que mon retour pour vous faire atta- » quer avec la plus grande partie de ses forces, et vous » tailler en pièces. — Monsieur, répond le commandant » irlandais, si son altesse attend votre retour pour nous » attaquer et nous tailler en pièces, il y a apparence qu'elle » ne le fera pas sitôt. Pour cet effet, je vous arrête prison- » nier, ne vous regardant pas comme l'envoyé d'un grand » général, mais comme un suborneur. C'est par cette con- » duite que nous voulons mériter l'estime du prince qui » vous a envoyé, et non par une trahison indigne de gens » d'honneur ». A ces mots, le combat recommence avec

une fureur nouvelle. Eugène, ne voyant pas revenir Magdonald, comprend qu'il a été arrêté. Ne voulant rien gagner par la force, il conçoit une autre ruse pour leur faire mettre bas les armes. Il va trouver le maréchal de Villeroi : *Vous avez, Monsieur, traversé la ville*, lui dit-il; *et vous devez avoir remarqué que nous en sommes maîtres. Vous avez encore quelques tirailleurs sur le rempart; si cela continue, ils m'obligeront enfin à les faire passer tous au fil de l'épée : ordonnez-leur de se rendre*. Le maréchal démêla facilement que les affaires du prince prenaient une mauvaise tournure; il se contenta de lui répondre froidement : *J'ai le malheur de n'être pas libre, ainsi je ne puis rien ordonner*. Eugène fait une nouvelle tentative sur les Irlandais, qui opposaient toujours un mur de feu et d'acier aux entreprises des Allemands. Le baron de Freiberg est chargé de cette attaque. Mahoni, commandant un bataillon de Dillon, saisit la bride du cheval de cet officier, en disant : *Bon quartier pour M. de Freiberg*. Mais celui-ci le regardant avec mépris : *Ce n'est pas*, répliqua-t-il, *aujourd'hui un jour de clémence; faites votre devoir, et je ferai le mien*. Il dit, et une décharge de mousqueterie l'étend sur le carreau. Le marquis de Praslin, pendant ce combat, fait couper le pont du Pô; alors le secours que l'ennemi attendait ne put arriver, et la ville fut sauvée. Le prince Eugène, après s'être battu tout le jour, toujours maître de la porte par laquelle il était entré, se retire enfin, emmenant le maréchal de Villeroi et plusieurs officiers prisonniers, mais ayant manqué Crémone. Son activité, sa prudence, jointe à la négligence de son gouverneur, lui avaient donné cette place; mais la valeur des Français et des Irlandais l'empêchèrent de terminer son entreprise. 1702.

3. Après la victoire de Lodi, Crémone ouvrit ses portes à Bonaparte, le 14 mai 1796; la bataille du Magnan rendit cette place pour quelque temps aux Autrichiens, qui y entrèrent le 16 *avril* 1799.

4. Quatre jours après l'occupation de Crémone, une affaire très-chaude eut lieu sous ses murs entre l'arrière-garde française et la division du général Kaïm, qui força les Français de repasser l'Adda, pendant que l'armée combinée marchait sur Pizzighitone. 20 *avril* 1799.

5. Les Impériaux furent maîtres de cette place pendant une année seulement. Au moment où Bonaparte rentra vainqueur dans l'Italie, les nombreux magasins qui s'y trouvaient fournirent aux Français des éléments utiles pour de nouvelles victoires, et privèrent les Autrichiens de ressources précieuses au moment où leurs communications avec les états héréditaires de l'empereur étaient coupées. 1800.

CRÈVECŒUR (*sièges de*). 1. Louis XIV se rendit maître du fort de Crèvecœur en 1672; cette place, bien fortifiée dans le Brabant hollandais, est d'une grande importance pour un ennemi qui veut s'emparer de Bois-le-Duc, dont elle défend l'écluse sur la Meuse.

2. Lors de l'entrée du général Pichegru dans les Pays-Bas, tout céda aux armes françaises. On fit peu de siéges; mais beaucoup de combats furent livrés. Nulle place ne fut assiégée si elle n'était absolument nécessaire pour le succès des opérations ultérieures; on jugea que le fort de Crèvecœur et la place de Bois-le-Duc étaient indispensables pour assurer les subsistances de l'armée du Nord et lui servir d'appui. Pour s'en rendre maître facilement, il fallait occuper le fort de Crèvecœur; on commença par s'établir très-près du corps de la place. Au moyen de quelques digues qui couvraient une partie de la communication avec les tranchées, on construisit des batteries de pièces de campagne et d'obusiers; enfin, le 29 septembre 1794, Crèvecœur capitula; la garnison sortit avec les honneurs de la guerre, et fut prisonnière sur parole. Ce fort était armé de trente-huit canons et quatre obusiers; on y trouva trois cent quatre-vingt quintaux de poudre. 29 *septembre* 1794.

CREVELT (*bataille de*). Le prince Ferdinand de Brunswick, commandant des troupes hanovriennes, chercha en 1758 à passer le Rhin en présence d'une armée française beaucoup plus considérable que la sienne; ce prince commença par montrer pendant quelques jours au comte de Clermont, commandant l'armée française, plusieurs têtes de colonnes. On ne pouvait deviner le but de ses manœuvres répétées qui aboutissaient toujours à faire rentrer ses soldats dans leurs lignes. Le 23 juin, plusieurs têtes de

colonnes d'infanterie et de cavalerie menacent comme à l'ordinaire le centre et les ailes des Français; ceux-ci, se persuadant que c'étaient toujours de fausses attaques, se livrent à la plus grande sécurité, et se tiènent dans leur camp : la plupart des officiers étaient à table, quand on sonne l'alarme. La confusion est extrême dans le camp français; les Prussiens s'apperçoivent de ce désordre; ils veulent en profiter en emportant sur-le-champ les retranchements. Quinze bataillons seulement soutiènent d'abord le choc de l'ennemi, et défendent le terrain pied à pied. Le comte de Saint-Germain, leur commandant, demande des secours; ils ne lui parviènent pas. On apperçoit les Hanovriens déboucher dans la plaine de Crevelt, s'y former, s'y fortifier. Tant d'audace indigne un corps de cavalerie, commandé par le comte de Gisors; il part sans considérer qu'il n'est pas soutenu, qu'il s'engage dans un terrain défavorable, où il va être écrasé par des batteries de canons chargés à cartouches. Rien ne l'arrête d'abord; il renverse la cavalerie et l'infanterie prussiennes, franchit un ravin, arrive enfin sur la lisière d'un bois où les chevaux ne peuvent plus pénétrer. Des troupes fraîches l'y attendaient; il est accueilli par une terrible décharge de mousqueterie; l'artillerie des ennemis le foudroie : il est blessé, fait prisonnier, et expire peu après également admiré des Français et de leurs ennemis pour sa rare bravoure et ses qualités personnelles. Le comte de Clermont lève son camp, et fait une prompte retraite. 23 *juin* 1758.

CREUZNACHT (*passage du Rhin à*). Le duc de Longueville, desirant prendre ses quartiers d'hiver dans le Palatinat, en 1639, cherchait à passer le Rhin; il se trouvait à Creuznacht, à huit lieues de Mayence. Il n'existait sur ce point aucune barque capable de transporter de la cavalerie; on se souvient qu'un officier allemand, se trouvant dans le même cas, avait fait passer une rivière à sa cavalerie, en faisant traverser les chevaux à la nage, tandis que leurs conducteurs étaient dans des bateaux. On veut suivre cet exemple; on rassemble trente batelets; dans chacun on place treize cavaliers : leurs chevaux, tenus par la bride, passent à la nage. Huit jours et huit nuits sont employés à ce passage; toute l'armée se trouve réunie, le 4 janvier 1640, sur l'autre rive du fleuve. Les moyens employés par

les Français pour traverser les rivières sont maintenant plus sûrs, plus audacieux et plus rapides. *Janvier* 1640.

CRIMISE (*bataille de la*) Timoléon, ayant chassé les tyrans et les Carthaginois de Syracuse, rendit la liberté aux Syracusains. Les Carthaginois revinrent presque aussitôt en Sicile avec une armée de soixante-dix mille hommes; Timoléon n'avait que sept mille hommes : il osa cependant marcher à l'ennemi, l'atteignit près d'une petite rivière nommée *Crimise*. Le succès couronna son audace; les Carthaginois prirent la fuite, laissant dix mille morts sur le champ de bataille, abandonnèrent leur camp, où l'on trouva d'immenses richesses, et demandèrent la paix. 340 *ans av. J. C.*

CRODON (*prise de*). La Ligue, presque détruite dans toute la France, se soutenait encore dans la Bretagne, où le duc de Mercœur avait introduit les Espagnols; ce seigneur desirait à leur aide s'en faire une principauté indépendante de la couronne. Henri IV envoya le maréchal d'Aumont avec une petite armée pour soumettre cette province; déjà il avait reçu la soumission de Saint-Malo, Morlaix et Quimper, quand il se présenta devant le fort de Crodon, que les Anglais avaient fortifié à l'entrée de la rade de Brest. Le capitaine espagnol Praxeda, s'y défendant avec valeur, fut tué sur la brèche : ce fort est pris d'assaut. Le maréchal avait ordonné sous peine de la vie de ne faire quartier à aucun Espagnol; un soldat anglais en sauve un; il est dénoncé au maréchal. Il l'avoue et déclare qu'il est prêt à souffrir la mort, pourvu qu'on accorde la vie à l'Espagnol. D'Aumont, desirant connaître le motif qui l'intéressait si fort à la conservation de cet homme : *En pareille rencontre il m'a sauvé la vie; la reconnaissance m'oblige de sauver la sienne au prix de la mienne.* Le maréchal, admirant cette générosité, accorda la vie à l'un et à l'autre. *L'an* 1594.

CROIX-DES-BOUQUETS (*combat de la*). Le général Servan, instruit que les Espagnols se fortifiaient à la Croix-des-Bouquets, les attaqua dans ce poste le 23 juin 1793. Son but était de leur faire repasser promptement la Bidassoa, et de purger le territoire français de leur présence; il divisa ses troupes en quatre colonnes, et leur fit attaquer en même temps tous les postes occupés par les Catalans. Par-



tout, malgré un feu très-vif, les Espagnols furent repoussés et leurs camps enlevés; mais ils s'étaient retirés sur une hauteur dans une position retranchée nommée le camp de Louis XIV, qui se trouvait sous le feu de plus de quarante pièces de canon en batterie sur la montagne au delà de la rivière. Elle fut également emportée, et l'on vit fuir quinze cents Espagnols retranchés sur une hauteur bien pourvue de canons devant moins de quinze cents français. Ils repassèrent sur-le-champ la Bidassoa, et coupèrent le pont qu'ils avaient sur cette rivière. L'adjudant-général Darnaudat reçut dans cette journée trois blessures. Cet officier, voyant un grenadier d'Angoumois ayant le bras droit emporté par un boulet, lui témoigne sa sensibilité sur cet accident : *Ne me plaignez pas*, répond ce brave, *j'ai encore un bras pour servir ma patrie*. Plus loin un chasseur de la Haute-Garonne est blessé; un de ses camarades veut le plaindre: *Tu as tort*, lui dit-il, *Pœte non dolet*. Ainsi les soldats français se jouaient de la mort, et se glorifiaient des blessures qu'ils recevaient en défendant la patrie. Pour effacer jusqu'au vestige du séjour des Espagnols sur le sol de la France, un détachement de six cents hommes renversa le lendemain les retranchements élevés par les Espagnols sur son territoire. 23 *juin* 1793.

CROIX-DE-MORTIMER (*combat de la*). Margueritte, reine d'Angleterre, victorieuse à Wackelfield, confia une partie de son armée à Jasper-Tudor, comte de Pembrocke. Ce général ne justifia pas le choix de cette princesse; il attaqua Edouard, nouveau duc d'Yorck, à Mortimer dans le comté d'Heresford. Edouard le battit, lui tua près de quatre mille hommes, dispersa le reste de son armée. Pembrocke trouva son salut dans la fuite; mais sir Owen-Tudor, son père, fait prisonnier, fut décapité par ordre du vainqueur en 1461. Cette pratique féroce couvrit l'Angleterre d'un fleuve de sang, et cacha des vengeances particulières sous le nom de représailles.

CROIX (*prise de l'île Sainte-*). Les Danois possédaient dans les Antilles l'île de Sainte-Croix, colonie peu étendue, mais précieuse par ses productions. Les Anglais ne laissèrent jamais aux nations avec lesquelles ils sont en guerre la possession paisible d'iles où croissent le sucre et le coton. Une

flotte anglaise fut envoyée à Sainte-Croix avant que l'on pût y soupçonner la possibilité d'une rupture entre le Danemarck et l'Angleterre. Le gouverneur danois, pris au dépourvu, capitula devant une escadre portant à son bord une armée. La garnison obtint les honneurs de la guerre; mais les Hollandais, les Français et les Espagnols furent expulsés de cette colonie. Telle est la manière dont les Anglais occupent les possessions qui tentent leur cupidité; s'ils obtiènent des succès, c'est en employant la surprise, et jamais lorsqu'ils se battent à armes égales. 30 *mars* 1797.

CRONEMBOURG (*prise de*). Wrangel, général du roi de Suède, s'approcha, en 1758, de Cronembourg, ville forte de l'île de Séeland, appartenant au Danemarck. Désespérant au bout de trois semaines de la prendre de vive force, il eut recours à la ruse; il fit publier que Copenhague était prise, et le roi de Danemarck en fuite. Le gouverneur, dupe des réjouissances qu'il voyait faire dans le camp ennemi, demanda à capituler; il sortit de la place avec tous les honneurs de la guerre.

CROTONE (*prise de*). Rufinus, consul romain, assiégeait Crotone, dans la grande Grèce; il espérait s'en rendre maître à l'aide d'intelligences: les traîtres furent découverts et punis. Nicomaque, gouverneur pour Pyrrhus, fit une sortie, et tua beaucoup de monde. Rufinus, feignant d'être atterré par cette perte, leva son camp, et parut vouloir se porter sur Locres. Un transfuge annonça à Nicomaque ce mouvement des Romains; aussitôt il vole par des chemins détournés vers Locres. Rufinus, instruit de cette marche, revient devant Crotone, et s'en empare en l'absence de son gouverneur. Celui-ci reconnaît le piége tendu à sa crédulité, veut rentrer dans Crotone; le consul se présente sur sa route, lui livre bataille: Nicomaque est vaincu, et prend la fuite. 277 *ans av. J. C.*

CROYE (*siége de*). Georges Castriot, surnommé Scanderberg, fut donné par son père, roi d'Albanie, avec trois autres de ses frères, en ôtage au sultan Amurat II. Il dut la vie à sa bonne mine, à son esprit, à son courage. Le sultan le fit circoncire, l'éleva avec soin, lui donna le commandement de quelques-unes de ses troupes. Aussitôt qu'il

apprit la mort de son père, en 1442, Scanderberg résolut de remonter sur le trône de ses pères. La Porte était alors en guerre avec la Hongrie; le sultan voulut que Scanderberg allât servir dans cette armée. Dès qu'il y fut, il se lia secrètement avec Huniade Corvin, l'un des plus redoutables ennemis des Musulmans. Il donna sa parole à ce général qu'au premier combat il se tournerait contre les Musulmans, et se déclarerait pour les Albanais. Il exécuta fidèlement sa promesse. Les Turcs furent obligés de plier; trente mille demeurèrent sur le champ de bataille. Scanderberg, profitant du désordre, se saisit du secrétaire d'Amurat, le met aux fers, le force d'écrire et de sceller un ordre au gouverneur de Croye, ville capitale de l'Albanie, qui lui enjoignait de remettre la ville et la citadelle à celui qui porterait ce commandemant signé de la main du sultan. Scanderberg fait aussitôt massacrer le secrétaire et tous ceux qui avaient été présents à l'expédition de ces fausses lettres, afin qu'Amurat n'en pût avoir aucune connaissance. Muni de cette pièce, il arrive à Croye, s'empare de la place, se fait reconnaître par les Albanais, qui le proclament leur souverain. Amurat arme contre lui, vient deux fois mettre le siége devant Croye, sans pouvoir s'en rendre maître. Scanderberg sut tirer tant d'avantages d'un terrain âpre et montueux, qu'avec très-peu de troupes il arrêta toujours de nombreuses armées turques. Mahomet II, successeur d'Amurat, continua pendant onze ans la guerre contre Scanderberg; ses généraux furent souvent battus sans jamais remporter aucun avantage. Enfin, las de la guerre, Mahomet demanda la paix, et l'obtint. L'empereur turc ne tarda pas de recommencer la guerre; il voulut éprouver si la fortune lui serait aussi contraire à lui-même sur ce point qu'à ses généraux. Croye fut deux fois assiégée, deux fois les Turcs en levèrent le siége. Couvert de gloire, Scanderberg mourut à Lissa, en 1467. Mahomet en l'apprenant dit, en sautant de joie : *Qui m'empêchera maintenant de détruire les Chrétiens? ils ont perdu leur épée et leur bouclier.* Les Albanais, trop faibles depuis la perte de Scanderberg, subirent de nouveau le joug des Turcs, et cette même ville de Croye, qui avait soutenu tant de siéges, se rendit presque sans aucune résistance. Scanderberg peut être mis au nombre des guerriers les plus heureux, car dans vingt-deux batailles, et ayant tué, dit-on, plus de deux mille Turcs

de sa propre main, il ne reçut jamais qu'une légère blessure. *De* 1442 *à* 1467.

CTÉSIPHON (*prise de*). Trajan entra l'an 112 dans le territoire des Parthes. Épuisés par des divisions intestines, ils n'avaient point de troupes à lui opposer. Trajan prit Séléucie et Ctésiphon, capitale de ce royaume, obligea Chosroës à quitter son trône et son pays, et poussa ensuite ses conquêtes jusqu'aux Indes.

CULLODEN (*bataille de*). Plus la fortune rapide du prince Charles-Edouard était surprenante, plus il devait craindre les caprices de cette aveugle divinité. Le moindre revers pouvait détruire ses flatteuses espérances, et renverser l'édifice de sa grandeur, qui s'affermissait insensiblement. La victoire de Falkirk avait beaucoup fait pour sa gloire, mais presque rien pour ses intérêts. Le duc de Cumberland marchait en Ecosse, suivi de quinze bataillons, de neuf escadrons, d'un corps de montagnards, et d'une artillerie bien servie. Le prince n'avait guère que huit mille hommes. Les deux armées se trouvèrent en présence le 27 d'avril 1746, à deux heures après midi, dans un lieu nommé *Culloden*, voisin d'Inverness. En un moment, la bataille fut perdue. Les montagnards ne firent point leurs attaques avec cette impétuosité qui les rendait si terribles. Les Anglais, au contraire, combattirent serrés, et présentèrent toujours un front épais et solide, contre lequel ne purent rien tous les efforts des rebelles. Le prince Edouard, après avoir fait des prodiges de valeur pour rétablir ses affaires, fut entraîné dans la fuite la plus précipitée, sans même songer à quelques blessures légères qu'il avait reçues dans la chaleur de l'action. Il n'y eut pas neuf cents hommes de tués dans ce combat du côté des révoltés. On ne leur fit que trois cent vingt prisonniers. Tout le reste s'enfuit dans Inverness, et y fut poursuivi par le vainqueur. Il y avait plusieurs femmes dans l'armée du prince Edouard, une entre autres appelée *madame de Séford*, qui avait combattu à la tête des troupes de montagnards, qu'elle avait amenées. Elle échappa à la poursuite. Quatre autres furent prises avec tous les officiers français. Les Anglais n'eurent que cinquante hommes de tués, et deux cent cinquante-neuf de blessés dans cette affaire décisive.

La défaite du prince Charles-Edouard l'exposa aux dangers les plus grands. Il se hâta de passer à la nage la rivière de Ness, et se vit ensuite obligé d'errer dans les affreux déserts des environs, sans provisions, sans ressources, exposé aux injures du temps, sans refuge, sans asile, n'ayant pour lit que la terre, et toujours sur le point d'être arrêté par l'ennemi. Il se sauva, déguisé en fille, dans le Lochabir, où il évita, comme par miracle, d'être découvert par ceux qui le cherchaient de tous côtés, et qui le virent sans le reconnaître. Enfin il réussit à s'embarquer, et à passer, sans être apperçu, à travers une flotte anglaise, qui croisait dans la Manche, et à rentrer en France. Tous ceux de ses partisans, qui furent arrêtés, périrent sur l'échafaud. 27 *avril* 1746.

CUMES (*combats devant*). 1. Les Campaniens, partisans d'Annibal, voulurent profiter de cette circonstance pour augmenter leur puissance et se rendre maîtres de Cumes. Ils résolurent d'employer la ruse pour faire réussir leur entreprise. C'était au milieu des plaisirs d'une fête, qu'ils se proposaient de massacrer les Cuméens et de les asservir. Ces derniers avertissent les Romains leurs alliés; ils se rendent aux festins. Pendant deux jours, on se réjouit; le troisième, les Romains surviènent à minuit, massacrent deux mille Campaniens, et se retirent dans Cumes. Dès le matin, Annibal vient au secours de ses alliés, assiége le consul Sempronius, et lui livre plusieurs combats; mais, toujours battu, il finit par se retirer. 215 *ans avant J. C.*

2. Octave attaqua devant Cumes la flotte de Sextus Pompée, héritier du nom et des disgrâces de son illustre père; Pompée fut battu par Auguste, qui lui enleva bientôt la Sicile et les restes de sa puissance. 38 *ans avant J. C.*

3. Narsès demeura une année entière devant Cumes, défendue par Aligerne, frère de Totila. La famine et un exact blocus purent seuls réduire une place devant laquelle échouèrent des assauts vigoureux et des mines incessamment creusées pour renverser ses murailles. 553.

CUNAXA (*bataille de*). Cyrus, fils puîné de Darius-Nothus, vit avec douleur monter sur le trône son frère

Artaxercès. Ce jeune prince, jaloux de la couronne dont il était privé, attenta à la vie de son frère; le complot fut découvert et sa mort résolue, mais Parysatis, sa mère, le déroba au supplice. Cet acte de clémence ne guérit point son ambition; il lève secrètement des troupes, prend à sa solde treize mille Spartiates, rassemble cent mille Barbares, promet à tous de grandes récompenses, s'il est vainqueur. Artaxercès conduit à sa rencontre treize cent mille soldats. Ces deux vastes corps se rencontrèrent à Cunaxa, à vingt lieues de Babylone. Cléarque, général des Lacédémoniens qui étaient à la solde de Cyrus, lui conseille de ne point s'exposer dans le combat. *Que me dis-tu là ?* répond ce prince; *Quoi ! lorsque je cherche à me faire roi, tu veux que je me montre indigne de l'être !* Il court se placer à la tête des Perses de son parti. Au milieu de la mêlée, il apperçoit son frère: *Je le vois*, s'écrie-t-il. Il pique vers lui, écarte tout ce qui s'oppose à son passage; il était près de frapper Artaxercès, lorsqu'il tombe sous une grêle de traits. Sa mort dissipe son armée; les seigneurs seuls qui l'accompagnaient se font tuer en combattant vaillamment. Les Grecs, vainqueurs des troupes qui leur étaient opposées, se retirent seuls en bon ordre. Le roi de Perse voulut en vain leur faire poser les armes, ils jurèrent de mourir plutôt que de souffrir une telle infamie. On fit avec eux un traité par lequel Tissapherne s'engageait de les reconduire dans leur patrie. Ce barbare, violant sa foi, arrêta par trahison Cléarque et quatre autres capitaines des Grecs, et les fit mourir. Xénophon, devenu capitaine des Spartiates, convaincu par une triste expérience que l'on ne pouvait accorder aucune confiance aux serments des Perses, ramena ses compatriotes dans la Grèce en traversant l'Arménie et la Paphlagonie, et s'immortalisa par cette marche célèbre dans l'histoire, si vantée des guerriers, connue sous le nom de *Retraite des dix mille.* 401 *ans avant J. C.*

CURAÇAO (*prise de*). L'intéressante colonie de Curaçao, appartenant aux Hollandais, tomba au pouvoir de l'Angleterre le 1[er] janvier 1807. Les Anglais y avaient envoyé de la Jamaïque une division de trois frégates qui enlevèrent de vive force les batteries du port, et une frégate hollandaise qui s'y trouvait mouillée.

CUSTRIM (*prise de*). Tandis que Napoléon-le-Grand organisait à Berlin un gouvernement pour la Prusse, ses lieutenants achevaient de la conquérir. Le maréchal Davout se présenta, dans les derniers jours de novembre, devant Custrim. C'est une belle et forte ville sur l'Oder, défendue par un bon château, et qui renfermait une garnison de quatre mille hommes. Cernée par les Français, elle se rendit à la première sommation, quoiqu'elle possédât des magasins considérables, des remparts en bon état, et qu'elle eût sur ses murailles quatre-vingt-dix pièces en batterie. Ainsi tombaient isolément, depuis la bataille d'Jena, tous les corps de l'armée prussienne, qui, guidés par Frédéric-le-Grand, avaient été la terreur et l'honneur de l'Europe. 31 *octobre* 1806.

CYNOCÉPHALES (*batailles de*). 1. Alexandre, tyran de Phères, arrêta par trahison Pélopidas, libérateur de Thèbes. Epaminondas le contraignit bientôt de relâcher cet illustre capitaine. Pélopidas, rendu à sa patrie, arma les Thébains contre Alexandre, et campa près des hauteurs nommées Cynocéphales. Le tyran s'avança bientôt pour les combattre. Quelques soldats effrayés coururent annoncer à Pélopidas qu'une nombreuse armée ennemie s'avançait : *Tant mieux*, répondit l'intrépide général, *nous en tuerons un plus grand nombre*. Sur-le-champ on en vint aux mains. On combattait avec ardeur, quand Pélopidas fondit avec sa cavalerie sur l'infanterie thessalienne, et la mit en déroute. Soudain Pélopidas apperçoit le tyran, il le défie, et fait mille efforts pour l'atteindre. Alexandre n'ose attendre ce terrible ennemi ; il se couvre de ses gardes. Pélopidas veut franchir la barrière qu'une sage prudence oppose à son courage ; il oublie qu'il doit sa vie à ses soldats, et veut satisfaire sa vengeance, mais il succombe sous les coups redoublés de ses ennemis, au moment où son front était déjà ceint du laurier de la victoire. Les Thébains continuent de vaincre en vengeant la mort de leur général. Alexandre fuit, ayant perdu presque tous ses soldats, et cherche à se consoler de sa défaite en vexant davantage ses malheureux sujets. 364 *ans avant J. C.*

2. Le proconsul Q. Flaminius combattit contre Philippe, roi de Macédoine, sur les hauteurs des Cynocéphales. Les

Romains y vainquirent les Macédoniens. 197 *ans avant J. C.*

CYR (*combat de Saint-*). Tandis que le comte d'Artois avait débarqué, au mois de septembre 1795, à l'Ile-Dieu avec quatre mille hommes de troupes anglaises et quatre cents émigrés, les Vendéens se rapprochèrent pour favoriser leur débarquement sur les côtes de France. Mais cette descente n'eut pas lieu; le comte d'Artois s'éloigna, sans vouloir partager les dangers de ceux qui prodiguaient leurs vies pour sa cause. D'après l'avis du conseil des Vendéens, l'attaque du poste de Saint-Cyr fut résolue. En ce moment, un succès était nécessaire pour relever le courage des Vendéens, qui venaient d'apprendre le départ du comte d'Artois pour l'Angleterre. L'armée royaliste vint bivouaquer dans les landes qui bordent le champ Saint-Pern. Charette permit au soldat fatigué par une marche faite au milieu d'une brume froide, d'allumer des feux; quelques étincelles embrasèrent un bois voisin du bivouac, le feu gagna les landes; en peu d'instant l'incendie devint terrible; les flammes firent connaître aux Républicains l'approche de Charette. Ce chef tint conseil pour décider si l'on attaquerait un ennemi que l'on ne pouvait plus surprendre. La retraite fut le premier avis, mais la supériorité des forces vendéennes fit croire qu'une faible garnison ne leur pourrait résister. Charette, s'y laissant entraîner, divisa son armée en trois corps. Il demeura en observation sur la route des Sables d'Olonne; une division se porta sur le Pont-la-Claye pour intercepter tout secours, tandis que l'avant-garde formait l'attaque sous la conduite de Lemoelle et de Guérin. Quatre cents Républicains seulement défendaient le bourg de Saint-Cyr; ils étaient barricadés et retranchés dans l'église et le clocher, dont ils avaient fait une espèce de citadelle. Guérin somme les Républicains de se rendre. Ceux-ci répondent qu'ils sauront mourir. Bodereau, commandant la première compagnie des chasseurs royalistes, représente qu'on ne saurait emporter ce poste sans artillerie. Guérin l'accuse de peur. Bodereau s'avance, l'arme au bras, jusqu'à cinquante pas de l'église. Il est accueilli, ainsi que Lemoelle par une grêle de balles. Les Vendéens ripostaient par un feu continuel, mais inutile; des murailles épaisses et un clocher crénelé garantissaient les Républicains, tandis

que les Royalistes étaient exposés à tous leurs coups. Guérin, ayant eu deux chevaux tués sous lui, ordonne à ses officiers de mettre pied à terre, et commande l'escalade, lui-même donnant l'exemple; mais plus l'on approchait, plus le feu devenait violent. Guérin veût faire mettre le feu dans les maisons voisines, espérant qu'à l'aide de la fumée il pourra parvenir à ces retranchements, mais au milieu du désordre il ne put se faire obéir. L'arrivée de Charette augmenta encore le désastre. Ses soldats, ayant pris l'avant-garde vendéenne pour une troupe ennemie, firent feu sur elle. Guérin brave seul tous les périls pour faire cesser une si fatale méprise. Toute l'armée catholique entre alors dans le bourg, mais plutôt pour piller à la faveur du désordre, que pour combattre. Tout est confondu ; les chefs seuls font leur devoir. Entouré de morts et de mourants, Charette ne sait quel parti prendre ; quelques voix proposent de cerner l'église et de s'y précipiter en masse en enfonçant les portes. Guérin veut lui-même diriger ce dernier effort. Au moment où il monte un troisième cheval, on lui annonce qu'un de ses officiers, grièvement blessé, ne peut être dégagé ; il court pour le sauver, et reçoit lui-même deux balles dans la poitrine. Sa mort est le signal de la déroute générale ; ses soldats n'enlèvent son corps que sous la protection des chasseurs de Bodereau. Pendant ce temps, la garnison de Luçon attaqua la division de gauche de Charette au Pont-la-Claye. Ce chef venait d'abandonner précipitamment Saint-Cyr, pour venir au secours de cette division ; mais il ne put arriver à temps, l'artillerie volante des Républicains avait dispersé les Vendéens, malgré leur cavalerie qui essaya en vain de faire une retraite honorable. L'armée royale se retira précipitamment à Laroche-sur-Yon, déplorant ce funeste combat, qui lui coûta quatre cents hommes et plusieurs officiers. Mais la perte la plus sensible dans cette journée fut celle de Guérin; c'était un simple paysan, mais plein de courage et d'intelligence, né pour la guerre, adoré du soldat. Aucun chef vendéen n'avait su mieux que lui rétablir l'ordre dans leur armée, en encourageant les faibles, en en imposant aux lâches : Charette le pleura ; il perdit en lui son plus fidèle lieutenant et son meilleur ami. *Septembre* 1795.

CYSIQUE (*journée et siége de*). A peine Alcibiade avait

quitté la cour du satrape Tissapherne, qu'il se rendit à bord d'une flotte athénienne, et cingla vis-à-vis de Cysique. Il fit soigneusement cacher aux alliés de Sparte son arrivée; une grosse pluie mêlée d'orage lui servit à approcher sans être apperçu de la flotte de Lacédémone. Ayant caché le gros de ses vaisseaux derrière un promontoire, il s'avança seulement avec quarante galères. Les Spartiates, méprisant ce petit nombre, engagent l'action; les Athéniens se montrent, les Lacédémoniens perdent courage, et la victoire des Athéniens est complète. Alcibiade met pied à terre, poursuit vivement les fuyards, tue Mindare, leur général. Cysique ouvre ses portes; les Athéniens sont maîtres de l'Hellespont. On surprend une lettre des Spartiates aux Ephores, curieuse par sa laconique précision. *Nous sommes vaincus*, écrivent-ils; *Mindare est mort, l'armée meurt de faim : nous ne savons que faire et que devenir.* 408 *ans av. J. C.*

2. Mithridate, sans cesse poursuivi par Lucullus, proconsul, alla attaquer Cysique, ville importante de la Mysie, près la Propontide. Il croyait l'emporter aisément; il l'environna par terre de dix camps, et fit fermer par sa flotte les deux issues du détroit où elle était placée. Lucullus ne s'effraya point de ces préparatifs; il espérait même réduire le roi de Pont par la famine. Mithridate employait les tortues, les béliers, les balistes, les hélépoles, pour battre vigoureusement Cysique. Ses habitants employèrent tous leurs efforts pour rompre l'effet de ces machines; tantôt ils saisissaient la tête des béliers avec des cordes, et les enlevaient en l'air, tantôt ils en rompaient les coups en y opposant des sacs de laine; tantôt ils brisaient les tortues avec d'énormes pierres : tous leurs soins ne purent empêcher la chute d'une partie de leurs murailles. La ville était prise, sans un ouragan terrible qui renversa toutes les machines de Mithridate; la famine se mit dans son armée. Pour en diminuer les funestes effets, Mithridate renvoya une partie de son armée; elle fut rencontrée et taillée en pièces par Lucullus, qui lui enleva quinze mille hommes et six mille chevaux. Enfin, le roi de Pont leva le siége de Cysique, et s'enfuit, ayant, dit-on, perdu à ce siége près de trois cent mille hommes. 74 *ans av. J. C.*

3. Procope fit assiéger Cysique l'an 365. L'unique moyen

de pénétrer dans cette ville était deforcer l'entrée de son port; mais elle était fermée par une grosse chaine de fer. Jamais ses vaisseaux ne purent la rompre avec tous leurs efforts. Pour entrer dans le port, il fallait tourner le dos aux murs de la ville; un tribun nommé Alison obtint qu'on lui permît de faire encore une tentative, et résolut de se servir de cette situation elle-même pour réussir dans son entreprise. Ce tribun, ayant joint ensemble trois navires, s'en servit comme d'une plate-forme pour y établir quatre rangs de soldats qui, formant la tortue militaire, le couvraient de leurs boucliers, tandis que, soulevant la chaine du port, il place un de ses anneaux sur une enclume, le rompt à coups de marteau, et ouvre le port à la flotte. Cysique se rendit aussitôt. 365.

CZARNOWO (*combat de*). S. M. L'Empereur et Roi, ayant fait une reconnaissance, le 22 décembre 1806, sur les bords de la Wrka, ordonna de construire un pont à son confluent avec la Narew. Le général Morand le passa sur-le-champ pour aller attaquer les retranchements des Russes près le village de Czarnowo; la brigade du général Marulaz soutenait cette division : après elle marcha la division de dragons du général Beaumont. La canonnade s'engagea à Czarnowo; le maréchal Davout fit passer le général Petit avec le douzième régiment de ligne pour enlever les redoutes des Russes. La nuit survint; on dut achever au clair de la lune toutes les opérations, et à deux heures du matin tous les desirs de l'Empereur avaient été remplis. Toutes les batteries du village étaient enlevées; celles du pont étaient prises, quinze mille hommes qui les défendaient avaient été mis en déroute, quelques prisonniers et six canons étaient demeurés au pouvoir des Français. Plusieurs généraux russes furent blessés; le général Boussard le fut légèrement. On compta du côté des Français peu de morts, mais deux cents blessés. 22 *décembre* 1806.

CZASLAWAU (*combat de*). L'armée prussienne rencontra dans les plaines de Czaslawau, en Bohême, l'armée du prince Charles de Lorraine, le 17 mai 1742. Le prince Léopold de Brunswick, commandant le premier corps d'armée prussienne, rangea ses troupes dans une plaine dont la gauche tire vers le parc de Spislaw, où se trouvait



un terrain marécageux entre ce parc et le village de Chotusitz; la droite s'appuyait à une chaîne d'étangs ayant une hauteur devant eux. Le roi de Prusse ordonne à de la cavalerie de s'emparer de cette élévation. A peine les troupes prussiennes furent-elles rangées, que la canonnade commença; quatre-vingt-deux pièces, garnissant le front des Prussiens, firent un feu bien nourri. Le maréchal de Buddenbrock descendit avec sa cavalerie de la hauteur où Frédéric l'avait placée, tomba sur les Autrichiens, et renversa leur cavalerie; elle aurait remporté les plus grands avantages, si elle n'eût été saisie d'une terreur panique à la vue d'un nouveau régiment de hussards prussiens dont elle ne connaissait point l'uniforme. Quelques soldats s'écrièrent : *Nous sommes coupés;* cette première ligne victorieuse s'enfuit à toutes jambes. La seconde ligne de dragons prussiens attaqua aussi vigoureusement le flanc de l'infanterie autrichienne; il l'aurait toute hachée, si quelques cavaliers et hussards Impériaux ne lui eussent tombé à dos et en flancs. Pendant ce combat de cavalerie, le général autrichien de Kœnigseck tenta de faire avec sa droite un mouvement sur la gauche des Prussiens, qui étaient mal rangés. On s'y battit avec acharnement; le village de Chotusitz fut pris par les Autrichiens, qui y mirent le feu. Le roi de Prusse saisit un moment favorable pour donner rapidement sur le flanc gauche de l'armée impériale; en un instant elle se trouva acculée sur la Dubroya. La confusion y devint générale; ses rangs furent rompus, et les Prussiens les poursuivirent un demi-mille. Les trophées de cette victoire furent douze cents prisonniers, dix-huit canons et deux drapeaux. 17 *mai* 1742.

CZENTOCHOW (*prise de*). La petite ville de Czentochow avait résisté, en 1657, aux armes suédoises; mais elle ne put tenir devant des Polonais et des Français combattant sous les auspices de l'empereur Napoléon. Cent chasseurs français, accompagnés de cent cinquante confédérés polonais, se présentèrent, le 18 novembre 1806, devant Czentochow. Un bataillon de six cents Prussiens gardait la citadelle; vingt-six pièces de canon étaient en batterie sur ses remparts, quand ce faible détachement osa l'investir. On somma le commandant de se rendre; il y répondit pendant la nuit par des décharges multipliées qui ne firent aux assiégeants aucun

dommage. Pendant la nuit, le commandant français s'avisa de faire allumer des feux multipliés autour de la place. Trompé par ce stratagème, le commandant prussien, croyant avoir une armée considérable autour de ses murailles, voyant déjà ses faibles murs battus par une artillerie formidable, se hâta de capituler; il obtint les honneurs de la guerre pour sa garnison, qui demeura prisonnière de guerre. Un trésor considérable, formé d'objets précieux que la dévotion des Polonais avait consacrés à la Vierge, avait été placé sous le scellé; l'Empereur ordonna qu'il fût rendu : il ne fut pas compris dans les objets conquis par les Français dans cette place, qui capitula le 19 *novembre* 1806.

D

DACES (*défaite des*). Les Daces secouèrent le joug des Romains sous Trajan; ce prince gagna sur eux une très-grande bataille : le combat fut opiniâtre. Un Romain blessé se retire de la mêlée pour faire panser sa plaie; il apprend qu'il est frappé mortellement. Le reste de son sang est à son prince, à sa patrie; il retourne au combat leur sacrifier le peu de forces qui lui reste. Le nombre des blessés est immense; on manque de linges pour panser les plaies des soldats; Trajan déchire ses propres vêtements pour en former des bandes, emploie toute sa garde-robe à cet usage. Cependant Décébales, roi des Daces, est vaincu, et sa capitale prise. Pour éviter d'orner le triomphe de son vainqueur, il se donne la mort. *An* 105.

DALEM (*bataille de*). La sagesse et la douceur du gouvernement de Marguerite d'Autriche calmèrent pour quelques instants la révolte des Pays-Bas espagnols, en 1567. Le cruel duc d'Albe, détesté des Flamands, la remplaça, et suivit le plan de rigueur qu'il s'était tracé pour les réduire. On vit partout des échafauds dressés; les têtes des chefs des Flamands tombèrent sous la hache du bourreau, et la barbare férocité du duc révolta toutes ces provinces. Le

prince d'Orange, outragé, tâche de susciter des ennemis à l'Espagne, et se met à la tête des mécontents. Soutenu par des puissances voisines, il se dispose à rentrer dans la Flandre, d'où l'arrivée du nouveau gouverneur l'avait fait sortir. Méditant de surprendre Ruremonde, il ramasse à la hâte deux mille fantassins et quelques cavaliers. Comptant sur des intelligences dans la place, il espérait une réussite certaine; mais le duc d'Albe, instruit de ses projets, les fait échouer. Les Flamands se réfugient dans les états de Liége; les Espagnols les poursuivent, et les rencontrent sous les murs de Dalem, ville très-faible, mais entourée de fossés et de murailles. Réfugiés sous les remparts de cette bicoque, ils se préparent à se défendre. Sans leur laisser un instant, les Espagnols les chargent de front, tandis que les Wallons les tournaient derrière la ville. Les Flamands ne peuvent résister à cette double attaque; la victoire des Espagnols est complète. *An* 1568.

DAMAS (*sièges de*). 1. Les Sarrasins attaquent Damas l'an 634; ses habitants livrent plusieurs combats sanglants. Cette brave garnison est avec peine renfermée dans ses murs. Au moment où les troupes de l'empereur Heraclius paraissent pour secourir la ville, deux frères, commandants de Damas, font une sortie vigoureuse, pillent l'arrière-garde des Sarrasins, enlèvent leurs femmes. La prisonnière la plus importante était Caulah, sœur de Dérar. Ebloui des charmes de sa captive, Pierre, l'un des commandants de Damas, veut la traiter en vainqueur; Caulah le repousse avec mépris. Bientôt elle saisit avec ses compagnes d'infortune les pieux qui soutenaient les tentes; elles se rangent dos à dos, refusent de continuer leur route vers Damas : il fallut se résoudre à combattre des femmes ainsi armées. Kaled, général des Musulmans, revient alors, charge les Romains, et en fait un grand carnage; l'armée d'Heraclius est vaincue à Ainadin. Kaled reparaît devant Damas, l'emporte d'assaut; ses habitants sont livrés à toute la fureur d'un vainqueur barbare. Heraclius, apprenant la perte de Damas, s'écria : *Adieu la Syrie*. *An* 634.

2. Louis VII, roi de France, vint, en 1149, assiéger Damas avec l'empereur d'Allemagne; ils conduisaient une multitude de Croisés armés pour recouvrer la Terre-Sainte.

Cette ville opulente et peuplée incommodait Antioche, Jérusalem et Tripoli; c'était un motif suffisant pour tenter de s'emparer d'une cité dont la richesse promettait encore un immense butin. Elle était très-fortifiée à l'Orient et au Midi; mais au Nord une multitude de jardins fermés de haies et de canaux formaient son principal boulevard. Ce fut dans ces lieux coupés par une multitude de chemins que les Croisés livrèrent les premiers assauts; il fallut cinq jours pour enlever toutes ces positions défendues avec intrépidité par les Sarrasins. On aurait pris Damas, si la discorde ne se fût mise entre les Croisés, relativement au souverain à donner à une ville dont on n'était pas encore maître. Par les conseils perfides des barons de Syrie, on abandonna l'attaque du Nord pour la reporter vers l'Orient et le Midi. Les Sarrasins reprirent les jardins vers le côté où la ville était la plus faible; Damas fut manquée, et les Croisés levèrent honteusement ce siége. *An* 1149.

DAMIEN (*siége de Saint-*). Le duc de Savoie et le maréchal de Lesdiguières assiégent, en 1617, la ville de Saint-Damien, possédée par les Espagnols. Les troupes assiégeantes sont rangées le sixième jour du siége de manière à faire croire que l'on voulait escalader les murailles sur un point très-éloigné de la brèche; les assiégés courent en foule vers l'endroit où le danger semblait le plus pressant, dégarnissent la brèche. Les assiégeants y donnent dans ce moment l'assaut, et emportent la ville, qui est réunie aux états du duc de Savoie.

DANTZICK (*siéges de*). 1. Stanislas Leczinski, élu roi de Pologne en 1733, est réduit, par les forces supérieures de l'électeur de Saxe son compétiteur, à s'enfermer dans Dantzick. Dix mille Russes font disparaître toute la noblesse polonaise. Le comte de Munich commande ce siége, ouvre la tranchée au commencement de mars 1734, s'empare de Wechelsmunde, et presse la ville de toutes parts. Louis XV fait quelques efforts pour soutenir Stanislas. On fait partir une escadre et quinze cents hommes de troupes de terre; un brigadier est chargé de les commander. Il arrive devant Dantzick, estime qu'il y sacrifierait sans fruit ses soldats, et va relâcher en Danemarck. Le comte de Plelo, ambassadeur de France près de cette cour, regarde cette

retraite comme une honte. Il prend la résolution de secourir Dantzick avec cette poignée de soldats, ou de terminer honorablement ses jours par une mort glorieuse. Il part avec quinze cents Français pour attaquer trente mille Russes, arrive dans la rade de Dantzick, débarque, s'avance sur trois colonnes vers les retranchements des Russes, arrache les palissades, force les barrières, et est sur le point d'entrer dans la ville. Cependant les Moscovites résistent avec courage. Un grenadier ose dire au comte de Plelo, que le premier coup qu'il tirerait serait sur lui, afin de lui apprendre à ne pas mener si mal à propos d'aussi braves gens à la boucherie. Pour toute réponse, Plelo lui passe son épée au travers du corps, et continue sa marche. Le comte et ses grenadiers redoublent d'efforts. La victoire chancèle ; le brave Plelo tombe mort percé de mille coups, comme il l'avait prévu. Ses soldats, animés par son intrépidité, se retranchent, fortifient leur camp, y soutiènent pendant un mois un siége et des combats continuels, et ne se rendent qu'au moment d'être forcés. On consent de les conduire dans un port de la Baltique. Il était clair que c'était dans un port neutre ; mais la stipulation n'en étant pas expresse, Munich les envoya prisonniers de guerre à Saint-Pétersbourg. On accusa d'ignorance l'officier français qui avait consenti la capitulation. Munich, infracteur de sa parole, passa pour un homme qui savait profiter de tous ses avantages, quoiqu'il fût évident qu'il agissait d'une manière opposée aux conditions sous-entendues et présumées d'une capitulation qu'il avait signée. Le roi Stanislas, privé du secours des Français, obligé de s'échapper de Dantzick déguisé en matelot, traverse les positions ennemies au milieu des plus pressants dangers ; un étranger met sa tête à prix dans la Pologne qui l'avait légitimement choisi pour roi. Dantzick, réduite à la dernière extrémité, se rendit, après cent trente-cinq jours de siége, le 9 juillet 1734.

2. Dantzick demeura en possession de sa liberté jusqu'en 1787, où ses richesses et son commerce étendu tentèrent la cupidité de la Prusse qui s'était déjà emparée d'une portion de la Pologne. Elle commença par en fatiguer les habitants par des péages sur la Vistule, puis s'empara de ses faubourgs. Dantzick réclama la protection de la Russie

Cette puissance craignait alors l'agrandissement de la Prusse; elle se déclara en faveur de Dantzick. Protégée par une puissance formidable, on n'osa l'attaquer; elle continua de jouir de ses privilèges et de sa liberté. Cette situation dura peu. La Prusse n'avait tiré aucun profit de ses entreprises contre la France en 1792; elle réclama des coalisés une indemnité pour le sang de ses sujets, pour ses trésors dissipés. Dantzick éprouva le sort des Etats riches; mais sans milice et sans forces elle fut la monnaie avec laquelle les puissances du Nord s'acquittèrent de leurs obligations envers la maison de Brandebourg. Le général prussien, de Blomer, en forma le blocus le plus exact le 8 mars 1793, puis demanda à la ville de reconnaître la domination prussienne, sous peine d'exécution militaire. Une ville sans garnison, peuplée de marchands, comptant soixante mille habitants, sans provisions de vivres ne pouvait résister. Le général prussien promit d'une part sûreté, protection de leur commerce, et conservation de leurs richesses si l'on se soumettait sans résistance; et de l'autre menaça de commencer le bombardement de Dantzick sous vingt-quatre heures, si l'on faisait la moindre démonstration hostile. Dans une telle extrémité le sort du plus faible est de se soumettre. On reçut garnison prussienne; le sénat consentit à l'incorporation de Dantzick dans les possessions de la maison de Brandebourg. Ses habitants lui prêtèrent serment de fidélité. Ainsi Dantzick perdit sa liberté, sa franchise et ses lois.

3. La Prusse conserva long-temps sa neutralité au milieu des querelles sanglantes qui fatiguaient l'Europe. Elle vit par ce système ses richesses s'accroître, son commerce prospérer, sa puissance militaire respectée, les souverains rechercher son alliance. Trop de bonheur et trop de gloire la perdirent. Oubliant son intérêt et les avantages qu'elle tirait de son exacte neutralité, elle voulut prendre parti contre la France, écouta l'Angleterre, s'allia avec la Russie. Napoléon s'avance; les Prussiens sont vaincus à Jéna, et leurs troupes dissipées dans une multitude de combats. L'armée du grand Frédéric est toujours vaincue. Napoléon dicte ses lois de Postdam, entre dans Berlin. Frédéric-Guillaume fuit en Russie, tandis que des débris de ses armées défendent le reste de ses places dans la Poméranie,



que les Français occupent ses meilleures provinces, et arrivent près de Dantzick. Elle possédait une garnison de quinze mille Prussiens et six mille Russes. De tels moyens, accompagnés d'une nombreuse artillerie, de munitions considérables, de magasins immenses, décidèrent une vigoureuse résistance. Les bourgeois de Dantzick ne furent plus les maîtres de se rendre sans coup férir, pour conserver intactes leurs belles propriétés et leurs immenses richesses. Kalkreut commença par inquiéter les Français par des sorties dirigées sur le quartier des Polonais. Le général Dombrowski, fatigué de ses continuelles incursions, marche sur Dieschau; attaque les Prussiens le 13 février 1807; emporte cette position; enlève trois canons; tue deux cents hommes; fait six cents prisonniers, et oblige ces troupes de rentrer dans les murs de Dantzick. Cet avantage est d'autant plus glorieux qu'il est vivement disputé. Dombrowski a deux chevaux tués sous lui, est blessé à la jambe; son fils a le bras fracassé à ses côtés; mais dans le combat il oublie qu'il est père; il ne s'informe de son fils que lorsqu'il a vaincu. Les Prussiens apprènent aussi à craindre les jeunes Polonais formés à la tactique et à la discipline militaire en six semaines. Ceux-ci luttent déja, par la célérité de leurs manœuvres, avec les vieilles troupes dont elles se montrent les égales pour la valeur. Bientôt le dixième corps de la Grande-Armée se présente devant Dantzick, accompagné de Saxons et de Badois; le maréchal Lefebvre y commande; sous ses ordres est le général Savary; l'artillerie est dirigée par le général Lariboissière; le général Chasseloup-Laubat y conduit les travaux du génie. L'investissement de la place est complet le 14 mars. On livre plusieurs combats pour forcer la garnison de rentrer dans ses murs. Elle était bloquée, mais, conservant une libre communication avec la mer, on ne pouvait assigner aucun terme à ce siége Le premier soin du maréchal Lefebvre fut de lui en interdire l'accès. Le général Schramm passe de l'île de Notgat dans le Frich-Hoff; les Prussiens sont culbutés, abandonnent leur position et trois cents prisonniers. Sentant l'importance de ce poste, trois mille assiégés revienent dès le même soir; ils sont encore repoussés, perdent un canon et de nouveaux prisonniers. Une sortie générale ne leur réussit pas mieux le 24; la garnison est repoussée de toutes parts, perd deux canons et quatre cents prisonniers; parmi eux se trouve le

colonel Cracau, partisan renommé dans la Prusse. Après avoir fortifié les positions du général Schramm, dans la presqu'île, par des redoutes garnies d'un double rang d'abattis, le maréchal resserra le blocus, et fit occuper la tête des villages d'Holzenberg, de Schiditz, en avant des ouvrages de Bischofberg. On ouvrit presqu'en même temps deux tranchées dans les premiers jours d'avril, l'une en avant de Hackelsberg, l'autre vers Bischofberg. Des deux côtés les travaux sont poussés avec activité; des batteries, garnies d'une artillerie formidable, foudroyent continuellement les ouvrages et les murs des assiégés, tandis que les bombes et les obus écrasent leurs maisons et incendient tous leurs édifices. Un mois employé à ces travaux ne produit aucun événement remarquable. On se canonnait continuellement; la garnison faisait de petites sorties où elle était repoussée, et mettait dans sa défense toute l'opiniâtreté que l'on peut attendre du courage et du génie. Tous ces efforts pouvaient retarder, mais non empêcher la prise d'une ville exactement cernée, attaquée par des troupes valeureuses, ayant des munitions en abondance, dirigées par les officiers les plus instruits de l'Europe. Le maréchal Lefebvre résolut de s'emparer, dans la nuit du 5 au 6 mai, d'une île située entre la Vistule et le canal, qui gênait la communication entre les troupes placées dans la presqu'île, et le corps d'armée principal. L'adjudant-commandant Aymé est chargé de cette expédition avec huit cents hommes tirés des diverses troupes de l'armée assiégeante. Vers les dix heures du soir ils mettent à l'eau douze barques capables de porter chacune vingt-cinq hommes. On s'avance à la rame; les postes ennemis tirent sur cette faible expédition deux coups de canon à mitraille, la foudroyent par leur mousqueterie. Les pontonniers forcent de rames; le débarquement est effectué en cinq minutes. Le capitaine Avis, aide de camp du général Drouet, marche à la première redoute; cinquante grenadiers de la garde de Paris l'emportent à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil. L'adjudant-commandant Aymé s'avance sur la redoute de gauche; le chef de bataillon Armand, sur les retranchements de la pointe de cette île; les Russes, qui défendaient son extrémité, font un feu mal dirigé, et se replient; les têtes de colonnes françaises les y poussent à la baïonnette; elles entrent pêle-mêle avec eux dans la plus grande redoute, et



répondent à leurs cris par celui de *Vive l'Empereur!* Le reste des Russes continuait de se retirer le long de leurs retranchements, quand une colonne, commandée par le général Gardanne, leur coupe toute retraite. Tout ce qui échappe est fait prisonnier. Le succès était complet sur la gauche, quand un second débarquement s'effectua. Il était composé de Badois et de la légion du Nord. Ils marchent aussitôt sur leur droite. On emporte des retranchements qui défendaient la redoute de Kalkschants, tandis que des Saxons en attaquaient la gauche. En un instant on s'en rend maître; toute l'île est occupée. Les Russes perdent dans cette journée deux cents hommes, neuf cents prisonniers, et dix-sept canons. Un soldat français renouvèle le beau dévouement de d'Assas. Fortenas, chasseur au deuxième régiment d'infanterie légère, était tombé dans les mains d'une colonne de Russes qui se mit à crier: *Ne tirez pas, nous sommes Français.* Menacé d'être tué s'il parlait, il s'écrie: *Faites feu, mon capitaine, ce sont des Russes!* Les alliés sentaient la détresse de Dantzick assiégée depuis deux mois sans avoir été secourue; ils apprécient son importance, et croyent devoir ouvrir la campagne, au mois de mai, en lui portant du secours. Alexandre convoque un conseil de guerre; on y délibère sur les moyens de délivrer Dantzick. Une bataille générale peut être livrée à l'armée française, en passant la Passarge, et l'obliger à découvrir cette place; mais on s'exposait ainsi à une défaite totale. On se détermina donc à la secourir par mer. Le lieutenant-général Kamenskoi est débarqué à Pillau, avec deux divisions russes, et quelques régiments prussiens. Soixante-six bâtiments de transports conduisent ces troupes à l'embouchure de la Vistule, au port de Dantzick, sous la protection du fort de Weischelmunde. Instruit de ce débarquement, l'empereur Napoléon ordonne au maréchal Lannes, commandant le corps de réserve de la Grande-Armée, de se porter, avec le général Oudinot, au secours du maréchal Lefebvre. Ils arrivent au moment du débarquement de l'ennemi. Les Russes font des préparatifs d'attaque les 13 et 14 mai. Une espace de moins d'une lieue les séparait de la ville; il fallait, pour y parvenir, traverser les lignes françaises. Le 15, neuf régiments russes débouchent du fort de Weischelmunde. Le général Schramm était en bataille, couvert par deux redoutes construites vis-à-vis ce fort. Les

Polonais à sa gauche, les Saxons au centre, le deuxième régiment d'infanterie légère, et le régiment de Paris à sa droite. On se bat avec acharnement, mais le douzième régiment d'infanterie légère, et un bataillon de Saxons envoyés de la rive gauche par le maréchal Lefebvre, prenant l'ennemi en flanc, décident l'affaire. Un seul bataillon de la division du général Oudinot put donner. La perte des Prussiens fut au moins de deux mille cinq cents hommes. Pendant cette action la garnison de Dantzick ne fit pas le moindre mouvement. Du haut de ses remparts démolis, de ses bastions délabrés, elle put voir s'évanouir ses espérances. En même temps une division de cinq mille Prussiens et Russes, partie de Kœnigsberg, débarqua à Pillau, longeant la langue de terre appelée le Nehreung, et arriva à Kalberg, devant les premières grandes gardes de cavalerie légère françaises qui se replièrent à leur approche, jusqu'à Furstenwerder, mais pour les laisser s'engager. L'ennemi s'avança jusqu'à l'extrémité du Frischaff. Il s'attendait à pénétrer par cette route jusqu'à Dantzick, mais un pont jeté sur la Vistule, à Furstenwerder, facilitait le passage de l'infanterie française cantonnée à l'île de Notgat, pour filer sur les derrières de l'ennemi. Les Prussiens n'osèrent se risquer dans ce défilé. L'Empereur donna ordre au général Beaumont, aide de camp du grand-duc de Berg, de les y attaquer. Le général de brigade Albert déboucha, le 16 mai au point du jour, avec deux bataillons de grenadiers, deux régiments de chasseurs à cheval et un régiment de dragons. Aussitôt qu'il apperçoit les Prussiens il les attaque, les culbute, les poursuit l'épée dans les reins pendant onze lieues : leur enlève quatre pièces de canon. Dantzick est encore privée de tout espoir sur ce point. Cependant les alliés ne se rebutent pas ; ne pouvant faire entrer des forces considérables dans cette ville, ils tentent de relever au moins le courage de la garnison, en y introduisant quelques munitions et des vivres. Une belle corvette anglaise de vingt-quatre canons se présente à pleines voiles dans la Vistule, pour entrer à Dantzick ; elle avait cent vingt hommes d'équipage, était chargée de poudre et de boulets. Arrivée à la hauteur des ouvrages des Français, elle est accueillie par une canonnade et une fusillade si terrible, qu'il lui fut impossible de manœuvrer. Ses matelots foudroyés amènent leur pavillon ; les grenadiers de

Paris se jètent dans la Vistule, et s'emparent de cette corvette. Le lendemain une mine fait sauter une plate-forme en charpente, de la place d'armes du chemin couvert, sur laquelle les assiégés avaient placé une batterie. Le 19 mai la descente et le passage du fossé sont opérés à sept heures du soir. On montait à l'assaut le 21, lorsque le général Kalkreut demande à capituler aux mêmes conditions qu'il avait autrefois accordées à la garnison de Mayence. On y consentit. Le Hakelsberg pouvait être emporté en entier, mais un large fossé rempli d'eau courante, présentait assez de difficultés à vaincre pour que les assiégés prolongeassent encore pendant quinze jours leur défense. La garnison obtint de sortir avec les honneurs de la guerre, emmenant deux canons de fer et leurs caissons. Elle contracta l'obligation de ne pas servir pendant une année contre la France ou ses alliés, et fut reconduite jusqu'aux avant-postes de son souverain, à Pillau. Cette capitulation n'avait rien que d'honorable. Le général Kamenskoi, réfugié d'abord sous le canon de Weischelmunde, avait été forcé de se rembarquer au moment où les Français se préparaient à lancer sur sa flotte des boulets rouges. Ce fort tenait encore, il est vrai, mais, tandis qu'on réglait les articles de sa capitulation, la garnison, mécontente de son gouverneur, sortit de la place et se rendit aux Français. Jamais une ville plus importante que Dantzick n'était tombée au pouvoir de l'empereur Napoléon. Huit cents pièces de canon, des magasins immenses de munitions, des amas très-considérables de vivres, d'objets d'habillements et d'équipement, montrèrent combien elle aurait pu davantage prolonger sa défense, si l'artillerie française n'eût renversé ses remparts. Cette place du premier ordre, bientôt réparée, devint l'appui de l'aile gauche de la Grande-Armée, comme Thorn appuyait son centre, et Prague sa droite. On admira dans cette entreprise l'activité du maréchal Lefebvre, qui mit dans cette attaque tout le feu de la jeunesse ; la constance du soldat qui ouvrit ses tranchées dans la terre glacée, dont les ouvrages furent souvent comblés par les neiges, ou renversés par des dégels subits. On vit des marins de la garde impériale, qui conduisaient des bateaux chargés de canons, de poudre et de boulets, sur les eaux de la Vistule, passer audacieusement sous le feu de la forteresse de Graudents. L'artillerie y déploya toute sa précision, le génie

toute sa supériorité : tous les corps français se montrèrent dignes de leur éclatante renommée. L'Empereur accorda une gratification à tous les soldats, décora de l'aigle de la légion d'honneur les militaires qui s'y étaient distingués par des actions d'une valeur singulière. Pour perpétuer le souvenir de cette belle entreprise, il créa duc de Dantzick le maréchal Lefebvre ; récompense inouie jusqu'à ce jour dans les annales françaises, et imitée de l'antiquité, qui donnait aux généraux victorieux le nom de leurs conquêtes, mais digne d'un guerrier toujours combattant victorieusement depuis les champs de Fleurus, et ajoutant ses exploits à la prise d'une des places les plus importantes de l'Allemagne, au bord de la Baltique. 1807.

DANUBE (*combat sur le*). Le Danube était glacé quand les Jasyges, peuple de Thrace, en guerre avec Rome, s'arrêtèrent sur ses flots consolidés, et présentèrent sur la glace le combat aux légions romaines. Ce singulier champ de bataille leur sembla capable d'épouvanter des légionnaires. Ils se trompèrent. Les Romains eurent, dans les premiers instants, beaucoup de peine à se soutenir; mais ils abandonnèrent leurs boucliers, se tinrent fermes, et renversèrent leurs ennemis, qui prirent la fuite. Elle fut plus meurtrière encore que le combat : les vainqueurs, tombant sur les vaincus, étaient souvent meurtris par leurs chutes sur la glace; souvent ils y périssaient tous deux. La valeur romaine triompha cependant dans cette lutte; très-peu de Jasyges échappèrent à la mort. *An 70 de J. C.*

DARA (*bataille de*). 1. Justinien résolut d'humilier Cavadez, roi des Perses; il nomma, l'an 530, Bélisaire général de ses armées d'Orient. Quarante mille Perses marchaient alors contre Dara, ville d'Arménie. Bélisaire avait seulement vingt-cinq mille Romains; son génie suppléa au nombre. A un jet de pierre de Dara, Bélisaire fit creuser un immense fossé, présentant seulement quelques ouvertures à de longs intervalles. Ce fossé, d'abord parallèle aux murs de la ville, avait ses deux extrémités allongées vers l'ennemi, en sorte que la rencontre de ces deux directions formait un angle dans lequel devait venir se faire entourer l'ennemi. Bélisaire rangea ses troupes sur les bords de ce fossé. Les Perses, voyant le bel ordre des Romains et la

difficulté de franchir ce rempart, demeurent quelque temps incertains; mais ils doublent leurs rangs, se forment sur le midi en colonne d'attaque pour passer dans les intervalles du fossé. Un gros corps de cavalerie vint attaquer l'aile gauche des Romains : ceux-ci reculent au delà du fossé. Trop impétueux, les Perses s'engagent dans ces défilés; craignant à leur tour de se trouver enveloppés, ils regagnent à toute bride le gros de leur armée. Pendant ce mouvement rétrograde, un jeune cavalier perse défie le plus brave des Romains. Personne n'acceptait le cartel, quand un ancien maître d'escrime, nommé André, fond sur le Perse, la lance en arrêt, l'abat et lui tranche la tête, au grand étonnement des Perses et des Romains. Un nouveau champion perse se présente. Sa taille était élevée et sa démarche fière. André sort encore une fois des rangs, heurte son ennemi de sa pique baissée avec tant de violence, que ce coup renverse les deux chevaux et les deux cavaliers; mais le cavalier perse est tué. Les Romains applaudissent à cette seconde victoire. Les Perses, confus de cette double défaite, se retirent dans leur camp dans un morne silence. Deux jours après, Bélisaire et Pérose, général des Perses, rangent leurs troupes au lever du soleil. Pérose partagea son armée sur deux lignes, plaça en réserve la cavalerie des Immortels; de cette manière, il espérait toujours avoir des troupes fraîches à opposer aux Romains. A midi, il donne le signal; l'air est obscurci par une nuée de flèches; les carquois épuisés, on emploie les lances et les épées; la mêlée est terrible. La victoire, long-temps incertaine, passa souvent de l'un à l'autre parti. Les légions et les phalanges sont enfoncées tour à tour. Pérose et Bélisaire emploient toutes les ressources de l'art et du génie. Pour décider le combat, Pérose fait avancer les *Immortels*. A la vue de cette formidable cavalerie, les escadrons romains reculent d'abord; Bélisaire fait soutenir sa cavalerie par Sunica, officier d'un rare mérite et d'une valeur éprouvée. Il pénètre jusqu'à la bannière des Perses, et l'enlève. Le capitaine persan Barsemane, renommé par sa valeur, court vers cet endroit pour sauver cette enseigne révérée; Sunica le renverse d'un coup de lance. Epouvantés de sa mort, les Perses rapprochent leurs ailes; elles sont enveloppées; cinq mille Perses périssent. Toute leur armée se débande. Ils fuient, abandonnant leurs boucliers pour courir plus

attaque Beaulieu aussitôt qu'il a quelques troupes rassemblées. Trois fois il les mène à l'assaut des hauteurs occupées par les Autrichiens; trois fois elles sont repoussées. Bonaparte arrive; le général de brigade Causse venait d'être atteint d'un coup mortel, en chargeant les Impériaux. Il apperçoit son général, rappèle ses forces presque éteintes, et lui demande : *Dégo est-il pris?—Les positions sont à nous*, répond Bonaparte. — *En ce cas*, répartit Causse, *je meurs content*. Cependant l'affaire n'était pas encore décidée; elle durait depuis le point du jour. Bonaparte fait former en colonne d'attaque serrée la quatre-vingt-dix-neuvième de ligne, commandée par le général Victor; elle marche sur le front de l'ennemi, tandis que l'adjudant-général Lannes, ayant rallié la huitième demi-brigade, était parvenu dans la gorge gauche d'une redoute. Ce mouvement bien combiné, exécuté avec précision, enlève à Beaulieu la position de Dégo. Il se retire, abandonnant la moitié de sa petite armée prisonnière, tuée ou blessée. Sa retraite vers l'armée piémontaise était coupée. Il fuit précipitamment par les routes d'Acqui et de Gavi, pour aller se couvrir des murs de Tortone, et y attendre quelques renforts des armées du pape et du roi de Naples. Bonaparte, débarrassé de Beaulieu, songe à attaquer les Piémontais à Céva, et à réunir à son armée la division Serrurier; demande le grade de général de brigade comme une juste récompense des talents déployés à Dégo par l'adjudant-général Lannes, et fait remarquer au gouvernement la bravoure de son aide de camp Murat et du général Vignole, dans une journée qui commença par une surprise et se termina par un avantage signalé sur les Impériaux. 15 *avril* 1796.

DÉLIE (*bataille et siége de*). Dans la huitième année de la guerre du Péloponnèse une bataille fut livrée entre les Athéniens et les Thébains, près de Délie, ville de Béotie. Les Thébains vainqueurs assiégèrent aussitôt Délie, et employèrent à cette attaque des machines si formidables qu'elles leur en ouvrirent bientôt les portes. 424 *ans avant J. C.*

DELMESINGEN (*combat de*). Jaloux des premiers succès de l'armée du Rhin, en 1800, les Autrichiens entre-

prirent d'en arrêter le cours. Ils passèrent à Erbach, sur la rive droite du Danube, dont ils venaient d'être chassés. Tandis que leur cavalerie traversait ce fleuve à gué un peu au dessous d'Erbach, ils en rétablissaient le pont pour y faire passer l'infanterie et l'artillerie, et faisaient en même temps filer beaucoup de cavalerie par Donnau-Rieden, Tischingen et Opfingen. Celle-ci tourna Ersingen, et se porta vers Ascheletten, occupé par les Francais. Le premier effort des Impériaux se dirigea contre Delmesingen, qu'ils emportèrent d'abord; mais ils en furent repoussés par les savantes manœuvres et la bravoure des Français. Rejetés d'un côté sur Donnau-Rieden, de l'autre sur Ersingen, ils repassèrent le Danube en désordre, avec une perte de trois cents prisonniers et d'un grand nombre d'hommes tués ou blessés. 22 *mai* 1800.

DELMINIUM (*siége de*). Les Dalmates fatigant leurs voisins par leurs brigandages, ces peuples envoyèrent réclamer la protection de Rome. Les ambassadeurs romains furent mal reçus. Un consul, à la tête d'une forte armée, parut plus capable de faire respecter la république. Tout le territoire des Dalmates fut occupé en une campagne par le consul Figulus. Scipion Nasica; son successeur, n'eut plus qu'à former le siége de Delminium leur capitale; elle fut prise, rasée, et effacée pour toujours du nombre des cités. 155 *ans avant J. C.*

DEMENHOUR (*combat de*). Vers le milieu d'avril 1798, une révolte d'un genre neuf éclata contre les Français en Egypte. Un homme venu du fond de l'Arabie, débarqué à Derneh, arrive, réunit des Arabes, et se dit l'ange *él Mahdy,* annoncé dans le Koran. Deux cents Maugrabins arrivent quelques jours après comme par hasard, et viènent se ranger sous ses ordres. L'ange *él Mahdy* doit descendre du ciel; cet imposteur prétend être descendu du ciel au milieu du désert; lui qui est pauvre, prodigue l'or qu'il a l'art de tenir caché. Tous les jours il trempe ses doigts dans une jatte de lait, se les passe sous les lèvres: c'est la seule nourriture qu'il prend. Il se porte sur Demenhour, y surprend soixante hommes de la légion nautique, les égorge. Encouragé par ce succès, il exalte l'imagination de ses disciples en jetant un peu de poussière sur les canons des

Français; il doit empêcher la poudre de prendre, et faire tomber devant les vrais croyants les balles de leurs fusils : un grand nombre de témoins attestent de pareils miracles. Le chef de brigade Lefebvre part de Rhamanié avec quatre cents hommes; mais voyant à chaque moment se grossir les partisans de l'ange *él Mahdy*, il sent l'impossibilité de mettre à la raison une si grande quantité d'hommes fanatisés. Il se range en bataillon carré, est attaqué, et tue toute la journée ces insensés qui se précipitent sur ses canons. Ce n'est qu'à la nuit que ces fanatiques, comptant plus de mille morts et un grand nombre de blessés, comprènent qu'ils ont été abusés. Le général Lanusse, qui se portait avec activité partout où il y avait des ennemis à vaincre, arrive à Demenhour, passe quinze cents hommes au fil de l'épée : un monceau de cendres indique la place où était Demenhour. Il poursuit et met en fuite les disciples du saint *él Mahdy*, qui lui-même, grièvement blessé, ne trouve de salut que dans une prompte fuite. 8 *mai* 1799.

DEMERARY (*prise de*). Le comte de Kersaint est chargé, en 1782, de reprendre le fort de Demerary, pris par les Anglais aux Hollandais. Une petite division de frégates, portant un détachement de deux cent cinquante hommes, débarque sur la côte de l'est de Demerary, sous le commandement du chevalier d'Alais. Ces troupes étaient destinées à attaquer le fort, tandis que les frégates devaient s'emparer de l'entrée de la rivière. Les troupes de terre s'égarent, la flotille arrive avant elle devant le fort. Les Anglais s'enfuient à la vue des frégates françaises, qui continuent de remonter le fleuve. Regardant toute résistance inutile, les Anglais capitulent le 30 *janvier* 1782.

DEMONT (*prise du château de*). Le prince de Conti s'empara, le 11 juillet 1744, du poste des Barricades, par une manœuvre hardie et bien combinée. La garnison de ce poste se retira précipitamment dans le fort de Demont, château bâti, avec des frais immenses, sur le sommet d'un rocher isolé, au milieu de la vallée de la Stura. Un mois suffit pour s'en emparer; les Français y entrèrent le 17 *août* 1744.

DENAIN (*bataille de*). Depuis long-temps les armes de la France étaient malheureuses dans les dernières années du règne de Louis XIV; il demandait la paix, et ne pouvait l'obtenir. Tandis qu'on s'assemblait à Utrecht, que les ministres français négociaient, l'armée du maréchal de Villars couvrait encore Arras et Cambray, le prince Eugène prenait la ville du Quesnoy, et étendait dans la Flandre française une armée d'environ cent mille combattants. La reine Anne envoya d'abord douze mille Anglais à l'armée du prince Eugène, et soldait encore des troupes allemandes. Bientôt une suspension d'armes arrêtée entre les deux couronnes enleva au prince Eugène ces auxiliaires. Privé des Anglais, ce prince était encore supérieur de vingt mille hommes à l'armée française; il l'était de plus par sa position, par l'abondance de ses magasins et par neuf années de victoires. Le maréchal de Villars n'avait pu l'empêcher de brûler les faubourgs d'Arras, et de former le siége de Landrecies. La France, épuisée d'hommes et d'argent, était consternée; les succès du prince Eugène pouvaient rendre infructueuses les conférences d'Utrecht; des détachements ennemis avaient ravagé une partie de la Champagne, et étaient venus jusqu'aux portes de Reims. Landrecies ne pouvait tenir long-temps; on avait déjà agité dans Versailles si le roi se retirerait à Chambor, sur la Loire.

Dans ces circonstances difficiles, Louis XIV, qui, les campagnes précédentes, avait exigé la plus grande circonspection de la part de ses généraux, reprit tout son courage. *Vous voyez où nous sommes*, dit-il au maréchal de Villars en lui donnant le commandement de l'armée de Flandre; *il faut vaincre ou périr, ou finir par un coup d'éclat. Cherchez l'ennemi, et livrez-lui bataille. — Mais, Sire*, dit Villars, *c'est votre dernière armée. — N'importe*, reprend le roi, *je n'exige pas que vous battiez l'ennemi, mais que vous l'attaquiez. Si vous avez le dessous, vous me l'écrirez, et à moi seul; je monterai à cheval, je passerai par Paris votre lettre à la main. Je connais le Français; je vous amènerai quatre cent mille hommes, et je m'ensevelirai avec eux sous les débris de la monarchie.* Les amis et les parents du maréchal voulaient le dissuader de se charger d'un fardeau si difficile; le maréchal rejeta ce conseil timide appuyé par la duchesse de Villars. *Si j'ai le malheur d'être*

battu, dit-il, *j'aurai cela de commun avec les généraux qui ont commandé en Flandre avant moi; si j'en reviens vainqueur, ce sera une gloire que je ne partagerai avec personne.* Alarmé des progrès rapides du prince Eugène, Villars se hâta de secourir la place assiégée; mais les lignes des Allemands étaient formées avec tant d'art, tous leurs camps étaient si bien disposés, tous leurs postes étaient tellement fortifiés, que le maréchal désespérait de réussir dans son projet. Un curé et un conseiller de Douai, se promenant près des ouvrages des Autrichiens, imaginent les premiers que l'on pourrait facilement les attaquer vers Denain et Marchiennes. Le conseiller donna son avis à l'intendant de la Flandre; celui-là au maréchal de Montesquiou, qui commandait sous Villars : ce général l'approuva, et chercha les moyens de l'exécuter. Ainsi les destinées du monde et le sort des empires sont souvent dirigés par les plus faibles ressorts; cette pensée de gens obscurs, exécutée par un homme à grands talents, fut le salut de la France. On profita d'une faute commise par le prince Eugène, en étendant trop ses lignes, plaçant dans Marchiennes vers un point trop éloigné le dépôt de ses magasins, et laissant isolé à Denain le général Albermale, trop loin pour être promptement secouru. Pour donner le change à l'ennemi, le maréchal de Villars fit, le 25 juillet 1712, plusieurs manœuvres qui semblèrent démontrer au prince Eugène qu'il allait être attaqué dans ses retranchements. Pénétré de cette pensée, ce prince rapprocha son aile droite, qui s'étendait vers l'Escaut près le pont de Prouvis, et même renforça sa gauche; c'était précisément ce que demandait l'habile Villars. Dès le lendemain, à huit heures du matin, il commença à faire traverser l'Escaut à ses troupes. *Messieurs*, dit-il à ceux qui étaient autour de lui, *les ennemis sont plus forts que nous, ils sont même retranchés; mais nous sommes Français, il y va de l'honneur de la nation; il faut vaincre ou mourir, et je vais moi-même vous en donner l'exemple.* Il se met à la tête de ses troupes; un corps de dragons s'avance à la vue du camp ennemi, comme si l'on se préparait à l'attaquer; tandis que les dragons se retirent ensuite vers Guise, le maréchal marche sur Denain avec son armée, formant cinq colonnes.

« M. de Villars était perdu, dit le maréchal de Saxe dans

ses Rêveries, si le prince Eugène eût marché à lui lorsqu'il passait la rivière en sa présence, en lui prêtant le flanc; le prince ne put jamais se figurer que le maréchal fît cette manœuvre à sa barbe, et c'est ce qui le trompa. Le maréchal de Villars avait très-adroitement masqué sa marche; le prince Eugène le regarda et l'examina jusqu'à onze heures sans y rien comprendre, avec toute son armée sous les armes. S'il avait marché en avant, toute l'armée française était perdue, parce qu'elle prêtait le flanc, et qu'une grande partie avait déjà passé l'Escaut. Le prince Eugène dit à onze heures : *Je crois qu'il vaut mieux aller dîner,* et fit retirer ses troupes.

» A peine fut-il à table, que milord d'Albermale lui fit dire que la tête de l'armée française paraissait de l'autre côté de l'Escaut, et faisait mine de vouloir l'attaquer. Il était encore temps de marcher; et, si on l'eût fait, un grand tiers de l'armée française était perdu. Le prince Eugène donna seulement ordre à quelques brigades de sa droite de se rendre aux retranchements de Denain, à quatre lieues de là. Pour lui, il s'y transporta à toutes jambes, ne pouvant encore se persuader que ce fût la tête de l'armée française. Enfin il l'apperçoit, et lui voit faire sa disposition pour attaquer; dans le moment, il jugea le retranchement perdu et forcé. Il examina l'ennemi pendant un moment en mordant de dépit son gant, et il n'eut rien de plus pressé que de donner ordre qu'on retirât la cavalerie de ce poste. »

A deux heures, le grand camp de Denain est attaqué; on force les retranchements du général Albermale, défendus par dix-sept bataillons. Tout est tué ou pris; le général se rend prisonnier avec deux princes de Nassau, un prince de Holstein, un prince d'Anahlt et tous les officiers. Le prince Eugène, arrivant à la hâte, veut attaquer un pont qui conduisait à Denain, et dont les Français étaient maîtres; il y perd du monde, et retourne à son camp après avoir été témoin de cette défaite. Les conséquences militaires de cette bataille furent inconcevables; elle fit une différence de cent bataillons sur les deux armées; car le prince Eugène fut obligé de jeter du monde dans toutes les places voisines. Le maréchal de Villars, voyant que les alliés ne pouvaient plus faire de siéges, tous les magasins étant pris, tira des villes les plus voisines plus de cinquante bataillons, qui grossirent

tellement son armée, que le prince Eugène, n'osant plus tenir la campagne, fut obligé de jeter tous ses canons dans le Quesnoy, où ils furent pris. Tous les postes vers Marchiennes, le long de la Scarpe, sont emportés rapidement l'un après l'autre; on se porte à Marchiennes, défendue par quatre mille hommes. On en presse le siége si vivement, qu'au bout de trois jours on les fait prisonniers; on se rend maître de toutes les munitions de guerre et de bouche amassées par les ennemis pour la campagne. Eugène, déconcerté, lève le siége de Landrecies, et voit reprendre Douai, le Quesnoy, Bouchain. Les frontières sont mises en sûreté; l'armée du prince Eugène se retire, diminuée de cinquante bataillons, dont quarante furent pris depuis la bataille de Denain jusqu'à la fin de la campagne. La victoire la plus signalée ne produisit jamais plus d'avantages; chacun des progrès du maréchal de Villars hâta la paix d'Utrecht, qui couronna le règne de Louis XIV. Un événement trop singulier arriva sur ce champ de bataille pour que nous nous dispensions d'en consigner ici les détails, tirés des mémoires de la Colonie, qui commandait dans cette affaire un régiment de grenadiers au service de l'électeur de Bavière. « M. de Quémin, major de mon corps, me demanda si je trouverais bon qu'il allât compter les hommes qui avaient été tués dans les retranchements pendant l'attaque; au même instant un bon Bavarois un peu âgé, qui était lieutenant de la compagnie que j'avais en qualité de colonel, me demanda la permission de l'accompagner : ce que je lui accordai pareillement. Ils partirent tous deux; ils ne furent pas loin sans trouver à compter des morts. Ils en allaient mettre un dans le nombre, lorsqu'ils l'entendirent se plaindre. Un grenadier du régiment de Guienne, qui se promenait aussi pour voir si on n'aurait pas oublié d'en dépouiller quelqu'un, entendit la voix plaintive du mourant, et cette bonne âme voulut le soulager. Il s'en approcha, le coucha en joue, en lâchant un sacre...., et disant qu'il allait achever ce pauvre malheureux, qui souffrait trop; heureusement M. de Quémin se trouva à portée de détourner le fusil, et lui dit : *Laissez mourir ce misérable, s'il doit mourir.* — *Monsieur*, dit le grenadier, *excusez-moi, s'il vous plaît; je voulais rendre service à ce pauvre garçon, et dans l'état où il est, le meilleur est de l'achever; c'est mettre fin à ses souffrances. Si je ne le fais pas, il en souffrira davantage, et périra*

toujours. Il voulut le coucher en joue une seconde fois; M. de Quémin fut obligé de le chasser. Mon lieutenant, qui entendait un peu le français, avait écouté ce dialogue; il dit à M. de Quémin que peut-être le mourant entendrait l'allemand, et qu'il allait l'interroger. En effet, le blessé lui répondit en allemand. Le bon homme, trouvant un soldat de sa nation, s'attacha à lui faire des questions; il lui demanda de quel pays il était. Le blessé lui répondit qu'il était Bavarois. *Bavarois!* dit mon vieux lieutenant en grondant. *Quoi! tu servais contre ton prince? Il fallait achever de le tuer. Et de quel endroit de la Bavière est-tu? — Des environs d'Ingolstadt. — Quel est ton père? Quels sont tes parents*, reprit le lieutenant? — *Ma mère est morte*, dit-il, *et je suis fils unique d'un officier des troupes de l'électeur, qui apparemment a été tué à la bataille de Hochstet; car depuis je n'ai pas eu de ses nouvelles. Depuis ce temps-là mes parents me laissaient manquer de tout. Quand je me suis vu un peu grand, ne sachant que devenir, j'ai fait complot de m'enrôler avec deux autres écoliers de mes camarades, et nous avons pris parti avec le premier officier qui s'est présenté*. Le lieutenant lui dit: *Comment t'appèles-tu? — Oudesch*, répondit le blessé. *Ah! malheureux!* reprit-il, *tu es mon fils. J'étais ici le spectateur de ta mort sans le secours de M. de Quémin, et je ne faisais aucun effort pour t'en garantir. Tu t'es mis dans le cas de nous tuer l'un l'autre si l'occasion s'en fût présentée, et le ciel nous a conduits ici pour te sauver la vie*. Ce pauvre jeune homme, qui était dans la plus triste situation possible, ayant le bonheur de retrouver un père qu'il croyait mort depuis long-temps, fut si transporté de joie, qu'il se mit à crier en se traînant: *Ah! mon père!* Il se jète à ses pieds, et les embrasse avec un transport si grand, qu'on eût bien de la peine à l'en arracher. Le blessé fut transporté à l'hôpital, soigné, guéri, et entra en qualité d'officier dans le régiment de son père. 1712.

DENIS (*bataille de St.-*). La France, agitée par les guerres de religion vers la fin du seizième siècle, vit ses campagnes dévastées par ses propres citoyens, ses villes assiégées et le sang français couler sous les coups de ses habitants, divisés d'opinions. Le prince de Condé était chef des Huguenots; le connétable Anne de Montmorency, à

la tête du parti catholique. Condé s'empara de Saint-Denis en 1567, et tint bloquée la capitale avec moins de trois mille hommes. Les Parisiens, tourmentés par la famine, s'indignent d'être affamés par d'aussi faibles ennemis; trois mille gendarmes et douze mille fantassins sortent des murs de Paris sous la conduite du connétable. Condé n'avait que douze cents hommes de pied et quinze cents chevaux. A la vue d'aussi formidables ennemis, les officiers réformés les plus circonspects opinent de s'éloigner; Louis Ier, prince de Condé, est d'un sentiment contraire; il craint de refroidir le zèle des princes d'Allemagne qui marchent à son secours. *On abandonne volontiers*, dit-il, *le parti des malheureux, et les hommes se tournent toujours du côté que la Fortune paraît favoriser; d'ailleurs la gloire des armes est un très-précieux avantage. Or, c'est un principe reçu de toutes les personnes expérimentées dans l'art de la guerre que, quand deux armées sont en présence, celle qui se retire la première cède toujours à l'autre la victoire.* Le combat dure trois heures; la mêlée, sans être sanglante, est opiniâtre. Le champ de bataille demeure aux Catholiques; mais l'honneur de la journée appartient aux Réformés, qui, ayant osé combattre un ennemi six fois plus nombreux, ne sont pas tout à fait anéantis. Le connétable, vainqueur, vit néanmoins mettre en déroute le corps particulier qu'il commandait. Abandonné des siens, que la terreur avait saisis, ce généreux vieillard réunit toute sa vertu pour terminer sa longue carrière par un trait d'héroïsme; il reçoit trois blessures dangereuses, est démonté, rompt son épée dans le corps d'un officier calviniste. Un gentilhomme écossais nommé Stuart lui donne un dernier coup; il est blessé mortellement. A cette nouvelle, Catherine de Médicis s'écrie avec transport qu'elle a deux grandes obligations au ciel dans cette journée; l'une que le connétable ait vengé le roi de ses ennemis, et l'autre que les ennemis du roi l'aient vengé du connétable. Un cordelier veut exhorter à la mort ce héros couvert de sang et de blessures. *Pensez-vous*, lui dit-il d'un ton fier, *que j'aie vécu près de quatre-vingts ans avec honneur pour ne pas savoir mourir un quart-d'heure.* Quelques instants après le connétable expire; cet homme était également intrépide à la cour et dans les armées. Plein de grandes vertus et de défauts, général malheureux, mais habile; esprit austère,

difficile, opiniâtre, mais honnête homme, bon citoyen, zélé catholique, et pensant avec grandeur. Le prince de Condé, qui combattait contre lui, n'avait pas de moins grandes qualités; jamais général ne fut plus aimé de ses soldats. Après la perte de la bataille de Saint-Denis, Condé se retire en Lorraine, marche au devant des secours qui lui arrivent d'Allemagne. Ses auxiliaires intéressés, voyant qu'on ne leur donnait pas l'argent qu'on leur avait promis, se disposaient à reprendre le chemin de leur patrie. Désespéré d'une résolution qui ruine son parti, Condé se dépouille de tout ce qu'il possède; les seigneurs qui l'accompagnent imitent son exemple pour satisfaire aux demandes des reitres. Comme les desirs de ces étrangers n'étaient pas encore satisfaits, il fait un appel à la générosité de ses soldats, qu'il ne paie point; officiers et soldats sacrifient leurs subsistances et leur argent pour la cause commune. Les soldats de Condé rentrent bientôt en France plus formidables sans doute, après s'être illustrés par un trait rare de dévouement à leur cause; mais on gémit, en pensant que c'étaient des Francais qui se disposaient à combattre contre des Français, et à souiller encore le sol de la patrie du sang de leurs propres frères. 1567.

DEPPEN (*combat de*). 1. La Russie vaincue, en 1805, aux champs d'Austerlitz, ne craignit pas de s'unir, une année après, aux Prussiens pour combattre la France. L'empereur Napoléon se montra bientôt sur les bords de la Vistule. Le monarque de Russie n'y fut pas plus heureux que l'année précédente sur les rives du Danube. Après le combat de Bergfried, l'Empereur apprend qu'une colonne russe n'a pas encore passé l'Alle, et se trouve débordée par sa gauche, tandis que l'armée russe rétrogradait toujours sur les routes de Landsberg et d'Arensdorff. Napoléon donne ordre au grand-duc de Berg et aux maréchaux Soult et Davout de suivre l'ennemi, tandis qu'il faisait passer l'Alle au corps du maréchal Ney, avec une division de cavalerie aux ordres du général Lasalle et une division de dragons. Ses instructions étaient d'attaquer les divisions ennemies qui se trouvaient coupées. En arrivant sur les hauteurs de Waterdorff, le grand-duc de Berg se trouve en présence de huit à dix mille hommes de cavalerie russe. Plusieurs charges de cavalerie se donnent; l'ennemi est

culbuté. En même temps, le maréchal Ney canonnait vigoureusement le corps de cavalerie qui avait été coupé. Vainement les Russes voulurent essayer un moment de se frayer un passage; ils vinrent trouver la mort sur les baïonnettes françaises : culbutés au pas de charge, mis dans une déroute complète, ils abandonnèrent canons, drapeaux et bagages. Les autres divisions russes, voyant le sort de leur avant-garde, battirent en retraite; avant la nuit, les Français comptaient plusieurs milliers de prisonniers, et seize pièces de canon en leur pouvoir. Ces mouvements rapides déconcertèrent tous les projets des Russes, qui étaient coupés, tandis que leurs magasins sur l'Alle, leurs dépôts de Gustadt et de Liebstadt furent enlevés par la cavalerie légère. Ainsi les Français, préludant à la bataille d'Eylau, se préparaient à remporter cette victoire signalée qui leur permit de rentrer dans leurs quartiers d'hiver et de reprendre leurs cantonnements. 5 *février* 1807.

2. Des négociations avaient été entamées, pendant l'hiver, entre les puissances belligérantes. La Prusse et la Russie, après avoir constamment rejeté les propositions les plus justes, reprirent les armes après la prise de Dantzick. Les Alliés attaquèrent, le 6 juin, le sixième corps de la Grande-Armée, dans sa position de Deppen, sur la Passarge. Les Russes, en arrivant sur les troupes françaises, furent culbutés. Ils perdirent, de leur propre aveu, dans cette journée, deux mille morts et trois mille blessés. L'intrépidité du maréchal Ney, l'énergie qu'il sut communiquer à ses troupes, les talents qu'il montra dans cette circonstance, la précision du général Marchand dans ses manœuvres, furent les causes du gain de cette journée, où les Russes déployèrent beaucoup de courage sans doute; il demeura inutile parce qu'il ne fut pas dirigé par des hommes de génie, habitués à se battre contre des militaires exercés. 6 *juin* 1807.

DERBENT (*siége et combat de*). Dévorée de la soif de conquérir, Catherine II tourna ses armes contre la Perse, en 1766; elle tenta de s'emparer des provinces avoisinant la mer Caspienne. Valérien Zouboff pénétra, à la tête d'une armée nombreuse dans le Dagestan, et alla mettre le siége devant Derbent, ville extrêmement forte,



située au pied du mont Caucase. Il commença par attaquer une haute tour qui défendait la ville. Après s'en être rendu maître et fait passer la garnison au fil de l'épée, il se prépara à donner l'assaut à Derbent. Les Persans, épouvantés des premiers succès et de la fureur des Russes, demandent quartier; le commandant, vieillard vénérable âgé de cent vingt ans, le même qui au commencement du siècle avait rendu Derbent à Pierre-le-Grand, vint en apporter les clefs à Valérien Zouboff. Aga-Mahmed, général des Persans, s'avançait au secours de Derbent, lorsqu'il apprit que cette place était au pouvoir des Russes. Valérien Zouboff en sortit pour aller combattre, mais la victoire demeura aux Persans, qui forcèrent leurs ennemis à rentrer dans Derbent. 1766.

DERPT (*prise de*). Pierre Ier, empereur de Russie, attaque, en 1704, la ville de Derpt, en Estonie. Une lettre intercerptée lui apprend que les assiégés attendent à chaque moment un secours de Suédois qui doit se jeter dans la place. Il se détermine, d'après cette connaissance, à donner à trois ou quatre de ses régiments l'uniforme suédois. Un prétendu corps de Suédois attaque les tranchées des Russes. Ceux-ci, après les avoir défendues quelque temps, fuient; la garnison de Derpt, ne se doutant point du stratagème, sort pour achever la déroute. Dans ce moment, les vainqueurs et les vaincus se réunissent, fondent en désordre sur des hommes qui n'étaient point préparés à les recevoir, en font grand carnage. Ce qui rentre dans la ville est hors d'état de la défendre et bientôt obligé de capituler.

DERUMBANO (*affaire de*). Le général Murat, poursuivant sur l'Adige ses avantages sur l'armée autrichienne, repoussa ses avant-postes et emporta le village de Derumbano, où il fit deux cent trente-sept prisonniers. *Le* 8 *février* 1797.

DERVAL (*prise de*). Tandis que Brest était bloquée, en 1373, par les troupes françaises, le connétable Duguesclin, pour faire diversion, entreprit le siége de Derval. Cette forteresse, située à treize lieues de Nantes, appartenait au seigneur de Knolles, gouverneur de Brest. Derval fut bientôt obligée de capituler; elle promit de se rendre

si dans deux mois elle n'était pas secourue. On se donna des ôtages. Knolles survient, annulle la capitulation. Indigné de cette audace, le duc d'Anjou condamne à mort les ôtages bretons; Clisson leur fait trancher la tête sous les murailles. Knolles rend cruauté pour cruauté, fait voler dans les fossés les têtes des ôtages français; puis sort de la place : un combat sanglant se livre aux barrières; Clisson est blessé dès la première attaque, et les Français obligés de lever le siége.

DETHMOLD (*bataille de*). Quintilius Varus commandait dans la Germanie, sous le règne d'Auguste ; c'était un homme doux et modéré, mais avare ; son esprit peu étendu ne lui fit pas apprécier la manière de gouverner un peuple fier, supportant impatiemment le joug des Romains, encore irrité par ses exactions. Il voulut substituer la douceur à la terreur dans le gouvernement de ces peuples barbares ; il devint victime d'un régime peu approprié à cette nation farouche. Tandis qu'il rendait la justice comme dans une province paisible, Ariminius, prince des Chérusques, cherchait à rompre les fers de sa patrie. La révolte éclate dans les cantons les plus éloignés de la Germanie. Varus part avec trois légions pour vaincre les rebelles. Ariminius resta derrière le préteur, dont il avait gagné la confiance, en lui promettant de lui amener de puissants secours; mais bientôt il atteint Varus à Dethmold en Westphalie, dans des défilés environnés de bois et de montagnes. Tout à coup il tombe sur les Romains, qui se défendent d'abord avec courage, puis se retranchent sur une petite montagne. Le combat y recommence avec une nouvelle vigueur. Varus blessé, ne voyant aucune ressource, se perce lui-même de son épée. Sa mort achève de décourager les Romains; les uns se jètent en désespérés sur les bataillons ennemis, tandis que d'autres, ne pouvant se résoudre à tomber vivants entre les mains des barbares, se tuent de leurs propres mains. Quelques-uns mettent bas les armes, et se rendent à discrétion; Ariminius les fait tous périr inhumainement. Les drapeaux des légions, les aigles romaines tombent au pouvoir des barbares. Rome est consternée à cette fâcheuse nouvelle. Pendant plusieurs mois, Auguste, cruellement affligé, laisse croître sa barbe et ses cheveux : dans son

désespoir, on l'entendit plusieurs fois répéter, en se frappant la tête : *Varus, rends-moi mes légions. An* 9 *de J. C.*

DETTINGUE (*bataille de*). Le roi d'Angleterre s'était posté dans Aschaffembourg, ville sur le Mein, qui appartient à l'électeur de Mayence. Il avait fait cette démarche malgré le comte de Stairs, son général, et commençait à s'en repentir. Il y voyait son armée bloquée et affamée par le maréchal de Noailles. Le soldat fut réduit à la demi-ration par jour. On manquait de fourrages au point qu'on proposa de couper les jarrets aux chevaux. On l'aurait fait, si l'on était resté encore deux jours dans cette position. Le roi d'Angleterre fut obligé enfin de se retirer, le 27 juin, pour aller chercher des vivres à Hanau, sur le chemin de Francfort; mais en se retirant, il était exposé aux batteries du canon ennemi, placé sur la rive du Mein. Il fallait faire marcher en hâte une armée que la disette affaiblissait, et dont l'arrière-garde pouvait être accablée par l'armée française; car le duc de Noailles avait eu la précaution de jeter des ponts entre Dettingue et Aschaffembourg, sur le chemin de Hanau; et les Anglais avaient joint à leurs fautes celle de laisser établir ces ponts. Au milieu de la nuit, le roi d'Angleterre fit décamper son armée dans le plus grand silence, et hasarda cette marche précipitée et dangereuse à laquelle il était réduit. Le maréchal de Noailles voit les Anglais qui semblent marcher à leur perte dans un chemin étroit, entre une montagne et la rivière. Il ne manque pas d'abord de faire avancer tous les escadrons composés de la maison du roi, de dragons et de hussards, vers le village de Dettingue, devant lequel les Anglais devaient passer. Il fait défiler sur deux ponts quatre brigades d'infanterie avec celles des gardes françaises. Ces troupes avaient ordre de rester postées dans le village de Dettingue, en deçà d'un ravin profond. Elles n'étaient point apperçues par les Anglais; et le maréchal voyait tout ce que les Anglais faisaient. M. de Vallière, lieutenant-général, homme qui avait poussé le service de l'artillerie aussi loin qu'il peut aller, tenait ainsi dans un défilé les ennemis entre deux batteries qui plongeaient sur eux du rivage. Ils devaient passer par un chemin creux qui est entre Dettingue et un petit ruisseau. On ne devait fondre sur eux qu'avec un avantage certain

dans un terrain qui devenait un piége inévitable. Le roi d'Angleterre pouvait être pris lui-même; c'était un de ces moments décisifs qui semblaient devoir mettre fin à la guerre. Le maréchal recommanda au duc de Grammont, son neveu, lieutenant-général et colonel des gardes, d'attendre, dans cette position, que l'ennemi vînt lui-même se livrer. Il alla malheureusement reconnaître un gué pour faire encore avancer la cavalerie. La plupart des officiers disaient qu'il eût mieux fait de rester à l'armée pour se faire obéir. Il envoya faire occuper le poste d'Aschaffembourg par cinq brigades; de sorte que les Anglais étaient pris de tous côtés. Un moment d'impatience dérangea toutes ces mesures.

Le duc de Grammont crut que la première colonne ennemie était déjà passée, et qu'il n'y avait qu'à fondre sur une arrière-garde qui ne pouvait résister. Il fit passer le ravin à ses troupes. Quittant ainsi un terrain avantageux où il devait rester, il avance avec le régiment des gardes, et celui de Noailles infanterie, dans une petite plaine qu'on appèle *Champ des Coqs*. Les Anglais, qui défilaient en ordre de bataille, se formèrent bientôt. Par là, les Français qui avaient attiré les ennemis dans le piége, y tombèrent eux-mêmes. Ils attaquèrent les ennemis en désordre, et avec des forces inégales. Le canon que M. de Vallière avait établi le long du Mein, et qui foudroyait les ennemis par le flanc, et surtout les Hanovriens, ne fut plus d'aucun usage, parce qu'il aurait tiré contre les Français mêmes. Le maréchal revint dans le moment qu'on venait de faire cette faute.

La maison du roi à cheval, les carabiniers enfoncèrent d'abord, par leur impétuosité, deux lignes entières d'infanterie; mais ces lignes se reformèrent dans le moment, et enveloppèrent les Français. Les officiers du régiment des gardes marchèrent hardiment à la tête d'un corps assez faible d'infanterie : vingt-un de ces officiers furent tués sur la place, autant furent dangereusement blessés. Le régiment des gardes fut mis dans une déroute entière. Le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, le prince de Clermont, le comte d'Eu, le duc de Penthièvre, malgré sa grande jeunesse; faisaient des efforts pour arrêter le désordre. Le comte de Noailles eut deux chevaux tués sous lui. Son frère, le duc d'Ayen, fut renversé.

Le marquis de Puységur, fils du maréchal de ce nom, parlait aux soldats de son régiment, courait après eux, ralliait ce qu'il pouvait, et en tua de sa main quelques-uns qui ne voulaient plus suivre, et qui criaient : *Sauve qui peut!* Les princes et les ducs de Biron, de Luxembourg, de Richelieu, de Péquigni-Chevreuse, se mettaient à la tête des brigades qu'ils rencontraient, et s'enfoncèrent dans les lignes des ennemis. D'un autre côté, la maison du roi et les carabiniers ne se rebutaient point. On voyait ici une troupe de gendarmes; là une compagnie des gardes; cent mousquetaires dans un autre endroit; des compagnies de cavalerie s'avançant avec des chevau-légers; d'autres qui suivaient les carabiniers ou les grenadiers à cheval, et qui couraient aux Anglais, le sabre à la main, avec plus de bravoure que d'ordre. Il y en avait si peu, qu'environ cinquante mousquetaires, emportés par leur courage, pénétrèrent dans le régiment de cavalerie de milord Stairs. Vingt-sept officiers de la maison du roi à cheval périrent dans cette confusion, et soixante-six furent blessés dangereusement. Le comte d'Eu, le comte d'Harcourt, le comte de la Motte-Houdancourt, chevalier d'honneur de la reine, eut son cheval tué, fut foulé long-temps aux pieds, et remporté presque mort. Le marquis de Gontaut eut le bras cassé. Le duc de Rochechouart, premier gentilhomme de la chambre, ayant été blessé deux fois, et combattant encore, fut tué sur la place. Les marquis de Sabran, de Fleuri, le comte d'Estrade, le comte de Rostaing, y laissèrent la vie. Parmi les singularités de cette triste journée, on ne doit pas omettre la mort d'un comte de Boufflers, de la branche de Remiancourt. C'était un enfant de dix ans et demi. Un coup de canon lui coupa la jambe. Il reçut le coup, se vit couper la jambe, et mourut avec un égal sang-froid. Tant de jeunesse et tant de courage attendrirent tous ceux qui furent témoins de son malheur. La perte n'était pas moins considérable parmi les officiers anglais. Le roi d'Angleterre combattait à pied et à cheval, tantôt à la tête de la cavalerie, tantôt à celle de l'infanterie. Le duc de Cumberland fut blessé à ses côtés. Le duc d'Aremberg, qui commandait les Autrichiens, reçut une balle de fusil au haut de la poitrine. Les Anglais perdirent plusieurs officiers généraux. Le combat dura trois heures; mais il était trop inégal. Le courage seul avait à combattre la

valeur, le nombre et la discipline. Enfin le maréchal de Noailles ordonna la retraite.

Le roi d'Angleterre dîna sur le champ de bataille, et se retira ensuite, sans même se donner le temps d'enlever tous ses blessés, dont il laissa environ six cents que le lord recommanda à la générosité du maréchal de Noailles. Les Français les recueillirent comme des compatriotes. Les Anglais et eux se traitaient en peuples qui se respectaient. Les deux généraux s'écrivirent des lettres qui font voir jusqu'à quel point on peut pousser la politesse et l'humanité au milieu des horreurs de la guerre.

Cette grandeur d'âme n'était pas particulière au comte de Stairs et au duc de Noailles. Le duc de Cumberland surtout fit un acte de générosité qui doit être transmis à la postérité. Un mousquetaire, nommé *Girardeau*, blessé dangereusement, avait été porté près de sa tente. On manquait de chirurgiens, assez occupés ailleurs. On allait panser le prince, à qui une balle avait percé les chairs de la jambe : *Commencez*, dit-il, *par soulager cet officier français. Il est plus blessé que moi. Il manquerait de secours, et je n'en manquerai pas.*

Au reste, la perte fut à peu près égale dans les deux armées. Il y eut, du côté des Alliés, deux mille deux cent trente-un hommes tant tués que blessés. Les Français souffrirent une grande perte, en faisant avorter le fruit des plus belles dispositions par cette ardeur précipitée et cette indiscipline qui leur avaient fait perdre autrefois les batailles de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt.

Six semaines après la journée de Dettingue, Voltaire vit le comte de Stairs à la Haye; il prit la liberté de lui demander ce qu'il pensait de cette bataille : *Je pense*, lui répondit le général, *que les Français ont fait une grande faute, et nous deux. La vôtre a été de ne savoir pas attendre. Les deux nôtres ont été de nous mettre d'abord dans un danger évident d'être perdus, et ensuite de n'avoir pas su profiter de la victoire.* 1743.

DEUKALÉ (*prise de*). Les Arabes de Fez et de Maroc, révoltés contre Abdouloumen, se réfugièrent à Deukalé, en 1149. Les rebelles dressèrent une embuscade sur le chemin qui conduisait directement à cette place; mais Abdou-



loumen, en l'attaquant d'un côté tout opposé, emporta Deukalé d'assaut.

DEUX-PONTS (*combat et prise de*). Le général Hoche, peu content d'avoir débloqué Landau, vers la fin de 1793, voulut encore éloigner les étrangers des frontières qu'ils avaient envahies. Une colonne part de Bliescastel pour attaquer les ennemis à Hornbach. Le général Taponnier ne trouve aucun obstacle sur sa route; mais arrivé à Hornbach, les Autrichiens veulent lui disputer une position, qui est emportée avec une perte légère. Les Impériaux pouvaient de là inquiéter les convois qui se rendaient à Hornbach. Hoche voulut encore les chasser des hauteurs de Millebach; elles sont emportées par cinq bataillons, une compagnie d'artillerie légère, et quelque cavalerie. Dès que l'on eut mis en position deux pièces, les Autrichiens s'enfuirent abandonnant le champ de bataille couvert de morts, et se réfugièrent sur une colline couronnée de seize pièces d'artillerie, placées derrière des retranchements. Les Français étaient trop peu nombreux, leur artillerie trop faible pour vaincre sur-le-champ de tels obstacles. Ils se replièrent pour revenir le lendemain plus en force. Le général Hoche s'avance dès le matin avec la colonne entière; il trouve ce poste difficile évacué, et marche vers Deux-Ponts abandonnée par l'ennemi. On y entre sans difficulté, mais non sans gloire, car cet avantage était dû aux savantes manœuvres de Hoche, et aux succès des soldats dans les affaires d'Hornbach. 22 *septembre* 1793.

DEVA (*combat de*). Les premiers instants de la campagne de l'armée des Pyrénées occidentales n'avaient pas été très-heureux en 1795, quand le général en chef Moncey ordonna de passer la Deva qui couvrait une armée espagnole de dix à douze mille hommes commandés par le général Crespo. Un corps, conduit par le général Raoul, passa à gué cette rivière, marchant en colonnes serrées, malgré le feu de plusieurs batteries croisant sur elle. Arrêté à un premier gué où l'on ne peut passer, ayant de l'eau jusqu'au cou (parce que le gué formé de sable mouvant avait disparu), cette colonne s'avança dans le même ordre vers un autre gué qu'elle traversa avec audace. Aussitôt l'on attaqua les positions des Espagnols à Motries; ils abandonnèrent

leurs retranchements aussitôt qu'ils virent que l'on marchait sur eux à la baïonnette. Neuf pièces de canon tombèrent au pouvoir des Français. Le champ de bataille fut couvert de morts; on fit deux cents prisonniers; il n'y eut que quelques hommes de blessés. Ce poste demeura occupé par les Français pendant quelques jours; ils les employèrent à préparer les mouvements sur la gauche à Closna, et sur la droite en avant de Tolosa; mais Crespo, craignant ces manœuvres, fit sa retraite sur Villaréal. 28 *juin* 1795.

DEVINTER (*siége de*). Le prince d'Orange, tourmenté du desir d'affranchir la Hollande et d'en chasser les Espagnols, assiégea Devinter sur l'Issel, le 31 mai 1591. Aussitôt son investissement complet, il ouvre les tranchées, dresse trois batteries; la première tirait sur la partie de l'enceinte de la ville située le long de la rivière. Dès les premières décharges elle renversa cent brasses de murailles. Les assiégés forment derrière de nouveaux retranchements. Ces braves se défendaient avec courage, mais, voyant leur chef dangereusement blessé, ils capitulèreut honorablement le 10 juin. 31 *mai au* 10 *juin* 1591.

DIEPPE (*bombardement de*). De toutes les inventions employées pour porter la destruction et la mort dans les pays ennemis, la plus cruelle est celle des galiotes à bombes; elle détruit de loin les cités, sans qu'on puisse se garantir de leurs ravages. Employées par les Français pour punir les brigandages des pirates d'Alger, les bombes lancées de dessus les galiotes servirent aux Anglais, en 1693, pour ruiner Saint-Malo. Ces insulaires étaient jaloux de son industrie et de son commerce. Ils se présentèrent l'année suivante devant Dieppe, petite cité construite en bois, peuplée de marins hardis, habitée par des commerçants et des pécheurs. Dieppe fut entièrement incendiée; il ne resta plus que quelques traces fugitives de cette malheureuse cité. Touché de l'infortune des Dieppois, Louis XIV fit rebâtir leur ville en brique. Jouissant du triste avantage d'avoir ruiné une ville industrieuse, les Anglais se portèrent vers le Havre. Comme le flot ne permettait d'effectuer le bombardement que pendant la nuit, le commandant du Havre fait des amas de bois à quelques distances de la ville, à dessein d'y mettre le feu et d'y attirer les bombes. A peine a-t-on achevé de

les former que le bombardement commence à neuf heures du soir. On allume successivement ces bûchers. Les Anglais regardant cet incendie comme la preuve du succès de leur entreprise, toutes les bombes sont dirigées sur ce point. On compte au plus cinq à six maisons endommagées dans le Havre. L'amiral Berckley, trompé par ces feux, se retire le lendemain, bien convaincu qu'il ne laisse qu'un monceau de ruines, tandis que dans le Havre on rendait grâce aux officiers de la ruse qui avait préservé cette cité d'une entière destruction. 1694.

DIERDORFF (*combat de*) L'armée de Sambre et Meuse venait de passer le Rhin à Neuvied, sous le commandement du général Hoche, lorsque le général Ney, divisionnaire servant sous ses ordres, rencontra à Dierdorff six mille Autrichiens formant la réserve de l'armée ennemie. Ney sut les combattre pendant quatre heures avec moins de cinq cents hommes, donner le temps d'arriver à l'infanterie de la division Grenier, à la réserve de cavalerie de s'avancer. Quand ces forces se trouvèrent réunies, les généraux d'Haupoult et Oswald culbutèrent, par une charge de cavalerie, les Autrichiens qui perdirent à Dierdorff six cents hommes tués, blessés ou prisonniers. 17 *avril* 1797.

DIERNSTEIN (*combat de*). L'empereur Napoléon, vainqueur à Ulm, poursuivit ses succès sur l'Autriche, dans l'automne de 1805, avec la rapidité de la foudre. Chaque jour ses ennemis sont frappés, leurs plans déconcertés; leur courage ne saurait supporter les attaques multipliées de l'empereur des Français. Parmi tous ces combats on remarquera toujours celui livré à Diernstein. Le maréchal Mortier s'y porta le 14 novembre 1805 à la pointe du jour. Il croyait y trouver une arrière-garde, mais il y rencontra une armée de trente mille Russes, demeurée pour protéger ses bagages qui avaient peine à franchir un défilé. Depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, ces quatre mille braves firent tête à l'armée russe et mirent en fuite tout ce qui leur fut opposé. Maîtres du village de Loïben, ils croyaient la journée finie, quand les Russes, furieux d'avoir perdu dix drapeaux, six pièces de canon, neuf cents prisonniers et deux mille morts, dirigèrent deux colonnes par des gorges difficiles pour cerner les Français.

Le maréchal Mortier apperçoit cette manœuvre, forme sa troupe en colonne d'attaque pour percer les Russes qui l'entouraient sur quatre lignes de profondeur. Les soldats des compagnies de fusiliers demandent à marcher en tête : *Les grenadiers en ont assez fait aujourd'hui*, disent-ils, *nous voulons montrer à notre Empereur que nous ne sommes pas les soldats d'Ulm.* Il s'avança sur les Autrichiens dont il était entouré, et se fit jour au travers de ces lignes formidables, dans l'instant même où le neuvième d'infanterie légère, et le trente deuxième de ligne, ayant mis dans une déroute complète un autre corps russe, lui enlevèrent deux drapeaux, et lui tuèrent quatre cents hommes. Ce fut tout à la fois une journée de gloire et de carnage, car si les ennemis perdirent plus de quatre mille morts, la perte des Français fut très-considérable ; les quatrième et neuvième régiments d'infanterie légère, les centième et trente-deuxième de ligne s'y couvrirent d'immortels lauriers. Le général Gazan y montra beaucoup de talent et de conduite. Ce combat déconcerta tous les projets des alliés : comment penser à se défendre à nombre égal contre des hommes qui savaient vaincre des troupes six fois plus nombreuses ? 14 *novembre* 1805.

DIERSHEIM (*passage du Rhin et combat de*). L'armée de Rhin et Moselle jouissait à peine depuis trois mois, au printemps de 1797, d'un repos devenu nécessaire par ses travaux et ses longues fatigues dans la campagne de 1796, quand l'ardeur de ses chefs fut excitée au printemps par les continuels triomphes de Bonaparte en Italie. Un mouvement universel des armées françaises vers l'intérieur de l'Allemagne semblait nécessaire au moment où cet habile général, ayant franchi les gorges du Tirol, s'avançait rapidement vers l'Autriche pour dicter la paix ; les circonstances rendaient indispensable un nouveau passage du Rhin : le reconnaître et créer ses moyens d'exécution fut une même chose. Cette entreprise, toujours difficile, était dans ce moment plus épineuse encore ; une armée allemande, cantonnée sur les bords du Rhin, tenait tous les postes aux environs de Kelh garnis de troupes et de batteries. L'audace française devait rendre ses généraux vigilants pour ne point se laisser surprendre ; le moindre mouvement des troupes républicaines, la plus faible réunion de bateaux, devait leur

indiquer les desseins de Moreau, et leur faire porter des forces imposantes sur le point menacé. La prudence seule dictait le choix d'un nouveau terrain pour traverser le Rhin, quand même la diminution de ses eaux, par une excessive sécheresse et le dénuement absolu de bateaux sur ce fleuve, n'en eussent pas fait un impérieux besoin. Pour réussir dans un nouveau passage, il fallait trouver une rivière affluente au Rhin qui fût encore navigable, et qui possédât assez de bateaux de commerce pour le transport d'une armée. L'embouchure de l'Ill près Kilstett présentait seule ces avantages; sa proximité de Strasbourg permettait d'employer les ressources de son arsenal. D'ailleurs, la défiance de l'ennemi devait diminuer en n'appercevant aucun mouvement dans l'état-major de l'armée. Si c'était le seul point où pouvait être conduite une flotille dans toute cette partie du cours du Rhin, les Autrichiens en avaient aussi de leur côté fortement défendu les approches. Un de leurs postes appercevait toutes les nacelles navigant dans le bras du Rhin, où se jète l'Ill, trois cents toises avant leur arrivée dans le grand courant; les moindres graviers étaient garnis de sentinelles; une batterie de deux canons enfilait parfaitement le lit du fleuve. Tant d'obstacles ne rebutèrent point le général Moreau; le courage de son armée lui répondait de les surmonter tous, s'il parvenait à dérober à son ennemi le point menacé sur son rivage. Le 20 avril est fixé pour le passage du Rhin. Dans cette journée, le canon devait se faire entendre depuis Brisach jusqu'au fort Vauban; de fausses attaques attirer l'attention particulière de l'ennemi au dessus et au dessous du véritable point de passage; quarante bateaux sortant de la rivière d'Ill transporter à la fois deux mille hommes sur un gravier voisin du village de Diersheim, séparé seulement du territoire allemand et d'un bois par de petits bras guéables. Cette flotille, retournant sur la rive française, devait continuer de pareils transports jusqu'après la construction d'un pont de bateaux.

Dès le 18 avril les troupes françaises, sous divers prétextes, rapprochent leurs cantonnements du point d'embarquement; la revue que l'inspecteur-général passait à Brisach formait d'ailleurs un motif suffisant du mouvement des corps de cette armée. Les Autrichiens cependant, inquiétés de ces manœuvres, sortent de leurs cantonne-

ments; mais toute leur jalousie se porte vers le côté de Brisach, où se trouvaient rassemblés huit à dix mille hommes: leur sécurité est entière vers Strasbourg. Soixante bateaux sont enlevés sur la rivière d'Ill, et conduits vers Strasbourg; cette flotille quitte cette ville le lendemain à deux heures après midi, pour arriver avant trois heures du matin à Kilstett, où l'embarquement devait se faire. En comptant sur la navigation la plus lente, on devait arriver à une heure à la Wantzenau. Vers le déclin du jour, une forte tempête s'élève, le tonnerre gronde, un vent violent directement contraire ralentit la marche de la flotille; la nuit survient, on ne peut distinguer les passes dans son obscurité; plusieurs bateaux dérivent, d'autres s'engravent ou ne parviènent à se remettre en route qu'à la lueur des éclairs. Un gravier qu'il fallait traverser à force de bras, près de la Wantzenau, retarda plus qu'on ne l'avait cru, l'eau ayant baissé de quelques pouces, de manière qu'aucun bateau ne flottait plus. A quatre heures du matin il n'y avait pas dix bateaux d'arrivés vers Kilstett; à cinq heures seulement vingt-cinq : on les remplissait de troupes aussitôt qu'ils y parvenaient.

Ces bateaux, qui servaient ordinairement sur l'Ill, manquaient de rames; on leur en avait fourni de l'arsenal de Strasbourg : elles avaient été placées sur une seule barque. Plus chargée que les autres, elle s'engrava; tous les efforts des soldats auxquels les généraux Moreau et Desaix donnent l'exemple, en se jetant dans la Wantzenau pour les aider et les encourager, ne purent réussir à la remettre à flot. L'heure presse; cet accident suspend l'expédition entière : au point du jour le signal de départ devait être donné. Un bataillon est envoyé au pas de course chercher ces rames à trois quarts de lieue du point d'embarquement; les soldats font ce trajet en les apportant sur leurs épaules en moins d'une heure : on débouche à six heures passées. Le canon des fausses attaques inférieures et supérieures se faisait entendre depuis long-temps; l'attention de l'ennemi sur toute la rive se trouvait éveillée; ces attaques consistaient dans des coups de canon tirés depuis le fort Vauban jusque vers Brisach. Un seule dirigée par l'aide de camp de Hénin devait jeter quelques troupes de la soixante-seizième demi-brigade sur une île en face de la batterie de Béclair. Il n'y avait pour cette opération que deux à

trois bateaux; cependant avec d'aussi faibles moyens ces braves débarquèrent et se maintinrent assez long-temps sur la rive droite du Rhin pour donner une inquiétude sérieuse à l'ennemi. La véritable attaque était commandée par le général Duhesme; il avait formé de ses troupes trois divisions, réparties sur trente-trois bateaux : la première commandée par le général Vandamme, la seconde par le général Duhesme en personne, et la troisième par le général Davout. On partit à six heures; il n'existait presque aucun courant dans le bras à parcourir pour arriver au grand Rhin : la flotille avançait lentement. Au moment où elle fut apperçue au sortir de l'Ill par les postes autrichiens, elle en essuya le feu assez long-temps sans y répondre. Dès qu'elle fut en vue de la batterie autrichienne qui enfilait le grand courant, elle en essuya un feu très-vif à mitraille. Recevant la mort sans pouvoir la repousser, les chefs de colonnes sentirent qu'il était pressant d'aborder pour chasser l'ennemi du rivage; ils font diriger toutes les embarcations vers un gravier s'étendant vis-à-vis Diersheim. Trois cents Autrichiens qui l'occupaient l'évacuent; un bataillon de la soixante-seizième et deux compagnies de grenadiers débarquent, se forment rapidement sur la grève sous les ordres de l'adjudant-général Heudelet et des aides de camp Grobrecht et Savari; marchent au pas de charge, s'avancent sans tirer, malgré le feu de l'infanterie ennemie et d'une batterie qui les prenaient en flanc. Ils passent à gué deux petits bras qui séparaient ce gravier du continent, donnent le temps à la centième de débarquer, se former, et venir à leur secours. Tous les bateaux sont renvoyés à la rive gauche chercher d'autres troupes; les soldats ne s'inquiètent point de se voir ainsi enlever tout moyen de retraite; ils combattent avec plus d'intrépidité. Le général Vandamme commence à s'établir derrière la digue du Rhin, et s'y maintient pendant que les généraux Duhesme et Davout forment les troupes à mesure qu'elles débarquent, et les disposent à emporter Diersheim. Les Autrichiens les attaquent en nombre supérieur; il fallait se rendre, se noyer dans le Rhin ou repousser tout un régiment autrichien. Duhesme fait battre le pas de charge, sont ambour tombe mort à ses côtés. Alors Duhesme saisit sa caisse, bat la charge avec le pommeau de son épée, et précède sa colonne au combat. En marchant ainsi devant ses braves, il a la main fracassé d'un coup de feu,

et se trouve obligé de céder le commandement au général Vandamme. Les soldats français emportent une première fois ce village, et s'emparent d'un bois voisin. Six compagnies du régiment de Dalton surviènent, et aident les Autrichiens à reprendre Diersheim; mais ils sont aussitôt chassés par le général Davout. La droite des Français s'étendait alors vers Honau; leur centre occupait le village de Diersheim, leur gauche s'appuyait aux digues du Rhin. A onze heures les Autrichiens renouvèlent leurs attaques au moment où ils venaient de recevoir quatre bataillons, accourus en hâte de leur camp de Boderswirh avec quelques troupes à cheval; leur principal effort porta sur le centre des Français, qui avaient reçu des troupes d'un second débarquement; mais une colonne autrichienne, dirigée sur Honau, le long des bords du Rhin, cherchait à tourner leur droite. L'ennemi est vigoureusement repoussé sur le Rhin par la dix-septième demi-brigade, demeurée en réserve; mais sur notre droite il parvint à nous faire abandonner un retour de la digue qui couvrait notre flanc. Il était extrêmement important de l'empêcher de s'y établir, parce que l'artillerie qu'il aurait pu y amener aurait pris à revers toute cette ligne. Les généraux Desaix et Davout firent les plus grands efforts pour les repousser. Malgré un terrain marécageux et coupé, et un feu violent de mousqueterie, ils parvinrent à s'établir de nouveau sur la digue dont ils avaient été dépostés ; ils culbutent les Autrichiens, les rejètent en désordre dans le village d'Honau, et leur font deux cents prisonniers. Dans cette charge un officier autrichien défie Desaix ; ce général marchait à lui, lorsqu'un soldat autrichien l'ajuste, l'atteint d'une balle, lui traverse la cuisse. Vingt baïonnettes sont levées sur ce soldat, lorsque la générosité de Desaix lui donna la force d'aller jusqu'à lui, de le déclarer son prisonnier pour lui sauver la vie. L'armée entière regretta de perdre momentanément un chef aussi distingué; ses vertus et ses talents militaires l'avaient rendu célèbre dans toute la France; il était devenu par son génie audacieux et entreprenant la terreur de ses ennemis. Un prisonnier autrichien, qui avait vu Desaix présent à toutes les batailles, à la prise des forts et des retranchements, à toutes les attaques, à toutes les surprises, disait à des soldats français : *Votre Desaix n'a donc jamais dormi ?* — *Si cela continue*, disait un grenadier, *je me brûle la*

cervelle ; cet homme est toujours devant moi. Personne n'avait contribué davantage au passage du Rhin, qui venait de s'effectuer. La position des Autrichiens, à notre droite et sur leur gauche, était tellement fortifiée par la nature, qu'on ne pouvait espérer de les y forcer sans y déployer des forces. Quelques tirailleurs français avaient été repoussés à Freystet jusqu'où d'abord ils s'étaient avancés ; les Autrichiens occupaient un moulin situé sur la Holchenbach, au pied d'un rideau assez élevé. Sur ce rideau, dominant toute la plaine et le Rhin, étaient quatre batteries de pièces de campagne ; leurs décharges continuelles à mitraille en rendaient l'accès impossible, empêchaient de passer la Holchenbach, de déployer des troupes dans la plaine, et gênait l'établissement du pont sur le Rhin. Les plaines qui s'étendent autour de Diersheim, Hobine et Lings, ne permettaient pas aux Français de quitter leurs positions jusqu'au passage de leur cavalerie et de leur artillerie légère ; cependant un pont volant venait d'être établi ; il pouvait contenir à peine vingt-cinq chevaux et une pièce d'artillerie légère. C'était un faible moyen de transport ; car les Francais ne possédèrent avant la nuit, sur la rive droite du Rhin, que quatre cents chevaux, et les nombreux renforts de troupes fraîches qui arrivaient continuellement aux Autrichiens de tous les cantonnements environnants, leur cavalerie et leur artillerie leur donnaient encore un grand avantage sur les Français, qui n'avaient encore pu faire passer que quelques pièces de bataillons, dont à trois heures une partie était encore démontée.

Une telle situation les détermine à tenter une troisième attaque sur Diersheim. Après un feu vif et bien soutenu, l'artillerie autrichienne démonta celle des Français, incendia vingt et une maisons dans Diersheim ; leurs colonnes pénétrèrent alors dans le village ; il s'y engagea un combat d'infanterie très-violent. Accablées par la supériorité de l'artillerie ennemie, incommodées par l'incendie du village, environnées d'un tourbillon de flammes et de fumée, les troupes françaises l'abandonnèrent un moment, et se retirèrent jusqu'au delà de l'église. Le général Davout arrive d'Honau avec deux bataillons frais, attaque Diersheim de front, tandis qu'il en fait charger le flanc droit par quelques détachements de cavalerie ; cette charge ranime l'infanterie, qui rentre dans Diersheim. Les Autrichiens,

attaqués en même temps sur leurs deux ailes, sont culbutés et repoussés dans la plaine, où ils ne se rallièrent qu'avec beaucoup de difficultés. Le dénuement où se trouvaient les Français de cavalerie et d'artillerie, la fatigue de leur infanterie, ne permirent pas de pousser plus loin cet avantage; les Autrichiens furent également repoussés sur la droite. Telle était à cinq heures du soir la position des Français le jour de leur débarquement; elle n'avait rien de rassurant sans doute pendant tout le temps où le défaut de pont privait d'artillerie et de cavalerie les troupes qui se trouvaient à la rive droite du fleuve; mais on travaillait avec une étonnante célérité à établir une communication assurée. Tandis qu'on s'occupait de la construction du pont, les Autrichiens attaquèrent encore une fois notre gauche à l'entrée de la nuit. Une terreur panique s'empara de nos troupes, qui plièrent un moment. Les Autrichiens approchent même un moment si près du pont, que le feu de leur mousqueterie y arrivait; ce succès ne dura qu'un instant : les Français les repoussèrent. Cet accident fit redoubler l'ardeur des pontonniers. Un corps considérable de l'armée aux ordres du général Dufour, quatre demi-brigades d'infanterie, deux régiments de cavalerie et deux compagnies d'artillerie légère, étaient près de traverser le Rhin; la réserve de cavalerie commandée par le général Bourcier allait arriver sur ses bords : tout promettait le succès le plus complet, si on pouvait avant le jour faire passer le fleuve à ces troupes. Le pont est terminé à deux heures du matin; les troupes commencent à y défiler de suite, et se placent d'après le plan de bataille tracé par le général Moreau. L'aile droite, commandée par le général Dufour, s'étendait de Honau à Diersheim; le centre, aux ordres de Vandamme, occupait Diersheim et le bois vis-à-vis du pont, et la brigade de Lecourbe formait notre gauche, qui devait s'étendre vers Freystet. La cavalerie du général Bourcier devait se former sur le gravier, et y demeurer jusqu'à ce qu'elle pût déboucher. Les Autrichiens, commandés par le général Starray, rassemblent pendant la nuit seize bataillons, vingt escadrons et vingt-cinq bouches à feu. Le 21 avril, dès six heures du matin, ils attaquèrent les villages d'Honau et de Diersheim; ils eurent d'abord quelques succès, mais ils furent repoussés par les troupes fraîches qui venaient d'arriver aux Français. L'attaque du

centre fut la plus terrible. Le village de Diersheim, investi par trois batteries considérables qui le prenaient en tête et sur les deux flancs à portée de mitraille, fut exposé à un feu si terrible, qu'il démonta encore une fois tous les canons français. Alors les colonnes autrichiennes se portèrent avec impétuosité sur le village. Pendant qu'une partie des troupes françaises soutenait l'effort des Autrichiens, une autre sortant par la droite du village vint attaquer l'ennemi par son flanc gauche. Ce dernier corps fut chargé par une nombreuse cavalerie autrichienne, qui le fut à son tour par la cavalerie française. De ce double choc il résulta la plus terrible mêlée que l'on puisse voir; elle dura long-temps, demeura pendant quelques instants incertaine. Plusieurs fois la cavalerie française fut ramenée jusques dans les jardins de Diersheim; Moreau et Vandamme eurent leurs chevaux tués sous eux dans ces charges meurtrières; mais le succès fut décidé par une charge heureuse d'un escadron du neuvième régiment de hussards, soutenu de quelques pelotons de cavalerie de dragons qui s'étaient ralliés. Les Autrichiens rentrèrent dans leurs positions du matin; la grande infériorité des Français en cavalerie ne leur permit pas encore de poursuivre dans ce moment leurs ennemis. Les généraux autrichiens Starray et Immeus ayant été blessés, leurs troupes ayant perdu beaucoup de monde, ils se décidèrent à la retraite. De leur côté, les Français reprirent pour l'attaque l'ordre de bataille qui avait été dérangé par l'action du matin. La principale attaque fut dirigée sur le centre entre Lings et Hobine; la droite sur Litzenheim, et la gauche sur Freystet : quatre bataillons demeurent placés en réserve dans le bois de Diersheim. Ce mouvement offensif commença à deux heures. Les Autrichiens, déjà en retraite, ne firent nulle résistance; le régiment d'Alton fut culbuté près de Lings et entièrement défait. Le général Vandamme, avec une colonne de la réserve de cavalerie, poussa jusqu'au delà d'Offembourg et de Gengembach; le général Dufour marcha sur Kelh et sur Corck. Des dragons servant d'éclaireurs à cette division, trouvant le pont de la Kintzig coupé et défendu par de l'infanterie, font un détour, et s'approchent de Kelh. Cinquante Impériaux qui occupaient ce fort se rendirent prisonniers. Cette place, il est vrai, n'était plus en état de défense; mais on se souvient que ce même fort venait de coûter à l'Autriche deux mois de siége, une

immense quantité de munitions et dix mille hommes de ses meilleures troupes. L'armée française passa la nuit sa droite placée entre Kelh et Neumulh; sa gauche entre Bischoffeim et Freystet; son avant-garde sur la Renchen. Elle fit dans cette mémorable journée quatre mille prisonniers, au nombre desquels se trouvait le général O Relly et beaucoup d'officiers; elle prit plusieurs drapeaux, vingt canons, les équipages et la chancellerie de l'état-major autrichien. Ainsi fut franchie une seconde fois, près de Kelh, cette barrière qui passait autrefois pour être presque insurmontable: les deux passages du Rhin à Kelh et à Diersheim seront également célèbres dans l'histoire, quoiqu'ils diffèrent essentiellement entre eux par des traits qui les caractérisent. Après ces succès, l'intention du général Moreau était de repousser vivement les Autrichiens d'abord derrière le Necker, puis en arrière du Danube; on s'occupa de rétablir l'ordre de bataille, et de placer les troupes sous les généraux dont elles étaient connues. Quelques affaires d'avant-postes eurent lieu près de Biberach et de Lorh : le passage de la Renchen fut forcé. Le 25 avril, l'armée de Rhin et Moselle allait suivre ses avantages, et continuait sa marche victorieuse, quand elle fut arrêtée par un courier de l'armée d'Italie, annonçant la nouvelle de la signature des préliminaires de la paix entre l'Autriche et la France. On fit sur-le-champ repasser le Rhin à une grande partie de l'armée pour faciliter ses subsistances. Ainsi se termina une campagne de trois jours où l'on compta huit combats, une bataille et un passage audacieux d'un grand fleuve. Elle promettait par les plus brillants succès de coopérer puisamment à forcer l'empereur d'Allemagne de souscrire à la paix; mais Bonaparte, en entrant dans l'Autriche, avait su à lui seul enchaîner la victoire, et unir l'olive de la paix aux lauriers des combats. 20 *au* 25 *avril* 1797.

DIETTICKON (*passage de la Limath, et combat à*). L'armée du Danube avait terminé sa dernière campagne par la reprise du mont Saint-Gothard, et de tous les cantons de la Suisse : elle avait encore à combattre les Autrichiens et les Russes qui étendaient leurs lignes le long de la Limath, de la Linth et de l'Aar. C'était, sous le rapport de l'offensive et de la défensive, la ligne la plus forte que l'armée russe pût occuper en Helvétie. Ces rivières, plus

ou moins larges, mais toujours profondes et torrentueuses, sont bordées sur leurs rives droites de montagnes hautes et du plus difficile accès. La place de Zurich, sur la Limath, fournissait aux Russes sur la rive gauche de cette rivière, une tête de pont dont la propriété offensive portait au dernier degré de perfection le système d'action et de répulsion de cette ligne. Soixante mille Austro-Russes la défendaient. Le général Masséna avait, pour les en chasser, des forces bien inférieures. Une entreprise formidable menaçait la France. La Suisse, le boulevard de notre système militaire dans ce moment, si souvent attaquée, et toujours si opiniâtrement défendue, devait sous peu de jours être écrasée sous les efforts de trois armées combinées; mais le général Masséna connaissait leurs projets. On vit avec étonnement le prince Charles abandonner Zurich, et se porter, avec l'élite de son armée, sur le général Muller qui faisait une fausse attaque sur Philisbourg, tandis que Suwarow, désespéré de quitter l'Italie, s'avançait vers Zurich à marches forcées, à travers les rochers, les montagnes, les précipices. Alors il y eut un intervalle où les généraux Hotze et Korskakow se trouvèrent seuls pour garder Zurich. Les armées des alliés n'avaient, au commencement de septembre 1799, qu'un centre faible et sans appui. Ce faux mouvement n'échappa point à un général aussi vigilant et aussi intrépide que Masséna. Il se garde bien de troubler cette opération en manifestant l'intention d'en profiter. Il rassemble ses forces, et se dispose à reprendre en quatre jours tout le terrain qu'il a cédé en quatre mois de combats. Tandis qu'il charge le général Lecourbe de s'opposer aux progrès de Suwarow, il se réserve à lui-même d'attaquer Zurich. Fort de la bouillante ardeur, de la bravoure et de la constance des soldats français; de l'heureuse harmonie qui existait entre tous les corps; du zèle et de la valeur de tous les officiers-généraux et particuliers; de l'émulation qu'ils montraient tous pour la gloire nationale, et le triomphe de la France, Masséna se crut sûr de vaincre, et le succès ne trahit point son espoir.

Les deux seuls points de passage que présentait la ligne ennemie, depuis Zurich jusqu'au Rhin, étaient le confluent de la Limath, de la Reuss et de l'Aar, et l'anse de Diettickon, sur la Limath. Chacun de ces deux points avait beaucoup d'inconvénients majeurs et très-peu d'avantages.

Le premier avait la facilité du transport, par la Reuss et l'Aar, des bateaux nécessaires au passage, mais il n'y avait sur la rive opposée que deux points uniques et très-étroits de débarquement. Ces lieux étaient si bien marqués, la ligne de passage que les bateaux avaient à parcourir était si bien désignée, que l'ennemi les avait rendus inabordables par plusieurs batteries tellement disposées, que de la rive gauche il était presque impossible d'en éteindre le feu. Si l'on ajoute à tous ces obstacles une position formidable et presqu'inaccessible qu'il fallait emporter, même en se formant sur la ligne opposée, l'on aura la mesure des difficultés à vaincre sur ce point de passage. L'accès de Diettickon ne présentait aucun moyen pour le transport des bateaux, et pour leur mise à flots; aucun ruisseau n'y aboutissait; il n'offrait aucune facilité de ramasser à l'insu de l'ennemi les bateaux nécessaires à la construction d'un pont. Une plaine découverte bordait la rive gauche de la Limath sur tout son développement; on y voyait de la rive droite un homme depuis les pieds jusqu'à la tête. Il fallait porter tous les matériaux et les bateaux nécessaires, sur des voitures, et les transporter à bras, pendant un long espace. Mais aussi la forme demi-circulaire de cette anse permettait de l'envelopper, de la croiser en tous les sens, par le feu d'une artillerie formidable, capable de protéger les travaux du passage; ce motif détermina pour ce point le général Masséna. Pour masquer ses desseins, ses préparatifs les plus sérieux parurent se diriger vers Brugg, comme si son dessein eût été tenter le passage au confluent des trois rivières. Il ordonna en même temps un passage sur la Linth, et une fausse attaque au confluent des trois rivières.

La position du prince Korskakow, à Zurich, sur les hauteurs et sur les deux rives de la Limath était le centre de la ligne générale de défense occupée par les trois corps de la grande armée alliée, depuis le poste de Waasen, entre le lac de Wallenstadt et la Linth. Korsakow pouvait défendre pied à pied l'entrée des deux vallées de la Glatt et de la Thur, dont le cours parallèle à celui de la Limath, coupait, par la plus courte direction, les derrières du centre et de la droite de l'armée alliée. L'objet des premières manœuvres de Masséna fut donc de l'en déposter, s'il le pouvait, dès le commencement de l'action générale,

afin d'achever de le séparer du général Jellachich ; de rendre impossible toute jonction avec Suwarow, par les cantons de Schwitz et de Glaris. Il pouvait attaquer le centre des ennemis avec plus de confiance, quand leurs derrières seraient menacés.

Masséna arrête son plan d'attaque, réunit autour de Diettickon un corps de quatorze mille hommes des divisions Lorge et Ménard, et de la réserve commandée par le général Klein. Les brigades de Lorge et Ménard étaient destinées à exécuter le passage de vive force ; tandis que la réserve, composée de grenadiers et d'un gros corps de cavalerie, couvriraient cette opération contre les sorties qui pourraient être faites, sur la rive gauche de la Limath, par la division de Zurich, et que la division Mortier ferait l'attaque du village de Volisausen. Le général Ménard devait faire en même temps sur Brugg, au confluent de la Limath, toutes les démonstrations d'un passage prochain. Le général Soult avait aussi à exécuter le passage de la Linth, entre les lacs de Zurick et de Wallendstadt. Le général Mesnard commença le 25 septembre 1799, à cinq heures du matin, un feu violent d'artillerie, destiné à faire taire celui des batteries des Russes sur la Reuss. Tous les bateaux de cette rivière et de l'Aar furent mis en mouvement pour tenter en apparence le passage, et des têtes de colonnes se montrèrent de toutes parts, comme si elles eussent attendu le signal pour traverser la Limath. Ces démonstrations tinrent en alerte la plus grande partie de l'armée russe.

Tandis que l'on déployait à l'embouchure de la Limath des moyens d'attaques formidables, on en préparait en silence à Diettickon de plus efficaces. Des bateaux sont conduits, sur des voitures, à cinq cents toises du point du passage ; mais la nature du rivage ne permit pas de les approcher davantage. Vingt pièces d'artillerie sont placées pendant la nuit autour de l'anse de Diettickon, de manière à couvrir de leurs feux tous les ennemis qui se présenteraient sur la rive opposée. Cette opération est faite dans un tel silence, que les postes français les plus voisins n'entendent même aucun bruit. Les pontonniers, aidés de trois mille soldats, portent vers le rivage, sur leurs épaules, les bateaux les plus gros. Il en est où cent hommes sont nécessaires. Les postes voisins des Russes ne

s'apperçoivent point de ce transport nocturne. Le jour est prêt à paraître, le signal donné, et en un instant le rivage se trouve couvert de bateaux et de troupes. Les premiers entraient à peine dans l'eau, lorsque les nombreux postes russes, qui enveloppaient l'anse sur la rive droite, firent une décharge générale de mousqueterie; mais aux premiers coups de fusils qu'on entendit, l'artillerie française écrasa tout ce qui se trouvait sur le rivage opposé. L'ardeur des soldats français redouble; ils se précipitent sur leurs ennemis, conduits par le général Gazan, commandant l'avant-garde. Les postes russes, chassés des bords de la rivière, se réunissent dans la position la plus resserrée de l'anse, où, soutenues par les troupes qui occupaient le camp et le plateau de Fahr, ils se disposèrent à s'y défendre. La tête de l'avant-garde française y arrivait à peine lorsqu'elle commença l'attaque sans canon et sans cavalerie. Successivement soutenue par les bataillons dont l'activité des pontonniers passa, en moins de deux heures, huit mille hommes, cette avant-garde chassa les Russes du bois, du plateau de Fahr, et leur enleva un camp tout tendu. Deux bataillons de grenadiers russes, qui gardaient ce poste, furent entièrement dissipés; presque tous furent tués ou demeurèrent prisonniers. A sept heures et demie le pont commencé au point du jour était terminé, et le reste des troupes se porta sur la rive gauche de la Limath.

L'armée de Korsakow était alors répartie sur deux points, celui de Zurich, et celui de Freudenau, au dessus des confluents. Pour la battre, malgré sa supériorité numérique, il fallait empêcher ces deux corps de se réunir, et les combattre séparément. Masséna fit donc marcher la brigade de Bontemps sur Diettickon et Degentorff, qui occupa ainsi les principaux revers de la Glatt, et les communications de Regensberg à Zurich. La brigade du général Quetard fut portée sur Vurtorft pour couvrir la gauche du général Bontemps contre les Russes campés à Vittingen et Freudenau; le reste demeura en réserve au pont de Diettickon, tandis qu'une autre partie, sous les ordres du général Oudinot, devait soutenir l'attaque de Hoüg, et de la partie orientale du Zurichberg, formée par le général Gazan. Les Russes avaient réuni la totalité de leurs forces entre Regensberg et Zurich. Le général Gazan les y attaqua avec impétuosité, tourna par une manœuvre habile le village de

Hoüg dont il s'empara. Le combat s'engagea alors depuis Vurenloos jusqu'au Zurichberg Pendant le temps où les généraux Bontems et Quetard rejetaient les Russes sur la rive gauche de la Glatt, par les efforts les plus vigoureux, le général Gazan, avec une partie de sa brigade, attaquait et enlevait à la baïonnette les hauteurs entre Hoüg et Hassalteren, et attaquaient ensuite, conjointement avec le général Oudinot, les faubourgs de Zurich, et la partie orientale du Zurichberg. Rien n'égala l'acharnement mis de part et d'autre dans ce combat, qui dura depuis dix heures du matin jusqu'au soir. Les Français demeurèrent maîtres des faubourgs et de la position ennemie. Toutes les troupes y firent des prodiges de valeur ; l'artillerie légère s'y distingua ; le terrain fut couvert de morts et de blessés ; mais sur trente morts, à peine comptait-on un Français. Le général Mortier attaquait aussi devant Zurich, sur la rive gauche, le village de Vollishoffen, et faisait payer chèrement aux Russes qui le défendaient, leurs efforts pour s'y maintenir. Aidé d'un bataillon de grenadiers de la réserve, il mit les Russes en déroute, et les força de rentrer dans la place, après une perte considérable, et avoir eu deux généraux blessés. Les succès des Français n'étaient ni plus faciles ni moins brillants entre les lacs de Zurich et de Vallenstadt, où le général Soult avait franchi la Linth, défendue par plus de quarante redoutes, et par des ennemis nombreux auxquels il avait été impossible de dérober ce passage où les Français déployèrent une singulière bravoure. Tandis que le chef de brigade Lochet passait à Schmerikon, à la tête de huit cents hommes, s'emparait des redoutes des Russes, attaquait leur camp, et faisait rétablir le pont de Grynau pour faciliter le passage des troupes du général Laval, deux cents nageurs armés de lances, de pistolets et de sabres, réunis sur Schœnis sous la conduite de l'adjudant-major Delaur, traversaient la rivière, battaient la charge, portaient la terreur dans le camp autrichien, enlevaient les postes qui défendaient les points projetés du passage, et facilitaient par ce moyen aussi hardi qu'extraordinaire l'action de lancer à l'eau des barques, et de jeter sur la rive droite des bataillons de grenadiers. Ces mouvements s'exécutaient tandis que le commandant Lapisse, chargé de l'attaque du centre, contenait d'une rive à l'autre l'ennemi par un feu terrible, et l'empêchait de faire usage des troupes de renfort

qui lui arrivaient de toutes parts. A cinq heures du matin, le jour commença de paraître. Les Autrichiens, revenant de leur surprise, formèrent des colonnes d'attaque, et menacèrent d'entourer six compagnies de grenadiers passées déjà sur leur rive. Trois fois elles s'emparèrent du village de Schœnis, trois fois elles furent repoussées ; cependant le passage de la Linth continuait de s'effectuer rapidement par l'activité extraordinaire des pontonniers. On parvint à s'y maintenir, malgré l'acharnement inconcevable des ennemis. Le général autrichien Hotze, commandant en chef ce corps d'armée, étant accouru, tomba mort percé d'une balle à la cuisse et d'un coup de feu qui lui traversait l'estomac ; son chef d'état-major fut tué à ses côtés. Cet événement mit du désordre dans les troupes autrichiennes ; elles tinrent cependant encore quelque temps vers Kalten Brunenn. Le passage successif de l'infanterie française continua jusqu'à neuf heures du soir, où toute celle qui était sur ce point fut passée : on fut obligé de remettre au lendemain l'établissement d'un pont volant pour l'artillerie et la cavalerie. Les troupes de l'attaque du centre, devenant inutiles dans leur première position, le général Soult fit porter le chef de brigade Lapisse vers Utznach à la tête de deux bataillons de la cinquante-sixième, Pour s'y rendre, il fallait encore passer le pont de Grynau ; mais à peine quelques soldats y furent, que le pont se rompit. Une réserve de Russes, venant de Rapperschwil au secours des Autrichiens, voulut profiter de cet accident, former une colonne d'attaque pour charger les Français, qui se trouvaient sur la rive droite, avec une audace rare. Il ne restait à cette troupe que la victoire ou la mort ; le chef de brigade Lochet le leur fit sentir. Elle reçut la charge des Russes avec sang-froid. Après un feu terrible qui mit le désordre dans leurs rangs, elle fit elle-même une charge tellement à propos, qu'elle tua ou fit prisonnier ce corps de Russes, prit un drapeau : trois cents prisonniers, dont un colonel, tombèrent au pouvoir des Français. La terre était couverte de morts. Les ennemis tenaient encore à Kalten Brunenn ; mais un peu après le village fut emporté à la baïonnette. Ils furent mis en déroute ; on leur prit quatre cents hommes ; ils se retirèrent à la nuit sur Wesen et Lichtensteig.

La journée du 25 septembre s'était terminée par la défaite d'un corps russe réuni sous Zurich, et par celle du

corps autrichien qui défendait la Linth. Les troupes ennemies abandonnèrent leurs positions vers la jonction de l'Aar et du Rhin, et vinrent se réunir par un détour à celles qui étaient derrière Zurich, de manière qu'au point du jour il se trouva des forces considérables sur les hauteurs qui dominent cette ville. Les Russes attaquèrent, dans la matinée, les avant-postes français, pour regagner la route de Vintherthur, et les forcèrent de se replier sur les hauteurs entre Hoüg et Asaltern. Le besoin d'occuper Zurich devenait à chaque moment plus pressant. La réunion des troupes françaises, attaquant en même temps sur la Linth et la Limath, allait donner au général Masséna une supériorité telle qu'il pouvait se croire possible d'exterminer les restes de l'armée austro-russe avant la jonction des Bavarois et du corps de Condé. Masséna envoya donc un parlementaire aux magistrats de Zurich. Les postes russes tirèrent sur lui, et blessèrent son trompette. Voyant que tous ces retards avaient pour but de faire remettre au lendemain l'attaque de Zurich, qu'il lui étaient important d'occuper, Masséna donna l'ordre au général Klein, commandant l'avant-garde, d'attaquer. Les généraux Lorges, Gazan et Bontemps étaient à la gauche et au centre, et le général Oudinot à la droite, sous le feu du corps de la place. Le combat fut long et opiniâtre sur la route de Winthertbur, et le succès long-temps balancé; les Russes faisaient les derniers efforts pour se maintenir sur une position qui assurait seule la rentrée de leurs équipages qu'ils évacuaient de Zurich. Les Français la prirent et en furent repoussés à plusieurs reprises; mais enfin, une dernière charge vigoureuse et décisive culbuta totalement les Russes; leur déroute fut complète. Ils se sauvèrent en désordre, n'emmenant avec eux qu'une seule pièce de canon.

Après ce combat, on s'occupa incontinent de resserrer et d'attaquer la ville des deux côtés. Le général Oudinot qui s'était déjà emparé du faubourg, s'avança avec une forte colonne vers la porte de Baden; il la fait enfoncer à coups de canon, égorge les postes russes qui la défendaient, entre de vive force, poursuit l'ennemi à travers les rues. Il était environ midi lorsque les troupes françaises y entrèrent. Tandis que le général Oudinot forçait la porte de Baden; le général Klein y pénétrait par le côté opposé vers la petite ville qu'il trouva abandonnée, les Russes n'ayant

défendu l'entrée de la grande ville que pour donner le temps de filer à une colonne de leurs bagages qui était engagée dans les rues. Les équipages, les magasins, les blessés, les femmes, et une partie du train de l'armée tombèrent au pouvoir des vainqueurs, ainsi que l'artillerie, les munitions, et un très-grand nombre de prisonniers que les Russes abandonnèrent dans leur retraite. La caisse militaire, prise et reprise dans ce combat, resta au pouvoir des Français. Zurich fut en proie aux désordres d'une action meurtrière; peu de ses habitants perdirent la vie. Mais la fatalité la plus cruelle, ou l'aveugle férocité d'un soldat, priva cette ville du pasteur le plus propre par ses vertus, par son zèle ardent, et par le feu de son imagination, à consoler la Suisse dans ce jour malheureux. Quand la terreur dont chaque habitant se trouvait glacé lui faisait une nécessité de se renfermer dans sa maison, le célèbre Lavater sort de la sienne. Il regardait comme un devoir de son ministère de chercher à adoucir les vainqueurs, de sauver ou les citoyens ou les soldats dont les jours pouvaient être menacés : tout devait lui faire bien augurer de cette courageuse mission. Une figure imposante, que la vieillesse avait rendue encore plus auguste, ajoutait du poids à ses discours éloquents. Il était au milieu d'un groupe de vainqueurs et de vaincus; son bras s'étendait sur ces derniers comme pour les protéger, il offrait aux premiers quelques rafraîchissements, lorsqu'un coup porté par une main barbare priva l'humanité de ce pasteur vertueux. Toute l'armée gémit de ce malheur.

Quoique l'attaque faite la veille à la droite sur Kalten-Brunenn eut parfaitement réussi, les Autrichiens tâchèrent de reprendre ce poste à la faveur de la nuit. Dix-huit cents hommes pénétrèrent jusqu'à Bencken. Le général Soult, instruit de ce mouvement, fit cerner ces troupes par trois bataillons, qui leur firent mettre bas les armes et leur enlevèrent cinq pièces de canon et un drapeau. On fit attaquer Wesen par le chef de bataillon Godinot. L'ennemi, qui occupait cette ville avec neuf cents hommes et huit pièces de canon, s'y défendit avec opiniâtreté; mais, après un combat très-vif, un bataillon ayant tourné cette position par la hauteur d'Ammon pendant qu'un autre l'attaquait de front, la ville fut enlevée; les Français y prirent huit cents hommes, huit pièces de canon, vingt caissons et un drapeau. D'un autre côté, on poursuivait l'ennemi sur

Lichtensteig où on l'atteignit. On lui prit une pièce de canon et quelques prisonniers. Un détachement considérable s'était porté d'Uznach, sur Rapperschwil, tandis que les chaloupes canonnières s'y rendaient par eau ; on y trouva des canons, des voitures, sept chaloupes canonnières autrichiennes, dont une armée de treize canons. Ces deux dernières journées valurent à la division Soult trois mille cinq cents prisonniers, trois drapeaux, vingt canons, beaucoup de caissons; trois mille ennemis furent tués ou blessés. Quel fut le désespoir de Suwarow en apprénant ce désastre! Au lieu de trouver une armée triomphante qui, depuis le commencement de la campagne, avait marché de succès en succès, elle avait perdu un général habile et ses meilleures positions; il ordonna à Korskakow, sous peine de la vie, de ne point faire un pas rétrograde. Il annonça qu'il venait réparer ses fautes.

Jetons maintenant un coup-d'œil sur cette belle opération militaire, pour apprécier le service éminent que Masséna rendit en ce moment à la patrie, le talent qu'il y déploya, et ce coup-d'œil sûr qui sut apprécier le danger de sa position, le prévenir, et repousser l'ennemi dans le moment même où celui-ci comptait sur un triomphe certain. Le projet de Suwarow était de traverser la Suisse, d'envahir la Franche-Comté, de surprendre Besançon, de marcher sur Paris; des Bavarois et les émigrés de Condé s'avançaient pour renforcer Hotze et Korskakow; Suwarow passait lui-même le Saint-Gothard. Si le général russe avait eu le temps de pénétrer sur le derrière de l'aile droite des Français, privée de l'appui de cette aile, l'armée du Danube eût été entièrement séparée du corps du Valais, eût été forcée de se jeter derrière l'Aar, en abandonnant presque toute la Suisse. Elle n'eût trouvée sur le Jura qu'une position bien moins resserrée, et bien moins facile à défendre que celle de l'Albis. Désormais, on eût été réduit à la défensive la plus désavantageuse. Encore, dans quelles circonstances? Lorsqu'une suite de revers avait enlevé toutes les places fortes de l'Italie, ramené les Français des bords de l'Adige sous les murs de Savone, la prise de Mantoue et la perte de la bataille de Novi était encore récentes. Moreau n'avait pu sauver Tortone; Manheim venait d'être pris par le prince Charles, et l'on était inquiet sur la descente des Anglais au Helder. Presque partout la situation militaire des Français était

décourageante : la seule armée d'Helvétie présentait alors un front menaçant aux ennemis ; elle seule était en état de leur porter un coup décisif ; mais il fallait absolument qu'elle débutât par un succès ; un seul revers pouvait tout entraîner dans l'abîme avec elle. La nécessité de vaincre était d'autant plus impérieuse que la situation des affaires de l'intérieur était moins rassurante encore que celle des armées. Le moindre échec en Suisse eût assuré le succès des plans du général russe, abattu la confiance du soldat, relevé celle de l'ennemi, mis la Suisse au pouvoir de la coalition, augmenté les désordres dans l'intérieur. L'heureux succès du passage de la Limath et de la Linth, la victoire de Zurich, déconcertèrent les plans des Alliés, délièrent les nœuds de cette coalition, arrêtèrent la France sur le penchant de l'abîme assez de temps pour que cet homme extraordinaire, qui du fond de l'Egypte accourait à son secours, pût encore arriver pour la sauver. Quelle reconnaissance ne doit pas la France à l'armée du Danube victorieuse à Zurich ! *Du 22 au 26 septembre* 1799.

DIEU (*prise de l'île-*). Depuis le mois de juillet 1795, le comte d'Artois annonçait continuellement à Charette qu'il allait venir à son secours avec un grand nombre d'Anglais et d'émigrés. Le 25 d'août, il mit à la voile de Portsmouth à bord de la frégate *le Jason*. Son expédition, composée de cent quarante bâtiments de transport, cingla d'abord vers la baie de Quiberon, où se trouvaient déjà vingt-cinq vaisseaux de guerre anglais. On agita, dans un conseil de guerre, si un plan de descente proposé par Charette présentait de la possibilité dans son exécution, ou si l'on tenterait de s'emparer de Noirmoutiers. L'une et l'autre expéditions parurent également impossibles, tant les Républicains avaient accumulé de forces sur ces rivages! On résolut donc de s'établir à l'Ile-Dieu, en attendant l'arrivée de nouveaux renforts de l'Angleterre. Le 29 septembre, les Anglais y débarquèrent sept à huit cents émigrés et quatre mille hommes de troupes britanniques. L'Ile-Dieu, située à trois lieues sud-est de la côte de Saint-Jean-de-Mont, n'est qu'un rocher de granit d'une lieue et demie de superficie; son port offre un abri peu sûr ; son abord est périlleux. Une légère couche de terre végétale y produit à peine de quoi nourrir ses habitants un tiers de l'année.

Les hommes y sont tous pêcheurs, les femmes s'y occupent de la culture. On n'y trouve ni eaux de sources, ni pâturages, ni bestiaux. La mortalité se mit parmi les chevaux de cette petite armée privée d'eau. Au lieu d'attaquer rapidement, les Anglais se fortifièrent dans l'Ile-Dieu, et reçurent de nouveaux transports d'émigrés. Le comte d'Artois envoya d'abord à Charette le marquis de Rivière, son premier aide de camp, qui courut des dangers infinis pour s'approcher du général vendéen. Il lui demandait que, s'il ne pouvait seconder son débarquement avec des forces considérables, il lui indiquât un point sur la côte, depuis Bourganeuf jusqu'à Aiguillon, où il pût débarquer des munitions, des armes et de l'artillerie. Le temps se consumait ainsi en messages; les forces républicaines grossissaient; les communications devenaient chaque jour plus difficiles; les agents du comte d'Artois n'avaient pu pénétrer assez tôt dans la Vendée. Les réponses de Charette parvinrent trop tard à l'Ile-Dieu. Le comte d'Artois apprit vaguement que les forces républicaines avaient obligé Charette d'abandonner la côte pour se retirer dans l'intérieur de la Vendée. Charette, ayant jugé, dès la fin de septembre, que le comte d'Artois devait être informé de toutes les dispositions relatives à la descente projetée, avait deux fois rassemblé son armée pour marcher sur la côte. Rien ne put arrêter les officiers vendéens; au temps fixé, ils partirent de Belleville pour réunir l'armée. Elle se mit en marche sur plusieurs colonnes. Jamais elle n'avait été si nombreuse : quatorze à quinze mille hommes, dont deux mille de cavalerie, la composaient. Le rassemblement s'était formé avec tant de précipitation, qu'il n'y avait point de vivres; il fallut mettre sur la route le pain en réquisition. L'armée touchait à Nesmy; en une marche, elle arrivait à la Tranche, lorsque Grignon de Pouzanges, expédié par le comte d'Artois, joignant Charette, lui annonça la résolution prise par les généraux anglais de différer le débarquement, et de se placer en observation à l'Ile-Dieu. Ce message l'accabla : « Allez dire à vos chefs que vous m'avez apporté l'arrêt » de ma mort. Aujourd'hui je commande quinze mille » hommes, demain il ne m'en restera pas quinze cents. » En manquant à leur parole, vos chefs m'ôtent tout moyen » de les servir; je n'ai plus qu'à fuir, ou à chercher une » mort glorieuse : mon choix est fait; je périrai les armes

» à la main. » Il parut même peu sensible au présent que lui fit le major-général anglais Doyle, d'un sabre où étaient ces mots : *Je ne cède jamais*. Les chefs vendéens, pour ne pas décourager tout à fait l'armée, feignirent alors de ne s'être dans ce moment approché de la côte que pour tenter une expédition sur Saint-Cyr. Cette expédition manquée sur les côtes du Poitou, porta le coup le plus funeste aux Vendéens ; il leur démontra qu'ils ne devaient attendre aucun secours de l'Angleterre, aucun appui de la part des princes dont elle dirigeait toutes les démarches. 30 *septembre* 1794.

DINANT (*siége de*). 1. Les Flamands supportaient impatiemment dans le quinzième siècle la domination des ducs de Bourgogne. Excités par Louis XI, ils se portèrent aux derniers outrages contre leur souverain et son fils le comte de Charolais ; ils firent pendre un messager des villes voisines qui les invitait de cesser leurs insultes. Espérant qu'ils respecteraient au moins l'innocence d'un enfant chargé d'une lettre, on leur envoya ainsi un message ; mais ces furieux le déchirèrent en pièces. Le comte de Charolais vint pour châtier tant d'insolence ; son artillerie nombreuse, foudroyant les murailles, les ouvrit de toutes parts en trois jours. La garnison épouvantée prit la fuite. Les habitants, sentant alors, mais trop tard, toute leur faiblesse, offrirent de se rendre à discrétion ; le prince ne voulut pas les entendre. Ils ouvrirent eux-mêmes leurs portes ; le comte y entra, livra cette ville au pillage pendant trois jours, puis y fit mettre le feu. Huit cents habitants attachés deux à deux furent précipités dans la Meuse ; les autres furent envoyés à Liége l'*An* 1466.

2. Dinant se releva de sa cendre par le soin des Liégeois, et redevint une place importante. Le général Sporck la prit en 1674, sa citadelle ne put résister long-temps à l'activité de ce militaire, que son génie et sa valeur avaient élevé du poste de tambour aux premiers grades de l'armée impériale.

3. Dinant fut repris l'année suivante par les Français, commandés par le duc de Créqui.

4. Le général Jourdan s'empara, le 27 mai 1794, de la petite ville de Dinant. On avait jugé cette opération intéressante, dans le moment où l'armée de la Moselle se portait vers Charleroi, pour forcer les Impériaux sur le point de la Belgique où ils avaient réuni le plus de forces et de résistance.

DIU (*siége de*). 1. Les Portugais, maîtres dans les Indes de possessions importantes, croyent qu'il manquerait quelque chose à leur sûreté et à leur gloire tant qu'ils étaient pas maîtres de la petite île de Diu sur la côte de Cambaye; leur valeur échoue dans cette entreprise : ils ne deviènent possesseurs de cette île que par une négociation. La cour de Cambaye ne tarde pas à s'appercevoir qu'elle a sacrifié sa liberté pour toujours en acquérant une tranquillité passagère. Dans l'espérance de briser des fers qui ne sont pas encore tout à fait rivés, elle demande du secours à Constantinople : Soliman, pacha du Caire, arrive bientôt avec une flotte nombreuse partie de la Mer-Rouge. Le siége de Diu commence aussitôt que les alliés sont convenus des conditions de leur traité; tous leurs efforts sont inutiles devant cette citadelle, parce que les Portugais montrent un dévouement et un courage au dessus de l'humanité. On pousse l'acharnement au point qu'un soldat, dans la chaleur du combat, arrache une de ses dents, et la met dans son arquebuse au lieu d'une balle qui lui manque. Un autre, voyant les Indiens au pied des murailles, se disposant à monter à l'assaut, prend dans ses bras un baril de poudre auquel il avait attaché une mèche, y met le feu, et s'élance au milieu des assaillants en criant : *Gare! je porte la mort dans mes bras.* Vainement la place fut attaquée de toutes parts par quinze mille hommes de troupes d'élite; ruinée par l'effet des mines et par un grand nombre d'assauts, il fallut lever le siége devant une garnison où il demeurait encore à peine vingt hommes en état de se défendre, honorables restes de six cents braves commandés par dom Antoine Silveyra de Menezez. Cette belle défense devint si célèbre, que François Ier envoye exprès en Portugal pour se procurer le portrait de Silveyra. *An* 1538.

2. Dom Juan Mascaregnas rendit encore plus fameux le second siége de Diu. Renfermé dans la place avec quatre

à cinq cents hommes, il se défendit contre une armée composée de trente mille soldats et d'un nombre prodigieux de pionniers et de travailleurs. Le fossé est comblé pour la troisième fois; les boulevards abattus, les chemins préparés pour un assaut général. L'ennemi propose les conditions les plus honorables; Mascaregnas les refuse avec la fierté d'un ancien Romain. Les Indiens donnent plusieurs assauts, se logent sur les brèches; les Portugais les en repoussent; les Indiens pénètrent dans les maisons, les femmes portugaises les en chassent. Les Indiens reprènent une seconde fois une moitié de la citadelle, s'emparent de l'église; Mascaregnas en partage la moitié par un mur, et la conserve d'abord, malgré tous les efforts des Mahométans, qui en sont bientôt chassés ainsi que de toute la forteresse. Mojatecan, l'un des généraux ennemis, étonné d'une si prodigieuse résistance, ne put s'empêcher de dire que les Portugais étaient nés pour commander sur le reste des hommes; mais qu'on avait obligation à la providence de ce qu'ils étaient peu nombreux, ainsi que les bêtes cruelles et carnassières, qui détruiraient le genre humain si elles étaient en aussi grand nombre qu'elles sont nuisibles. Cependant dom Juan de Castro, vice-roi des Indes, sachant que la situation des assiégés devient chaque jour plus critique, desire les mettre en état de soutenir leurs magnanimes entreprises. Les dames portugaises, instruites que le fisc est épuisé, s'assemblent, et envoyent au vice-roi tous leurs bijoux; il s'en sert pour faire aussitôt passer à Diu les secours les plus nécessaires. Ce convoi y arrive; mais son fils Ferdinand est tué. Il fait taire la nature, oublie ses malheurs domestiques, ordonne des réjouissances publiques, y assiste en habit de fêtes. Comme le siége continue, le vice-roi croit devoir se charger lui-même du soin de le faire lever. Dès qu'il se présente devant Diu, les tranchées sont forcées; on avance devant d'énormes abattis formés par les assiégeants. Il s'y donne un combat d'émulation vraiment admirable. Deux jeunes gentilhommes, Jean Manoel et Jean Faucon, qui avaient voulu se battre en duel, s'étaient laissés persuader de changer l'objet de leur cartel en se disputant la gloire de se montrer les premiers sur les retranchements ennemis. Manoel les atteint le premier; un coup de sabre lui coupe la main droite, qu'il met sur le mur; un autre lui coupe la main gauche; et, comme il s'efforce encore de monter,

appuyé sur ses deux poignets, un troisième coup lui enlève la tête. Faucon, qui monte en même temps, partage à peu près le même sort; les autres se précipitent avec tant d'ardeur, qu'il est difficile de déterminer quel est celui qui est monté le premier. Cependant les Indiens, soutenus par un renfort considérable, disputent vivement la victoire. Dans ce moment un cordelier, le crucifix à la main, parcourt les rangs, échauffe tous les courages par ses exhortations pathétiques. Une pierre lancée par les Indiens casse le bras du Christ; cet accident ranime l'ardeur du missionnaire, qui excite tellement le zèle des combattants à la vengeance de cet affront fait à Dieu même, que les Infidèles, ne pouvant soutenir ce nouvel effort, sont mis dans une déroute complète. Mais la citadelle de Diu n'était plus qu'un monceau de ruines; il faut la rebâtir sur-le champ. Castro manque des fonds nécessaires pour une entreprise aussi dispendieuse; il se détermine à les emprunter. Il veut envoyer pour gage le cadavre de son fils; mais l'état de putréfaction où il se trouve ne lui permet pas de le faire transporter: il envoie à la ville de Goa quelques flocons de sa barbe. Le respect qu'inspire sa vertu, la joie produite par sa victoire, lui font trouver sur-le-champ sur ce gage l'argent qui lui est nécessaire. La prise d'un riche vaisseau indien le met en état de payer les engagements qu'il a pris pour la patrie. Ce grand homme survécut peu à son triomphe; il déclare, se sentant frappé du coup mortel, qu'il n'a rien dérobé à son profit des biens du roi et des particuliers; qu'il n'a jamais reçu de présents; que, n'ayant point reçu à temps les appointements de sa charge, il meurt pauvre, ayant consumé son bien pour les besoins de l'état, au point qu'il manque de cet étroit nécessaire que les soldats trouvent dans les hôpitaux. Il n'a pas même de quoi faire acheter un poulet, qui lui avait été ordonné par son médecin; il prie qu'on veuille bien le faire entretenir aux frais du public pour le peu de temps qui lui reste à vivre. Ce discours fini, il s'enferme avec François Xavier, et rend son âme dans le sein de son Créateur. On trouve dans une petite armoire, après sa mort, trois réales; c'était tout ce qu'il possédait; et les poils de sa barbe, qu'il avait donnés pour caution à ses créanciers. 1546.

DIVICOTTEY (*prise de*). Le comte de Lally, ayant

fait en 1759 la conquête de Gondelour, entreprit celle de Divicottey, l'un des principaux comptoirs anglais sur la côte de Coromandel. La garnison, après une légère résistance, se rendit prisonnière de guerre. 1759.

DOL (*siége de*). Les derniers moments du règne glorieux de Henri II, roi d'Angleterre, furent empoisonnés par la révolte de son propre fils, qu'il avait associé au trône. Soutenu de Louis VII, roi de France, ce jeune prince déclara la guerre à celui qui lui avait donné la couronne et la vie. Le vieux monarque se vit abandonné de sa famille; mais il se suffit à lui-même. Ses trésors lui permirent de solder vingt mille Brabançons, soldats déterminés, mais pillards, voleurs et dissolus. Henri mena ces troupes barbares contre la ville de Dol en Bretagne, où les chefs des révoltés bretons s'étaient retirés. Le monarque anglais serra de si près la place, lui livra des assauts si furieux, que Dol ouvrit ses portes; les rebelles se remirent avec toute la garnison à la discrétion du vainqueur. *An* 1175.

DOLE (*siéges de*). 1. Louis XI, ayant déclaré la guerre à Maximilien, empereur d'Allemagne, ordonna à Chaumont d'Amboise, capitaine habile, d'entrer en Franche-Comté. Ce général pénètre jusqu'à Dôle, surprend et taille en pièces les milices bourgeoises, y met aussitôt le siége. On continue de se défendre vaillamment; mais, dans une sortie, la garnison, presque toute composée d'étrangers, laisse introduire les Français dans la ville : les habitants furent massacrés; leur ville réduite en cendres. *An* 1479.

2. Henri II, prince de Condé, attaque Dôle en 1636; il annonce aux assiégés, par une patente, qu'il les prend sous la protection de Louis XIII, s'ils se soumettent sous trois jours; puis il somma ensuite la garnison de se rendre. *Rien ne nous presse*, reprend le gouverneur Lavergne; *après un an de siége nous délibérerons sur le parti à prendre*. Condé, qui voit qu'il a affaire à des gens de cœur, multiplie les attaques; il hasarde les sommations après les plus légers avantages. Sa conduite devient si ridicule, qu'on le somme enfin lui-même de lever le siége. Un trompette vient lui déclarer que, s'il veut se retirer, les habitants de Dôle lui accorderont six jours francs, afin qu'il puisse s'en aller en

sûreté avec son armée. *Que si votre altesse rejète cette offre, elle pourra bien s'en trouver mal. — Eh moi*, répondit le prince en colère, *je ne recevrai point ceux de Dôle à composition, à moins qu'ils ne me la viènent demander la corde au cou.* Les assiégés poussent l'insulte encore plus loin; ils menacent d'arrêter Condé devant leurs murs aussi long-temps qu'il a demeuré dans le ventre de sa mère, et puis de l'obliger ensuite d'en lever le siége. Condé redouble d'efforts pour ne pas prendre un parti si honteux; cependant, après avoir épuisé toutes ses ressources, il y est obligé. 1636.

3. Louis XIV alla assiéger en personne la ville de Dôle, au mois de février 1668. Cette place, réputée très-forte, avait pour commandant le comte de Montrevel, homme d'un grand courage, fidèle par grandeur d'âme aux Espagnols, qu'il haïssait, et au parlement, qu'il méprisait. Avec quatre cents soldats et les citoyens il osa se défendre; la tranchée ne fut point poussée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de volontaires, qui suivaient le roi, courut attaquer la contre-escarpe, et s'y logea. Le grand Condé, à qui l'âge et l'expérience avaient donné un courage tranquille, admira leur audace, et partagea leurs périls pour les en retirer; ce prince était partout avec son fils, et venait ensuite rendre compte au roi comme un officier qui aurait eu sa fortune à faire. On ne voyait point dans Louis XIV le courage impétueux qui cherchait tous les dangers; il se contentait de ne les pas craindre, et d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. Dôle ouvrit ses portes le 14 février, le quatrième jour du siége; cette conquête complèta celle de la Franche-Comté. 1668.

4. Louis vint, en 1674, assiéger de nouveau Dôle, qui avait été rendue à l'Espagne par la paix d'Aix-la-Chapelle. Vauban fut chargé de ce siége; il dura sept jours: les habitants de cette province sont demeurés unis à la France depuis ce temps. 6 *juin* 1674.

DOLÉE (*prise de*). L'Autriche, toujours vaincue et jamais réduite, ne voulut pas consentir à la paix que lui offrait le vainqueur de Marengo. Aussitôt que le lieutenant-général Moncey eut chassé les Autrichiens de la Chiusa, il

marcha sur Dolée. Une division aux ordres du général Boudet s'avançait dans la vallée, tandis qu'une longeait les hauteurs pour couper la retraite de l'ennemi. Le général de brigade Schilt crut qu'il pouvait, avec quelque avantage, y attaquer les Autrichiens; mais il fut contraint de se retirer, abandonnant quelques prisonniers. Ces troupes vaincues allèrent prendre position les unes le long de la rive droite de l'Adige, les autres sur une élévation qui commande la route de la Chiusa à Dolée. Quatre pièces de canon, placées par le général Boudet dans une position très-difficile à atteindre pour de l'artillerie, ébranlèrent l'ennemi; on était près de lui enlever sa position de vive force, quand il envoya un parlementaire. On s'arrêta quelques instants; quelques moments lui suffirent pour évacuer Dolée, où l'on entra sans résistance. Pendant cette action, le général Schilt enleva à la baïonnette, à dix heures du soir, un poste ennemi à la Corona, lui fit cinq cents prisonniers, et n'éprouva cependant qu'une perte légère. 1er *janvier* 1801.

DOMINGUE (*prise et combats de Saint-*). 1. Christophe Colomb entreprit, en 1492, la découverte de l'Amérique pour la reine de Castille. Ce fut dans l'île de Saint-Domingue qu'il forma son premier établissement, qu'il appela le fort Isabelle, du nom de la princesse qu'il servait. Le manque absolu de toutes choses qu'on y éprouve en 1494, donne occasion à Pédro Margarit, qui y commande, de faire une action tout à fait héroïque. Un Indien lui apporte deux tourterelles en vie : il les reçoit, les paye, et prie une partie de sa garnison de monter avec lui au lieu le plus élevé de la citadelle : *Messieurs*, leur dit-il, en tenant dans sa main les deux tourterelles, *je suis bien fâché qu'on ne m'ait pas apporté de quoi vous régaler tous; mais je ne puis me résoudre à faire un bon repas tandis que vous mourez faim.* En achevant ces mots, il donne la liberté aux deux oiseaux.

Ils ne tardent pas à vexer les Caraïbes pour leur arracher l'or qu'ils possèdent. Leurs excès leur font trouver de la résistance. Ils commencèrent enfin à rencontrer des braves parmi ces insulaires; et il y en a un qui fait une action que, sur le témoignage des auteurs castillans on peut croire, quoique peu vraisemblable.

« Deux cavaliers espagnols, dont l'un se nommait Val-

» denebro et l'autre Pontevreda, apperçurent un Indien
» qui passait son chemin; et Valdenebro, se détachant
» aussitôt de son camarade, courut sur lui la lance haute.
» L'Indien voulut le prévenir et lui tira une flèche, mais
» il le manqua, et dans le moment le cavalier lui passa la
» lance au travers du corps. L'Indien l'arrache aussitôt,
» saisit la bride du cheval de son ennemi, et l'allait percer,
» lorsque celui-ci lui enfonça son épée jusqu'à la garde dans
» le ventre : il la retire comme il avait fait la lance; et,
» quoique le Castillan la tînt encore par la poignée, il la
» lui fit lâcher. Valdenebro prend son poignard, et le
» plonge encore tout entier dans le corps de l'Indien, qui
» s'en délivre encore avec la même facilité qu'il avait fait
» de l'épée et de la lance.

» Pontevedra, qui voit son compagnon désarmé et en
» danger, pique aussitôt son cheval pour le secourir. L'In-
» dien l'attend de pied ferme, quoique perdant tout son
» sang par les trois larges plaies que lui avait faites Valde-
» nebro. Pontevedra lui en fait successivement trois autres
» de la même manière et avec le même succès; et deux
» cavaliers se trouvent désarmés et mis en fuite par un seul
» de ces hommes qu'ils jugeaient à peine dignes de leurs
» chiens.

» Un moment après, l'Indien tomba mort, saisi de deux
» lances, de deux épées et de deux poignards. Non seule-
» ment on peut dire que jamais guerrier ne mourut plus
» glorieusement les armes à la main; mais, par une bizar-
» rerie dont l'histoire n'avait peut-être pas encore vu
» d'exemple, les vainqueurs fuient devant un homme mou-
» rant et percé de leurs coups. »

Les Espagnols montrent, en Amérique, une avidité si odieuse et si cruelle, que l'univers reste persuadé que l'avarice a plus de part que l'amour de la gloire à la hardiesse et à la grandeur de leurs entreprises. L'opinion qu'on a d'eux sur ce point éclate singulièrement lorsqu'ils entreprènent la conquête de Cuba.

Les caciques ou petits souverains qui partageaient cette île, s'étant assemblés pour pourvoir à la défense du pays, Hatvey, le plus considérable d'entre eux, leur dit que toutes les précautions seront inutiles, si avant toutes choses on ne tâche de se rendre favorable le dieu des Espagnols. Il se fait tout de suite apporter un vase rempli d'or : *La*

voilà, ajoute t-il, *cette divinité : célébrons une fête en son honneur; elle nous regardera d'un œil favorable.* Tous à l'instant se mettent à fumer, à chanter et à danser autour de ce trésor, jusqu'à ce qu'ils tombent d'ivresse et de fatigue.

Le lendemain matin, Hatvey rassemble les caciques à leur réveil, et leur tient ce discours : « J'ai beaucoup ré-
» fléchi sur l'affaire dont je vous ai parlé. Mon esprit n'est
» pas encore trainquille; et, tout bien considéré, je ne
» pense pas que nous soyons en sûreté tandis que le dieu
» des Espagnols sera parmi nous. Partout où ils le trouvent
» ils s'y établissent pour le posséder. Inutilement le ca-
» cherions-nous; ils ont un secret merveilleux pour le
» découvrir. Si vous l'aviez avalé, ils vous éventreraient
» pour l'avoir. Je ne connais que le fond de la mer où ils
» n'iront pas le chercher; c'est là qu'il faut le mettre.
» Quand il ne sera plus parmi nous, ils nous laisseront en
» repos; car c'est uniquement ce qui les fait sortir de chez
» eux. »

L'expédient est trouvé admirable. Les caciques prènent aussitôt tout l'or qu'ils ont, vont le jeter dans la mer assez loin du rivage, et sont très-satisfaits d'avoir noyé leurs craintes avec leur or : aussi sont-ils très-étonnés, quand, au bout de quelque temps, ils voient paraître les Espagnols.

Ce peuple conquérant contractait, en passant en Amérique, un caractère sombre et impitoyable. Cette férocité se fait encore plus sentir à Cuba qu'ailleurs. Hatvey, celui des insulaires qui a fait de plus grands efforts pour défendre sa liberté, ayant été vaincu et pris, est condamné à être brûlé vif. Lorsque ce prince malheureux est attaché au poteau où il doit expirer, un missionnaire l'exhorte à se faire chrétien, et l'assure que son changement de religion lui procurera le paradis. *Dans le paradis, dont vous me faites une si belle peinture, y a-t-il des Espagnols*, demande le cacique? — *Oui sans doute*, répond le religieux; *mais il n'y en a que de bons.* — *Le meilleur ne vaut rien*, réplique Hatvey; *je ne puis me résoudre à aller dans un lieu où j'aurais à craindre d'en trouver un seul. Ainsi ne me parlez plus de votre religion, et laissez-moi mourir.*

A Cuba, à Saint-Domingue, à la Jamaïque, dans les îles

voisines, les Espagnols font périr les faibles Indiens comme des chasseurs qui dépeuplent la terre de bêtes fauves. *Je les ai vus*, disait Las Casas, missionnaire dominicain; *je les ai vus remplir les campagnes de fourches patibulaires auxquelles ils pendaient ces malheureux treize à treize, en l'honneur, disaient-ils, des treize apôtres. Je les ai vus donner des enfants à dévorer à leurs chiens de chasse.* Las Casas vint demander en Europe vengeance de ces atrocités; mais les Caraïbes sont tellement détruits par les Espagnols, qu'il ne reste pas un individu descendant des anciens habitants dans toute l'île. Leurs cendres trouvent des vengeurs dans les Boucaniers français, aventuriers avides de pillage, qui prènent leur plaisir à détruire les Espagnols.

Un Flibustier, qui est seul à la chasse dans l'île de Saint-Domingue, est surpris par une troupe de cavalerie espagnole. La difficulte de gagner un bois assez éloigné avant qu'on arrive sur lui, lui inspire une résolution hardie. Il court sur ses ennemis, en criant audacieusement : *A moi! à moi!* comme s'il y avait beaucoup de monde avec lui. Les Espagnols le croient, et prènent précipitamment la fuite.

Montbars, gentilhomme du Languedoc, lit dans son enfance l'histoire des conquêtes des Espagnols en Amérique. Le détail des cruautés qu'ils y ont exercées fait sur lui une impression qui ne tarde pas à se manifester. Dans le collége où il étudie on représente une tragédie. Il joue le rôle d'un Francais, et un de ses camarades celui d'un Espagnol qui vomit mille injures contre la France. Ce discours réveille toute l'aversion de Montbars contre une nation qui lui a paru si féroce. Il interrompt son compagnon, l'accable d'imprécations, le bat avec fureur, et l'aurait tué infailliblement si on ne le lui eût arraché des mains. Il part ensuite pour aller joindre les Flibustiers, qu'on lui dit animés des sentiments qui remplissent son âme.

Le vaisseau qui le porte a un terrible combat à soutenir sur les côtes de Saint-Domingue. Les Boucaniers français, qui font dans l'île une guerre aussi vive aux Espagnols que les Flibustiers sur mer, arrivent attirés par le bruit du canon, et présentent du gibier, pour lequel on leur donne de l'eau-de-vie. Ils s'excusent d'offrir si peu de viande, et

disent que leurs ennemis ont depuis peu battu le pays, ravagé leurs établissements et tout emporté. *Comment souffrez-vous cela*, dit brusquement Montbars? *Nous ne le souffrons pas non plus*, répliquent-ils du même ton; *et les Espagnols savent bien qui nous sommes : aussi ont-ils pris le temps où nous étions à la chasse. Mais nous allons joindre plusieurs de nos camarades, qu'ils ont encore plus maltraités que nous : nous en viendrons plus aisément à bout.* — *Si vous voulez*, reprend Montbars, qui ne demande que l'occasion de se signaler, *je marcherai à votre tête, non pour vous commander, mais pour m'exposer le premier.*

Les Boucaniers, voyant à son air que c'est un homme tel qu'il le leur faut, l'acceptent volontiers. On trouve le jour même les Espagnols, et Montbars fond sur eux avec une impétuosité qui étonne les plus intrépides. Un Boucanier, s'appercevant que les flèches des Indiens incommodent beaucoup son parti : *Quoi!* leur crie-t-il en leur montrant Montbars, *ne voyez-vous pas que Dieu vous envoie un libérateur, qui combat pour vous délivrer de la tyrannie des Espagnols?* A ces mots, les Indiens, qui, en voyant les efforts extraordinaires de ce jeune homme, croient ce que le Boucanier leur dit, se mettent à ses côtés, et tournent leurs armes contre les Espagnols, qui sont tous massacrés.

Les Boucaniers parviènent à chasser les Espagnols de la partie occidentale de l'île. Louis XIV y envoie un gouverneur; et ces faibles commencements sont le germe de la riche colonie de Saint-Domingue. 1592 *à* 1700.

DOMINGO (*siége de Santo-*). Les Nègres révoltés de Saint-Domingue, peu contents de posséder son ancienne partie française, tournèrent, en 1805, leurs regards sur sa côte orientale, autrefois soumise aux Espagnols. Le général Ferrand en était gouverneur; une administration sage et modérée lui avait concilié l'estime et la bienveillance des anciens habitants Espagnols. Instruit des desseins des Nègres, le gouverneur se prépare à faire une vigoureuse résistance, réunit des vivres dans Santo-Domingo; fait réparer ses murailles, placer de l'artillerie sur ses remparts, implore l'assistance des gouverneurs des autres établissements français dans les Antilles. Il considère le petit nombre de braves dont il est entouré; il sent leur impuissance pour défendre

tout à la fois la ville et protéger les campagnes. Les Blancs, colons de la partie espagnole, avaient sous leurs yeux le triste spectacle des habitants de la partie française dépouillés, massacrés par les Noirs; ce triste tableau leur montrait le sort qui leur était réservé, et devait suffire pour électriser leur valeur. Il leur fallait se soumettre aux caprices de maîtres barbares, perdre leurs propriétés, et peut-être la vie dans les plus affreux tourments, ou se défendre. Ferrand leur fait connaître leur position, et les rassemble dans Santo-Domingo. Trois bataillons de milices sont formés; on en arme une partie de fusils, on donne aux autres des lances pour se défendre, les magasins présentant un petit nombre de mousquets. Dix-huit mille Noirs sortirent du Cap, et se portèrent sur le Mirebalais; huit mille se portèrent sur Saint-Jean, et attaquèrent le chef de bataillon Wiet, le 25 février 1805, avec des forces tellement supérieures dans le poste de Puerto, qu'il y fut massacré avec toute sa troupe. Rien ne put arrêter au delà un moment les rebelles, dont les forces se dirigèrent sur Santo-Domingo. A la nouvelle de cette invasion, toute la population, femmes, enfants, vieillards, esclaves, fuyant devant les Noirs, vint se réfugier dans Santo-Domingo. Le gouverneur en profita pour achever autour des murs les travaux qui n'étaient point terminés. On abattit les arbres, on coupa les bananiers, on démolit le bourg de Saint-Carles, situé à une demi-lieue de la ville, où l'ennemi aurait pu se loger. Un embargo général fut mis sur tous les bâtiments qui se trouvaient dans le port; toutes les provisions et les vivres embarqués à leur bord furent achetés et versés dans les magasins publics : les Nègres esclaves, dont la présence pouvait être dangereuse à la tranquillité publique, furent transportés à Higuey, dans la partie la plus orientale de l'île. Les postes furent gardés conjointement par les troupes de ligne et les milices; on leur donna des cartouches : les portes inutiles furent condamnées. Le 5 mars les Noirs parurent, et sommèrent le gouverneur de se rendre, menaçant la ville d'un *sac implacable* si l'on retardait plus de vingt-quatre heures d'exécuter leurs volontés. Pour montrer tout à la fois aux Nègres la ferme détermination de se défendre avec la dernière opiniâtreté, et mettre les habitants et les troupes dans l'impossibilité de penser à évacuer jamais la ville, le général Ferrand ordonna aux bâtiments marchands de sortir



de la rade, et d'aller transporter hors de la colonie les femmes, les enfants, les vieillards. Cette opération débarrassa la ville de toutes les bouches inutiles; mais ces malheureuses victimes furent impitoyablement pillées à leur sortie par des navires anglais. Les Nègres commencèrent de loin leurs ouvrages, et firent avec précaution leurs attaques. Ils manquaient de canons; mais, comme la place n'en était pas bien fournie, et que l'on ne pouvait en garnir tous les points où ils eussent été nécessaires, ils parvinrent à enfiler par le feu de leur mousqueterie quelques rues de la ville; mais ils étaient aussitôt repoussés de ces postes quand on y conduisait de l'artillerie. La garnison fit de fréquentes sorties dans lesquelles elle eut toujours l'avantage; elle montra beaucoup de courage. Quelques soldats se distinguèrent par des traits d'une rare intrépidité. Les brigands tenaient échouée le long de leurs retranchements une grande barque qu'ils avaient prise à quelques lieues de la ville; il était prudent de les priver de ce moyen de communication, mais difficile de trouver un nageur habile qui osât aller enlever cette embarcation. Un chasseur de la cinquième légère, nommé Simon Miolle, se présente, et demande de tenter cette hasardeuse entreprise : on lui accorde. Il part armé d'un seul couteau, muni d'une simple corde; traverse la rivière, met la chaloupe à flot, l'amarre à sa corde, et la conduit toujours nageant sous les murs de la place. On se battait de part et d'autre avec l'acharnement du désespoir, quand une escadre de dix vaisseaux parut, se dirigeant en ordre de bataille vers le port. Cette apparition remplit de confiance les assiégés, et jeta le trouble et la confusion dans le camp des Noirs. Le général Ferrand saisit ce moment de terreur et d'irrésolution pour faire une sortie considérable. Quatre cent cinquante hommes sortent de Santo-Domingo sous les ordres du chef de brigade Baron; ils se portent vers le bourg de Saint-Carles. Les Nègres y défendent avec opiniâtreté leurs retranchements; ils éprouvent une perte considérable, mais ne les abandonnent qu'en les défendant courageusement pied à pied. Le chef de brigade Baron est blessé mortellement; ses troupes font un mouvement rétrograde, mais les Nègres ont encore une fois appris à leurs dépens combien les Blancs sont terribles quand ils sont conduits par des officiers habiles, et que des mornes et des rochers inaccessibles ne dérobent pas leurs ennemis à

leurs coups. Le lendemain, 29 mars, ils virent débarquer à Santo-Domingo des troupes fraîches, de l'artillerie et des munitions. A cet aspect, ils crurent impossible de continuer le siége; ils craignirent même une diversion sur la partie française qu'ils avaient abandonnée sans y laisser des forces suffisantes pour se défendre d'un coup de main. Leurs chefs jurèrent qu'ils viendraient bientôt consommer une entreprise qu'ils regardaient seulement comme retardée; tous leurs pas, dans leur retraite, furent marqués par l'incendie, le viol, le massacre, la dévastation et le pillage. Le général Ferrand, manquant de cavalerie, eut la douleur de ne pouvoir arrêter leurs excès en les harcelant dans une retraite qui ressemblait à une déroute complète; mais il eut en même temps la douce satisfaction d'avoir conservé à la France un établissement important, et préservé ses habitants de tous les excès auxquels peuvent se livrer des tigres respirant le sang et le carnage, qui se faisaient un jeu horrible des tourments qu'ils pouvaient faire endurer aux Blancs. *25 février au 29 mars* 1805.

DOMINIQUE (*combat naval de la*). Pendant la guerre de 1778, la France possédait une marine nombreuse, savante et exercée; les vaisseaux français, ayant des équipages instruits, étaient capables de lutter à nombre égal contre les forces anglaises. Trente vaisseaux de ligne français se trouvèrent dans la rade du fort royal de la Martinique, sous le commandement du comte de Grasse, au printemps de 1782. Les circonstances paraissaient extrêmement favorables pour tenter une expédition contre la Jamaïque, quand une escadre de quinze vaisseaux de ligne anglais, arrivant à la Barbade, sous les ordres de l'amiral Rodney, rendit à la marine britannique toute la supériorité du nombre aux îles du Vent. Cette augmentation des forces anglaises dans ces parages invitait le comte de Grasse à se rendre promptement à Saint-Domingue, où se trouvait une flotte espagnole destinée à se réunir à lui; elle lui prescrivait aussi d'éviter tout engagement dans une traversée où il devait protéger un nombreux convoi de voiles marchandes. Le comte de Grasse mit à la voile le 8 avril. L'amiral Rodney, instruit aussitôt de son départ, lève l'ancre, ordonne à sa flotte une chasse générale. Dès la pointe du jour du lendemain, les Anglais atteignent les Français; une action s'engage entre

l'avant-garde anglaise et l'arrière-garde française. La canonnade est vive, et les Anglais sont assez maltraités pour que toute leur flotte soit obligée de mettre en panne pour se réparer. Deux vaisseaux français quittent l'escadre pour se radouber plus commodément à la Guadeloupe. La flotte française, favorisée du vent, s'élevait au vent de cette île; elle était, dans la nuit du 10 au 11, hors d'atteinte des Anglais, quand un léger accident fut cause des plus grands malheurs. Pendant la nuit le vaisseau *le Zélé*, commandé par le neveu de l'amiral, aborda *la ville de Paris*, perdit deux de ses mâts, et fut tellement endommagé, qu'il se trouva hors d'état de suivre la route de la flotte. C'était un seul vaisseau perdu, s'il ne pouvait gagner la Guadeloupe. En continuant sa route, M. de Grasse sauvait sa flotte et son convoi, atteignait en peu de jours une armée espagnole : son intérêt et son honneur lui dictaient donc de ne pas s'exposer légèrement pour un seul vaisseau. Cependant le comte de Grasse oublie quelques instants son devoir pour écouter le sentiment d'un aveugle attachement pour son neveu; on le vit suspendre sa route, laisser seulement deux vaisseaux pour protéger le convoi, ordonner à son armée entière une contremarche pour tirer un seul vaisseau des dangers auxquels l'inadvertance de ses officiers avait pu l'exposer. Rodney retrouva ainsi l'occasion qui lui avait échappé; l'étonnement que produisit cette manœuvre, et la mésintelligence qui régnait entre les officiers français, augmentèrent le péril. Les capitaines, mécontents, se prêtaient à regret à une entreprise qui les compromettaient tous. Rodney, ayant neuf vaisseaux de plus, ordonna à sa flotte de rompre la ligne ennemie; il y réussit après quelque résistance des vaisseaux *le Sceptre* et *le Glorieux*, les premiers attaqués. Ce ne fut plus alors un combat général; mais des engagements particuliers dans lesquels plusieurs vaisseaux anglais s'attachaient à un navire français, l'entouraient, l'accablaient de leurs feux nombreux et croisés. Les principaux efforts des Anglais se dirigèrent sur *la Ville de Paris*, de 110 canons, montée par le comte de Grasse. Abandonné de toute sa flotte, et même de ses matelots, de Grasse se défendit pendant onze heures avec un courage vraiment héroïque contre le feu de quatorze vaisseaux anglais. Criblé de coups, démâté, ayant perdu tous ses gréements, comptant à son bord quatre cents morts et un

grand nombre de blessés, le comte de Grasse fut réduit à l'humiliante nécessité de rendre un vaisseau de 110 canons. L'amiral français déploya sans doute dans cette action beaucoup de courage; mais il n'y montra point la prévoyance d'un bon général. *Le Glorieux*, entièrement démâté, se voyait au moment de succomber, quand le vicomte de Mortemar, commandant d'une frégate, l'apperçoit, forme le projet hardi de le sauver en lui donnant la remorque. Déjà il lui avait jeté une amarre, et s'efforçait de le tirer de dessous le feu des vaisseaux anglais, qui le criblaient, quand le vicomte d'Escars, commandant *le Glorieux*, ne voulant pas que la frégate partageât son sort, fit couper son amarre : ce dévouement fut récompensé par le grade de capitaine de vaisseau. Pendant le combat, le feu prit au *César* avec la plus grande violence; une partie de l'équipage se jète à la mer pour se soustraire aux flammes; un grand nombre de matelots furent saisis par les requins. Un témoin oculaire assure que, malgré la canonnade continuelle des vaisseaux, on entendait par moment le cri de ces infortunés que dévoraient les requins. M. de Marigni, commandant de ce vaisseau, était étendu sur son lit, mortellement blessé, lorsqu'on vint lui dire que son navire allait sauter. *Tant mieux*, dit-il, *les Anglais ne l'auront pas. Fermez ma porte, mes amis, et tâchez de vous sauver*. Huit capitaines de vaisseaux furent tués dans cette journée; onze cents hommes périrent; un plus grand nombre fut blessé. M. de Vaudreuil recueillit les débris de cette flotte, et conduisit à Saint-Domingue dix-sept vaisseaux; M. de Bougainville sauva *le Northumberland* d'une reddition forcée, se retira avec deux autres à Saint-Eustache, et parvint à les ramener ensuite à Saint-Domingue. Trois vaisseaux français, qui avaient relâché à la Guadeloupe avant le nouveau combat, tombèrent dans la flotte anglaise, et furent obligés de se rendre sans combat. Tant de désastres causèrent en France une vive douleur; mais on ne désespéra pas de les réparer. La ville de Paris offrit un nouveau vaisseau pareil à celui qui avait été pris; les états de Languedoc et de Bourgogne firent don de plusieurs vaisseaux et de frégates : les navires furent bientôt remplacés. *Mais, qui me rendra les braves qui ont péri*, s'écria le monarque français, qui se trouvait dans une situation semblable à celle d'Auguste déplorant la perte des légions de Varus? 9 *et* 12 *avril* 1782.

déens, plus faibles, rentrèrent à Doué. La Roche-Jaquelin appela pendant la nuit Lescure à son secours; mais le général Rossignol, qui méditait en même temps une attaque sur Doué, y envoya cette nuit trois mille hommes soutenus de quatre cents hussards; plaça un corps intermédiaire pour soutenir cette attaque; ordonna à son armée entière de se tenir prête à marcher. Tout réussit; les Vendéens, surpris avant d'avoir reçu des renforts, laissèrent trois cents des leurs sur le champ de bataille. Doué fut fouillé. On s'en retira de suite, parce que ce coup de main n'était fait que pour dégager Saumur. Cette expédition releva le courage des Républicains qui depuis quelque temps éprouvaient des défaites. *4 août* 1793.

DOUESBOURG (*prise de*). Le comte de Leicester assiégea la petite ville de Douesbourg, défendue par de bonnes fortifications et trois cents hommes d'infanterie wallonne. Cette garnison se rendit aux Anglais qui ouvraient à peine la tranchée, *le* 14 *septembre* 1586.

DOUVRES (*siége de*). Les barons anglais, révoltés de l'excessive dureté de Jean-Sans-Terre, offrirent la couronne à Louis, fils de Philippe-Auguste. Ce prince, malgré les anathèmes de la cour de Rome, sous la protection de laquelle s'était mis Jean, s'embarqua sur une flotte de sept cents vaisseaux; prit terre à Sandwick, soumit d'abord toute la province de Kent, excepté Douvres. Cette place était bien pourvue; elle avait pour gouverneur Hubert du Bourg, homme intrépide. Louis, ne pouvant vaincre son opiniâtre résistance, eut recours aux offres les plus séduisantes; du Bourg les repoussa également; les Français furent obligés de lever ce siége. *L'an* 1216.

DRAVE (*passage de la*). L'empereur des Turcs, Soliman II, avait fait également craindre son nom et ses armes à l'Europe et à l'Asie. Son empire s'étendait d'Alger à l'Euphrate, de la Morée jusqu'aux rives les plus reculées de la Mer Noire. Ce prince, juste, exact observateur de sa parole, et d'une activité surprenante, ne trouvait rien d'impossible dans ce qu'il commandait. Voyant dans sa vieillesse ses armes malheureuses en Hongrie, dans les mains de ses lieutenants, il se met à la tête de ses troupes malgré

ses quatre-vingts années. A peine a-t-il passé le Danube qu'on lui annonce qu'il ne saurait traverser la Drave, s'il ne fait sur-le-champ jeter un pont sur cette rivière. Assan Bey y est envoyé. Arrivé sur les bords de la Drave, avec vingt-cinq mille hommes, Assan Bey regarde impraticable l'exécution des ordres qu'il a reçus; il en instruit le sultan pour l'empêcher de continuer sa route. Soliman, qui croit peu de choses impossibles à la guerre, lui envoye une longue bande de toile sur laquelle sont écrites ces paroles : *L'empereur Soliman, ton maître, te dépêche, par le courier que tu lui a envoyé, l'ordre de faire construire un pont sur la Drave, sans s'embarrasser des difficultés que tu pourras éprouver. Il te fait savoir en même temps que, si ce pont n'est pas exécuté à son arrivée, il te fera étrangler avec le même morceau de toile qui t'annonce ses volontés suprêmes.* Placé entre la mort et l'exécution de cet ordre difficile, Assan Bey fait des réflexions si profondes, tente de tant de manières l'entreprise, se donne tant de mouvement qu'il exécute ce qu'il avait regardé d'abord comme impossible. 1563.

DRÉPANE (*bataille de*). Pendant le siége de Lilybée, le consul P. Claudius Pulcher voulut surprendre, dans Drépane, le vigilant Adherbal, général des Carthaginois. Il était persuadé qu'il ne pourrait penser que les Romains pussent être déjà en mesure d'attaquer, après les pertes qu'ils venaient d'éprouver sur mer. Son calcul fut trompé. A peine Adherbal eut-il apperçu le consul romain qu'il ne lui laissa pas même le temps de ranger sa flotte. Tandis que le consul mettait ses vaisseaux en ordre de bataille, il est attaqué par Adherbal. Les Romains perdent quatre-vingt-seize navires. 249 *ans avant J. C.*

DRESDE (*siéges de*). 1. La victoire de Kesselsdorf ouvrit en 1745, au roi de Prusse, les portes de Dresde. Cette ville, dépourvue de provisions, ayant pour toute garde six mille soldats de milice, se rendit sans capitulation. Le roi de Prusse fit tout ce qu'il était possible pour que ce pays se ressentît peu de la guerre, proposa la paix à l'électeur de Saxe qui consentit aux conditions que lui imposa son vainqueur. 1745.

2. Frédéric-le-Grand entra encore à Dresde en 1756, dont les approches furent mal défendues par les généraux saxons.

3. Déjà deux fois maître de Dresde par la seule terreur de ses armes, sans avoir eu besoin de développer aucun moyen militaire, le roi de Prusse entreprit en 1760 de la réduire par la force. Cette cité est partagée en deux par l'Elbe, sur lequel est un beau pont qui lui sert de communication. La cité neuve est bien bâtie; ses rues sont larges; elle est revêtue de bastions, de fossés, de chemins couverts. Dans la vieille cité les rues sont étroites, les maisons avancent jusque sur les remparts, et celles des faubourgs bordent le fossé. Le roi de Prusse forma sur ce point son attaque. Il n'existait plus d'obstacle à lui opposer jusqu'en Bohême, s'il s'en rendait maître. Dans ces murs le général Maquire se trouvait avec quatre mille hommes; non loin, le maréchal Daün avec une formidable armée. On devait penser qu'il risquerait tout pour sauver une ville aussi importante. Frédéric connaissait la lenteur allemande; il se persuade qu'elle lui laissera le temps du succès, et commence le 12 juillet à foudroyer Dresde. Les bombes n'étaient point dirigées contre les murs et les ouvrages militaires, mais contre les palais, les églises, et les édifices sacrés et profanes les plus remarquables. Bientôt la capitale de la Haute-Saxe ne fut plus qu'un monceau de ruines, et de débris fumants, dont les soldats s'efforçaient d'éteindre l'incendie. Le comte de Daün s'approcha enfin. Frédéric, voyant la conquête de Dresde impossible, abandonna le siége, après avoir fait éprouver à cette malheureuse ville tous les maux de la guerre. 1760.

DREUX (*bataille de*). Au temps où la France était divisée pour la religion, les armées catholiques et réformées se rencontrèrent dans les plaines de Dreux, le 15 décembre 1562. Le prince de Condé commandait les Réformés; sous ses ordres étaient l'amiral Coligni et Dandelot : il comptait huit mille fantassins et quatre mille chevaux. Le connétable de Montmorency, le duc de Guise et le maréchal de Saint-André étaient les généraux de l'armée catholique, formée de treize mille hommes d'infanterie et trois mille cavaliers. Les généraux des troupes royales, ne vou-

lant rien prendre sur eux, font demander à la reine mère, Catherine de Médicis, s'ils pouvaient hasarder une action. Cette princesse, qui ne veut pas non plus se charger de l'événement, se retourne vers la nourrice de Charles IX, son fils : *Nourrice*, lui dit-elle d'un ton railleur, *voilà des généraux qui consultent une femme et un enfant pour savoir s'ils donneront bataille ! Qu'en pensez-vous ?* Elle charge le messager de leur répéter ce qu'il vient d'entendre. On se prépare au combat. Le connétable, Anne de Montmorency, qui devait commander les Catholiques, avait été tourmenté d'une colique violente, dans la nuit qui précéda l'action. Les douleurs, et l'affaiblissement qui en est une suite, ne l'empêchent pas d'être des premiers à cheval. *Je me porte très-bien*, dit le généreux vieillard à ceux qui lui demandent des nouvelles de sa santé; *un jour de bataille est une excellente médecine !* On en vient aux mains. Dans un premier choc qui met en déroute l'infanterie catholique, le connétable est fait prisonnier. Le commandement passe au duc de Guise ; il rétablit le combat. Mareuil, brave gentilhomme breton, ayant reçu trois blessures, s'adresse au duc de Guise, en lui montrant ses plaies : *Monsieur*, lui dit-il, *je vous prie de me dire et juger si je suis encore en état de combattre, ou si je dois me retirer pour me faire panser. Si vous me jugez encore bon pour aller à la charge, je m'y en vais pour m'achever ; sinon j'irai me faire panser si vous me le commandez. Oui, monsieur de Mareuil*, répond le duc de Guise, *je veux que vous alliez vous faire panser, et je vous le commanderais quand vous ne le voudriez pas.* Dans cette mêlée, Pierre d'Ossun, renommé pour sa valeur dans les guerres précédentes, est saisi d'une terreur panique, manque de courage et s'enfuit. Honteux et chagrin de cette conduite, il se déclare lui-même indigne de vivre, et, malgre toutes les représentations des généraux, ses amis, qui veulent le consoler, il se laisse périr de faim. L'honneur de la victoire, balancé pendant cinq heures, demeure enfin aux Royalistes, avec quatorze cents prisonniers. Dans les premiers moments du combat, où l'infanterie royale fut mise en déroute, on annonce à Catherine de Médicis la perte de la bataille, elle répond : *Eh bien ! il nous faudra prier Dieu en Français !* Indifférente pour la religion, elle n'était avide que de pouvoir. 19 *décembre* 1562.

DROISSI (*bataille de*). Pendant les querelles toujours renaissantes des premiers successeurs de Clovis, Childebert, roi d'Austrasie, déclare la guerre, en 594, à Clotaire II, roi de Soissons. Ce prince était encore enfant, et la reine Frédégonde régente de ses états. Les troupes des deux rois se rencontrent à Droissi, village éloigné de cinq lieues de Soissons. Pour animer ses soldats, Frédégonde en fait elle-même la revue ; tenant son fils dans ses bras, elle leur rappèle que c'est l'unique et faible rejeton de la race de Childebert qu'ils ont juré de défendre. Aussitôt elle marche à l'ennemi, auquel elle avait adroitement caché les mouvements de sa cavalerie, fond sur lui à l'improviste, avant qu'il ait eu le temps de se ranger en bataille, en fait un horrible carnage, et remporte une victoire complète.

DUNA (*bataille de la*). Charles XII, entra en Livonie, en 1701, pour attaquer le roi de Pologne, parut auprès de Riga, que le roi Auguste avait assiégée inutilement l'année précédente. Les ennemis, commandés par le maréchal de Stenau et par le prince Ferdinand, duc de Courlande, étaient postés le long de la Duna. Le roi de Suède osa traverser le fleuve, à leurs yeux, pour les attaquer. Charles avait fait construire de grands bateaux, d'une invention nouvelle, dont les bords, beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire, pouvaient se lever et se baisser comme des ponts-levis. En se levant, ils couvraient les troupes qu'ils portaient : en se baissant, ils servaient de pont pour le débarquement. Il mit encore en usage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent soufflait du nord où il était, au sud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse, se répandant sur la rivière, dérobait aux Saxons la vue de ses troupes, et de ce qu'il allait faire à la faveur de ce nuage. Il fait avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de sorte que le nuage grossissant toujours, et chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impossibilité de savoir si le roi passait ou non. Cependant il conduisait l'exécution de son stratagème dont il était seul l'auteur. Etant déjà au milieu de la rivière : *Eh bien!* dit-il au général Renschild, *la Duna ne sera pas plus méchante que la mer de Copenhague. Croyez-*

moi, général, nous les battrons. Il arriva en un quart-d'heure à l'autre bord, et fut mortifié de ne sauter à terre que le quatrième. Il fait aussitôt débarquer son canon et former la bataille, sans que les ennemis, offusqués de la fumée, pussent s'y opposer que par quelques coups tirés au hasard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déjà à eux. Le maréchal Stenau ne perdit pas un moment. A peine apperçut-il les Suédois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ouvrirent : ils furent rompus et poursuivis jusque dans la rivière. Le roi de Suède les rallia le moment d'après, au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revue. Alors les soldats marchant plus serrés qu'auparavant, repoussèrent le maréchal Sténau, et s'avancèrent dans la plaine. Le duc de Courlande sentit que ses troupes étaient étonnées. Il les fit retirer en habile homme dans un lieu sec, flanqué d'un marais et d'un bois où était son artillerie. L'avantage du terrain et le temps qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur dernière surprise, leur rendit tout leur courage. Charles ne balança pas à les attaquer. Il avait avec lui quinze mille hommes; Sténau et le duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer sans affût. La bataille fut rude et sanglante. Le duc eut trois chevaux tués sous lui. Il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi; mais enfin ayant été renversé de son cheval d'un coup de crosse de mousquet, le désordre se mit dans son armée qui ne disputa plus la victoire. Ses cuirassiers le retirèrent avec peine, tout froissé et à demi-mort, du milieu de la mêlée et de dessous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Plus de deux mille Saxons restèrent sur le champ de bataille : deux cents furent faits prisonniers, au nombre desquels était un colonel et plusieurs officiers de distinction. Les Drabans, ou gardes du roi de Suède, et cinquante cavaliers du régiment du corps, commandés par le général Spens, firent des prodiges de valeur en cette journée. Ils soutinrent d'abord avec intrépidité le feu de la cavalerie saxonne, sans tirer un seul coup; puis, l'ayant chargée le sabre à main, ils la renversèrent et la dissipèrent entièrement. Vingt-quatre mille Russes devaient soutenir les

Saxons; mais ils prirent honteusement la fuite, quand ils apprirent la victoire de Charles.

DUNEMONDE (*siége de*). Trois mille Suédois forment, en 1700, le siége de Dunemonde, près de Riga. Cette place est défendue par le colonel saxon Canitz, qui y déploye une valeur et une capacité peu communes. Lorsque la place est obligée de se rendre à Charles XII, son défenseur reçoit le prix le plus glorieux de ses travaux : *Vous êtes mon ennemi*, lui dit le monarque suédois, *et je vous aime comme mon ami. Acceptez, je vous prie, cinq mille ducats comme témoignage de mon estime.* La garnison de dix-sept cents hommes, au commencement du siége, se trouve réduite à soixante soldats, qui sortent de la place avec les honneurs de la guerre.

DUNES (*bataille des*). Louis XIV et Cromwel conclurent une ligue contre l'Espagne, en 1658. L'une des bases du traité était de dépouiller les Espagnols de Dunkerque. Les Français devaient l'assiéger, les Anglais bloquer son port, Dunkerque recevoir garnison anglaise après sa prise. Turenne, chargé de ce siége, le commença au mois de juin; au même moment, vingt vaisseaux anglais parurent devant sa rade. Dunkerque, située au bord de la mer du Nord, présentait bien des difficultés à vaincre. Protégée au nord et au midi par des collines de sable auxquelles on donne le nom de *dunes*, elle est entourée, vers le midi, de canaux et de marais qui en rendent l'accès très-difficile. La mer, qui la baigne au nord, atteint dans son flux le pied des dunes, qu'elle laisse en se retirant chargées d'un limon solide que l'on appèle *estrang*. Turenne commença ses lignes vers le bord de la mer, au pied des dunes de l'est, et leur donnant la forme d'un croissant, les conduisit jusqu'à l'estrang des dunes opposées, de manière à ce qu'elles entouraient toute la ville. Pour fermer l'estrang qui pouvait fournir à l'ennemi quelques passages, il fait faire, depuis l'extrémité des lignes jusqu'à l'endroit où les flots se retirent dans les plus basses marées, deux fortes estacades défendues par de l'artillerie. Enfin il ouvre la tranchée, commence les attaques, presse vigoureusement Dunkerque. L'infant don Juan d'Autriche et le prince de Condé, qui porte en ce moment l'écharpe espagnole,

viènent avec une armée au secours de la ville, s'avancent sur le chemin de Furnes, où ils s'arrêtent pour attendre leur artillerie et quelques bataillons marchant plus lentement. Turenne paraît; sa présence jète dans le camp des Alliés la plus grande irrésolution. Voulant livrer bataille le lendemain, il s'empare des plus hautes dunes qui environnent le terrain, s'y fortifie par des retranchements; lorsque ces travaux sont terminés, il s'enveloppe dans son manteau, dort jusqu'au point du jour, monte alors à cheval pour ranger son armée. Il composa sa première ligne de dix bataillons et vingt-huit escadrons, la seconde de sept bataillons et dix escadrons; quatre escadrons de gendarmes sont rangés derrière la dernière ligne pour soutenir l'infanterie du corps de bataille. Six autres escadrons formèrent la réserve, et se portèrent à une assez grande distance pour pouvoir secourir l'infanterie laissée devant Dunkerque. Le maréchal de Créqui commandait la droite, le marquis de Castelnau la gauche, Turenne était au centre, milord Lockart commandait les Anglais, le comte de Ligniville les Lorrains, le comte de Soissons les Suisses, le marquis de la Salle les gendarmes, le marquis de Richelieu le corps de réserve. Il fait communiquer au chef des Anglais les motifs qui l'engagent à livrer bataille : *Je m'en rapporte bien au maréchal,* dit Lockart; *après le combat, si j'en reviens, je m'informerai de ses raisons.* Il s'en faut bien que dans l'armée espagnole on ait la même déférence pour le prince de Condé ; son avis était de se retirer devant un homme qui ne s'avançait jamais que lorsqu'il était certain du succès. Le terrain occupé par don Juan était si défavorable, entrecoupé de tant de canaux, couvert de marais, et parsemé de tant de monticules, que le prince de Condé ne put s'empêcher de demander au duc de Glocester s'il avait assisté à une bataille. *Jamais*, répondit le duc. — *Eh bien*, dit Condé, *dans une heure vous verrez comme nous en perdrons une.*

Les Espagnols placent sur une seule ligne leur infanterie soutenue de quatre lignes de cavalerie. Ils n'osent ranger leurs troupes sur l'estrang ; une partie des vaisseaux anglais louvoyaient sur ce rivage avec ordre de foudroyer tous les Espagnols qui y paraîtraient. Les deux armées étaient seulement éloignées d'un quart de lieue l'une de l'autre. On donne le signal. Le canon des Français gronde. Turenne se

précipite sur les bataillons espagnols. Les Anglais fondent sur une dune élevée, à laquelle les Espagnols avaient appuyé une extrémité de leur aile droite, tandis que le marquis de Castelnau marche le long de l'estrang pour prendre les Espagnols en flanc. Arrivés au pied de la dune, les Anglais y montent sous le feu de l'artillerie, gravissent dans le sable; les Espagnols les renversent à coups de piques. La résistance irrite le courage des assaillants. Ils redoublent d'efforts, s'accrochent même aux armes de leurs ennemis, saisissent la pointe des hallebardes dont on veut les percer, arrivent enfin sur le sommet des dunes. Alors tout plie, tout se disperse ou reçoit la mort. Castelnau, paraissant sur le flanc, achève la déroute. Il poursuit les fuyards, tombe avec eux sur leur première ligne qu'il enfonce de toutes parts. Le désordre devient affreux. Il portent dans les rangs espagnols l'épouvante et la mort; très-peu échappent au fer par une fuite précipitée, beaucoup sont prisonniers. Tandis que les Français remportaient sur les Espagnols une victoire prompte et décisive, leur aile droite était près de succomber sous les coups du grand Condé. Attaqué avec furie par le marquis de Créqui, les bataillons de Condé sont enfoncés du premier choc. Créqui le poursuit quatre cents pas, mais suivi seulement de quatre escadrons; il recule à son tour. Condé se met à la tête d'un grand corps de cavalerie, tombe sur Créqui déconcerté, rompt ses rangs, et peu s'en fallût que, perçant à travers l'armée française, il ne pénétrât jusqu'à Dunkerque, et ne secourût la ville assiégée après avoir perdu la bataille. Du haut d'une éminence, Turenne voit le danger de Créqui, vole à son secours, arrête le vainqueur, rétablit le combat, attaque, presse, rompt à son tour les escadrons de Condé triomphants. Il les charge en tête, se présente sur les flancs, enveloppe, renverse, écrase, massacre, dissipe les troupes de Condé. Trois fois ce prince rallie ses escadrons, trois fois ils sont repoussés; son cheval est tué sous lui; l'un de ses gentilhommes qui lui donne le sien, est fait prisonnier. Condé cède enfin, et se retire. Don Juan le suit avec les débris de l'armée vaincue. Le champ de bataille est jonché de morts et de mourants; quatre mille Espagnols sont prisonniers; ils perdent leurs munitions et leurs bagages. Cette victoire qui sauvait la France est à peine achetée. L'armée victorieuse rentre dans ses lignes.

Turenne, toujours plus grand que ses succès, n'en est pas moins modeste après une action aussi glorieuse. Le soir du combat, il écrivit seulement à sa femme : *Les ennemis sont venus à nous, ils ont été battus : Dieu en soit loué : j'ai un peu fatigué toute la journée ; je vous souhaite le bon soir, je vais me coucher.* Les assiégés, toujours courageux, se défendent encore sept jours. Ils se rendent le dix-huitième jour de la tranchée ouverte, après que tous les dehors de la place sont emportés, lorsqu'ils voyent les Français au pied de leurs murailles. La victoire des Dunes et la prise de Dunkerque ont un si grand éclat que Mazarin, premier ministre, veut s'en attribuer toute la gloire. Pour y parvenir, il fait proposer à Turenne de lui écrire une lettre dans laquelle il témoignerait que c'est le premier ministre qui a conçu ce dessein et dressé le plan de bataille. Les plus grands établissements doivent être le prix d'une complaisance si difficile. Le vicomte répond, avec sa candeur ordinaire, que le cardinal Mazarin peut employer tous les moyens qu'il voudra pour convaincre l'Europe de sa capacité militaire ; qu'il n'estime pas assez la gloire pour le démentir ; mais qu'il lui est impossible d'autoriser une fausseté par sa signature. Mazarin a un autre chagrin. Le siége de Dunkerque avait été entrepris avec la convention très-formelle que la place serait livrée à l'Angleterre. Cromwel, averti que Turenne est chargé d'y mettre un gouverneur de sa nation, communique ses soupçons à l'ambassadeur de France, qui nie la chose. Le protecteur, irrité de cette mauvaise foi, tire de sa poche la copie de l'ordre que Mazarin a donné. *Je prétends*, lui dit-il, *que vous dépêchiez un courrier au cardinal pour lui faire savoir que je ne suis pas homme à être trompé ; et que si, une heure après la prise de Dunkerque, on n'en délivre pas les clefs au général anglais, j'irai en personne demander les clefs des portes de Paris.* Turenne n'entre dans Dunkerque que pour en faire la remise au lord Lockart, ambassadeur anglais. Mais quelques années après, la France acheta, de Charles II, pour cinq millions, Dunkerque qui arrondissait ses frontières. 1658.

DUNES (*bataille navale des*). 1. Les Hollandais tenaient au dix-septième siècle le sceptre des mers ; l'intrépidité et le génie de l'amiral Tromp leur assurait la supériorité sur

cet élément, et leur haine profonde contre l'Espagne leur dictait d'en anéantir la puissance navale. Philippe V arme, en 1639, soixante-dix vaisseaux, fait monter vingt mille hommes à leur bord. Les Hollandais l'apprènent; Tromp sort des ports de Hollande avec vingt-huit vaisseaux, et va croiser vers les caps pour ne pas manquer cet armement formidable qui doit sortir de la Corogne. Au moment où il louvoye, il partage sa flotte en deux escadres d'observation, ne garde avec lui que douze vaisseaux. Son attente n'est point frustrée; ses bâtiments légers signalent soixante-sept voiles ennemies. Il ne les perd pas de vue; mais attend la nuit pour fondre sur elle, afin que ses ombres puissent dérober au moins sa faiblesse. Deux fois, par le feu terrible qu'il lance de ses deux bords, il rompt la ligne espagnole, et prend deux galions. L'amiral espagnol reconnaît au jour la faiblesse de son ennemi, dirige ses efforts sur le vaisseau amiral de Tromp, lui jète le grapin; mais le Hollandais lui envoye si rapidement des bordées, que l'amiral espagnol d'Ocquendo est obligé de lâcher prise, et de couper son câble. Tromp, irrité de ce qu'on ait voulu se mesurer avec lui, suit l'Espagnol au milieu de sa flotte, l'accable de coups, fait couler bas son vaisseau. La supériorité des Hollandais sur les Espagnols était telle, qu'ils faisaient trois décharges contre une des Espagnols. D'Ocquendo gagne un autre vaisseau sur sa chaloupe, et fait le signal à la flotte de se retirer dans les Dunes, qui s'étendent sur les côtes du comté de Kent, en Angleterre. Charles Ier avait promis de les y protéger. Tromp reçoit un renfort de dix-sept vaisseaux, suit les Espagnols, et les bloque. Le monarque anglais envoie signifier que l'on ne se permette aucune hostilité sur ses côtes; les états de Hollande ordonnent à leur amiral d'attaquer les Espagnols partout où il les trouvera. On arme en même temps des vaisseaux dans tous les ports de la Hollande. Tromp reçoit en peu de jours soixante-dix vaisseaux; ils ont à leurs bords des troupes nombreuses et aguerries. Tromp détache une escadre pour observer trente vaisseaux anglais, et les empêcher de prendre part à l'action. D'Ocquendo voit le danger, fait ses dispositions pour recevoir les Hollandais. Pendant une heure de calme on se canonne de loin; le vent devient favorable aux Hollandais, on s'approche, l'acharnement redouble; le canon gronde à coups pressés. Les Espagnols ne peuvent soutenir

le choc de leurs ennemis; ils coupent leurs câbles, s'abandonnent à la dérive. Quelques-uns échouent, d'autres se brisent sur la côte; dix-sept vaisseaux sont brûlés ou coulés à fond : l'amiral espagnol éprouve ce sort. Les restes de cette flotte se sauvent vers Douvres à la faveur d'un brouillard; mais ils sont si maltraités, que huit vaisseaux seulement de ce grand armement regagnent les ports d'Espagne. Jamais on ne déploya de part et d'autre plus de valeur; c'était un combat à mort. Don Lopez, Espagnol demeuré presque seul sur son vaisseau, se battait encore, quoiqu'il le vît embrâsé vers l'une de ses extrémités, et submergé de l'autre. Son bras droit est emporté; il se sert encore du gauche; il cesse seulement de se battre lorsqu'il est tout à la fois enveloppé par les flammes et près de s'abîmer dans les flots. Tromp rentre triomphant au Zuyderzée, ayant enrichi ses équipages. Couvert de gloire et d'honneur, le seul titre qui le flatte est celui de *grand père des matelots*, qui lui est décerné par ces hommes courageux, vrais admirateurs de son audace et de ses talents. 21 *octobre* 1639.

DUNKERQUE (*siéges de*). 1. Le duc d'Enghien, vainqueur de Rocroi à vingt-deux ans, conçut, en 1646, le dessein de s'emparer de Dunkerque, place importante par son commerce et sa situation, mais très-mal fortifiée, surtout du côté de Furnes, où elle n'avait même pas de contre-escarpe; elle appartenait alors aux Espagnols. Deux mille cinq cents fantassins et trois cents cavaliers, sous les ordres du marquis de Leyde, s'y jetèrent; plus de six mille matelots et bourgeois étaient en état de prendre les armes et de seconder sa garnison. Condé distribua habilement ses troupes pour fermer tout accès aux ennemis vers la Flandre, tandis que l'amiral hollandais Tromp occupait l'entrée de son port. Plusieurs fois Picolomini, vieux capitaine instruit dans le métier des armes par une longue expérience, avait tenté de secourir Dunkerque; ses efforts et ses ruses avaient échoué devant l'activité du duc d'Enghien, qui admirait à son tour la fécondité du génie du gouverneur, qui contrariait tous ses projets, et découvrait tous ses plans. L'hiver approchait; le prince redoutait la prolongation du siége. Cherchant à l'abréger, il fait demander une conférence au gouverneur, qui envoie Jacinthe de Veere au camp français. Ce prince le félicite de la belle défense de la ville, lui

démontre que l'entreprise aurait été plutôt terminée si elle n'avait pas été traversée par d'aussi braves gens; il lui prouve l'impossibilité de recevoir aucun secours. *Malgré tout cela*, ajoute le prince, *je vous laisserai sortir de Dunkerque avec honneur si vous voulez; mais, si vous continuez de vous défendre, vous me contraindrez d'user de toutes les rigueurs de la guerre, et de vous destiner à une affreuse prison.* Le prince s'apperçoit de toute l'impression de ce discours sur de Veere, qui s'était assez malhonnêtement échappé des mains des Français, dont il avait été prisonnier. Palluau est chargé d'augmenter ce trouble; c'était un homme doué d'un esprit vif et insinuant: il s'en acquitte si bien, que de Veere, de retour dans la place, en fait résoudre la reddition, qui eut lieu le 10 *octobre* 1646.

2. Six ans après, les Espagnols, profitant des troubles de la France, reprirent Dunkerque après trente-neuf jours de tranchée ouverte. Le 16 septembre 1652, elle fut rendue à Louis XIV par la victoire des Dunes, où Turenne, vainqueur du grand Condé, empêcha les Espagnols de porter du secours à sa garnison.

3. Au moment où l'Angleterre déclara la guerre à la France, en 1793, ses vues ambitieuses se tournèrent vers Dunkerque; elle bloqua son port, le duc d'Yorck attaqua bientôt ses murailles, dont il fut repoussé par la victoire d'Hondscoote. La connexité intime de ces deux faits de guerre nous oblige de n'en pas séparer la description. *Voy.* HONDSCOOTE.

DUQUESNE (*attaque et combat du fort*). 1. Les Français et les Anglais, toujours rivaux, toujours ennemis, portèrent dans le Nouveau-Monde le même esprit de discorde qui les tourmentait en Europe. Les Anglais, après avoir chassé les Français de la Nouvelle-Ecosse, tournèrent leurs vues vers le fort Duquesne; le général Braddock est chargé de cette expédition. Il se rend d'abord au poste le plus occidental du Maryland vers le lieu où fut construit depuis le fort de Cumberland. La difficulté de rassembler ses troupes, et de leur procurer des vivres, lui fit différer son

départ jusqu'au mois de juillet ; il s'avança par les montagnes à la tête de douze cents hommes. Le général Dumbar suivit cette avant-garde avec les bagages et le gros de l'armée. Le 8 juillet 1757, Braddock arrive près du fort Duquesne sur les bords de la Mononghala ; on l'instruisit du danger qu'il courait en s'avançant imprudemment dans un pays couvert sans en avoir fait soigneusement fouiller les bois ; mais il méprisait trop les Indiens et les milices françaises pour prendre les mesures de précaution les plus ordinaires. Ayant passé la Mononghala à sept milles du fort Duquesne, Braddock s'avançait dans la plus grande sécurité au milieu d'un bois clair dont le sol était couvert de broussailles et d'herbes élevées, lorsque le front de son avant-garde, où se trouvait seulement trois cents hommes, fut attaqué par les milices françaises, cachées par ces abris naturels. Le désordre se mit dans l'avant-garde anglaise surprise ; Braddock fit avancer le corps principal de son armée : les Français plièrent. On les crut dispersés ; mais ils revinrent bientôt plus nombreux, et toujours aussi bien cachés à l'ennemi, auquel ils surent habilement masquer leur nombre. Le combat recommença avec acharnement ; les Français, s'approchant très-près des Anglais, frappaient sur eux à coup sûr. L'habitude et la connaissance d'un terrain inconnu aux Anglais leur donnaient beaucoup d'avantages pour l'exécution de dispositions habilement conçues. Braddock ne sut prendre aucune mesure efficace dans ces circonstances critiques ; on le vit demeurer stationnaire sous un feu très-vif et continuel. Ses efforts pour rallier et maintenir ses troupes sous un feu terrible devinrent inutiles ; bientôt sa petite armée, enfoncée de toutes parts, et réduite à moitié par la mousqueterie française, est dans la déroute la plus complète. Les Anglo-Américains ne manquèrent cependant pas de courage dans cette journée ; tous les officiers qui combattaient à cheval, dans cette tentative inutile, furent tués ou blessés. Le général Braddock lui-même, après avoir eu trois chevaux tués sous lui, reçut un coup mortel. La moitié des Anglais fut tuée ou blessée ; l'artillerie, les munitions de guerre, et les papiers de l'état-major, tombèrent entre les mains des Français, qui n'étaient pas trois cents : les Indiens pillèrent le camp anglais. Frappés de terreur, les Anglais, croyant voir une grosse armée prête à fondre sur eux, abandonnèrent une expédition aussi

malheureusement commencée, et rentrèrent dans Philadelphie. 8 *juillet* 1757.

2. Deux ans après, les Anglais revinrent au nombre de huit mille attaquer le fort Duquesne; les Français, trop inférieurs, l'évacuèrent sans combat. 1759.

DUREN (*siége de*). Charles-Quint, ayant déclaré la guerre au duc de Clèves, vint avec une armée florissante assiéger Duren, petite ville très-fortifiée à six lieues de Bonn. Le conseil était d'avis de ne point attaquer cette place; mais l'empereur déclara qu'il voulait s'en rendre maître, dût-il lui en coûter la vie. Cette fermeté en impose à son armée; tous les obstacles s'évanouissent devant une volonté aussi fortement prononcée. L'armée allemande prend ses postes. On envoye un héraut sommer le seigneur de Flattes, gouverneur de Duren, de se rendre à des conditions honorables, s'il veut prévenir le courroux du monarque. *L'empereur connaît bien peu mon courage,* répond ce fier guerrier. *Eh bien! je vais le lui faire connaître en répandant mon sang pour le service de mon prince; qu'il m'attaque quand il voudra.* Charles reçut cette réponse avec une apparente modération, et se contenta de dire : *Cet homme parle bien; nous verrons s'il agira de même.* Il alla aussitôt reconnaître la place, ouvrit la tranchée dans la nuit, et dressa ses batteries. Dès le point du jour, on fit jouer l'artillerie, mais avec peu de succès. Les digues couvraient tellement les murailles, qui étaient de terre jusqu'à la moitié de leur hauteur, que les boulets ne pouvaient presque pas les atteindre. Quelques heures plus tard, les Italiens et les Espagnols commandés pour l'assaut, las d'attendre, s'approchent d'une brèche que le canon venait de faire, franchissent le premier fossé, et se précipitent dans le second. L'eau était si profonde, que les soldats d'une taille médiocre en ont jusqu'au cou. On surmonte cet obstacle; les ruines de la muraille servent de chemin aux assiégés. Jamais assaut ne fut plus terrible; Charles animait ses guerriers par son exemple; il excitait encore leur courage en promettant de grandes récompenses à ceux qui se distingueraient. De Flatte soutenait ses soldats par ses vives exhortations et par des exploits inouis; on le voyait regagner peu à peu le terrain qu'il avait perdu. Il

était près de chasser les Impériaux, quand une maison vers laquelle il passait, s'écroulant, ensevelit sous ses ruines ce grand homme, les espérances de sa garnison et des habitants de Duren. Dès-lors les Allemands s'emparèrent sans presque aucune résistance de cette malheureuse ville, s'y baignèrent dans le sang des infortunés citoyens, sans distinction d'âge ni de sexe, pillèrent les maisons et les églises, et laissèrent partout de tristes traces de leur victoire. *An* 1543.

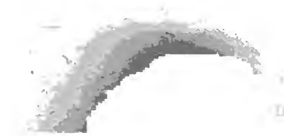
DUSSELDORFF (*passage du Rhin et prise de*). Après l'occupation de la Hollande et de la Belgique par les armées françaises, le théâtre de la guerre fut transporté, en 1795, sur les rives du Rhin. Deux cent mille hommes s'y observèrent pendant trois mois, tandis que leurs chefs déployaient toutes les ressources du génie et les ruses de la science militaire, pour prévenir les desseins de leurs adversaires, et porter la guerre sur leur pays même. Pichegru commandait en personne l'armée du Haut-Rhin depuis Huningue jusqu'à Manheim, et dirigeait en même temps les mouvements de l'armée de Sambre-et-Meuse et du Nord aux ordres de Jourdan, stationnée sur les rives de ce fleuve depuis Manheim jusqu'en Hollande. Championnet, Grenier et Lefebvre étaient les généraux de cette aile gauche subordonnée au lieutenant général Kléber. De l'autre côté du fleuve, le vieux général Wurmser commandait les Impériaux sur le Haut-Rhin, et Clairfait tenait, par de grands corps, tous les postes en descendant ce fleuve jusqu'à Dusseldorff. Les états prussiens formaient un cordon de neutralité que leur armée gardait, et qui couvrait la droite des armées impériales. Des preparatifs annonçaient partout également des dispositions à passer le Rhin ; sur toute la rive française des barques avaient été construites avec célérité, dans un temps où la France, manquant de numéraire, écrasée pour quelques instants par la chute d'une prodigieuse masse de papier-monnaie, ne pouvait exécuter dans l'intérieur aucuns travaux dans ses manufactures languissantes et dans ses ateliers déserts. Quand tout fut prêt, on publia que le passage du Rhin était différé, au moment même où l'on en arrêtait les principales dispositions dans un conseil de guerre tenu à Coblentz. On commença par attirer l'attention de l'ennemi vers ce point,

en faisant des dispositions au dessous de Coblentz, entre Neuwied et un village appelé *Weissen-Thurn*, où se trouvait une île qui n'avait été occupée par aucun des deux partis. Dans la nuit du 18 août, douze cents grenadiers, commandés par le général Jacopin, passèrent sur des nacelles et s'emparèrent de cette île. Le bruit du travail nécessaire pour y élever des retranchements, avertit les Impériaux sur la rive opposée, de la présence des Français. Aussitôt un feu d'artillerie et de mousqueterie fut dirigé sur les travailleurs; les batteries françaises y répondirent; il s'établit un combat opiniâtre pendant le reste de la nuit; mais, au jour, les Français demeurèrent maîtres de cette position. En même temps, deux ponts de bateaux préparés sur la Moselle, descendirent cette rivière, et entrèrent dans le Rhin, voguant sous le feu de la forteresse d'Ereinbrestein et de toutes les batteries dont les Autrichiens avaient hérissé la montagne. La clarté de la lune leur découvrait la marche des bateaux, qui continuèrent leur navigation malgré une grêle de boulets et d'obus, et arrivèrent ainsi dans l'île dont les Français venaient de s'emparer. Cette action hardie étonna l'ennemi, et lui donna de la jalousie sur ce point. C'était tout le but de cette entreprise. L'aile gauche de l'armée du Rhin agissait en même temps entre Dusseldorff et Duisbourg. La ligne de neutralité, gardée par l'armée de Prusse, embrassait le petit territoire du pays de Berg appartenant à l'électeur palatin. Ce pays, enclavé dans les états prussiens, se trouva sans défense. Le général Lefebvre, ayant rassemblé ses troupes, fit d'abord passer une centaine de nacelles sur la rive droite du Rhin, et les suivit en personne. L'officier prussien commandant sur la ligne de démarcation, fait quelques plaintes sur la violation du territoire. Le général français lui répond : *Je suis soldat; je dois exécuter les ordres de mon chef; Kléber commande ici.* A trois heures du matin, dix mille hommes d'infanterie, avec trois pièces d'infanterie légère, avaient déjà débarqué. Kléber arrive; l'officier prussien renouvèle ses protestations; Kléber lui répond que le général Jourdan avait ordonné de traverser le Rhin à Eichelcamp, parce que ce territoire n'était point neutre comme les états prussiens, où les Français ne voulaient en aucun cas mettre le pied. L'officier prussien fit aussitôt retirer ses troupes. Cependant Lefebvre, au pre-

mier signal, fit commencer le feu de ses batteries, et porta dans un bois prochain la première troupe débarquée. Seul, avec un adjudant et un guide, il alla reconnaître la position du poste autrichien le plus voisin, à Haeckum, derrière la petite rivière d'Auger. Cette première attaque fut repoussée. Une division de vingt-cinq mille hommes avait déjà traversé le Rhin; des colonnes furent dirigées pour tourner le village d'Haeckum; il s'engagea un combat opiniâtre près d'une maison appelée *Hakerhaisen*, où les Autrichiens tinrent long-temps; mais ils furent obligés de céder au nombre et à la valeur; ils firent leur retraite sur Ruttingen, laissant quinze pièces de canons, et peu de prisonniers, parce que la cavalerie francaise n'avait pas encore pu traverser le fleuve. A l'instant où Lefebvre passait le Rhin à Eichelcamp, le général Grenier formait une autre attaque, en le traversant vers la petite ville d'Urdingen, au dessous de Dusseldorff. Entre les deux rivières d'Auger et de Thurn, l'attaque de droite commandée par Championnet, ouvrit le passage à Ham au dessus de Dusseldorff. Cette entreprise avait pour but de couper la retraite aux Autrichiens, ou de les forcer à la faire par les montagnes. Jamais entreprise ne fut plus difficile. Une division de huit à dix mille hommes pouvait-elle tenter le passage du Rhin en face de Dusseldorff. Cette ville était fortifiée, défendue par une garnison de six mille hommes, protégée par un camp où se trouvaient encore six mille autrichiens, et par une citadelle dont les remparts hérissés de cent pièces de canon, semblaient défier les plus courageux efforts. Cette aile droite se trouvait d'ailleurs séparée de l'armée, et risquait d'être culbutée dans le Rhin, si l'ennemi se réunissait en forces. Pour effectuer le passage, Championnet ne trouva que cinquante-deux batelets à peine capables de transporter à la fois six cents hommes. La prudence voulut qu'on ne prît aucun batelier du pays. Il fallut donc confier les avirons à des soldats que l'on persuada connaître le service des pontonniers. Jamais on ne vit plus de dévouement dans des troupes. Aucun soldat n'eût cédé sa place dans ces occasions périlleuses. Le général Tilly ayant reçu ordre de faire relever, à Crevelt, trois compagnies d'un bataillon de l'Yonne qui manquaient de baïonnettes, dès le soir vingt-sept soldats viènent le trouver, et lui parlent ainsi: *Général, vous avez dit que nous ne marcherions pas, parce*

que nous manquions de baïonnettes ; nous avons cherché chez tous les armuriers, nous en voilà pourvus : vous ne nous refuserez pas la grâce que nous vous demandons de marcher avec nos camarades. Un événement singulier retarda ce dangereux passage. Tandis que Championnet parcourait les bords du Rhin pour reconnaître les postes autrichiens, il apperçoit un héron immobile au milieu du fleuve, vis-à-vis l'embouchure de la rivière d'Erfft, où devaient déboucher ses bateaux. Un général romain eût vu, dans cet événement, un heureux présage ; Championnet soupçonna que le fleuve manquait, sur ce point, de profondeur. Il fait jeter deux ou trois soldats à la nage ; ils reconnurent un banc de sable de près de cent toises de longueur, dont quelques pouces d'eau recouvraient seulement la surface. Il est contraint de faire remorquer, deux lieues plus haut, ses nacelles vers une rivière affluente au Rhin près de Grimlinkausen. Dans la nuit du 8 septembre il fait conduire sur les bords du fleuve l'artillerie nécessaire pour protéger son débarquement. Après qu'on eut empaillé les roues et toutes les pièces de fer, ses soldats en silence défilent vers les bateaux à sept heures du soir : *Compagnons de mes périls*, leur dit-il, *demain au soleil levant nous serons à Dusseldorff, ou nous serons morts glorieusement.* Quatorze compagnies de grenadiers entrent dans les nacelles. Championnet prononce la peine de mort contre le soldat qui ferait feu pendant le passage. Il fallait la recevoir sans la renvoyer à l'ennemi. C'est le comble de l'héroïsme, dans des soldats français, de contenir ainsi leur impétuosité. Il était onze heures du soir ; la lune, levée depuis une heure, laissait appercevoir leurs mouvements à l'ennemi. Cette circonstance sert à faire redoubler de courage les grenadiers, éclater davantage leur intrépidité. Au moment où les bateaux quittent le rivage français, les postes autrichiens les apperçoivent. Un coup part et engage le combat. Notre artillerie, rangée sur le bord opposé, foudroie les batteries et les bataillons allemands. Le Rhin semble rouler des eaux embrasées. La surprise et l'ardeur des combattants, la nouveauté de l'attaque sur un fleuve rapide, les cris des mourants, l'obscurité de la nuit, succédant à la clarté des bouches à feu, répandent quelque désordre dans la flotille. Plusieurs bateaux dérivent et d'autres s'engloutissent. Cent pièces de canon tonnant à

coups pressés, formaient, avec les bombes et les obus qui se croisaient sur le fleuve, le tableau le plus horrible et le plus majestueux des fureurs de la guerre. Deux barques abordent au rivage allemand. Dans l'une est le général Legrand; il se jète dans le fleuve, et s'écrie : *Camarades, suivez-moi!* Le capitaine Péenne marche sur ses traces avec quinze hommes convenus de faire battre la charge, et court audacieusement aux Autrichiens. Nos soldats enfoncent l'ennemi étonné, en poussant des cris de *Victoire!* Le même cri retentit sur les eaux. Le reste de la flotille arrive; les grenadiers chargent avec fureur; ils poussent les Impériaux dans le bois la baïonnette aux reins, s'emparent d'une batterie armée de quatre canons. Ils appèlent alors à grands cris leurs braves camarades que la flotille était allée chercher. Jalouses de partager la gloire et les dangers des grenadiers, les troupes qui étaient à la rive gauche du Rhin pouvaient à peine contenir leur vive impatience; elles auraient voulu toutes s'embarquer à la fois. Les débarquements successifs avaient conservé aux Français leur supériorité, quoique l'ennemi eût reçu des renforts qui lui permirent de tenir quelque temps. Un feu de mousqueterie des mieux soutenus dura une heure entière. Le général Championnet arrive; sa présence ranime le courage, fait redoubler les efforts. Les Autrichiens se déconcertent et s'ébranlent; leurs chefs veulent en vain les rallier; la frayeur les fait fuir : la baïonnette achève de terminer leur défaite. L'ennemi abandonne le bois dans lequel il était embusqué, laissant le champ de bataille couvert de morts et de blessés. Plusieurs jètent leurs armes et se précipitent aux genoux des vainqueurs. Championnet ordonne de bloquer sur-le-champ Dusseldorff, canonnée et bombardée tout à la fois de la rive gauche du Rhin. Le général Legrand s'avance sur le glacis à la tête d'un bataillon de grenadiers, et somme avec énergie le gouverneur de rendre la place. Il veut tergiverser, gagner du temps; on lui accorde dix minutes. Quelques boulets et des obus ébranlent sa résolution; la place est rendue. Deux mille hommes de troupes palatines qui occupaient Dusseldorff, mettent bas les armes et défilent devant sept cents grenadiers français. Cette garnison, prisonnière de guerre, est renvoyée de suite avec parole de ne servir qu'après son échange. Elle abandonne, à Dusseldorff, cent soixante-huit pièces de canon, dix mille fusils, et des mu-



nitions de guerre de toute espèce. Les généraux Jourdan et Kléber ne pouvaient croire à cette étonnante nouvelle. Le premier soin de Championnet fut de maintenir l'ordre dans la ville conquise. En voyant les soldats conserver la soumission et une parfaite discipline dans Dusseldorff dès le moment de leur entrée, on eût cru que c'eût été des troupes depuis long-temps en garnison dans une ville de leur patrie. Tout ce qui peut honorer une armée et son chef se trouva réuni dans cette action. Sagesse dans les plans, audace et précision dans leur exécution; hardiesse singulière dans les soldats, qui se distinguèrent tellement, qu'on y remarqua à peine le sergent-major Baltazard enlevant, avec cinq canonniers, deux pièces de canon aux Autrichiens, après avoir tué tous les artilleurs employés à les servir. Cette action de guerre rappela le passage du Rhin à Tolluys, tant célèbre sous le règne de Louis XIV, qui fut exécuté avec la même valeur; mais celui de Dusseldorff fut le résultat de combinaisons plus vastes, plus compliquées et plus savantes. 8 *septembre* 1795.

DUVELAND (*prise de*). Les Espagnols desiraient se rendre maîtres de la Zélande, en 1575. Gênés dans leurs entreprises, par les îles de Schouanen et de Duveland, ils veulent s'en emparer. L'île de Duveland est séparée de terre par un bras de mer de quatre milles de largeur, capable de porter des vaisseaux dans la haute marée, mais formant seulement un marais dans la basse mer. Instruit du projet des Espagnols, le prince d'Orange place des bâtiments légers, armés de canons, dans les endroits où l'eau est la plus profonde; dans ceux qui sont seulement marécageux, il fait échouer des barques qui doivent lui servir de redoutes. Aussitôt que la nuit est venue, quatre mille Espagnols s'y jètent hardiment dans l'instant où la mer est baissée. A peine ont-ils fait la moitié du trajet, qu'ils sont assaillis de tous côtés par les chaloupes qui voguaient sur les eaux, ou par celles échouées sur la vase. Il ne leur reste pas assez de temps pour revenir; la mer montante les engloutirait dans ses flots; leur seule ressource est d'avancer; la nécessité accroît leur intrépidité; ils ne balancent pas un moment. Quelques-uns se noyent; d'autres sont accrochés par des grapins, beaucoup sont assommés par les Hollandais montés sur des bâtiments légers; mais

la plus grande partie aborde dans l'île de Duveland dont elle trouve les digues peu défendues ; elle les attaque et les force. Animés par ce premier succès, les Espagnols marchent droit à l'île de Schouanen, traversent un second bras de mer, y abordent, tuent ceux qui la défendent, et s'y établissent. Il est peu d'exemples d'une entreprise aussi audacieuse, aussi bien conduite, aussi heureusement exécutée. 1575.

DYLE (*bataille de la*). Le roi Arnould mit sur pied, en 891, toutes les forces de la Germanie pour se venger des Normands qui l'avaient vaincu près de Gulia. Il les rencontra sur les bords de la Dyle, et remporta sur eux une telle victoire, que deux de leurs rois périrent. Il se précipita dans la Dyle un si grand nombre de Normands, que le cours de cette rivière en fut obstrué ; on passait la Dyle sur leurs cadavres comme sur des ponts.

E

EBORA (*combat d'*). Le préteur Quintus Flavius livra bataille aux Celtibériens, près d'Ebora, maintenant Evora. Les Espagnols vaincus laissèrent vingt-trois mille hommes sur le champ de bataille, abandonnèrent quatre-vingt-dix-huit drapeaux. Cette victoire fut le prélude de la prise de Contrébie, et contribua puissamment à la réduction de l'Espagne. 181 *ans avant J. C.*

ECKEREN (*combat d'*). Le général des Alliés, baron d'Obdam, campait en 1703 près d'Eckeren. Le maréchal de Boufflers vint l'y attaquer, et l'enveloppa de toutes parts. Le combat fut rude, et dura depuis trois heures jusqu'à la nuit, le succès long-temps douteux. Le régiment du Maine s'y distingua singulièrement. Ayant forcé un défilé, il se trouva exposé à un feu terrible des Alliés qui tiraient sur lui à couvert d'une digue. Pour les atteindre, ce régiment se jète dans un canal qui le séparait de l'ennemi, le traverse ayant de l'eau jusqu'au cou. A peine

arrivé sur l'autre rive, il est chargé par un gros de cavalerie ; aussitôt le régiment se sépare en pelotons qui, sans s'ébranler, tirent sur l'ennemi. Le colonel y périt avec un grand nombre d'officiers, mais le régiment ne perd pas un pouce de terrain. Les balles manquent à quelques soldats ; ils arrachent les boutons de leurs habits pour y suppléer. Au lieu de dépouiller les morts, ils se contentent seulement d'enlever la poudre qui leur reste et dont ils commencent à manquer. On voit des tambours quitter leur caisse pour charger. Tant de courage contribua puissamment à une victoire où les Alliés perdirent quatre mille hommes sur le champ de bataille, leurs tentes, leurs bagages, six pièces de canon, quarante-quatre mortiers, leurs munitions de guerre, leurs provisions de bouche, et un grand nombre de drapeaux et de timbales. 30 *juin* 1703.

ÉCLUSE (*siége de l'*). 1. Cette ville, située à deux lieues de la mer, qui y communique par un large canal, fut assiégee par les Espagnols, au mois de juin 1587. Le prince de Parme, leur général, commença par fermer le canal et interdire tous les passages, pour empêcher l'introduction de tout secours dans l'Ecluse. Elle avait une garnison de deux milles hommes, commandés par le seigneur de Gronevelt. Il défendit pied à pied tous les ouvrages extérieurs. Les travaux de la tranchée coûtèrent bien cher aux assaillants. Le comte de Leicester, entreprenant alors de ravitailler la place, fut obligé de se retirer, abandonnant à leurs propres forces ses intrépides défenseurs. Plus d'une fois les Royalistes furent repoussés. Comme ils n'avaient pu former qu'une attaque vers la porte de Bruges, on ne tira que sur cette partie de la muraille ; mais le feu fut terrible. Quatre mille coups de canons tirés en moins de huit heures renversèrent plus de deux cents brasses du mur qui touchait à la porte. On était près de livrer l'assaut, quand on apperçut derrière ce mur une demi-lune qui les soutenait, et dont il eût été difficile de s'emparer sans faire couler des flots de sang. Arrêté par cette barrière, il fallut marcher pied à pied ; on combla le fossé, on employa la sappe, on fit jouer la mine. Malgré cette vigoureuse résistance, l'Ecluse fut obligée de se rendre. Six cents hommes qui restaient de cette garnison obtinrent une capitulation honorable. *An* 1587.

2. Un siége long et pénible rendit le prince Maurice maître de l'Écluse en 1604.

3. L'Écluse fut encore obligée de se rendre au maréchal de Lowendal, le 22 *avril* 1757.

4. La division du général Moreau, déjà couverte de gloire à l'attaque de l'île de Cassandria, déploya une rare intrépidité devant le fort de l'Ecluse, en 1794. Une seule digue, couverte deux fois par jour à la haute mer, permettait d'y aborder, encore sous le feu croisé de l'ennemi; ce chemin dangereux ne rebuta point le soldat. La sape y fut conduite avec de simples fascines jusqu'à portée du pistolet des batteries de la place. Les soldats, souvent dans l'eau et dans la boue jusqu'à la ceinture, au lieu d'aller aux batteries par des tranchées, n'y marchaient jamais qu'à découvert avec une intrépidité sans exemple. Accablés de maladies, travaillés de fièvres continuelles, ceux des soldats qui restaient encore bien portants faisaient leur service avec une ardeur peu commune. Les canonniers n'y laissèrent pas une maison habitable. L'Ecluse se rendit le vingt-deuxième jour de siége. Il y avait encore cent cinquante bouches à feu, huit mille fusils et cent milliers de poudre. Deux mille hommes, formant sa garnison, déposèrent leurs armes et huit drapeaux sur les glacis. 26 *août* 1794.

ÉCLUSE (*combat naval de l'*). Edouard III, roi d'Angleterre, méditant une grande expédition contre la France, partit de Douvres le 22 juin 1340. Sa flotte était de trois cents vaisseaux. Dès le lendemain, il rencontra la flotte française, forte de quatre cents voiles, qui l'attendait à l'Ecluse. Les Anglais prènent le vent. On en vient à l'abordage, on lance les grapins, on se bat comme sur terre: le carnage est affreux. Edouard est blessé à la cuisse; Kyriel, l'un des amiraux français, est tué en combattant. Le combat durait depuis neuf heures; la victoire penchait pour les Français; une escadre flamande paraît à cinq heures du soir, et se rangeant du côté des Anglais, leur fait gagner la bataille. Edouard déshonora son triomphe par une lâche barbarie: il fit pendre Bahuchet, second amiral français. Les Français perdirent au moins vingt mille hommes;

quatre-vingt-dix de leurs vaisseaux furent pris ou coulés à fond. 1340.

ECNOME (*combat naval d'*). Les Romains, après s'être rendus maîtres de presque toute la Sicile et des plus fortes places de la Sardaigne et de la Corse, voulurent porter la guerre et la terreur de leurs armes jusqu'aux portes de Carthage. Les consuls L. Manlius et M. Atilius Regulus mirent à la voile avec une flotte de trois cent quarante vaisseaux, et chargée de cent quarante mille hommes de débarquement. Les Carthaginois leur opposèrent un plus grand nombre de vaisseaux encore plus légers, allant mieux à la voile. Mais le soldat romain était bien supérieur aux mercenaires de Carthage. Les deux flottes se trouvent en présence près d'Ecnome en Sicile. Le combat est long et opiniâtre; la victoire passe plus d'une fois de l'un et de l'autre côté. Les Carthaginois sont vaincus, plus de soixante de leurs vaisseaux pris, et trente coulés à fond. Les Romains en perdirent vingt-quatre, dont aucun ne tomba entre les mains des ennemis. Cette victoire leur ouvrit le passage de l'Afrique; ils y prirent d'emblée Clypéa, et ravagèrent ensuite tout le pays ennemi. 256 *ans avant. J. C.*

ÉDESSE (*journées d'*). 1. L'empereur Valérien en vint aux mains, près d'Edesse, avec Sapor, roi de Perse. Ce prince vaincu demanda une entrevue au monarque persan. Elle lui fut accordée. Mais, au milieu de la conférence, une troupe de Perses l'enveloppa et le fit prisonnier. Jamais captivité ne fut plus affreuse que celle du maître de Rome. Son superbe vainqueur le traînait partout à sa suite, chargé de chaînes, et cependant revêtu de la pourpre impériale; triste débris de sa grandeur, dont l'éclat aigrissait le sentiment de sa misère! Quand l'orgueilleux Sapor voulait monter à cheval, l'infortuné Valérien se courbait humblement jusqu'à terre; et l'on voyait un barbare mettre un pied insolent sur le dos d'un empereur romain, pour s'en servir comme d'un montoir. Souvent à ce cruel outrage le vainqueur ajoutait d'insultantes railleries : « Ce n'est pas » là, Valérien, ce n'est pas là de ces triomphes en peinture » comme les vôtres, » lui disait-il avec un ris moqueur. Valérien eut un fils assez lâche pour oublier un infortuné père, lorsqu'assis sur le trône des Césars, il pouvait venger

ses disgrâces. Seulement il le fit mettre au rang des dieux, sur une fausse nouvelle de sa mort; de sorte qu'on adorait à Rome, et qu'on encensait les autels de Valérien dans tout l'empire, dans le temps que Sapor dégradait ce dieu au dessous des bêtes. Enfin, la mort vint terminer sa vie sans terminer son ignominie, après un esclavage de trois ans. Sapor le fit écorcher; pour perpétuer le souvenir de sa victoire, il ordonna qu'on teignît sa peau en rouge; on la remplit de paille, pour lui conserver une forme humaine; on la suspendit dans un temple : monument immortel de la honte des Romains! *An de J. C.* 260.

2. Les habitants d'Edesse, fondés sur la promesse qu'ils disaient que Jesus-Christ avait faite autrefois à leur roi Abgare, qu'Edesse ne serait jamais prise, se croyaient en état de braver les plus terribles ennemis. En 503, Cavadez, roi des Perses, s'en approcha le 17 de septembre. La confiance des habitants était si grande qu'ils laissèrent pendant un jour entier leurs portes ouvertes, à la vue de l'armée, sans qu'aucun des Perses osât y entrer pour vérifier l'oracle. On dit même que des enfants sortis de la ville allaient impunément les insulter. Cavadéz fit proposer un accommodement. Cette démarche fut inutile; déjà ce prince dressait ses batteries, lorsque les habitants firent sur lui une sortie si furieuse, que, sans perdre un seul homme, ils le repoussèrent avec un grand carnage. Le roi des Perses, honteux de cette défaite, regagna ses Etats.

3. En 544, Chosroës, fils de Cavadez, se présenta devant Edesse, et ne réussit pas mieux. Sur le point d'abandonner cette entreprise, il fit crier par un héraut qu'il allait vendre tous les prisonniers d'Antioche. Toute la ville d'Edesse, animée par cette charité vive et agissante que la religion seule peut inspirer, se mit en mouvement pour racheter ces malheureuses victimes de la guerre. Chacun s'empressait de contribuer en proportion et même au delà de sa fortune. Chacun portait son présent à la grande église qui fut bientôt remplie. Les courtisanes même sacrifièrent à la compassion les fruits de leurs débauches. Les paysans les plus pauvres, qui n'avaient qu'une chèvre ou une brebis, la donnaient avec joie. Cette émulation généreuse produisit une rançon suffisante pour tous les prisonniers. L'avarice de Buzès,

commandant pour l'empereur Justinien, l'ayant porté à se saisir de toutes ces richesses, empêcha l'effet de cette charité; Chosroës emmena tous ses prisonniers.

4. Quatre ans après, ce même prince vint de nouveau former le siége d'Édesse, et la fit attaquer avec vigueur. Mais les assiégés firent une sortie, dans laquelle un officier nommé *Arget* tua de sa main vingt-sept ennemis; Chosroës, repoussé avec perte, fit commencer hors de la portée du trait une plate-forme qu'on devait pousser jusqu'aux murs de la ville. La vue de ce terrible ouvrage engagea les habitants à recourir aux prières. Le médecin Étienne essaya de fléchir le superbe monarque. « Seigneur, lui dit-il, » l'humanité fait le caractère des bons rois. Les victoires » et les conquêtes vous procureront d'autres titres; mais » les bienfaits peuvent seuls vous mériter le nom le plus » cher à votre siècle, et le plus honorable aux yeux de la » postérité. S'il est une ville au monde qui doive ressentir » les effets de cette bonté, c'est celle que vous menacez de » détruire. Edesse m'a vu naître. J'ai rendu la vie à votre » père : j'ai conservé votre enfance. Hélas! quand je con- » seillais à l'immortel Cavadez de vous faire asseoir sur son » trône, et d'en écarter vos frères, je préparais donc la » ruine de ma patrie! Aveugles mortels, nous sommes » nous-mêmes les artisans de nos malheurs! Si vous vous » souvenez de mes services, je vous demande aujourd'hui » une récompense qui ne vous sera pas moins avantageuse » qu'à mes compatriotes. En leur laissant la vie, vous vous » épargnerez le reproche de cruauté. » Ce discours adroit et pathétique toucha peu l'insensible Chosroës. Il fit des propositions si dures, que les assiégés ne consultèrent plus que leur courage. Ils ruinèrent la pointe de la terrasse; y creusèrent une chambre qu'ils remplirent des bois les plus combustibles, frottés encore d'huile de cèdre, de soufre et de bitume. Le feu y prit aisément; et dès la nuit suivante, on apperçut des tourbillons de fumée qui perçaient en différents endroits. En même temps les Romains, pour donner le change aux ennemis, y jetèrent quantité de pots à feu et de mèches enflammées. Les Perses, ne se doutant pas qu'il y eût d'autre cause de l'incendie, accouraient de toutes parts pour l'éteindre, tandis que les Romains les accablaient d'une grêle de traits. Chosroës s'y

transporta lui-même, et fut le premier à découvrir que le feu sortait des entrailles de la plate-forme. Il fit travailler toute son armée à jeter de la terre pour étouffer les flammes, et de l'eau pour les éteindre, mais sans succès. La fumée ne trouvant plus d'issue dans un endroit, s'ouvrait ailleurs un passage; et l'eau versée sur le soufre et le bitume augmentait la violence de l'embrasement. Dans l'agitation et le désordre où étaient les Perses, la garnison sortit de la ville, monta sur la terrasse, et fit un grand carnage. Enfin, la flamme éclatant de toutes parts, il fallut renoncer à cet ouvrage.

Six jours après, Chosroës fit escalader la muraille de grand matin. Mais, après un rude combat, les Perses furent repoussés et obligés d'abandonner les échelles que les assiégés tirèrent dans la ville. Le même jour, à midi, il fit attaquer une des portes. La garnison, les paysans renfermés dans la ville et les habitants sortirent sur les ennemis, et les repoussèrent encore. Enfin le roi des Perses, irrité d'une si généreuse résistance, fit donner un assaut général. Tous les citoyens courent sur les murailles : tout devient soldat dans Edesse, et s'empresse d'écarter l'ennemi. Les femmes, les enfants, les vieillards partagent les travaux des combattants, et leur fournissent des armes. Les Perses reculent. Chosroës les menace, les frappe, les oblige de retourner aux murailles. Ils sont encore forcés de céder aux efforts des assiégés. Chosroës, plein de dépit et de rage, regagna son camp, et bientôt après rentra dans ses Etats. Durant cette furieuse attaque, un grand éléphant, portant sur son dos une haute tour chargée de tireurs d'arcs, s'avança vers la ville comme une terrible machine du haut de laquelle pleuvait une grêle de flèches et de traits. La muraille courait risque d'être escaladée dans cet endroit, lorsqu'un Romain s'avisa de suspendre un porc au haut des créneaux. L'éléphant, effrayé des cris de cet animal, s'arrêta d'abord, ensuite tourna le dos, et se retira pas à pas malgré les efforts de ses conducteurs. *An* 548.

5. Edesse fut prise, l'an 1097, par le comte Baudouin, l'un des chefs des Croisés, qui se fit reconnaître pour souverain de cette ville et de son vaste et fertile territoire.

ÉDIMBOURG (*prise d'*). Le prince Charles-Edouard

Stuart, dernier rejeton de tant de rois malheureux, consumait à Rome le reste de sa jeunesse dans d'impuissants desirs de remonter sur le trône de ses pères. On avait tenté vainement en France, en 1742, de le faire débarquer en Angleterre. Il attendait à Paris une occasion favorable, pendant que la France s'épuisait d'hommes et d'argent en Flandres, en Allemagne, en Italie. Sacrifié aux malheurs publics, dans cette guerre universelle qui ne permettait pas de s'occuper de ses intérêts particuliers, il était oublié. *Que ne tentez-vous*, lui dit le cardinal de Tencin, en s'entretenant avec lui, *de passer sur un vaisseau vers le nord de l'Ecosse? Votre seule présence pourrait vous faire un parti, et peut-être une armée; alors il faudra bien que la France vous donne des secours.* Ce conseil hardi, conforme au caractère courageux de Charles-Edouard, le détermine. Il fait seulement part de son dessein à sept officiers irlandais ou écossais. L'un d'eux s'adresse à un négociant irlandais, établi à Nantes, d'une famille noble, connue par son attachement à la maison de Stuart. Ce négociant avait une frégate de dix-huit canons, sur laquelle le prince s'embarqua avec environ douze cents fusils, dix-huit cents sabres, et quarante-huit mille francs. Le prince, échappé aux croiseurs anglais, aborde d'abord dans une petite île presque déserte, au delà de l'Ecosse; puis débarque, sur le continent, dans un endroit nommé *le Moidart*. Quelques habitants, auxquels il se déclare, se jètent à ses genoux: *Mais que pouvons-nous faire*, lui dirent-ils? *nous n'avons point d'armes; nous sommes dans la pauvreté; nous ne vivons que de pain d'avoine, et nous cultivons une terre ingrate — Je cultiverai cette terre avec vous*, répondit le prince; *je mangerai de ce pain; je partagerai votre pauvreté, et je vous apporte des armes!* On peut juger de l'effet que durent produire de pareils sentiments sur des habitants qui voyaient dans ce prince l'héritier légitime de leurs anciens souverains. Il fut joint par quelques chefs des tribus de l'Ecosse. Depuis le règne de la reine Anne, les habitants de ses parties septentrionales, plutôt subjugués qu'unis, supportaient impatiemment leur réunion à l'Angleterre, qu'ils regardaient comme un esclavage. A peine Charles Edouard avait-il rassemblé trois cents hommes, qu'on fit un étendard royal d'uu morceau de taffetas apporté sur le vaisseau.

A chaque moment sa troupe grossissait. Le prince n'avait pas encore passé le bourg de Femming, qu'il se vit à la tête de quinze cents combattants, armés des sabres et des fusils dont il s'était pourvu. Jamais moment ne parut plus favorable pour une révolution; le roi Georges était absent; il n'avait pas laissé six mille hommes de troupes réglées en Angleterre. Quelques compagnies du régiment de Saint-Clair marchèrent d'abord, des environs d'Edimbourg, contre la petite troupe du prince; elles furent entièrement défaites. Trente Montagnards prirent quatre-vingts Anglais avec leurs officiers et leurs bagages. Ce premier succès augmenta le courage et l'espérance de son parti, et attira de toutes parts, sous ses bannières, de nouveaux soldats. Le prince Edouard, toujours à pied à la tête de ses Montagnards, vêtu comme eux, se nourrissant comme eux, traverse le Bandenoch, le pays d'Asthol, le Pertshire; s'empare de Perth, Dundée, Drummond, Neubourg. On y tient un conseil de guerre. Les avis se partageaient pour la marche; le prince dit qu'il fallait aller droit à Edimbourg, la capitale de l'Ecosse. Mais comment espérer de prendre Edimbourg avec si peu de monde? Il avait des partisans dans la ville, mais tous les citoyens n'étaient pas pour lui. *Il faut me montrer*, dit-il, *pour les faire déclarer tous!* Sans perdre de temps il marche; il arrive; s'empare de la porte. L'alarme est dans la ville; les uns veulent reconnaître l'héritier de leurs anciens rois; les autres tiènent pour le gouvernement. On craint le pillage. Les citoyens les plus riches transportent leurs effets dans le château. Le gouverneur Guesle s'y retire avec quatre cents soldats de sa garnison. Les magistrats se rendent à la porte dont Charles-Edouard était maître. Le prévôt d'Edimbourg paraît en sa présence, et demande, d'un air éperdu, ce qu'il faut faire: *Tomber à ses genoux*, dit un habitant, *et le reconnaître!* Il fut aussitôt proclamé dans la capitale, tandis que le parlement, tremblant à Londres, mettait sa tête à prix. 19 *septembre* 1745.

ÉGOS-POTAMOS (*combat d'*). Durant la dernière année de la guerre du Péloponèse, cent quatre-vingts galères rencontrèrent la flotte de Sparte dans un endroit de l'Hellespont où ce détroit a seulement deux milles de large. Le voisinage des deux armées produisit de fré-

quentes escarmouches. Pour augmenter la présomption des Athéniens, Lysandre demeura quatre jours fort tranquille; mais bientôt, profitant de l'absence des soldats d'Athènes, qui étaient descendus à terre, il s'empara des vaisseaux; tua ou mit en fuite les soldats accourus au secours; fit trois mille prisonniers, et termina, en une heure, une guerre qui avait coûté bien du sang aux deux républiques. 405 *ans avant J. C.*

EGRA (*sièges d'*). 1. Le comte de Saxe, commandant en Bohême une armée française chargée de soutenir les droits de l'Empereur, assiégea Egra, l'une des plus fortes villes de ce royaume. La tranchée fut ouverte le 9 avril 1742; et la place, vivement foudroyée, se rendit en treize jours.

2. Les Français ne jouirent pas long-temps de leur conquête; attaqués l'année suivante dans Egra, ils soutinrent un blocus de trois mois, et cédèrent, non à la force, mais consumés par la plus cruelle famine. 7 *septembre* 1743.

EHREINBREISTEIN (*prise d'*). Quand l'armée de Sambre et Meuse passa le Rhin en 1794, Championnet investit d'abord Ehreinbreistein. La division du général Marceau en continua le siége avec une activité qui promettait de prompts succès; mais elle fut obligée de lever ce siége, lorsque Jourdan, repoussé sur la Lahn, se vit forcé de repasser le Rhin. Le 8 décembre 1798, les troupes françaises, campées à Coblentz, traversèrent le Rhin, et passèrent, par le Thal, derrière le fort d'Ehreinbreistein. Parvenues dans cette position, elles signifièrent à M. de Sechter, son commandant, qu'elles devaient occuper cette forteresse et la garder jusqu'à la paix, d'après les conventions secrètes de Campo-Formio. Les Impériaux et les Autrichiens s'y refusèrent. Le général Hatry commença le blocus. Pendant quelque temps une guerre de plumes s'engagea entre les plénipotentiaires de l'Empire et de la France, relativement à cette forteresse. Les ministres de l'Empire déclarèrent qu'ils regardaient comme peu pacifiques les dispositions des Français pour occuper cette place. Cependant le blocus continua. On s'apperçut que les habitants rece-

vaient des vivres. Les chemins par où les paysans y apportaient des subsistances furent coupés; des officiers, soupçonnés de les favoriser, furent arrêtés; le commandant de Coblentz, accusé d'avoir facilité le ravitaillement, se précipita dans un puits, et y trouva la mort. Toute introduction de vivres y devint impossible, et la famine devait réduire Ehreinbreistein si le canon ne pouvait efficacement l'atteindre. L'Allemagne consent à la destruction de cette forteresse, si les Francais veulent raser les fortifications de Kelh et de Cassel. Les Républicains vainqueurs consentent à leur destruction, mais ils veulent conserver intactes Kelh et Cassel. Le Thal d'Ehreinbreistein, vaincu par la famine, est occupé par les Français, le 4 février 1797. Sa forteresse fait elle-même des propositions pour capituler. Le colonel Fabert demande d'abord de sortir, laissant trente hommes seulement dans Ehreinbreistein, comme sauve-garde. Le général Dallemagne, commandant le siége, y consent, mais déclare qu'il continuera le plus exact blocus. On convint alors que toute la garnison sortirait avec les honneurs de la guerre, et deux pièces de canon. Le colonel Fabert protesta contre l'occupation d'Ehreinbreistein, comme contraire aux conditions de la suspention d'armes conclue avec l'Empire. Le général Dallemagne en prit possession le 10 février, après quatorze mois de siége. On y trouva cent cinquante pièces de canon et quarante milliers de poudre. Les casernes, les mines et tous les autres bâtiments en étaient ruinés, mais cette acquisition n'en était pas moins précieuse. On se hâta de relever ses murailles, de réparer ses fortifications qui ouvraient une entrée sur le territoire de l'Allemagne, et protégeaient en même temps Coblentz. On ne saurait se peindre l'excès de la misère à laquelle furent réduits les habitants du Thal, pendant ce siége. On y payait douze sous une livre de cheval; un chat valait plus de trois livres; il n'y existait plus de volailles, et la ration de viande d'un ménage était, depuis long-temps, de deux livres par semaine. 8 *décembre au* 10 *janvier* 1799.

EIONE (*siége de*). Ce siége ne fut mémorable que par un trait singulier de fidélité et d'attachement de Bogès, gouverneur d'Eïone, ville de l'Argie, pour le roi de Perse. Vivement pressé par Cimon, il ne put se résoudre à sous-

crire à des conditions déshonorantes. Dans son horrible désespoir il égorge sa femme et ses enfants; fait placer leurs corps sur un bûcher, et s'y précipite lui-même, après avoir jeté ses richesses dans le Strymon, ne voulant pas que les Athéniens pussent jouir de rien de ce qui lui avait appartenu. 471 *ans avant J. C.*

ÉLATIE (*siége et prise d'*). Toutes les villes de la Macédoine ouvrirent leurs portes au consul Quintus, qui faisait la guerre à Philippe, père de Persée. Elatie, défendue par une bonne garnison, voulut seule résister aux armes romaine. Cette place fut obligée de se rendre après un siége long et opiniâtre. 198 *ans avant J. C.*

ELBE (*prise de l'île d'*). Au moment où les Français chassèrent les Anglais de Livourne, en 1796, dix-sept bâtiments de cette nation, ayant à leur bord deux mille hommes, se présentèrent à Porto-Ferrajo, non pour s'emparer, disaient-ils, de cette île, mais pour empêcher les Français de l'occuper. Ils débarquèrent, s'emparèrent d'un fort ruiné, occupèrent une sommité qui dominait la ville, et y placèrent une batterie de mortiers et de canons de gros calibre. Porto-Ferrajo, sommée une seconde fois, se rendit, à condition que ses habitants demeureraient neutres. Son occupation procura aux Anglais un port spacieux et sûr, d'où ils purent intercepter facilement la navigation sur les côtes de la Toscane et l'état de l'Eglise.

2. Le général Thurreau est chargé, en 1800, d'occuper l'île d'Elbe. Six cents hommes partent de Bastia, débarquent à Marciana, sous la conduite du chef de brigade Mariotti. Ils s'emparent, le 1er mai, de Porto-Longone, malgré les efforts de Anglais. En même temps le général Thurreau investissait Porto-Ferrajo, qui ne tarda pas à se rendre.

ELBING (*prise d'*). Elbing, ville forte sur la Vistule, appartenante aux Chevaliers de l'ordre Teutonique, refusa passage, en 1703, aux troupes du roi de Suède, Charles XII. Irrité de cette audace, il donne l'assaut, et entre dans la ville, à la tête de quatre mille Suédois, marchant la baïon-

nette en avant. Les habitants se jètent aux genoux du vainqueur. Charles les désarme, leur enlève deux cents pièces de canon, quatre cents milliers de poudre, et impose à cette ville une contribution de deux cent soixante mille écus. 13 *décembre* 1703.

ELCHINGEN (*combat d'*). Napoléon apprend la nouvelle coalition des Allemands, des Russes et des Anglais. Le camp de Boulogne est levé ; les phalanges françaises, traversant l'Allemagne, recouvrent la Bavière, et se portent, avec la rapidité de l'éclair, sur l'armée allemande, campée devant Ulm, dont le fameux Mack était général. Napoléon arrive le 13 octobre 1805; ordonne de s'emparer du pont et de la position d'Elchingen, défendue par seize mille Autrichiens. Le maréchal Ney se met à la tête du soixante-neuvième régiment, formé en colonnes serrées; se place à l'avant-garde, force le pont, puis se déploye à portée du feu des ennemis, avec un ordre et un sang froid qni leur en impose. Les autres troupes françaises imitent ce bel exemple. Les Autrichiens sont partout culbutés. Le champ de bataille est jonché de leurs blessés et de leurs morts ; trois mille sont prisonniers. 15 *octobre* 1805.

ÉLIS (*bataille d'*). Elis, en Morée, avait reçu une garnison étolienne. Regardant cette occupation comme une injure, Philippe, père de Persée, fit marcher ses troupes jusque sous les murs de cette ville, pour engager les Etoliens à une sortie. Sulpitius, général des Romains, s'étant joint aux Etoliens, avec quatre mille légionnaires, on en vint aux mains. Le combat fut rude ; le général des Etoliens est tué ; l'infanterie romaine enfonce la lourde phalange macédonienne. Philippe courut de grands dangers ; son cheval fut tué sous lui ; il abandonna aux Athéniens le champ de bataille et la victoire. 207 *ans avant J. C.*

ELME (*siége du fort Saint-*). La trahison livra, en 1793, Collioure et le fort Saint-Elme. Appelé à l'armée des Pyrénées orientales pour y réparer ces malheurs, et ramener la victoire, le général Dugommier sut, par des marches savantes et des manœuvres habiles, percer le centre des positions espagnoles dans la bataille de Saint-Laurent de la

Mouga. Bientôt les Castillans, évacuant le Roussillon, laissèrent à découvert les places voisines de la Méditerranée. Le fort Saint-Elme, placé sur un rocher escarpé de toutes parts, revêtu de murailles élevées, entouré d'un large fossé, ne pouvait être battu que d'un seul côté. Sa position, qui commande Collioure et Port-Vendre, rendait sa prise absolument nécessaire avant de songer à s'emparer de ces deux places. Il fallait, pour y parvenir, faire arriver de la grosse artillerie sur le sommet des Pyrénées; il n'existait d'autre route dans ces hautes montagnes qu'un sentier difficile à suivre par un homme à pied. Peu de jours suffirent aux Français pour ouvrir un chemin de deux lieues et demie sur ces pentes rapides, traîner à bras des pièces de vingt-quatre et des mortiers de douze pouces, y transporter des boulets et des bombes. A peine les premières batteries furent-elles dressées, que l'on commanda de canonner le fort; peu de jours suffirent pour mettre hors de service les pièces espagnoles des remparts. Tandis que les canonniers foudroyaient ce fort, le reste de l'armée bivouaquait sur les plus hautes montagnes des Pyrénées, gardait les cols par lesquels l'ennemi pouvait s'échapper, et supportait avec courage sur ces pics élevés l'inclémence de l'air dans un temps pluvieux et une température glaciale. Cependant, au moment où le fort Saint-Elme n'offrait plus qu'un monceau de ruines, sa garnison, prête d'être emportée d'assaut, parvint à s'échapper, et se renferma dans Collioure. 26 *mai* 1794.

ELOS (*siége d'*). Les habitants de la ville d'Elos, plusieurs fois vaincus par les Spartiates leurs voisins, essayèrent de rompre les chaînes dont ils les avaient chargés. Assiégés par Agis, ils furent obligés de se rendre après une vigoureuse résistance; on leur conserva la vie en les réduisant à la condition d'esclaves. La culture des terres leur fut confiée; mais leurs superbes maîtres, en se nourrissant des fruits de leurs sueurs, aggravèrent la rigueur de leur sort par des traitements d'autant plus durs, qu'ils étaient immérités. 272 *ans avant J. C.*

ELTZ (*combat sur l'*). L'armée de Rhin et Moselle venait, en traversant le Val-d'Enfer, d'échapper, en 1796, au prince Charles. Le premier dessein de Moreau était de

repasser le Rhin à Kelh; il était parvenu au delà de l'Eltz à la hauteur d'Emmendingen. Il faisait des dispositions pour passer la vallée de la Kintzig; mais il lui fallut y renoncer. L'ennemi couronnait les sommités environnantes; l'artillerie ne pouvait avancer dans des chemins fangeux, rendus impraticables par des pluies continuelles: ils étaient d'ailleurs trop glissants pour une infanterie dépourvue de chaussures. L'archiduc hâtait encore sa marche pour s'opposer à ces progrès, et rappelait à lui tous les corps qui avaient investi l'armée française. Celui du général Petrasch les rejoignit à Ettenheim, Nauendorf à Eltzach; le général Latour arriva par la Kintzig à Ettenheim; le corps de Condé et de Frœlich à Neudstat; le général Wolf se plaça dans les environs de Waldshut. Ayant réuni toutes ses forces, le prince Charles marcha pour attaquer, le 19 octobre, les Français sur tous les points. L'action commença à Kœndrigen; le général Latour attaqua le général Beaupui. L'avant-garde de l'aile gauche avait ordre de se replier de l'autre côté de l'Eltz dès qu'elle y serait attaquée; mais le général Beaupui, emporté par un grand courage, se montra aux premiers rangs, et fut tué par un boulet dès le commencement de l'action. Il fut regretté de toute l'armée, dont il était aimé; sa perte eut dans ce moment des suites fâcheuses. Au lieu de faire retraite, cette avant-garde continua de se battre avec bravoure dans sa mauvaise position; plusieurs fois elle repoussa l'ennemi, et l'archiduc fut obligé de marcher avec ses meilleurs corps de grenadiers pour la forcer d'abandonner ce village. On opposa une résistance égale aux attaques de Wartensleben et de Petrasch, près d'Emmendingen; le général Wartensleben eut le bras fracassé d'un coup de mitraille, l'avant-garde ne se replia sur ce point, au delà de l'Eltz, qu'au moment où elle se trouva attaquée sur son flanc droit par le prince d'Orange. Le corps de Nauendorff fut attaqué lui-même par les Français au moment où il se disposait à l'attaque; il fallut encore abandonner Waldkirck. Cette journée ne fut pas heureuse sans doute, puisque les Français perdirent le terrain de leur avant-garde, et six cents prisonniers, et les Autrichiens quatre cents; il fallut même abandonner le lendemain la position du corps de bataille qui se trouvait dominé par les Autrichiens depuis la prise de Waldkirck. En rendant compte au gouvernement des travaux de cette armée, et

lui offrant les drapeaux conquis, le général Duhesme peignit ainsi les sentiments du soldat pour Beaupui : « Ecrivains patriotes, orateurs chaleureux, je vous propose un noble sujet, l'éloge du général Beaupui; de Beaupui, le Nestor et l'Achille de notre armée. Vous n'aurez pas de recherches à faire; interrogez le premier soldat de l'armée de Rhin et Moselle, ses larmes exciteront les vôtres : écrivez alors ce qu'il vous en dira, et vous peindrez le Bayard de la république française. » 19 *octobre* 1796.

EMBRUN (*bataille d'*). Dans le sixième siècle, les Lombards commirent d'horribles ravages dans les provinces méridionales de France. Mummol, un des plus grands généraux de ce siècle, les surprit dans les environs d'Embrun, leur livra bataille, et les mit dans une entière déroute. On vit dans cette journée Salone et Sagittaire, évêques d'Embrun et de Gap, oubliant l'Evangile et les vertus de leur état, endosser la cuirasse, et fondre sur les ennemis l'épée à la main : exemple rare encore du relâchement de la morale et de la discipline dans des prélats. 560.

EMÈSE (*sièges et bataille d'*). 1. L'empereur Aurélien poursuivait ses avantages sur Zénobie, reine de Palmyre, quand leurs troupes se rencontrèrent près d'Emèse. Dans les premiers moments, la cavalerie de Palmyre enfonça la cavalerie romaine. Enflée de ces heureux succès, cette cavalerie s'abandonna à la poursuite des fuyards; alors l'infanterie romaine s'avança contre celle de Palmyre, la poussa, et la mit en déroute. La cavalerie romaine, animée par le succès des fantassins, se rallia, et vint achever une victoire qui décida presque entièrement du sort de Zénobie. *An* 272.

2. Abou-Obéidah, général des Sarrasins, se présenta devant Emèse, l'an 636; ce fut pendant deux mois des combats continuels presque toujours à l'avantage des assiégés. Khaled donna dans une de ces actions des preuves de vaillance et d'une force extraordinaire. Son épée s'étant rompue pendant qu'il combattait contre un cavalier, il se jète sur lui, le saisit, le serre si fortement, qu'il lui brise les côtes, et le renverse de son cheval. Consternés par leurs continuels échecs, les Musulmans ont recours à la ruse; ils

décampent en tumulte, et feignent de prendre la fuite. Quand ils sont bien éloignés de la ville, les fuyards font volte-face, enveloppent les ennemis qui les poursuivaient, et les taillent en pièces. La garnison, dans cette action, perd son gouverneur et ses meilleures troupes. Manquant de vivres, les habitants ouvrent leurs portes, et se soumettent auu M ahométans. *An* 636.

EMÉUS (*journée d'*). Au temps de Judas Macchabée, Antiochus, irrité contre les Juifs de la défaite de Seron, envoya Nicanor en Judée avec quarante mille fantassins et sept mille chevaux; Nicanor se croyait tellement sûr d'écraser les Juifs dans cette campagne, qu'il appela dans son camp plus de mille marchands syriens pour acheter les Israélites qu'il allait réduire en esclavage. Déjà cet insensé avait réglé l'emploi qu'il devait faire de cet argent; mais il comptait pour rien le Seigneur qui combattait pour son peuple. Judas encourage les siens par la vue des merveilles que Dieu avait opérées autrefois en faveur de son peuple; il leur montre qu'ils combattaient pour leur religion, leur liberté et leur patrie, sous sa puissante protection, et les mène au combat. Nicanor ne peut supporter l'impétuosité de leur choc; il prend la fuite jusqu'en Syrie, couvert de honte, et abandonnant aux Hébreux un riche butin, parmi lequel se trouva l'or et l'argent qui devaient être le prix de leur liberté. 166 *ans avant J. C.*

EMPORIES (*journée d'*). Les peuples belliqueux de l'Espagne firent acheter bien cher aux Romains l'honneur de les subjuguer après la seconde guerre punique. Le consul P. Caton marcha contre eux; les armées romaines les rencontrèrent près d'Empories, maintenant Ampurias en Catalogne, et leur présentèrent bataille. Les Espagnols l'acceptèrent; deux fois l'action recommença avec une même ardeur. Les Romains auraient été vaincus, si Caton n'eût fait avancer sa réserve. Le désordre se mit alors chez les Espagnols; les Romains poursuivirent leurs succès avec acharnement, emportèrent le camp de leurs ennemis, et en firent un tel carnage, que ces peuples intimidés vinrent reconnaître la puissance de Rome, et demander la paix. Caton les désarma, et fit démanteler toutes leurs villes.

ENFER (*passage et combat du Val-d'*). Toujours combattant depuis les bords du Danube, l'armée du général Moreau, entourée de presque toutes les forces de l'Autriche, s'avançait lentement vers les frontières de France. Chaque jour ses dangers devenaient plus pressants; chaque jour de nouveaux ennemis s'accumulaient sur son passage; chaque jour elle se frayait une route par de nouveaux combats. Il ne lui restait qu'une seule issue; les plus grands capitaines l'avaient jugée impraticable. Cette opinion générale avait déterminé les Autrichiens d'en défendre faiblement les approches. Contraint par l'impérieuse nécessité, Moreau osa tenter cet horrible passage. Dans les montagnes Noires de Neudstadt à Fribourg est une vallée sombre, étroite et resserrée, qui se termine par des rochers à pic éloignés seulement de quelques toises; le jour jète à peine quelques faibles clartés dans cet affreux défilé de deux lieues de longueur. Un torrent roule ses eaux au fond de cette crevasse profonde; sur ses bords se trouve un chemin étroit, glissant et fangeux : l'horreur de cet endroit lui a fait donner le nom de *Val-d'Enfer*. Invité par l'électeur de Bavière de franchir ce passage, le maréchal de Villars répondit au prince : *Cette vallée de Neudstadt que vous me proposez, c'est ce chemin que l'on appèle le Val-d'Enfer. Eh bien! que votre altesse me pardonne l'expression, je ne suis pas diable pour y passer.* Les Français, cernés de tous côtés ne pouvaient s'échapper que par cette route; Moreau ose tenter ce passage : les munitions et les bagages sont ramenés à Huningue par les villes forestières. Le général Gérard, chargé de forcer le lieutenant-colonel d'Apres, qui gardait les avenues du Val-d'Enfer avec une pièce de canon et deux bataillons autrichiens, les culbute entièrement; leur commandant est grièvement blessé : on lui fait cent prisonniers. On poursuit les Impériaux jusqu'au delà de cet horrible défilé, dont les Français s'emparent. Moreau, pour dérober son mouvement à l'ennemi, qui le presse, fait sortir le centre de sa ligne, lui fait traverser le Val-d'Enfer, tandis que les deux ailes se rapprochent peu à peu, couvrent toujours les troupes. qui franchissent ce défilé ayant l'ennemi en tête, à dos et sur les flancs, et présentent un front menaçant aux corps des généraux Latour, Nauendorf et Petrasch, qui les entourent. Le succès sourit à son audace; l'armée se retrouve toute entière à la vue du

Rhin : elle salue de loin la terre de la patrie, après une marche de cent lieues faite à travers mille dangers, apportant avec elle les drapeaux qu'elle a su enlever à l'ennemi dans son étonnante retraite. 11 *au* 13 *octobre* 1796.

ENGADINES (*affaires dans les*). Tandis que l'armée d'Helvétie obtenait, en 1799, les plus brillants succès vers sa gauche et son centre, le général Lecourbe luttait dans les Engadines avec non moins d'avantage contre les hommes, les éléments, la famine et la privation des choses les plus nécessaires à la vie. Dès le 13 mars, le général Casabianca entra dans le Haut-Engadin, se porta sur Bormio; en même temps le général Lecourbe rencontra en forces les troupes autrichiennes à Silva-Plana, les battit complètement, leur enleva deux canons, fit deux mille prisonniers. Il se porta le 15 mars sur Finstermuntz et Martinsbruck, où l'ennemi, attaqué vigoureusement, opposa une telle résistance dans le premier de ces villages, que Lecourbe, voyant ses troupes exténuées de fatigues, mourant de faim, se détermina à la retraite. Il attendait la brigade du général Mainoni qui le suivait par échelons, lorsqu'il fut attaqué lui-même le 16 à Zernetz, Schultz et Martinsbruck. Le général autrichien Laudon était en personne à celle de Schultz; trois compagnies de grenadiers s'y trouvaient avec le général Mainoni. Surpris par l'ennemi, qui tomba des montagnes par Scharlethal, il y eut une petite déroute, dans laquelle le général Mainoni fut pris. Témoin éloigné de ce malheur, Lecourbe marcha sur Schultz avec un bataillon, reprit le village, fit trois cents prisonniers : l'ennemi fut repoussé sur Martinsbruck. Il s'empara des canons, des magasins, des bagages des Autrichiens. Le général Laudon, complètement battu, ayant perdu trois à quatre mille hommes, perça la chaîne des Français au dessus de Glurents, et se retira dans la vallée de Venosa, où il rencontra le général Bellegarde, qui venait le dégager. Les Autrichiens firent, dans les premiers jours de mars, des efforts infructueux pour reprendre les positions qui venaient de leur être enlevées par les généraux Desolles et Lecourbe; mais ces généraux s'en retirèrent eux-mêmes après les désastres occasionnés par Schérer en Italie. *Mars* 1799.

ENGEN (*bataille d'*). L'armée du Rhin, ayant passé ce

fleuve, en 1800, à Reichlingen, se porta de Fribourg sur Loffingen, où elle se trouva réunie et en ligne, sa droite s'étendant à Smelingen sur la Wutach. Le corps de réserve avait lié sa droite à la gauche de Lecourbe; celui de Saint-Cyr se joignait à la réserve. La journée du 2 mai fut employée à la formation de cette ligne et aux mouvements que dut faire pour s'y porter le corps du centre qui la veille avait passé la Wutach, et s'était avancé jusqu'à Neukirck. Les Autrichiens, revenus de leur première erreur, après avoir attendu vainement les Français aux débouchés de la Kintzig et du Val-d'Enfer, marchaient en grande hâte, afin de gagner la position de Stockak, et de se réunir avec la majeure partie de leurs forces avant que l'on fût en mesure de l'attaquer. Moreau ne perdit pas un moment pour marcher aux Autrichiens, et tâcher de les surprendre dans leur mouvement. Le 3 mai, il porta toute son armée en avant; l'aile droite se dirigea sur Stockak, appuyant d'un côté sur la pointe du lac de Bodman, et de l'autre sur Aach; le corps du centre, suivi de la réserve de cavalerie, se porta directement sur Engen, et celui de Saint-Cyr dut se diriger sur le même point en passant par Tengen. Le but de ce mouvement était de forcer la gauche de l'armée ennemie, de la séparer en lui ôtant l'appui du lac de Constance, du corps qu'elle avait dans les Grisons, et enfin de se saisir de la ligne de Stockak à Engen. Le général autrichien Kray avait réuni en avant de ce dernier endroit la majeure partie de ses forces. La division Delmas rencontra son avant-garde en deçà du village de Wolterdingen; il la fit replier jusqu'au delà: elle s'y reforma sur un terrain élevé sous la protection d'une nombreuse artillerie et d'un gros corps de cavalerie. Le combat s'engagea avec chaleur entre les divisions de Delmas et de Bastoul, et la brigade Bontemps; la mêlée fut aussi chaude sur la gauche avec la division Richepanse, entre Wolterdingen et Leibperdingen. Les positions du bois de Welchengen, de Mulhausen, d'Echingen, de Hohenleben, défendues avec acharnement par les Autrichiens, furent successivement emportées par les troupes françaises malgré leur grande infériorité, et ils en demeurèrent maîtres à la nuit. Le treizième régiment de cavalerie resta exposé long-temps à un feu d'artillerie d'autant plus terrible, que celle des Français ayant été presque entièrement démontée, il ne restait plus que deux pièces pour répondre à celles des

Autrichiens. Le général Jacopin, marchant à la tête de la quarantième, formée en colonnes pour se porter sur Welchinged, éprouva une vive résistance; il eut la cuisse percée en combattant bravement.

L'aile droite qui, de sa position d'Hohentwiel, avait marché sur Stockak, rencontra l'ennemi qui s'étendait de Bodman à Walvis. Il fut d'abord rejeté devant Stockak, où il nous attendit avec des forces nombreuses en infanterie et en cavalerie, soutenues d'une formidable artillerie. La division Vandamme manœuvra très-habilement sur son flanc gauche, où l'on parvint à le déborder, pendant qu'une partie de celle de Lorges cherchait à tourner la droite par Aach et Indelwangen; la division Montrichard, centre de l'aile droite, profita du désordre que les troupes commandées par le général Molitor, de la division Vandamme, avaient causé dans la gauche de l'ennemi, pour le faire charger de front avec vigueur. Les Autrichiens furent alors culbutés en arrière de Stockak avec une grande perte; on entra pêle-mêle avec eux dans cette ville, et la cavalerie française gagna au pas de course les hauteurs situées au delà. On trouva dans Stockak d'immenses magasins d'avoine et de farine, et un magnifique établissement de boulangerie.

Le corps de Saint-Cyr, parti de Stuelingen, avait eu divers engagements à Saint-Ottilia, Zollhaus et Furstemberg. La brigade du général Roussel, formant la tête de la division Baraguey-d'Hilliers, arriva vers quatre heures du soir, et soutint la gauche de celle de Richepanse, qui s'était trouvée quelque temps sans appui, et que l'ennemi avait essayé de tourner. Cette même brigade avait attaqué vivement les troupes autrichiennes de Nauendorff, qui occupaient un plateau dominant Engen. Cette position, opiniâtrément défendue, prise et reprise plusieurs fois, resta enfin au pouvoir des Français à dix heures du soir. Les Autrichiens se retirèrent pendant la nuit sur Moeskirk et Grombach, laissant trois à quatre mille morts sur le champ de bataille, qu'ils abandonnèrent aux Français. Ils demeurèrent ainsi maîtres de la position de Stockak à Engen; neuf pièces de canon, trois drapeaux, et plus de sept mille prisonniers, furent les trophées de leur victoire. *3 mai* 1800.

ENS (*combat de l'*). L'armée du Rhin, victorieuse en 1800 aux champs d'Hohenlinden, continua de s'avancer

dans l'Autriche antérieure. N'ayant pu défendre les bords de l'Inn et de la Salza, l'armée autrichienne précipita sa retraite par la route de Saltzbourg à Lintz, envoyant seulement le corps de Condé pour couvrir la Styrie. Moreau marche à l'ennemi, et donne ordre à ses colonnes de suivre les Autrichiens avec la plus grande célérité. Il laissait derrière lui un corps de vingt-cinq mille hommes, mais l'armée française d'Italie pouvait suffire pour le maintenir, et celle qui se trouvait devant lui était si ébranlée qu'il crut pouvoir s'avancer sans danger jusqu'au delà de l'Ens, et l'exterminer avant qu'il s'établît un concert d'opérations entre les corps autrichiens qu'il laissait sur son flanc droit et sur ses derrières. Il se contenta donc de masquer leurs débouchés par quelques troupes qu'il laissa en arrière. Le général Sainte-Suzanne manœuvra entre le Bas-Iser et le Bas-Inn, pour entretenir les communications de cette armée avec la France ; il devait investir Braunau, et s'étendre successivement jusqu'à Ingolstadt, pour défendre le Danube, puis se lier, avec l'armée du général Augereau, sur le Bas-Rhin. Pour rappeler sur lui le général Klenau qui marchait vers Nuremberg, il attaqua tout à la fois Ratisbonne et Passaw, et s'empara de Ratisbonne. Après ces dispositions, Moreau ordonna au centre de l'armée de se porter sur la chaussée de Lintz. Le général Richepanse était à l'avant-garde. L'aile droite se porta à Mondsée, longeant le lac pour arriver passer la Traun à Gmunden. Elle y parvint au travers des montagnes, par des chemins affreux, où il existait à peine des sentiers tracés. L'aile gauche marcha sur Ried. La division Richepanse, qui le même jour avait fait douze lieues, et pris position à Herdorff, à portée du pistolet des postes ennemis, les attaqua à la pointe du jour, le 26 novembre 1800. La brigade du général Drouet gravit les hauteurs situées à la gauche de la route, avec tant de vivacité, que la droite de l'ennemi, en un instant culbutée, abandonna cette position. Ce mouvement fut si rapide que les brigades des généraux Sahuc et Lorret, eurent beaucoup de peine à atteindre l'ennemi qui se retirait avec une grande précipitation ; mais, comme le courage donne sûrement encore plus de jambes que la peur, toutes les brigades de la division s'engagèrent, et vainquirent les Autrichiens qui perdirent, dans cette affaire, mille prisonniers et trois canons.

La division du général Richepanse ne donna pas même le temps aux Autrichiens de se former à Untermulhaml ; ils se replièrent en arrière des défilés et des bois qu'on rencontre après Frankenmark. Les chefs de brigade Lefranc et Sarrut eurent besoin de toute leur intrépidité pour emporter cette position. Cependant l'ennemi leur abandonna son camp, ses feux et ses marmites. La division Richepanse, toujours à l'avant-garde, atteignit les ennemis le 18, dès les premiers jours de sa marche. Le premier régiment de hussards suffit pour faire quelques prisonniers à un ennemi battant continuellement en retraite. Cependant ils se formèrent sur les hauteurs de Wokalpuck. Le combat s'engagea. Les Autrichiens, profitant de quelques ravins, de bois et de hauteurs qui se trouvaient sur leur droite, prenaient des revers avec leur artillerie, et le feu de leur infanterie, sur le flanc gauche des Français. Le général Richepanse, sans paraître s'en inquiéter, continue sa marche vers leur centre, sur la grande route. C'était la seule retraite des Autrichiens. Ils veulent faire replier leur gauche, mais il était trop tard; leur infanterie, coupée, ou dispersée, tombe au pouvoir des Français, avec trois canons. Richepanse continue sa marche à peine ralentie par le combat. Quatre mille cavaliers ennemis l'attendaient à la droite de la petite ville de Schwandstadt ; ils avaient devant eux une plaine rase de plus de trois quarts de lieue, et semblaient défier les Français de s'y engager. Une infanterie nombreuse appuyait leurs flancs. La quarante-huitième n'attendit pas l'arrivée de toute la cavalerie pour engager l'affaire. Appuyés seulement de quatre cents chevaux, deux bataillons débouchent dans la plaine, se formant en colonnes serrées; l'une suit rapidement la grande route, pour menacer, à Schwandstadt, la retraite de l'ennemi ; l'autre se dirige audacieusement sur le centre de l'énorme ligne de cavalerie autrichienne. La nôtre arrive en même temps ; Richepanse la dispose. On s'approche à trois cents pas. Les Français y sont accueillis d'une vive fusillade à laquelle ils ne répondent pas. La cavalerie autrichienne s'ébranle à deux cents pas pour charger ; on double le pas pour lui éviter la moitié du chemin ; elle s'approche. Effrayée de la hardiesse de cette marche, et de la contenance de l'infanterie française, elle fait volte-face. La cavalerie française, dans ce moment, tombe sur elle, et en fait un

horrible carnage. L'infanterie veut la suivre ; les officiers ne peuvent qu'avec beaucoup de peine tenir leurs colonnes formées. Elles arrivent ; percent la mêlée l'arme au bras, et parviènent sur les bords de l'escarpement formé par la rivière qui traverse Schwandstadt. Par une faute inconcevable, la cavalerie ennemie s'y était adossée ; elle y perdit environ douze cents hommes tués ou prisonniers.

La division d'avant-garde, délassée sans doute par ses brillants succès, recommence sa marche le 19 avant le jour. Les Autrichiens n'osant plus lui opposer des forces qu'elle avait toujours culbutées, formèrent leur avant-garde de hussards et de hullans qui n'avaient pas encore donné. Le général Drouet, à la tête de la colonne, les rencontra en avant de l'embranchement des routes de Ried et de Schwandstadt à Lambach. La fusillade s'engage ; la canonnade devient très-vive, et les charges de cavalerie commencent dès qu'on est à portée. Une résistance opiniâtre allait prolonger cette affaire, quand les brigades Sahuc et Sarrut, se déployant sur la gauche de l'ennemi, courent sur lui, l'enfoncent, le jètent sur Lambach, et font prisonniers douze cents cavaliers. Le général autrichien Mezzeris, et deux colonels sont de ce nombre. L'acharnement des Francais est tel, que des grenadiers et des chasseurs traversent Lambach, s'approchent d'un pont sur la Traun, au moment où les ennemis n'étaient pas encore tous passés. Les premiers qui arrivent, montrent autant d'intelligence que d'intrépidité ; ils profitent, pour arrêter l'ennemi, de quelques voitures qui se trouvaient sur l'escarpement qu'ils occupaient, dont le talus allait jusqu'au pont ; ils les roulent dans le défilé, obstruent ainsi le chemin, coupent la colonne, reprènent leurs fusils, et font pleuvoir une mort inévitable au milieu de cette foule de fantassins et de cavaliers mêlés, pressés, confondus, qui ne peuvent ni avancer, ni reculer. En vain l'ennemi place des batteries sur la rive gauche de la Traun, et mitraille les Français; ceux-ci ne s'arrêtent que lorsqu'il n'y a plus dans le défilé que des morts ou des hommes désarmés. Les Autrichiens qui avaient passé la Traun, mirent le feu au pont qui d'avance avait été fasciné et goudronné. Les Français parvinrent à l'éteindre. Un bataillon de la vingt-septième demi-brigade se forme sur la rive droite de la rivière, attaque

trois bataillons de manteaux rouges autrichiens qui occupaient un bois extrêmement fourré, sur le chemin de Wimsbach. Trois quarts-d'heure d'un combat acharné suffirent pour les déposter. Toute la division vint camper à Wimsbach, après avoir pris des magasins immenses.

La majeure partie des forces autrichiennes, ayant passé la Traun sur Lambach et sur Welz, s'était ensuite portée sur Kremsmunster, pour gagner Steyer où elle comptait passer l'Ens. Moreau ordonna au général Richepanse de se porter sur ce point le 20 novembre, et au général Grouchi de le soutenir, tandis que le lieutenant-général Lecourbe, qui s'y dirigeait aussi, culbutait les Impériaux sur Frochdorff, Patenbach, et Red. Il s'engagea des combats très-vifs. Malgré les efforts des ennemis, la ville basse de Kremsmunster tomba au pouvoir des Français. On fit douze cents prisonniers, on enleva cinq canons. Le général Decaen s'empara en même temps de Welz, dont il fit rétablir le pont. Les chasseurs de la vingt-unième légère s'y distinguèrent par leur courage et leur dévouement. Un carabinier, nommé Massé, passe le premier la Traun, fait à lui seul mettre bas les armes à huit Autrichiens. Il est bientôt suivi par la division entière, qui enlève quatre canons, fait quatre cents prisonniers. La déroute des Impériaux est complète. Un chef d'escadron poursuit un parti sur Lintz, rencontre un convoi, culbute son escorte, ramène six cents prisonniers et six cents chevaux. Le général Grenier renverse tout ce qui s'oppose à son passage, fait encore trois cents prisonniers, se porte sur Lintz et sur Ebsperg, où l'on rétablit le pont sur la Traun. On se disposait le lendemain à suivre ces avantages, quand l'archiduc Charles, qui venait de prendre le commandement de l'armée autrichienne, envoya le général Meerfeldt pour demander un armistice. Comme cet officier n'avait pas de pouvoirs suffisants pour traiter, le général Moreau consentit seulement à une suspension d'armes de quarante-huit heures, se réservant que l'armée continuerait, sans s'arrêter, son mouvement sur l'Ens. Le lieutenant-général Lecourbe se posta donc à Steyer; le général Decaen, sur Gonsdorf; le général Grenier suivit la grande chaussée de Vienne, qui traverse Ens. Le résultat de ces dispositions valut cinq à six mille prisonniers qui se rendirent sans combattre, vingt-deux pièces de canon, cent

caissons, quatre à cinq mille voitures, et d'immenses magasins.

Les ponts sur l'Ens furent rétablis. A Steyer et Ens, l'armée française franchit, sans combats, cette ligne redoutable, et continua son mouvement à l'expiration des quarante-huit heures de la suspension d'armes. L'aile gauche passa l'Ippt et l'Erlaph, et plaça son avant-garde à moins de vingt lieues de Vienne. En même temps l'aile droite se portait sur Léoben, pour forcer l'armée autrichienne d'Italie d'abandonner les lignes qu'elle tournait par sa marche. Ces dispositions firent ouvrir les yeux au cabinet de Vienne, sur l'imminence du péril dans lequel il se trouvait. Le prince Charles annonça dans ce moment que l'Empereur était décidé à faire la paix, quelles que fussent les dispositions de ses alliés. A ce mot de paix le général Moreau crut devoir arrêter sa marche, et consentir à un armistice. L'armée avait assez fait pour la patrie; son général crut qu'elle avait assez fait pour sa gloire. Quatre-vingt-dix lieues de terrain avaient été conquises en vingt jours. Les formidables lignes de l'Inn et de la Salza, la Traun et l'Ens, avaient éte franchies ; plus de quarante-cinq mille ennemis étaient tombés sous les coups de nos soldats, ou leur avaient rendu les armes. Cent quarante-sept pièces de campagne, et une quantité de drapeaux étaient les trophées des victoires de l'armée du Rhin, qui ne voyait plus devant elle d'ennemis capables de lui résister. 1800.

ENSHEIM (*bataille d'*). Le vicomte de Turenne, commandant vingt-cinq mille Français, résolut d'aller combattre une armée de cinquante mille Allemands commandés par le duc de Bournonville. Ils étaient campés près du village d'Ensheim à quelques lieues de Strasbourg. Après une marche continue d'un jour et une nuit, Turenne arrive sur les hauteurs de Moltzeim, d'où il découvre le camp des ennemis. Sur-le-champ les dragons français s'emparent de deux ponts jetés sur deux petites rivières, que les Impériaux avaient négligé de couper. On se prépare des deux côtés à la bataille. Le duc de Bournonville range les Impériaux sur deux lignes longues et épaisses, et place au corps de réserve les plus habiles guerriers. Il occupe un petit bois sur sa gauche, y fait passer de l'artillerie et du canon,

protège ses différents corps par des retranchements de toute espèce, attend les Français avec l'espérance de les vaincre. Turenne place ses soldats sur deux lignes, compose la première de dix bataillons et de vingt-huit escadrons également partagés sur les deux ailes; à la seconde se trouvaient seulement huit bataillons, mais autant de cavalerie. Cinq escadrons sont placés entre les deux lignes, derrière l'infanterie de la première. Deux bataillons et six escadrons formaient la réserve. Tous les escadrons sont entremêlés de pelotons d'infanterie qui les soutiènent. On marche vers le bois; on attaque, on enfonce deux corps de cavalerie qui en défendaient l'approche. Les dragons s'y jètent sous la conduite du chevalier de Boufflers. Cinq cents mousquetaires l'y suivent. Le combat devient terrible. Tour-à-tour on gagne et on cède du terrain. Une grosse pluie suspend quelques instants l'animosité des guerriers. Elle cesse; le carnage recommence avec plus de fureur. Boufflers fait mettre pied à terre à ses dragons. Ces intrépides soldats affrontent six pièces de canon tirant à cartouches; ils franchissent des abattis d'arbres, escaladent les retranchements, chargent les ennemis l'épée à la main; ils les foudroient avec leur propre artillerie, dont ils se rendent maîtres et qu'ils tournent contre eux. L'action est très-sanglante. Turenne et Bournonville envoient chacun des corps nombreux pour soutenir les combattants. Durant quelques heures la victoire est balancée. On se charge avec furie dans les vides du bois. Les ennemis se retirent d'arbres en arbres. On forme une nouvelle attaque à chaque pas. On se presse corps à corps. Le péril est à son comble, et le succès incertain. Turenne vient partager le danger; sa présence fixe la fortune. Tout fuit, tout se disperse; les Français sont maîtres du bois, et poursuivent les vaincus jusqu'au village d'Ensheim; Bournonville les y attendait avec des forces supérieures. Il fond le premier sur leur corps de bataille. On le reçoit avec l'intrépidité compagne ordinaire de la victoire. Il se retire, et le comte de Caprara se jète sur l'aile droite avec les cuirassiers de l'empereur qui n'avaient point encore combattu. La première ligne française, déconcertée, se jète sur la seconde; celle-ci se précipite sur le corps de réserve qui s'avance pour la soutenir, et l'ébranle par son impétuosité. Les Impériaux les pressent de toutes parts; ils triomphent. La frayeur saisit

tous les esprits dans l'armée française. Les valets se sauvent vers les bagages ; ceux qui les gardaient prènent la fuite avec eux : tout était perdu. Les comtes de Lorges et d'Auvergne paraissent dans ce moment, arrêtent les ennemis, rétablissent le combat. Les Allemands, étonnés, reculent pas à pas, mais se défendent avec vigueur, jusqu'à ce qu'enfin, rompus de toutes parts, ils cherchèrent leur salut sous les fortifications d'Ensheim après un combat de dix heures. Ils y perdirent trois mille hommes, trente drapeaux ou étendards, dix canons, une grande partie de leurs bagages ; mais la victoire coûta plus de deux mille soldats aux Français. 4 *octobre* 1674.

ÉPERNAY. (*siège d'*). Tandis que la France était partagée, en 1592, entre les Ligueurs et les partisans de Henry IV, la petite ville d'Epernay était occupée par les Ligueurs. De-Rosne, maréchal de la Ligue, qui y commandait, fit d'abord sortir quatre cents hommes pour faire des courses. Henri résolut de les couper. Il rencontra ces partisans au moment où ils arrivaient pour rentrer dans Epernay ; le monarque n'avait autour de lui que quatorze hommes. De ce nombre était Parchappe avec cinq de ses fils ; c'était un des magistrats d'Epernay, qui avait été chassé de cette ville pour son attachement à son prince. Henri tint, avec sa petite troupe, dans un chemin creux et étroit, et donna ainsi aux siens le temps d'arriver. Ils enveloppèrent les ennemis et les taillèrent en pièces. Parchappe fut blessé, eut deux chevaux tués sous lui et perdit un de ses fils. Le roi, pour récompenser leur valeur, l'ennoblit. La ville fut prise dans les premiers jours d'août ; mais Henri y perdit un de ses serviteurs les plus dévoués, l'armée un de ses meilleurs généraux ; le maréchal de Biron eut la tête emportée par un boulet en faisant une reconnaissance. Cet excellent homme de guerre se glorifiait d'avoir passé par tous les grades, depuis celui de soldat jusqu'à celui de général. *C'était ainsi*, disait-il, *qu'il faut devenir maréchal de France.* La sévérité lui paraissait l'âme de la discipline. Le maréchal de Biron ne pardonnait jamais les fautes militaires, quoiqu'il dissimulât toutes les autres. Durant les guerres de religion, Biron voulait faire brûler une maison. L'officier qu'il en chargeait, craignant d'être un jour recherché, demanda qu'on lui donnât cet ordre par

écrit. *Ah! corbleu*, dit Biron, *êtes-vous de ces gens qui craignent la justice? Je vous casse, jamais vous ne servirez; car tout homme de guerre qui craint une plume, craint mieux une épée.* Le maréchal de Biron donna une singulière preuve de l'estime qu'il faisait de la noblesse militaire acquise par les armes, sur celle qu'il tenait de ses aïeux. Nommé chevalier du Saint-Esprit, il n'apporta que cinq à six titres fort antiques qu'il présenta au roi. *Sire*, dit-il, *voilà une noblesse ici comprise;* puis, mettant sa main sur la garde de son épée: *mais*, *Sire*, ajouta-t-il, *la voici encore mieux*. 1592.

ÉPHÈSE (*combat naval d'*). Dans la vingt-huitième année de la guerre du Péloponèse, les Athèniens furent battus par les Lacédémoniens dans le golfe d'Ephèse. Athènes perdit quinze galères; cette défaite anima encore les ennemis d'Alcibiade: ce général fut exilé pour la seconde fois. 407 *ans avant J. C.*

ÉPIDAMNE (*siége d'*). La discorde se mit entre les habitants d'Epidamne, colonie des Corcyréens, dont Phalie de Corinthe avait été le fondateur. Le peuple chassa les plus riches, qui se joignirent aux peuples voisins et firent des courses sur le territoire de cette ville. Dans cette extrémité elle s'adressa d'abord aux Corcyréens, puis aux Corinthiens, qui y envoyèrent de nouveaux habitants et des secours. Bientôt les Corcyréens accourent, avec une flotte nombreuse, secourir le parti opposé à ceux de Corinthe; ils assiègent la ville, s'en rendent maîtres, tuent tous les prisonniers, et jètent les Corinthiens dans de noirs cachots. Les Corinthiens, l'année suivante, mettent sur pied une armée plus nombreuse; les Corcyréens, devenus trop faibles, recherchent l'alliance d'Athènes; on la leur accorde difficilement. Cette querelle devient très-sérieuse; tous les peuples de la Grèce prènent les armes; elle est le germe de la guerre du Péloponèse, qui dura vingt-huit ans. 432 *ans avant J. C.*

ERBACH (*combat d'*). L'armée du Rhin, victorieuse à Biberach, continua, en 1800, d'avancer dans l'intérieur de l'Allemagne. Son aile gauche, commandée par le général Sainte-Suzanne, se porta en avant d'Erbach dans la Souabe, occupant les bois d'Eshtetten et de Papelaw. A chaque pas

les Autrichiens lui opposèrent de nouveaux obstacles ; elle ne pouvait faire un pas sans combattre. A peine arrivés en position, le soir du 17 octobre, elle fut attaquée par plus de deux mille hulans, hussards et cuirassiers accompagnés de six cents fantassins et dix pièces de canon. Les Français repoussèrent l'attaque en faisant essuyer à l'ennemi une perte considérable, et conservèrent leurs positions. Moreau acquit dans ce moment la certitude que le général autrichien Kray avait réuni toutes ses forces à Ulm ; il fit en conséquence appuyer son corps d'armée à gauche. Le lieutenant-général Saint-Cyr reçut ordre de ne laisser qu'une seule division sur la rive droite de l'Iller, et de tenir les deux autres prêtes à agir pour soutenir le général Sainte-Suzanne qui pouvait être assailli par toutes les forces ennemies. On ne pouvait mieux pénétrer les desseins de l'ennemi.

Le lendemain, dès quatre heures du matin, plusieurs colonnes de cavalerie autrichienne fondirent au grand galop sur les grandes gardes et les avant-postes de la division Legrand, et pénétrèrent, en les culbutant, dans les deux villages de Papelaw et d'Erbach. Alors le combat s'établit. Les troupes françaises résistaient avec avantage, quand le général Legrand, qui, débordant sa gauche, l'avait déjà séparée de la division du général Souham, faisait filer une forte colonne dans la vallée de Papelaw. Il dut en conséquence ordonner un mouvement rétrograde, et les Français, cédant le terrain pied à pied, prirent position, à neuf heures du matin, en avant de Donau-Rieden et Reussingen. Dans ce moment, les Impériaux attaquaient les deux flancs de la division Souham. Ceux qui, à la droite, l'avaient séparée du général Legrand, la repoussèrent jusqu'à Gershausen. Sa gauche fut chassée d'Ach et de Sunderbach. Les chasseurs du vingtième régiment défendirent long-temps ce dernier village ; ils exécutèrent une charge très-vigoureuse contre l'infanterie autrichienne et wurtemburgeoise, qui essaya vainement à plusieurs reprises d'en déboucher. Forcé d'abandonner ainsi la vallée de la Blaw, le général Souham porta les troupes qui s'y trouvaient en arrière à Blawbeuren, la droite se prolongeant en avant de Seizeime. L'ennemi, voulant ôter au corps du lieutenant-général Sainte-Suzanne tout moyen de recevoir des secours de l'armée, et le détacher de l'appui du Danube, faisait son principal effort sur la division de droite. Une immense cavalerie couronnait les

hauteurs d'Erbach ; les tirailleurs autrichiens occupaient en forces les sommités entre Donau - Rieden et Teischingen. L'infanterie française tenait encore une partie des bois entre ce village et Reissengen ; mais il était impossible qu'elle résistât long-temps. L'ennemi la dépassait déjà ; mais une de ses colonnes, filant en même temps sur les hauteurs de Franstetten, séparait les deux brigades de droite. Dans ce moment critique, où ses divisions n'avaient plus de communication entre elles, où ses brigades étaient même séparées, le général Sainte-Suzanne ne désespéra pas de son salut. Digne de commander à des Français, souvent il avait éprouvé qu'à leur tête on peut, on doit être audacieux. Prenant son parti avec rapidité, il ordonne à la brigade de droite du général Legrand de se replier en arrière de Teischingen, marche avec la brigade Drouet, depuis long-temps attaquée sur le front et sur ses deux flancs par deux mille chevaux et quatre bataillons, pour rétablir la communication avec la division Souham. Ce mouvement inattendu a le plus heureux succès ; la jonction s'opère ; nos troupes sont réunies ; le combat se rétablit sur tous les points ; les troupes françaises opposent partout une vigoureuse résistance. L'infanterie de la division Legrand, placée sur des ravins, sur des lisières de bois, soutenait la gauche de sa cavalerie, tandis que sa droite était protégée par de l'artillerie qui empêchait l'ennemi de déboucher de Teischingen. La division du général Souham se soutenait encore sur les hauteurs de Seissem ; le général Decaën contenait savamment l'ennemi dans le village de Sanderbach, où il voulait avancer. Tel était l'état de cette action, lorsque le canon du général Saint-Cyr se fit entendre sur la rive droite du Danube. Les Autrichiens, craignant alors qu'on leur coupât la retraite sur Ulm, commencèrent à se retirer. Les troupes françaises, épuisées par douze heures de combat, sentirent renaître leur première vigueur, poursuivirent l'ennemi avec acharnement, reprirent leurs positions, et firent des prisonniers. Si le général Sainte-Suzanne soutint, dans ce combat très-inégal, sa brillante réputation, il fut parfaitement secondé par ses généraux, ses officiers et ses soldats. 18 *octobre* 1800.

ERÈTE (*bataille d'*). Vaincus près d'Erète par Tarquin l'ancien, les Etrusques vinrent se jeter aux pieds du roi de Rome, remirent toutes leurs villes à sa discrétion, et lui

déférèrent la dignité de roi de l'Etrurie. 612 *ans avant J. C.*

ERFURT (*prise d'*). 1. L'électeur de Mayence était en guerre, en 1664, avec la ville d'Erfurt, qui se prétendait indépendante de sa souveraineté; Louis XIV accorde des troupes à ce prélat. Pradel forme le siége d'Erfurt, et somme la place de se rendre; les habitants répondent qu'ils n'ont point mérité le traitement qu'ils reçoivent de l'électeur, ni la partialité que la France montre contre eux. *Nous avons eu*, disent les habitants, *une ancienne alliance avec le grand Henri, à qui nous prêtâmes dix mille florins, tandis qu'on lui disputait avec acharnement la couronne que votre maître porte aujourd'hui.* Ils finissaient par cette belle maxime: *Si les grands rois ont les mains longues, ils doivent aussi garder une longue mémoire des moindres services qu'on leur a rendus.* 1664.

2. L'armée prussienne, vaincue et dispersée à Jéna, alla promptement se réfugier dans toutes les villes qui parurent offrir à ses soldats quelque abri contre les coups des Français; six mille hommes valides se renfermèrent dans Erfurt, ville riche, populeuse et bien fortifiée de la Thuringe; huit mille blessés y furent conduits. Il n'existait ni magasins capables de nourrir une telle garnison, ni préparatifs de défense, ni hôpitaux pour tant de malades, quand, deux jours après la bataille d'Jéna, le grand-duc de Berg cerna Erfurt. Dès le lendemain, la famine et le besoin des blessés firent une loi au gouverneur de rendre sa place, dont la garnison fut prisonnière de guerre. Six généraux prussiens s'y trouvaient; il y existait cent vingt pièces de canon bien approvisionnées; mais il y manquait de pain, parce que la Prusse, se croyant certaine du succès, n'avait pas même calculé la possibilité d'un revers. 15 *octobre* 1806.

ERISANE (*siége d'*). Le proconsul Fabius Servilianus assiégeait la ville d'Erisane, en Espagne, quand Viriathus parvint à s'y glisser de nuit sans être apperçu. Au point du jour, il fait une sortie, tue beaucoup de Romains, pousse les autres vers un lieu d'où il leur était impossible de se tirer. Le général espagnol, modéré au milieu des succès, propose lui-même la paix, et l'on convint que chacun conserverait les positions où il se trouvait pour le moment. Ce

traité, peu honorable pour les Romains, fut cependant ratifié par le peuple, tant Viriathus s'était rendu terrible. 141 *ans av. J. C.*

ERIVAN (*bataille d'*). Les Russes, maîtres de Teflis, voulurent encore s'emparer, en 1805, de la ville d'Erivan, capitale de l'Arménie persane. Aussitôt que les Persans apprirent son investissement, ils accoururent à sa défense; les Russes perdirent dans un premier combat quinze cents hommes. Quelques jours après, les Russes attaquèrent pendant la nuit; les Persans prévenus s'avancèrent à leur rencontre. L'action fut vive et sanglante. Les Russes, enfoncés de toutes parts, s'enfuirent en désordre, laissant neuf cents morts, blessés ou prisonniers sur le champ de bataille. Un troisième combat eut lieu entre toutes les forces des Persans et des Russes existants en Arménie; les Russes se montrèrent intrépides, mais ils ne purent soutenir le choc de la cavalerie yranienne. Leurs généraux furent tués; plus de six mille soldats demeurèrent étendus sur le champ de bataille. On leur prit trente-quatre pièces de canon; ils furent obligés d'évacuer l'Arménie. 1805.

ERIX (*prise d'*). Quelques traîtres livrèrent aux Romains la ville et la forteresse d'Erix, située sur une montagne où l'on ne pouvait gravir que par un chemin long et escarpé; le consul Junius plaça une partie de ses troupes sur le sommet de la montagne, et forma un camp au pied : il se croyait ainsi certain de conserver Erix. Cependant Amilcar-Barca trouva moyen de se glisser entre les deux camps, de reprendre Erix, de s'y maintenir, et de menacer de ce point les Romains. 249 *ans avant J. C.*

ERNANI (*combat d'*). Tandis qu'une partie de l'armée des Pyrénées orientales, commandée par le général Moncey, se portait, en 1794, vers le port du Passage, les généraux Frégeville et Laborde marchaient à la tête de leurs divisions pour se rendre maîtres du poste important d'Ernani. Cette position, toujours redoutable par sa situation, devenait plus essentielle encore dans les circonstances. Située à une lieue de Saint-Sébastien, les Espagnols, s'ils en demeuraient maîtres, pouvaient la ravitailler à leur gré, y faire entrer promptement des secours, et placer entre deux feux les

Français qui s'en seraient approchés pour en faire le siége. Si au contraire Ernani tombait au pouvoir des Républicains, l'armée ennemie n'avait plus de communication avec Saint-Sébastien que par Bilbao, qui en est éloigné de vingt-cinq lieues. On s'attendait que les généraux espagnols ne négligeraient rien pour conserver Ernani; on déploya donc un grand appareil de forces. En approchant d'Ernani, on découvrit les Espagnols rangés en bataille sur les hauteurs. L'allégresse fut générale dans l'armée républicaine, qui comptait battre ses ennemis; mais à peine l'artillerie légère eut-elle fait gronder ses foudres, que les Espagnols firent volte-face, abandonnèrent leurs positions, et disparurent avec une extrême vitesse, laissant Saint-Sébastien à la merci de l'ennemi.

ESCAULAS (*bataille d'*). Dugommier venait d'expirer dans le sein de la victoire, sur les montagnes de la Mouga, quand le commandement de l'armée des Pyrénées orientales passa au général Pérignon. Convaincu de l'importance de profiter de l'ardeur du soldat, et de l'enthousiasme produit dans cette armée par un premier succès, ne voulant pas donner aux Espagnols le temps de se fortifier dans une nouvelle position, Pérignon prit seulement deux jours pour faire les reconnaissances et les dispositions nécessaires pour un nouveau combat; il se détermina à faire l'attaque principale sur la droite, vers les redoutes de Las del Roure, du Pont des Moulins et le camp de Lierre. Après avoir fait marcher une colonne pour les tourner du côté de Cistella, deux autres partirent du centre, et marchèrent l'une en tournant les montagnes Noires pour attaquer en flanc les redoutes de Passimilians et de Tipans, et l'autre les attaqua de front du côté de la grande route; le reste du centre devait rester en réserve sur la grande route avec l'artillerie légère, et la gauche se borner à de légères escarmouches.

Le feu commença sur toute la ligne, le 20 novembre, à cinq heures du matin; on ne tarda pas à s'appercevoir des progrès de la droite par la rapidité avec laquelle le feu se communiqua en avant de position en position. Les redoutes fournies par les divisions du centre attaquent les redoutes de Passimilians et de Tipans, et les emportent après une résistance assez vive. Les Espagnols chassés firent quelques tentatives infructueuses pour les reprendre; de fausses

attaques étaient en même temps dirigées à la gauche pour faire croire que c'était le point le plus sérieusement menacé. Après trois heures de combat, les redoutes de Las del Roure et du Pont des Moulins furent emportées; le comte de La Union, général de l'armée espagnole, tenta de rallier ses troupes : ses efforts furent impuissants. Enveloppé bientôt lui-même, il fut tué par les tirailleurs français. Les Espagnols voulurent faire quelque résistance dans leur camp de Lierre; ils furent hachés, le camp forcé; de même que les redoutes de Lierre et de Sierra-Michena, qui en couvraient le front et les flancs. Les batteries, qui en défendaient les derrières, furent aussi enlevées, désenclouées et tournées contre Figuières. La division de gauche et la brigade du général Victor voyent les progrès de leur droite; elles redoublent d'efforts, et ne tardent pas à s'emparer des redoutes de Saint-Clément et d'Espolla. Le centre de l'armée espagnole, au moment d'être tourné, s'ébranlait déjà pour opérer sa retraite, lorsque l'artillerie légère, débouchant par la grande route, se présenta une partie vers le Pont des Moulins, le reste derrière les positions d'Esterella et de Retargardia. La déroute des Espagnols fut alors complète; dans cette journée leur perte fut immense. Quelques jours auparavant, on leur avait fait douze cents prisonniers; ici on n'en fit pas un seul, tout fut massacré: neuf à dix mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Les soldats français furent inexorables. Indignées contre les Espagnols, qui avaient fait périr une centaine de braves républicains, en les faisant sauter par l'explosion de quelques fougasses, les troupes françaises firent de même dans cette journée à toutes les redoutes du centre. Ce fut un spectacle affreux, après le combat, de voir la ligne espagnole, depuis Caminia jusqu'à Esterella, faire explosion presqu'au même instant. Au milieu de ce vaste embrasement et de cette foule de volcans, d'où l'on voyait jaillir par milliers les bombes et les obus, la déroute des Espagnols fut complète; ils abandonnèrent leur camp, et furent un mois à se rallier sous Girone. Néanmoins, malgré cet éclatant succès, on n'aurait eu presque aucun avantage réel sans la prise de Figuières et de Roses, qui le couronnèrent. 20 *novembre* 1794.

ESERNIA (*combat près d'*). Ce fut en se battant conti-

nuellement contre les peuples de l'Italie, leurs voisins, que les Romains apprirent le métier des armes. Engagé dans un défilé près de la ville d'Esernia (maintenant Isernia, au royaume de Naples), Sylla avait en tête une armée de Samnites, commandée par Papius Mutilus. Le génie de Sylla le tira d'un pas difficile ; il simule une terreur encore plus grande que celle qu'il éprouve, feint d'entrer en accommodement, ne conclut rien dans une première conférence, inspire aux Samnites une grande sécurité. Pendant la nuit il lève son camp, franchit les montagnes, ne laisse dans le camp qu'il abandonne qu'un seul trompette. Celui-ci sonne à chaque veille ; à la quatrième il va rejoindre l'armée romaine, qui se trouvait déjà hors de danger. Sylla ne se contente point d'avoir sauvé ses troupes ; il s'approche du camp ennemi, l'attaque sur le point où il était le moins attendu, met les Samnites en déroute, et s'empare de leur camp. 89 *ans avant J. C.*

ESLINGEN (*combat d'*). Les Autrichiens, battant en retraite devant l'armée de Rhin et Moselle, tâchèrent de s'arrêter quelque temps sur le Necker pour faire défiler leurs équipages et leur artillerie ; ils s'étaient en conséquence rassemblés sur les hauteurs de Candstatt et de Feldbach, dans une excellente position ; leur droite à la Renss, leur gauche à Cæfilz. Une grosse avant-garde couvrait Eslingen, et un corps de Saxons en flanqueurs de droite près de Marbach. L'archiduc était près de voir son armée grossie par le corps du général Starray, forcé d'abandonner la vallée de la Kintzig. Moreau voulait attaquer l'ennemi dans sa position entre Candstatt et Eslingen, position très-difficile à emporter de front. Ce général résolut donc de faire un mouvement par sa droite pour déborder son aile gauche ; il lui fallut d'abord forcer les avant-gardes autrichiennes à lui abandonner la rive gauche du Necker. Dans ce dessein, il fit attaquer à Eslingen et Candstatt le 21 juillet 1796 ; Saint-Cyr avait chargé le général Laroche de l'attaque d'Eslingen. Les Autrichiens s'y défendirent avec opiniâtreté ; mais l'attaque des Français fut si bien soutenue et si bien dirigée, que, malgré la supériorité du nombre, l'ennemi plia ; il y perdit de son aveu huit cents hommes. En même temps le général Taponnier s'empare de Candstatt,

et y fait trois cents prisonniers; le général Moreau oblige les Autrichiens de repasser le Necker. 21 *juillet* 1796.

ESSECK (*siége d'*). Les Turcs investissent, en 1690, Esseck, place de Hongrie; ils tentent d'abord de l'emporter d'assaut. Repoussés avec perte, ils en forment l'attaque régulière; elle est bien conduite. La garnison désespérait de se défendre, lorsqu'elle fait trois prisonniers. Interrogés sur la raison qui pouvait déterminer le général ottoman à sacrifier tant de braves dans des attaques multipliées, ils répondent que c'est pour prévenir l'arrivée d'un secours prochain. Voulant profiter de cet aveu, le duc de Croï, gouverneur d'Esseck, envoye ses tambours, ses trompettes et tous ses instruments militaires au régiment d'Hoffkirken, placé de l'autre côté de la Drave, ordonnant de faire un mouvement continuel pendant l'obscurité de la nuit, et de battre la marche des dragons et des mousquetaires à des intervalles convenables. Cette idée, sagement exécutée, répand l'alarme parmi les Turcs; ils craignent de voir tomber sur eux toutes les forces de l'empire d'Allemagne, lèvent précipitamment le siége, et la place est dégagée. *An* 1690.

ESTERY (*affaire d'*). Six cents Français, commandés par le général Sahuguet, s'emparèrent de la ville espagnole d'Estery sans éprouver presque aucune résistance; trente grenadiers d'avant-garde suffirent pour faire fuir une multitude sans courage, qui y abandonna sans combat un magasin de cartouches et d'effets de campement. Quatre jours après, le général Sahuguet enleva encore aux Espagnols le poste important d'Escalo, leur fit éprouver une perte considérable en morts, blessés et prisonniers. 20 *septembre* 1793.

ETAMPES (*bataille d'*). Clotaire II, desirant se venger de sa défaite près de Dormeille, leva une nouvelle armée, en donna le commandement à Mérovée son fils, âgé de cinq ans, et la direction réelle au duc Landry. Thierri marche aussitôt à la rencontre de ses ennemis, campés à Etampes. Les soldats de Clotaire y furent taillés en pièces; Landry prit la fuite; Mérovée fut pris. *An* 603.

ETLINGEN (*bataille d'*). Après la bataille de Radstatt,

les Autrichiens se retirèrent, en juillet 1796, à Etlingen, petite ville du marquisat de Baden, entre Radstatt et Pfortzheim. Leur but était d'y rassembler leurs forces et d'y recevoir tous les renforts que le prince Charles avait pu tirer du Bas-Rhin et des environs de Mayence, et qui marchaient sous la conduite des généraux Hotze et Werneck. Leurs forces, égales à celles des Français en infanterie, leur étaient supérieures de dix mille chevaux. L'archiduc attendait encore sous peu sept bataillons et douze escadrons saxons, qui marchaient sur l'Eltz à Wisbaden. Son dessein était de faire filer ce corps par la vallée de l'Eltz, en la remontant, de lui faire gagner la Murg, vers Forbach, pour lui faire déborder le flanc droit des Français, et déboucher sur ses derrières. Un autre corps de dix escadrons et douze bataillons avait pris position sur les hauteurs de Rothensolhé, près l'abbaye de Frawenalb, et n'attendait que l'arrivée des Saxons à Wisbaden, pour marcher sur Gersbach. Le gros de l'armée impériale suivait le pied des montagnes; sa cavalerie marchait dans la plaine. L'archiduc comptait que Moreau ne saurait lui échapper, et serait infailliblement obligé de repasser le Rhin. Cependant ses projets furent entièrement déconcertés par la vigilance du général français. Trois jours seulement s'étaient écoulés depuis la bataille de Radstatt; tous les instants en avaient été employés au remplacement des chevaux et des munitions, aux réparations de l'artillerie et aux reconnaissances qui précèdent une affaire générale. Ces dispositions sont faites si rapidement que, menacés d'être attaqués par l'archiduc sur tous les points, les Français marchèrent à lui, le 9 juillet, et rencontrèrent le prince Charles au moment où il se portait sur la Murg pour attaquer le lendemain. Sa droite s'étendait sur le Rhin vers Dumersheim, sa gauche occupait la rivière d'Alb et l'abbaye de Frawenalb, et s'appuyait à Rothensolhé dont elle occupait les hauteurs.

L'intention de Moreau était de refuser son aile gauche, et de faire l'effort principal sur la droite de son armée contre la gauche des Autrichiens. Il chargea Delmas de garder les passages de la Pfederbach avec deux demi-brigades, avec ordre de ne pas passer cette rivière et de n'engager aucune affaire sérieuse. Saint-Cyr eut ordre de ne laisser à Freudenstadt et au Knubis que les troupes précisément nécessaires, et de marcher avec tout le reste dans

la vallée de la Murg, pour se joindre à la division de gauche. Il devait, avec ces forces, déborder la gauche de l'ennemi, l'attaquer dans toutes ses positions sur les montagnes et aux sources de l'Alb. Desaix marcha aux pieds des hauteurs en se dirigeant vers Malsch, afin de contenir tout ce qui se trouverait entre les montagnes et le Rhin. La réserve de cavalerie fut placée entre les villages de Muckesturun et d'Etlingen, pour observer l'ennemi et protéger l'attaque de Malsch. L'infanterie de réserve, jointe au corps de Saint-Cyr, fut chargée du principal effort dans les montagnes. Le général Taponnier fut détaché, avec cent cinquante hussards sans artillerie, pour gagner l'Eltz, en franchissant les montagnes; il devait passer cette rivière et marcher sur Wisbaden, afin de déborder la droite de l'ennemi. L'avant-garde de ce détachement rencontra celle des Saxons qui s'avançait pour prendre position sur l'Eltz; elle l'attaqua avec vigueur, la renversa, lui prit un officier et quelques prisonniers. Cette légère escarmouche suffit aux Saxons pour se retirer sur Pfortzheim. L'adjudant-général Houël était chargé de s'emparer d'Hernalb et de Frawenalb, en menaçant la gauche de la position de Rothensolhé, que le général Desaix, ayant sous ses ordres les généraux Lecourbe et Lambert, s'était réservé d'attaquer. Ces positions étaient défendues par une artillerie nombreuse, des corps d'élite de grenadiers, d'infanterie et de hussards autrichiens qui avaient ordre de tenir jusqu'à la dernière extrémité. Aussi les Français eurent besoin, pour les forcer, d'une bravoure et d'un acharnement inconcevables.

L'avant-garde rencontrée à Hernalb fut facilement repoussée malgré la plus vive résistance; mais le plateau de Rothensolhé, l'une des plus hautes et des plus escarpées des Montagnes-Noires, dont le penchant est couvert de bois touffus, était d'un abord si difficile qu'il ne pouvait être emporté qu'avec une peine infinie. Saint-Cyr, au lieu de l'attaquer avec toutes ses troupes, prit le sage parti de fatiguer l'ennemi par des attaques successives sur plusieurs points, et de laisser reposer une partie de sa colonne afin de l'avoir toute fraîche lors de l'instant favorable pour emporter cette position, lorsque l'ennemi serait devenu moins défiant par le peu de succès des premiers efforts des Français. Quatre fois la quatre-vingt-treizième demi-brigade

gravit cette montagne, quatre fois elle fut repoussée jusqu'au pied. On se détermina à une cinquième charge, pour laquelle on avait conservé en réserve deux demi-brigades fraîches. On se forma en colonnes d'attaque, on marcha avec autant d'ordre que le terrain pouvait le permettre, on parvint sur le plateau; les Autrichiens furent enfoncés et mis en fuite; on les suivit la baïonnette dans les reins; on leur tua beaucoup de monde; douze cents furent prisonniers.

Desaix engageait en même temps le combat à l'aile gauche, sur le village de Malsch. Les Autrichiens qui l'occupaient en furent d'abord chassés, mais revinrent plus en forces. Les Français l'évacuèrent à leur tour, et se retirèrent sur une hauteur boisée qui se trouvait sur sa droite. Ce village fut successivement pris et repris trois fois, chaque armée ayant envoyé sur ce point toute son infanterie disponible. Le combat dura de ce côté jusqu'à dix heures du soir; le village demeura aux Autrichiens, mais les Français conservèrent les bois et les hauteurs. On y perdit beaucoup de monde. L'ennemi, qui avait quelque infanterie à Sasbach et dans les bois de Durmersheim, avait déployé dans la plaine une cavalerie très-nombreuse. Sa grande supériorité dans cette arme faisait aux Français une loi d'éviter tout engagement avec elle. Desaix ayant eu besoin de faire avancer celle de la réserve avec de l'artillerie légère, pour soutenir la gauche de l'attaque de Malsch, il l'avait placée à l'abri d'un rideau, dans une position très-resserrée, pour que, dans toute occasion, elle pût être efficacement protégée par l'infanterie. On avait sévèrement ordonné à la cavalerie légère de ne pas trop s'avancer, et d'éviter de s'engager sérieusement avec la cavalerie ennemie. Malgré ces ordres, quelques escadrons de hussards et de chasseurs firent un faux mouvement près de Muckensturn, et prêtèrent le flanc à l'ennemi. Aussitôt le prince Charles fit avancer toute sa cavalerie pour en profiter et pour tâcher de nous entamer. L'archiduc se mit en personne à la tête de cette charge; mais la réserve de cavalerie française se déploya avec tant de promptitude dans une position où l'ennemi ne s'attendait pas à la trouver, elle fut si bien secondée par la célérité des manœuvres et la vivacité du feu de l'artillerie légère, que les Autrichiens étonnés s'arrêtèrent, et n'osèrent donner de nouveau,

quoique leur grande supériorité dût leur promettre un succès certain; le reste du jour se passa sans qu'ils osassent rien entreprendre avec leur immense cavalerie. Il n'y avait eu aucune action décisive sur la gauche des Français; chacun avait conservé son champ de bataille, à l'entrée de la nuit; mais le prince Charles apprenant le succès du général Saint-Cyr, qui avait découvert son flanc gauche à Rothensolhé, se retira dans la nuit sur Dourlach et Carlsruhe, laissant une arrière-garde à Etlingen. Ce jour décisif contribua beaucoup à décourager les Autrichiens qui, la veille, se flattaient de détruire toute l'armée française, et de lui faire repasser le Rhin, et qui se virent eux-mêmes, au contraire, obligés d'abandonner le champ de bataille, après une perte considérable en morts et en blessés, laissant encore quinze cents prisonniers et une pièce de canon. 9 *juillet* 1796.

ÉTOILE (*affaire de l'*). Peu de jours après la prise de Campredon, le général Lemoine enleva aux Espagnols le poste de l'Etoile, près de Bezalu, y prit des tentes et des munitions, et marcha le lendemain sur Bezalu, dont il s'empara. 20 *juin* 1794.

EU (*siége d'*). Raoul, roi de France, voulut, dans le dixième siècle, réprimer les brigandages des Normands qui désolaient l'Ile de France. Le comte de Vermandois fut chargé d'assiéger la ville d'Eu, qu'il emporta d'assaut. En récompense de ce service, le roi lui donna, pour son fils âgé de cinq ans, l'archevêché de Reims. C'est le premier exemple d'une violation aussi manifeste de la discipline et des lois ecclésiastiques. *An* 925.

EUPHRATE (*bataille de l'*). David, roi de Juda, livra une grande bataille à Adad, roi de Damas et de Syrie, le long de l'Euphrate. Les Israélites tuèrent aux Syriens vingt mille hommes; toute la Syrie devint tributaire de David qui en prit les places fortes. 1027 *ans avant J. C.*

EURYMÉDON (*journée d'*). Les Perses ayant déclaré la guerre aux Athéniens, Athènes mit à la tête de ses armées Cimon, fils de Miltiade. Jamais capitaine grec n'humilia autant cette puissance asiatique. Après avoir chassé leurs



flottes et leurs troupes de la Grèce, il eut la hardiesse d'aller attaquer leur flotte mouillée à l'embouchure de la rivière Eurymédon, en Pamphilie. Les attaquer et les vaincre fut une même chose : deux cents vaisseaux persans furent pris ou coulés à fond. Peu content de ce succès, Cimon fait descendre les Grecs de ses vaisseaux, marche aux troupes de terre du grand-roi ; elles sont obligées de plier, prènent la fuite, laissant au vainqueur une immense multitude de prisonniers et un riche butin. 470 *ans avant J. C.*

EUSTACHE (*prise de Saint-*). 1. Les ordres de la cour de Londres pour attaquer les possessions hollandaises, étant parvenus le 27 janvier à l'amiral Rodney, il embarqua sur son escadre, le 30, un corps de cinq mille cinq cents hommes de troupes tirées de Sainte-Lucie, et fit route pour Saint-Eustache. Il se présenta devant la Martinique avec seize vaisseaux de ligne, pour donner le change sur ses projets. Il laissa l'amiral Drake, avec six vaisseaux et deux frégates, devant le Fort-Royal, pour y observer les bâtiments français, et se rendit avec le reste de son escadre à Saint-Eustache, où il mouilla le 3 février. Il fit aussitôt sommer le gouverneur de Graff de se rendre, et de le mettre en possession de l'île Saint-Eustache et de ses dépendances. Le Hollandais ne fit aucune résistance, et Rodney devint maître de cette île, qui, servant d'entrepôt au commerce des Français, renfermait des richesses immenses. 3 *février* 1781.

2. Le marquis de Bouillé, ayant su que le gouverneur anglais de l'île de Saint-Eustache vivait dans la plus grande sécurité, et que cette île était assez mal gardée ; connaissant d'ailleurs un endroit de débarquement qui n'était pas défendu, crut pouvoir, en arrivant la nuit avec douze cents hommes, enlever cette île importante. Il partit donc, le 15 novembre, de Saint-Pierre de la Martinique avec les frégates *la Médée, l'Amazone* et *la Galathée*, la corvette *l'Aigle* et quatre bateaux armés qui portaient ses troupes.

Le marquis de Bouillé fit courir le bruit qu'il allait au devant de notre armée navale. Après mille contrariétés que lui opposèrent les vents et les courants, il arriva, le 25 novembre, à la vue de Saint-Eustache. Le débarquement se

fit la même nuit. Les bâtiments légers et la corvette devaient mouiller, les frégates rester sous voiles, à portée d'envoyer leurs troupes à terre; mais les pilotes français se trompèrent. Le seul bateau où était le comte de Dillon put effectuer un débarquement de cinquante chasseurs. Un raz de marée inattendu, qui régnait sur cette côte, fit perdre les chaloupes qui furent brisées sur les roches dont elle était couverte. Le canot dans lequel le marquis de Bouillé vint à terre, fut renversé; mais on parvint à en tirer les troupes. On découvrit enfin un lieu de débarquement moins dangereux; on y mit à terre près de quatre cents hommes. Les frégates avaient été en dérive une heure avant le jour; la plupart des canots et chaloupes brisés sur la plage ne laissaient aucun espoir de réunir le reste des troupes. Le général français, privé de tout moyen de retraite, n'avait de ressource que celle de vaincre un ennemi dont les forces étaient presque doubles des siennes. Les soldats étaient pleins d'ardeur et de courage; il se décida à attaquer. Il était quatre heures et demie du matin; les français étaient éloignés de près de deux lieues du fort et des casernes, lorsqu'ils se mirent en marche au pas redoublé. Le marquis de Bouillé ordonna au comte de Dillon d'aller, avec les Irlandais, droit aux casernes, d'envoyer un détachement pour prendre le gouverneur dans sa maison; au chevalier de Fresne, d'escalader le fort avec cent chasseurs, s'il ne pouvait en forcer les portes; et au vicomte de Damas, de soutenir son attaque avec le reste des troupes. Le comte de Dillon arriva aux casernes à six heures. Il trouva une partie de la garnison faisant l'exercice sur l'esplanade. Trompée par l'habillement des Irlandais, elle n'en fut avertie que par une décharge qui lui fut faite à brûle-pourpoint, et qui en jeta plusieurs par terre. Le chevalier de Connor s'empara en même temps du gouverneur Cockburn, qui se rendait au lieu de l'exercice. Le chevalier de Fresne marcha droit au fort, où les ennemis se jetaient en foule, et arriva au pont-levis au moment où ils cherchaient à le lever. Le capitaine des chasseurs la Motte, qui étaient parvenus à l'entrée du pont, fit faire une décharge sur les Anglais, qui abandonnèrent les chaînes du pont-levis, et se jetèrent dans le fort, où ils furent suivis par les chasseurs de Royal-Comtois. Le chevalier de Fresne fit lever le pont après lui, et les Anglais qui y étaient en grand nombre,

loin de faire la plus légère résistance, mirent bas les armes. Dans ce moment l'île fut prise, et l'on réunit ensuite dans le fort les officiers et soldats anglais qui venaient s'y rendre de toutes parts.

On trouva chez le gouverneur la somme d'un million qui était en séquestre, jusqu'à la décision de la cour de Londres. Elle appartenait à des Hollandais, auxquels le marquis de Bouillé la fit remettre. 25 *novembre* 1781.

3. Les Anglais s'emparèrent de l'île de Saint-Eustache, en 1799, où les Hollandais ne firent aucune résistance.

EXILES (*combat d'*). Pour pénétrer en Italie, malgré les armées d'Autriche et de Piémont, quel chemin fallait-il prendre, dit M. de Voltaire? Le général espagnol La Mina voulait qu'on tirât à Final, par ce chemin de la côte du Ponent, où l'on ne peut aller qu'un à un; mais il n'avait ni canons ni provisions. Transporter l'artillerie française; garder une communication de près de quarante marches, par une route aussi serrée qu'escarpée, où tout doit être porté à dos de mulet; être exposé sans cesse au canon des vaisseaux anglais, de telles difficultés paraissaient insurmontables. On proposait la route de Démont et de Coni; mais assiéger Coni était une entreprise dont tout le danger était connu. On se détermina pour la route du Col d'Exiles, à près de vingt-cinq lieues de Nice; et on résolut d'emporter cette place.

Cette entreprise n'était pas moins hasardeuse; mais on ne pouvait choisir qu'entre des périls. Le comte de Belle-Isle saisit avidement l'occasion de se signaler. Il avait autant d'audace pour exécuter un projet, que de dextérité pour le conduire; homme infatigable dans le travail du cabinet et dans celui de la campagne. Il part donc, et prend son chemin, en retournant vers le Dauphiné, et s'enfonçant ensuite vers le Col de l'Assiette, sur le chemin d'Exiles. C'est-là que vingt-un bataillons piémontais l'attendaient derrière des retranchements de pierres et de bois, hauts de dix-huit pieds, sur treize de profondeur, et garnis d'artillerie.

Pour emporter ces retranchements, le comte de Belle-Isle avait vingt-huit bataillons, et sept canons de campagne, qu'on ne put guère placer d'une manière avanta-

geuse. On s'enhardissait à cette entreprise, par le souvenir des journées de Montalban et de Château-Dauphin, qui semblaient justifier tant d'audace. Il n'y a jamais d'attaques entièrement semblables; et il est plus difficile encore, et plus meurtrier d'attaquer des palissades qu'il faut arracher avec les mains, sous un feu plongeant et continu, que de gravir et de combattre sur des rochers; et enfin, ce qu'on doit compter pour beaucoup, les Piémontais étaient très-aguerris, et l'on ne pouvait mépriser des troupes que le roi de Sardaigne avait commandées. L'action, qui s'engagea le 19 de juillet 1747, dura deux heures; c'est-à-dire, que les Piémontais tuèrent, deux heures de suite, sans peine et sans danger, tous les Français qu'ils choisirent. M. d'Arnaud, maréchal de camp, qui menait une division, fut blessé à mort des premiers, avec M. de Grille, major-général de l'armée.

Parmi tant d'actions sanglantes, qui signalèrent cette guerre de tous côtés, ce combat fut un de ceux où l'on eut le plus à déplorer la perte prématurée d'une jeunesse florissante, inutilement sacrifiée. Le comte de Goas, colonel de Bourbonnais, y périt. Le marquis de Donge, colonel de Soissonnais, y reçut une blessure dont il mourut six jours après. Le marquis de Brienne, colonel d'Artois, ayant eu un bras emporté, retourna aux palissades, en disant : *Il m'en reste un autre pour le service du roi !* Et il fut frappé à mort. On compta trois mille six cent quatre-vingt-quinze morts, et seize cents six blessés; fatalité contraire à l'événement de toutes les autres batailles, où les blessés sont toujours le plus grand nombre. Celui des officiers qui périrent fut très-grand. Tous ceux du Bourbonnais furent blessés ou moururent; et les Piémontais ne perdirent pas cent hommes.

Belle-Isle, désespéré, arrachait les palissades; et, blessé aux deux mains, il tirait des bois encore avec les dents, quand enfin il reçut le coup mortel. Il avait dit souvent qu'il ne fallait pas qu'un général survécût à sa défaite, et ne prouva que trop que ce sentiment était dans son cœur. Les blessés furent menés à Briançon, où l'on ne s'était pas attendu au désastre de cette journée. M. d'Audifret, lieutenant de roi, vendit sa vaisselle d'argent pour secourir les malades. Sa femme, prête d'accoucher, prit elle-même le soin des hôpitaux, pansa de ses mains les blessés, et

mourut en s'acquittant de ce pieux office : exemple aussi triste que noble, et qui mérite d'être consigné dans l'histoire ! 19 *juillet* 1747.

EYLAN (*combat et bataille d'*). L'armée russe avait échappé, au milieu de l'hiver de 1807, à Pultusch et Golymin, en abandonnant son artillerie, ses bagages, et évacuant plus de vingt lieues de terrain. Renforcée de quatre divisions, elle laissa les trois divisions d'Essen, Muller et Wollonskoy, sur la Narew, tandis que les sept autres étaient dirigées par Kolno et Wilna, sur Gultsadt, Liebstadt et Osterode, avec le projet de se porter sur Thorn. L'armée française était rentrée dans ses cantonnements de guerre, ayant quatre corps concentrés sur les bords de la Vistule; autour de Varsovie un intermédiaire, et celui du prince de Ponte-Corvo sur Osterode. L'armée russe se porta sur Liebstadt. Ses avant-postes rencontrèrent ceux des Français. Prévenu à temps, ce prince réunit, avec habileté et promptitude, son corps d'armée à Mortingen. Le 15 janvier il culbuta l'avant-garde russe, la mena battant depuis Liebstadt, lui fit des prisonniers, et lui enleva des canons. Mais le 27 les autres divisions russes, appuyant leur avant-garde, le prince de Ponte-Corvo commença un mouvement de retraite. L'armée française ne bougeait pas encore, tous les autres corps demeuraient dans la plus profonde inaction : il paraissait régner dans leurs quartiers une très-grande sécurité. L'empereur Napoléon voulait voir se dessiner davantage les mouvements de l'ennemi, ou craignait, par un trop prompt développement de forces, de donner aux Russes l'éveil sur les dangers qui les menaçaient. Cependant leurs mouvements acquéraient chaque jour un nouveau degré d'assurance. Déjà leur armée avait dépassé Osterode, et se trouvait à Lobau. Le signal fut donné au quartier-général. En peu de temps tous les quartiers furent levés, les troupes réunies et dirigées sur le flanc gauche de l'ennemi, de manière à le tourner.

La guerre a des événements qui échappent à tous les calculs. Un adjoint à l'état-major-général, portait au prince de Ponte-Corvo l'ordre de marche de l'armée française; le major-général lui faisait connaître le projet de l'empereur Napoléon, et lui ordonnait de battre en retraite

jusqu'à Thorn, pour attirer davantage l'ennemi. Cet officier est pris par les cosaques. Il n'eut pas le temps de déchirer ses dépêches. Le général russe reconnut alors tout le danger qui le menaçait, et apprit sur-le-champ ce qu'il n'aurait dû savoir que deux jours plus tard. Il se trouva, le 3 février, rangé en bataille avec son armée à Allenstein, où il savait que toute l'armée française devait arriver. Cet événement parut inconcevable; on n'en eut l'explication que le lendemain, quand on sut que l'officier qui avait été pris n'avait pas brûlé les dépêches. Il paraît que le projet de l'ennemi était de livrer bataille en cet endroit, avec toute son armée réunie. Mais le beau combat de Bergfried, qui mit ce pont au pouvoir du maréchal Soult, au moment où le général Guyot enlevait à Gustatt tous les magasins de l'ennemi, le décida à la retraite. Il fut suivi l'épée dans les reins jusqu'à Deppen. La colonne prussienne du général Lestocq, qui n'avait pu rejoindre, se trouva coupée. Le 5, le général Ney passa le pont de Deppen, rencontra cette colonne et la défit. Pendant deux jours le gros de l'armée française continua de poursuivre l'ennemi, qui, dans ces deux jours de retraite, fit des pertes considérables en hommes, artillerie et chariots. Dans la journée du 6, les Russes perdirent singulièrement au combat de Hoff, où plusieurs charges de cuirassiers français détruisirent entièrement l'infanterie de l'arrière-garde ennemie.

Pendant la nuit l'arrière-garde russe évacua Landsberg. Elle fut poursuivie jusque vis-à-vis d'Eylan. A un quart de lieu de cette petite ville est un plateau qui défend le débouché de la plaine. Le maréchal Soult ordonna de l'enlever. Trois régiments russes qui le défendaient furent culbutés; mais au moment même une colonne de cavalerie russe chargea l'extrémité de la droite du dix-huitième régiment, et mit en désordre un de ces bataillons. Les dragons de la division Klein s'en apperçoivent. Le combat s'engage dans la petite ville d'Eylan. Un corps, placé entre une église et un cimetière, fait une vigoureuse résistance. La position est emportée après un combat extrêmement meurtrier de part et d'autre. La division du général Legrand prit ses bivouacs au devant de la ville, la division Saint-Hilaire à la droite; le corps du maréchal Augereau se porta sur la gauche, tandis que celui du maréchal Davout continuait son mouvement sur la gauche de



pour y prendre position ; ils furent reçus à bout portant par deux décharges du sixième d'infanterie légère, et du cinquante-neuvième de ligne, qui, immédiatement après, croisèrent leurs baïonnettes et marchèrent à eux. Ils furent défaits en un moment. Dès lors l'arrière-garde russe n'eut plus de corps entiers, et sa retraite fut une déroute jusqu'à Kœnigsberg. L'ennemi abandonna sur le champ de bataille seize pièces de canon et ses blessés. L'armée française eut à regretter dans ses rangs bien des braves. Tous ses généraux s'illustrèrent par leur courage. Quelques uns d'eux arrosèrent de leur sang les champs d'Eylan. Couvert de rhumatismes, le maréchal Augereau était malade quand l'heure de la bataille arriva; il avait à peine connaissance, mais le canon réveille les braves; il se fait attacher sur son cheval, vole au grand galop à la tête de son corps. Constamment il est exposé au plus grand feu, est même légèrement blessé d'une balle. Cette blessure prive pour quelques instants cette colonne d'un chef capable de la commander.

Les généraux Desjardins, Heudelet et Lochet reçurent de dangereuses blessures. Le général Corbineau, les colonels Lacuée et Lemarois furent emportés par des boulets; le colonel du onzième de dragons, Bouvier, ne survécut pas aux honorables blessures qu'il reçut en chargeant à la tête de son régiment. Le capitaine des grenadiers à cheval de la garde impériale, Auzoui, blessé à mort, était couché sur le champ de bataille; ses camarades viènent pour l'enlever et le porter à l'ambulance; il ne recouvre ses esprits que pour leur dire : *Laissez-moi, mes amis, je meurs content, puisque nous avons la victoire, et que je puis mourir sur le lit d'honneur, environné de canons pris à l'ennemi, et des débris de leur défaite ! Dites à l'Empereur que je n'ai qu'un regret, c'est que dans quelques instants je ne pourrai plus rien pour son service et pour la gloire de notre belle France..... A elle mon dernier soupir !.....* Ce peu de mots épuise ses forces; il expire. L'armée victorieuse avait bivouaqué, pendant la nuit du 8 au 9, sur le champ de bataille.

Le 9, à la pointe du jour, l'avant-garde française, commandée par le grand duc de Berg, poursuit l'ennemi sur tous les points, trouve la grande route de Kœnigsberg couverte de morts, de mourants, de blessés, de caissons

brisés, de canons démontés. Vers midi l'Empereur monte à cheval, accompagné de Berthier, son fidèle compagnon, des maréchaux Soult, Davout et Bessières. Il passe en revue plusieurs divisions qui se trouvaient encore sur le champ de bataille, parcourt successivement toutes les positions occupées la veille par des corps français ou russes. De longues lignes de cadavres russes, de débris d'armes, de blessés, dessinaient sur la neige, d'une manière sanglante, la place de chaque bataillon ou de chaque escadron. L'Empereur s'arrêtait à chaque pas devant les blessés russes, les faisait questionner dans leur langue, s'empressait de les faire secourir sous ses yeux; on pansait devant lui ces malheureuses victimes des combats; les chasseurs de sa garde les transportaient sur leurs chevaux. Au lieu de la mort qu'ils attendaient, les Russes trouvaient un vainqueur généreux. Etonnés, ils se prosternaient devant lui ou lui tendaient leurs mains défaillantes, comme une marque de leur reconnaissance. Un jeune Lithuanien, auquel un boulet avait fracassé le genou, avait conservé tout son courage, au milieu de ses camarades expirants; il se soulève à la vue de l'Empereur: *César*, lui dit-il, *tu veux que je vive, eh bien! qu'on me guérisse; je te servirai fidèlement, comme j'ai servi Alexandre!*

Pendant neuf jours les Français demeurèrent dans la même position. On sut que l'ennemi s'était rallié derrière la Pregel et sous les murs de Kœnigsberg; mais un affreux dégel qui survint, et qui retardait l'arrivée des convois nécessaires à l'artillerie pour approvisionner toutes les batteries de l'armée, l'extrême pénurie de vivres, et la nécessité bien sentie de se rapprocher de la Vistule plutôt que de s'en éloigner davantage, décidèrent l'Empereur à rentrer dans ses cantonnements, et à ne point s'enfoncer, durant une saison aussi âpre, dans des provinces éloignées, et des pays sans chaussées. Tel est le récit de la bataille d'Eylau. La moitié de l'armée française n'y donna pas; l'autre portion ne ressaisit la victoire que par des prodiges de courage. Les Russes attaquèrent, furent battus et échouèrent dans tous leurs projets; ils auraient été détruits, si l'officier porteur des ordres pour la division du prince de Ponte-Corvo les eût brûlés; car tout était calculé pour que l'ennemi ne comprît que quarante-huit heures plus tard ce qu'il apprit par ces dépêches. L'armée russe

n'échappa à ce danger que par un de ces événements qui confondent toutes les mesures de la prudence. Quelques jours après la bataille, le corps du prince de Ponte-Corvo, et plusieurs divisions de cuirassiers rejoignirent l'armée. Les Russes laissèrent sur le champ de bataille sept mille morts, plusieurs milliers de blessés, et avouèrent eux-mêmes en avoir seize mille à Kœnigsberg. La perte des Français fut, pour les morts, de quinze à dix-huit cents. On conçoit facilement les raisons qui ont rendu la perte des Russes considérable. Ils se battirent dans cette journée rangés en bataille sur quatre à cinq lignes, entremêlées de colonnes serrées. Comme l'artillerie joua le principal rôle dans cette action, elle a été et a dû être beaucoup plus meurtrière pour les Russes que pour l'armée française qui, moins nombreuse, était en bataille dans l'ordre mince. Les Français rentrèrent dans leurs cantonnements. L'empereur Napoléon annonce cette détermination à ses troupes par une proclamation où il leur trace toute sa satisfaction, et les motifs de sa conduite. Le ton de grandeur qu'elle respire nous engage à transcrire ce discours digne des allocutions des généraux de l'antiquité, soigneusement conservées par les historiens de la Grèce et de Rome :

« Soldats, nous commencions à prendre un peu de repos » dans nos quartiers d'hiver, lorsque l'ennemi a attaqué le » premier corps, et s'est présenté sur la Basse-Vistule. Nous » avons marché à lui, et nous l'avons poursuivi, l'épée dans » les reins, l'espace de quatre-vingts lieues. Il s'est réfugié » sous les remparts de ses places, et a repassé la Prégel. » Nous avons enlevé aux combats de Bergfried, de Deppen, » de Hoff, à la bataille d'Eylan, soixante-cinq pièces » de canon, seize drapeaux, et tué, blessé et pris plus » de quarante mille hommes. Les braves qui, de notre » côté, sont restés sur le champ de bataille, sont morts » d'une mort glorieuse : c'est la mort des vrais soldats ! » Leurs familles auront des droits constants à notre sollicitude, » à nos bienfaits. Ayant ainsi déjoué tous les projets » de l'ennemi, nous allons nous rapprocher de la Vistule » et rentrer dans nos cantonnements. Qui osera en troubler » le repos s'en repentira, car, au delà de la Vistule » comme au delà du Danube, au milieu des frimas de » l'hiver comme au commencement de l'automne, nous » serons toujours les soldats français et les soldats de la » Grande-Armée. » 8 *février* 1807.

F

FAENZA (*combat de*). 1. Totila présenta bataille aux Romains, en 541, près de Faenza. A la tête de cinquante mille hommes, un Goth d'une taille gigantesque, nommé *Valiaris*, défie, en combat singulier, le plus brave des Romains. Artabaze accepte le défi. Le champion des Romains est vaincu; cette défaite est le prélude d'une bataille générale où Totila met les Romains dans une déroute complète, fait un grand carnage, et leur enlève tous leurs drapeaux.

2. La division du général Victor s'avança, le 3 février 1797, à Imola, première ville de l'état du pape. L'armée de sa Sainteté s'était retranchée avec le plus grand soin sur la rivière de Senio, qu'elle avait garnie de canons. Au moment où le général Lannes apperçut le commencement de la canonnade, il ordonna aux éclaireurs de la légion lombarde d'attaquer les tirailleurs papistes; les grenadiers lombards furent réunis en colonnes serrées pour enlever à la baïonnette les batteries ennemies. Cette légion, qui voyait pour la première fois le feu, exécuta rapidement cette manœuvre et s'empara de quatorze piéces de canon sous le feu de quatre mille ennemis retranchés. Les troupes françaises se portèrent aussitôt sur Faenza, dont elles trouvèrent les portes fermées; toutes les cloches sonnaient le tocsin; une populace égarée prétendait en défendre l'entrée; deux à trois coups de canons ouvrirent les portes de Faenza. Les lois de la guerre autorisaient à mettre cette ville au pillage; mais comment les exécuter vis-à-vis de quelques citoyens malheureux excités par des prêtres? La vengeance expira sur les lèvres de Bonaparte; cinquante officiers furent envoyés pour leur montrer le danger auquel ils s'exposaient si leur soumission n'était pas sincère; ils promirent d'être fidèles à la nation française, et de reconnaître sa générosité; ils tinrent parole. Le général Victor, continuant sa marche, s'empara de Forli et de Cezène.

FAIOUM (*combat de*). Mourad bey, vaincu en bataille

rangée, à Sediman, employa la ressource des faibles pour reprendre l'avantage sur les Français, en tentant de soulever contre eux les habitants de la province de Faïoum. Ses émissaires parcourent les villages, pour empêcher d'y payer des contributions aux Français, d'y lever des chevaux pour le service de leur armée. Desaix quitte la ville de Faïoum, y laisse seulement en garnison trois cent cinquante hommes, et part soumettre les révoltés. Instruit de son départ, Mourad bey envoie sur-le-champ mille Mameloucks pour reprendre la ville de Faïoum. Plus de trois mille Arabes, mille Mameloucks, et une multitude de fellahs armés s'avancent, le 8 novembre, à onze heures du matin, sur Faïoum, escaladent l'enceinte des faubourgs. L'ennemi profite de la faiblesse de la garnison, pour la forcer successivement de faire retraite sur une maison servant d'hôpital. C'était le point où le général Robin et le commandant de la ville, Espert, avaient réuni leurs principaux moyens de défense, pour éviter des combats de rue toujours meurtriers, toujours par conséquent désavantageux au petit nombre combattant contre une multitude. Pendant que les Arabes s'avancent dans Faïoum en passant de toits en toits, le reste des assiégeants se précipite en foule et sans garder aucun ordre, dans les rues. Parvenus à une faible distance, ils sont accueillis par une vive fusillade de la réserve, qui dirige ses coups par les fenêtres et de dessus le toit. En même temps deux colonnes débouchent de l'hôpital, battant la charge et marchant ainsi la baïonnette en avant de rue en rue. La terreur s'empare des Arabes, ils reculent dans les rues; ceux qui sont sur les toits partagent leur effroi. Chacun cherche à fuir en même temps; ils s'embarrassent dans leur déroute générale. On en fait un affreux carnage; les habitants de Faïoum se joignant aux Français, poursuivent les Mameloucks à plus d'une lieue de la ville. Ceux-ci perdent, dans la seule ville, deux ceuts morts et un grand nombre de blessés; la campagne est jonchée de cadavres. Desaix, instruit des dangers de la petite garnison de Faïoum, vole à son secours, apprend en arrivant la victoire aussi glorieuse qu'inespérée des braves auxquels il avait confié sa défense. 8 *octobre* 1796.

FALÈRES (*siége de*). Les Romains et les Falisques étaient en guerre. Camille, nommé dictateur, combat ces

peuples, assiège Falères leur capitale. Avant que la circonvallation de la place fût complète, un instituteur sort de la ville et promène ses élèves vers le camp des Romains. C'étaient les enfants des principaux de Falères. Ce pédagogue offre à Camille de les lui livrer, et de forcer ainsi Falères à se rendre. Le dictateur indigné fait dépouiller le perfide, lier ses mains derrière le dos, armer de verges ses écoliers, et leur ordonne de conduire ainsi à coups de fouets le traître pédagogue dans les murs de Falères. Les magistrats, vaincus par ce trait de magnanimité du dictateur, viènent lui apporter les clefs de la ville. 394 *ans avant J. C.*

FALKIRK (*bataille de*). Les continuels succès du prince Charles Edouard, dans les premiers moments de sa descente en Angleterre, alarmèrent la cour de Londres. Des troupes hessoises arrivèrent du continent pour remplacer les Hollandais qui avaient combattu contre lui avec les milices anglaises. Cette augmentation de forces manifestait le danger dont la maison d'Orange se croyait menacée. Cependant les Anglais reprènent Edimbourg sur le prince Edouard. Il lui restait environ six mille hommes. Apprenant que les Anglais étaient à six milles de lui, près des marais de Falkirk, il courut vers eux, quoiqu'ils fussent douze mille. Il ne donne pas le temps aux Anglais de se former; toute sa troupe s'avance rapidement sur eux sans garder de rang; des cornemuses leur servent de trompettes; ils tirent à vingt pas, jètent aussitôt leurs fusils, mettent d'une main leurs boucliers sur leurs têtes, et se précipitant entre les hommes et les chevaux, ils tuent les chevaux à coups de poignard, attaquent les hommes l'épée à la main. Tout ce qui est inattendu étonne. Cette manière de combattre effraye; les Anglais plient. Les Ecossais, secondés encore d'un violent orage qui donnait au visage des Anglais, les mettent d'abord en désordre; mais bientôt ils sont rompus eux-mêmes par leur propre impétuosité. Six piquets de troupes françaises les couvrent, soutiènent le combat, et leur donnent le temps de se rallier. Etonné de leur succès, le prince Edouard répétait à chaque moment que, s'il avait seulement trois mille hommes de troupes réglées, il se rendrait maître de toute l'Angleterre. Les dragons anglais commencèrent à fuir, et toute l'armée les

suivit, sans que les généraux et les officiers pussent arrêter les soldats. Ils regagnèrent leur camp à la nuit. Il était retranché et presque entouré de marais. Le prince, demeuré maître du champ de bataille, prend à l'instant le parti d'attaquer les Anglais dans leur camp, malgré l'orage qui continuait avec violence. Les montagnards perdirent quelque temps à retrouver pendant la nuit leurs fusils, qu'ils avaient jetés dans le combat suivant leur coutume. Le prince se mit en marche avec eux, pour livrer un second combat, pénètre jusqu'au camp des Anglais; la terreur s'y répand; les troupes anglaises, deux fois battues en un jour, quoiqu'avec peu de perte, s'enfuient à Edimbourg; ils n'eurent pas six cents hommes de tués, mais ils abandonnèrent leurs tentes et leurs bagages. Ces victoires faisaient sans doute beaucoup pour la gloire d'Edouard, mais elles ne lui procurèrent cependant aucun avantage décisif. 28 *janvier* 1746.

FAMARS (*combat du camp de*). Le général Dampierre, appelé au commandement de l'armée du Nord, après la fuite de Dumourier, assembla ses bataillons dans le camp de Famars. Jamais un général ne prit une armée dans une position aussi malheureuse. Sur son front se trouvaient plusieurs corps nombreux d'Impériaux, de Prussiens, de Hollandais, d'Anglais, qui, après avoir chassé rapidement les Francais de la Belgique, venaient assiéger les places fortes du nord de la France, la plupart mal pourvues. L'armée du Nord était presque entièrement désorganisée par l'indiscipline, la défiance dans ses officiers, la désertion et l'anéantissement de toute administration militaire; il fallait beaucoup de dévouement et de courage pour se mettre à la tête de telles troupes. Un général méritait bien de la patrie en protégeant, avec vingt-deux mille hommes seulement, des frontières menacées par plus de soixante-dix mille ennemis. Déterminé à défendre la France, quels que fussent ses chefs et ses discordes, il entra peut-être sans ambition dans le rôle le plus périlleux, et rallia avec zèle cette armée en désordre. Ses premiers soins furent de former des camps retranchés à Cassel, près de Saint-Omer, dans la plaine du faubourg de la Madeleine, devant Lille, à Maubeuge, sous Charleroi, et dans la direction de Philippeville à Givet; il établit encore sur toute cette ligne un cordon de cantonne-

ments qui liait tous ces corps, dont la direction partait de celui de Famars. Pour suivre plus exactement les mouvements de ses ennemis, Dampierre porta son camp de Famars sous le canon de Bouchain, ayant devant lui la Seille et l'Escaut; derrière une retraite assurée dans le camp de César, ancien *castrum* des légions romaines que ses remparts encore debout rendent un poste muni par l'art et la nature. Les armées autrichiennes occupaient une chaine de postes depuis Maubeuge jusqu'à Menin, en avant de Mons et de Tournay; elles entrent le 9 avril sur le territoire français, menaçant tout à la fois Lille, Condé, Valenciennes et Maubeuge. Elles avaient attaqué et repoussé autour de Condé plusieurs postes. Maîtres de Quarouble, Onnaing et Wick, les Autrichiens investirent Condé sous les ordres du prince de Cobourg. Revenus du premier étonnement causé par la défection de Dumourier, les Français reprirent une contenance qui annonça la résolution de se défendre. Plusieurs combats sont livrés à Fresne, Curgies, Vicogne et dans la forêt de Mormale. Malgré des désavantages de détails, Dampierre remarche en avant, rentre dans le camp de Famars, se rapproche de Valenciennes menacée. Quelques jours après, les Français reprirent l'offensive, et s'emparèrent pour un moment des postes d'Orchies et de Lannoy. Dix mille Anglais débarqués à Ostende étaient destinés à agir en même temps conjointement avec des Hollandais vers Dunkerque et la Flandre maritime. A ce corps d'armée on opposa des troupes qui se rassemblaient au camp de Cassel; Condé devint le principal but des opérations militaires de Dampierre et de Saxe-Cobourg. Tant que l'ennemi n'était pas maître d'une place forte, les frontières de France n'étaient pas entamées; les deux armées étaient encore chacune sur leur territoire. Dampierre reçut des renforts, voulut dégager Condé, fut battu, et repoussé jusque sur le camp de Famars; il perdit deux mille hommes. Cette entreprise avait manqué par des ordres mal entendus et mal suivis, par un défaut d'accord entre les chefs, et des retards dans l'exécution des mouvements. Le plan de Dampierre, en engageant le combat sur tout le front des deux lignes, était d'obtenir un succès sur un point, et d'y porter ensuite toutes ses forces. L'armée française, ayant des places fortes derrière elle, avait une retraite proche et assurée; un échec au contraire pouvait obliger à rétrograder

au loin un ennemi n'ayant aucune position derrière soi. L'armée française n'était pas découragée par une suite de revers qui s'étaient succédés pendant deux mois; elle voulait sa revanche. Dampierre hésita plusieurs jours, donna et retira quatre fois l'ordre d'attaque; enfin il le renouvela sous Quiévrain, la veille du jour destiné à une affaire générale. Le cours de l'Escaut, qui séparait en deux l'armée autrichienne, semblait prescrire aux Français de ne livrer bataille qu'à l'une des deux ailes. Dampierre sort du camp de Famars à la pointe du jour, trompe son ennemi par une fausse attaque sur les bords de l'Escaut, renverse tout ce qui est devant lui, se porte jusqu'à Quiévrain. L'armée autrichienne était vaincue, si on ne lui donnait pas le temps de revenir de sa première frayeur. L'aile gauche des Français, s'avançant par la grande route de Valenciennes, secondait l'effort heureux de l'aîle droite, où Dampierre commandait en personne; mais, comme dans tous les combats malheureux, un seul point faible négligé fut cause de sa perte. L'irrésolution de quelques troupes du centre, la lenteur d'un régiment qui devait s'y porter, permit à l'ennemi de les enfoncer, et força Dampierre à la retraite. Ce général fit encore une fois rentrer son armée dans le camp de Famars dans un ordre aussi calme que s'il l'eût ramenée en temps de paix d'une manœuvre. Ces tentatives malheureuses, et la vue de tant de sang inutilement répandu, ne purent fléchir la dureté de commissaires inhabiles à conduire des armées; il fallut dès le lendemain retourner au combat. Les Autrichiens avaient renforcé la gauche de leur armée; Dampierre se décida de la faire inquiéter par des détachements des garnisons du Quesnoy et de Landrecies, tandis qu'on passerait l'Escaut pour attaquer leur aile droite. Le général Lamarlière, accouru de Lille sur Landrecies, devait la prendre à revers au moment où Dampierre, à l'avant-garde de son armée, à côté du brave Kilmaine, emportait de front le village de Raismes. Le général Clairfait occupait des bois, depuis l'abbaye de Vicogne jusqu'à Frasne et Dommet. Les Prussiens étaient sur le terrain traversé par la chaussée de Vicogne à Saint-Amand; toute cette ligne était garnie de retranchements, d'abattis et de batteries, que les généraux La Marche et Hédouville furent chargés d'attaquer en même temps que Lamarlière attaquerait entre Vicogne et Saint-Amand, et ferait attaquer la droite des Coalisés sur Raisme.

Dampierre conduisit l'attaque contre la réserve ennemie, postée à Vicogne; cette attaque se prolongea jusqu'au soir contre des troupes retranchées dans ces bois. Dampierre, conduisant les colonnes pour forcer les abattis, renouvela plusieurs fois les attaques; il fut blessé mortellement à la dernière par un boulet qui lui emporta la cuisse : le général Islers ordonna la retraite. Trois bataillons de volontaires étaient engagés dans le village de Raismes; en traversant une plaine découverte, sous le feu des Autrichiens, ils se débandent. Le général Islers leur cria : *A vos rangs !* La ligne fut reformée, et la retraite continuée au pas de marche. Ces détails peignent l'esprit qui régnait alors parmi les troupes; il manquait à ces nouvelles levées de l'ordre et de l'instruction : le courage y suppléa dans les succès, mais rien n'y peut suppléer dans des revers. L'attaque sur Saint-Amand, conduite par le général Lamarlière, fut effectuée en même temps; le résultat fut le même. Quatre fois les Français chargèrent sous le feu des batteries allemandes, quatre fois ils furent repoussés; ces deux attaques coûtèrent aux ennemis, de leur aveu, plus de mille hommes. Ces actions ne furent point des batailles; on avait voulu, suivant le système adopté, les réduire à des affaires de postes. Sur un développement de plus de sept lieues cinq attaques avaient été dirigées; un tel morcellement de forces avait pu empêcher leur succès. La grande supériorité des ennemis, qui opposaient quatre-vingt mille hommes à quarante mille Français, était certainement un grand avantage : le terrain leur était encore favorable. Toutes leurs positions de Vicogne à Saint-Amand étaient couvertes des bois retranchés avec des abattis et des redoutes; leur front était assuré par l'Escaut et la Scarpe, et ils n'avaient rien à craindre de Condé, investie et assiégée. Dampierre arrivait au commandement jeune encore, et n'ayant pu y être préparé par l'expérience ou par l'étude, une brillante valeur l'avait porté à la tête de l'armée dans ces moments difficiles, où il montra un grand caractère. Il fut frappé en combattant aux premiers rangs; il mourut le lendemain près du champ de bataille, après avoir subi l'amputation de la cuisse, justement regretté, et laissant la réputation d'un militaire généreux que la mort enlevait à des destinées que l'avenir et la fortune devaient rendre brillantes. Son corps fut placé au Panthéon, et son nom parmi les généraux les plus illustres

de cette époque. Dampierre, né d'une famille célèbre par son courage, demandait dès quinze ans de s'illustrer dans la carrière des armes. *Ne ferai-je donc jamais rien pour mon pays*, s'écriait il? *Quand pourrai-je perdre un bras dans une bataille?* Il voulut aller combattre en Amérique; la Cour s'y opposa en 1772; il desira de servir comme volontaire au siége de Gibraltar; cette permission lui fut refusée. Dampierre, ne pouvant obtenir de congé du régiment des Gardes, où il servait, partit secrètement pour l'Espagne, fut arrêté à Barcelone, reconduit à Paris. Ces contradictions lui rendirent insupportable une autorité qui s'opposait à son desir violent d'obtenir de la gloire dans le métier des armes; il continua cependant de servir. Pendant qu'il était en semestre à Dampierre, un père de famille tomba dans la rivière; déjà le froid la couvrait de glaçons: il était six heures du soir; Dampierre dansait dans son château. Les cris de ses enfants attirèrent une foule de paysans, sans que personne osât le secourir. La nouvelle en parvient à la salle de danse. Dampierre, en sueur, quitte ses habits, court et se précipite dans cette eau glacée, plonge trois fois sans trouver le malheureux, que le courant venait d'entraîner. Il le suit plus rapidement qu'il n'est emporté, l'atteint au moment où il va être écrasé sous la roue d'un moulin, le retire au risque de s'y briser lui-même. Dampierre ne jouit pas du prix d'un si rare dévouement; l'infortuné, saisi par le froid, ne put être rappelé à la vie. La générosité de Dampierre se tourna alors sur ses pauvres enfants, dont il tâcha de soulager l'infortune en leur prodigant les secours et les consolations nécessaires dans leur malheur. Cet acte de générosité fut près de lui coûter la vie; il fut attaqué d'une maladie violente, mais son nom ne fut plus prononcé par tous les habitants voisins de sa terre qu'avec ce respect que le rang n'imprime pas toujours, mais que la vertu infailliblement commande. Nommé président du département de l'Aube, il honora cette place par sa fermeté à réprimer les entreprises d'une populace effrénée qui venait de tremper ses mains dans le sang du maire de Troyes, qu'elle avait massacré. Dampierre fit dans ce département tout le bien qui était en son pouvoir; la reconnaissance publique voulut le porter à l'assemblée législative, comme digne d'y représenter le département de l'Aube. Le nom de Dampierre sortait de l'urne, lorsqu'une foule des

mêmes séditieux qu'il avait réprimés lors de la première sédition se porte à l'assemblée électorale, inonde le lieu des séances. Dampierre, accoutumé de se montrer aux mutins, accourt, ignorant la cause du soulèvement. Des cris et des hurlements d'une populace effrénée annoncent que sa nomination est cause de la révolte : les sabres se croisent. Dampierre, qui venait sacrifier sa vie pour appaiser une émeute dirigée contre la tranquillité publique, lui sacrifie à l'instant son ambition ; déclare qu'il ne se pardonnerait jamais de parvenir à l'Assemblée nationale sous d'aussi fâcheux auspices, tandis que le département possédait tant d'hommes capables de le représenter dignement : désintéressement bien rare dans ce temps ! Parvenu aux premiers grades militaires, cet homme qui, sur le champ de bataille, ne permettait pas qu'on fronçât le sourcil, volait du milieu du carnage dans les hôpitaux, où ses bienfaits et sa douceur calmaient toutes les douleurs, adoucissaient toutes les souffrances. La gloire ne consistait pas pour lui dans un courage indomptable et farouche, mais dans la vertu unie à la valeur. Les soldats lui prodiguaient les noms de bienfaiteur et de père; il en fut aimé. Lorsque, parcourant le camp pendant la nuit, il entendait sous la tente les vieux soldats dire aux recrues : *Cela te va bien de crier, de te plaindre ! Crois-tu, si nous n'avons pas eu aujourd'hui de pain, qu'il était possible de nous en donner? Notre général ne se repose que lorsque notre subsistance est assurée pour le lendemain*, Dampierre, doucement ému, se retournait vers ceux qui l'accompagnaient : *Ils m'aiment!* disait-il, et ce sentiment était pour lui le prix le plus doux de ses travaux. Imitant Turenne dans son amour pour ses soldats, sa mort fut semblable à la sienne; comme lui il fut emporté par un boulet. L'armée entière laissa son camp pour jeter un dernier regard sur son général expirant au champ d'honneur; des sanglots interrompirent un morne silence quand son trépas fut annoncé : les Autrichiens eux-mêmes laissèrent reposer leurs armes pendant que les soldats français rendaient les honneurs funèbres à Dampierre. Le général Lamarche lui succéda. Les Autrichiens vinrent bientôt attaquer les Français dans leur camp, croyant qu'une armée trois fois vaincue ne devait pas tenir dans ses positions ; un succès complet devait la forcer à des mouvements rétrogrades vers la capitale. Une attaque générale fut résolue par les

Autrichiens; sa réussite livrait Condé, et laissait Valenciennes investie à sa propre défense. Tous les postes français furent attaqués à la fois, le 23 mai, depuis Orchies, Saint-Amand et Vicogne, jusqu'au Quesnoy et à Maubeuge. Les deux extrémités de ce vaste champ de bataille, qui s'étendait sur un prolongement de plus de dix lieues, durent être seulement occupées par de fausses attaques; quatre colonnes commandées par les généraux Latour, Yorck, Cobourg et Clairfait, agirent en même temps. Latour et Clairfait se portèrent sur le camp de Famars, où les principaux efforts étaient dirigés; sa prise commandait la retraite de l'armée française, dont les deux ailes étaient coupées. Le camp de Famars, situé entre Valenciennes et Maubeuge, a son flanc droit couvert par l'Escaut; sa gauche s'appuye sur la rivière de Ronelle; son front était couvert de redoutes: on avait formé un camp avancé à Anzain, à la gauche de Valenciennes. L'attaque commença, le 23 de mai, avec le jour, et se prolongea jusqu'à la nuit; la supériorité du nombre l'emporta sur la valeur. Vers le milieu du jour, l'aile droite se trouva tournée par la colonne aux ordres du duc d'Yorck; les redoutes en deçà de la Ronelle emportées par le général Ferrari. Il fallut alors évacuer le camp de Famars; on jeta un renfort dans Valenciennes. L'armée française se retira sous le canon de Bouchain; le camp d'Anzain fut emporté le lendemain par le général Clairfait. Les Impériaux commencèrent de bombarder Valenciennes. 1 *au* 26 *mai* 1793.

FARIA (*siége de*). Le gouverneur du château de Faria est pris dans une sortie, et demande qu'on le mène sous les murs de la place, afin, disait-il, d'ordonner à son fils de ne pas s'opiniâtrer à la défendre plus long-temps. Quelle fut la surprise de ceux qui le conduisaient, lorsqu'ils l'entendirent ordonner à son fils de s'ensevelir sous les ruines du château, plutôt que de capituler, quand même on le ramènerait au pied des murailles pour le poignarder à ses yeux! Il fut percé de coups sur-le-champ, et son fils obligea les Castillans à lever le siége. 1373.

FAVORITE (*combat de la*). Tandis que Bonaparte remportait, dans les premiers jours de l'an 1797, une victoire signalée à Rivoli, sur le général Alvinzi, une colonne autrichienne, commandée par le général Provera, passait

de vive force l'Adige à Anguiari, protégée par une nombreuse artillerie. Le général Guyeux, chargé de garder ce poste avec quinze cents hommes, ne put résister à l'effort de dix mille hommes, et se replia à Ronco. Non loin de là était le général Augereau, chargé par Bonaparte de suivre les mouvements de Provera. Instruit du passage de l'Adige par la colonne autrichienne de Provera, Augereau marche à sa poursuite pour l'empêcher de se rendre à Mantoue, atteint son arrière-garde entre Anguiari et Roverbella, la fait attaquer de front par les généraux Lannes et Point, tandis que les généraux Guyeux et Bon, marchant de Ronco, la prènent à revers. Cette attaque, exécutée avec audace, a un succès complet. Provera laisse deux mille prisonniers et quarante bouches à feu sur le champ de bataille, et va se heurter devant Saint-Georges, avec les six mille hommes qui lui restaient, vis-à-vis d'une division française commandée par le général Miollis, et le somme de se rendre. *Je sais me battre,* répond Miollis, *et non me rendre*. Dans la nuit, Bonaparte arrive à Saint-Antoine, ordonne d'attaquer Provera le lendemain matin. Ce général n'ayant aucune nouvelle de l'armée du général Alvinzi, ne pouvait avoir d'autre projet que de se réunir à une forte sortie de la garnison de Mantoue, pour combattre les Français avec quelque avantage. Bonaparte devait donc s'efforcer d'entourer la colonne de Provera, et s'opposer à toute jonction avec cette garnison. Le général Dumas fut placé en observation à Saint-Antoine, devant la citadelle. Le général Serrurier se mit en marche vers la Favorite une heure avant le jour, tandis que le général Victor, à la tête de la cinquante-septième et de la dix-huitième demi-brigade, tournait le général Provera. La colonne du général Serrurier attaqua la garnison de Mantoue au moment où elle exécutait un mouvement pour entrer dans la Favorite. Le choc fut vif dans les premiers instants; la garnison avait fait une sortie considérable, mais ses efforts n'ayant pu la rendre maîtresse de la Favorite, elle se trouva dans l'impossibilité de donner la main à Provera. Les Autrichiens s'emparèrent de Saint-Antoine; mais Bonaparte ayant envoyé deux bataillons de renfort sur ce point, la garnison de Mantoue ne put faire aucun progrès. Pendant ce temps-là, le général Victor attaquait et tournait vivement la colonne du général Provera. Le général Miollis, qui se trouvait dans Saint-Georges,



fit une sortie si à propos, que Provera, dont une partie des troupes avait déjà mis bas les armes, fut cerné avec tout le reste de sa colonne. La trente-deuxième demi-brigade qui venait d'arriver, et qui était encore soutenue par la soixante-quinzième, le forcèrent de mettre bas les armes, sous la seule condition que les officiers conserveraient leurs chevaux et les effets qu'ils avaient sur eux. Cette colonne était forte de six mille hommes d'infanterie et de sept cents chevaux; elle abandonna vingt-deux canons, tous ses caissons et ses équipages. Dans le nombre des prisonniers se trouva le corps des volontaires de Vienne. Quatre cents hommes de la garnison de Mantoue furent également enveloppés et prisonniers. Tel était le sentiment qu'inspirait dans ce temps aux bataillons français les Autrichiens, que la soixante-quinzième, quand on lui demanda si elle voulait des cartouches pour marcher à l'ennemi, répondit qu'avec ces gens-là il ne fallait charger qu'à la baïonnette. 14 *janvier* 1797.

FÉCAMP (*surprise de*). Le maréchal de Biron avait enlevé Fécamp, port et citadelle dans le pays de Caux, aux ennemis de l'autorité royale. « Dans la garnison qui » en sortit, il y avait, dit M. de Sully, un gentilhomme, » nommé *Bois-Rosé*, homme de tête et de cœur, qui » remarqua exactement la place d'où on le chassait; et, » prenant ses précautions de loin, fit en sorte que deux » soldats qu'il avait gagnés furent reçus dans la nouvelle » garnison que les Royalistes établirent dans Fécamp. Le » côté du fort qui donne sur la mer est un rocher de six » cents pieds de haut, coupé en précipice, et dont la mer » lave continuellement le pied à la hauteur d'environ trois » toises, excepté quatre ou cinq jours de l'année, où, pen- » dant la morte-eau, la mer laisse à sec, l'espace de trois ou » quatre heures, le pied de cette falaise avec quinze ou » vingt toises de sable. Bois Rosé, à qui toute autre voie « était fermée pour surprendre une garnison attentive à la » garde d'une place nouvellement prise, ne douta point » que, s'il pouvait aborder par cet endroit regardé comme » inaccessible, il ne vînt à bout de son dessein. Il ne » s'agissait plus que de rendre la chose possible; et voici » comment il s'y prit.

» Il était convenu d'un signal avec les deux soldats

» gagnés ; et l'un d'eux l'attendait continuellement sur le
» haut du rocher, où il se tenait pendant tout le temps de
» la basse marée. Bois-Rosé, ayant pris le temps d'une nuit
» fort noire, vint avec cinquante soldats déterminés et
» choisis exprès parmi des matelots, et aborda avec deux
» chaloupes au pied du rocher. Il s'était encore muni d'un
» gros câble égal en longueur à la hauteur de la falaise,
» et il y avait fait, de distance en distance, des nœuds, et
» passé de courts bâtons pour pouvoir s'appuyer des mains
» des pieds. Le soldat qui se tenait en faction, attendant
» le signal depuis six mois, ne l'eut pas plutôt reçu, qu'il
» jeta du haut du précipice un cordeau, auquel ceux d'en
» bas lièrent un gros câble qui fut guindé en haut par ce
» moyen, et attaché à l'entre-deux d'une embrasure avec
» un fort levier passé par une agraffe de fer, faite à ce
» dessein. Bois-Rosé fit prendre les devants à deux ser-
» gents, dont il connaissait la résolution, et ordonna aux
» cinquante soldats de s'attacher de même à cette espèce
» d'échelle, leurs armes liées autour de leur corps, et de
» suivre à la file; se mettant lui-même le dernier de tous,
» pour ôter aux lâches toute espérance de retour. La chose
» devint d'ailleurs bientôt impossible; car, avant qu'ils
» fussent à moitié chemin, la marée, qui avait monté de
» plus de six pieds, avait emporté les chaloupes, et faisait
» flotter le câble. La nécessité de se retirer d'un pas difficile
» n'est pas toujours un garant contre la peur, lorsqu'on a
» autant de sujets de s'y livrer. Qu'on se représente ces
» cinquante hommes, suspendus entre le ciel et la terre,
» au milieu des ténèbres, ne tenant qu'à une machine si
» peu sûre, qu'un léger manque de précaution, la trahison
» d'un soldat mercenaire, ou la moindre crainte, pouvait
» les précipiter dans les abîmes de la mer ou les écraser
» sur les rochers. Qu'on y joigne le bruit des vagues, la
» hauteur du rocher, la lassitude et l'épuisement; il y avait
» dans tout cela de quoi faire tourner la tête au plus assuré
» de la troupe, comme elle commença, en effet, à tourner
» à celui-là même qui la conduisait. Ce sergent dit à ceux
» qui le suivaient qu'il ne pouvait plus monter, et que le
» cœur lui défaillait. Bois Rosé, à qui ce discours était
» passé de bouche en bouche, et qui s'en appercevait
» parce qu'on n'avançait plus, prend son parti sans balan-
» cer. Il passe par dessus le corps de tous les cinquante

» qui le précèdent, en les avertissant de se tenir fermes,
» et arrive jusqu'au premier qu'il essaie d'abord de ranimer.
» Voyant que par la douceur il ne peut en venir à bout,
» il l'oblige, le poignard dans les reins, de monter; et
» sans doute que, s'il n'eût obéi, il l'aurait poignardé et
» précipité dans les flots. Avec toute la peine et le travail
» qu'on s'imagine, enfin la troupe se trouva au haut de la
» falaise, un peu avant la pointe du jour, et fut introduite
» par les deux soldats dans le château, où elle commença
» par massacrer sans miséricorde le corps-de-garde et les
» sentinelles. Le sommeil livra presque toute la garnison
» à la merci de l'ennemi, qui fit main-basse sur tout ce qui
» résista, et s'empara du fort. » 1594.

FEHRBELLIN (*bataille de*). Le grand-électeur de Brandebourg était en guerre avec la Suède, en 1675. Son armée consistait en cinq mille cinq cents chevaux; elle n'avait point d'infanterie, mais douze pièces de canon. Les Suédois comptaient dix régiments d'infanterie et huit cents dragons. Une telle inégalité de forces et la différence des armes n'effrayent point l'électeur. Il marche aux Suédois le 18 juin, confie son avant-garde de seize cents chevaux au prince de Hombourg, lui ordonne de reconnaître seulement les Suédois sans engager d'action. Après avoir traversé un bois, le prince de Hombourg apperçoit les Suédois campés entre les villages de Hackemberg et de Tornow, ayant un marais à leur dos, le pont de Fehrbellin au delà de leur droite, une plaine rase devant leur front. Tenté par la mauvaise situation de l'ennemi, il repousse les grandes gardes, et les replie sur leur corps d'armée. Les Suédois sortent de leur camp et se mettent en bataille. Le prince Hombourg, s'abandonnant à sa vivacité naturelle, attaque avec seize cents cavaliers une armée entière. L'électeur, prévenu du danger auquel il s'était exposé, vole à son secours. Avant l'action, Frédéric-Guillaume tire son épée, et dit à ses soldats : *Compagnons, je ne veux d'autre défense et d'autres armes que la protection de Dieu, votre courage et mon épée. Suivez-moi donc, mes amis, et soyez sûrs de la victoire.* L'électeur profite d'un tertre, y place une batterie, en fait faire quelques décharges sur les Suédois; leur infanterie en est ébranlée. Au moment où Frédéric-Guillaume apperçut du flottement dans leurs

bataillons, il fond avec toute sa cavalerie sur leur droite, l'enfonce et la met en déroute. Plusieurs régiments des gardes du corps suédois sont entièrement taillés en pièces; leur défaite entraîne celle de la gauche; les Suédois se jètent dans les marais; ils sont tués par les paysans; ceux qui se sauvent s'enfuient par Fehrbellin, dont ils rompent le pont. La postérité admirera le dévouement héroïque d'un écuyer du grand-électeur. Frédéric-Guillaume montait un cheval blanc; Froben, son écuyer, s'apperçoit que les Suédois tiraient davantage sur ce cheval distingué des autres par sa couleur; il prie l'électeur de le troquer contre le sien sous le prétexte qu'il était moins ombrageux. A peine ce serviteur fidèle l'eut-il monté quelques instants, qu'il est tué, et sauve ainsi, par sa mort, la vie de l'électeur. Ce prince manquant d'infanterie ne put ni forcer le pont de Fehrbellin, ni poursuivre l'ennemi; il se contenta de camper sur le champ de bataille où il avait acquis tant de gloire. Il pardonna au prince de Hombourg d'avoir exposé, par sa légèreté, la fortune de l'état : *Si je vous jugeais suivant toute la rigueur des lois militaires*, lui dit-il, *vous mériteriez de perdre la vie; mais à Dieu ne plaise que je ternisse l'éclat de cette journée en répandant le sang d'un prince qui a été un des principaux instruments de ma victoire!* Les Suédois perdirent, dans cette bataille décisive, deux étendards, huit drapeaux, huit canons et trois mille hommes. Le général Dorfling arrive avec l'infanterie, poursuit les vaincus le lendemain, fait beaucoup de prisonniers. La postérité de Frédéric-Guillaume date de ce moment le point d'élévation où elle est arrivée. Le maréchal Dorfling était un ancien garçon tailleur parvenu aux premiers grades à force de talents, de mérite et de belles actions. 18 *juin* 1675.

FELDKIRK (*combat et reprise de*). 1. La position de Feldkirk, en Souabe, toujours intéressante pour un ennemi qui veut pénétrer en Allemagne, devint infiniment essentielle dans les premiers moments de la guerre qui s'éleva, en 1799, entre la France et l'Autriche. Dans le système adopté de deux armées françaises, agissant, l'une en Souabe, et l'autre en avant de la Suisse, Feldkirk était le point intermédiaire qui devait servir à lier leurs opérations respectives. Les Impériaux et les Français dirigèrent donc

tous leurs efforts, les uns pour se rendre maîtres, les autres pour défendre une position aussi importante. Au moment où Masséna se porta sur Coire, il fit diriger, le 5 mars, une fausse attaque assez vive, sur Feldkirk, pour y contenir le général Hotze. Ce général aurait pu faire avorter son opération, en y amenant des forces considérables. Maître du pays des Grisons, Masséna fit encore attaquer sans succès Feldkirk. Ce contretemps fut très-préjudiciable à l'armée du Danube qui ne pouvait communiquer avec Masséna par Brégentz, Lindau, et la rive orientale du lac de Constance. Jusque-là il n'eut osé se compromettre, et devait se borner à épier le moment d'écarter la gauche de l'armée de l'archiduc Charles, pour tourner lui même le lac, et faciliter une attaque décisive sur Feldkirk. Dans cette conjoncture, le général Jourdan porta son aile gauche en avant de Sigmarigen, son centre à Moeskirk, sa droite s'étendant d'Ueberlingen sur les bords du lac de Constance. Dans la nuit du 11 au 12 mars, les retranchements de Feldkirk furent assaillis par les Français avec la plus grande vivacité. Ils jètent un pont sous le feu des Autrichiens, emportent deux retranchements, renouvèlent cette attaque jusqu'à six fois, et se retirent avec une perte considérable. L'archiduc prenant plus de confiance dans sa ligne défensive, qui s'étendait de Feldkirk à Lindau, poussa plus avant dans la direction de Stockak, tandis que le général Jourdan, ne désespérant pas encore des succès de Masséna sur Feldkirk, feignit d'attendre l'armée autrichienne dans une position plus resserrée, entre Hottenwiel et Duttlingen. Le général Hotze quitte la position de Feldkirk. Le général Masséna, voulant profiter de la diversion opérée par les attaques de Jourdan, sur les bords du Danube, renouvèle les siennes contre Feldkirk. Oudinot parvient à établir des batteries sur des hauteurs qui dominaient le flanc gauche de cette position, mais il en fut délogé par le général Jellachich qui emporta ces batteries l'épée à la main. Le mouvement rétrograde de Jourdan, avant la bataille de Stockak, ne laissant plus qu'un moment favorable, il voulut le rendre décisif avant le retour du général Hotze; il attaqua donc encore une fois, le 23 mars, la position de Feldkirk sur plusieurs points, avec un corps considérable de grenadiers réunis à la division Oudinot. Cette attaque, con-

duite avec beaucoup de vigueur, par le général Masséna en personne, fut repoussée par les Impériaux. Elle coûta beaucoup de sang. Masséna ne renonça à l'emporter qu'après avoir détruit, au pied de ses retranchements, une grande partie de l'élite de son armée. Forcé de repasser le Rhin, il se retira dans le pays des Grisons, et abandonna l'attaque d'un poste devenu beaucoup moins intéressant depuis la retraite de l'armée du Danube. *Du 5 au 23 mars* 1799.

2. Les Impériaux demeurèrent en possession de Feldkirk et du pays des Grisons, pendant un an seulement. A son retour, le premier consul Bonaparte rendit aux armes françaises leur ancienne gloire, en réorganisant les armées, en opposant en Allemagne des masses imposantes aux troupes autrichiennes, tandis qu'il tournait habilement leurs forces en Italie, par le passage du grand Saint-Bernard. Cent vingt mille hommes, formant l'armée du Rhin, furent placés sous les ordres du général Moreau, et le général Lecourbe fut chargé, avec dix-huit bataillons, de reconquérir le pays des Grisons qu'il avait occupé l'année précédente. Il dirigea le gros de ses forces sur Fuessen et Renti, tandis que le général Molitor marchait avec sa brigade sur Feldkirk, Mayenfeld et Coire. Menacés par Renti, sur leur chemin de retraite, les Autrichiens ne pouvaient tenir qu'avec inquiétude dans Feldkirk et la vallée du Rhin; ils devaient même se déterminer à les évacuer au moindre effort sur ces deux points. Moreau s'avança en même temps avec des forces considérables sur l'Iser, pour s'opposer aux mouvements du corps d'armée du général Kray. Le général Montrichard se porta sur Benedict Beuren, pour appuyer le général Lecourbe, et tenir en échec les renforts que l'ennemi aurait pu faire venir du Tirol. Lecourbe commença son opération le 11 juillet; il fit marcher le général Gudin, avec huit bataillons, sur les défilés du Lech, pour attaquer Fuessen et Renti, en s'étendant sur la gauche jusque sur l'Ammer et Loisack à Etal. Le prince de Reuss était alors obligé de se dégarnir devant Feldkirk, de crainte de se trouver séparé de huit à dix marches du gros de l'armée autrichienne si la retraite lui était coupée dans la vallée de l'Inn, et s'il ne lui restait ouverte que la route de Mairan et Bolzano. Le général Gudin, après avoir partagé sa division en trois colonnes, fit remonter à celle de



droite la rive du Lech; elle était composée d'un bataillon et d'un escadron. Ils rencontrèrent à Valhaupten deux bataillons ennemis, et trois cents chevaux, et les culbutèrent sur Fuessen, dans une charge vigoureuse. Le général Puthod, commandant l'attaque du centre, eut de grands obstacles à surmonter pour y arriver. La route, passant entre deux montagnes escarpées, était couverte par une nombreuse infanterie; elle était encore fermée par une ligne de retranchements garnis d'artillerie. L'ennemi occupait en outre le château de Hohenswagen, défendu par trois cents hommes d'infanterie, et trois pièces de canon. Le chef de brigade Lochet parvint à l'enlever, et découvrit ainsi la gorge qui conduit au fort de Pizwang. Le général Puthod, à la tête de quelques compagnies de grenadiers, emporta tous les retranchements sur la route directe de Fuessen où il entra pêle-mêle avec les Autrichiens. Vainement ils voulurent empêcher les Français d'en déboucher. Plusieurs bataillons, qu'ils rallièrent et rangèrent en bataille, furent encore culbutés. Ils abandonnèrent leurs retranchements et un grand nombre de prisonniers. Les postes de Renti et de Pizwang étaient encore enviés par le général Gudin, mais les ponts sur le chemin étaient si délabrés, et les retranchements qui couvraient le Tirol si formidables, qu'il ne crut pas devoir compromettre un succès qui lui avait procuré neuf cents prisonniers et trois pièces de canon. La colonne de gauche, commandée par le général Nansouti, rencontra un bataillon autrichien à Saulgrab, le poursuivit jusqu'à Etal, et lui enleva cent cinquante prisonniers. Tandis que la gauche du lieutenant-général Lecourbe s'avançait ainsi, le général de brigade Laval marchait sur trois colonnes pour attaquer Immenstadt. Ce mouvement avait pour but de faire croire aux Autrichiens que nous voulions tourner Feldkirk, en nous emparant d'Immenstadt. La marche du général Gudin détermina le général autrichien Mercantin à se retirer. Le général Laval fit alors occuper Soloniffen, jeta un bataillon sur Brégentz pour renforcer le général Molitor, pousser sur Krambach et et Smttezau, et jeta quatre compagnies sur Dornbien par Velhin, pour seconder l'attaque de Feldkirk. Ces faibles colonnes remplirent parfaitement leur but; elles tinrent en échec plusieurs milliers de paysans du Voralberg, et la légion suisse de Bachmann. Le général Molitor, chargé

d'attaquer avec six bataillons Feldkirk, divisa encore sa troupe en trois colonnes. Douze compagnies, formant celle de droite, commandées par l'adjudant-général Dornemans, se dirigèrent, par le Kemkels, sur Reichnau; elles y rencontrèrent un bataillon autrichien. Après une vigoureuse résistance, elle l'obligea de faire retraite en laissant sur le champ de bataille quelques centaines de morts, de blessés ou prisonniers. Les Français comptèrent dans leurs rangs cinquante blessés. L'adjudant-général Dornemans fut de ce nombre. Cette colonne entra ce même jour à Coire, et pénétra dans le pays des Grisons. Celle du centre, forte de trois bataillons, commandée par le général Jardon, passa le Rhin à Azmooz, et se dirigea sur Feldkirk, après avoir fait sa jonction avec les troupes du général Dornemans, mais elle ne put arriver le même jour à sa destination, ayant eu une longue route à parcourir. Le général Molitor, qui s'était réservé la troisième colonne, marcha avec trois bataillons sur la chaussée de Brégentz à Feldkirk. Les Autrichiens ne s'étant pas dégarnis sur ce point, huit bataillons impériaux, deux légions d'émigrés suisses, et une partie des milices du Voralberg le défendirent. Une telle disproportion de forces n'empêcha pas l'attaque. Les avant-postes ennemis furent rejetés bien vite sur Hoëme, où commençait une chaîne de retranchements qui furent emportés d'emblée, avec cent prisonniers. Des redoutes plus formidables encore se trouvèrent au Goetzi; elles furent enlevées au pas de charge. La fatigue causée par la chaleur du jour, et une marche rapide auraient dû ralentir l'audace des troupes françaises; elles auraient pu demander quelque repos avant d'attaquer les derniers retranchements des ennemis. Ils offraient une ligne très-étendue depuis Ranckwil jusqu'à la gauche d'Alturstatt. Douze pièces de canon et une nombreuse artillerie en défendirent les approches. Tous les avant-postes furent en un moment repoussés derrière les lignes, et l'on se canonna jusqu'au soir. Les Autrichiens, voyant alors les Français ne pas former une attaque décidée, essayèrent de prendre l'offensive, et de déborder leurs ailes. Déjà ils avaient fait quelques progrès, que la lassitude extrême des troupes françaises leur avait rendus plus faciles, quand le général Molitor court à sa droite qui pliait, rallie quelques braves; aidé d'un escadron du septième de hussards, il rejète l'ennemi

dans ses retranchements. Pendant ce temps, le général Lecourbe se porte rapidement sur la gauche, où quelques pelotons ramenèrent l'ennemi jusqu'à Ranckwil. De toutes parts on battait la charge; et peut-être les Français seraient-ils demeurés maîtres des dernières positions de leurs ennemis, si la nuit ne fût venue mettre un terme à un combat qui durait dès la pointe du jour. Le général Jellachich, croyant sans doute, par la vigueur des dernières attaques, qu'il était arrivé des renforts au général Lecourbe, évacua le lendemain la place de Feldkirk, où les troupes françaises entrèrent au point du jour. Ainsi Lecourbe sut s'emparer du pays des Grisons, de Feldkirk, de Coire, d'Immenstadt et Luciensteig, fit trois mille prisonniers, enleva quelques pièces de canon. Les généraux Gudin et Molitor déployèrent dans ces affaires une intelligence et des talents rares; ils furent parfaitement secondés par les généraux Puthod, Laval, Nansouti et Jardon. Tous les régiments français soutinrent leur brillante réputation. 15 *juil.* 1799.

FENESTRELLES (*prise de*). 1. Les Français chassèrent les Piémontais, le 11 mai 1794, du Col de Fenestrelles, et leur firent quelques prisonniers.

2. Au moment où le général Suwarow attaqua Coni, il fit porter des forces considérables vers Fenestrelles dont il s'empara, mais cette occupation ne fut pas de longue durée. Le général Championnet fit sur-le-champ des dispositions pour reprendre ce poste d'où les Russes fatiguaient les Français. Le capitaine Duclos passa entre un poste avancé des Russes, et les retranchements de la droite du Col de Fenestrelles, d'où il se précipita dans ces retranchements. Le capitaine Fabre parvint en même temps sur le sommet prodigieusement élevé du Col de Fatières, en marchant directement de bas en haut. L'ennemi, voyant encore le capitaine Molinard se jeter avec cent vingt hommes dans l'espèce de caponnière qui sépare les deux Cols, et faire main-basse sur ce qui se présentait, se mirent à fuir, abandonnèrent leurs munitions et leurs vivres. La perte des Français fut peu de chose. 29 *juillet* 1799.

FERRARE (*prise de*). 1. Le général Bonaparte envoya une division de son armée devant Ferrare. Les troupes

du Pape sortirent, à la première sommation, d'une place où se trouvaient des munitions, et cent quatorze pièces de canon en batterie. 19 *juin* 1796.

2. Le comte de Klénau, chargé en 1799, par le général Suwarow, des opérations sur la rive droite du Pô, tenait depuis cinquante-deux jours Ferrare bloquée par les paysans insurgés, et un corps d'Autrichiens. Voulant emporter cette place d'assaut au moment où la disette s'y faisait sentir, il s'y porta lui-même, à la tête de deux mille hommes, avec un train considérable d'artillerie. Le 22 mai il entre par capitulation dans Ferrare, sous la condition que l'entrée en serait interdite aux insurgés de Toscane. Le commandant français, Lapointe, se retira dans la citadelle, en se disposant à s'y défendre; mais le feu de trente pièces de canon, et un bombardement qui incendia plusieurs magasins, le forcèrent de capituler. Une garnison française de quinze cents hommes obtint les honneurs de la guerre, en consentant seulement à ne pas servir de six mois contre les armées impériales. Le général Klénau occupa donc la forteresse; il y trouva des magasins considérables et quatre-vingt-dix bouches à feu. 25 *mai* 1799.

FESULES (*siége de*). Bélisaire, faisant la guerre aux Ostrogoths en Italie, l'an 539, envoya assiéger Fésules. Les Romains eurent beaucoup de peine à y renfermer les Goths. Cependant ils y parvinrent. Vaincus par la famine, les Goths se rendirent.

FEZ (*siége de*). La grandeur, la population et les richesses de la ville de Fez, tentèrent Abdouloumen, monarque arabe, avide d'or et de gloire. Une triple enceinte, des tours élevées de distance en distance, et une nombreuse garnison, lui firent braver long-temps les efforts des Arabes. Durant neuf mois on livra d'inutiles attaques et de sanglants combats. La violence et l'artifice furent employés tour à tour sans succès. Une petite rivière, qui coulait le long de la ville, formait pour les assiégeants une barrière telle qu'ils espéraient n'avoir rien à redouter de ce côté. Abdouloumen résolut de la rendre navigable en en retenant les eaux par des écluses. Il la couvre de bateaux plats; s'approche ainsi de Fez, et tente de l'esca-

lader de ce côté. Les habitants effrayés accourent, lancent sur les assaillants des pierres, du bitume, de l'huile bouillante. Abdouloumen fait sonner la retraite. Il était près de lever ce siége, quand la trahison vint lui livrer une place qui avait résisté à ses efforts. Quelques habitants lui en ouvrirent une porte ; ses troupes pénètrent dans Fez, massacrent cent mille habitants, et font un immense butin dans une cité qui s'était enrichie par les douceurs d'une longue paix, 1148.

FIDÈNES (*prises de*). 1. Romulus marcha contre Fidènes, dont les habitants avaient pillé un convoi destiné aux Romains. Les Fidenates furent battus; leur ville devint une colonie romaine. 738 *ans avant J. C.*

2. Fidènes se révolta sous Tullus-Hostilius. Bientôt vaincus, les auteurs de sa rébellion furent sévèrement punis. Elle demeura tranquille jusqu'au règne d'Ancus-Martius; elle y renouvela ses efforts pour recouvrer sa liberté. Ce roi y entra en renversant ses murailles par des mines, dont il est parlé pour la première fois dans l'histoire romaine. 664 *ans av. J. C.*

3. Sous Tarquin l'ancien, Fidènes, réunie aux Etrusques, tenta de se rendre encore une fois indépendante. Tarquin, après une longue résistance, la prit d'assaut, et la soumit. 589 *ans av. J. C.*

4. Fidènes se donna, l'an 317 de Rome, à Volumnius, roi de Veïes, et massacra les ambassadeurs romains. La guerre entre les Romains et les Veïens fut longue; on marcha long-temps après sur Fidènes pour la punir de sa révolte et de son attentat contre le droit des gens. Les Fidenates et les Veïens étaient campés à quelques distances des murs de Fidènes; le dictateur Mamercus-Emilius les attaque; on combat de part et d'autre avec un égal acharnement. Les Romains font de terribles efforts; ils étaient près de rompre leurs ennemis, quand les portes de Fidènes s'ouvrent : il en sort une troupe d'hommes armés de torches et de matières incendiaires. Les Romains sont déconcertés, mais le dictateur ranime leur courage; ils arrachent aux rebelles Fidenates les torches dont ils s'étaient armés : partout ils portent le

fer, la flamme et la mort. La déroute des Veïens est générale; ils se réfugient dans Fidènes. Le vainqueur les y poursuit; les habitants sont massacrés, leurs propriétés livrées au pillage. Ce juste châtiment contint désormais les Fidenates dans la soumission envers Rome. 435 *ans avant J. C.*

FIGUIÈRES (*combat de*). Les Espagnols, vaincus par le général Pérignon à Escaulas, courent se réfugier dans le camp de Liers, établi sous le canon du château de Figuières. Les Français les y suivirent avec tant de vitesse, que les Espagnols se mirent à fuir sept à huit lieues plus loin. Dès le soir, le fort de Fernando fut investi par les soldats français, qui tournèrent contre la place les canons espagnols dont ils venaient de s'emparer. Ce fort, l'un des plus beaux de l'Europe, est situé à quatre cents toises de la ville; tout y est voûté, casematé à l'épreuve de la bombe. Cette forteresse est cependant exposée à être enfilée de plusieurs côtés; elle se trouvait commandée au Nord et à l'Ouest par des éminences; mais, éloignées d'environ trois cents toises du corps de la place, on n'en pouvait profiter pour battre en brèche. Le front du côté de l'Ouest est entièrement miné et contreminé. La garnison, forte d'environ dix mille hommes, avait encore élevé des traverses dans toutes les parties des remparts exposés à être enfilés. On attaqua en même temps le fort de Roses, situé à dix mille toises à l'Ouest. Pour assiéger Figuières, Roses et le fort de la Trinité, il aurait fallu une armée de cent mille hommes, afin d'en garder tous les postes intermédiaires. L'armée n'en comptait pas vingt-cinq mille; cependant l'effroi et la désorganisation étaient tels dans l'armée espagnole, qu'elle devait être pour long-temps dans l'impuissance de s'opposer aux entreprises des Français; il régnait d'ailleurs un grand désordre et beaucoup de désunion parmi les troupes chargées de la défense de Figuières. Au moment où le comte de La Union s'était apperçu dans la dernière bataille que son armée était culbutée sur la gauche, il fit sortir de Figuières une partie très-considérable de la garnison pour se porter au camp de Liers, et servir de point de ralliement. Mais ces troupes elles-mêmes avaient été entraînées par la marche rapide des Français; les fuyards, ayant trouvé les pont-levis baissés et les portes ouvertes, se jetèrent dans le fort, poursuivis de si près, que les

Français y seraient entrés dès ce moment, si on ne se fût hâté d'en lever les ponts. Cette garnison se trouvait donc composée de troupes diverses, débris épars de quelques régiments, parmi lesquels la terreur et l'insubordination étaient telles, que les soldats se refusaient à tout genre de service. Il était important pour le général Pérignon de ne pas laisser la garnison de Figuières revenir de la stupeur dont elle avait été frappée, et surtout de ne pas lui laisser le temps de s'organiser. On partagea donc en deux l'armée des Pyrénées ; quinze mille Français investirent Figuières. Le général Pérignon fit une sommation terrible au gouverneur ; elle produisit tout l'effet qu'on en attendait. Le commandant espagnol André Torrès convoqua un conseil de guerre : presque tous les officiers furent d'avis de capituler. Deux parlementaires arrivèrent d'abord au général Pérignon, à la Jonquière, demandant de la part du gouverneur qu'il lui fût permis d'écrire à son général, et d'en recevoir une réponse, qui déciderait du sort de la place. Pérignon refusa de souscrire à cette demande, et chargea les parlementaires d'informer le gouverneur que l'armée française attendait avec impatience le signal d'une attaque pour laquelle tout était disposé ; les suites en devaient être terribles, et la réussite assurée. La frayeur des Espagnols ne leur laissa point appercevoir le petit nombre des Français, la faiblesse de leurs moyens d'attaque, et la puissance de ceux de défense que leur donnaient leurs fortifications, leurs munitions et leurs vivres. Tremblant à la menace d'un assaut, le gouverneur capitula le 27 novembre ; dix mille soldats espagnols et portugais sortirent de Figuières pour poser les armes sur les glacis et être conduits prisonniers en France. La reddition de cette place étonna encore davantage quand on y trouva deux cents pièces de canon, beaucoup de farines, de viandes salées, de vins, de vinaigre, d'eaux-de-vie, et une grande quantité de poudre. Cette conquête, en approvisionnant l'armée des Pyrénées, et lui fournissant six cents mille livres en numéraire, aurait même été infiniment précieuse quand elle n'aurait pas encore ouvert aux Français l'accès du Lampourdan, pays riche en grains et en vins, et qui leur assurait des subsistances. La reddition de Figuières parut si surprenante, que l'on attribua un tel succès à la corruption et non à la terreur des armes républicaines. Une conversation entre le représentant Delbrel, commis-

saire près cette armée, et le lieutenant-colonel Ortozouar, l'un des parlementaires espagnols, peint d'une manière énergique la situation morale des troupes enfermées dans Figuières. La capitulation était signée. *Actuellement que tout est signé*, lui dit le représentant, *vous pouvez parler franchement. N'est-il pas vrai que vous manquiez d'artillerie pour la défense de la place ? — Il y a deux cents pièces en batterie sur les remparts. — Vous n'aviez donc pas de munitions ? — Nous en avions pour six mois. — Manquiez-vous de subsistances ? — Tous les magasins sont remplis. — Votre garnison était donc trop faible ? — Elle était de dix mille hommes. — Que vous manquait-il donc pour défendre la place ? — Cela*, en montrant son cœur. *Si j'avais eu seulement trois mille hommes de vos troupes, vous n'auriez jamais eu le fort.* Indigné de cette reddition, le roi d'Espagne fit faire le procès au gouverneur de Figuières et aux officiers d'état-major; quatre d'entre eux furent condamnés à mort : punition méritée, mais qui ne lavait pas ces troupes, dégénérées de leur antique valeur, de la honte d'avoir si peu défendu une place aussi formidable. 27 *novembre* 1794.

FINAL (*prise de*). Final, située sur la côte occidentale de Gênes, est protégée par une citadelle bâtie sur un rocher, environnée d'une bonne muraille et protégée par deux forts. Le bombardement d'une flotte anglaise de treize vaisseaux ne put déterminer ses habitants à se rendre, en 1745. Quelques détachements piémontais se présentent devant ses murs l'année suivante; ils emportent quelques ouvrages avancés : la terreur se met parmi les assiégés; ils rendent la ville. Les châteaux veulent continuer de se défendre; mais ils tiènent seulement quelques jours de plus. 9 *au* 16 *septembre* 1746.

FINISTÈRE (*bataille du Cap-*). 1. Le chef d'escadre français de la Jonquière ramenait dans les ports de France une escadre de six vaisseaux de ligne, convoyant quatre vaisseaux de la compagnie des Indes orientales, et de nombreux bâtiments marchands venant de la Martinique, lorsqu'il fut rencontré par l'amiral Anson. Cet amiral, fameux par son courage, illustre par ses voyages autour du monde, croisait à vingt-quatre lieues du Cap-Finistère. Le combat,

s'engagea entre dix-sept vaisseaux anglais et la petite escadre française. La disproportion des forces n'eût promis aucune gloire à l'amiral Anson, s'il eût combattu un ennemi moins redoutable; mais la Jonquière se battit en héros, tous ses officiers montrèrent tant de courage, qu'aucun d'eux ne se rendit que lorsqu'il leur fut absolument impossible de manœuvrer. Le vaisseau de la Jonquière coulait bas, quand il amena son pavillon. *Vous avez vaincu l'Invincible*, dit-il à Anson, *et la Gloire vous suit.* C'étaient les noms de deux vaisseaux de l'escadre française. Les Anglais prirent six vaisseaux de ligne français, et sept de la compagnie des Indes, armés en guerre, dont quatre se rendirent dans le combat, et trois autres ensuite, portant ensemble quatre mille hommes d'équipage. On vit arriver à Londres vingt-deux chariots chargés d'or et d'argent pris sur la flotte française; la perte de ces effets et de ces vaisseaux fut estimée à plus de vingt millions de France. 14 *juin* 1747.

2. Il ne restait dans ces mers que sept vaisseaux de guerre, aux ordres de M. de Lestauduère, pour escorter les flottes marchandes aux îles de l'Amérique; ils furent rencontrés par quatorze vaisseaux anglais. On se battit comme dans le combat de M. de la Jonquière; le nombre l'emporta. L'amiral Hawkes emmena dans la Tamise six vaisseaux français; un seul s'échappa. La France n'avait plus alors qu'un seul vaisseau de guerre. On connut dans toute son étendue la faute du cardinal de Fleuri d'avoir négligé la mer; c'était une faute peu facile à réparer. La mer est un art long et difficile; le courage n'y suffit pas. On a vu quelquefois de bonnes troupes de terre formées en deux ou trois années par des généraux habiles, mais il faut un long temps pour se procurer une marine redoutable. 25 *octobre* 1747.

3. Lorsque l'émigration eut enlevé à la marine française ses meilleurs officiers, l'Angleterre, jalouse de priver la France de leur expérience et de leurs talents, les accueillit d'abord avec distinction, puis les envoya périr sur la côte de Quiberon. Des hommes de mer, courageux sans doute, furent choisis dans la marine marchande pour les remplacer; ils étaient excellents navigateurs, mais ils ignoraient la science des évolutions navales. De jeunes officiers de l'an-

cienne marine, demeurés fidèles à la patrie, franchissant rapidement tous les grades, furent appelés prématurément à commander des vaisseaux, des escadres et des flottes, lorsqu'ils manquaient encore de l'instruction et de la longue expérience qui sait souvent rendre à la mer le courage inutile. Pour vaincre sur cet élément, il fallait un accord parfait entre les ordres des amiraux et leur exécution; et quelquefois les capitaines de vaisseau ne pouvaient pas exécuter, par défaut d'instruction, les manœuvres qui leur étaient ordonnées, tandis que dans d'autres occasions les équipages indisciplinés refusaient le service. De ce mélange singulier de courage et d'ignorance devait résulter des avantages dans les combats de vaisseaux à vaisseaux; des revers dans les batailles; des actions héroïques et des défaites. Le comité de salut public, qui avait placé des commissaires représentants près les armées de terre, voulut en envoyer aussi près des flottes. Jean-Bon Saint-André monta le vaisseau amiral d'une escadre de vingt-six vaisseaux de ligne armée à Brest au commencement de 1794. Le but de cette expédition était de protéger un riche convoi arrivant d'Amérique, sous la conserve de deux vaisseaux de guerre commandés par l'amiral Nielly. Leur rendez-vous étaient sur les îles de Coves et de Flores; la prudence indiquait de tâcher de se dérober aux Anglais pour parvenir au point de réunion, d'employer le temps de l'attente à faire manœuvrer et évoluer cette escadre, qui avait besoin d'instruction, et de ne risquer de combat qu'au moment où dans le retour on rencontrerait une flotte anglaise. Un combat pouvait être alors nécessaire pour dégager un convoi précieux, et devenir indispensable pour soutenir l'honneur du pavillon français. Il n'en fut pas ainsi. A peine sortie de Brest, l'escadre française rencontra vingt-six vaisseaux de ligne anglais, commandés par l'amiral Howe. L'escadre légère de l'ennemi attaqua, le 29 mai 1794, l'arrière-garde des Français. Au lieu de tenter de la couper, et de l'attaquer avec vigueur avant l'arrivée du corps de l'armée anglaise, l'amiral français fit signal à son avant-garde de forcer de voiles; ce mouvement fut suivi par toute son armée. La nuit survint, et le vaisseau *le Révolutionnaire*, qui se trouvait à l'arrière-garde, que les ennemis avaient maltraité, se trouva, par le mauvais état de sa voilure, obligé de se séparer de l'armée, qu'il ne pouvait suivre. Le lendemain, l'armée anglaise



parut sous le vent; l'amiral français annonça à ses vaisseaux qu'il voulait tenter une action decisive. On l'aurait obtenue en faisant arriver l'armée toute entière en *dépendant* sur celle de l'ennemi, afin de déployer en même temps toutes les forces françaises, et d'empêcher l'ennemi, en les serrant, de gagner le vent. On fit seulement signal à l'avant-garde de serrer les ennemis au feu; elle fut désemparée. L'amiral français lui ordonna de virer vent devant; les Anglais, nous primant de manœuvres, avaient déjà reviré, et étaient venus combattre l'arrière-garde en gagnant l'avantage du vent. L'amiral Howe, s'appercevant alors que le signal qu'il avait fait de couper la ligne française, n'avait pas été bien compris par l'avant-garde de son escadre, vira de bord sur les deux heures, et pénétra seul dans la ligne française avec le vaisseau *la Reine Charlotte*, de cent canons, et il parvint à la couper à cinq ou six vaisseaux de son arrière-garde. Pendant quelque temps le lord Howe courut la même bordée que la flotte française, s'éleva ensuite pour canonner un vaisseau à trois ponts avarié dans ses agrès, qui s'efforçait de rentrer dans la ligne française. *Le Bellérophon* et *le Léviathan*, vaisseau anglais qui avaient voulu imiter la manœuvre de leur amiral, furent vigoureusement repoussés et obligés de se prolonger bord à bord de la ligne française jusqu'au delà de leur arrière-garde. Ces deux vaisseaux demeurèrent ainsi séparés de leur flotte jusqu'au 31 mai. Pendant ce temps, un brouillard épais enveloppa les deux flottes qui, ne s'appercevant que dans des éclaircies, n'osèrent agir l'une contre l'autre. Les deux flottes se découvrirent, le 31 mai à midi, à environ sept milles de distance. La ligne française était formée; les Anglais formèrent aussitôt la leur. Les Français, ne voulant pas perdre leur avantage en s'approchant de la ligne ennemie formée et stationnaire, tinrent le vent, et passèrent ainsi la journée. Les deux flottes se maintinrent en présence pendant la nuit. De part et d'autre on s'occupa des préparatifs du combat, les Anglais avec calme et sang-froid, les Français avec la gaîté qui les caractérise. Au moment où le jour parut, le premier juin, la flotte anglaise s'approcha, et tint le vent à la distance de trois milles. L'amiral anglais fit à sept heures le signal pour porter sur la ligne ennemie, et ordonna à ses vaisseaux de gouverner de manière à combattre bord à bord le vaisseau ennemi, qui lui était opposé. Le vaisseau français, qui était

à l'arrière du vaisseau amiral *la Montagne*, serrant trop son intervalle de l'avant, laissa un vide derrière lui. Howe saisit ce moment, force de voiles, coupe la ligne, et fait en même temps le signal pour que chaque vaisseau porte dans la ligne française. L'intervalle perdu donna à l'amiral Howe le moyen d'approcher *la Montagne* à la hanche; elle soutint avec grande perte cette position désavantageuse avant de pouvoir présenter le côté à son ennemi; les deux armées se trouvèrent alors mêlées et confondues. Les marins français, jaloux de la gloire des armées de terre, combattaient avec enthousiasme : *La victoire ou la mort!* telle était la devise inscrite en lettres d'or sur des pavillons bleus arborés sur leurs vaisseaux; toutes leurs actions montraient qu'ils ne voulaient pas être parjures. Le combat fut long et meurtrier; on se battait à la portée du pistolet. D'épais tourbillons de fumée environnaient les combattants; les détonations terribles de mille bouches à feu se faisaient entendre au même moment; les mâts étaient renversés, les agrès coupés en mille morceaux, les flancs des vaisseaux entr'ouverts par les boulets, dont ils étaient criblés. Pendant deux heures, *la Montagne*, environnée par cinq vaisseaux anglais, demeura invisible pour le reste de la flotte; enfin plusieurs vaisseaux français, ne gouvernant plus, arrivèrent et se trouverent hors de ligne. Plusieurs navires furent démâtés ou désemparés dans les deux armées; un seul vaisseau, *le Vengeur*, au moment où il venait d'être amariné, coula bas; tout ce qui restait d'hommes sur ce navire couvrit le pont, et s'enfonça dans l'abîme criant : *Vive la République!* Six vaisseaux français, désemparés et non vaincus, formant un groupe, faisaient encore briller le pavillon tricolore, en tendant les bras à l'armée. *Il suffisait*, dit M. de Kersaint, *pour les rallier et pour prendre deux vaisseaux anglais démâtés, de virer simplement de bord....* La flotte française fit route pour gagner le port de Brest sans les secourir. Abandonnés sur le champ de bataille, l'amiral Howe les fit amariner. La crainte de consterner le peuple en annonçant un tel désastre ne saurait excuser le commissaire représentant d'avoir osé dire, dans son rapport, qu'il avait laissé ces sept vaisseaux à la poursuite de l'ennemi; ils le suivaient, mais pour orner son triomphe au moment de sa rentrée dans la rade de Portsmouth, où l'amiral anglais vint jeter l'ancre aux acclamations publiques, et fut visité à son bord

par la famille royale. Le découragement était tel dans la flotte française, que ses généraux mouillèrent à Bertheaume, rougissant d'entrer dans Brest après avoir abandonné aux Anglais sept vaisseaux, cinq mille prisonniers, et comptant encore deux mille morts ou blessés. Une seule chose console dans cette grande catastrophe, c'est que jamais les Français ne montrèrent plus de courage que dans cette journée, et qu'il est démontré que, s'ils eussent été mieux commandés, ils auraient pu vaincre. Mais, lorsque des hommes étrangers à la mer veulent diriger une flotte, peut-on ne pas attendre des malheurs? 31 *mai et* 1 *juin* 1794.

4. Un engagement eut lieu un peu au large du Cap-Finistère, le 9 juillet 1805, entre une escadre anglaise de quinze vaisseaux commandés par l'amiral Calder, et une flotte combinée de France et d'Espagne. Les deux flottes portèrent l'une sur l'autre par un temps extrêmement brumeux; la canonnade la plus vive s'engagea sur toute la ligne avec une extrême vivacité, quoique chaque vaisseau vît à peine son matelot d'avant. On tirait à la lueur du feu de l'ennemi sans presque l'appercevoir; quatre vaisseaux anglais furent démâtés; mais, dans la nuit qui suivit l'action, deux bâtiments espagnols dérivants tombèrent dans la flotte anglaise, et furent pris. Le champ de bataille demeura aux Français, qui ne purent forcer les Anglais à tenter encore une fois le sort des armes, et envoyèrent deux de leurs vaisseaux se réparer dans les ports d'Angleterre. 9 *juillet* 1805.

FIONIE (*prise de la*). Les diversions faites à propos sont, dans la guerre, un des plus grands moyens de succès. Les Impériaux sont, en 1659, dans le Jutland; ils font de ce point tous leurs efforts pour passer en Fionie, île du Danemarck, dont il était nécessaire de chasser les Suédois qui s'en étaient rendus maîtres. Plusieurs attaques directes entreprises avec audace, conduites avec génie, échouent constamment. Montécuculli voit les esprits abattus, les cœurs consternés de cet enchaînement de revers. Il annonce que le moyen de s'emparer de la Fionie est de s'en éloigner; que c'est à cinquante lieues de là, sous les murs de Stralsund, qu'on trouverait les clefs de cette île. Cette ouverture est applaudie. On se porte sous Stralsund; rien ne résiste. Wrangel, général suédois qui défendait la Fionie, marche

avec précipitation au secours de Stralsund, l'une des plus belles conquêtes du grand Gustave. Ses forces divisées ne peuvent tout à la fois suffire pour défendre la Poméranie et garder la Fionie. La garnison de la Fionie attaquée se rend à discrétion, et la Poméranie était également perdue pour les Suédois si la paix eût tardé à se faire. 1659.

FLECKKROE (*prise du fort de*). La flotte anglaise qui incendia Copenhague, en 1807, porta peu après ses ravages sur les côtes de la Norwège. Une escadre anglaise se présenta devant Christiansand, le 10 septembre; elle était forte d'un vaisseau de ligne, d'une frégate et d'un cutter. Elle s'empara le même jour du fort de Fleckkroë, malgré une très-vive résistance. En même temps, les Anglais protestent qu'ils n'ont aucune intention hostile, que les habitants peuvent revenir dans leurs maisons, que leur seul dessein est de renouveler tranquillement leur eau. Ils tentent plusieurs fois d'entrer dans le port de Christiansand; mais ils en sont repoussés par le feu des batteries de terre et d'un vaisseau danois. Voyant des forces se rassembler, ils se rembarquent, le 15 septembre, après avoir incendié le fort de Fleckkroë et fait sauter ses fortifications, laissant ainsi dans ces parages glacés un monument de leur déloyauté et de leur barbarie, en apprenant aux nations que l'on ne saurait se fier aux paroles des Anglais, toujours attaquant des hommes qui ne sont pas en mesure de se défendre, toujours fuyant lorsqu'on leur oppose quelque résistance. 10 *au* 15 *septembre* 1807.

FLEURUS (*bataille de*). 1. Don Philippe de Sylva marcha en 1622, à la rencontre du comte de Mansfeld qui voulait, à la tête d'Allemands, soustraire les Pays-Bas à la domination de l'Espagne. Leurs armées se rencontrèrent à Fleurus, au moment où les Allemands tentaient de traverser la Sambre près le confluent du Piéton. Six fois la cavalerie des Allemands chargea l'infanterie espagnole sans pouvoir la rompre; beaucoup de cavaliers demeurèrent percés par les piques de cette infanterie, qui opposa à leurs efforts un continuel rempart d'acier. Ce combat dura six heures; le succès en fut long-temps varié; mais la victoire demeura aux Espagnols : ils conservèrent le champ de bataille, tandis que les Allemands en retraite abandonnèrent sur ce



terrain quelques pièces de canon; ils avouèrent encore leur défaite en s'éloignant précipitamment de la Sambre. 30 *août* 1622.

2. Louis XIV avait à combattre, en 1690, l'empereur d'Allemagne, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, la Savoie et presque toute l'Italie. L'un de ces ennemis, tels que l'Anglais et l'Espagnol, avait suffi naguères pour désoler la France; ils ne purent alors parvenir à l'entamer. Louis XIV eut presque toujours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, jamais moins de quatre, quelquefois six. Il avait quatre cent cinquante mille hommes sous les armes. Malgré un tel développement de puissance, ayant créé de nouvelles armées dans le Roussillon et le Piémont, déployé des forces considérables, il se voyait obligé, sur quelques points, de faire de temps en temps une guerre défensive, ruineuse pour la frontière, contraire au caractère national, plus difficile et moins honorable pour un général qu'une audacieuse offensive. Le maréchal d'Humières fut battu à Valcour sur la Sambre, par le prince de Waldeck. Cet échec fit beaucoup de tort à sa réputation, mais il en fit peu aux armes de la France. Louvois, dont il était la créature et l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement. Il fallait le remplacer: Le roi choisit le maréchal de Luxembourg, malgré son ministre qui le haïssait comme il avait haï Turenne. *Je vous promets*, dit le roi, *que j'aurai soin que Louvois aille droit. Je l'obligerai de sacrifier au bien de mon service la haine qu'il a pour vous : vous n'écrirez qu'à moi; vos lettres ne passeront pas par lui.* Luxembourg, partant de Saint-Amand, se porta sur la Sambre, derrière laquelle se trouvait le prince de Waldeck, homme courageux, mais irrésolu, lent à se décider, et dont l'apathique indolence pouvait présenter des chances heureuses à un habile général, dans le moment où l'armée française, aussi forte en infanterie que la sienne, possédait une cavalerie plus nombreuse. Luxembourg avait un caractère entièrement opposé à celui du prince de Waldeck; génie ardent, imagination prompte, coup-d'œil juste. Dans la bonne et la mauvaise fortune, il avait suivi le grand Condé dont il était l'élève. Le point important était de passer la Sambre sans être inquiété, car le prince de Waldeck ne devait pas manquer de s'opposer aux progrès des Français;

et de chercher alors à livrer la bataille. Si M. de Luxembourg passait entre l'Ormeau et Charleroi, il pouvait fourrager la Flandre et ravager les belles moissons dont elle était couverte. Le prince de Waldeck entra parfaitement dans les vues de son ennemi. Au lieu de se porter sur Fleurus, il retira son camp à Trazégnies. Luxembourg jugea dès lors qu'il ne serait pas inquiété en passant à l'Ormeau. Les ponts établis par les Français au dessous et au dessus de Froidmont, sont rompus le 30 juin; on les transporte à la chute de l'Ormeau, vis-à-vis de Jemmeppes. Le duc du Maine est chargé de ce travail, et d'accélérer le passage des troupes. Le maréchal de Luxembourg fait passer son avant-garde. Sa cavalerie, commandée par M. de Gournay, dirige sa marche sur Velaine, en prenant par les hauteurs entre la Sambre et le ruisseau qui vient de Saint-Martin se jeter dans l'Ormeau. En même temps, M. de Cheladet, qui avait passé au pont de Jemmeppes, apperçoit, en se dirigeant aussi sur Velaine, quatre à cinq petites troupes de cavalerie espagnole qui faisaient leur retraite en bon ordre vers Hépignies, où se portait le prince de Waldeck. M. de Cheladet, voyant ce corps non soutenu, s'avance à la tête de la cavalerie francaise, le charge dans la plaine de Fleurus, fait cent soixante prisonniers. M. de Luxembourg vit ce succès avec plaisir, mais défendit de poursuivre cette cavalerie, car elle pouvait être secourue par l'armée entière du prince de Waldeck. Ce général ne tarda pas à paraître vers Hépignies. Il fit quelques dispositions pour camper à Montigni-sur-Sambre; mais voyant le désordre qui régnait dans l'avant-garde de sa cavalerie, il fit développer son armée toute entière entre Wagnée et Hépignies, et parut même disposé à y passer la nuit. En même temps, les troupes françaises campèrent à Velaine sur la Sambre, depuis un ravin qui va se perdre dans cette rivière jusqu'au château de Melcourt. De part et d'autre, la nuit fut employée à se préparer au combat. Le maréchal de Luxembourg, content des positions qu'il occupait, fit une reconnaissance, le 1er juillet, au point du jour, ordonna à ses bagages de repasser la Sambre, à son artillerie d'avancer. Pendant la nuit, les Impériaux corrigèrent un peu leurs positions; leur droite se porta sur les hauteurs entre Hépignies et Wangenies, leur gauche de Wagnée à Saint-Amand; Fleurus est devant eux. Ils n'occupent point ce

village, mais répandent de l'infanterie dans tous ceux à leur gauche et dans la Cense aux Moines. Leur artillerie était avantageusement placée sur les hauteurs; devant leur front étaient deux ruisseaux, l'un venant de Wagnée et l'autre de Wangenies.

L'armée française s'avança sur cinq colonnes, pour se ranger en bataille entre Velaine et Fleurus. Son artillerie, au centre, était flanquée de chaque côté d'une colonne de cavalerie et d'une ligne d'infanterie. A huit heures, les Français se déployent dans la plaine, se rangent en bataille. La cavalerie de leur aile gauche se forme la première, ayant sa droite devant le village de Fleurus; l'infanterie vint ensuite, occupant le terrain entre l'aile gauche et Ligni; leur aile droite s'étendait de ce village à Boignies. L'infanterie est rangée sur six de hauteur, la cavalerie sur trois; au centre des bataillons sont les piquiers : on conserve entre eux une intervalle égal à leur front. L'infanterie française devait marcher à l'ennemi sans tirer. Le maréchal de Luxembourg avait quarante bataillons et quatre-vingts escadrons, M. de Waldeck autant d'infanterie, mais moins de cavalerie.

M. de Luxembourg vit le flanc gauche des Alliés assuré sur un ruisseau et un village, mais il sut que M. de Waldeck n'avait placé aucun corps en observation pour l'avertir des mouvements des Français sur ses derrières. Connaissant le terrain, il crut pouvoir le tourner, par une route longue il est vrai, mais où il ne pouvait être apperçu que fort tard. Si cette manœuvre réussissait, l'ennemi, attaqué en tête et en queue, se défendait mal, et était toujours obligé, pour se couvrir, de faire des mouvements et des déplacements de troupes dangereux au moment d'un combat, où l'on pouvait être embarrassé de répondre à une attaque vigoureuse sur son front.

Cependant, cette manœuvre était décisive. Le prince de Waldeck ayant résolu de recevoir bataille sur les hauteurs entre Hépignies et Wagnée, au lieu de s'avancer dans la plaine, il profitait alors de tout l'avantage du feu d'une artillerie formidable au moment où les Français traversaient une plaine découverte. Cette détermination était d'ailleurs conforme à l'irrésolution et au caractère du prince de Wadeck, qui balançait encore s'il devait se commettre à nombre et armes égales avec M. de Luxembourg. Le

premier soin du maréchal fut d'occuper sur son front le prince de Waldeck, pour lui dérober la connaissance du mouvement de la cavalerie de son aile droite. Six bataillons occupent Fleurus, la cavalerie de l'aile gauche avance des deux côtés de ce village; elle se tient prête à charger au moment où le centre et la gauche donneraient. Les Français, en arrivant, essuyent un feu violent; pour y répondre, M. de Metz, commandant l'artillerie, fait placer trente pièces de canon couronnant les hauteurs au dessus de Fleurus jusqu'aux haies du village de Saint-Amand. Cette artillerie marche à la tête des Français jusqu'au moment où ils sont près de combattre.

Tout annonçait une vigoureuse attaque sur le front; le développement de forces aussi imposantes devait faire croire que M. de Luxembourg y employait tous ses moyens. Cependant il avait laissé à ses lieutenants cette attaque directe, tandis qu'il marchait lui-même avec vivacité sur sa droite, traversait à Ligni le ruisseau de ce nom, s'avançait jusqu'à l'arbre des Trois-Burettes sur la grande chaussée. Sa cavalerie tourne alors un terrain marécageux et se range en bataille de l'autre côté. Occupé sur son front, M. de Waldeck eut connaissance fort tard du mouvement qui se faisait sur ses derrières, dont la vue lui en était encore dérobée par des blés élevés. Dès qu'il s'en apperçoit, il marche vers ces troupes prêtes à l'envelopper, ordonne à sa seconde ligne de se former en bataille entre Wagnée et la Cense de Chesseau, détache sa réserve pour soutenir tout ce corps. Le maréchal de Luxembourg donne la cavalerie de sa droite à conduire au duc du Maine, la gauche au duc de Choiseul, place dans leurs intervalles trois bataillons et cinq canons, remplit un grand vide qui se trouvait à sa gauche par neuf bataillons de la seconde ligne qu'on étendit de la Cense aux Moines à Wagnée. On plaça devant eux trente pièces de canon. On attaque ainsi la cavalerie impériale; elle est dissipée et rompue. L'infanterie dont elle est entremêlée n'eut pas un meilleur sort; elle prend la fuite, on tombe sur elle, elle est aussi dispersée ou détruite. En même temps, quelques bataillons français sortent des haies de Wagnée pour se joindre à l'aile droite.

Au moment où ce combat se livre, le centre et la gauche de l'armée de M. de Luxembourg traversent la plaine,

attaquent l'infanterie hollandaise, s'avancent sur les hauteurs de Wangenies. Le feu de l'artillerie ennemie, bien placée et bien servie, fait perdre beaucoup de monde à la cavalerie française; M. de Gournay, son commandant, est tué; celle de l'aile droite n'ose avancer; l'infanterie ne peut la soutenir; le carnage est horrible : beaucoup de corps français sont rompus, d'autres forcés de se retirer. M. de Waldeck, voyant sa supériorité de ce côté, détache de son aile droite la cavalerie de la seconde ligne pour renforcer sa gauche, qui était très-maltraitée. Le désordre était si grand, qu'il ne put profiter de son avantage sur le centre de l'armée française, où il se trouva beaucoup de corps qui, n'ayant pas été rompus, furent aussitôt rangés en bataille.

Dans cette position, M. de Luxembourg ordonna au duc du Maine de remettre en bataille toute la cavalerie qu'il pourrait rencontrer, et de s'étendre pour déborder le front des troupes de Waldeck. Vainement les Impériaux et les Hollandais firent des efforts pour sortir des villages où M. de Luxembourg les avait repoussés. Luxembourg fit alors avancer de nouveau son aile droite pour décider la journée. M. de Waldeck apperçoit le commencement de ce mouvement, voit le centre et la gauche de l'armée française s'avancer; il ordonne la retraite. M. de Tilladet, qui avait remplacé M. de Gournay, culbute quelques troupes laissées par le prince de Waldeck pour protéger sa retraite. Ce mouvement rapide isole entièrement du corps de l'armée du prince de Waldeck les bataillons qu'il avait placés dans les châteaux et les villages. Livrés à eux-mêmes, ces corps ne peuvent opposer une résistance dangereuse.

Luxembourg les fait investir sans les forcer. Quatorze bataillons ennemis fermant la gauche des Espagnols, se retiraient lentement et en bon ordre, ayant à leur droite et à leur gauche de la cavalerie. Craignant que l'armée ennemie ne se reformât autour de ce noyau, Luxembourg fit d'abord attaquer cette cavalerie; elle est chargée, culbutée, dissipée. L'infanterie se forme en carré, reçoit un premier choc avec vigueur, mais quelques bataillons perdent du terrain dans une seconde charge; tout ce corps est dissous; les soldats espagnols fuient dans les bois. Alors Waldeck se retire sur Charleroi, et continue presque aussitôt sa retraite sur Bruxelles. Ses troupes, bloquées dans

les châteaux et les villages, se rendent le lendemain à discrétion. Le génie de Luxembourg est l'âme de cette journée, où le prince de Waldeck perd huit mille prisonniers, six mille morts, deux cents drapeaux. Toutes les manœuvres, exécutées avec précision, attestent le talent de Luxembourg. Ce général, accoutumé aux grands événements, aux actions de vigueur, ne peut s'empêcher d'admirer la valeur qu'il a vue déployer des deux côtés. *Je me souviendrai*, dit-il, *de l'infanterie hollandaise; mais M. le prince de Waldeck ne doit pas oublier la cavalerie française*. Un officier observateur, homme d'esprit, doué d'un rare jugement, considère avec une sérieuse attention les morts dont le champ de bataille est jonché: *Je n'ai vu*, dit-il, *sur le visage des Hollandais et des Allemands, que l'image de la mort toute plate; mais la rage et la fureur étaient peintes sur la figure des Français; ils semblaient encore menacer l'ennemi, et le vouloir égorger*. Dans ce combat, de Guesne, guidon de gendarmerie, reçoit un coup de sabre, tombe évanoui, revient à lui, apperçoit son étendard que l'ennemi avait enlevé, fond, avec deux gendarmes, sur celui qui le portait, lui arrache des mains son guidon, et revient triomphant rejoindre son corps. Dumetz, le plus habile ingénieur de France après Vauban, ne fut pas si heureux; enveloppé par les alliés, il refuse de se rendre; il est impitoyablement massacré. Louis XIV, juste appréciateur du mérite, voit son frère, et lui adresse ces mots: *Vous avez beaucoup perdu; mais j'ai perdu encore plus que vous, par la difficulté que j'aurai de remplacer un si habile homme*. Quelque temps auparavant, le roi avait rendu un bel hommage à sa valeur. Cet homme brave, généreux, plein de talent, était d'une laideur rebutante. La dauphine, qui l'apperçoit au dîner du roi, lui dit tout bas: *Voilà un homme qui est bien laid. — Et moi*, répond le roi, *je le trouve bien beau; c'est un des hommes les plus braves de mon royaume*. 1er *juillet* 1696.

3. Le lendemain de la prise de Charleroi, il s'engagea, en 1794, sur les champs de Fleurus, une bataille toujours mémorable dans les fastes militaires de la France. Le prince de Cobourg commandait l'armée autrichienne. Les garnisons de Landrecies et de Valenciennes étant venues la renforcer,

on y comptait quatre-vingt-dix mille hommes. L'armée française lui était un peu inférieure. Elle possédait une artillerie plus redoutable et mieux servie que celle des Autrichiens ; mais ceux-ci avaient une cavalerie plus nombreuse et mieux exercée. L'armée française avait pris une position demi-circulaire en avant de Charleroi après la prise de cette place, ses deux ailes appuyées à la Sambre, son centre avancé au delà du bourg de Gosselies. La division du général Marceau s'étendait à Velaine et Wanfersée ; celle de Lefebvre, un peu en arrière et sur la gauche de Fleurus ; celle de Championnet, au delà d'Hépignies ; celle du général Morlot, en avant de Gosselies ; celle du général Kléber, en avant du moulin de Jumet et du village du Courcelles ; celle du général Montaigu, en avant de Trazégnies. Une brigade du général Daurier, formant la gauche, se trouvait en avant de Wangenies derrière Fontaine-l'Evêque. La division Hatry était en réserve à la Ransart. Le corps de cavalerie aux ordres du général Dubois était réparti entre la Ransart et Wagnée, et derrière le bois de Lombue. L'armée des Alliés occupait à sa gauche les hauteurs de Boigne, de Tongrin et du Point du jour ; son centre était le long de la chaussée des Romains ; sa droite depuis Herlaincourt jusqu'à Anderlues. Cette armée était partagée en cinq corps destinés à attaquer tout le front des Français. Celui le plus à droite était commandé par le prince d'Orange ; le second, par le général Quosdanowisch ; le troisième, par le prince de Kaunitz ; le quatrième, par le prince Charles ; et le cinquième, formant l'extrémité de la gauche, par le général Beaulieu. L'action commença le 26 juin à la pointe du jour. Vers l'extrémité de la gauche des Français, le prince d'Orange s'empara d'abord de la gauche du village d'Anderlues, et pénétra jusqu'au château de Wesp sur leur flanc. Alors il attaqua le général Daurier renforcé par une brigade de la division Montaigu. En vain l'ennemi manœuvra, soit pour enlever les batteries de front, soit pour les prendre en flanc ; en vain sa cavalerie chargea brusquement les troupes françaises qui gardaient les pièces ; elle fut continuellement repoussée et écrasée par la mitraille que vomissaient ces batteries. Instruit de la prise de Charleroi, le prince d'Orange fait sa retraite. La division Montaigu n'avait cependant pas été aussi heureuse. Les Autrichiens, ayant passé le Piéton, s'étaient formés en bataille entre le bois

de la Gloriette et la Cense de Mont-à-Goui, puis ils s'étaient avancés en échelons vers Trazégnies, en refusant leur gauche. Après trois heures de canonnade la première ligne allemande, marchant en avant, fit reculer les Français après un combat très-vif. Bientôt la cavalerie française chargea la ligne autrichienne; l'infanterie suivit ce mouvement; le combat se ranime; la première position est reprise. Le général Kléber envoyait de l'infanterie et de l'artillerie pour soutenir cette division; mais ce renfort débouchait à peine du village de Courcelles, qu'il est obligé de se retirer, trouvant le général Montaigu en pleine retraite. La seconde ligne ennemie, venue au secours de la première, rejeta la cavalerie française sur son infanterie, marcha en avant, s'empara de Forchies, du château de la Marche, et poussa sur la Cense Judonsart, obligeant ainsi les Français de se retirer sur Marchiennes-au-Pont et Charleroi. Maîtres du bois de Moucaux, les coalisés avaient canonné Marchiennes-au-Pont; mais sur les deux heures après midi le général Kléber porta sa division sur les hauteurs du Piéton; le feu de son artillerie fit taire celui des ennemis. Tandis que ce général menaçait leur gauche, Bernadotte attaquait la droite des Autrichiens, et ne tarda pas, secondé par Kléber, de pénétrer dans le bois de Moucaux. Après en avoir chassé les Allemands, ils les obligèrent de se retirer sur les hauteurs de Forchies, et de là dans leur camp. Le général Quosdanowisch, maître de Frasne, s'était mis en bataille en avant de la Cense de Grandchamp. Pendant ce moment, les Français avaient fait marcher des troupes par Mellet et par Thuméon, pour prendre les Allemands en flanc, tandis qu'ils les attaqueraient de front. Ces troupes ayant été dévancées, le général Quosdanowisch avait attaqué, sur sa droite, la Cense de Brunchaud, d'où il avait repoussé les Français, ainsi que de Mellet, et s'était établi sur des hauteurs d'où il canonnait la division du général Morlot, postée en avant de Gosselies. Bientôt il la fit attaquer. Après une heure de résistance, le général Morlot voyant les Autrichiens passer le Piéton, commença sa retraite sur Gosselies; mais au moment où le général Quosdanowisch avançait ainsi, il reçut ordre du prince de Cobourg de se replier sur Frasne. L'avant-garde de Kaunitz repoussa d'abord six escadrons de la division Championnet occupant la Cense de Cheau, qui se replia sur les retran-

chements d'Hépignies, Saint-Fiacre et Wagnée. Les Autrichiens continuant de s'avancer, furent bientôt assaillis par l'artillerie française, et se retirèrent. Vainement huit de leurs escadrons tentèrent de tourner Championnet sur Wagnée; ils furent repoussés avec perte. Le comte de Kaunitz, averti que le prince Charles faisait avancer son corps d'armée sur Fleurus, y fit aussi marcher le sien; un feu croisé s'établit, et fit abandonner aux Français les hauteurs d'Hépignies, dont les Autrichiens tournaient en même temps les retranchements sur la gauche, manœuvre qui les mit en possession de ce village. Cependant le général Championnet s'avança, mais c'était au moment où le général de Kaunitz recevait l'ordre de faire sa retraite sur Marbais. Dans cette journée, l'archiduc Charles attaqua et repoussa sur ses redoutes l'avant-garde du général Lefebvre. Les Francais, repoussés de positions en positions, s'étaient retirés dans le bois de Copiaux, derrière des retranchements, où ils se défendirent avec beaucoup de valeur jusqu'au moment où les Impériaux les eurent tournés, ce qui les obligea de retirer leur cavalerie derrière Lambusart, où elle fut forcée avant d'avoir pu se former. Pendant cinq heures, la division Lefebvre, immobile comme une citadelle où vièneut se briser les efforts des armées, soutint, sans se rompre, le choc de la cavalerie et de l'infanterie autrichiennes. Les autres corps se replièrent plusieurs fois dans leurs retranchements, pour se précipiter ensuite avec plus de fureur au devant de la mitraille. Le général Beaulieu, après s'être assuré des passages de la Sambre, rassembla toutes ses troupes, attaqua et força la plus vive résistance du général Marceau. Alors les généraux Hatri et Lefebvre envoyèrent des secours, mais trop tard, au général Marceau; sa division était en pleine retraite. Ce renfort réussit cependant à arrêter un moment l'ennemi, tandis que Marceau et Lefebvre, ralliant une partie des fuyards avec trois bataillons de troupes fraîches, se portèrent sur Lambusart. Il y eut un instant de terreur parmi nos soldats. Une bombe mit le feu à des caissons de poudre. La division Lefebvre parut enveloppée d'un nuage de flammes. Des bataillons effrayés crient l'ordre de la retraite. *Non*, dit Lefebvre, *point de retraite aujourd'hui. Nous retirer, quand nous pouvons combattre avec gloire! Non, non, point de retraite.* Ces mots retentissent dans tous les rangs

et raniment le courage des soldats. Électrisés par la valeur de Lefebvre, les Français sentent leur courage se ranimer, reprènent Lambusart. En même temps, plusieurs escadrons autrichiens, qui pénétrèrent sur Charleroi qu'ils ne croyaient pas rendu, en furent éloignés par le canon de la place. Un corps d'infanterie française, qui s'était jeté dans le bois pour inquiéter le flanc gauche des Autrichiens, ne put jamais en être débusqué. Les choses en étaient à ce point sur la droite des Français, au moment où le général Beaulieu fit sa retraite sur Gembloux. Pendant ce combat, les Français s'étaient ralliés dans divers points, et étaient revenus plusieurs fois à la charge en criant : *Point de retraite aujourd'hui.* Cependant, à la droite, la division du général Marceau avait été forcée de repasser la Sambre ; à la gauche, celle de Montaigu avait été obligée de prendre des positions en arrière ; mais les divisions des généraux Lefebvre, Championnet, Morlot et Kléber, avaient conservé leurs positions, et se soutenaient encore avec courage, quoiqu'elles eussent l'ordre de retraite. Le prince de Cobourg, apprenant, à six heures du soir, que Charleroi était rendu, et qu'il perdait inutilement une foule de braves, considérant que ses succès étaient plus que balancés, ordonna à toutes ses troupes la retraite qu'il fit avec beaucoup d'ordre, abandonnant ainsi le champ de bataille et la victoire. La seconde conquête de la Belgique fut le prix de cette journée. Le succès en avait été préparé par un moyen nouveau dans l'art de la guerre, mais qui ne paraît pas s'être reproduit depuis avec le même avantage. Le général Jourdan fit élever un ballon au dessus du champ de bataille. Retenu à une médiocre hauteur, un aéronaute instruisait le général de tous les mouvements des troupes qu'il observait, et lui indiquait ainsi les points qui avaient besoin de renfort. C'était la seconde victoire que les Français remportaient dans les champs de Fleurus. On a gardé le silence sur la perte éprouvée dans celle-ci ; celle des Autrichiens a été estimée à dix mille hommes, parmi lesquels peu de prisonniers. 26 *juin* 1794.

FIN DU TOME SECOND.


ERSITY OF MICHIGA



